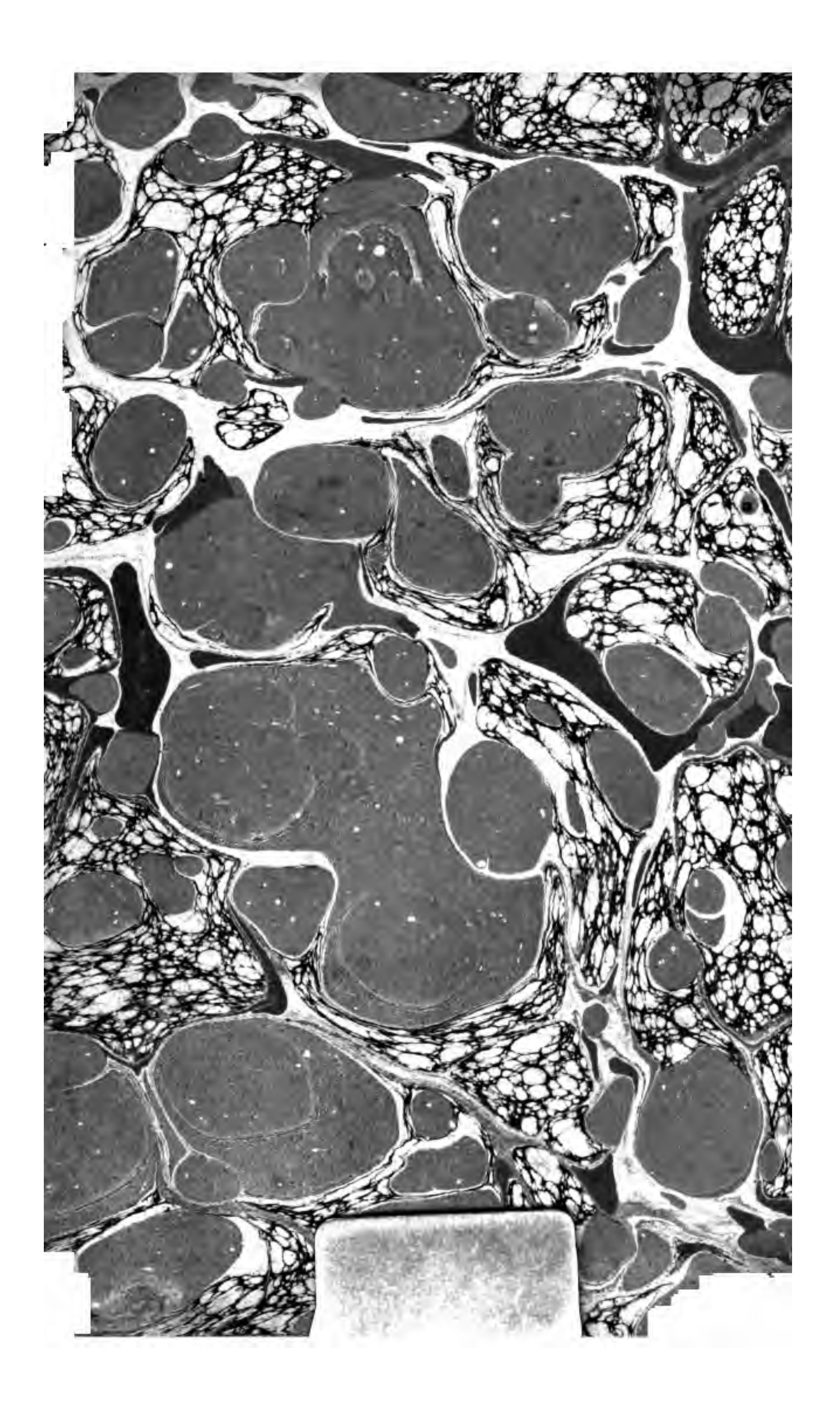
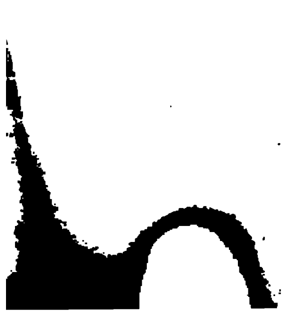






1. 6. 96.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MESSIRE
ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVEQUE DE NISMES,
Et l'un des quarante de l'Académie Françoise.
TOME III.
Contenant l'Histoire du Cardinal Ximenès.

ŒUVRES COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ;

REVUE sur les Manuscrits de l'Auteur, augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnée de Préfaces, d'Observations & de Notes sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin.

TOME II. PARTIE I.



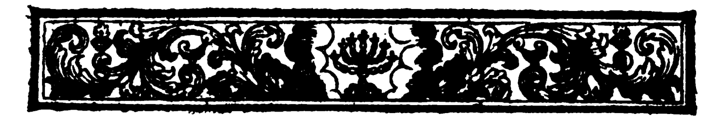


A NISMES,

Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

LA vie du Cardinal Ximenès, qui de simple Cordelier, devint sans intrigue, & par son seul mérite, Archevêque de Tolède, Primat des Espagnes, Ministre des Rois Catholiques Ferdinand d'Arragon, & Isabelle de Castille, Cardinal & Régent du Royaume, met sous les yeux du Lecteur un des plus grands caractères dont il soit fait mention dans l'histoire moderne. On retrouve dans cet Ouvrage toute la douceur & toute l'élégance du style de M. Fléchier. En le comparant avec celui qui règne dans la vie du Cardinal Commendon, il est aisé d'y remarquer la différence qu'il doit naturellement y avoir, entre les productions, où l'Ecrivain maître de son sujet, n'a rien qui l'empêche de se livrer à l'impulsion de son génie, & celles où sa plume est asservie au plan & à la marche d'un autre, qu'il est obligé de suivre pas à pas sans pouvoir le perdre de vue. C'est une observation que nous avons déjà faite ailleurs à l'occasion de l'Histoire du Cardinal Commendon, & celle de Ximenès nous en fournit une preuve de fait à laquelle il nous semble qu'on ne peu rien opposer.

Il en est des Biographes comme des Traducteurs & des Scholiastes : ceux-ci ne voient que des beautés dans les auteurs dont ils entreprennent d'éclaircir le texte par de savans commentaires, ou de faire passer les écrits d'une langue dans une autre ; ils s'extasient sur les choses les plus communes, & à les en croire, il n'y a pas un seul mot dans leur écrivain favori, qui ne renferme des sens cachés & mysté-

rieux, qu'on ne découvre qu'à force de travailler à les approfondir : ceux-là se passionnent de même pour les héros dont ils écrivent l'histoire ; ils ne trouvent en eux que des vertus & des entreprises glorieuses à célébrer : ils exposent dans le jour le plus imposant tout ce qui mérite des éloges, ils en donnent même aux actions les plus ordinaires ; quant aux défauts, ils se gardent bien de les faire remarquer, & c'est beaucoup s'ils ne les déguisent pas sous de fausses couleurs.

On ne peut se dissimuler que M. Fléchier ne s'est pas assez mis en garde contre les effets d'une prévention trop favorable au Cardinal Ximenès, en rapportant quelques actions de ce Prélat, si recommandable d'ailleurs par ses belles qualités, & par les grands services qu'il rendit à son pays. Malgré toute l'estime dont nous sommes remplis pour les talens de l'Historien de Ximenès, & toute la justice que nous rendons à la pureté de ses principes, nous n'avons pas cru qu'il nous fût permis de ne point faire ici cette observation. Deux endroits de son Ouvrage nous en fournissent la preuve. Dans l'un, il raconte la manière dont l'Archevêque de Tolède se conduisit à l'égard des Mahométans après la conquête de la ville & du royaume de Grenade, & nous pensons qu'il auroit dû faire sentir tout ce qu'il y eut d'irrégulier, & de peu conforme à l'esprit de l'Evangile, tant dans la précipitation avec laquelle ces Peuples, encore tout pénétrés de respect pour leur faux Prophète, & d'attachement à sa doctrine, furent admis au Baptême, que dans la nature des moyens violens dont on se servit pour les forcer à le recevoir. Nous disons la même chose de ce que M. Fléchier rapporte dans un autre endroit touchant le zèle que le Cardinal d'Espagne fit toujours paroître pour maintenir le tribunal odieux de l'Inquisition dont il étoit le Chef, [illegible] pour étendre l'autorité d'une Juridiction, si long- [illegible] inconnue dans le monde Chrétien, & qui

n'arrête les progrès de l'impiété que par la terreur des ſupplices, ou par l'hypocriſie : deux moyens également contraires & à la raiſon & à la religion.

Il en eût peu coûté à M. Fléchier d'inſérer dans ſa narration, une courte réflexion, qui ſans contredire la vénération dont il étoit rempli pour le Cardinal Ximenès, auroit fait connoître ſes propres ſentimens ſur les deux points importans dont il s'agit. Par-là il auroit empêché qu'on ne lui en imputât qu'il n'avoit certainement pas. Tous ceux qui ont connu ce Prélat ont avoué qu'il étoit la douceur même. C'étoit l'expreſſion ordinaire de M. de Baſville, lorſqu'il parloit de lui dans la plus grande chaleur des troubles du Languedoc. Auſſi jamais les Proteſtans ne lui ont reproché, comme à quelques Evêques de la même Province, d'avoir allumé contre eux les foudres de Louis XIV. D'ailleurs on voit par pluſieurs endroits de ſes Lettres combien il étoit éloigné, par ſon ca- & par ſes principes, d'applaudir aux actes de violence qu'on ſe permettoit alors pour achever de détruire ce que la Cour appeloit les reſtes expirans du Calviniſme. Mais on y voit auſſi que ſi la coaction par les ſupplices & les exécutions militaires n'étoit pas de ſon goût, il n'improuvoit pas non plus qu'on mît en uſage un peu de contrainte, pourvu qu'elle fût modérée, & qu'on en écartât ſoigneuſement tout ce qui eſt oppoſé aux lois de la charité chrétienne & de l'humanité.

Peut-être ce ſyſtême de M. Fléchier, développé dans ſa Lettre à M. de Noailles Archevêque de Paris, du 14 Juillet 1698, avec cette éloquence touchante dont la ſource étoit dans ſon cœur ; peut-être, diſons-nous, ce ſyſtême, qui n'eſt autre choſe qu'une intolérance mitigée, ou ſi l'on veut, une tolérance mêlée de quelque ſévérité, a-t-il eu autant de part que ſon admiration pour Ximenès, au ſilence qu'il a gardé ſur la conduite de ce Prélat dans

l'affaire de la converſion des Mahométans d'Eſpagne ; & ſur les rigueurs de l'Inquiſition.

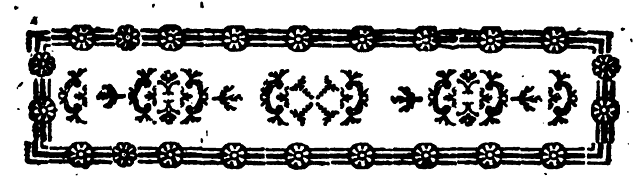
Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il n'en eſt pas moins certain que toute eſpèce de contrainte, en matière de religion, répugne autant à l'eſprit de l'Egliſe, qu'aux principes inconteſtables du droit naturel, & que la vérité ne peut être défendue & conſervée dans l'Egliſe que par les moyens qui ont concouru à l'établir ; nous voulons dire la perſuaſion, la prière, la charité, & les bons exemples. Cette doctrine eſt fondée ſur l'enſeignement de Jeſus-Chriſt, & des Apôtres, ſur la pratique de l'antiquité, ſur la conſtitution de la ſociété chrétienne, & ſur la nature même de la vérité, dont l'empire ſuppoſe toujours la ſoumiſſion libre & volontaire de l'eſprit & du cœur.

Depuis M. Fléchier, un Auteur, à qui notre littérature doit pluſieurs hiſtoires particulières très-bien écrites, a publié une nouvelle vie de Ximenès qu'on lit avec plaiſir. Les critiques qui ont comparé ces divers Ouvrages, ont remarqué que l'Auteur du premier s'eſt plus attaché à faire connoître les vertus de ſon Héros, & les actions louables dont elles ont été le principe ; & que celui du ſecond, enviſageant le même ſujet ſous un autre point de vue, paroît s'être propoſé ſur-tout de tracer le portrait d'un adminiſtrateur digne de ſervir de modèle à tous ceux que les Princes approchent de leurs perſonnes pour les ſeconder dans les ſoins pénibles du gouvernement. On peut adopter ce jugement, & dire que M. Fléchier a peint le grand Evêque, & M. Marſolier le grand Homme d'état, en obſervant néanmoins, que l'un n'a pas mis à l'écart les talens de Ximenès pour la politique & le maniement des affaires, & que l'autre n'a pas exclu de ſon tableau les vertus qui ont fait mettre l'Archevêque de Tolède au rang des plus ſaints Prélats de ſon ſiècle.

La Pièce qui ſuit eſt tirée de l'Hiſtoire des Ouvrages

des Savans, par M. Basnage de Beauval, pour le mois d'Octobre 1693. Nous avons cru faire une chose agréable à nos Lecteurs en réimprimant ici ce morceau de littérature, dont l'auteur, justement célèbre par son érudition, a marché dans la carrière de la critique à côté de ceux qui s'y sont le plus distingués. C'est un excellent extrait de l'Ouvrage de M. Fléchier : on y reconnoît la touche facile & sure d'une plume très-exercée en ce genre; il seroit seulement à desirer qu'on n'y reconnût pas en même-temps l'empreinte des préjugés de Religion, dont Basnage, tout philosophe qu'il étoit, n'a pas su se défendre. Quoi qu'il en soit, nous sommes assurés que tous ceux qui le liront, ne pourront s'empêcher de remarquer combien la plupart des journalistes modernes sont loin de ce critique, l'un des meilleurs écrivains de cette classe, dont Bayle est incontestablement le premier.





EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DES OUVRAGES DES SAVANS,

Pour le mois d'Octobre 1693.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit la vie du cardinal Ximenès : ils ont même plutôt fait son panégyrique que son histoire. Les sublimes qualités de ce Prélat les ont ravis en admiration : M. Fléchier avoue les mêmes choses de lui-même. Charmé de ses vertus éminentes, il s'affectionna, sans y penser, à sa réputation & à sa gloire : & c'est par ce principe d'estime que dans un âge où il n'étoit encore chargé que de sa propre conduite, & où il ne devoit rendre compte qu'à lui de ses études & de son loisir, il s'attacha à composer l'histoire de ce Cardinal.

La naissance (*) du cardinal Ximenès n'a rien de très-illustre. Il étoit d'une famille noble du royaume de Leon. On le destina à l'état Ecclésiastique. La fortune de son père étoit si médiocre qu'il chercha à s'en faire une meilleure par son industrie. Il alla à Rome d'où il ne rapporta qu'un brevet qu'on appeloit alors *grâce expectative*, pour obtenir le premier bénéfice vacant. Cette voie déplaisoit fort aux Evêques, parce qu'elle entreprenoit sur leurs droits. Il ne laissa pas de prendre possession d'un bénéfice qui vaqua. L'archevêque de Tolède, indigné qu'il s'y fût introduit en vertu d'un droit qui lui étoit odieux, le fit enfermer dans le château d'Uceda. De si fâcheux commence-

(*) Né en 1437.

mens ne promettoient pas une fin ſi éclatante. On vouloit le forcer par les ennuis de ſa priſon à céder ſon bénéfice : il fut inflexible, & on le relâcha. Son penchant le portoit à l'étude & à la retraite. Dans cet eſprit il ſe jeta dans l'ordre de S. François. Là aidé du ſilence & de la ſolitude, il nourriſſoit ſon eſprit de lectures, & vivoit dans un grand recueillement. Le bruit de ſa ſainteté parvint aux oreilles d'Iſabelle, reine de Caſtille ; elle le choiſit pour ſon confeſſeur, & le nomma à l'archevêché de Tolède. Dans cette dignité il vivoit avec la frugalité de ſon Couvent, & il ne rehauſſa ſon train que de quelques Religieux de ſon Ordre, qui lui tenoient lieu de domeſtiques. Ses ennemis prétendoient que c'étoit baſſeſſe ou hypocriſie, & ſes admirateurs en faiſoient honneur à ſon humilité. On lui remontra pourtant que c'étoit avilir ſa dignité, & que l'équipage d'un archevêque de Tolède devoit être bien différent de celui d'un provincial des Cordeliers. Le Pape Alexandre VI lui (*) en écrivit, & l'exhorta à garder la bienſéance archiépiſcopale, & à ne pas affoiblir l'autorité de ſon rang, par cette ſimplicité qui la rend mépriſable aux yeux du vulgaire. Il déféra aux avis du Pape, & il comprit dans la ſuite, combien il eſt néceſſaire de ſe rendre vénérable à ceux qu'on gouverne, & que les hommes ſoient frappés de cette grandeur extérieure. On lui reprocha l'extrémité oppoſée. On l'accuſa de luxe, & d'avoir long-temps déguiſé ſon naturel qui le portoit au faſte & à la magnificence. Son Ordre même ſe ſouleva contre lui. On y interpréta mal ce paſſage d'une extrême ſévérité à un relâchement que l'on trouvoit ſcandaleux, & le Général harangua violemment la reine Iſabelle pour détrôner le nouvel Archevêque, dont il diſoit que la piété étoit farouche, intraitable & artificieuſe.

(*) Sa Lettre eſt du 15 de Septembre 1496.

La Reine ne lui confioit pas ſeulement les ſecrets de ſa conſcience : elle le faiſoit auſſi dépoſitaire de ceux de l'Etat, & elle ne faiſoit rien ſans le conſulter.

L'un des plus glorieux ſuccès de Ferdinand & d'Iſabelle fut la conquête du royaume de Grenade, qui juſques-là avoit été occupé par les Maures. Ferdinand & Iſabelle méritèrent par-là le titre de *Rois Catholiques*. Cette qualité les engageoit à travailler à la conversion des Maures; (*) ils choiſirent pour achever cet ouvrage le cardinal Ximenès, qui par ſon humeur ferme & déciſive, étoit bien propre à ſurmonter toutes les difficultés. Il entreprit d'abord les Alfaquis, ou Prêtres de la ſecte Mahométane. Les libéralités de l'Archevêque les diſposèrent à l'écouter paiſiblement, & ſi quelques-uns étoient inacceſſibles par cette voie, on les réduiſoit par des rigueurs. Les Maures en murmuroient aſſez hautement, & ſouffroient impatiemment leur eſclavage. On conſeilloit au cardinal Ximenès de ne pas preſſer tant cette affaire, & de laiſſer faire au temps, qui aboliroit inſenſiblement le Mahométiſme; mais il répondit que les ames ſe perdroient pendant ces ſortes de ménagemens; que c'étoit faire grâce à ces eſprits rebelles & pareſſeux, de les pouſſer dans les voies du ſalut; que trop de prudence humaine n'avoit jamais ſervi qu'à entretenir les fauſſes religions, & que puiſqu'on avoit commencé à détruire la religion Mahométane, il falloit achever, parce que les partis attaqués ſe réuniſſent plus étroitement. Il fit donc ſaiſir tous les exemplaires de l'Alcoran, & les fit brûler avec ſolennité, afin d'effacer juſqu'au ſouvenir du Mahométiſme. Il exerça ſur ceux qui y perſévéroient tout le pouvoir de l'Inquiſition, & il ſe hâtoit de finir avec tant de précipitation, qu'il fut ſur le point de tout perdre. Les plus attachés à la ſecte de Mahomet émurent ceux qui ne tenoient au chriſtianiſme que par la terreur, & allèrent tumultuairement inveſtir ſon Palais. Ferdinand ayant appris le ſoulevement de Grenade en fut ſenſiblement affligé, & dans ſon courroux il dit à la reine Iſabelle, voilà toutes nos victoires, qui ont coûté tant de ſang à l'Eſpagne, ruinées en un moment par l'opiniâtreté

* En 1499.

& par l'indiſcrétion de votre Archevêque. Le cardinal Ximenès ſans attendre que l'orage fut apaiſé, ſortit de Grenade pour rendre compte à Ferdinand de ce qui venoit d'arriver. Bien loin d'être déſavoué, il fit comprendre à Ferdinand & Iſabelle que la rebellion des Maures les diſpenſoit de tous égards, & que c'étoit un expédient ouvert par la Providence pour les ramener à l'Egliſe. On les déclara donc tous criminels de Lèſe-Majeſté, & on leur propoſa le choix du ſupplice, ou le pardon en ſe faiſant Chrétiens. Sur cette alternative, les infidelles coururent en foule recevoir le Baptême, & ce ſuccès ineſpéré accrut le crédit du cardinal Ximenès; parce qu'il avoit réuſſi contre les règles de la prudence, on crut qu'il avoit des vues au-deſſus du reſte des hommes.

Au milieu de tant d'occupations, il ſongea à faire une nouvelle édition de la Bible en Hébreu, en Chaldaïque, en Grec, & en Latin. Il raſſembla les plus habiles gens de ſon temps, & les plus verſés dans ces diverſes langues, & rechercha de tous côtés les plus anciens Manuſcrits. Ce travail dura quinze ans, & cette Bible d'Alcala pourroit ſeule éterniſer la mémoire de celui qui l'a procurée avec des ſoins infinis, & une dépenſe incroyable. Quand elle lui fut préſentée, il déclara que de tout ce qu'il avoit fait de grand & d'utile pour le public, on le devoit féliciter par-deſſus tout de cette édition de la Bible, qui ouvroit des ſources ſacrées de la Théologie, plus pures que les ruiſſeaux où l'on alloit d'ordinaire la chercher. Il voulut auſſi rétablir les Offices Gothiques ou Mozarabes. C'étoit un formulaire de culte inſtitué par le quatrième Concile de Tolède. Cette diſcipline avoit duré juſqu'au temps que les Maures ravagèrent l'Eſpagne. Ces Barbares eurent l'humanité de laiſſer aux Chrétiens la liberté de la religion. Ceux qui préférèrent cette ſervitude paiſible aux miſères de la fuite, & qui demeurèrent ſous la domination des Maures & des Arabes furent appelés Miſtarabes, ou Mozara-

bes, à cause de ce mélange. Ces Chrétiens conservèrent l'Office Gothique; mais Alphonse VI ayant repris Tolède sur les Maures, il s'entêta de substituer le Missel Romain au Rit Mozarabique. Le peuple réclama contre cette nouveauté, & prétendit que c'étoit troubler la dévotion que d'en changer les pratiques. La querelle fut poussée si loin, que selon la barbarie de ce temps-là, il fallut en venir à un combat. Le Roi qui tenoit pour l'Office Romain, choisit un Chevalier pour le soutenir, & le peuple en prit un pour défendre le Mozarabe. Le Mozarabe demeura vainqueur, & le peuple qui crut que cet événement étoit l'interprète de la volonté du Ciel, s'obstina à le maintenir. Le Roi ne voulut point en demeurer à cette ridicule décision, & fit prévaloir le Missel Romain. Le cardinal Ximenès, quatre cents ans depuis, fit renouveler l'ancien usage, & fonda une Eglise pour y célébrer l'Office à la manière des Mozarabes, afin de conserver ces vieilles cérémonies qui avoient été en si grande vénération dans la Castille.

* En 1504. La mort de la reine Isabelle (*) fournit une nouvelle matière à la capacité & à la prudence du cardinal Ximenès. Ce changement mit l'Espagne en trouble, & en dissention. La Couronne de Castille, par la loi du sang, appartenoit à Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle. Philippe, Archiduc d'Autriche, qu'elle avoit épousé, se prépara à venir prendre possession des Royaumes dont la succession lui étoit ouverte. On lui suggéra que Ferdinand, son beau-père, Prince rusé, & d'une dissimulation impénétrable, ne pourroit se résoudre à abandonner la Castille, ni à se reléguer dans l'Aragon. Qu'il étoit trop fier pour souffrir son gendre au-dessus de lui, & que ce seroit un rival plutôt qu'un secours dans l'administration de l'Etat. Le cardinal Ximenès qui étoit attaché à Ferdinand, tâcha de ménager une concorde apparente entre ces deux Princes, de peur que la défiance de l'un, & la dextérité de l'autre, ne partageât la Cour

en deux factions, & que le royaume ne souffrît de leurs inimitiés. Il insinua à l'Archiduc qu'étant dans la première jeunesse, & nourri dans les maximes des Pays-Bas, il avoit besoin de l'expérience & de la maturité de Ferdinand pour gouverner les Espagnols, dont il ne connoissoit ni les mœurs, ni les intérêts. Cette intrigue ne réussit point. L'Archiduc Philippe étoit prévenu qu'il ne seroit Roi qu'à demi, tant qu'il auroit Ferdinand à ses côtés; & que sous prétexte de lui aider à supporter le poids du gouvernement, il commanderoit en faisant semblant de ne donner que des conseils. Le cardinal Ximenès, rebuté de ce côté-là, exigea une entrevue entre le beau-père & le gendre, afin d'éviter le scandale d'une rupture ouverte. Malgré le dépit de Ferdinand, qui voyoit ses avis méprisés, il consentit à la contrainte d'une entrevue. Il s'y rendit avec la simplicité & la modestie d'un père qui va recevoir ses enfans, & d'un Roi que sa gloire passée & son âge mettent au-dessus de l'ostentation, & de la magnificence. Il renferma si bien son déplaisir, que l'on n'aperçut sur son visage que des marques de tendresse pour l'Archiduc; & à en juger par les apparences, il sembloit que sa retraite en Aragon étoit la chose qu'il souhaitoit davantage. Philippe laissa bientôt l'Espagne dans les douceurs d'un règne naissant. Une débauche le tua (*). Dès qu'il fut expiré, on parla de rappeler Ferdinand: & cependant le cardinal Ximenès fut nommé pour la Régence. Il se trouva alors dans une grande perplexité. Personne ne se croyoit obligé d'obéir, & son pouvoir n'étoit pas assez affermi pour commander. La Reine Jeanne étoit immobile auprès du corps de l'Archiduc, qu'elle aimoit avec une passion démesurée. La foiblesse de son esprit la rendoit incapable de prendre l'administration des affaires, & elle n'étoit occupée que de sa douleur. Elle traînoit dans ses voyages sur un char lugubre le cercueil de son époux après elle. Un prêtre qui la louoit de la constance de son amour, l'avoit entê-

(*) En 1506.

tée de certaines histoires fabuleuses de quelques Rois ressuscités. Elle ne marchoit que la nuit; sa raison étoit, qu'ayant perdu son soleil, elle devoit fuir la lumière du jour, & ne chercher que les ténèbres. Sa jalousie pour l'Archiduc lui avoit causé de si violens transports, qu'elle ne pouvoit souffrir qu'aucune femme approchât de ce cadavre, dont elle repaissoit sa noire mélancolie, & par l'effet de cette bizarrerie, tout le sexe lui étoit devenu insupportable.

Dans cette conjoncture, le cardinal Ximenès, qui voyoit les cabales se former impunément sous ses yeux, & qui commettoit vainement son autorité pour contenir les mécontens, sollicita Ferdinand de venir prendre les rênes du gouvernement. Ce Prince rentra donc en Castille, d'où il n'étoit sorti qu'avec indignation, & pour récompenser Ximenès qui lui en avoit rouvert l'entrée, il lui obtint du Pape Jules II le chapeau de Cardinal. Le génie de Ximenès étoit si vaste & si puissant, qu'il rouloit sans cesse de grands projets. Il avoit fait le plan d'une ligue entre les rois d'Espagne, d'Angleterre & de Portugal, pour aller conquérir la Terre-Sainte : mais envisageant l'impossibilité d'unir ces trois Puissances, il se retrancha à une expédition en Afrique contre les Maures. Il vouloit étendre jusques-là les conquêtes de la religion. Il en proposa (*) le projet à Ferdinand, qui refusa de s'embarquer dans une guerre dont le succès étoit si douteux. Le cardinal Ximenès ne lui demanda que son consentement, & se chargea d'en faire la dépense au profit de la Monarchie Espagnole. Ferdinand accepta la proposition. Tout le monde en fut surpris : on trouvoit singulier que le Primat d'Espagne se fit Général, & qu'un homme de cloître entreprît une guerre qui n'étoit point de sa compétence, & dans laquelle Ferdinand n'avoit osé s'engager. Quelques-uns soupçonnèrent que Ferdinand ennuyé des manières impérieuses du Cardinal, étoit bien aise de le consumer par les fatigues, & de le rendre ridicule par

* En 1508.

par le mauvais ſuccès qu'il en prévoyoit. Les politiques firent comprendre à Ferdinand que c'étoit une témérité à un ſujet de concevoir de ſi grands deſſeins, & que cette démarche de vouloir conquérir l'Afrique de ſon chef, étoit trop ambitieuſe. Que ſi le Cardinal étoit aſſez heureux pour revenir vainqueur, il en rejailliroit de la honte ſur le Roi, de n'avoir oſé entreprendre ce qu'un ſujet venoit d'exécuter; & que s'il échouoit, il laiſſeroit la jeuneſſe d'Eſpagne à la merci des Africains. Ferdinand, ébranlé par ces réflexions, ſe refroidit tout d'un coup, & ſans révoquer ſon conſentement en termes formels, il apporta tant de retardement, que le Cardinal preſſentit qu'on cherchoit à le jouer. Il en écrivit à Ferdinand en des termes qui le déterminèrent à le laiſſer faire. Il n'étoit plus temps de reculer; le Cardinal n'étoit point d'humeur à ſe relâcher. Les obſtacles, au lieu de l'arrêter, redoubloient ſes efforts & ſon application. Il preſſa l'embarquement pour n'être plus expoſé aux irréſolutions de Ferdinand, & aborda heureuſement en Afrique. Le Cardinal ſe montra à la tête de l'armée revêtu de ſes habits pontificaux, & entouré d'une troupe de Religieux qui avoient le baudrier & l'épée ſur l'habit de Cordeliers. Dans cette poſture il harangua ſes ſoldats, à la vue de la ville d'Oran qu'il vouloit attaquer. Il leur remontra que s'agiſſant de la cauſe de Dieu, c'étoit une fonction épiſcopale que de les animer à planter par-tout l'étendart de la Croix. La nouveauté du ſpectacle frappa les troupes, & après s'être proſternées pour recevoir ſa bénédiction, elles marchèrent aux ennemis avec le zèle & l'intrépidité qu'il leur avoit inſpiré. La place fut emportée bruſquement, & une ſeule journée le mit au comble de ſes déſirs. On fit un carnage affreux des infidelles, & comme on les avoit montrés au ſoldat comme ennemis de la religion, il ranimoit ſa cruauté pour égorger tout ſans diſtinction. Le Cardinal délibéra enſuite s'il perceroit plus avant dans l'Afrique, mais le chagrin de ſes Ca-

pitaines qui dédaignoient de marcher ſous les ordres d'un Moine, lequel ſe couronnoit de lauriers qui ne lui coûtoient que des harangues & des bénédictions, & la jalouſie de Ferdinand qui lui envioit ſa gloire, l'obligèrent à repaſſer en Eſpagne. A ſon retour on lui avoit préparé une eſpèce de triomphe dans Alcala. Il y fit ſon entrée au milieu des acclamations du peuple. Devant lui, marchoient les eſclaves Maures: enſuite venoient les dépouilles & le butin qu'il avoit remporté ſur les Arabes; & il fit ſuſpendre en cérémonie, dans l'Egliſe Cathédrale, les clefs de la ville d'Oran.

Cette pompe bleſſa les yeux de Ferdinand. On ſe ſervit de cette diſpoſition pour aigrir ſon eſprit: la demande que fit le Cardinal du domaine de la ville d'Oran pour ſe dédommager des frais de la guerre fut mal expliquée. On ne trouva point bon qu'il voulût s'approprier ſa conquête, & une place frontière entre les mains d'un archevêque de Tolède parut d'une trop grande conſéquence à la Couronne. Ferdinand diſſimula cependant, & n'éclata point contre lui. Il le ménagea même avec tant de circonſpection, qu'en mourant (*) il le déclara Régent du Royaume pendant l'abſence de l'Archiduc Charles (V) ſon petit-fils. On remarqua ſeulement que ſon inclination avoit moins de part à ſon choix que la prudence. Ce Prince étoit ſage, vaillant, tempéré, endurci au travail. Il avoit l'air noble, l'eſprit net, & le jugement vif & ſubtil. Il ſavoit conduire ſes deſſeins avec beaucoup de précaution & de ſecret, & déranger ceux d'autrui plus par adreſſe que par la force. Dans le temps qu'il étoit le plus occupé, il faiſoit ſemblant de ne ſonger qu'aux plaiſirs, & quand on le croyoit le plus oiſeux il méditoit de hauts deſſeins. D'ailleurs il étoit défiant, ingrat, & n'aimoit la juſtice que par rapport à ſes intérêts. Il avoit ſoumis la religion à ſa politique, & il ſe moquoit de la bonne foi, quand il la pouvoit violer utilement. C'eſt lui qui a rendu la Monarchie

* En 1516.

d'Espagne redoutable, & il a tracé à ses successeurs les moyens de le devenir encore plus. Charles-Quint, l'héritier de tant de Couronnes, étoit élevé dans les Pays-Bas : mais il avoit envoyé le Doyen de Louvain, qui fut depuis Pape, sous le nom d'Adrien VI, avec plein pouvoir de prendre possession en son nom des royaumes d'Espagne. Le cardinal Ximenès ne le voulut point reconnoître, & prétendit qu'en qualité de Régent, nommé par le testament de Ferdinand, c'étoit à lui à prendre l'administration des affaires. Le Doyen fut obligé de céder, & l'Archiduc Charles donna lui-même la préférence au Cardinal. On lui associa le Doyen de Louvain; mais il étoit entièrement obscurci par le Cardinal qui attiroit à soi toute l'autorité, & ne laissoit à son collégue que l'honneur d'assister aux délibérations. Il avoit tellement accoutumé son esprit à commander, & à décider souverainement, que tout ce qui se faisoit sans sa participation, étoit ignorance ou bévue; & il prétendoit que l'autorité royale étoit fragile, & mal soutenue, quand on étoit obligé de rendre des raisons. Cette hauteur rendoit le joug de la Régence dur & fâcheux, & l'on fit appréhender à l'Archiduc Charles qu'il ne trouvât un concurrent dans la personne d'un Ministre si indocile, & si peu accoutumé à plier. Cette crainte fit tant d'impression sur l'Archiduc Charles, que dès qu'il fut débarqué en Espagne pour s'y faire proclamer Roi, il écrivit au Cardinal pour le disgracier. On ne sait si cette dépêche si mortifiante parvint au Cardinal avant sa mort. Peut-être échappa-t-il à la vengeance de ses ennemis, en sortant du monde, sans emporter le déplaisir de voir ses services si mal récompensés. Il mourut (*) à l'âge de 81 ans.

* En 1517.

M. Fléchier a réservé le dernier (**) livre pour représenter plus amplement le caractère du cardinal Ximenès. Il avoit le visage plein de majesté, un aspect vénérable, la démarche grave, & une physionomie qui en imposoit. Il étoit austère, taciturne,

** Le sixième Livre.

prudent, & toujours renfermé en lui-même. Il avoit ſur-tout un génie d'une grande étendue : ſa taciturnité & ſes réſerves faiſoient encore préſumer une plus grande profondeur. Il étoit précis & meſuré dans ſes paroles. Chaque terme portoit ſa raiſon & ſa déciſion. Il repaſſoit avec application ſur les affaires, afin d'en prévoir tous les incidens, & perſonne ne ſut mieux que lui trouver ce point de maturité, & ce moment d'exécution qui fait réuſſir les entrepriſes. Comme il avoit paſſé quelques années dans la contemplation, on lui reprochoit de donner un peu trop dans les ſpiritualités outrées, & dans la dévotion myſtique. On le remarqua en particulier ſur l'aventure d'une fille qui devint la ſainte de ſon pays. C'étoit une de ces dévotes qui parlent aux anges & ſe croient inſpirées. Elle prophétiſoit, & quand elle ſe ſentoit remplie de l'eſprit, elle tomboit dans le raviſſement & dans l'extaſe ; & ſelon ſon ſtyle, elle demeuroit abſorbée & perdue en Dieu. Quand elle revenoit de ce ſommeil extatique, elle parloit des myſtères de la religion en termes ſublimes, qui étonnoient d'autant plus les aſſiſtans qu'elle n'avoit jamais étudié. Le Cantique des Cantiques entroit ſouvent dans ſes diſcours, & ſes expreſſions étoient autant de traits enflammés qui partoient de ſon cœur. Elle s'appeloit l'épouſe de Jeſus-Chriſt ; & quand elle entroit quelque part, on l'entendoit faire des complimens à la Vierge, qui l'accompagnoit en qualité d'épouſe de Jeſus-Chriſt. La plupart des docteurs étoient d'avis qu'on la renfermât pour guérir ſon imagination bleſſée, & éloigner des yeux du monde une ſuperſtition qui ſe fortifioit tous les jours par le concours, & par l'approbation du peuple ; mais le Cardinal déclara qu'il voyoit en elle des marques de l'eſprit de Dieu. Sa dévotion étoit chagrine & ſévère. Il ſoutenoit que l'Inquiſition étoit ſaintement inſtituée, & ſon humeur n'y contribuoit pas moins, que la raiſon qu'il étoit Grand-Inquiſiteur d'Eſpagne. Il employoit volontiers le glaive au défaut

de la perſuaſion. M. Fléchier rapporte qu'il rediſoit ſouvent avec une ſainte indignation, ſi quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jeſus, qu'il ſoit anathème. Il lançoit ſon anathème autant pour le temporel, que pour le ſpirituel. L'auſtérité de ſon eſprit ne lui permit pas de cultiver les Belles-lettres, & il avoit peu de goût pour la politeſſe du diſcours. Il fut pourtant Patron des Savans en Eſpagne, & l'on compte qu'il fonda huit colléges, & dota 46 chaires de Profeſſeurs. L'érection de l'Univerſité d'Alcala eſt le monument le plus honorable de ſon amour pour les Sciences. Les Rois d'Eſpagne ont ſollicité ſa béatification auprès du ſaint Siége, & l'Ordre de S. François, dont il ſuivit toujours la règle & l'obſervance, travaille encore à obtenir ſa canoniſation. M. Fléchier y prête ſon ſuffrage. Il a donné des noms favorables à bien des choſes qui auroient reçu un autre tour, & une autre forme, entre les mains d'un hiſtorien plus indifférent.





AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

IL y a quelques années que je composai l'Histoire du Cardinal Ximenès, dans un temps, où n'étant chargé que de ma propre conduite, je n'avois à rendre compte de mes études & de mon loisir qu'à moi-même. Un Religieux de l'ordre de S. François, que je n'avois jamais connu, voulut sans doute m'en inspirer la pensée en me remettant, au sortir d'un sermon, des Mémoires entre les mains, sans que j'aie su depuis, ni ce qu'il désiroit de moi, ni ce qu'il étoit devenu. Cet Ecrit, qui contenoit l'éloge du Cardinal, & le récit de ses principales actions, excita ma curiosité : la connoissance fit croître l'estime; je m'affectionnai, sans y penser, à sa réputation & à sa gloire, & je me déterminai à écrire sa vie, d'autant plus volontiers, que j'y trouvai par-tout des vertus sublimes & édifiantes.

Le principal Historien que j'ai suivi, c'est Alvar Gomès de Castro, Espagnol, né dans le bourg de Sainte Eulalie près de Tolède, élevé dans l'Université d'Alcala-de-Henarès, versé dans les langues Grecque & Latine, & dans toute sorte de sciences humaines. Dès sa jeunesse il eut dessein d'écrire l'Histoire du Cardinal Ximenès : ce n'étoit ni par ambition, ni par intérêt, mais par une inclination naturelle; & par un louable désir de recueillir des actions, dont la mémoire étoit encore fraîche, & méritoit d'être éternelle. Comme il résidoit nécessairement à Alcala, où il professoit les Belles-Lettres, & qu'il avoit peine à trouver les instructions convenables à son dessein, Bernardin de Sandoval, Théologal de

l'Eglise de Tolède, homme riche, savant & libéral, l'appela auprès de lui, & le fit Professeur de Rhétorique, dans un Collége qu'il venoit de fonder à ses dépens dans cette Ville archiépiscopale.

Ce fut là qu'il trouva tout le secours qu'il pouvoit souhaiter, & que l'Université d'Alcala le chargea de travailler en son nom à l'Histoire de Ximenès son Fondateur, pour laisser aux siècles à venir un monument précieux & durable de sa vénération, & de sa reconnoissance. Jean Vergara qui avoit été secrétaire du Cardinal, & qui savoit les particularités les plus secrètes de sa vie, se fit un plaisir de fournir à Gomès la relation qu'il en avoit commencée, & les mémoires qu'il avoit ramassés pour la continuer. Diégo Lopès Ayala, nourri dans la maison de Ximenès dès son enfance, & depuis employé dans ses plus importantes affaires, lui communiqua une infinité d'instructions, & de dépêches qui contenoient les conventions & les traités de son Maître avec Ferdinand, pour l'expédition d'Afrique, & ses négociations différentes auprès du Roi Charles, où l'on voyoit les projets, les conseils & les sentimens de ce grand Homme.

On lui envoya le Commentaire de Vallejo Chanoine de Siguença, qui avoit été Maître de chambre du Cardinal, écrit avec soin, mais qui n'alloit pas au-delà de l'arrivée du Roi Philippe I en Espagne. On lui remit un Manuscrit de Florian Ocampo, Historiographe des Rois Catholiques, qui avoit entrepris aussi d'écrire la vie de Ximenès. L'Université lui prêta les papiers dont elle avoit hérité, & quelques personnes d'esprit qui s'étoient trouvées dans la confidence de ce Ministre, lorsqu'il gouvernoit le Royaume, dans les conversations particulières qu'ils eurent avec Gomès, lui racontèrent plusieurs choses dont il s'est servi, & beaucoup d'autres qu'il falloit taire par prudence, mais qu'il falloit savoir par nécessité.

L'Auteur profita de tant de recherches, & joignit

dans la composition de son Ouvrage à la prudence du choix, la gravité du style & la politesse, à la diligence. C'est proprement le fond sur lequel j'ai travaillé, sans pourtant m'y assujettir. Il m'a fourni la matière, mais je me suis réservé la liberté d'y mettre la forme. Je l'ai pris pour guide, mais je n'ai pas toujours marché sur ses pas; & quoique je l'aie regardé comme le premier & le plus noble Historien du Cardinal Ximenès, je n'ai pas méprisé ceux qui sont venus après lui, qui ont moins de réputation & d'autorité, mais qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Tels sont Eugène de Roblès, Curé de la Paroisse des Mozarabes de Tolède; Fernand de Pulgar, Chanoine de l'Eglise de Palencia, & quelques autres qui ont fait des recherches de leur côté, soit des actions, soit des mœurs & du caractère d'esprit de ce Prélat, qu'ils ont voulu faire connoître au monde.

Comme cette Histoire est liée avec celle des Rois Ferdinand & Isabelle, Philippe leur gendre, & Charles leur petit-fils, j'ai cherché dans les sources publiques, les causes & les motifs des événemens, où le Cardinal Ximenès a eu quelque part comme chef de leurs Conseils, ou comme Régent de leurs Royaumes. Jerôme Zurita dans les Annales de son pays, Jean Mariana dans son Histoire, Etienne Garibay dans son Abrégé des Chroniques d'Espagne, sont les garants des faits que j'ai avancés. Le témoignage de Pierre Martyr que j'allègue en plusieurs endroits, m'a paru d'autant plus croyable & plus sûr, qu'étant de la Cour des Rois Catholiques, il étoit plus exactement informé des particularités de leur règne.

C'étoit un Gentilhomme Milanois de l'ancienne maison d'Angleria, à qui son père, par sa mauvaise conduite, ou par le malheur des temps, n'avoit laissé pour tout héritage que sa noblesse. L'inclination qu'il eut pour les belles-Lettres, fit qu'il les apprit presque de lui-même. Ne pouvant subsister honorablement chez lui, il avoit voulu s'établir à Rome; mais

comme il vit qu'après un séjour de plusieurs années, il n'y avoit encore acquis que de la réputation & des amis, il résolut de passer en Espagne. D. Lopès de Mendoza, Comte de Tendille, le prit sous sa protection, & le présenta à la Reine Isabelle. On le considéra d'abord comme un de ces gentilshommes errans, qui vont porter loin de leur pays les débris de leurs familles ruinées, & chercher par leur industrie, la fortune qu'ils ont perdue par leur disgrace. Mais il s'introduisit bientôt à la Cour par son esprit & par ses manières honnêtes & officieuses. Il porta les armes dans les guerres contre les Maures. Après la prise de Grenade, il changéa d'Etat, & fut élu doyen de la nouvelle métropole qu'on y fonda.

La connoissance parfaite qu'il avoit de la langue Latine, & la facilité avec laquelle il écrivoit en vers & en prose, lui attirèrent l'estime de la Reine & des courtisans. Le Cardinal de Mendoza l'engagea, par ordre de cette Princesse, à faire des leçons de Belles-Lettres aux jeunes Seigneurs de la Cour. Ferdinand l'envoya peu de temps après en Egypte, où il apaisa la colère du Soudan, qui menaçoit de venger sur les Chrétiens l'injure qu'il prétendoit qu'on avoit faite à sa Religion, en détruisant l'empire des Maures. Depuis l'heureux succès de cette ambassade, il fut regardé en Espagne, comme un homme non-seulement agréable, mais encore utile. Son assiduité auprès des Rois, ses correspondances avec les plus grands Seigneurs & les plus illustres Prélats d'Espagne ou d'Italie, & son esprit curieux & politique, lui donnèrent l'envie & les moyens de composer un volume de Lettres, qui contiennent l'histoire de son temps. Ces Lettres furent imprimées à Alcala, il y a plus de 160 ans, & Daniel Elzevir en fit, il y a vingt ans, une nouvelle édition, sur un exemplaire que M. de Lamoignon, premier Président du Parlement de Paris, lui avoit fourni. Je ne dois pas oublier ici les secours que j'ai reçus de M. Jean Baptiste

Boisot, Abbé de S. Vincent de Besançon, qui a bien voulu tirer de son trésor, c'est-à-dire des manuscrits du Cardinal de Grandvelle, quelques Lettres originales de Charles d'Autriche, alors Roi d'Espagne, au Cardinal Ximenès, qui m'ont servi pour l'éclaircissement de quelques points de cette Histoire, surtout pour les changemens qu'on fit dans la maison de Ferdinand son cadet.

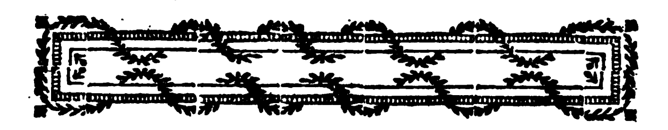
Au reste, si dans la conversion des Maures, dans l'institution des milices des villes, & dans d'autres endroits de cet Ouvrage, il y a quelqne chose qui ait rapport à ce qui se pratique aujourd'hui; ce n'est pas mon dessein d'ajuster, par des applications ingénieuses, les événemens passés à ceux de ce siècle, ni de peindre sous des formes antiques les images de notre temps. Qui ne sait que dans les révolutions du monde les mêmes scènes se représentent plusieurs fois; qu'il n'y a rien qui ne se renouvelle sous le soleil; que la politique a des maximes qu'elle quitte & qu'elle reprend selon les besoins, & qu'il y a des ressemblances d'affaires que le hasard, ou de pareilles conjonctures reproduisent de siècle en siècle? J'ai rapporté les faits comme les Auteurs que je cite les ont écrits, sans prétendre marquer aucune circonstance du règne de Louis le Grand, dans celui de Ferdinand & d'Isabelle.

Si j'ai donné à ces derniers & à deux de leurs successeurs le titre de *Majestés*, quoiqu'on ne les traitât alors que d'*Altesses*, j'ai cru que je pouvois en cela, m'accommoder à nos usages, en faveur de la plus grande partie de mes Lecteurs, qui n'entrent pas dans ces différences de temps, & qui aimeront mieux que je donne à ces Rois une qualité qu'ils n'avoient pas encore, que si je leur laissois celle que les Rois d'aujourd'hui n'ont plus.

J'ai recueilli dans le sixième livre de cette Histoire plusieurs actions du Cardinal Ximenès, qui font connoître le caractère de sa vertu, & plusieurs éloges

qui marquent la vénération qu'on avoit pour lui. J'aurois cru lui ôter une partie de sa gloire, si je n'avois fait voir sur quels principes on poursuit sa canonisation auprès du S. Siége, & si je n'avois ajouté aux idées qu'on a de sa politique, celle qu'on doit avoir de sa sainteté. Le Lecteur me pardonnera plusieurs fautes & quelques redites, & me tiendra compte du moins des bonnes intentions que j'ai, & des grandes vertus que je lui propose.





SOMMAIRE DES LIVRES.

LIVRE PREMIER.

L'IDÉE *de cet Ouvrage. Naiſſance de D. François Ximenès de Ciſneros. Ses Parens le deſtinent à l'Etat Eccléſiaſtique. On l'envoie à Alcala-de-Henarès, pour y faire ſes premières Etudes. Il apprend le Droit & la Théologie à Salamanque : Il va à Rome où il exerce l'Office d'Avocat Conſiſtorial. Le Pape lui accorde le premier Bénéfice vacant en Eſpagne. En vertu du Bref de Sa Sainteté il prend poſſeſſion de l'Archiprêtré d'Uceda. D. Alfonſe Carillo, Archevêque de Tolède s'y oppoſe, & le fait emprisonner. Après être ſorti de priſon, il permute l'Archiprêtré avec un Bénéfice de Siguença. Le Cardinal D. Pedro Gonzalès de Mendoza, Evêque de cette Ville, le fait Grand-Vicaire de ſon Diocèſe. Ximenès quitte ſon Bénéfice, & entre dans l'Ordre de Saint François. Il y mène une vie fort retirée & fort auſtère. La Reine Iſabelle le choiſit pour ſon Confeſſeur. On le fait Provincial de ſon Ordre. Il travaille à la réformation de tous les Ordres Religieux d'Eſpagne. Mort du Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolède. Qualités de la Reine Iſabelle. Son Hiſtoire juſqu'à ſon mariage avec Ferdinand, Roi d'Aragon. Conditions entre ce Prince & cette Princeſſe pour la forme du Gouvernement de leurs Etats. La Reine ſe réſerve le droit de pourvoir aux Evêchés des Royaumes de Leon & de Caſtille. Elle jette les yeux ſur le P. Ximenès ſon Confeſſeur, pour remplir l'Archevêché de Tolède ; elle en fait venir les Bulles ſous le nom de ce Père, & les lui préſente elle-même. Il les refuſe, & il n'accepte cette dignité, qu'après un commandement exprès du Pape. Il fait des Règlemens pour ſon Diocèſe Il pourſuit la réforme des Ordres Religieux ; & malgré la réſiſtance de quelques Ordres, & ſur-tout celui de S.*

François, il achève cet Ouvrage. La Reine l'oblige à quitter son Diocèse, pour se rendre à Saragoce où les Etats d'Aragon étoient assemblés. Les Rois Catholiques assurent la succession de ce Royaume à Isabelle leur fille aînée, & mariée à Manuel, Roi de Portugal. Ximenès contribue à leur faire donner la satisfaction qu'ils demandoient. Mort de la Princesse Isabelle en accouchant d'un Prince qui fut nommé Michel. Mort de ce Prince. L'Archevêque de Tolède est appelé à Grenade, pour y travailler à la conversion des Maures. Histoire de l'entrée des Maures en Espagne, des progrès qu'ils y firent. Ville & Royaume de Grenade conquis par Ferdinand. Ximenès se joint à D. Fernand de Talavera, Archevêque de Grenade, pour travailler à la conversion des Infidelles : les deux Prélats y emploient l'instruction & la libéralité. Ximenès y mêle la force même, pour en venir plus promptement à bout. On envoie aux Indes nouvellement découvertes par Christophe Colomb, des Religieux de Saint François, à la persuasion de l'Archevêque de Tolède, pour travailler à la conversion des Idolâtres, & au soulagement des Indiens. Dans le dessein d'établir une Université à Alcala, il en fait réparer les grands chemins & les édifices publics : là il reçoit les Bulles d'Alexandre VI. & de Jules II. pour l'érection de cette Université. Il dispose toutes choses à Tolède pour la réception de l'Archiduc Philippe d'Autriche, & de la Princesse Jeanne leur fille. Il entreprend l'Edition d'une Bible Polyglotte, & fait venir pour cela près de lui les hommes les plus savans dans les Langues Orientales, Grecque & Latine, & les plus habiles Théologiens. Il rétablit les Offices Mozarabes, & en fait imprimer le Breviaire & le Missel. Histoire du culte Mozarabe. Il contribue de ses soins & de ses libéralités à plusieurs institutions de piété, & de charité Chrétienne.

LIVRE SECOND.

LA *Princesse après le départ de l'Archiduc son mari, accompagne la Reine Isabelle sa mère à Alcala. Elle accouche d'un fils qui fut nommé Ferdinand. Ximenès fait la cérémonie du Baptême. Il procure à cette ville, en faveur de la naissance de ce Prince, l'exemption de tous subsides. Il fait tous ses efforts, quoiqu'inutilement, pour arrêter le départ précipité de l'Archiduchesse. On reconnoît alors l'infirmité d'esprit de cette Princesse. L'Archevê-*

que est appelé à la Cour, lorsqu'il va faire la visite de son Diocèse. Il assiste les Rois Catholiques de son conseil dans leurs affaires, & les soulage dans leurs indispositions, & sur-tout la Reine Isabelle qui devint fort infirme. Il commet deux Vicaires-Généraux pour faire la visite du Chapitre de Tolède. Les Chanoines s'y opposent, en appellent au S. Siège, & députent à la Reine. Il est obligé de retourner pour cela à son Diocèse; il s'y applique à remplir les devoirs de son Ministère. Hiérôme Vianel Vénitien vient le trouver. Ils font ensemble le Plan de l'expédition d'Oran; il fonde à Alcala un Monastère de Religieuses, & une maison de Charité, pour y recevoir de pauvres filles. Quelle étoit la fin de cette Institution. Mort de la Reine Isabelle; ses qualités; ce qu'elle a fait de grand pendant son règne; sa dernière disposition. Ferdinand son mari est nommé Régent du Royaume, jusqu'à ce que Charles son petit-fils ait vingt ans. L'Archiduc Philippe dispute la Régence à son beau-père. Ferdinand appelle Ximenès à son secours, & tâche de se maintenir dans la Castille. L'Archiduc & la Princesse Jeanne arrivent en Espagne. Presque tous les Seigneurs s'attachent à Philippe. L'Archevêque de Tolède demeure avec Ferdinand. Il négocie l'accommodement entre le Gendre & le Beau-père. Il procure leur entrevue. Ferdinand se retire en Aragon, & traite secrètement son mariage avec Germaine de Foix, Nièce de Louis XII, Roi de France. Ximenès demeure auprès du Roi Philippe. Il a beaucoup de part aux affaires. Mort du Roi Philippe. Les Grands prient l'Archevêque de Tolède de se charger de l'administration de l'Etat: il l'accepte, & écrit en Italie au Roi Catholique, qu'il n'avoit consenti à la Régence, que pour lui remettre ses Etats plus paisibles. Les Grands s'opposent au retour de Ferdinand, & prétendent donner l'administration de la Castille à l'empereur Maximilien. Nouveaux troubles dans ce Royaume. Les peuples s'élèvent contre l'Inquisition, & se plaignent de l'Archevêque de Séville Grand Inquisiteur. Quelques Seigneurs font instance auprès du Pape, pour révoquer l'Archevêque de Séville, & pour nommer Ximenès en sa place. Ferdinand part de Naples après avoir dépossédé le grand Capitaine. Son entrevue avec le Roi de France en passant à Savonne. Il revient en Castille; il apporte à Ximenès le Chapeau de Cardinal qu'il avoit obtenu pour lui de Jules II. Il veut le lui donner solennellement à son arrivée. La Reine Jeanne refuse d'assister à cette fête à cause de son deuil. Le Nonce du Pape fait la cérémonie dans un Village en présence du Roi & de sa Cour. Ximenès reçoit

en même-temps les provisions de Grand Inquisiteur, par la démission de l'Archevêque de Seville. Histoire de l'établissement de ce Tribunal en Espagne. Règlemens nouveaux pour cette juridiction institués par le Cardinal.

LIVRE TROISIEME.

FERDINAND *établit sa Régence à Burgos, & fait punir quelques rebelles. Le Cardinal vient à Alcala. Il y achève l'établissement de son Université sur le modèle de celle de Paris. Il fait de grandes fondations pour les Professeurs, & pour l'entretien de plusieurs pauvres Ecoliers. Les courses des Maures sur les côtes d'Espagne, & le nombre de Chrétiens esclaves l'engagent à porter la guerre en Afrique. Il en écrit à Ferdinand. Vianel lui donne les plans des côtes de Barbarie. On résout l'attaque du Grand-Port, appelé* Maçarquivir. *Ferdinand approuve ce dessein, mais ses finances sont épuisées. Le Cardinal offre de lui prêter de l'argent. On lève des soldats; on équippe des vaisseaux. D. Fernand de Cordoue est nommé Général. La flotte aborde en Afrique. Les Espagnols prennent le Port, la Ville, & la Forteresse de* Maçarquivir. *Les Maures font quelques dégâts sur la côte d'Espagne. D. Fernand les attaque près d'Oran. Il est défait, & son armée taillée en pièces. Le Cardinal songe à la conquête d'Oran. Il offre d'y aller en personne, & de faire les frais de cette guerre. Plusieurs difficultés surmontées. Soldats séditieux apaisés. Il part avec Pierre Navarre & Vianel. La flotte arrive au Grand Port. Il ordonne l'attaque d'Oran, harangue les troupes, & se retire dans une Chapelle. La ville est prise d'assaut: le Cardinal y entre revêtu de ses habits Pontificaux, change les Mosquées en Eglises, & les consacre. Causes apparentes de la prompte réduction de cette Place. Le Cardinal est peu satisfait de Navarre. Raisons qui l'obligent à revenir dans son Diocèse. Sa modestie dans le refus des honneurs, & des entrées qu'on lui veut faire. Il exhorte Ferdinand à poursuivre cette guerre. Navarre prend les Villes de Bugie & de Tripoly. Autres entreprises. Ferdinand refuse à Ximenès le remboursement de l'argent qu'il avoit avancé. Cause de ce refus. On le paye avec indignité. Un Evêque titulaire d'Oran veut prendre possession de cette Ville. Ximenès s'y oppose, allègue un Traité fait avec Ferdinand, prouve qu'Oran n'a jamais été Ville Episcopale. Propositions faites au Cardinal*

pour le mariage de sa Nièce. Il abandonne Villaroël son parent pour un crime dont il étoit accusé. Ferdinand fait semblant d'armer contre l'Afrique, & c'est pour Jules II. contre la France. Ximenès est appelé au Conseil. La guerre y est résolue. Raisons de Ferdinand contenues dans une Lettre au Cardinal. Mariage de la Nièce du Cardinal avec le fils du Comte de Coruna. Greniers publics bâtis & fondés par Ximenès à Alcala, & en quelques autres villes d'Espagne. Ferdinand appelle près de lui le Cardinal pour autoriser son entreprise contre la Navarre, sous prétexte d'une Bulle de Jules II. Ximenès l'arrête quelque temps. Siége de Pampelune. Conquête de toute la Navarre. Ferdinand prend un breuvage pour se procurer des enfans; il s'en trouve mal, & ne fait que languir depuis. Il quitte Madrid pour s'éloigner des affaires. Visite qu'il rend au Cardinal à Alcala. Etat des Colléges de cette Ville. Honnêteté de Ferdinand envers le Recteur & les Professeurs de cette Université. Ximenès s'oppose aux dispenses que quelques Chanoines obtiennent de Rome. Ferdinand lui mande de tenir les Etats de Castille à Burgos, & d'y présider, ne le pouvant faire à cause de ses indispositions. L'Archiduc Charles informé de la mauvaise santé de Ferdinand, lui envoie en ambassade Adrien d'Utrecht, doyen de Louvain sous d'autres prétextes. Il n'est pas bien reçu. Ferdinand va de ville en ville, pour chercher du soulagement à ses maux. Il presse le Cardinal de le venir trouver. Ce Prélat s'excuse sur sa vieillesse. Les Conseillers qui accompagnoient le Roi, le prient de mettre ordre aux affaires de l'Etat. Testament qu'on lui fait faire au préjudice de Ferdinand son Cadet. Ximenès proposé pour être Régent du Royaume jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc Charles. Ferdinand y consent avec quelque peine. Raisons de son aversion pour le Cardinal. Mort de Ferdinand: ses bonnes & mauvaises qualités. Le doyen de Louvain se trouve à Guadalupe à l'ouverture du Testament. On dépêche au Cardinal, pour lui donner avis de sa Régence. L'Infant & ses Officiers se présentent après la mort de Ferdinand, pour prendre possession de l'administration de l'Etat. Leur mauvaise conduite en cette occasion.



LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

LE *Cardinal apprend la nouvelle de sa Régence. Il ressent le poids de cet emploi. Description de l'Etat de Castille. Difficultés qui se présentent à Ximenès dans le Gouvernement du Royaume. Il part pour Guadalupe. Il s'assure de l'Infant, & le retient près de lui. Le Doyen de Louvain s'oppose à sa Régence, & produit les ordres qu'il a de gouverner la Castille & l'Aragon au nom de l'Archiduc. Raisons de Ximenès au contraire. Il se met en possession, & consent de partager l'autorité avec le Doyen, jusqu'à ce que Charles en ordonne autrement. Le Cardinal choisit Madrid pour le siége de la Régence. Il observe les Grands, & découvre une entreprise de Portocarrero, pour se faire élire Grand-Maître de l'Ordre de saint Jacques : il la dissipe par sa vigilance. Charles confirme le Cardinal dans sa Régence. Il demande le titre de Roi, quoique la Reine Jeanne sa mère fût en vie. Les Grands & la plus grande partie du Conseil rejettent la proposition. Ximenès ne laisse pas de passer outre, & fait faire la proclamation dans Madrid, & dans toute la Castille. Fermeté du Cardinal contre les rebellions des Grands, & sur-tout de Don Pedro Giron. L'institution des milices qu'il fait lever dans le Royaume. Opposition de la Noblesse. La ville de Valladolid, & quelques autres députent au Cardinal, pour le détourner de ce dessein. Charles confirme les milices, & elles se lèvent avec succès. Le Corsaire Barberousse ravage les côtes d'Espagne. Le Cardinal fait armer vingt nouvelles Galères ; celles des Turcs sont battues, & le Corsaire repoussé. Mission de quelques Religieux de saint Jérôme, pour l'instruction & le soulagement des Indiens maltraités par les Espagnols. Jean d'Albret, Roi de Navarre veut profiter de la mort de Ferdinand, & rentrer dans ses Etats à force ouverte. Démêlé entre quelques Grand d'Espagne, pour obtenir le commandement de l'Armée. Le Cardinal choisit Villalva, Colonel d'infanterie. Jean d'Albret est défait, & se retire dans sa Principauté de Béarn ; il y meurt. Toutes les fortes Places de la Navarre sont démolies par l'ordre de Ximenès. On n'approuve pas cette conduite, & pourquoi. Sédition de Malaga excitée par quelques Grands, & calmée par le Cardinal. Il entreprend de régler les pensions de la Reine Germaine. Il le fait à la satisfaction de Charles & de cette Princesse. Quelques Seigneurs prennent cette occasion de se révolter. Ximenès les force à se soumettre. Il étudie*

les inclinations de la Reine Jeanne, pour la soulager. Il change ses Officiers, & l'engage à mener une vie plus conforme à son rang. Sa vigilance pour l'exécution des Lois : l'ordre remis dans les finances. Il règle les ordres militaires, & en augmente les revenus. Il retranche les pensions des courtisans, & les gages des Officiers. Raisons de ces retranchemens. Barberousse attaque Bugie, & en lève le Siége. Il se saisit d'Alger, & ravage les côtes d'Espagne. Ximenès envoie Don Diégo Vera, pour attaquer Alger. Défaite de Vera & de ses Troupes. Il fait ordonner aux marchands Génois de sortir d'Espagne : à quelle occasion. Les Juifs offrent de grandes sommes aux Ministres de Charles en Flandres, pour faire modérer les poursuites de l'Inquisition contre eux. Le Cardinal s'y oppose, & leurs offres sont rejetées. Il obtient de Charles une commission générale, pour disposer des Gouvernemens, des Charges, &c. Le Roi ne se réserve que la disposition des Evêchés, des Commanderies des Ordres Militaires, des Bénéfices & de son Domaine. Le Cardinal élève les gens de qualité & de mérite. Il sollicite l'Evêché de Tortose pour Adrien, & celui de Badajos pour Mota. Histoire de Mota : son élévation, sa faveur près de Charles, & sa mort.

LIVRE CINQUIEME.

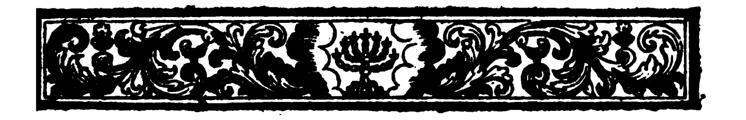
LEs Ministres de Charles font envoyer en Espagne La-Chaux Gentilhomme de sa Chambre, pour prendre part au Gouvernement. La-Chaux & Adrien s'unissent contre le Cardinal : il les méprise, & ne leur communique plus aucune affaire. On fait venir Amestorf Hollandois de la Cour de Charles, pour se joindre aux deux autres. Le Cardinal ne laisse pas d'ordonner seul. On parle de lui envoyer un quatrième Collègue, sur quoi il proteste qu'il va se retirer à son Diocèse. Les Villes d'Espagne se plaignent du retardement du voyage du Roi, du transport de l'argent en Flandres, du Gouvernement des Etrangers, & demandent la convocation des Etats. Le Cardinal calme les esprits par sa prudence : il s'oppose à une imposition que vouloit faire la Cour de Rome sur les Bénéfices de Castille. Humiliation des trois Grands d'Espagne qui avoient voulu se soustraire à son autorité, & à sa justice. Procès du Duc de l'Infantade jugé malgré lui. Ce Duc insulte le Cardinal. Peu de temps après il se reconcilie avec lui. Le Comte de Vrena maltraite à Villafrate des Huissiers fai-

sans leurs fonctions. Châtiment exemplaire de cette rebellion. Adrien, Doyen de Louvain est fait Cardinal par Leon X. Ximenès prend cette occasion de conseiller à Charles de l'envoyer à Rome. Différent du Duc d'Albe avec Zuniga pour le Prieuré de Consuegra. Ximenès contraint le Duc de mettre ce Bénéfice en dépôt entre les mains des Officiers du Roi, pour en attendre le jugement. On donne avis au Cardinal qu'il a été empoisonné dans un repas. Il n'en paroît point surpris. Son application à faire préparer toutes choses pour la réception de l'Archiduc Charles. Il entreprend de congédier les Officiers de l'Infant : & pourquoi. Ordres de la Cour de Flandres. Instruction secrète, & manière dont le Cardinal doit se comporter en cette rencontre. Occasion pour laquelle ces ordres ne purent être tout à fait exécutés. L'Infant s'y veut opposer. Le Cardinal le réduit à s'y soumettre. Arrivée de Charles en Espagne. Ses Ministres empêchent le Cardinal de conférer avec le Roi, & pourquoi. Ximenès écrit souvent à Charles pour lui donner des avis sur le Gouvernement. Marques d'estime & de confiance que le Roi lui donne. Jalousie qu'en ont ses Ministres. Fausses démarches qu'ils font faire à ce Prince. Ximenès s'en plaint, & prévoit les maux qui en arriveront à l'Espagne. Foiblesse de Charles. Lettre qu'on lui fait écrire à Ximenès pour le remercier de ses soins, & pour le prier de se retirer à son Diocèse. Avis différens sur cette Lettre. Mort de Ximenès, son Portrait & ses qualités.

LIVRE SIXIEME.

On refuse à D. Alonse d'Aragon, Archevêque de Saragosse, l'Archevêché de Tolède, & de quel prétexte on se sert pour ce refus. Chièvres obtint cet Archevêché pour Guillaume de Croy son Neveu. Plusieurs faits particuliers de l'histoire de Ximenès répandus dans tout ce Livre pour faire connoître davantage le caractère de ses mœurs & celui de son esprit. Histoire de la Dévote d'Avila. Récit des efforts que les Juifs d'Espagne ont faits plusieurs fois pour secouer le joug de l'Inquisition. Résignation de l'Archevêché de Compostelle, faite par D. Alonse de Fonséca à son fils, autorisée par le Roi Ferdinand, & combattue par Ximenès. L'ordre qu'il tenoit dans la collation des Dignités Ecclésiastiques, & des Bénéfices, & dans la distribution de ses aumônes. Livres composés par Ximenès. Il fait imprimer les Œu-

vres de Tostat à ses dépens. Sa manière de prêter serment à ses Souverains dans les cérémonies de leur Couronnement. Sa fermeté dans la longue prison d'Ucéda, où l'Archevêque Carillo le retient pendant six ans. Sa conduite régulière à l'égard des Libelles qu'on publioit contre lui & contre le Gouvernement. Différente conduite d'Adrien en semblable occasion ; & récit de ce qu'il voulut faire des Statues de Pasquin & de Marforio, quand il fut Pape ; & de la sage réponse que lui fit à cette occasion le Duc de Sessa, Ambassadeur d'Espagne. Bref du Pape Leon X à Ximenès pour le dispenser des jeûnes & des abstinences de l'Eglise, & pour l'exhorter à modérer ses mortifications. Quelques exemples qui marquent son attention à éviter la fréquentation des femmes. Miracles & prédictions que les Espagnols lui attribuent pendant sa vie. Marques extraordinaires d'honneur que les Rois Ferdinand & Charles rendoient à son mérite. Quelques témoignages des bontés que les Reines Isabelle, Jeanne & Germaine ont eues pour lui. Eloge que Pierre Martyr fait de Ximenès pendant sa vie, & au temps qu'Isabelle le choisit pour son Confesseur. Les grandes choses que Pierre Martyr attribue à ses conseils. Récit d'un attentat fait à la vie de Ferdinand, lorsqu'il rendoit la justice en public à Barcelone. Punition de l'assassin. Talens particuliers de Ximenès pour la consolation des personnes affligées. Sa Canonisation sollicitée par Philippe IV, Roi d'Espagne, auprès des Papes Innocent X & Alexandre VII.



HISTOIRE DU CARDINAL XIMENÉS.

LIVRE PREMIER.

L'Histoire du Cardinal Ximenès, que j'ai dessein d'écrire, contient des exemples qui peuvent la rendre utile, & des événemens qui peuvent la rendre agréable. On verra, dans la relation de sa vie, un homme que la Providence de Dieu élève insensiblement, & qui par ses vertus différentes, peut servir de modèle aux différentes conditions où il se trouve : un Religieux fidelle à sa vocation, occupé des règles & des obligations de son état, régulier dans les observances communes, austère dans sa conduite particulière, ennemi des relâchemens, qui s'introduisent dans les Cloîtres ; & séparé du monde, plus par son cœur & par son esprit, que par sa retraite : un Archevêque que l'innocence & l'intégrité de ses mœurs, sa vigilance pastorale, son zèle pour la discipline ecclésiastique, sa charité libérale envers les pauvres, rendent vénérable, non-seulement à l'Espagne, mais encore à toute l'Eglise : un Ministre d'Etat d'un génie actif, pénétrant, élevé, qui n'a d'autre vue dans ses conseils, ni dans ses actions, que la félicité publique, qui travaille sans relâche & sans intérêt à l'agrandissement de la Monarchie qu'il gouverne ; qui par des principes d'honneur & de religion, s'élevant au-dessus de sa condition & de son âge, va faire en Afrique à ses dépens,

une guerre sainte, & qui malgré les jalousies & les inimitiés des Grands, entretient l'ordre & la paix dans le Royaume, & fait valoir l'autorité, pour faire régner la justice.

La grandeur & la variété des événemens accompagnent ces grands exemples. Les accroissemens de la monarchie d'Espagne, par les conquêtes, & par la politique de Ferdinand; l'entière réduction des Maures devenus Chrétiens, ou châtiés de leurs révoltes; les troubles & les contestations de droit que cause la mort de la Reine Isabelle; les mouvemens que produit la mésintelligence du Roi Ferdinand & de l'Archiduc Philippe son gendre; une régence difficile & tumultueuse sous une Reine foible d'esprit, incapable de gouverner, & sous un Prince encore enfant élevé dans une Cour étrangère, ont fourni de matière à la capacité, à la prudence, & au courage du Cardinal Ximenès, comme nous ferons voir dans la suite de son Histoire.

AN. 1437 DOM FRANÇOIS XIMENÈS DE CISNÉROS, nâquit à Tordelaguna, petite ville d'Espagne, sous le règne de Jean II de ce nom. Son père s'appeloit Alphonse Ximenès de Cisnéros, & sa mère Dona Marina de la Torre. Quelques-uns ont voulu le faire descendre de ce Comte Rodrigue de Cisnéros, qui par sa prudence & par son courage, sauva la vie au roi Alphonse VI, dans une bataille qu'il donnoit contre les Maures, & reçut dans la suite toutes les marques de reconnoissance que méritoit un si grand service. D'autres ont cru lui faire plus d'honneur, en écrivant qu'il avoit acquis le premier titre de noblesse à sa famille; qu'avant lui, il n'y avoit eu d'autre charge dans sa maison que celle de Collecteur des Décimes, que son père avoit exercée, & qu'il ne devoit qu'à sa propre vertu le rang où il s'étoit élevé.

Il est certain pourtant que la maison de Ximenès étoit noble, établie depuis long-temps à Cisnéros dans le royaume de Léon. Elle étoit alliée à la plus grande partie de la noblesse du pays; & quoique l'Histoire ne marque pas son origine, elle fait mention de D. Gonzales Ximenès de Cisnéros, surnommé *le Bon*, un des plus renommés Chevaliers de son temps. On voit encore son tombeau dans une chapelle de Notre-Dame près de la ville, & au-dessus, son écusson chargé de quinze Echiquiers, qui sont les armes de

la maison, avec une bande à l'entour, qui est la marque d'un ordre de Chevalerie, que le roi Alphonse XI avoit institué pour les Gentilshommes de son royaume, qui par leurs charges ou par leurs services auroient mérité cette distinction. *Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 1.*

De ce Gonzalès, descendoit de père en fils, Alphonse Ximenès de Cisnéros, homme d'une grande probité, dont la fortune fut traversée, & qui n'eut d'autre bonheur en sa vie, que celui d'avoir eu pour fils le Cardinal dont nous écrivons l'histoire; car ayant perdu son père dans son enfance, & D. Garsias son aîné s'étant emparé de tout l'héritage de la famille, il demeura sans biens & sans protection, & fut réduit à chercher les moyens de subsister par son industrie. Comme c'étoit un esprit doux, qui n'avoit aucune inclination pour les armes, il résolut d'aller faire ses études à Salamanque, & de se rendre habile dans le droit civil. Mais soit qu'il ne sentît pas en lui de disposition pour y réussir, soit qu'il ne crût pas pouvoir avancer par-là ses affaires, il obtint, par l'entremise de quelques-uns de ses amis, une commission sur la levée des décimes, que les Souverains Pontifes avoient accordées aux rois d'Espagne durant les guerres de Grenade. *Eugenio de Roblès vida de Ximenès.*

Comme son emploi l'obligeoit à demeurer à Tordelaguna, il y devint amoureux d'une fille qui avoit de la naissance, de la sagesse & la beauté, mais qui n'avoit point de bien, ce qui dans l'état où il se trouvoit, lui auroit été très-nécessaire. Il fut touché pourtant du mérite de la personne, & il l'épousa. Elle étoit fille d'un Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, de l'ancienne maison de la Torre, dont on rapporte ainsi l'origine. Un jeune cavalier, sorti de la contrée de Valdecuna pour s'attacher au service du Roi D. Ramire, s'étoit signalé dans les guerres contre les Maures, & s'élevoit dans les emplois que sa valeur & sa réputation avoient mérités, lorsque par un accident imprévu il vit sa fortune renversée. Il eut querelle avec un Seigneur de la Cour que le Roi aimoit, il se battit avec lui, & malheureusement il le tua. Il fut obligé de se retirer du royaume pour éviter la colère du Prince: ses biens furent confisqués, & tous ses amis eurent part à sa mauvaise fortune. Le Roi, quelque temps après, mit le siége devant Madrid, résolu de prendre cette ville. Il y trouva plus de résistance qu'il *Eug. de Roblès ch. 8.*

n'avoit cru, & quoiqu'il fit donner plusieurs assauts, il fut toujours repoussé, & perdit l'espérance d'en venir à bout.

L'occasion parut favorable au Cavalier fugitif : il assembla ses parens & ses amis, & fit dire au Roi qu'il avoit un regret extrême de lui avoir déplu ; qu'il étoit assez puni par l'exil & par le malheur qu'il avoit de ne pouvoir l'accompagner dans ses conquêtes, qu'il le supplioit de lui permettre de venir combattre sous ses yeux, & de lui donner lieu de mériter par ses services la grâce qu'il lui demandoit. Ce Prince, chagrin du mauvais succès de son entreprise, répondit qu'il n'avoit pas besoin de tels secours, & qu'il ne feroit point de grâce qu'il ne fût entré dans Madrid. Le Cavalier connoissant l'indignation du Roi, se rendit secrétement dans le Camp avec deux de ses frères, & ayant gagné quelques Officiers & plusieurs soldats qui s'engagèrent à le suivre, il leur proposa d'attaquer une Tour, qui pouvoit faciliter la prise de la Place.

D. Ramire faisoit donner un dernier assaut, & ses troupes étoient entièrement rebutées, lorsque ces aventuriers firent leur attaque avec tant de résolution, qu'ils emportèrent la Tour, & envoyèrent prier le Roi de les faire soutenir. Il le fit, & l'armée ayant repris courage, la ville fut prise le même jour, & les Maures qui la défendoient, ou faits esclaves, ou passés au fil de l'épée. Le Roi étonné d'un succès si peu attendu accorda la grâce au Cavalier, & lui donna pour armes, en mémoire d'une si belle action, une Tour en champ d'azur, avec deux lions aux côtés, en faveur des deux frères qui l'avoient suivi, & qui avoient fait en cette occasion des exploits extraordinaires. Ses descendans prirent le nom de *la Torre*, & l'un d'eux s'établit à Tordelaguna & s'allia avec les principales maisons de cette contrée. C'est de cette branche qu'est venue Marina de la Torre, mère du cardinal Ximenès.

Mais il faut chercher en lui la vertu plutôt que les prérogatives de la naissance. Ses parens le destinèrent à l'Eglise, si Dieu lui faisoit la grâce de l'y appeler. Ils lui donnèrent
Alvar. Gomez l. 1.
le nom de Gonzalés à son baptême, pour faire revivre en lui la mémoire de celui d'entre leurs ayeux, qu'ils regardoient comme la source de leur maison. Mais étant depuis entré dans l'ordre de S. François, il prit le nom de son Fondateur, dont il s'étoit proposé d'imiter la vie pauvre

& pénitente. Ils le firent élever honorablement & chrétiennement, & l'envoyèrent à Alcala-de-Henarés, pour y faire ses premières études sous des maîtres qui étoient estimés très-habiles. De-là il passa à Salamanque, où il apprit le droit civil & canonique avec beaucoup d'application, & l'enseigna peu de temps après en particulier, soulageant son père des dépenses qu il faisoit pour lui, & subsistant par la récompense de son travail. Comme il étoit porté par son inclination à l'étude des sciences, & particulièrement des lettres divines, il y donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober aux leçons de droit. Il fit même son cours de Théologie sous le professeur Roa, un des plus fameux docteurs de son temps.

Après qu'il eût achevé ses études, il retourna chez son père, & de peur de lui être à charge, il résolut d'aller à Rome & d'éprouver s'il pourroit être plus heureux dans cette Cour ecclésiastique. Mais il fut volé deux fois en chemin, & la nécessité l'obligea de s'arrêter à Aix en Provence, n'ayant pas de quoi continuer son voyage. Comme il étoit dans cette affliction, un de ses amis nommé Brunet, qui avoit été écolier avec lui à Salamanque, & qui alloit à Rome aussi-bien que lui, fut informé de son malheur, l'assista dans tous ses besoins, & voulut qu'ils fissent le voyage ensemble. Ximenès exerça quelque temps dans cette ville l'office d'Avocat Consistorial: mais lorsqu'il commençoit à être connu & à jeter les fondemens de sa fortune, il apprit la mort de son père, & considérant la douleur où seroient sa mère & ses frères, & le mauvais état des affaires de sa maison, il se disposa à retourner en Espagne pour les assister. Avant que de partir il obtint du Pape un bref, en vertu duquel il pût se mettre en possession du premier bénéfice qui vaqueroit en son pays. L'usage de ces temps-là avoit établi ces sortes de provisions, qu'on appeloit grâces expectatives.

A peine fut-il arrivé, que l'archiprêtre d'Uceda mourut. Il se mit incontinent en possession de ce bénéfice. Le revenu n'en étoit pas grand, mais la juridiction en étoit considérable, & s'étendoit sur Tordelaguna, lieu de sa naissance; ainsi il compta pour beaucoup la commodité d'être établi dans son voisinage, & l'honneur d'être le maître en son pays. Cette façon d'entrer dans les bénéfices déplaisoit aux

Evêques, parce qu'elle diminuoit leur autorité, & qu'elle entreprenoit sur leurs droits : aussi ils s'y opposoient de toute leur force, & il étoit difficile de s'y maintenir, quand on s'y étoit introduit par cette voie. D. Alphonse Carillo, alors archevêque de Tolède, avoit d'abord pourvu un de ses aumôniers de ce bénéfice, & fut bien surpris d'apprendre que Ximenès de Cisnéros en avoit déjà pris possession, en vertu d'un droit qui lui étoit odieux. Il résolut non-seulement de le déposséder, mais encore de le punir. Il le fit prendre & renfermer dans une tour du château d'Uceda, espérant que les ennuis de la prison & les mauvais traitemens qu'on lui feroit, l'obligeroient, comme plusieurs autres, à lui céder ce bénéfice. On remarqua qu'il mit depuis dans cette même Tour, dont il avoit eu le temps d'observer les fortifications & la situation avantageuse, l'argent qu'il avoit destiné pour son expédition d'Afrique.

Alv. Gomez lib. 1.

Ce fut là qu'il reçut du ciel les premiers présages de sa grandeur : car un prêtre de la ville qu'on tenoit prisonnier dans la même tour, le voyant triste & abattu, le consola autant qu'il put, & lui dit ces paroles : *Ne vous affligez pas, mon fils ; car dans ce même lieu où vous êtes aujourd'hui enfermé, le révérendissime seigneur D. Juan de Cerezuela, frère du grand Connétable de Castille Alvare de Luna, le fut encore plus étroitement que vous ; mais au sortir de cette prison, il devint archevêque de Tolède, & une si agréable fortune lui fit oublier ses peines passées. Votre visage, votre air, & tout ce que je vois en vous me fait juger qu'il pourra vous en arriver de même.* Ximenès remercia ce bon prêtre, & lui répondit avec beaucoup de modestie, *Mon père, des commencemens comme ceux-ci, ne me promettent pas une fin aussi heureuse que celle-là.*

Alvar. Gomez, ibid. Eug. de Roblès. c. 11.

L'archevêque lui faisoit proposer de temps en temps s'il vouloit céder son droit ; mais le trouvant inflexible, il le fit transférer de la tour d'Ucéda, à la conciergerie de Santorcaz, où l'on mettoit ordinairement les prêtres vicieux ou rebelles du diocèse de Tolède. Ximenès y demeura quelque temps, adoucissant les chagrins de sa disgrace par la lecture & la méditation de l'Ecriture Sainte ; jusqu'à ce que l'Archevêque, ayant perdu toute espérance de le réduire à sa volonté le fit élargir, à la prière de la comtesse de Buendia sa nièce. Il se soutint de la sorte jus-

qu'à la fin, & ne voulut entendre à aucun accommodement durant sa prison. Mais quand il fut en liberté, & paisible possesseur du bénéfice, il le permuta avec la grande Chapellenie de l'église de Siguença, & ne voulut plus être exposé à la colère d'un Prélat qui étoit naturellement sévère, & qui ne paroissoit pas encore apaisé.

Il se retira donc à Siguença, où il mena une vie si sage & si réglée, qu'il se fit aimer de tous les gens de bien, & de tous les savans de ces quartiers-là. Il eut sur-tout de grandes liaisons avec Jean Lopès de Médina archidiacre d'Almaçan, homme d'une grande piété & d'une prudence consommée, & le porta par ses conseils à fonder l'université de Siguença; montrant par avance l'inclination qu'il avoit pour les Lettres, & le soin qu'il en prendroit, quand son pouvoir répondroit à ses bonnes intentions. Car ce fut par ses exhortations & par ses exemples, que se répandit de son temps, un esprit de protection & de libéralité pour les Lettres, & une émulation à fonder des Universités en Espagne: la providence divine voulant chasser de cette région, la barbarie & l'ignorance que les Maures y avoient depuis si long-temps entretenue. *Eug. de Roblés c. 11.*

Il s'attacha à servir sa Prébende, & bornant là tous ses désirs, il apprit la langue Hébraïque & s'adonna entièrement à l'étude de la Théologie. Il lui prit alors un si grand dégoût de toutes les autres connoissances qu'il avoit acquises, qu'il disoit souvent à ses amis, qu'il eût volontiers donné tout ce qu'il avoit appris du droit, pour l'éclaircissement d'un passage de l'Ecriture. Cette science pourtant, ne lui fut pas inutile dans l'emploi où il fut bientôt appelé. D. Pédro Gonçalès de Mendoza, alors évêque de Siguença & cardinal, ayant reconnu en plusieurs rencontres la sagesse & la capacité de Ximenès, le choisit pour son Grand-Vicaire, & lui donna l'intendance de son diocèse. Il se conduisit dans cet emploi avec tant de prudence, de justice & de désintéressement, que ce Prélat prit en lui une entière confiance, & lui donna quelques bénéfices. Sa réputation fut si grande, que le comte de Cifuentes ayant été pris par les Maures près de Malaga, après un combat opiniâtre, l'envoya prier de vouloir bien, durant sa captivité, gouverner sa maison, & disposer, selon sa prudence, des grands biens qu'il avoit dans le ressort de l'évêché de Siguença. AN. 1483.

Mais au milieu de tant d'avantages que son mérite lui attiroit, ou que le crédit du Cardinal lui pouvoit faire espérer, il renonça à toute sorte d'ambition. L'embarras des affaires & le bruit du monde lui devinrent insupportables. Son esprit accoutumé à l'étude & à la prière, ne pouvoit s'abaisser à des occupations tumultueuses & souvent frivoles. Il soupiroit sans cesse après la retraite, & cherchoit les moyens de rompre ses engagemens avec quelque bienséance. Dans cette agitation de pensées, il résolut de quitter le monde, & de se retirer dans quelque ordre religieux. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, qui essayèrent de l'en détourner: mais après avoir ouï ses raisons, ils s'y rendirent, & reconnurent que sa vocation venoit de Dieu. Ils lui conseillèrent seulement de laisser quelqu'un de ses bénéfices à son dernier frère nommé Bernardin. C'étoit un jeune homme volage & sans jugement, qui ne s'arrêtoit nulle part; dont on n'avoit eu depuis long-temps aucune nouvelle: & il étoit à craindre que se trouvant à son retour, sans aucun secours de ses parens, & n'étant plus retenu par son frère, la nécessité & le libertinage ne le réduisissent à faire quelque action qui déshonorât sa famille: il approuva leur conseil, & leur laissa ses bénéfices, leur recommandant de l'assister s'il le méritoit.

Petr. Martyr Anglerius. Ep. 103. l. 5.

Alvar. Gomez lib. 1.

Après avoir mis ordre aux affaires de sa maison, il entra dans l'ordre de saint François. Il choisit le couvent de S. Jean de Tolède, que les rois Ferdinand & Isabelle venoient de fonder, & où l'on vivoit dans une grande régularité. Il fut le premier novice qu'on y reçut; & il servit beaucoup par sa ferveur & par ses exemples, à y maintenir la discipline de son institut dans sa pureté. Le cardinal de Mendoza eut grand regret de l'avoir perdu; & dit plusieurs fois en parlant de lui: *Cet homme n'est pas fait pour être caché. Il faudra le tirer de son couvent pour lui donner quelque grande charge, & le public en profitera.* Ximenès passa l'année de son noviciat dans une humilité, une austérité & une obéissance, qui édifièrent toute la communauté. A peine eut-il fait profession, que le bruit de sa piété & de sa doctrine s'étant répandu dans la la ville, plusieurs personnes venoient le consulter sur les doutes de leur conscience, & sur la conduite de leur vie.

Eug. de Roblés c. 12. Mariana lib. 26. c. 7.

Ces fréquentes visites d'hommes & de femmes lui étoient à charge, & lui firent demander avec instance, à ses supé-

rieurs, de l'envoyer en quelque lieu de recueillement & de retraite. On l'envoya donc dans un petit couvent près de Tolède, appelé le *Castagnar*, parce qu'il étoit situé au milieu d'une forêt de châtaigners. Là il commença de pratiquer des austérités extraordinaires, nourrissant son esprit de prières & de lectures continuelles. Aidé du silence & de la solitude, il vaquoit à la contemplation des choses divines. Après les exercices de sa règle, il passoit une partie de la journée dans le bois, avec un livre de l'Ecriture; qu'il méditoit tantôt à genoux, tantôt entièrement prosterné contre terre. Il affligeoit son corps par la discipline, par le cilice & par un jeûne perpétuel, & ne dormoit qu'autant qu'il falloit, pour soutenir ce peu de vie que sa pénitence lui laissoit.

Petr. Martyr. Ep. 107. l. 5.

Sur une petite montagne couverte d'arbres fort épais, il s'étoit fait une cabane de ses propres mains, où, par la permission de ses supérieurs, il se renfermoit quelquefois durant plusieurs jours, imitant la ferveur & le zèle des anciens anachorètes. Lorsqu'il fut depuis dans l'administration des affaires & dans sa grande élévation, il songeoit avec plaisir à sa cabane du Castagnar, & soupiroit après sa solitude : disant qu'il auroit volontiers changé pour elle le Siège de la Régence, la Mitre de Tolède & la Chapeau de Rome; & qu'il auroit cru avoir encore beaucoup gagné. Avec cette manière de vie, il acquit dans son Ordre la réputation d'un saint & savant religieux; & ses supérieurs le faisoient quelquefois venir à Tolède, pour le consulter dans leurs plus importantes affaires.

On rapporte qu'allant un jour du Castagnar à Tolède, avec un compagnon d'une grande piété, & d'une simplicité tout à fait chrétienne, nommé frère Pierre Sanchez, ils furent surpris de la nuit, & couchèrent dans les champs. Comme ils dormoient tous deux sur des gerbes qu'on devoit battre le lendemain, ce bon frère s'éveillant en sursaut : *Père François*, lui dit-il, *je songeois, il n'y a qu'un moment, que vous étiez archevêque de Tolède, que je vous saluois en vous appelant Votre Seigneurie illustrissime, & que je voyois un bonnet de cardinal sur votre tête. Je prie Dieu, qui m'a sans doute envoyé ce songe, qu'il puisse être un jour véritable.* A quoi le père répondit : *Dormez, mon frère, dormez : vous amusez-vous à des songes ?* Etant depuis archevêque de Tolède, il ra-

Alv. Gomez lib. 1. Eug. de Roblès c. 12.

contoit cette aventure, non pas qu'il crût que c'eût été une prédiction assurée de son élévation; mais pour marquer la sainteté de ce bon religieux.

Ses supérieurs voulant, selon la coutume, lui faire changer de demeure, l'envoyèrent dans le monastère de la Salceda, où il trouva une solitude semblable à celle qu'il venoit de quitter. Sa vie fut encore plus austère qu'auparavant; ses repas étoient de l'eau & des herbes cuites: il étoit toujours revêtu d'une haire, & vivoit si exemplairement que les religieux, tout d'une voix, l'élurent gardien de cette maison. On lui commanda, par obéissance, d'accepter cette charge qu'il refusoit, & il l'exerça avec beaucoup de prudence. Il contenoit ses frères par son exemple plutôt que par son autorité. Le rang qu'il tenoit parmi eux ne l'empêchoit pas de s'abaisser aux ministères les plus vils du couvent; & l'on eût dit qu'il n'étoit au dessus des autres, qu'afin de les soulager & de les servir. Pour s'acquitter de ses devoirs, il commença à mêler l'action avec la contemplation, & à descendre aux soins extérieurs de son monastère, sans rien perdre de la tranquillité intérieure de son ame; & s'il relâcha quelque chose de son austérité, pour s'accommoder à la foiblesse de ses religieux, qui n'en étoient pas capables, il ne diminua rien de son humilité, de sa charité & de sa dévotion.

Fernandès del Pulga vid. d. Card. el Xim.

Cependant le cardinal de Mendoza, avoit été fait archevêque de Séville, & depuis archevêque de Tolède, par la faveur des Rois Catholiques, qui se servoient de ses conseils dans le gouvernement de l'état, & dans leurs affaires particulières. La Reine sur-tout, avoit beaucoup d'estime pour lui, & l'honoroit de sa confiance. Elle étoit revenue en Castille, après la prise de la ville de Grenade, & s'y trouvoit fort embarrassée du choix qu'elle avoit à faire d'un confesseur. Le père Fernand de Talavera, religieux de l'ordre de saint Jérôme, n'en pouvoit plus faire la fonction, parce qu'il avoit été nommé archevêque de Grenade; & qu'il étoit nécessaire qu'il résidât dans cette nouvelle Eglise, où il y avoit tant d'infidelles à convertir.

Petr. Martyr. Ep. 91. l. 5.

Cette princesse étoit extrêmement pieuse; & par une délicatesse de conscience, elle communiquoit à ses confesseurs, non-seulement les secrets de son intérieur, mais encore les affaires qui regardoient la sureté & le repos de ses

États. Il lui falloit une personne qui la conduisît dans la piété, & qui eût même assez de lumière, pour la déterminer dans plusieurs rencontres qui concernoient le gouvernement. Le cardinal la voyant dans cette inquiétude, lui proposa le père François Ximenès, qu'il avoit connu dans son évêché de Siguença. Il savoit comment il avoit vécu depuis sa retraite, & il le regardoit comme un homme entendu dans les affaires, & consommé dans la piété. Il n'y avoit qu'une chose à craindre; qu'aimant le repos & la tranquillité de la religion; étant d'ailleurs d'une sévérité ancienne & d'une exacte régularité, il ne voulût pas quitter cette vie obscure & retirée. *Alv. Gomez lib. II.*

La Reine qui trouvoit que dans le portrait qu'on lui faisoit de ce religieux, le caractère d'esprit qu'elle cherchoit, eut grande envie de le voir & de l'entretenir en particulier, & commanda qu'on le fît venir à la cour. Le cardinal, sous prétexte de quelques affaires, lui écrivit incontinent de se rendre auprès de lui. Il s'y rendit avec assez de répugnance, craignant qu'on ne s'accoutumât à l'interrompre dans sa solitude. Ce prélat le reçut avec beaucoup d'affection, l'entretint pendant quelque temps, & le mena, comme par occasion, jusqu'à l'appartement de la Reine. Cette Princesse qui avoit beaucoup de discernement, & qui vouloit connoître par elle-même, ceux dont elle avoit dessein de se servir, lui fit plusieurs questions, auxquelles il répondit avec beaucoup de sagesse & de modestie. Son air humble & pourtant assuré; sa manière de parler grave & noble, & son discours rempli de sentimens de justice & de religion, firent connoître à Isabelle, que le cardinal ne l'avoit pas encore assez loué.

La Reine, peu de jours après, le fit revenir, le pria de prendre le soin de sa conscience, & lui ordonna de la suivre en qualité de son confesseur. Le père fut surpris de ce commandement, & répondit pourtant avec beaucoup de présence d'esprit; Que le respect qu'il avoit pour Sa Majesté, l'empêchoit de refuser l'honneur qu'elle lui vouloit faire: mais qu'il la supplioit de considérer qu'il avoit été appelé dans le cloître pour travailler à son propre salut; que c'étoit le tirer de sa vocation, que de l'engager à se retrouver au milieu du monde; qu'il étoit sorti du couvent de Tolède, pour n'être point exposé à ces sortes de directions, qui AN. 1492.

troublent le recueillement & la ſolitude d'un religieux ; qu'il auroit encore plus de ſujet de s'excuſer du ſoin dont Sa Majeſté le chargeoit, & dont il n'étoit pas capable ; que dans la vie des Rois, quelque réglée qu'elle fût, il y avoit toujours certaines circonſtances, où il faut qu'un confeſſeur ait non-ſeulement de bonnes intentions, mais encore de la capacité & de l'expérience ; & qu'enfin il étoit dangereux de répondre devant Dieu, de la conſcience de ceux qui doivent lui répondre de la conduite de tant de peuples. La Reine l'écouta paiſiblement, & lui dit en ſouriant, qu'elle n'étoit pas convaincue de ſes raiſons ; que Dieu qui l'avoit autrefois appelé à la retraite, l'appeloit préſentement à la cour ; qu'il ſe chargeât ſeulement de ſa conſcience, & qu'elle ſe chargeoit du choix qu'elle faiſoit de lui.

Il accepta donc l'emploi ; mais avec cette condition, qu'il ne ſeroit point obligé de ſuivre la cour, & qu'il n'y viendroit que pour confeſſer la Reine ; & quelque bienſéance, quelque coutume qu'on lui alléguât, il perſiſta dans cette réſolution. Cette Princeſſe fut ſi ſatisfaite, qu'elle dit pluſieurs fois au Roi & à ſes principaux miniſtres, qu'elle avoit trouvé un homme d'une piété & d'une prudence admirable. Pierre Martyr, qui a écrit pluſieurs particularités du règne de Ferdinand & d'Iſabelle, rapporte qu'il le vit entrer à la cour avec un viſage, un habit & un air qui marquoient l'auſtérité de ſa vie ; & que les courtiſans le regardèrent comme un des anciens pénitens de l'Egypte ou de la Thébaïde. Il eut d'abord tant de crédit ſur l'eſprit de la Reine, qu'il ne ſe faiſoit rien dans le royaume qu'elle ne lui communiquât pour recevoir ſes avis.

Pet. Mart. Ep. 105. l. 5.

Il arriva peu de temps après, que le chapitre de ſon Ordre étant aſſemblé, & le Provincial s'étant démis de ſa charge, on l'élut d'un commun conſentement en ſa place. Quoiqu'il eût toujours été très-éloigné de ſouhaiter aucune dignité parmi ſes frères, il reçut celle-ci avec plaiſir, parce qu'elle lui donnoit occaſion d'aller moins ſouvent à la cour. Mais la Reine, qui lui confioit non-ſeulement les affaires de ſa conſcience, mais encore ſes déplaiſirs ſecrets ou publics, qui tempèrent ordinairement l'orgueil des grandeurs humaines, avoit ſouvent beſoin de ſes conſolations ou de ſes conſeils.

Comme il étoit obligé d'aller viſiter tous les couvens de

ſon Ordre dans la vieille Caſtille, & dans la nouvelle, d'examiner diverſes affaires, & d'écrire pluſieurs lettres, il chercha un religieux qui fût d'une complexion forte, d'un bon eſprit, & d'une converſation aiſée, qui pût l'accompagner & le ſoulager d'une partie de ſes travaux. Le gardien d'Alcala lui indiqua un novice, en qui il avoit remarqué un eſprit vif, une ſanté vigoureuſe, une gaieté modeſte & un excellent naturel; qui avoit fait ſes études à Tolède, & qui écrivoit fort vîte & d'un fort beau caractère. Le provincial fit venir ce religieux nommé François Ruys, qui fut depuis ſon compagnon dans ſes viſites, & qui le ſervit même dans des affaires importantes, durant tout le cours de ſa vie.

Il ſe mit en chemin avec lui quelques jours après, pour faire la viſite des monaſtères de ſa Province. Une petite mule portoit le peu de hardes qui leur étoient néceſſaires, le compagnon montoit quelquefois deſſus; pour lui, il alloit toujours à pied, à moins qu'il ne fût malade. Ils demandoient tous deux l'aumône; & ſi par haſard il ſe trouvoit trop fatigué, le frère le prioit de ſe repoſer, & de lui laiſſer le ſoin de la quête : d'autant plus qu'il entendoit fort mal ce métier; & que ne rapportant preſque jamais rien, après avoir mendié tout le jour de porte en porte, ils étoient contraints de vivre de quelques racines qu'ils cueilloient enfin ſur le ſoir. C'eſt pourquoi lorſqu'il vouloit s'obſtiner à faire la quête, frère Ruys lui diſoit en riant : *Votre révérence nous va faire mourir de faim; elle n'eſt pas propre à ce métier-là. Dieu donne à chacun ſes talens : méditez & priez pour moi, & laiſſez-moi mendier pour vous.* D'autres fois il lui diſoit : *Je crois que votre révérence eſt faite pour donner; mais je vois bien qu'elle n'eſt pas faite pour demander.*

Alvar. Gomez l. 1. Eugenio de Robles c. 2.

C'étoit ainſi que ce Provincial alloit par toutes les maiſons de l'Ordre, réformant les relâchemens qu'il y trouvoit, & laiſſant par-tout des exemples plus capables d'entretenir la régularité que ſes règlemens. Il arriva enfin à Gibraltar; & là ſe voyant proche de l'Afrique, où il avoit autrefois déſiré de paſſer pour convertir ces peuples infidelles; & ſe ſouvenant du voyage que ſaint François y avoit fait pour le même deſſein, il réſolut de paſſer le détroit, & d'aller chercher le martyre. Il y avoit aſſez près de-là une de ces filles dévotes, que les Eſpagnols appellent *Béates*, renommée par ſes révélations & par ſes viſions, dont on ra-

Fern. de Pulgar. vid. de Xim.

contoit des choses extraordinaires. On venoit la consulter de toutes parts ; & comme elle honoroit particulièrement l'Ordre de saint François, ses religieux l'engagèrent à l'aller voir pour éprouver sa conduite, ou pour être témoin des grâces que Dieu lui faisoit. Le Provincial y fut, & voyant en elle toutes les marques d'une solide piété, il lui découvrit le dessein qu'il avoit de passer en Afrique, & la pria de lui dire le lendemain, ce que Dieu lui avoit inspiré là-dessus. La sainte fille le détourna de ce voyage, & lui fit entendre, comme par un esprit prophétique, que Dieu le réservoit à de grandes choses pour son service ; & qu'il auroit autant à souffrir dans son pays, que dans ces régions barbares.

Sur cet avis & sur les ordres de la Reine, qui le pressoit de venir la trouver, il retourna en Castille ; & peu de temps après, il commença à travailler à la réformation de tous les Ordres religieux. Les Rois Catholiques avoient autrefois essayé de remettre la discipline monastique dans leurs royaumes : ils avoient nommé des commissaires pour examiner les désordres qui s'étoient glissés dans les différens instituts, & pour chercher les moyens d'y faire revivre l'esprit de leurs fondateurs. Mais les difficultés qui se rencontroient dans l'exécution de ce dessein, & les guerres qui survinrent, interrompirent cette recherche. Ximenès reprit ce projet. La Reine qui entroit sans peine dans toutes les entreprises de piété, consentit à celle-ci ; & comme elle ne pouvoit se passer des conseils de son confesseur, elle fut bien aise de le retenir auprès d'elle, par le besoin continuel qu'il avoit de son autorité, pour corriger des désordres que la coutume & la tolérance avoient rendus presque incorrigibles.

Geron. Zurita Annal. Arag. c. 15 l. 3. tom. 5.

Quelques historiens ont attribué ce déréglement en général de la vie religieuse, à une peste qui avoit désolé toute l'Europe quelque temps auparavant, & dont l'Espagne fut particulièrement affligée. Il n'y eût presque point de villes & de provinces, que cette maladie ne dépeuplât. Les religieux firent d'abord des processions, pour apaiser la colère du ciel ; quelques-uns même par charité voulurent assister les peuples, & leur administrer les sacremens ; mais les plus zélés étant morts, & la contagion commençant à s'allumer dans les cloîtres, chacun pensa à se sauver dans les lieux les moins fréquentés. Ceux que le malheur du temps avoit dispersés, s'accoutumèrent à vivre sans règle, & ne purent

Fr. Fernand. de Castillo part. 2. l. 2. Hist. Ord Predic. Eug. de Roblès cap. 12.

plus s'y assujettir. Le commerce qu'ils avoient eu avec les séculiers, leur fit perdre l'esprit d'oraison & de retraite, qui entretient la régularité. Pour se mettre à couvert des nécessités où ils avoient été réduits, ils acquirent des héritages; & parce que les monastères étoient déserts, ils furent contraints, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites, de donner l'habit indifféremment à tous les sujets qui se présentoient, sans avoir examiné leur vie & leurs mœurs, comme leurs constitutions leur ordonnent.

La visite que le père Ximenès venoit de faire des monastères de son Ordre, l'avoit touché sensiblement. Car outre cette licence qui régnoit généralement dans les communautés régulières, il trouva que la plupart des religieux de saint François avoient renversé toute la forme de leur institut. Ils avoient rejeté cette pauvreté qui leur avoit été si recommandée. Ils possédoient des maisons dans les villes & aux champs, & jouissoient de grands revenus: tels étoient ceux qu'on appeloit conventuels, qui avoient par toute l'Espagne des couvens riches & magnifiques. Ceux au contraire qui observoient la règle à la rigueur, & qu'on nommoit pour cette raison les pères de l'Observance, n'avoient que peu de couvens, encore étoient-ils forts petits.

Le Provincial prit la protection de ces derniers. Il fit élire des visiteurs d'une grande capacité, & d'une sévérité de vie reconnue, pour informer des mœurs des conventuels. On leur proposa d'embrasser la réforme, ou de remettre leurs maisons aux réformés: on donna de l'argent à quelques-uns pour subsister hors de leurs cloîtres. On éloigna les plus scandaleux, mais ils s'opiniâtrèrent à vivre comme ils avoient fait auparavant; & l'on rapporte que ceux de Tolède étant chassés par ordre de la cour, sortirent en forme de procession, faisant porter la croix devant eux, & chantant le pseaume de la sortie d'Israël hors d'Egypte. *Eug. de Robles cap. 12.*

Ximenès trouva de si grandes oppositions, qu'il eut besoin de toute sa fermeté, & de tout le crédit de la Reine, contre plusieurs personnes puissantes qui traversèrent son dessein. Il s'éleva un prieur commendataire du monastère du Saint-Esprit dans Ségovie, qui sur de prétendus privilèges de la cour de Rome, se vantoit d'avoir droit de dispenser les religieux de saint François, & de les mettre dans la liberté du Saint-Esprit, c'est-à-dire de faire passer les réfor- *Alvar. Gomez lib. 1.*

més dans l'Ordre des conventuels. Il n'y avoit point d'abus qu'il ne favorisât ; tous ceux qui vouloient secouer le joug de la religion, trouvoient en lui un réfuge assuré contre la justice des supérieurs ; & la porte étoit ouverte à la révolte & au libertinage.

Les Rois Catholiques, à la sollicitation de Ximenès, le firent arrêter, & le privèrent des revenus de son bénéfice ; mais il trouva moyen de se sauver de sa prison, & de se réfugier à Rome auprès du cardinal Ascagne Sforça, qui avoit été son patron. Il se plaignit à lui du peu de respect qu'on avoit eu pour le saint Siége, & de la violence qu'on lui avoit faite, le priant de le mettre à couvert du zèle inconsidéré d'un religieux ardent & févère, & de le recommander à Leurs Majestés, qui s'abandonnoient à ses sentimens & à ses conseils ; & qu'on ne pouvoit apaiser que par une intercession aussi puissante que la sienne.

Ce Cardinal, persuadé de l'innocence du prieur, écrivit en sa faveur au roi Ferdinand, & manda à Pierre Martyr son correspondant, d'aller trouver Ximenès de sa part, & de lui dire que s'il avoit résolu contre toute sorte de justice, de tenir loin de son pays un homme de bien, pour avoir maintenu ses droits & ceux du saint Siége, il devoit du moins lui faire restituer les fruits de son bénéfice, qu'on lui avoit fait saisir. Pierre Martyr, qui étoit mieux informé que ce Cardinal, voulut pourtant s'acquitter de sa commission. Mais à peine eut-il commencé son discours, que Ximenès le regardant avec indignation, *entreprenez-vous*, lui dit-il, *de défendre ceux qui autorisent le relâchement de mon Ordre, qui abusent du nom du Saint Siége, & qui contreviennent aux volontés des Rois nos Maîtres ?* Martyr rendit compte au Cardinal du peu de succès de sa négociation, & lui conseilla de ne plus protéger ce prieur inquiet & opiniâtre, contre un homme qui avoit la raison & la puissance de son côté.

Il y avoit deux ans que Ximenès étoit confesseur de la Reine, lorsque le cardinal de Mendoza tomba malade, & par l'avis des médecins sortit de la cour, & se fit porter à Guadalajar, pour y être plus en repos, & pour essayer s'il tireroit du soulagement de son air natal. Les Rois Catholiques qui s'intéressoient à la santé d'un ministre qui leur étoit si agréable & si nécessaire, ayant appris que sa maladie augmentoit, & qu'il n'y avoit presque plus d'espérance de guérison,

Petr. Martyr. epist. 143.

guérison, partirent de Madrid pour l'aller voir. Ils s'assirent auprès de son lit, le consolèrent, lui demandèrent son avis sur quelques affaires, & lui promirent d'exécuter tout ce qu'il voudroit leur recommander, au cas que Dieu dispôsât de lui. Le Cardinal leur témoigna du mieux qu'il put sa reconnoissance; & l'honneur qu'il recevoit lui faisant oublier son mal, au lieu de leur demander des grâces, il leur donna plusieurs conseils importans, qui furent les dernières marques de sa fidélité & de son respect pour ses maîtres.

Entre ces conseils on en rapporte deux principaux, l'un de faire la paix avec le Roi de France, & d'entretenir à quelque prix que ce fût une alliance constance avec cette couronne. L'autre, de ne nommer à l'archevêché de Tolède, après sa mort, qu'un sujet de grande vertu & d'une condition médiocre; parce que cette dignité étoit devenue si considérable en Espagne, qu'elle pouvoit donner à un homme puissant les moyens de troubler l'état; & qu'il étoit de conséquence que cette grandeur ecclésiastique fût modérée par la piété de ceux qui la possédoient, & retenue par le peu de secours de leur parenté. Il alléguoit l'exemple encore récent d'Alphonse Carillo son prédécesseur, dont l'esprit dur & violent, & les liaisons qu'il avoit eues avec le Roi de Portugal, leur avoit fait beaucoup de peine. Quelques-uns même ont cru qu'il leur proposa de lui donner pour successeur le père François Ximenès.

Zurita l. 1. Annal. c. 4. t. 5.

Ferdinand ne voulut entendre à aucun accommodement avec la France. Mais pour le choix d'un archevêque de Tolède, la Reine Isabelle, à qui la nomination aux évêchés avoit été réservée, fit réflexion au conseil qu'on venoit de lui donner. Elle consulta même sur cela son confesseur, qui fut d'avis d'élever à cette dignité des personnes de qualité & de mérite, des premières maisons du Royaume. Il lui représenta que les Espagnols étoient naturellement bons sujets; que la puissance des Rois étoit si accrue par les conquêtes qu'ils avoient faites, que le crédit des particuliers n'étoit plus à craindre: d'ailleurs qu'il étoit difficile qu'un prélat sans naissance & sans appui, eût tout le crédit & tout le courage que demande une si grande charge. Il proposa même Diégo Hurtado de Mendoza neveu du Cardinal, fait patriarche d'Alexandrie par le pape Alexandre VI, & nommé par la Reine à l'archevêché de Séville, le jugeant capable

Garibay. hist. d'Esp. l. 19. c. 4. Eug. de Roblès c. 13. Alvar. Gomez l. 1.

de servir en cette place l'église & l'état, par sa sagesse, & même par sa grandeur.

AN. 1495 Le cardinal mourut peu de jours après. Jamais ministre ne fut plus regretté des peuples. La naissance, la fortune, la dignité, ne firent que relever sa modestie; & l'on vit en lui une grandeur d'ame & une politesse de mœurs, qui le firent aimer & admirer de tout le monde. Après sa mort, on pensa à lui nommer un successeur. Le conseil qu'il avoit donné à la Reine avoit fait impression sur son esprit. L'autorité de l'archevêque de Tolède est si considérable en Espagne, que dans toutes les affaires d'état il dit son avis d'abord après le Roi: on ne fait rien d'important sans le consulter; il est Grand Chancelier & Primat des Espagnes, & ses richesses sont proportionnées à sa dignité. Tant que le chapitre a eu le droit d'élection, on n'a vu ce siége rempli que par des hommes d'une grande qualité ou d'un mérite extraordinaire. On sait par les conciles de Tolède, que sous la domination des Goths, les plus grands Seigneurs d'entr'eux ont gouverné cette église, & y ont tenu des synodes & fait des ordonnances très-utiles pour la discipline ecclésiastique.

Mariana hist. d'Esp. l. 9. c. 17. Garibay l. 1. c. 17. & 18.

Après que les Maures eurent été chassés de cette province, Alphonse VI, roi d'Espagne, qui avoit conquis sur eux la ville de Tolède, assembla les seigneurs, les évêques & tout le clergé du royaume, & nomma à l'archevêché de cette ville Bernard, abbé de l'ordre de Clugny, d'une grande piété & d'une sagesse éprouvée, qu'il avoit fait venir de France, pour réformer le monastère de Sahagun. Il rétablit la primatie par autorité du saint siége, rendit à cette église ses anciens revenus, & y joignit plusieurs bénéfices, plusieurs fiefs, & une grande partie de son domaine qu'il venoit de regagner de ce côté-là contre les infidelles. Quelque-temps après les plus grands seigneurs briguèrent cette dignité, que les princes de Castille & d'Aragon ont de temps en temps possédée; ce qui ayant continué sans interruption jusqu'à Ximenés, cette église étoit devenue si riche & si puissante, que l'autorité des archevêques commençoit à devenir suspecte & désagréable aux rois de Castille: ç'avoit été la raison du conseil que le cardinal de Mendoza avoit donné aux Rois Catholiques.

Cependant la Reine étoit sollicitée pour des personnes du

premier rang. D. Diego Hurtado, archevêque de Seville, avoit pour lui tous les vœux de la noblesse, la réputation & les services du cardinal de Mendoza, & son propre mérite. D'autre côté le roi Ferdinand pressoit la Reine de nommer D. Alonse d'Aragon son fils qui étoit archevêque de Saragosse; & cette princesse quelque honnête & complaisante qu'elle fût, avoit résolu de ne rien accorder à la faveur, & de ne pas consulter la chair & le sang, dans une affaire où sa conscience étoit si intéressée. Il est nécessaire pour l'intelligence de cette histoire, d'expliquer en peu de mots quelle fut la reine Isabelle; quels étoient ses droits, & quelle fut sa conduite depuis son enfance.

Alvar. Gomez lib. 2. Eug. de Roblés cap. 11.

Elle étoit fille de Jean II, roi de Léon & de Castille, & de l'infante Isabelle de Portugal. Elle nâquit dans la ville de Madrigal l'an 1451, & y fut nourrie quelques années avec assez de soin & de grandeur: mais le Roi étant mort avant qu'elle fût en âge de profiter de la tendresse qu'il avoit pour elle, & la Reine étant tombée dans une infirmité d'esprit & de corps, qui la rendoit incapable de gouverner ses enfans; l'Infante fut comme abandonnée à elle-même, & trouva dans son naturel, les secours qu'elle auroit pu tirer de l'éducation. Ses vertus croissoient avec l'âge, & l'Espagne concevoit déjà de grandes espérances de cette princesse, en qui se rencontroient l'esprit & la beauté, avec la douceur & la modestie.

Gairbay lib. 16. cap. 41.

Henry IV son frère aîné, étoit monté sur le trône, & s'étoit d'abord acquis la réputation d'un roi clément & libéral. Mais on reconnut dans la suite que ce qu'on appeloit bonté n'étoit que foiblesse; & que ces largesses qu'il faisoit sans discernement & sans choix, venoient moins de sa libéralité, que de ses préventions & de son caprice. Dans les commencemens de son règne, il fut gouverné par le marquis de Villene, & depuis il se mit entièrement sous la conduite de D. Bertrand de la Cueva, qui avoit été son page, & qui devint son favori. Il lui donna les principales charges de sa maison, le fit comte de Ledesma, duc d'Albuquerque, & grand-maître de l'ordre de S. Jacques. Tant de grâces qu'il faisoit à un seul, le rendirent odieux & méprisable à tous les autres; & de-là vint cette ligue qui se forma contre lui, où entrèrent plusieurs villes, & la plupart des Grands du royaume.

Il avoit épousé en premières noces la princeſſe Blanche de Navarre, & l'avoit répudiée après dix ans de mariage. Il s'étoit remarié quelque temps après avec Jeanne, infante de Portugal, & vivoit depuis ſept ans avec elle, ſans jamais avoir eu d'enfans; ce qui lui fit donner le ſurnom d'*Impuiſſant*, & diminua de beaucoup les égards que ſes ſujets avoient pour lui. Enfin la Reine étant devenue groſſe, il en témoigna une extrême joie, & la conduiſit à Madrid, où elle accoucha d'une fille qui fut baptiſée par l'archevêque de Tolède, tenue ſur les fonds par le comte d'Armagnac, ambaſſadeur de Louis XI, roi de France, & par l'infante Iſabelle, & nommée Jeanne comme ſa mère. Trois mois après le Roi aſſembla les états, & la fit reconnoître pour princeſſe héritière de ſes royaumes.

Mariana l. 22 c. 15.

Ce fut alors que les mécontens ſe déclarèrent ouvertement. Ils entreprirent de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, & de faire mourir ſon favori. Le coup ayant manqué, ils levèrent des troupes, & publièrent un manifeſte qui contenoit leurs ſujets de plainte, dont les principaux étoient, qu'il donnoit les charges publiques à des perſonnes indignes: Qu'il avoit pourvu Bertrand de la Cueva de la grande maîtriſe de S. Jacques, au préjudice de l'Infant, à qui de droit elle appartenoit; & que contre toutes les lois de la raiſon & de la juſtice, il avoit fait déclarer princeſſe héritière de Caſtille, une fille de D. Bertrand ſon favori. Tout le royaume perſuadé de l'impuiſſance du Roi, & d'ailleurs ſcandaliſé de la mauvaiſe conduite de la Reine, regarda D. Alonſe & Iſabelle ſa ſœur, comme ſes véritables princes. On tint pour certain que le Roi avoit conſenti aux amours de la Reine avec D. Bertrand; & l'on nommoit ordinairement la princeſſe Jeanne, par mépris & par dériſion, *la princeſſe Bertrandille*.

Garibay liv. 17. cap. 22.

Anton. Nebriſſenſis rerum Hiſpan. Decad. 1. l. 1. c. 1. Zurita l. 18. c. 2. c. 4.

L'inſolence des rebelles alla juſqu'à dépoſer le Roi, & à mettre en ſa place l'infant D. Alonſe ſon frère. Le Roi de ſon côté fit prendre les armes à tout ce qui lui reſtoit de fidelles ſerviteurs; & après pluſieurs mouvemens de part & d'autre, on fit des propoſitions de paix. Le marquis de Villene, chef de la ligue, dreſſa lui-même un projet d'accommodement qui fut accepté. Les conditions étoient que le Roi pardonneroit tout le paſſé, & jouiroit à l'avenir paiſiblement de ſes états: que l'on aſſureroit le mariage de

l'Infant avec la princesse Jeanne ; mais qu'aussi l'infante Isabelle épouseroit D. Pedro Giron, frère du marquis de Villene, & grand-maître de l'ordre de Calatrave.

Quoique l'Infante n'eût encore que quinze ans, elle avoit l'esprit si formé, & le cœur si plein de sentimens de gloire & d'honneur, qu'elle comprit tout le tort qu'on lui faisoit en la sacrifiant ainsi à des intérêts d'état. Dès qu'elle apprit la résolution de la cour, elle en eut un chagrin mortel, & fondit en larmes. D. Béatrix de Bovadilla sa gouvernante, l'ayant trouvée dans cette extrême affliction, & lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit ; Qu'on vouloit la donner pour femme à Pedro Giron ; qu'elle mourroit plutôt de douleur, que de se voir ainsi déshonorée ; qu'étant fille de tant de Rois, elle n'étoit pas d'humeur à descendre du rang où Dieu l'avoit mise ; qu'on ne disposeroit pas d'elle comme on l'avoit projeté ; qu'elle n'étoit pas faite pour être la fortune d'un particulier, & la récompense d'un rebelle ; qu'elle rougissoit d'y penser, mais qu'elle espéroit que le ciel ne permettoit pas qu'on lui fit cette violence... Béatrix étonnée sortit de la chambre, sans lui avoir dit un seul mot, & revenant incontinent sur ses pas avec un poignard à la main, *Ne vous affligez pas, ma princesse*, lui dit-elle ; *je jure devant vous & devant Dieu, que j'aurai soin de votre honneur, & vous verrez plonger ce poignard dans le cœur de cet insolent, s'il ose jamais vous approcher.* Cette résolution, qui dans toute autre rencontre auroit fait horreur à cette princesse, ne lui déplut pas dans l'extrémité où elle étoit. Mais Dieu en disposa autrement : car le Grand-Maître ayant été mandé, & venant à la cour en diligence, tomba malade & mourut en chemin.

Mariana l. 13. c. 9.

Cet accident ayant rompu toutes les mesures qu'on avoit prises pour la paix du royaume ; on fit de nouveaux projets qui n'eurent aucun effet. Cependant les mécontens se rendirent maîtres de plusieurs villes, & l'infant D. Alonse étant mort de peste ou de poison, en fort peu de temps, ils firent incontinent conduire la princesse Isabelle d'Arevalo, où elle étoit, à Avila, où ils étoient les maîtres, afin de régner en son nom, & d'entretenir leur révolte. Ils conclurent de la reconnoître pour Reine, à l'exclusion du roi Henry, & lui allèrent offrir la couronne. L'archevêque de Tolède qui portoit la parole, lui repré-

Mariana l. 23. c. 13. senta la misère des peuples, l'ignominie de la maison royale, la foiblesse & l'incapacité du Roi, le danger évident que le royaume ne tombât sous une puissance illégitime, & la pria de vouloir bien accepter la couronne qu'on lui offroit, & qu'elle étoit déjà capable de porter. Isabelle répondit à ce discours : Qu'elle leur étoit obligée de la bonne opinion qu'ils avoient d'elle ; & qu'en reconnoissance elle vouloit bien leur donner un bon conseil ; c'étoit de rentrer dans leur devoir, & de faire cesser ces divisions qui étoient toujours funestes à ceux qui les avoient causées. Que pour elle, elle n'avoit aucune impatience de régner : Qu'elle obéiroit au Roi son frère tant qu'il vivroit, & que le plus grand service qu'ils pouvoient lui rendre, & la plus grande marque d'affection qu'elle leur demandoit, c'étoit de remettre le royaume entre les mains du Roi à qui il appartenoit, & de rendre la paix aux peuples.

Tous les députés furent surpris de la sagesse & de la générosité de cette jeune Princesse. Ils revinrent alors à eux-mêmes ; & commencèrent à écouter les propositions que le Roi leur faisoit faire par l'archevêque de Seville. Le traité fut conclu à ces conditions : Que l'infante Isabelle seroit déclarée héritière & princesse d'Espagne : que la reine Jeanne & sa fille, seroient renvoyées en Portugal : qu'il y auroit une amnistie générale pour les rebelles, & qu'ils seroient rétablis dans leurs biens & dans les charges qu'ils possédoient avant les troubles. On prit six mois pour l'exécution, pendant lesquels les seigneurs revinrent à la cour. On prêta de nouveau le serment au Roi ; & la Princesse fut solennellement reconnue, à condition pourtant qu'elle ne pourroit se marier sans le consentement du Roi.

Zurita l. 18. cap. 20. t. 4. Cependant le marquis de Villene entreprit de lui faire épouser le roi de Portugal : mais elle déclara que ce n'étoit pas-là son intention. Louis XI la fit demander pour le duc de Berry son frère ; mais elle n'eut point d'inclination pour ce parti. Elle leur préféra Ferdinand, prince d'Aragon. Le voisinage & la commodité des secours qu'elle en pouvoit tirer ; les espérances qu'elle avoit conçues de ce Prince qui n'avoit guère plus de quinze ans, & qui faisoit déjà la guerre en Catalogne : les conseils de l'archevêque de Tolède & les sollicitations de tous ses principaux officiers, que le roi d'Aragon avoit gagnés par ses présens, la déterminèrent

à s'arrêter à ce choix. Mais le Roi ne paroissoit pas disposé à y consentir : il n'aimoit pas la maison d'Aragon, & ne répondoit rien de positif aux ambassadeurs. On le pressoit de marier la princesse au roi de Portugal. On entreprit même de l'enlever dans Ocana où elle étoit ; & il fallut que l'archevêque de Tolède & l'almirante de Castille assemblassent la noblesse, pour la mettre en sureté dans Valladolid.

Toutes ces traverses obligèrent ses amis à conclure promptement ce mariage. Ferdinand de son côté, craignant qu'il n'arrivât quelque changement, partit en poste de Catalogne, entra déguisé lui quatrième dans la Castille, où ayant trouvé une escorte de deux cents chevaux, il passa jusqu'à Valladolid. La princesse l'y reçut, & l'archevêque de Tolède les maria dès le lendemain, sans bruit & sans aucune solennité. Ils avoient si peu d'argent l'un & l'autre, qu'ils furent obligés d'en emprunter pour quelques légères dépenses qu'il leur fallut faire. Isabelle écrivit aussitôt au Roi son frère, des lettres très-respectueuses. Elle s'excusoit d'avoir hâté son mariage, sur les intrigues qu'on faisoit à la cour pour le rompre, & sur l'utilité que l'état pouvoit tirer de cette alliance. Elle l'assuroit qu'après avoir refusé de régner, elle n'étoit pas d'humeur à troubler son règne, & qu'elle & son mari le respecteroient & lui obéiroient comme ses enfans, s'il vouloit bien avoir pour eux la bonté & l'amitié de père.

Marita Zurita lib. 18. c. 26. t. 4.

Le Roi ne lui fit aucune réponse, & parut même irrité ; mais enfin il les vit & leur pardonna ; & quelque temps après il mourut sans avoir fait de testament. Quoiqu'il y eût un parti formé dans le royaume pour la princesse Jeanne, Isabelle fut reconnue dans Ségovie pour reine de Castille & de Leon. On lui prêta le serment accoutumé. Les étendards furent levés en son nom, un Héraut criant à l'ordinaire, *Castille, Castille, pour le roi Ferdinand & pour la reine Isabelle.* Chacun vint lui baiser les mains, & lui rendre hommage ; & revêtue comme elle étoit de ses habits royaux, on la conduisit en cérémonie à l'Eglise, où elle rendit grâces à Dieu, & le pria de bénir ces commencemens & toute la suite de son règne. Les grands du royaume accoururent incontinent, pour marquer leur fidélité & leur affection. Ferdinand étoit alors à Saragosse, où les états d'Aragon étoient assemblés : aussi ne fit-on aucune

mention de lui dans les hommages qu'on rendit à la Reine ; parce qu'il étoit néceſſaire qu'il jurât auparavant de conſerver les privilèges & les libertés du royaume. Il partit au premier bruit de la mort du roi Henry, & s'arrêta à deux lieues de Ségovie, où Iſabelle l'alla voir, en attendant que tout fût prêt, pour la magnifique entrée qu'elle lui fit faire.

Anton. Nebriſſenſis Decad. 1. *l.* 3. *c.* 2. *Zurita lib.* 19. *c.* 6. *t.* 4.

Tous les états lui prêtèrent le ſerment, & le reconnurent pour leur Roi. Il n'y eut de différent que ſur la part qu'il devoit avoir au gouvernement. Les uns prétendoient qu'il ne devoit ſe mêler de rien, & ne prendre pas même le titre de roi de Caſtille, & alléguoient l'exemple des deux reines Jeannes de Naples, dont les maris s'étoient contentés d'avoir l'honneur de les épouſer, ſans autres avantages que ceux que leurs femmes leur vouloient faire. Les Aragonois prétendoient au contraire, que ne reſtant point de mâles de la maiſon royale, le roi d'Aragon, comme le plus proche, devoit être appelé à la ſucceſſion, & apportoient ſur cela des exemples de pluſieurs royaumes, & particulièrement de celui de France. Mais cette prétention étoit ſi manifeſtement contre l'uſage d'Eſpagne, qu'après l'avoir propoſée, ils n'oſèrent la ſoutenir.

Après pluſieurs conteſtations, il fut enfin arrêté, que dans les lois, les écritures & actes publics, les privilèges & la monnoie, on mettroit le nom de Ferdinand le premier, & puis celui d'Iſabelle, pour marquer la prééminence du mari : qu'au contraire dans l'écuſſon royal, les armes de Caſtille ſeroient à la droite, celles d'Aragon à la gauche, pour marquer l'ordre & la prééminence du royaume ; qu'on tiendroit les gouvernemens des places au nom de la Reine : que les tréſoriers royaux prêteroient ſerment devant elle : que les brevets & proviſions pour les évêchés & autres bénéfices, ſeroient expédiés au nom de tous les deux ; mais que la Reine ſeule y nommeroit ceux qu'elle en jugeroit dignes, ſelon ſa conſcience : que lorſqu'ils ſeroient enſemble, ils adminiſtreroient la juſtice en commun, & lorſqu'ils ſeroient ſéparés, chacun l'exerceroit dans les lieux où il ſeroit : que les différents des villes ou des provinces ſeroient terminés par celui des deux qui auroit auprès de ſoi le conſeil royal. Ferdinand ne s'étoit pas attendu que ſes ſujets, au lieu de lui obéir, lui duſſent donner la loi ;

il comprit pourtant que dans la conjoncture des affaires il étoit à propos de dissimuler.

La Reine qui étoit sage & qui l'aimoit, s'en étant aperçue, ne voulut pas lui laisser ce chagrin, & lui dit : Que cette différence qu'on avoit mise entr'eux pour le gouvernement du royaume l'offensoit presque autant que lui : qu'il n'étoit pas nécessaire de séparer les droits de ceux dont les cœurs étoient si étroitement unis : qu'elle savoit bien qu'une femme ne devoit rien avoir de propre, & qu'en se donnant elle-même, elle n'avoit prétendu se réserver ni autorité, ni richesse, ni couronne pour elle-seule : qu'il devoit être persuadé qu'elle l'aimoit & l'estimoit plus que ses royaumes ; & que par-tout où elle seroit Reine, il seroit Roi, c'est-à-dire maître de tout sans exception. Elle lui fit voir ensuite de quelle conséquence étoit ce règlement pour le bien de leur maison, & pour le repos de l'état, parce qu'ils n'avoient encore qu'une fille, & que sa succession par-là, devenoit incontestable. *Anton. Nebriss. ibid. c. 3.*

Le Roi parut satisfait, & la Reine eut toujours pour lui une très-grande déférence dans ce qui regarda la conduite de l'état, & la disposition des dignités & des administrations séculières ; mais dans la nomination des évêchés, comme elle étoit plus circonspecte & plus scrupuleuse que lui, elle ne suivit pas toujours son conseil ni sa volonté. Le siége de Tolède étant venu à vaquer, comme nous avons dit, elle refusa de le donner à D. Alonse d'Aragon, archévêque de Saragosse, fils naturel du roi Ferdinand, parce qu'il n'étoit pas réglé dans ses mœurs, & qu'il vivoit plutôt en prince qu'en évêque. Elle jeta les yeux sur frère Jean de Valascaçar, religieux d'une grande sainteté, qui étant allié aux premières maisons d'Espagne, & jouissant de plusieurs bénéfices & charges considérables, avoit tout quitté pour prendre l'habit de saint François ; mais elle appréhenda qu'il ne se laissât gouverner par ses parens.

Elle se détermina en faveur du jurisconsulte Oropesa, qui avoit été du conseil souverain, & qui après avoir exercé long-temps cette charge avec une intégrité & une piété exemplaire, avoit obtenu congé de se retirer des affaires, pour passer le reste de ses jours dans la solitude & dans la prière, & ne penser qu'à son salut. Elle communiqua son dessein à son confesseur, qui l'approuva, d'autant plus qu'il

ſavoit que c'étoit un homme de bien, qui méritoit cette place & qui ne la demandoit pas. Le brevet fut expédié, & l'ordre envoyé de demander pour lui au Pape, les bulles de l'archevêché de Tolède. Mais après avoir bien peſé ſon choix, elle crut que ce bon vieillard n'auroit pas aſſez de force pour s'acquitter d'un miniſtère ſi laborieux. Quelques-uns même rapportent qu'ayant eu avis de ſa nomination, il en fit remercier la Reine, diſant qu'après avoir vieilli dans le monde, il étoit réſolu de mourir du moins dans la retraite.

Alvar. Gomez lib. 1.

Quoi qu'il en ſoit, le courrier étoit parti il y avoit déjà quelques jours, lorſqu'Iſabelle, conſidérant qu'il n'y avoit point de meilleur ſujet dans ſon royaume que ſon confeſſeur, & ſe reſſouvenant du conſeil du cardinal de Mendoza, réſolut de l'élever à cette dignité. Sa capacité, ſon zèle pour la diſcipline, ſon âge d'environ cinquante-huit ans, tout la confirmoit dans ce choix. Elle dépêcha en diligence un nouveau courrier, avec ordre à ſon ambaſſadeur à la cour de Rome, de ne pas s'arrêter à la première nomination, mais de faire expédier promptement les bulles pour frère François Ximenès de Ciſneros, provincial de l'ordre de ſaint François, & de les envoyer avec tout le ſecret poſſible. L'affaire réuſſit comme cette Princeſſe l'avoit ſouhaité. Le Pape avoit été quelque temps, à cauſe de ſes indiſpoſitions, ſans tenir conſiſtoire, & le courrier étant arrivé fort à propos, la nomination fut préſentée, & les bulles expédiées peu de jours après. Comme on étoit dans le carême, & que la Reine ſe trouvoit alors à Madrid, elle y avoit mandé ſon confeſſeur, qui venoit au palais, quand il y étoit appelé, & paſſoit le reſte du temps parmi ſes religieux, dans les exercices de pénitence.

Après avoir confeſſé la Reine le Vendredi Saint d'aſſez grand matin, il prit congé d'elle, pour s'en retourner au couvent de l'Eſpérance à Ocana près de Madrid, pour y aſſiſter aux offices de ces ſaints jours. Il avoit ordonné au frère François Ruys ſon compagnon, de lui préparer quelques herbes cuites, qu'ils mangeoient enſemble avant que de partir, lorſqu'un gentilhomme de la chambre de la Reine vint lui ordonner de ſa part de revenir au palais. Cet ordre lui déplut, car il craignit que ce ne fût quelque affaire qui l'empêchât d'arriver à temps à l'office. Il ſe rendit donc

promptement à la cour, afin d'être plutôt libre.

La Reine le reçut avec beaucoup de bonté, le fit asseoir auprès d'elle; & après quelques discours indifférens, lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui présenta les bulles de l'archevêché de Tolède, qu'elle venoit de recevoir, & lui dit: *Mon père, voyez ce que mande Sa Sainteté par ces lettres apostoliques.....* Il prit ces lettres avec respect, & après les avoir baisées, il lut le dessus en ces termes: *A notre vénérable frère François Ximenès de Cisneros, élu archevêque de Tolède.* Il parut troublé, & rendant à la Reine ce paquet qu'il ne voulut pas décacheter: *Madame*, lui dit-il, *ces lettres-là ne s'adressent pas à moi*: puis il se leva brusquement de son siège, sans prendre congé, contre sa coutume, pour sortir de la chambre & se retirer. La Reine crut qu'il falloit laisser passer ce premier trouble, qu'une aventure inespérée avoit jeté dans son esprit, elle se contenta de lui dire: *Mon père, vous me permettez bien de voir ce que le Pape vous écrit;* & le laissa sortir du palais, ne jugeant pas qu'il fût de sa gravité de le rappeler.

Alvar. Gomez lib. 1. Eug. de Roblès cap. 11.

Il arriva à son couvent, & quoiqu'on s'aperçût de quelque émotion sur son visage, on n'osa lui en demander le sujet. Il prit son compagnon, sans lui dire autre chose, sinon; *Allons, mon frère, il faut sortir au plutôt d'ici.* Ils partirent ainsi, pour aller au monastère de l'Espérance. Cependant la Reine commanda à quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour d'aller trouver le père Ximenès, & de lui persuader d'accepter la dignité à laquelle Dieu l'appeloit. Ils allèrent aussitôt au couvent de S. François; & comme ils furent qu'il en étoit parti, & qu'il étoit déjà bien loin, ils prirent des chevaux de poste, & le joignirent à trois lieues de Madrid, allant à pied dans un grand silence avec son compagnon, & un autre religieux qu'ils avoient rencontré en leur chemin.

Ces seigneurs le tirèrent un peu à l'écart, & après lui avoir témoigné la joie qu'ils avoient de son élection, & l'inquiétude où étoit la Reine sur le sujet de son refus, ils lui représentèrent; Qu'il devoit se rendre aux vœux de toute la cour; que l'Eglise avoit besoin de ministres faits comme lui; que s'il craignoit les honneurs, il ne devoit pas fuir le travail; qu'il y avoit de l'ingratitude à refuser les marques d'estime que la Reine lui donnoit, & de l'opiniâ-

treté à résister aux ordres du Pape, qui avoit confirmé son élection ; qu'il devoit se soumettre à la volonté de l'un & de l'autre, ou plutôt à celle de Dieu, dont il devoit reconnoître la vocation, d'autant plus, qu'il n'y avoit rien contribué de son côté.

Le Père leur répondit : Qu'il ne pouvoit accepter une dignité qui demandoit plus de vertu & plus de lumières qu'il n'en avoit : qu'il n'étoit ni digne de l'honneur qu'on lui faisoit, ni capable du travail dont on vouloit le charger ; que sa vocation étoit la pauvreté, l'austérité & la retraite de S. François ; qu'il n'étoit pas connu de Sa Sainteté, & qu'il croyoit rendre un grand service à la Reine, devant Dieu & devant les hommes, en déchargeant sa conscience d'un mauvais choix qu'elle avoit fait par trop de bonté..... Il leur parla avec tant d'efficace & de fermeté, & leur parut de si bonne foi, que D. Gutierre de Cardenas, grand commandeur de Leon, se jeta à ses pieds tout attendri, & lui dit, en lui prenant la main pour la baiser : *Nous ne pouvons manquer, mon Père, en vous baisant ainsi les mains : car si vous acceptez l'archevêché, nous devons cet honneur à votre dignité ; & si vous le refusez, nous le devons encore plus à votre vertu.* Ces seigneurs rapportèrent à la Reine qu'ils avoient trouvé le Père inflexible, & que bien loin de consentir à son élection, il ne pouvoit se résoudre à revenir à Madrid.

Il résista durant six mois à toutes les prières de la cour, & à toutes les instances que lui firent ses amis, qui le portoient à recevoir une dignité qu'il n'avoit pas recherchée, & qu'il pouvoit dignement soutenir. Mais comme il étoit à Burgos, où il avoit eu ordre de venir trouver la Reine, il reçut un bref du Pape, par lequel Sa Sainteté non-seulement l'exhortoit, mais lui commandoit même de toute son autorité, d'accepter sans réplique & sans délai l'archevêché de Tolède, auquel il avoit été élu dans les formes & selon les règles de l'Eglise.

Après un commandement si précis il se soumit, protestant que ce n'étoit qu'à regret ; mais qu'il espéroit que Dieu, qui l'avoit réduit à la nécessité de se charger d'un si pesant fardeau, lui donneroit la force de le porter. Mais parce qu'un bruit s'étoit répandu, qu'un bon religieux comme lui seroit trop heureux de jouir d'une partie du re-

remets dans votre charge : je n'ai pas voulu que d'autres que moi eussent part à la justice que je veux vous rendre. Je suis bien aise de trouver en vous un ami & un honnête homme, & de suivre mon inclination, en satisfaisant à ma conscience. Il ajouta qu'il étoit persuadé qu'il serviroit à l'avenir le Roi, le public & son Archevêque, comme il avoit fait auparavant. Hurtado reçut cette grâce avec beaucoup de reconnoissance, & fut toujours très-attaché à ce Prélat : ce Prélat aussi l'aima & l'estima toute sa vie.

On vit bientôt paroître en Ximenès cette grandeur d'ame que la retraite avoit cachée : il songea à régler son diocèse, à tenir des synodes, à servir l'état par ses conseils. Il fit chercher les plus pieux & les plus habiles hommes du royaume, employant les uns à juger les affaires, les autres à réformer les mœurs de ses diocésains. Cependant il continua de vivre comme s'il eût toujours été religieux. Il portoit l'habit de son Ordre, & n'usoit ni de tapisserie, ni de vaisselle d'argent ; une mule lui suffisoit pour ses voyages, & le plus souvent il alloit à pied. Sa table étoit fort frugale, & pendant le repas on lisoit quelque livre de piété, où l'on s'entretenoit sur quelque passage de l'Ecriture. Il avoit pour tous domestiques dix religieux de son Ordre, avec lesquels il faisoit sa règle, & son palais avoit la forme d'un couvent. Il partageoit son revenu, en sorte que la plus grande partie étoit pour les pauvres, & le reste servoit à sa subsistance, & à l'entretien ou à la construction des édifices, & des ouvrages qui concernoient la religion ou l'étude des lettres sacrées.

Alvar. Gomez lib. 1. Fern. de Pulgar. vid. del Cardin. Ximenès.

Cette manière de vie si pauvre dans un rang si élevé, donna sujet de murmurer contre lui ; ses envieux attribuèrent à bassesse ou à hypocrisie, ce qui partoit d'un grand fond de religion. Ses amis mêmes lui remontrèrent que c'étoit avilir la dignité, & que le train d'un archevêque de Tolède devoit être bien différent de celui d'un provincial des Cordeliers. Les plaintes en furent portées jusqu'à Rome, & le Pape Alexandre VI lui en écrivit en ces termes.

A NOTRE BIEN AIMÉ FILS FRANÇOIS ARCHEVEQUE DE TOLEDE

ALEXANDRE VI.

Salut & Bénédiction Apostolique.

NOTRE CHER FILS. *La sainte Eglise, comme vous savez, ressemble à la Jérusalem céleste : toute modeste & humble qu'elle est, selon l'Ecriture, elle a ses parures & ses ornemens. Comme c'est un défaut de les rechercher avec trop de soin, c'en est un aussi de les rejeter avec trop de mépris. Il y a des règles & des bienséances à chaque état, que Dieu approuve, & qu'il faut garder, pour s'accommoder à l'usage & à la foiblesse des hommes. Ainsi les Ecclésiastiques & principalement les Evêques, doivent éviter toutes les singularités, & vivre en sorte qu'on ne puisse les accuser d'orgueil, pour une trop grande magnificence, ni de superstition pour une trop grande simplicité. L'un & l'autre affoiblit l'autorité des ministres de Jesus-Christ, & blesse la discipline de son Eglise. C'est pourquoi nous vous exhortons, & avertissons de mener une vie conforme au rang que vous tenez ; & puisque le saint Siége vous a élevé d'un ordre inférieur à la dignité d'Archevêque, il est raisonnable que comme vous vivez selon Dieu dans votre conscience, dont nous ressentons une grande joie, vous observiez dans vos habits, dans votre train, dans vos meubles, & dans toute votre conduite extérieure, la décence de votre état. Donné à Rome ce 15 jour de Septembre 1496, & le 4 de notre Pontificat.*

Ximenès céda aux remontrances du saint Père, & quelque peine qu'il eût à se relâcher de sa première sévérité, il augmenta sa maison & sa dépense, & depuis étant appelé au gouvernement de l'état, & reconnoissant combien les hommes sont frappés de cette grandeur extérieure, & combien il importe pour le bien public, de se rendre vénérable à ceux qu'on gouverne, il devint honorable & magnifique, comme il convenoit à sa dignité. Il prit donc des robes de soie, mais de la couleur de son ordre, & si courtes, qu'on voyoit par-dessous le pauvre habit de S. François qu'il récousoit lui-même de temps en temps, de peur d'oublier ce qu'il avoit été. Il ne portoit point de linge, & dormoit ordinairement sur la dure, défaisant tous les matins son lit, comme s'il eût

Alvar. Gomez, ibid. Eug. de Roblés c. 13. Fern. de Pulgar. vid. d'el Card. Xim.

eût couché dedans. Auſſi ne voulut-il jamais qu'aucun de ſes domeſtiques aſſiſtât à ſon couché ou à ſon levé. Il ſe fit ſervir par des enfans de bonne famille, comme ſes prédéceſſeurs avoient fait, mais il les retenoit dans une très-exacte diſcipline ; & quoiqu'il leur donnât de ſages gouverneurs, il leur demandoit ſouvent compte lui-même de leurs occupations & de leurs exercices, & ſur-tout du progrès qu'ils faiſoient dans la piété. Enfin il ſe régla ſi bien, qu'en faiſant tout l'honneur qu'on vouloit qu'il fit à ſa charge, il garda pour ſa perſonne toute l'auſtérité qu'il avoit réſolu de pratiquer.

Ceux qui avoient auparavant condamné ſa vie humble & frugale, auſſitôt qu'il eut changé de conduite, l'accuſèrent de luxe & de vanité, & publièrent qu'il étoit enfin venu à bout de ſes deſſeins, qu'après s'être long-temps déguiſé, il s'étoit remis à ſon naturel ; qu'il avoit bientôt oublié les maximes de ſa première vocation ; que cette ambition qu'il avoit ſi ſoigneuſement cachée, ne ſe montroit que trop à tout le monde. Les pères de ſon Ordre, bien loin de le défendre, étoient les premiers à le décrier, à cauſe de quelques mécontentemens particuliers.

Dès que Ximenès eut été élu à l'archevêché de Tolède, & qu'il eut pris avec lui quelques-uns de ſes religieux, pour s'en ſervir dans les fonctions épiſcopales, & pour entretenir avec eux l'eſprit de religion & de retraite, au milieu des ſoins & des embarras d'un grand diocèſe, on crut d'abord qu'on leur alloit donner les évêchés & les emplois les plus honorables de l'Egliſe. Leurs déſirs & leurs eſpérances ſe reveillèrent ; l'Archevêque les aimoit, & la Reine ne refuſoit rien à l'Archevêque. Ceux d'entr'eux qui avoient eu autrefois quelque familiarité avec lui, attendoient tout de ſon amitié. Ceux qui ſe ſentoient quelques talens, croyoient avoir droit d'eſpérer qu'ils ſeroient préférés à d'autres, dans la diſtribution de grâces. Quelques-uns même vouloient s'intriguer à la Cour, dans la penſée que s'ils pouvoient s'inſinuer dans l'eſprit des Grands, pour peu que l'Archevêque leur tendît la main, ils s'éleveroient ſans beaucoup de peine. Mais ils furent tous trompés dans leurs eſpérances : car l'Archevêque ne voulut pas qu'ils ſe mêlaſſent d'aucune affaire, ne leur en communiqua jamais

aucune, & ne leur permit ni d'aller à la Cour, ni de parler aux courtifans.

Il leur redifoit fouvent, que l'air du monde étoit contagieux, & qu'il n'avoit pas pris des religieux auprès de lui pour en faire des féculiers. Il leur donna des règles écrites de fa propre main, qui tendoient toutes à les tenir dans la retraite, & leur ordonna de les obferver, fi bien que ces bons pères trouvant dans le palais de ce Prélat plus de filence, plus de recueillement & d'oraifon que dans leurs monaftères, & ne voyant d'ailleurs aucune apparence de fortune, le regardèrent comme un homme qui n'étoit bon que pour lui, & qui n'avoit aucune confidération, ni aucune reconnoiffance pour fon Ordre. Lors même que les fupérieurs venoient le voir, il ne leur parloit que d'entretenir l'efprit de leur Fondateur, de s'oppofer aux relâchemens, de tenir leurs inférieurs dans leur devoir, de les appliquer à la prière, à la lecture & aux autres exercices de piété. Ils jugèrent de-là qu'il n'avoit point de confiance en eux, puifqu'il ne leur difoit rien de fes affaires, & qu'il leur feroit un jour de la peine par fes cenfures & par fes réformes.

Ces religieux fe plaignoient de la dureté de l'Archevêque, & comme ils n'ofoient fe déclarer ouvertement contre lui, à caufe du crédit qu'il avoit auprès de la Reine, ils écrivirent à Rome à leur Général, que leur Ordre étoit perdu de réputation en Efpagne; que Ximenès n'en étoit forti que pour le déshonorer dans le monde; qu'au lieu de les aimer comme fes compagnons & fes frères, il les traitoit comme des efclaves; qu'il empêchoit de favans hommes de paroître, & détournoit la Reine des bonnes intentions qu'elle avoit pour eux, & plufieurs autres plaintes femblables. Le Général qui devoit faire la vifite de fes monaftères, fe hâta de venir en Efpagne pour cette affaire, qui lui paroiffoit importante. Lorfqu'il fut fur les lieux, on lui en dit encore davantage, & dans les conférences qu'il eut avec les ennemis de l'Archevèque, il conclut avec eux, que le feul moyen de le perdre, c'étoit de le décrier dans l'efprit de la Reine.

Il fit demander une audience à cette Princeffe, & prévenu de fa paffion & du faux zèle pour fon Ordre, il lui dit: Qu'il avoit été furpris du choix qu'elle avoit fait de Fr. Fran-

çois Ximenès pour l'archevêché de Tolède, puisqu'il n'avoit ni naissance, ni savoir, ni vertu ; qu'un petit official de Siguença ne méritoit pas que Sa Majesté lui confiât les plus grandes affaires du royaume ; qu'une Reine aussi éclairée qu'elle, avoit bien pu découvrir que la sainteté de cet homme n'étoit qu'hypocrisie ; qu'une marque de la légéreté de son esprit, étoit ce changement de conduite & ce passage d'une extrême sévérité à un relâchement scandaleux ; que la véritable piété est douce, commode, charitable, & non pas farouche & intraitable comme la sienne ; que les façons qu'il avoit faites pour recevoir les dignités n'étoient qu'artifice, puisque les gens de bien ne recherchent pas les honneurs, mais ne les fuyent pas aussi, quand ils peuvent être utiles au public ; qu'il étoit de la piété & de la justice de S. M. de réparer le tort qu'elle avoit fait à l'église de Tolède, & qu'il ne seroit pas difficile de faire déposer un homme de rien, ou de l'obliger à se démettre volontairement d'une charge, dont il avoit bien connu lui-même qu'il n'étoit pas capable.

La Reine indignée du discours de ce religieux, fut plusieurs fois sur le point de l'interrompre, & de le faire sortir de sa chambre. Elle se modéra pourtant, & se contenta de lui dire froidement : *Mon Père, avez-vous bien pensé à ce que vous dites, & savez-vous à qui vous parlez ?* A quoi il répartit : *Ouï, Madame, j'y ai bien pensé, & je sai que je parle à la Reine Isabelle, qui n'est que cendre & poussière comme moi.* Après cela il sortit de l'audience tout échauffé. La Reine reconnut par là l'envie qu'on avoit conçue contre l'Archevêque, & l'en estima davantage. Pour lui, quoique ses amis l'eussent averti de tout ce qui se passoit, assuré du témoignage de sa conscience, il ne voulut ni prévenir la Reine, ni se justifier auprès d'elle, ni permettre qu'aucun lui parlât en sa faveur. Il ne fit paroître aucun ressentiment à ce Général ; au contraire, il l'honora & respecta comme auparavant, & cette modération ferma la bouche à ses envieux.

Cependant, quoiqu'il ne se plaignît point des religieux qu'il avoit choisis pour ses domestiques, & qu'il ne les accusât pas d'avoir été de cette cabale contre lui, soit qu'il craignît leur inquiétude, soit qu'il eût reconnu que la vie qu'ils menoient auprès de lui leur étoit à charge, il les renvoya l'un après l'autre en divers temps dans leurs monastè-

res, & n'en retint que trois; l'un pour être son confesseur, l'autre son prédicateur, & le troisième son aumônier, qui parvinrent enfin par leur mérite, & par la faveur de leur maître, l'un à la charge de prédicateur du Roi, & les deux autres à l'épiscopat.

Alvar. Gomez. l. 1. Eug. de c. 13. La fortune de Bernardin Ximenès de Cisneros, frère de l'Archevêque, fut bien différente de celle de ses compagnons. Il étoit Profès du même Ordre, & y avoit passé quelques années avec assez d'humilité & de dévotion. Dès qu'il apprit que son frère avoit été élu à l'archevêché de Tolède, il se rendit auprès de lui pour le servir, & pour le soulager au moins des soins domestiques. L'Archevêque le reçut, lui donna l'intendance de sa maison, & commençoit à lui parler assez confidemment de ses affaires. Mais il s'aperçut bientôt que c'étoit un esprit foible, inquiet, capricieux, & qui dans de certains intervalles n'étoit pas maître de lui-même. L'amitié fraternelle lui fit pourtant dissimuler ces défauts. Celui-ci s'étant fait un empire absolu dans la maison épiscopale, disposoit de tout à sa fantaisie, chassoit les serviteurs, désobligeoit les amis & les officiers; & lorsque le Prélat le réprimandoit, il lui répondoit insolemment, & se retiroit de dépit dans quelque couvent de son Ordre, d'où il revenoit quelques jours après quand sa colère étoit apaisée. Ce fut dans une de ces retraites qu'il écrivit un libelle rempli de plusieurs calomnies contre son frère, qu'il avoit dessein de présenter à la Reine à la première occasion.

L'Archevêque en est averti, il ordonne qu'on se saisisse de lui & de ses papiers, on visite ses cassettes, le libelle se trouve : on prend l'auteur & on le renferme dans une prison. Après une assez longue pénitence il demanda grâce & l'obtint, mais il n'en profita pas long-temps. Ximenès étoit alors indisposé à Alcala de Henarès, où les officiers de sa justice instruisoient un procès de conséquence entre personnes de qualité. Quoiqu'il y eût une très-expresse défense à tous ses gens de solliciter en pareilles rencontres; son frère s'affectionna pour une des Parties, & fit tant par ses sollicitations, par ses menaces & par ses promesses, que la mauvaise cause l'emporta. Les Juges furent gagnés, la sentence rendue, le bon droit abandonné. La partie condamnée alla se plaindre à l'Archevêque, & lui représenta le tort

qu'on lui avoit fait. Ce Prélat écouta ses plaintes, se fit apporter le procès, & reconnut que c'étoit avec raison qu'on réclamoit son autorité & sa justice. Sur le champ il cassa ses Juges, & les priva pour jamais de leurs offices; donna les ordres nécessaires pour réparer le tort qu'ils avoient fait, résolut de châtier son frère cemme il méritoit, & tomba dans une si grande mélancolie, en songeant qu'on avoit fait une injustice dans son diocèse, que son indisposition devint une maladie dangereuse.

Bernardin étant entré dans sa chambre sous prétexte de le visiter, au lieu de se jeter à ses pieds & de reconnoître sa faute, commença à le quereler, lui disant qu'il venoit de faire une action indigne de lui, que ses Juges étoient innocens, que c'étoit lui qui étoit l'injuste & le passionné, & autres semblables extravagances. L'Archevêque abattu de son mal, ne put faire autre chose que de lui commander de se taire, & de le menacer d'une prison plus longue & plus ennuyeuse que la première. Ce Religieux irrité & hors de lui-même, prit l'oreiller sur lequel le malade appuyoit sa tête, lui en ferma la bouche, afin qu'il ne pût appeler ses gens qui étoient dans l'antichambre; & le prenant à la gorge le serra avec ses deux mains, jusqu'à ce qu'il crût l'avoir étouffé. Il sortit alors de la chambre, recommandant à tout le monde de ne point faire de bruit, comme si son frère eût voulu dormir, & s'alla cacher dans une cave pour attendre ce qui en arriveroit.

Un page un peu plus attentif que les autres, remarqua que ce religieux étoit tout troublé, qu'il chanceloit à chaque pas, & qu'il avoit eu peine à leur dire deux ou trois mots: faisant encore réflexion qu'il venoit de les entendre parler avec chaleur, entra dans la chambre, s'approcha doucement du lit de son maître, & le voyant pâle, défiguré & sans respiration, il crut qu'il étoit évanoui, & cria qu'on vînt promptement le secourir. Tous les domestiques accoururent; on appela les Médecins; on lui donna des cordiaux: enfin il revint un peu, appelant à mots entrecoupés, son frère ingrat & parricide. Lorsqu'il eut repris ses esprits, & qu'il fut tout-à-fait à lui: *Loué soit Dieu*, dit-il, *encore vaut-il mieux avoir couru un si grand danger, que d'avoir souffert une injustice.* On se saisit du criminel; & comme on délibéroit sur la punition de son crime, il défendit qu'on lui

Eug. de Roblés c. 13.

fit aucun mal, & se contenta de l'envoyer dans le monastère de Turrigio près de Tolède, pour y passer le reste de ses jours en retraite & en pénitence.

Plusieurs personnes de qualité, & le roi Ferdinand même, s'entremirent pour le remettre en grâce avec l'Archevêque ; mais ils ne purent obtenir qu'il le reprît dans sa maison. Il lui fit proposer s'il vouloit entrer dans l'Observance ; & comme il ne le vit pas disposé à prendre cette réforme, il lui donna une pension de huit cents ducats, à condition qu'il ne sortiroit pas de son couvent, & qu'il ne se présenteroit plus devant lui. Il eut grand soin de l'éducation du page qui l'avoit assisté ; il le corrigeoit de ses défauts avec une bonté paternelle. Il l'entretint toujours chez lui, & lui donna de quoi vivre honorablement.

Pour revenir aux commencemens de son épiscopat. Dès qu'on apprit à Tolède que Ximenès avoit été sacré, le chapitre s'assembla, & députa deux des principaux chanoines, pour lui témoigner au nom de tout le corps, le respect qu'ils avoient toujours eu pour sa personne, & la joie qu'ils avoient de son élection. Il reçut leur compliment & y répondit avec beaucoup d'honnêteté. Il les entretint assez long-temps sur l'état du diocèse, & leur dit, qu'il y avoit bien des choses à établir ou à réformer ; & que pour l'honneur de l'Eglise & l'utilité des peuples, il falloit y remettre l'esprit du christianisme, & les règles de l'ancienne discipline : qu'il souhaitoit par avance que les chanoines qui vivoient dans des maisons éloignées les unes des autres, se rapprochassent, & se réduisissent, autant qu'il se pourroit, à une espèce de communauté ; de plus, que ceux qui étoient en semaine pour servir à l'autel & pour officier ; demeurassent dans l'enceinte de l'église, durant le temps de leurs fonctions, afin d'être plus recueillis ; les assurant qu'il auroit soin de leur faire bâtir des logemens, & de leur fournir toutes leurs commodités. Il chargea les députés de faire savoir ses intentions au chapitre sur ces deux articles, & de les faire exécuter au plutôt.

Alvar. Gomez. l. 1.

Les députés comprirent bien que leur compagnie n'approuveroit pas ces règlemens, & n'osèrent lui dire ce qu'ils en pensoient ; ils promirent pourtant qu'ils s'acquitteroient de la commission qu'il venoit de leur donner : ce qu'ils firent à leur retour. Les chanoines eurent peine à consentir

à ces ordonnances : ils trouvoient assez raisonnable que les Officians demeurassent renfermés & séparés du monde durant leur semaine ; mais ils craignoient que cet homme austère, qui portoit la réforme par-tout, après avoir entrepris de régler les religieux, n'eût de pareils desseins sur les chanoines. L'ordre qu'il avoit déjà envoyé de bâtir plusieurs logemens sur les portiques de l'église, les alarma encore davantage. Ils s'assemblèrent ; & sous prétexte d'autres affaires, ils envoyèrent à Rome un des plus considérables & des plus habiles d'entre eux, pour défendre les droits du chapitre auprès du saint Siége, & s'opposer à l'Archevêque, s'il vouloit introduire des nouveautés.

Alphonse Albornoz fut chargé de cette députation, & partit en grande diligence. Quoiqu'ils eussent tenu leur délibération secrète, Ximenès en fut averti, & jugea qu'il étoit important de contenir dans le devoir, par un exemple de sévérité même excessive, des esprits qu'il voyoit portés à la désobéissance & à la révolte. Il fit marcher aussitôt, par autorité de la cour, un prévôt vers le port où ce chanoine devoit s'embarquer, pour l'arrêter, quand il y arriveroit ; & parce qu'il pouvoit déjà s'être mis en mer, il envoya au même temps deux officiers d'expédition & de confiance, avec pouvoir de prendre une galère sur le port, pour arriver en Italie avant lui.

La Reine écrivoit à D. Garcilasso, son ambassadeur auprès du Pape, d'empêcher Albornoz d'aller à Rome, & de le renvoyer prisonnier en Espagne. L'affaire réussit comme Ximenès l'avoit projeté, les officiers abordèrent à Ostie avant qu'Albornoz y fût arrivé. L'ambassadeur en eut avis, & vint incontinent l'y attendre. Le lendemain, ayant appris qu'il débarquoit, il lui manda de venir chez lui, le retint à dîner, lui signifia les ordres qu'il avoit reçus de la Reine, & le mit entre les mains des officiers, qui le ramenèrent en Espagne, comme un criminel d'état. On l'enferma dans un château auprès de Valence ; & depuis on le conduisit à Alcala où il passa dix-huit mois dans une prison, ou dans une ennuyeuse liberté, à la garde de deux archers qui ne le perdoient pas de vue.

La punition de ce chanoine étonna les autres : toutefois quand l'Archevêque fut à Tolède, ils les rassura, & leur dit plusieurs fois dans des entretiens particuliers, ces paro-

3. liv. des Rois ch. 19. les du prophète Elie : *Le Seigneur ne vient pas avec le feu & les tempêtes, mais avec le souffle d'un vent doux & paisible.* Il s'expliqua même avec eux, & leur dit que son intention n'avoit pas été de les faire vivre comme des religieux, mais de les rapprocher de la règle de saint Augustin, dont ils conservoient encore plusieurs usages : que pour la retraite des officians, il les exhortoit de l'établir entre eux, afin d'être plus retenus à la vue des saints autels, & de célébrer les sacrés mystères avec plus de respect & de recueillement.

Cependant les Rois Catholiques, après avoir tenu les états d'Aragon, se séparèrent. Ferdinand prit la route de Catalogne, & s'avança vers Gironne, pour s'opposer au dessein qu'avoient les François sur cette place. Isabelle partit pour Burgos, & Ximenès l'y accompagna. Ils avoient conclu depuis quelque temps un double mariage, de D. Juan, prince d'Espagne, leur fils, avec Marguerite fille unique de l'empereur Maximilien ; & de l'infante Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe d'Autriche, fils aîné du même Empereur. On préparoit une grande flotte au port de Larédo, où cette dernière Princesse devoit s'embarquer. La Reine prit la résolution de la conduire jusques-là, & de lui donner encore quelques avis, avant qu'elle passât en Flandres. Mais comme le chemin de Burgos à Larédo est coupé de montagnes, & qu'il y a peu de villes ou de villages sur la route, elle jugea qu'il falloit ou laisser une partie de sa suite, ou pourvoir aux provisions nécessaires pour la subsistance de la cour & des équipages. L'Archevêque, qui ne demandoit qu'une occasion de travailler dans son diocèse, obtint congé d'y aller, & d'y demeurer jusqu'à ce que la Reine fût de retour à Burgos.

Zurita. Annal. l. 2. c. 29. t. 5.

Il se rendit en diligence à Alcala de Henarès, où les archevêques de Tolède ont accoutumé de résider une partie de l'année. Là, oubliant toutes les autres affaires, il s'informoit de l'état des églises & des mœurs des ecclésiastiques, & se préparoit à prendre possession de sa cathédrale, à convoquer son synode, & à faire la visite de son diocèse : lorsque la Reine occupée du mariage de son Fils, lui fit savoir qu'elle avoit besoin de lui en cette occasion ; & quelque excuse qu'il pût alléguer, elle lui manda, qu'il étoit nécessaire qu'il assistât aux noces de D. Juan, & qu'un Prince destiné à la succession de tant de royaumes, ne de-

voit être marié que par le premier évêque d'Espagne. Il obéit : & après avoir fait la cérémonie de ce mariage, pendant que les Rois allèrent visiter les frontières de Castille & de Portugal, il s'en retourna à Alcala, & peu de jours après il fit son entrée à Tolède.

Mariana hist. l. 29. c. 16. Zurita Annal. l. 3. c. 2. & 5.

Son dessein étoit d'arriver de nuit, & d'éviter cet appareil tumultueux qu'on fait à la réception des évêques. Mais il apprit que cette ville qui avoit toujours eu une affection très-particulière pour ses Archevêques, seroit sensiblement affligée, s'il ne lui étoit permis de faire éclater sa réjouissance ; & il ne voulut pas lui ôter cette consolation. Le jour de son arrivée, le peuple de la ville & des environs se répandit dans la campagne pour le voir. Le Clergé fut une lieue au-devant de lui revêtu de ses ornemens. Tous les chanoines montés sur des mules superbement parées, chacun précédé de deux estafiers avec des robes d'écarlate, s'approchèrent l'un après l'autre pour baiser la main de l'Archevêque, qui s'étoit arrêté au milieu du chemin pour les recevoir. Le gouverneur de la ville, & les magistrats, suivis des principaux citoyens allèrent faire leurs complimens à leur tour. Il fut conduit ainsi avec des acclamations extraordinaires, jusqu'au vestibule de l'église, où il se prosterna devant cette partie de la croix de Jesus-Christ, qu'on y garde comme un précieux trésor. Quand il fut à la porte, on lui présenta le livre des droits & des priviléges de cette église ; & il promit, selon la coutume, de les maintenir. Ensuite il entra, fit sa prière devant le grand autel, & se retira dans son palais épiscopal.

Trois jours après il fit assembler les chanoines chez lui, & il leur parla de la sorte : *Vous savez sans doute, mes très-chers frères, que je n'ai accepté qu'à regret la dignité où vous me voyez ; & je sai mieux que personne, que j'avois raison de la refuser, depuis que je commence d'en sentir le poids. J'ai besoin non-seulement des secours du ciel, mais encore des conseils & des lumières des gens de bien ; & à qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, qui pouvez attirer sur moi les grâces de Dieu par votre piété, & m'aider à me conduire par votre prudence ? J'espère que vous m'accorderez ce que je vous demande. Mon intention est que dans cette Eglise & dans tout ce diocèse l'Evangile soit suivi ; le culte de Dieu soit augmenté, & la discipline des mœurs, si elle ne peut être entièrement rétablie dans sa pureté, ait du moins*

Alvar. Gomez l. 1.

quelque forme de la piété de nos pères. Rien n'y peut tant contribuer que votre exemple, mes très-chers frères. Il est juste qu'étant au-dessus des autres par votre rang & par vos biens, vous les surpassiez aussi par votre vertu. Que pourrions-nous attendre des peuples pour leur correction, si vous négligiez vos devoirs, & si par vos habits, par vos démarches, par votre union, par vos pieux entretiens & par vos bonnes œuvres, vous ne leur montriez que l'homme intérieur est vraiment digne du sacerdoce dont Jesus-Christ vous a honorés. Je crois que vous le faites ainsi. Pour moi je veux bien vous découvrir ici mes sentimens. Tous ceux que je verrai attachés à leur profession aller de vertu en vertu, je les assisterai de tout mon pouvoir, je les honorerai, je les éléverai dans les emplois & dans les charges. Ceux au contraire qui s'écarteront des règles de leur vocation; j'essayerai de les ramener par la douceur; & si je ne le puis, ce que j'espère que Dieu ne permettra pas, j'y employerai les derniers remèdes. Mon inclination y répugne, mais mon devoir m'y forcera, puisque je dois rendre compte de vos actions au souverain juge. J'augure mieux d'une Compagnie si sage & si vénérable, qui mérite notre affection, & qui ne s'attirera pas nos réprimandes. Et parce que j'ai résolu de convoquer mon synode dans Alcala, pour y régler les affaires de ce diocèse, je vous exhorte d'y envoyer vos députés, comme vous l'avez pratiqué de tout temps. Cependant, si dans cette Eglise, ou dans les autres de ma juridiction vous savez qu'il y ait quelque désordre à corriger, je recevrai comme une grâce l'avis que vous m'en donnerez... Le doyen répondit à ce discours avec beaucoup de respect & de soumission, & le chapitre se retira.

L'Archevêque, durant quelques jours reçut les visites des magistrats & de la noblesse. La salle où il les recevoit étoit ouverte à tout le monde : il y avoit sur une table une Bible ouverte, & l'Archevêque étoit auprès. Il écoutoit ce qu'on lui disoit, & y répondoit en peu de paroles graves & honnêtes : si l'on vouloit répliquer, & que ce fût compliment & non pas affaire, il se remettoit à sa lecture; faisant connoître par-là qu'il n'étoit pas à propos d'entretenir de ces inutilités un homme qui avoit des occupations si sérieuses & si importantes. On lui présentoit des requêtes de tous côtés & il n'en refusoit aucune, il jetoit les yeux dessus; & comme ce n'étoit pour la plupart que des demandes des pauvres, & qu'il falloit y répondre par des aumônes, plutôt que par des raisons, il les renvoyoit à ses aumôniers avec

ordre d'y ſatisfaire pleinement. Cette libéralité attira tant de demandeurs, que le jour qu'il partit pour Alcala, il fut long-temps ſans pouvoir ſortir de ſon palais, à cauſe de la foule qui y étoit accourue; & il fut obligé, pour ſe faire paſſage, de leur jeter l'argent qu'il avoit réſolu de leur faire diſtribuer.

Pendant le peu de temps qu'il fut à Tolède, il publia divers règlemens pour le Clergé & pour le peuple, & fit de grands préſens à ſon égliſe. Il pourvut à quelques bénéfices qui étoient vacans, & les donna à de pauvres eccléſiaſtiques dont il avoit connu la vertu, & qui ne s'attendoient pas à de pareilles grâces. Dans la diſpoſition des cures, il conſidéra ſur toutes choſes le ſervice des égliſes; & quoiqu'il eût de bons Prêtres dans ſa maiſon, il en choiſit ſouvent d'ailleurs, quand il les crut plus propres aux places qu'il falloit remplir. Il obſerva ſur-tout inviolablement de ne donner jamais de bénéfices à ceux qui les avoient demandés ou fait demander, ne pouvant ſouffrir ces prétentions par voie de faveur; & diſant que ces gens-là n'ont ordinairement ni capacité ni mérite; ou que du moins ils manquent de pudeur & d'humilité.

Il viſita ſa cathédrale; & voyant que le chœur étoit ſerré & obſcurci par la muraille d'une chapelle, à laquelle ſes prédéceſſeurs n'avoient jamais oſé toucher, parce que les anciens Rois & Princes de la maiſon royale d'Eſpagne y avoient été enterrés, il fit venir des architectes, & leur ordonna de démolir la chapelle, & de tranſporter les tombeaux aux deux côtés du maître autel de ſon égliſe, & quelque remontrance que lui pût faire le chapitre, quelque oppoſition que fiſſent au nom des Rois les chapelains qu'on y avoit fondés, tout ce qu'ils purent gagner, ce fut qu'il attendît la Reine qui devoit venir en peu de jours, pour avoir ſon conſentement. Il donna aux paroiſſes & aux monaſtères de la ville tout ce qui leur étoit néceſſaire pour faire le ſervice divin avec propreté & même avec magnificence.

Comme le temps de ſon ſynode approchoit, il ſe rendit à Alcala, où les Prêtres de ſon diocèſe venoient de toutes parts pour recevoir ſes ordres & ſes inſtructions. Il leur parla à chacun en particulier avec une charité paternelle; & quand ils furent aſſemblés, il leur fit un diſcours qui leur donna un

grand respect pour leur vocation, & un grand désir de se sanctifier en travaillant au salut des ames. Il fit dans ce synode, & dans celui qu'il tint depuis à Talavera plusieurs ordonnances très-utiles, que les plus sages Prélats ont fait observer depuis ce temps-là, non-seulement en Espagne, mais encore dans tous les royaumes chrétiens, & que le saint concile de Trente a généralement établies dans toute l'église.

Il ordonna que tous les dimanches & toutes les fêtes, chaque curé, après la grand'messe, expliquât familièrement & solidement l'évangile au peuple; & que le soir, après complies, il assemblât ses paroissiens, & particulièrement les enfans, & leur apprît avec grand soin tous les points de la doctrine chrétienne, par des instructions & des catéchismes selon leur portée, dont il leur donna des modèles; ce qui fut d'une très-grande utilité.

Comme il y avoit dans le diocèse peu de confesseurs approuvés, il permit à tous les Prêtres de se confesser & de s'absoudre les uns les autres des cas mêmes qui lui étoient réservés, de peur que n'ayant pas la commodité de la confession, ils ne fussent privés de dire la messe, ou ne la dissent sans les dispositions nécessaires. Il rétablit l'usage ancien de tenir de l'eau-bénite à l'entrée des églises; ce qui avoit été entièrement aboli, & qui fut d'une grande consolation pour le peuple.

D. Alphonse Carrillo un de ses prédécesseurs, ne pouvant souffrir certaines civilités importunes qui se faisoient, sur-tout entre les personnes de condition, lorsqu'on leur portoit la paix à baiser dans les messes de paroisse, avoit ordonné qu'au premier compliment qu'on se feroit, le diacre finît la cérémonie & s'en retournât à l'autel. Ximenès ne voulut pas, que pour l'indiscrétion d'une ou de deux personnes, on privât tous les assistans de la paix que le Prêtre leur envoyoit, & ordonna qu'on passeroit ceux qui s'amusoient à ces indécentes cérémonies, & donneroit la paix à tous les autres.

Alvar Gomez. lib. 1. Eug. de Roblès c. 45.

Comme il étoit savant dans le droit, il régla l'ordre & les procédures, tant de ses officialités, que des tribunaux laïques de son diocèse. Pour abolir les longues formalités que l'avarice des avocats & l'opiniâtreté des plaideurs avoient introduites dans la justice: il enjoignit à tous ses juges dans

l'étendue de sa juridiction, d'entendre les parties, & de les juger sur le champ sans écritures & sans frais, si les causes étoient de peu de conséquence. Dans les grandes affaires, il ordonna qu'après avoir éclairci le fait par les informations & les témoignages nécessaires, on laissât à chacun la liberté de produire ses raisons par écrit, & de répondre à celles de sa partie une fois seulement, & que le vingtième jour, tout au plus tard, on donnât sentence définitive.

Il fit un décret particulier pour les procès contre les ecclésiastiques, portant, que si les accusations étoient légères, ils fussent absous ou condamnés par les officiaux, sans bruit & sans procédures, & que si les fautes étoient considérables, ils fussent jugés avec justice, mais avec grande circonspection; recommandant très-expressement aux juges d'avoir de grands égards pour l'honneur & la réputation des prêtres, & de les regarder avec des yeux de piété & des entrailles de charité, parce qu'ils sont les oints du Seigneur.

Il établit sur-tout deux choses très-utiles & très-nécessaires qui n'avoient pas encore été pratiquées. La première, qu'il y eût dans toutes les paroisses de son archevêché un registre où fussent écrits les noms de tous les enfans qu'on baptisoit, de leurs pères, de leurs parrains, & des témoins qui avoient assisté au baptême, avec l'année, le mois & le jour de cette cérémonie. Par cette ordonnance, il arrêta le cours des divorces qui se faisoient impunément sous des prétextes de religion & d'alliance spirituelle. L'on a vu depuis de quelle utilité a été cette prévoyance, dans la promotion aux ordres sacrés, dans l'entrée aux bénéfices, dans les tutelles, dans la discussion des héritages & dans plusieurs autres rencontres. Le second règlement fut que les curés fissent un dénombrement de tous leurs paroissiens, par lequel ils reconnussent dans le temps de pâques, ceux qui s'étoient confessés & qui avoient communié, selon le précepte de l'église, & que dans quarante jours ils portassent ce mémoire à l'Archevêque, ou à ses grands-vicaires de Tolède ou d'Alcala, afin qu'on remarquât ceux qui y auroient manqué.

Après que son synode fut achevé, il s'appliqua à faire dresser les plans de quelques édifices publics, pour lesquels il avoit beaucoup d'inclination: car il se proposoit de faire

bâtir des monaſtères de religieux & de religieuſes, des maiſons pour de pauvres filles à marier, & des colléges pour l'inſtruction de la jeuneſſe ; & ſur-tout l'univerſité d'Alcala, qu'il prit plaiſir d'établir & de protéger durant tout le cours de ſa vie.

Pendant qu'il étoit ainſi occupé dans ſon diocèſe, la réforme des religieux à laquelle il avoit déjà travaillé, & qu'il ſouhaitoit fort de terminer, cauſoit de grands troubles dans tout le royaume. Les conventuels de ſaint François réſiſtoient à toutes les propoſitions qu'on leur faiſoit. La plupart des grands ſeigneurs prenoient leur parti, par une pitié naturelle qu'on a pour ceux qu'on veut réduire malgré eux à une vie plus auſtère. Cette correction leur paroiſſoit une oppreſſion & une violence. Ils avoient dans leurs égliſes les tombeaux de leurs ancêtres, des chapelles magnifiques & des meſſes fondées à perpétuité. Ils croyoient que les frères de l'Obſervance qui ne pouvoient par leur inſtitut, poſſéder aucun revenu, ne ſe mettroient pas en peine de s'acquitter des ſervices dont les autres s'étoient chargés. Le bruit couroit même qu'on vouloit appliquer ces fonds à des monaſtères & à des colléges, & qu'ainſi la mémoire de leurs fondations ſe perdroit, & l'obligation de les payer ne laiſſeroit pas de continuer dans leurs maiſons.

Alvar. Gomez l. 2.

L'Archevêque, par ſon crédit, ſurmontoit toutes ces difficultés en Eſpagne ; mais il trouvoit de plus grands obſtacles du côté de la cour de Rome, où cette affaire devoit ſe décider. Le général, qui étoit conventuel, repréſenta pluſieurs fois au Pape : Qu'on détruiſoit ſon ordre ſous prétexte de le réformer : qu'on ouvroit la porte à des diſſentions ſcandaleuſes entre ſes frères, en leur faiſant ſouhaiter les biens les uns des autres, que pour vouloir établir la régularité, on ruinoit la charité & la ſubordination : qu'enfin il y avoit des réformateurs en Eſpagne, qui ſans autorité du ſaint Siége, & ſans commiſſion de ſa part diſpoſoient de ſon ordre à leur fantaiſie : que pour lui, il ne refuſoit pas de rétablir la diſcipline, & de porter ſes religieux à la perfection de leur état, qu'il demandoit ſeulement qu'il lui fût permis d'envoyer des commiſſaires, qui ſe joigniſſent à ceux que la cour d'Eſpagne avoit nommés, afin que, ſi dans ſes propres affaires, on agiſſoit contre ſa

Zurita. Annal. l. 3. c. 15. t. 5.

volonté & sans son conseil, on n'agît pas du moins sans sa participation.

Le Pape approuva ces raisons, commit de sa part l'évêque de Catane son nonce auprès des Rois Catholiques, & permit au général d'envoyer des commissaires, en apparence pour travailler avec ceux d'Espagne ; & en effet pour traverser leurs entreprises. Mais on n'en fit pas beaucoup de cas ; & l'on poursuivit la réformation sans prend.e leurs conseils, & sans avoir égard à leurs remontrances. Le général en porta ses plaintes au Pape, qui en fut extrêmement irrité, & qui fit ensuite un décret, de l'avis de tous les Cardinaux assemblés, par lequel il ordonna qu'on sursît toutes ces poursuites de correction & de réforme monastique, jusqu'à ce que la vérité fût éclaircie, & que le saint Siége y pût pourvoir. Sa Sainteté en écrivit aux Rois Catholiques, & les pria de ne pas protéger des gens, qui par un zèle qui n'étoit pas selon la science, mettoient la division dans l'Ordre de saint François.

Le bref fut envoyé à l'Archevêque, qui jugea bien que ce commandement de surseoir l'affaire, étoit un moyen dont on se servoit pour la rompre. Mais comme il étoit vif naturellement, & que les difficultés l'animoient, bien loin de l'abattre, il alla trouver la Reine, & la voyant rebutée par tant d'obstacles qu'on faisoit naître de tous côtés, il la supplia de se ressouvenir de sa constance, & de ne pas abandonner un dessein si louable, qui demandoit d'autant plus de courage & de persévérance, qu'il y avoit plus d'ennui & de travail à essuyer pour l'exécuter.

La Reine l'assura qu'elle employeroit tous ses offices & tout son pouvoir auprès de Sa Sainteté, pourvu qu'il se chargeât jusqu'au bout de toute l'affaire, ce qu'il accepta volontiers. Alors il s'appliqua plus fortement à lever les difficultés qui s'opposoient au rétablissement de la discipline ; & fit si bien par ses soins, par sa fermeté & par son industrie, que le Pape, par un nouveau décret, consentit qu'on reprît les poursuites de la réforme, & le nomma lui-même pour commissaire apostolique avec l'évêque de Catane. Ainsi malgré toutes les oppositions, il vint à bout de son entreprise ; & il resta peu de monastères où l'observance ne fût établie au grand contentement de l'Archevêque, & à l'édification des peuples, qui lui furent redevables des grands

exemples de modestie, de pénitence & de piété qu'ils reçurent de ce saint Ordre.

Cette affaire étant ainsi terminée, il se fit apporter un etat de toutes ses paroisses, de l'entretien des églises, des mœurs des paroissiens, de la pauvreté des lieux ou des personnes, & des abus qui s'étoient glissés dans son diocèse; & en peu de temps il mit ordre à tout. La seule difficulté qui restoit à vaincre, étoit la résistance de quelques ecclésiastiques, qui sous prétexte des priviléges que le saint Siége leur avoit accordés, ou des charges & des offices qu'ils avoient dans le palais apostolique, se disoient exempts de sa juridiction, & portoient incontinent leurs causes par appel à la cour de Rome. Il jugea que ces immunités étoient des sources de rebellion, & des obstacles à la discipline exacte qu'il vouloit remettre dans l'archevêché de Tolède. Il en poursuivit la révocation; & le Pape, pour favoriser ses bons desseins, cassa toutes ces exemptions prétendues, & lui écrivit un bref par lequel, après lui avoir témoigné la confiance qu'il a en son équité, en sa religion & en sa prudence, il lui donne toute l'autorité du saint Siége, pour corriger les désordres introduits dans l'étendue de son diocèse, & pour procéder par les voies de droit, contre toutes les personnes, qui pour quelque cause que ce soit, voudroient se tirer de sa juridiction. Aussitôt qu'il eut reçu ce bref, & qu'il eut joint le pouvoir du Pape à la faveur de la Reine, il contint ses diocésains dans un tel ordre, qu'on eût dit que c'étoient des hommes nouveaux. Le vice n'osa plus se montrer, & l'on vit revivre l'ancienne sévérité des mœurs sous un prélat, qui en donnoit lui-même de si grands exemples.

Ximenès étoit alors si appliqué au règlement de son diocèse, qu'il ne prétendoit plus aller à la cour sans une nécessité, ou une utilité évidente. Aussi quand il partoit pout aller voir les Rois Catholiques, tout le monde étoit persuadé qu'il s'agissoit de quelque affaire importante pour le bien public. Comme sa vertu dominante étoit le zèle de la justice, il ne pouvoit souffrir que les grands opprimassent leurs vassaux. Quand un misérable venoit se plaindre à lui, il écoutoit ses raisons, & lui donnoit satisfaction sur le champ, si l'affaire dépendoit de lui; sinon il portoit sa plainte aux Rois, fût-ce contre les plus puissans seigneurs d'Espagne,

pagne, sans se mettre en peine de ce qui en pouvoit arriver. S'il voyoit dans les charges de la cour, dans l'administration de la justice, dans l'exaction des deniers royaux quelque désordre, il avertissoit la Reine d'y remédier. Entre tant de marques qu'il donna de son équité & de son courage, je me contenterai d'en rapporter une, qui lui attira mille bénédictions des peuples, & qui est un témoignage de sa charité & de sa justice.

On levoit un impôt dans le royaume de Castille & de Leon, qui étoit fort à charge au public, & qu'on exigeoit avec beaucoup de sévérité. C'étoit la dixième partie de toutes les choses qui se vendoient ou qui s'échangeoient. Ce tribut avoit été proposé dans l'extrême nécessité de l'Etat, dans le fort des guerres contre les Maures. On l'avoit accordé seulement pour un temps; mais par l'autorité des Rois & par la soumission des peuples, il étoit devenu perpétuel. Ceux qui avoient le soin de l'exiger le rendoient insupportable par leur avarice & par leur dureté, & sous prétexte qu'on n'avoit pas déclaré les marchandises ou qu'on n'en avoit pas dit le prix de bonne foi, ils mettoient les biens des particuliers au pillage, & tourmentoient souvent par des procès, & des violences, de pauvres gens qui n'étoient d'ailleurs que trop chargés. Ceux à qui l'on avoit assigné des pensions sur ce fond à cause de leurs services, ou les officiers qui avoient leurs gages à prendre là-dessus n'étoient payés que long-temps après leurs termes, encore étoit-ce en faisant de grandes remises.

Alv. Gomez lib. 1.

Pour arrêter ces désordres, les Rois Catholiques firent plusieurs règlemens. Mais on trouva moyen de frauder les lois, & les lois mêmes causèrent des inconvéniens aussi fâcheux que ceux qu'on vouloit corriger. Ils ordonnèrent, pour ôter toute occasion de procès & de calomnies, qu'on demanderoit aux marchands le prix & la valeur de leurs marchandises, & que dans les contestations qui pourroient arriver, on s'en tiendroit à leur serment. De-là vint une infinité de parjures, & un mépris de la vérité & de la bonne foi, qui confondoient tout le commerce.

Ximenès en fit des plaintes à la Reine, qui le chargea de remédier à ce désordre. Il fit venir D. Lopés de Biscaye, homme très-habile dans les finances, & d'une grande expérience pour la levée des deniers. Il chercha avec lui les moyens

de régler cet impôt, enſorte que les droits du Roi ne fuſſent pas diminués; que les penſions & les gages fuſſent payés régulièrement, & que le peuple fût ſoulagé. Après avoir ſupputé la ſomme qui en revenoit tous les ans au Roi, ils en firent la répartition entre les villes, villages & bourgs, ſelon leur grandeur, leur opulence & leur commerce. Ils jugèrent à propos que chaque ville eût ſes receveurs pour lever ces droits-là, & les remettre promptement aux tréſoriers du royaume. A l'égard des décimes extraordinaires qui ſe prenoient ſur les marchandiſes étrangères, ou ſur les ventes qui ſe faiſoient entre bourgeois, on en donna la ferme aux bourgeois mêmes, avec ordre de payer dans les temps & ſans remiſes les gages ou les penſions des officiers. Les partiſans & leurs commis furent congédiés, & cette ſource de faux ſermens, de vexations & de fraudes fut abolie. L'Archevêque fit confirmer ce règlement par une déclaration des Rois Catholiques, & le peuple déchargé des frais & des incommodités de cette levée, le regarda comme l'auteur de ſon repos & de ſa liberté.

Ximenès s'en retourna en diligence à Tolède, où ſa parenté ſe rendit, pour traiter avec lui du mariage de Jean Ximenès ſon ſecond frère. Quoiqu'il ne prît pas volontiers de ces ſortes de ſoins domeſtiques, il voulut bien ſe charger de celui-ci, de peur qu'on ne crût qu'il abandonnoit, ou qu'il mépriſoit ſa famille. Il ſe préſentoit un parti fort avantageux & fort honorable. D. Juan Zapata, frère du comte de Barajas, venoit de mourir à Madrid, & laiſſoit une fille nubile, nommée Eléonor, belle & bien élevée, ſous la tutelle de Marie de Luxan ſa mère. Cette dame voyant le crédit & l'élévation de Ximenès, crut qu'elle ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour ſa maiſon, que de s'allier avec lui, & de s'appuyer d'une protection auſſi puiſſante que la ſienne. Elle lui en fit parler, & l'affaire fut conclue en peu de jours. Mais comme il étoit éloigné de toute ſorte de faſte, il voulut que les noces ſe fiſſent fort modeſtement, & que les nouveaux mariés allaſſent auſſitôt s'établir à Tordelaguna. Il leur fit quelque bien dans ces commencemens, & ſe chargea dans la ſuite de l'éducation de leurs enfans & de l'entretien de leur maiſon.

Après que l'Archevêque eut tenu ſes ſynodes, & fait publier ſes ordonnances, comme il étoit à Talavera, appliqué

au gouvernement tant ecclésiastique, que séculier de son diocèse, la Reine qui partoit de Tolède pour se rendre aux Etats qu'elle faisoit tenir à Saragosse, lui manda qu'elle avoit besoin de son conseil, dans la conjoncture des affaires, & lui ordonna de la suivre. Ce Prélat partit & laissa pour ses grands-vicaires, Villalpan dans le département de Tolède, & Frias dans celui d'Alcala, deux hommes d'un grand savoir & d'une grande piété. Il passa par Siguença, où il fut reçu du Clergé, & de tous ses anciens amis, avec des marques de joie, dont il fut touché très-sensiblement. *Alvari Gomez l. 2. de reb. gest. Xim.*

Plusieurs évêques & un grand nombre d'ecclésiastiques allèrent au-devant de lui sur les frontières d'Aragon. Quoiqu'il entrât dans un royaume étranger & jaloux de ses privilèges, il voulut qu'on portât la croix devant lui en qualité de Primat. C'étoit une croix d'argent vénérable à toute l'Espagne, non-seulement parce qu'elle marquoit la dignité de la première Eglise de ce royaume, mais encore parce qu'elle avoit été plantée sur l'Allambre, palais des Rois Maures, comme un étendard & un signe que les chrétiens avoient conquis la ville de Grenade.

C'étoit la coutume des Rois Catholiques, lorsqu'ils prenoient quelque place sur ces infidelles, de faire rendre sur le champ des actions de grâces à Dieu, comme à l'auteur de leur victoire. On arboroit successivement trois étendards sur la plus haute tour de la ville. Le premier étoit celui de la croix, à la vue duquel toute l'armée victorieuse se prosternoit, tandis que les prélats & les prêtres, qui se trouvoient dans le camp, chantoient les hymnes & les prières dont l'église se sert dans ces jours de triomphe & de joie. Le second étoit celui de S. Jacques, patron & protecteur d'Espagne. Dès que les troupes le voyoient paroître, elles invoquoient cet Apôtre, & crioient toutes en même temps, *S. Jacques, S. Jacques*. Enfin, on élevoit l'étendard des Rois Catholiques où étoient les armes & les devises de leurs royaumes, & c'étoit alors que tous les soldats à l'envi s'écrioient, pour faire honneur à leurs Princes, *Castille, Castille, pour le roi Ferdinand & pour la reine Isabelle.* *Garibay l. 18. c. 21. Mariana lib. 25. c. 18.*

Lorsque la ville de Grenade, après un long & pénible siége, tomba sous la domination des chrétiens, on fit la même cérémonie ; & pour la rendre plus solennelle, le cardinal de Mendoza qui avoit suivi la Cour dans cette guerre,

fit drêsser au lieu le plus éminent de l'Allambre, la croix primatiale de Tolède dont il étoit archevêque. Depuis ce temps-là il la fit toujours porter devant lui, dans tous les diocèses d'Espagne, soit à la campagne, soit dans les villes, sans que personne lui disputât cette prérogative. Il la légua par son testament à son église, avertissant ses successeurs de la regarder comme un monument de la plus grande victoire que les Rois Catholiques eussent remportée, & de la faire porter devant eux dans toutes les parties du royaume. Ce fut ce qui obligea Ximenès d'en user ainsi : d'ailleurs, il fit paroître beaucoup de modestie. Il voulut entrer sans aucune cérémonie dans Saragosse, où la Cour étoit arrivée depuis peu. Mais D. Alonse d'Aragon, archevêque de cette ville & régent du royaume, voulut lui rendre tous les honneurs qui étoient dus à sa dignité & à sa personne.

Alvar. Gomez l. 2. de reb. gest. Xim.

Les Etats étant donc assemblés, on délibéra sur des affaires importantes, qui furent réglées selon ses conseils. Il y avoit près d'un an qu'Isabelle, fille aînée des Rois Catholiques, avoit épousé D. Manuel roi de Portugal, & qu'elle étoit devenue héritière d'Aragon & de Castille, par le décès du prince D. Juan, son frère unique, qui n'avoit point laissé d'enfans. La Reine qui aimoit tendrement cette Princesse, & qui vouloit lui assurer les droits de sa succession, l'obligea de venir en Espagne avec le Roi son époux, pour les faire reconnoître par tous les ordres des deux royaumes. Ils furent reçus avec beaucoup de joie & de magnificence, & déclarés hautement dans Tolède, légitimes successeurs de la couronne de Castille. Mais les peuples d'Aragon, de Valence & de Catalogne faisoient difficulté de les recevoir, & prétendoient que ces états ne pouvoient appartenir à une femme.

L'affaire fut long-temps débattue. Les uns disoient que les lois du royaume excluoient les femmes; que le feu Roi avoit déclaré par son testament, que les filles ne pourroient parvenir à la couronne, qu'au cas que Ferdinand son fils mourût sans enfans mâles; que le Roi étoit encore jeune, & qu'il falloit espérer que Dieu lui donneroit un fils; qu'au reste, il y avoit de grands inconvéniens à reconnoître par avance un Roi étranger, & que la Navarre s'étoit mal trouvée d'avoir eu cette complaisance pour le roi Jean, en considération de la reine Blanche. Les autres prétendoient au

Zurita. l. 3. c. 24. t. 5.

contraire que les femmes pouvoient ſuccéder, & citoient pour cela l'exemple de la reine Petronille, fille de D. Ramire, & le teſtament du roi D. Alonſe ſon fils.

La Reine, qui toute ſage qu'elle étoit, avoit de la gloire & de la hauteur, ſe plaignit de la longueur de ces diſputes, & il lui échappa de dire un jour: *Il ſeroit plus court & peut-être plus honorable de conquerir ce royaume, que d'en aſſembler les Etats & de ſouffrir leurs conteſtations.* Le conſeiller Alonſe Fonſeca lui répondit avec liberté: *Madame, les Aragonois ont raiſon de maintenir leurs priviléges. Comme ils ſont circonſpects à examiner ce qu'ils jurent, ils ſont fidelles à garder ce qu'ils ont juré. Il ne faut pas s'étonner s'ils ont quelque peine à faire ce qu'ils n'ont point encore fait.* *Zurita c. 30. l. 3. t. 5.*

Ximenès prit la parole & diſpoſa par ſes raiſons toute l'aſſemblée à prêter ſerment, comme la Reine le ſouhaitoit. Ce fut vers ce temps-là qu'on célébra la Fête-Dieu avec des magnificences extraordinaires. Les deux Rois portèrent le dais avec les princes D. Juan & D. Ferdinand, fils d'Alboacen, roi de Grenade, qui s'étoient rendus chrétiens depuis quelques années. L'archevêque de Tolède fit l'office & porta le ſaint Sacrement, & une infinité de peuple aſſiſta à cette grande ſolennité.

Toutes choſes étoient diſpoſées pour reconnoître la reine de Portugal & le roi D. Manuel ſon époux, d'autant plus que l'archiduc Philippe & l'infante Jeanne ſa femme, prenoient déjà la qualité de rois de Caſtille; que le droit appartenoit à la fille aînée, & qu'il étoit plus à propos d'établir l'autorité d'un prince voiſin & aſſez occupé du gouvernement de ſes états, que celle d'un prince éloigné, qui par inquiétude ou par ambition pouvoit venir les troubler. Mais cette Princeſſe, qui étoit d'une complexion délicate, & que l'incommodité d'une première groſſeſſe avoit affoiblie, mourut peu de jours après en accouchant, & fut d'autant plus regrettée, qu'elle avoit les grandes qualités de ſa mère, dont elle portoit le nom, & à qui elle reſſembloit de viſage. Dans les preſſentimens de ſa mort, elle rediſoit ſouvent aux filles qui la ſervoient, qu'il ne falloit compter ni ſur la grandeur, ni ſur la jeuneſſe. Elle mit ordre de bonne heure à ſa conſcience, & toute ſa conſolation étoit de s'entretenir avec de bons religieux de quelque matière de piété, dont elle paroiſſoit touchée. *Zurita l. 3. c. 20. t. 5.*

Aux prémières douleurs qu'elle sentit, elle fit venir Ximenès, & le pria de l'assister dans le danger où elle étoit, & de la disposer à bien mourir, si Dieu vouloit l'appeler à lui. L'Archevêque l'exhorta à la patience, & la prépara d'abord à tout événement; & comme les dames du palais la flattoient de vaines espérances de guérison, il lui fit entendre qu'il ne falloit plus penser qu'à mourir; mais il lui représenta si efficacement l'avantage qu'il y a de rendre à Dieu une ame encore innocente; le danger où l'on est quand on doit répondre au souverain Juge d'une longue administration & du mauvais usage qu'on peut avoir fait de la grandeur; la soumission que doit une ame chrétienne aux ordres de la Providence, & les douceurs de cette vie céleste, dont jouissent les bienheureux, que cette Princesse, détachée du monde, ne désiroit plus que de mourir. Cette résolution d'une Reine, jeune, belle & destinée à posséder tant de royaumes, attendrissoit tous les assistans. Elle dit plusieurs choses édifiantes, & après avoir satisfait à tous les devoirs de la religion, elle accoucha d'un fils & mourut au même-temps. Dans cette extrémité elle pria l'Archevêque d'avoir soin du Roi son père & de la Reine sa mère, qui seroient sans doute accablés d'un accident si peu attendu, & de leur dire qu'elle n'avoit d'autre regret en mourant, que de penser à la douleur qu'ils auroient sans doute de sa mort.

Alvar. Gomez lib. 2. Mariana l. 7. c. 3.

L'Archevêque alla d'abord au palais, & trouva Ferdinand & Isabelle dans une grande désolation. Il étoit si affligé, qu'à peine leur put-il dire que la Princesse venoit d'expirer. Mais les ayant un peu consolés, & s'étant raffermi lui-même, il leur fit un discours fort touchant sur la fragilité & l'inconstance des choses humaines, & sur la résignation qu'ils devoient avoir aux volontés de Dieu. Il ajouta, que la Princesse étoit heureuse d'avoir changé cette vie mortelle, en une vie toute céleste; que la plus grande prospérité qu'il pouvoit souhaiter à Leurs Majestés, étoit de mourir aussi chrétiennement qu'elle; que la perte étoit grande pour l'Etat, mais que tout est entre les mains de la Providence; que la naissance de l'enfant devoit les consoler de la perte de la mère, & qu'enfin comme on ne s'étonnoit pas de les voir touchés d'une tendresse naturelle, on s'attendoit aussi que leur sagesse & leur piété les éleveroient au-dessus des affections & des tristesses vulgaires.

Les Princes remercièrent ce Prélat, & s'attachèrent à conſerver leur petit-fils, qui devoit recueillir leur ſucceſſion. Ils le firent baptiſer ſolennellement, & lui donnèrent le nom de Michel. Ce fut par le conſeil de Ximenès, que deux mois après on le fit porter dans une litière à houſſes d'or, entre les bras de ſes nourrices, par toutes les rues de la ville, pour diſſiper par ce ſpectacle agréable au peuple, la triſteſſe que la mort de cette Reine avoit répandue dans les eſprits. Ce Prince ſe reſſentit des infirmités de ſa mère, & mourut deux ans après à Grenade. Ainſi la ſucceſſion échut à la princeſſe Jeanne, qui avoit épouſé l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien. *Alvar. Gomez l. 2. Eug de Roblés cap. 16.*

Après un ſi funeſte accident, les Etats s'étant ſéparés, les Rois Catholiques s'en retournèrent dans la Caſtille. L'Archevêque les ſuivit juſqu'à Ocana, où Gonçales de Cordoue, ſurnommé le Grand Capitaine, voulut recevoir ſa bénédiction avant que de partir pour ſon ſecond voyage d'Italie. Il ſe retira enſuite à Alcala, réſolu de ne s'arrêter à la Cour que pour des affaires très-importantes. Ce fut vers la cinquième année de ſon épiſcopat, que jouiſſant dans ſon diocèſe du repos qu'il avoit tant ſouhaité, il commença le bâtiment du collége d'Alcala. Il en avoit marqué la place, & l'avoit fait tracer par un très-célèbre architecte, dans un lieu que la beauté de la ſituation, la bonté de l'air & le voiſinage de la rivière de Henarés rendoient agréable & commode pour des gens de lettres. Après en avoir fait ouvrir les fondemens, il les bénit ſolennellement, en poſant la première pierre, & deſtina de grandes ſommes pour la perfection & pour la durée de cet ouvrage.

Pendant qu'il étoit ainſi occupé à établir cette Univerſité, Ferdinand & Iſabelle lui ordonnèrent de les venir trouver à Grenade. Il n'y avoit pas long-temps qu'ils avoient conquis cette ville ſur les Maures. Ils la regardoient comme le fruit de leurs travaux, & ils jugeoient qu'il étoit néceſſaire d'y faire quelque ſéjour, pour contenir des peuples nouvellement aſſujettis, & pour travailler à leur converſion. Il n'eſt pas hors de propos de faire connoître ici l'origine, le progrès & la fin de l'empire de ces infidelles en Eſpagne.

Les Maures entrèrent en Eſpagne vers l'an 713, depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Don Roderic régnoit alors, après avoir chaſſé les enfans de Vititza, légitimes ſucceſ- *Garibay hiſt. d'Eſp. l. 8. c. 49.*

Mariana l. 6. Hist. cap. 21. Joan. Vasæus Hisp. Chronic.

seurs du royaume. Quoiqu'il ne manquât ni d'esprit, ni de courage, il vivoit pourtant dans la mollesse & l'oisiveté, & ne songeoit qu'à ses plaisirs. Plusieurs Seigneurs à qui il s'étoit rendu odieux par son usurpation ou par ses débauches, se liguèrent secrétement contre lui. Le comte Julien, qu'il avoit envoyé en Afrique pour des affaires importantes, ayant appris la violence qu'il avoit faite à sa fille, se mit à la tête des mécontens, sollicita les Maures de passer la mer avec lui, & sacrifia son pays à sa vengeance.

Moza, qui commandoit en Afrique sous le calife Ulit, écouta avec plaisir les propositions & les promesses que lui fit le Comte, & forma le dessein de faire des conquêtes en Europe. Il n'osa d'abord hasarder un grand corps de troupes, sur la foi d'un homme, de nation & de religion différente de la sienne. Mais ayant su peu de temps après que la ligue se fortifioit tous les jours, que la plupart des seigneurs s'étoient déclarés, & que le comte Julien, dont les terres & les gouvernemens n'étoient pas éloignés du détroit, s'étoit rendu maître de tous les ports où pouvoient aborder les secours d'Afrique, il fit embarquer douze mille hommes sous la conduite de Tarif, capitaine de beaucoup de valeur & d'une grande expérience. Comme c'étoit presque tout soldats levés dans la Mauritanie, tous les peuples de la secte de Mahomet, qui vinrent depuis en Espagne, de quelque contrée qu'ils vinssent, furent appelés Maures indifféremment.

Petr. Martyr. Ep. 92.

Les mécontens reçurent Tarif avec de grandes marques de joie, unirent leurs troupes aux siennes, & ravagèrent les îles & les campagnes le long de la côte. Le Roi, informé de ces mouvemens, envoya le prince D. Sanche avec une armée, pour combattre ces rebelles & ces barbares, avant qu'ils pussent se fortifier dans des places ou recevoir de nouveaux secours. Mais comme cette armée étoit composée de milices ramassées à la hâte & de vieilles troupes mal entretenues, qu'une longue oisiveté avoit amolies, il fut difficile d'y remettre l'ordre & la discipline en si peu de temps. D. Sanche n'en retira pas de grands services: tous ses partis furent battus, & s'étant determiné à une bataille, il la perdit. Toute son armée fut taillée en pièces ou dissipée par la fuite, & lui-même y périt avec honneur pour la défense de sa patrie. Les Maures enflés de cette victoire

firent le dégât par-tout sans résistance, prirent la ville de Seville, & plusieurs autres places aux environs, où ils établirent de bons quartiers de rafraîchissement, & où vingt-mille Africains vinrent les joindre.

Le Roi, piqué de l'affront qu'il venoit de recevoir, rappela toute sa vertu, rassembla ses vieux capitaines, & le peu qui restoit encore de ces anciens Goths, qui s'étoient signalés aux dernières guerres, & fit publier par toute l'Espagne, que tous ceux qui étoient en âge de porter les armes eussent à s'enrôler, pour défendre l'état & la relig on de leurs pères. Tous ces enrôlemens firent une armée de cent-mille hommes, dont quelques-uns n'avoient point d'armes, d'autres se rebutèrent des fatigues de la guerre dès qu'ils y furent engagés. Le Roi anima cette multitude, & marcha vers l'Andalousie. Il eut avis que les ennemis s'étoient re-ranchés près de Xérès, & sans balancer il alla camper de e côté-là, dans une plaine que coupe le fleuve Guadalete. *Mariana hist. Hisp. c. 23. l. 6.*

Les deux armées furent quelques jours eu présence; enfin, on en vint aux mains. Après plusieurs heures d'attaqe ou de défense opiniâtres, les Espagnols commencèrent à plier, leurs troupes furent ébranlées, les officiers ne purent ni les retenir, ni les rallier. Tout ce qui résista fut taillé en pièces, le reste se répandit dans la campagne, & se jeta dans les places du voisinage. Le Roi combattit jusqu'à la fin avec une valeur extraordinaire, mais voyant ses affaires désespérées, & craignant de tomber en vie entre les mains des ennemis, il se sauva sans qu'on ait pu savoir ce qu'il devint. La race de tant de rois Goths fut éteinte avec lui, & ce royaume, qu'ils avoient possédé durant trois siècles, fut conquis en moins de trois ans, plus par la perfidie des chrétiens, que par les armes des infidelles.

Du débris de cette malheureuse armée il se forma des partis en divers endroits, qui par courage ou par désespoir, vouloient s'opposer aux vainqueurs, mais ils furent aussitôt accablés. Les Maures, après avoir pillé le camp, se dispersèrent par troupes, & se rendirent maîtres des principales villes d'Espagne. Quoiqu'ils laissassent à chacun la liberté de la religion, la plupart des chrétiens, avec le peu de bien qu'on leur permit d'emporter, alloient çà & là cherchant des retraites. Urbain, archevêque de Tolède & d'autres prélats se refugièrent dans les Asturies, portant *Mariana ibid. c. 24.*

Joan. Vasæus Chron. Hisp. avec eux les livres & les vases sacrés de leurs églises, les reliques des saints, & les écrits de S. Isidore & de S. Ildefonse, pour lesquels ils avoient une grande vénération. Le Clergé les suivit avec la Noblesse, & cette multitude errante, selon que la crainte & la nécessité la poussoient, alla dans l'Aragon, dans la Biscaye & dans une partie de la Galice, se faire un asyle & comme un rempart de la difficulté des chemins & de la stérilité de ces provinces.

D'autre part les Maures, enrichis des dépouilles de l'Espagne, jouissoient paisiblement du fruit de leurs victoires. Douze mille des leurs que Moza avoit amenés, furent distribués dans les garnisons. Les autres peuples d'Afrique vinrent prendre part au butin; il arrivoit tous les jours de nouveaux essaims de barbares, à qui l'on donnoit les maisons & les terres des fugitifs, & il ne restoit plus d'espérance que cet état pût jamais se relever de sa chute.

Cependant les Espagnols élurent pour Roi un de leurs principaux seigneurs, nommé Pélage, qui recueillit de ces restes épars du royaume une petite armée, en qui se réveilla la gloire de la nation. La plupart de la noblesse, à qui l'ennemi n'avoit laissé que l'honneur & le désir de la vengeance, se joignit à lui. Avec ces forces il s'étendit dans la plaine, & commença son règne par des actions hardies qui étonnèrent les Maures. Il regagna sur eux de petites places, & les battit même en campagne. Sous lui la cour, l'armée, l'état, le gouvernement, tout reprit sa forme. Ses successeurs, par religion, & même par nécessité, firent la guerre à ces infidelles, avec plus d'avantage, selon qu'ils furent ou plus braves, ou plus puissans; & profitant tantôt de leurs divisions, tantôt de leur négligence ou de leur foiblesse, ils les chassèrent de ville en ville, jusques vers les extrémités de l'Espagne.

Ce fut-là que les Maures se trouvant plus réunis, & plus à portée des débarquemens d'Afrique, ils établirent sous des Rois souverains & indépendans, une domination réglée. Ce royaume étoit situé entre la Murcie & l'Andalousie, composé de quatorze villes, dont Grenade étoit la capitale, & d'environ cent bourgs ou villages, sous un ciel tempéré, dans un pays agréable & fertile, arrosé de plusieurs ruisseaux, qui tombant des montagnes voisines produisent toute sorte d'arbres & de fruits, & entretiennent dans tout

Rodrig. Mendez Silva Póblat. de Esp. Mariana l. 15. c. 1.

le terroir, une fraîcheur & une verdure presque perpétuelle.

Comme l'ennemi n'étoit plus dans le cœur du pays, il ne donna plus tant d'inquiétude. D'ailleurs, les rois d'Espagne étant devenus plus puissans, ils eurent d'autres guerres à soutenir. Ainsi le zèle des chrétiens se rallentit, ils firent avec les Maures une longue trève, que le désir du repos leur fit accepter, & que leur férocité naturelle leur fit rompre de temps en temps. Toute l'Espagne soupiroit après la conquête de cet empire; mais les Rois manquoient de forces & de finances : le royaume se trouvoit divisé en plusieurs principautés; la noblesse étoit désunie, & songeoit plus à venger ses injures particulières qu'à chasser l'ennemi commun. La providence de Dieu avoit réservé cette gloire à Ferdinand & à Isabelle. Pendant que sur la foi de la trève ils croyoient leurs états en sureté du côté de ces infidelles, ils apprirent que le roi Alboacen avoit surpris de nuit la ville de Zahara, passé tous les habitans qui se défendirent au fil de l'épée, & traîné tous les autres en captivité dans Grenade. Ils dépêchèrent d'abord des courriers à tous les gouverneurs des places frontières, pour les avertir d'être attentifs à leur défense; & se plaignirent hautement de cette infraction. Alboacèn s'excusa sur une prétendue coutume qui permettoit durant les trèves, de se saisir des villes les uns des autres, pourvu qu'on n'y mît pas le siége dans les formes, & qu'on ne fit que les insulter. Il entreprit encore l'année d'après, quoiqu'inutilement la même chose.

Anton. Nebriss. decad. 2. l. 1. c. 1. & 2.

Les Espagnols irrités, assemblent des troupes à Seville; & sur l'avis qu'ils eurent qu'il n'y avoit que peu de soldats dans Alhama, & qu'on n'y faisoit presque point de garde, D. Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, la prend d'assaut, taille la garnison en pièces, emmène un grand nombre de prisonniers, & répare avec usure la perte que l'Espagne venoit de faire, & l'affront qu'elle avoit reçu. Les Maures ayant voulu reprendre la ville, D. Alonse d'Aguilar, le marquis de Villene, le grand-maître de Calatrave & D. Louis Portocarrero, seigneur de Palma, se mirent en campagne avec ce qu'ils purent assembler de troupes & de milices. Ferdinand qui se trouvoit alors à Medina *del Campo*, averti de ces mouvemens, écrivit aux seigneurs de ne rien entreprendre & de ne point entrer dans les terres des Maures,

qu'il ne leur eût envoyé les secours qu'il ramassoit de toutes parts : mais les chrétiens s'étoient déjà avancés, & avoient fait léver le siége sans combat.

Ces hostilités déclarées firent connoître les desseins du roi Alboacen, aussi-bien que la réponse qu'il fit à ceux qui lui demandoient le tribut ordinaire de la part de Ferdinand & d'Isabelle. *Les rois de Grenade*, leur dit-il, *avoient accoutumé de payer aux rois de Castille, quelque pièce d'or en hommage, mais on ne forge plus de cette monnoie parmi nous : voilà le seul métail dont nous les payerons à l'avenir*; en montrant la pointe d'une lance, qu'il prit en main.

Petr. Martyr. epist. 32.

Ferdinand étant arrivé à Cordoue avec la Reine, on délibéra dans le conseil, s'il étoit à propos de rompre ouvertement avec ces barbares. Plusieurs furent d'avis de dissimuler, & de leur abandonner même Alhama; mais la Reine s'y opposa, & conclut à commencer une guerre, où l'honneur de l'Espagne & celui de la religion étoient également intéressés. On lève donc une grande armée ; le Roi la commande en personne ; il prend quelques places ; jette la terreur par-tout, & fait le dégât jusqu'aux portes de Grenade. Toutes les villes à l'envi offrirent alors à leurs Rois, selon leurs pouvoir, des secours d'hommes ou d'argent. Le pape Sixte IV leur permit de lever cent mille ducats sur les églises de leurs royaumes. Il accorda les priviléges de la croisade à ceux qui serviroient à leurs dépens, ou qui contribueroient de leurs biens, aux frais de cette guerre sainte. Les banquiers leur prêtèrent de grosses sommes. De leur côté, ils terminèrent tous les différents qu'ils avoient avec les rois de Portugal & de Navarre ; ils accommodèrent même les querelles de quelques Seigneurs leurs sujets, & les réduisirent des voies de fait, aux formes du droit & de la justice.

Anton. Nebriss. rer. Hisp. Decad. l. 1. c. 6. 7. 9. Mariana l. 25. hist. cap. 2.

La division qui se mit alors dans Grenade, donna de grandes espérances à Ferdinand, pour le succès de ses affaires. Le peuple se mutina & chassa le roi Alboacen, l'accusant de les gouverner tyranniquement, & de les avoir engagés par sa mauvaise conduite à une guerre qu'il n'étoit pas capable de soutenir. On mit à sa place son fils Mahomet Boabdil, appelé vulgairement le roi * *Chiquito*. Il s'éleva par-là deux factions, qui affoiblirent l'état, & causèrent enfin sa perte. Boabdil enflé de sa nouvelle royauté, voulut s'accréditer auprès du peuple, par quelque

* C'est-à-dire Petit.

expédition hardie. Il sortit de Grenade avec toutes ses troupes, pour aller prendre la ville de Lucena. Diego Fernandés de Cordoue, qui en étoit seigneur, y jeta promptement des vivres & des munitions, & renforça la garnison. Le comte de Cabra son oncle, étant accouru à son secours, alla reconnoître le camp des Maures, & quoiqu'il n'eût que deux mille hommes de pied, & six cents chevaux ; il les chargea si vigoureusement & si à propos, qu'ils furent renversés & mis en fuite. La garnison de Lucena étant sortie là-dessus, cette armée fut entièrement défaite. Il y eut plus de cinq mille de ces infidelles morts ou prisonniers. Le roi Boabdil fuyant en désordre, par des chemins inconnus & coupés, entre des rochers & des torrens débordés, fut enfin pris dans un fossé sur le rivage du Rianzur, avec une partie de la noblesse de Grenade qui le suivoit.

Anton. Nebriss. decad. 2. l. 2. c. 3. Petr. Mart. ep. 49. l. 1.

Petr. Mart. ep. 49. l. 1.

Ferdinand profita de cet avantage : & après avoir pris plusieurs petites places qui incommodoient les Maures, il se retira à Cordoue où la Reine l'attendoit. On consulta s'il falloit retenir le Roi Boabdil ou le renvoyer. Quelques-uns jugeoient à propos de ne pas rendre un prince, que le ciel leur avoit livré comme par miracle, que sa naissance & sa valeur autorisoient parmi les Maures ; & que sa propre disgrace irriteroit encore contre l'Espagne. Mais le comte de Cabra & le marquis de Cadix, concluoient qu'il étoit plus utile de le mettre en liberté ; que cette grâce l'engageroit à reconnoître ses bienfaicteurs ; qu'il iroit en tout cas disputer la place à Zagal son oncle qui s'étoit saisi du royaume après avoir fait mourir Alboacen, & qui n'étoit pas d'humeur à céder ni à partager une couronne ; qu'ainsi il entretiendroit la guerre civile, & deviendroit comme dépendant de Leurs Majestés, par le besoin qu'il en auroit.

Anton. Nebriss. ibid. c. 8 & 9.

Les Rois prirent ce parti-là, & on leur amena le prisonnier. Dès que ce prince aperçut Ferdinand, il se jeta à genoux, & lui demanda sa main à baiser. Le Roi le releva, l'embrassa & lui parla avec beaucoup de sagesse & de bonté. On traita de le renvoyer, & les conditions furent, que Boabdil lui payeroit tous les ans douze mille écus de tribut ; qu'il se rendroit aux états du royaume, toutes les fois qu'il y seroit appelé ; que dans l'espace de cinq ans il mettroit en liberté quatre cents esclaves chrétiens & qu'il don-

neroit son fils aîné, & douze enfans des principaux seigneurs Maures en ôtage, pour la sureté de l'obéissance & de l'hommage qu'il promettoit de rendre au roi de Castille : moyennant quoi on lui permit de s'en aller, & de demeurer dans sa religion.

Zagal régnoit paisiblement dans Grenade, par le crédit des Abencerages & tout ce que put faire Boabdil, ce fut de se cantonner avec sa faction dans un fauxbourg de la ville, où Gonzalès Fernand de Cordoue, & D. Martin Alarcon furent envoyés, avec quelques compagnies d'infanterie, pour le remettre sur le trône. Ferdinand par ce moyen se vit bientôt en état d'entreprendre le siége de Grenade. Il assembla quatre-vingts mille hommes de troupes réglées ou milices aguerries, la plupart à la solde des villes ou des seigneurs du royaume, & tira tout ce qu'il y avoit de meilleur dans les garnisons. Le comte de Tendille avec une armée, eut ordre d'empêcher les secours étrangers, & de contenir dans le devoir les villes nouvellement conquises. Le duc de Cadix honoré depuis peu de cette qualité, & le marquis de Villene, firent une course dans le pays, & brûlèrent tous les villages, d'où Grenade tiroit ses vivres. La place fut investie ; on ouvrit les tranchées ; Ferdinand passa lui-même dans les Alpuxares, montagnes fertiles & peuplées, où les Maures s'assembloient, & prétendoient faire en peu de jours un corps de trente mille hommes. Il les battit, & fit garder par ses troupes tous les passages & les défilés qu'ils occupoient, pour couper les vivres aux assiégés, & pour leur ôter toute espérance d'être secourus de ce côté-là. La Reine se rendit au camp, & après avoir pourvu elle-même à la subsistance de l'armée, elle voulut encore avoir part à toutes les fatigues du siége.

Petr. Mart. ep. 51. l. 1.

Enfin, après plusieurs combats & plusieurs assauts, les Maures capitulèrent le vingt-cinquième Novembre, & promirent qu'en soixante jours ils livreroient les portes, les tours & la citadelle de la ville, & prêteroient serment au roi Ferdinand. On convint qu'ils donneroient cependant cinq cents ôtages : mais un Maure séditieux ayant excité le peuple à rompre le traité, & à reprendre les armes ; Boabdil se retira dans l'Allambre, & écrivit à Ferdinand qu'il n'y avoit point de temps à perdre, qu'on devoit tout craindre d'un peuple inconstant & séditieux ; & qu'enfin, puisque Dieu le vouloit ainsi, il étoit prêt à lui rendre la citadelle

& le royaume. Sur cet avis Ferdinand mit le lendemain son armée en bataille, & marcha pour aller prendre possession de sa conquête. La Reine suivoit peu après avec ses enfans, & tous les seigneurs de la cour autour d'elle. Comme le Roi fut proche de l'Allambre, Boabdil en sortit accompagné de cinquante cavaliers, il se jeta aux pieds du Roi, & demeurant quelque temps courbé: *Grand Roi*, lui dit-il, *Nous sommes à toi : Nous te cédons la ville & l'empire*, *Uses-en selon ta modération & ta prudence.* Après cela il lui présenta les clefs de l'Allambre, le Roi les donna à la Reine, & la Reine au comte de Tendille qui en fut établi gouverneur. Cinq cents esclaves furent amenés au Roi le lendemain comme il sortoit de la messe; & quatre jours après Ferdinand & Isabelle entrèrent avec pompe dans Grenade, & firent chanter le *Te Deum* dans la principale Mosquée, qui venoit d'être bénite suivant les règles de l'église.

Mariana l.25.c.18.

Le Pape, quelques années après, fit l'éloge de ces princes dans le consistoire, & leur donna par ses brefs, du consentement de tous les cardinaux, le surnom *de Rois Catholiques*. Cette qualité les engagea à prendre un soin particulier de la conversion des Maures, & à faire de temps en temps quelques voyages à Grenade. Mais comme il arrivoit tous les jours des occasions difficiles, soit pour la religion, soit pour la politique, qui les embarrassoient; ils mandèrent l'archevêque de Tolède, qui par sa capacité & par son humeur ferme & décisive, pouvoit les soulager dans les difficultés qui survenoient. D'ailleurs, comme ils étoient pressés d'aller à Seville pour des affaires importantes, ils avoient jugé à propos de laisser-là jusqu'à leur retour une personne de confiance. Ximenès vint donc à Grenade, & proposa d'abord plusieurs choses très-utiles pour la police & pour le commerce de cette ville, & sur-tout pour la conversion des Maures.

Zurita Annal. l. 2. c. 40. t. 5. Mariana hist. l. 26. c. 12.

D. Fernand de Talavera, qui avoit été nommé archevêque de Grenade, étoit un homme d'un grand savoir & d'une piété exemplaire. C'étoit un esprit doux, patient, charitable, sans ambition & sans jalousie. Aussi n'eut-il point de peine à consentir que l'archevêque de Tolède travaillât avec la même autorité que lui, dans son diocèse. Ils concertèrent ensemble les moyens de convertir ces infidelles, & conclurent que le plus sûr & le plus utile étoit de

Alvar. Gomez, l. 2. de reb. gest. Xim.

gagner les *Alfaquis*, c'est ainsi qu'on nommoit les prêtres & les docteurs de leur secte. Ils crurent que l'exemple de leur conversion, feroit beaucoup d'impression sur l'esprit des peuples ; qu'il falloit les traiter avec douceur, disputer avec eux de la religion sans aigreur & sans emportement, & les attirer par des témoignages d'amitié & par la force de la raison.

Suivant ce dessein, ils les faisoient venir dans leurs palais, leur parloient familièrement ; & après les avoir exhortés à recevoir le baptême, & leur avoir remontré les erreurs de leur religion, ils donnoient aux uns des pièces de soie, aux autres des bonnets d'écarlate, qui étoient fort estimés parmi eux, & les renvoyoient ainsi plus disposés à les écouter, & à les croire par les raisons qu'on leur avoit dites, & par les présens qu'on leur avoit faits. Ceux-ci se voyant libres, & familiers même avec leurs vainqueurs, se rassurèrent peu à peu ; & après avoir embrassé la foi, ils persuadèrent au peuple d'abjurer la religion de Mahomet, & de reconnoitre Jesus-Christ pour le vrai Dieu. Le succès fut si grand & si prompt, qu'en peu de jours il y eut près de quatre mille Maures qui demandèrent le baptême. L'archevêque de Tolède le leur donna par aspersion, ne le pouvant faire commodément par infusion, selon la pratique ordinaire de l'église. Ce jour, qui fut le 18 de Décembre de l'an 1499, a depuis été solennisé dans le diocèse de Tolède & de Grenade.

Alvar. Gomez. de reb. gest. Ximen. l. 2. Eug. de Roblés vid. del. Card. c. 14. Alvar. Gomez ibid. Fern. de Pulgar. vid. del. Car. Ximenés.

Une partie de la ville ayant déjà reçu le baptême, quelques Maures séditieux, qui voyoient que leur secte alloit être entièrement abolie en Espagne, tâchèrent d'émouvoir les autres, & de les detourner de la résolution qu'ils avoient prise d'être chrétiens, & de la fidélité qu'ils avoient jurée au Roi, qui les avoit conquis. Ximenès en fit arrêter quelques-uns : il en mit d'autres entre les mains de ses chapelains, avec ordre de les catéchiser, & d'employer tous leurs soins pour les convertir. Parmi ces derniers il se trouva un cavalier de la race d'Abenhamar, nommé Zégri, qui par sa naissance, par sa valeur & par son esprit même, s'étoit acquis un grand crédit auprès du peuple, & s'opposoit de tout son pouvoir au progrès des conversions.

L'Archevêque avoit essayé de le gagner par ses exhortations, par ses libéralités & par ses caresses ; & voyant que

que tous ces moyens étoient inutiles, il le fit prendre, & le donna en garde à Pierre de Leon, un de ses aumôniers, à qui il commanda de ramener cet esprit fier & intraitable, par les voies qu'il jugeroit les plus propres & les plus courtes. Cet ecclésiastique lui proposa d'abord de se faire baptiser, & d'écouter au moins ses raisons avec patience; mais ne pouvant ni l'instruire, ni l'adoucir, il entreprit de le réduire par le mauvais traitement qu'il lui fit. Il le renferma, le fit coucher sur la dure, l'occupa durant plusieurs jours à des offices bas & serviles, & lui fit mettre les fers aux pieds. Toute cette sévérité ne put le dompter. Enfin, un matin, soit qu'il fût ennuyé de la persécution qu'on lui faisoit, soit qu'il fût inspiré de Dieu, ce qu'on peut juger par la vie qu'il mena depuis, il demanda qu'on le conduisît au grand *Alfaqui* des Chrétiens; c'est le nom que les Maures donnoient à l'Archevêque. L'aumônier le mena à Ximenès, chargé de fers, & tout défiguré comme il étoit. Dès qu'il fut en la présence de ce Prélat, il le pria de le faire mettre en liberté, parce qu'il avoit à lui parler, & qu'on ne pouvoit faire fond sur ce que disoit un homme enchaîné. L'Archevêque ordonna qu'on lui ôtât promptement les fers, & blâma la sévérité indiscrète dont on avoit usé à son égard.

Eug. de Roblès. Vid. del. Card. Ximenès ibid. Alvar. Gomez ibid.

Le Maure étant en liberté, se jeta incontinent à genoux, & se prosterna contre terre, puis se relevant, il demanda le baptême, & déclara que la nuit passée Dieu lui avoit commandé de se faire Chrétien; que sa conversion étoit sincère & fidelle; & qu'elle seroit peut-être de quelque conséquence pour les autres: *Ce n'est pas qu'il soit besoin d'autre convertisseur que de celui-là*, ajouta-t-il en souriant, & en montrant le chapelain qui l'avoit si maltraité. *Pour réduire les Maures les plus obstinés, Votre Seigneurie Révérendissime, n'a qu'à les mettre sous la garde de ce Lion; il n'y en aura pas un seul qui ne soit Chrétien en fort peu de jours.* L'Archevêque l'embrassa avec beaucoup de joie, lui fit donner un habit de soie couleur d'écarlatte, & le baptisa, après lui avoir donné lui-même les instructions nécessaires. Il voulut être nommé en son baptême Fernand Gonzalès, parce qu'autrefois il avoit fait un combat dans la plaine de Grenade, avec Gonzalès, surnommé depuis le Grand-Capitaine, à qui il avoit disputé la victoire, & dont il avoit éprouvé la

Eug. de Roblès ibid. Alvar. Gomez ibid.

valeur & la générosité. Il savoit de plus que ce grand homme étoit intime ami de Ximenès.

Cette conversion avança fort le dessein des archevêques : car aussitôt qu'on apprit que Zégri s'étoit fait Chrétien, les Maures vinrent en foule demander le baptême, & l'exemple de cet homme accrédité parmi le peuple, détermina les plus opiniâtres à renoncer à leurs erreurs. Ximenès le retint toujours dans sa maison depuis ce temps-là ; lui donna des pensions convenables à sa qualité, & l'employa dans des occasions importantes, où il fit voir non-seulement un grand courage pour le service des Rois Catholiques, mais encore un grand zèle pour la religion, & pour la foi qu'il avoit embrassée.

L'archevêque de Tolède voyant les esprits ébranlés par cet exemple, résolut de se servir de cette conjoncture, pour détruire le mahométisme dans Grenade. Il fit redoubler les instructions, il redoubla lui-même ses libéralités ; ensorte qu'encore qu'il eût de grands revenus, & qu'il ne réservât presque rien pour lui, il ne laissa pas de s'endetter pour quelques années. Plusieurs étoient d'avis de laisser tomber insensiblement cette religion, & de ne pas presser une affaire que le temps acheveroit de lui-même. Mais il répondoit, que ce n'étoit pas-là une conduite à tenir dans les affaires de conséquence, & où il s'agissoit du salut des ames ; qu'on ne pouvoit assez-tôt abolir le mal, & qu'il se perdoit un grand nombre d'ames par ces ménagemens ; que trop de prudence humaine avoit souvent entretenu les fausses religions ; qu'encore qu'il ne fallût point faire de violence, il falloit avoir de l'empressement, & que lorsqu'on avoit commencé d'affoiblir une secte, il étoit nécessaire de la détruire entièrement, parce que les partis affoiblis se réunissoient plus étroitement pour se maintenir.

Eugen. de Robles ibid.

Ayant donc gagné les docteurs mahométans, il leur ordonna de lui apporter tous les alcorans, & autres livres de leur doctrine, de quelque auteur qu'ils fussent, & de quelque matière qu'ils traitassent ; & après en avoir amassé jusqu'à cinq mille volumes, il les fit brûler publiquement, sans épargner ni enluminures, ni reliures de grand prix, ni autres ornemens d'or & d'argent, quelque prière qu'on lui fît, de les faire servir à d'autres usages, voulant effacer toutes les marques de ces erreurs, & faire oublier autant

qu'il pourroit, qu'on les eût jamais suivies en Espagne. Il réserva seulement quelques livres de médecine, dont cette nation avoit toujours été très-curieuse, qu'il envoya à la bibliothèque du collége d'Alcala.

Jusqu'à ce jour tout avoit réussi à ce Prélat, & il étoit venu à bout des choses les plus difficiles. Ce n'est pas qu'il n'y eût même des gens sages, qui n'approuvoient pas qu'il eût employé, pour la conversion de ces infidelles, des moyens qui n'étoient pas évangéliques. On lui représenta qu'il ne convenoit pas d'obliger par présens, ou par contrainte de professer la foi de Jesus-Christ; qu'il falloit la persuader par la charité; & que les conciles de Tolède, dont l'autorité a été si grande dans l'église, avoient défendu très-sévèrement qu'on ne fît aucune violence à personne pour croire en Jesus-Christ, & qu'on ne reçût à la profession de la foi, que ceux qui l'auroient souhaité avec une volonté libre & sincère, après une mure délibération. Mais il suivit en cela son propre conseil, disant que c'étoit faire grâce à ces ames rebelles & paresseuses, de les pousser dans les voies de leur salut, & que le bien ne pouvoit être mieux employé, qu'à les gagner à Jesus-Christ.

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. l. 2.

Après avoir ainsi montré son zèle, il fit paroître sa fermeté dans une rencontre qui faillit à lui faire perdre tout le fruit de ses travaux, de ses exhortations & de ses aumônes. Il se trouvoit parmi les Maures plusieurs déserteurs ou relaps, qui avoient abandonné la religion Chrétienne après l'avoir embrassée. La cour les regardoit comme des rebelles, & l'inquisition de la foi, qui venoit d'être établie en Espagne, croyoit avoir droit de les poursuivre comme coupables. L'Archevêque de Tolède eut ordre de chercher les moyens de les faire revenir; & les inquisiteurs généraux lui donnèrent tout leur pouvoir, afin qu'il procédât contr'eux dans les formes du droit, & selon les règles de leur tribunal. Il en ramena quelques-uns par ses remontrances; il exerça sur les plus opiniâtres sa juridiction, les renfermant dans les prisons, & leur ôtant leurs enfans, pour les faire élever dans la religion Chrétienne, à laquelle il croyoit qu'ils appartenoient par le titre de l'abjuration de leurs pères.

AN. 1499. *Zurita l. 3. c. 44. t. 5. Mariana hist. Hisp. l. 27. c. 5.*

Les Maures qui n'étoient pas dans ce cas, furent alarmés, & craignirent qu'on ne les traitât généralement

comme ces relaps. Ils se jetèrent sur les huissiers de l'inquisition, & leur enlevèrent les prisonniers qu'ils emmenoient. Il y avoit dans Grenade un faubourg appelé *Albaycin*, élevé par sa situation au-dessus du reste de la ville, & séparé par une muraille, qui contenoit environ cinq mille maisons. Le maitre d'hôtel de l'Archevêque, nommé Salzedo, étoit allé par hasard en ce quartier-là, avec deux jeunes hommes de la maison. Quelques-uns des habitans de ce faubourg, qui avoient eu déjà des différents avec Salzedo, lui dirent en passant quelques paroles offensantes : il répliqua avec menaces : on s'échauffa de part & d'autre, & des paroles on en vint aux mains. Les deux jeunes hommes furent tués, & le maitre d'hôtel alloit avoir le même sort, s'il ne se fût jeté dans une maison, où il demeura caché jusqu'à ce que le tumulte fût apaisé.

Alvar. Gomez de reb. gest. 5. Xim. lib. 2. Eug. de Robles cap. 14.

Cependant la populace se souleva. L'image de leur ancienne liberté ; l'occasion de la recouvrer ; la haine qu'ils avoient contre ce Prélat, qui avoit converti plusieurs familles, & qui leur vouloit imposer, à ce qu'ils disoient, un nouveau joug, les excitoient à la révolte. La sédition s'alluma par-tout, & l'Albaycin fut incontinent tout en armes. Le bruit passa bientôt du faubourg jusques dans la ville. Ceux qui étoient nouvellement convertis, & qui avoient dessein de reprendre leur ancienne secte, & ceux qui souhaitoient du changement & du désordre dans les affaires, se liguoient ensemble. La nuit qui survint, fit que les gens de bien se renfermèrent, & cédèrent à la fureur qu'ils ne pouvoient plus arrêter.

Petr. Martyr. ep. 212. lib. 13. Zurita l. 3. c. 44 n. 5.

Ce peuple, ainsi ému, alla tumultuairement investir la maison de l'Archevêque, qu'il regardoit comme intéressé à venger la mort de ses gens, & dont il craignoit le crédit & la sévérité naturelle. Peu de jours auparavant on n'entendoit par les rues que chansons à sa louange, & l'on ne vit que gens armés, qui venoient pour se défaire de lui & de ses domestiques, contre lesquels ils étoient irrités. Dans cette extrémité toute sa maison prit les armes & se disposa à le défendre. Quelques-uns de ses amis, qui étoient accourus à son secours, le supplièrent de se tirer promptement d'un péril si évident, & s'offrirent de le conduire par des chemins détournés jusques dans l'Allambre, où le comte de Tendille commandoit : mais ils ne purent l'y résoudre.

Mariana hist. Hisp. l 27. c. 5. Zurita l. 3. c. 44. Alvar. Gomez lib. 2.

Il protesta que tandis qu'il les verroit en danger, il ne mettroit pas sa personne en sureté, & qu'il demeureroit pour les consoler; qu'en tout cas il mourroit avec constance & ne feroit rien d'indigne de son caractère.

Toute cette nuit se passa dans une grande agitation; les serviteurs de l'Archevêque se préparoient à résister à cette populace : les uns faisoient garde, les autres se retranchoient. La fermeté d'un si bon maître leur donnoit du courage à tous, & l'amour qu'il avoit pour eux les engageoit à tout faire pour sa défense. A la pointe du jour, comme le désordre augmentoit, ce Prélat fit savoir au comte de Tendille, qu'il étoit temps d'arrêter ces séditieux, qu'il leur ordonnât de poser les armes, & qu'il tînt sa garnison prête à tout événement. Cependant il fit venir les Alfaquis & voulut lui-même parler à la populace mutinée, qui suspendit pour un temps sa fureur. Le comte de Tendille descendit de la citadelle, & vint se rendre auprès de lui avec deux compagnies des gardes & d'autres troupes choisies; & quelque ordre qu'on donnât, quelque soin qu'on prît d'apaiser ce tumulte, il ne cessa que dix jours après.

Dès que Ximenès vit que la rebellion s'échauffoit, il crut qu'il en devoit donner avis aux Rois Catholiques. Comme il étoit en peine de trouver un courrier qui leur portât cette nouvelle en diligence, un des principaux de la ville, qui lui étoit fort affectionné, lui présenta un esclave nègre d'une si grande vitesse, qu'il faisoit vingt-cinq ou trente lieues par jour, & l'assura que ses lettres seroient rendues le lendemain, s'il vouloit le dépêcher ce jour-là. L'Archevêque fait venir l'esclave, lui donne sa dépêche, lui commande de faire diligence, d'arriver le jour d'après à Seville où étoit la cour, de rendre ses lettres à la Reine & de se faire introduire par Almaçan secrétaire de ses commandemens. L'esclave promit de s'acquitter ponctuellement de sa commission : mais s'étant enyvré plusieurs fois sur le chemin, il oublia ce qu'il avoit promis & n'arriva que le cinquième jour à Seville. Le Roi cependant, avoit reçu la nouvelle du soulèvement de Grenade. On lui mandoit que la Ville étoit perdue, que les Maures y étoient les maîtres, & que ce malheur étoit arrivé par le zèle indiscret de l'Archevêque de Tolède, qui avoit voulu les faire

Mariana hist. Hisp. l 27. c. 5. Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximenès. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 2.

Chrétiens par force, & les convertir sans leur donner le temps de s'instruire. La perte d'une ville qu'il avoit conquise avec tant de peine l'affligeoit, & tous les courtisans en murmuroient avec lui.

La Reine, protectrice de ce Prélat, ne savoit ce qu'elle en devoit croire. Elle étoit surprise qu'il n'eût rien écrit pour se justifier. L'estime qu'elle avoit pour lui l'obligeoit à suspendre son jugement; & comme elle cherchoit des raisons pour l'excuser, le Roi lui répartit brusquement : *Voilà donc*, Madame, *toutes nos victoires, qui ont coûté tant de sang à l'Espagne, ruinées en un moment par l'opiniâtreté & par l'indiscrétion de votre Archevêque.* Comme ce reproche paroissoit juste, la Reine le souffrit patiemment. Mais elle reconnut qu'il restoit encore dans le cœur de Ferdinand, quelque chagrin de ce qu'elle avoit préféré Ximenès à D. Alonse d'Aragon son fils, & ce fut ce qui la toucha très-sensiblement. Elle écrivit incontinent à l'Archevêque des lettres remplies de douleur & de plaintes, & le pria de lui donner au plutôt les moyens de le justifier auprès du Roi.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 2. Eug. de Roblés vid. del. Card. c. 14. Mariana hist. l. 27. c. 5.

Ce Prélat connut alors la faute qu'il avoit faite de s'être servi, dans une affaire de cette conséquence, d'un esclave sans intelligence & sans honneur. Il n'employa jamais depuis, même dans les petites choses, que des gens sages, & il disoit souvent, que rien n'étoit plus important que de connoître par soi-même les personnes dont on a dessein de se servir, & que celui qui dans les administrations publiques choisissoit sans discernement ceux qu'il employoit, faisoit souvent mal ses affaires, & n'avoit qu'à s'en prendre à son mauvais choix.

Cependant l'esclave arriva avec ses lettres, & les Rois commencèrent à s'apaiser, & à reconnoître qu'il avoit eu en cette rencontre, le même zèle qu'il avoit toujours fait paroître pour leur service. L'Archevêque dépêcha incontinent F. François Ruys, autrefois son compagnon, pour informer Leurs Majestés de tout ce qui s'étoit passé; & pour leur dire de sa part, qu'il remettroit bientôt le peuple de Grenade en son devoir, & qu'il iroit leur rendre compte de sa conduite, aussitôt qu'il auroit rétabli l'ordre & la paix dans cette ville. Ce religieux s'acquitta heureusement de sa commission, & représenta si bien les peines que

son maître avoit prises pour la conversion de ces peuples, les dépenses qu'il avoit faites, & les dangers qu'il avoit courus, sans y avoir d'autre obligation, que celle que lui imposoit son propre zèle, ni d'autre intérêt que celui de la gloire de Dieu, & du service de l'état & de la religion; que la Reine fut très-satisfaite, & le Roi même avoua qu'il s'étoit un peu trop hâté de blâmer un si fidelle ministre.

Enfin l'Archevêque partit lui-même de Grenade; & quoiqu'il eût appris la colère de Ferdinand & les mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès de lui, contre l'avis de ses amis, qui lui conseilloient de ne paroître point à la cour, que l'orage ne fût entièrement passé, il se rendit à Seville auprès de Ferdinand & d'Isabelle. Il les entretint des affaires de Grenade; des moyens dont il s'étoit servi pour la conversion de ce peuple, qu'il n'avoit osé communiquer à Leurs Majestés, de peur que par trop de prudence elles ne s'y opposassent; & leur fit connoître qu'ils pourroient tirer de grands avantages de la faute que les Maures venoient de faire. Sa présence acheva de dissiper les cabales qui se formoient à la cour contre lui; & le succès de son entreprise fut à la fin si heureux, que les Rois Catholiques, bien loin de le blâmer, lui furent bon gré d'avoir osé tenter une affaire si difficile. Car tous les habitans de l'Albaycin ayant été déclarés criminels de lèze-majesté, comme on leur proposa le choix ou du supplice, ou du baptême, il n'y en eut pas un seul qui ne demandât d'être baptisé; & tout ce qui restoit d'infidelles dans les autres quartiers de la Ville ou dans les bourgades voisines, au nombre de cinquante mille, se rendirent Chrétiens presque en même-temps.

Petr. Martyr. l. 13. epist. 215.

Zurita l. 5. c. 44. t. 5.

L'Archevêque de Grenade reçut avec beaucoup d'affection cette nouvelle partie de son troupeau, & travailla de tout son pouvoir à ramener ces infidelles, qui s'étoient convertis plus par crainte ou par imitation, que par inclination & par connoissance. Comme le travail étoit grand, Ximenès vint le partager avec son confrère; & rien n'étoit plus édifiant que de voir les deux plus grands Evêques d'Espagne catéchiser tous les jours ces ames grossières, & descendre aux derniers offices de l'instruction chrétienne. Ils appelèrent de tous côtés des prédicateurs & des prêtres

pour leur enseigner nos mystères. Ils les accoutumèrent à d'aller à la messe, de voir les cérémonies de l'église, & d'entendre chanter les pseaumes. Quoiqu'ils eussent toujours agi de concert, il y eut un point où ils furent d'avis différent. L'Archevêque de Grenade, pour attirer ces nouveaux Chrétiens aux divins offices, avoit ordonné qu'on récitât en langue vulgaire des leçons de l'ancien & du nouveau Testament qui s'y rencontrent, & permettoit qu'on imprimât les livres de la messe, & sur-tout les épîtres, & les évangiles traduits en Arabe.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 2. L'Archevêque de Tolède disoit au contraire qu'il n'étoit pas à propos d'exposer au mépris de ces demi-convertis, les livres des saintes Ecritures ; qu'il falloit leur persuader & leur faire goûter la religion, avant que de la leur rendre si familière ; que dans ces siècles si éloignés de la foi & de la docilité des premiers chrétiens, rien ne convenoit moins, que de mettre indifféremment entre les mains de tout le monde ces oracles sacrés, que Dieu fait concevoir aux ames *2. Petr. 3. vers. 16.* pures, & que les ignorans, selon l'apôtre S. Pierre, corrompent & tournent à leur propre perte ; que c'étoit la nature des petits esprits de ne pas estimer ce qu'ils ont toujours devant les yeux, & de révérer les choses cachées & mystérieuses ; que les peuples les plus sages avoient toujours éloigné des secrets de leur religion le profane vulgaire, & que Jesus-Christ lui-même, qui est la sagesse du Père, n'avoit si souvent parlé par figures & par paraboles, que pour cacher aux troupes grossières, ce qu'il vouloit révéler en particulier à ses Disciples.

Il ajoutoit qu'il étoit bon de publier dans la langue du pays des catéchismes, des prières, des explications solides & simples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifians, & autres écrits propres à éclairer l'esprit des peuples, & à leur inspirer l'amour de la religion, tels qu'il avoit dessein de donner au public au premier loisir qu'il auroit. Mais que pour l'ancien & le nouveau Testament, où il y avoit plusieurs endroits qui demandoient beaucoup d'attention, d'intelligence & de pureté de cœur & d'esprit, il valoit mieux les laisser dans les trois langues, que Dieu avoit permis qu'on eût comme consacrées sur la tête de J. C. mourant : qu'autrement l'ignorance en abuseroit, & que ce seroit un moyen de séduire les hommes charnels qui ne

comprennent pas ce qui est de Dieu, & les présomptueux qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il prévoyoit dès-lors l'abus que les dernières hérésies devoient faire des écritures. Ceux qui étoient de l'avis contraire eurent peine à se relâcher là-dessus ; mais il fallut déférer aux raisons & aux remontrances d'un Prélat qui donnoit beaucoup de poids & d'autorité à ses opinions.

Depuis ce temps-là, Ximenès fut plus estimé & plus respecté qu'auparavant. La fermeté qu'il venoit de témoigner dans les troubles de Grenade, le courage qu'il avoit eu d'aller trouver les Rois dans le temps même de sa disgrace, avoient donné une grande opinion de lui. La conversion d'un peuple barbare contre toute espérance, & contre les règles ordinaires de la prudence humaine, fit croire qu'il avoit de plus grandes vues que les autres hommes. Ainsi les courtisans, qui avoient voulu le détruire, connurent enfin qu'ils ne pouvoient mieux faire que de l'honorer.

Il ne s'appliqua pas moins au soulagement & au salut des Indiens qu'à celui des Maures. Le nouveau monde avoit été découvert depuis quelques années par l'industrie de Christophle Colomb, sous les auspices des Rois Catholiques. Le gouverneur, les capitaines & les soldats qu'on y avoit envoyés, traitèrent d'abord si indignement ces nations assujetties, qui étoient d'ailleurs sans protection & sans défense ; que les premières nouvelles qu'on en reçut, furent les plaintes que quelques gens de bien osèrent en faire. Comme tous ceux qui passoient dans ces pays nouvellement découverts, avoient dessein de s'enrichir, ils ne songeoient qu'à dépouiller ces misérables & à les tourmenter, pour leur faire découvrir l'or qu'ils avoient caché ; & quoiqu'ils eussent ordre de prendre soin de leur instruction, & de leur donner de bons exemples, ils ne pensoient ni au salut de ces peuples, ni au leur.

Ces nouvelles arrivèrent dans le temps que Ximenès étoit à la cour, & les Rois le consultèrent sur les moyens de remédier à ces désordres. Il leur conseilla d'envoyer des religieux qui pussent instruire & édifier ces idolâtres, & de leur donner assez d'autorité pour réprimer l'avarice & la licence des chrétiens. Il les choisit lui-même, & voulut que F. François Ruyz, en qui il avoit beaucoup de confiance, & deux autres religieux du même Ordre dont il se servoit, fussent

Fern. de Pulgar. vd. de Card. Xim. les chefs de cette mission, voulant bien se priver, pour l'intérêt de la religion, du secours & des consolations qu'il recevoit de ces hommes, qui lui étoient devenus comme nécessaires. Il crut que dans les affaires qui regardoient la gloire de Dieu, on devoit se dépouiller de toute affection humaine; qu'il ne falloit envoyer dans ces pays éloignés & barbares, que des personnes d'une solide érudition, & d'une piété connue, & qu'il importoit beaucoup par qui cette première foi seroit plantée & cultivée. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 2.* L'Archevêque dressa lui-même leurs instructions, & leur recommanda sur toutes choses de travailler avec patience à l'établissement de cette église naissante; de prêcher avec zèle la foi de Jesus-Christ à ces idolâtres, d'adoucir leurs peines autant qu'ils pourroient, & de les gagner par leur charité. Il fit donner à François Ruys un pouvoir d'informer contre ceux qui avoient abusé de l'autorité de leurs charges, & lui ordonna d'arrêter les violences qu'on faisoit à ces peuples, en faisant punir sévérement les coupables.

Ces bons religieux travaillèrent durant deux ans avec tant de succès, qu'à certains jours ils baptisèrent jusqu'à deux mille personnes. Il n'y eut que François Ruys qui, n'ayant pu s'accoutumer à l'air de ces climats, fut obligé de revenir six mois après, laissant ces peuples tranquilles, & amenant avec lui le gouverneur de la nouvelle Espagne, pour lui faire rendre compte au conseil royal de ses concussions, & d'autres crimes dont on l'accusoit. *Eug. de Robles vid. del Card. Xim. cap. 16.* Il rapporta plusieurs curiosités, entre autres, un grain d'or pesant plus de mille ducats, & le plus gros qui soit venu de ce pays-là, qu'il donna au Roi; & un petit coffre qu'il présenta à Ximenès, où étoient des idoles de formes épouvantables, sous lesquelles les Indiens disent que le démon leur apparoît. Leurs corps étoient faits de petites écailles, ou mailles d'os de certains poissons extraordinaires; & ce coffre se garde encore dans le grand collége de l'université d'Alcala.

Les choses étant ainsi réglées, & tout ayant succédé selon les désirs de l'archevêque de Tolède, il se trouva tout d'un coup saisi d'une langueur causée par les soins qu'il avoit pris & les chagrins qu'il avoit eus à Grenade. Ce qui lui donna lieu de demander congé à la Reine, & de se retirer dans son diocèse, où il souhaitoit depuis long-temps de retourner. Dès qu'il y fut, il s'appliqua entièrement à

reconnoître, si la discipline qu'il avoit établie étoit observée ; & il trouva tout dans un si grand ordre, qu'il en fit rendre publiquement des actions de grâces à Dieu. Il faisoit presser les bâtimens de ses colléges, & commençoit à reprendre un peu de santé, lorsqu'il fut rappelé à Grenade par la Reine, à l'occasion d'une seconde révolte des Maures.

Il y a un peu au-dessus de Grenade une chaîne de montagnes, qu'on appelle *Neigeuses*, parce qu'elles sont presque toujours couvertes de neiges. Elles ne laissent pas d'être habitées, & dans des valons spacieux qu'elles renferment, il y a des villages qui contiennent beaucoup de peuple. Les hommes y étoient assez aguerris. Ceux qui n'avoient pas voulu renoncer à la secte de Mahomet, s'étoient réfugiés parmi eux, résolus de maintenir leur religion, & de se défendre à la faveur de ces montagnes. Pour commencer leur révolte, ils massacrèrent quelques religieux, qu'on avoit envoyés pour les exhorter à embrasser la foi de Jesus-Christ ; après quoi ils prirent les armes. Plusieurs bourgades du voisinage se joignirent à eux, & toute cette contrée qu'on nomme les *Roches Vermeilles*, à cause de la couleur que le soleil levant leur donne, se soulevèrent presque en même temps. *Zurita. Annal. Arag. l. 4 c. 27. 31. t. 5.*

Les Rois Catholiques apprirent cette nouvelle avec beaucoup de chagrin & d'inquiétude, parce qu'ils prévoyoient qu'ils auroient à faire à des gens opiniâtres, retranchés dans des lieux presque inaccessibles, où l'on avoit perdu plus de monde dans la conquête de ce royaume. Zégri & le gouverneur de Vélez, quoique convertis, eurent ordre de se rendre à Seville auprès de la Reine, parce qu'ils avoient eu beaucoup de crédit parmi ceux de leur nation, & qu'ils auroient pu se rendre chefs du parti. On donna des gardes à la Reine de Grenade & à ses deux fils : car encore qu'elle eût été baptisée, sa conversion ne paroissoit pas sincère, & l'on craignoit qu'elle ne pervertît ses enfans, qui étoient venus loger depuis peu avec elle. La reine Isabelle envoya querir quelques-uns de leurs docteurs, & sur-tout l'un des plus considérés d'entre eux nommé Edrix, pour tâcher de les gagner par ses exhortations & par ses caresses, ou du moins pour empêcher que par leurs persuasions ils n'entretinssent les autres dans leur révolte. *Zurita. Anna. Arag. l. 3. c. 45 t. 5.*

Après toutes ces précautions, on fit marcher la cavale-

rie, qui étoit dans l'Andalousie : on assembla toutes les troupes des environs ; & le Roi s'étant mis à la tête, força lui-même les passages, & assiégea ces rebelles dans leurs retraites, les fit attaquer par plusieurs endroits, & après divers combats donnés coup sur coup, où il perdit plusieurs personnes de qualité, il se rendit le maître de ces montagnes, châtia sévérement la rebellion, & revint à Grenade.

Cette guerre donna beaucoup de soin & de peine. La Reine étoit d'avis de chasser les Maures de ces lieux-là, & d'y faire de nouvelles colonies, & le Roi le jugeoit si nécessaire, qu'il dit plusieurs fois à ses courtisans : *Il seroit plus convenable pour le service de Dieu & pour le mien, qu'ils sortissent Maures de mon royaume, que d'y demeurer chrétiens comme ils sont.* Ils firent enfin publier un édit portant que ceux qui voudroient embrasser de bonne foi la religion de Jesus-Christ demeureroient en liberté dans leurs maisons ; que ceux qui voudroient conserver la religion de Mahomet, sortiroient du royaume, & passeroient dans trois mois en Afrique. On leur fit donner durant ce temps-là des instructions & des avertissemens salutaires par plusieurs personnes savantes & pieuses ; & l'édit fut ensuite ponctuellement exécuté.

Zurita lib. 4. Annal. c. 33. t. 5.

Au premier bruit de cette révolte, les ennemis de Ximenès publièrent que c'étoit une suite de la première, & renouvelèrent leurs plaintes contre lui. Ils lui imputoient tous les mécontentemens des Maures, & tâchoient d'aigrir encore l'esprit du Roi, en lui représentant que la cause de ces malheurs étoit l'indiscrétion de certaines personnes, qui, contre les formes prescrites & les moyens communs de la vocation, avoient désespéré ces infidelles. C'étoit pour cela que la Reine l'avoit mandé. Il partit, & avant que d'être arrivé, il apprit par les lettres de ses amis, que le Roi avoit réduit ces rebelles, qu'il en avoit puni une partie, & que le reste avoit abjuré sa religion, & reçu le baptême & la foi de Jesus-Christ ; ce qui lui donna une extrême joie.

Zurita l. 3 c. 45. t. 5.

AN. 1500

Cette victoire du Roi ôta aux ennemis de l'Archevêque le prétexte qu'ils avoient de le décrier. Il arriva à Grenade, & fut reçu avec beaucoup d'honneur de Leurs Majestés, qui lui firent donner un appartement dans l'Allambre où elles étoient logées, & lui marquèrent toute l'estime & toute

Alvar. Gomez lib. 2. Eug. de

l'affection qu'il pouvoit espérer. Il y demeura environ deux mois avec assez de santé ; mais comme il passoit tous les jours à traiter d'affaires, ou à instruire les Maures qu'il avoit convertis, & à les interroger sur leur créance ; il se trouva enfin fort fatigué, & tomba dans une grande maladie. Ses forces diminuoient visiblement. Une fièvre lente minoit ce corps sec & exténué par ses travaux ; & les médecins voyant que leurs remèdes ordinaires ne pouvoient le soulager, commencèrent à douter de sa guérison. Les Rois qui en étoient extrêmement en peine, l'allèrent voir plusieurs fois, & tâchèrent de le consoler. La Reine surtout, le trouvant dans une si grande foiblesse, fit appeler les médecins, & après leur avoir demandé leur avis, elle leur représenta que le palais étant sur une hauteur, & l'appartement qu'on avoit donné à l'Archevêque, fort ouvert & fort élevé, il étoit à craindre que l'air ne fût trop vif pour un homme aussi abattu & aussi desséché que lui, & qu'il seroit peut-être bon de lui faire changer de lieu.

Roblés vid. del Card. Xim. cap. 16.

Ils répondirent qu'en l'état où il étoit, on pouvoit tenter toutes choses. Cette Princesse lui fit incontinent donner cet avis ; le priant, puisque les médecins le jugeoient ainsi à propos pour sa santé, de se faire transporter au Xénéralife. C'étoit une maison de plaisance hors de l'Allambre, très-agréable par ses jardins, ses vergers & ses fontaines, qui regarde toute la ville en perspective, & dont la vue s'étend sur une vaste & belle plaine. Les rois de Grenade l'avoient fait bâtir & y passoient ordinairement le printemps pour y jouir, dans cette belle saison, des plaisirs de la campagne & de la pureté de l'air.

Ximenès suivit le conseil de la Reine, plus par complaisance, que par inclination. Aussi ne fut-il pas soulagé dans un séjour si agréable. Il y étoit depuis un mois, & une fièvre de langueur consumant insensiblement ses forces, sembloit devoir l'emporter en fort peu de jours. Les médecins avoient essayé inutilement tous leurs remèdes, & confessoient qu'ils étoient au bout de leur art. La Reine le vint voir encore une fois, & voulut bien lui donner cette dernière marque de sa bienveillance. Comme il étoit en cette extrémité, une femme d'assez bonne famille parmi les Maures, qui s'étoit convertie des premières, & qu'il avoit depuis mariée à un de ses domestiques, se trouvant dans sa

Alvar. chambre, où quelques-uns de ses intimes amis raisonnoient
Gomez sur sa maladie, s'approcha d'eux, & leur dit qu'elle con-
de reb. noissoit dans Grenade des personnes plus capables de le
gest. Xim. l. 2. guérir, que les médecins qui le traitoient; qu'il y avoit sur-tout une femme, qui, par la communication qu'elle avoit eue avec des médecins Arabes, & par sa grande expérience, étant âgée de plus de quatre-vingts ans, avoit appris de très-bons secrets, & sans saignée ni breuvage, guérissoit souvent des malades désespérés, par certains baumes qu'elle faisoit; & que si on vouloit se servir de ses remèdes, il y avoit lieu d'espérer qu'elle rendroit la santé à l'Archevêque.

La proposition fut écoutée, & le Prélat y consentit. Le désir & l'espérance de guérir font qu'on prête l'oreille à tout. Il est aisé de se dégoûter des médecins, quand on n'en reçoit pas tout le secours qu'on en attend. Cette bonne femme fut appelée, & conduite vers le malade. Elle lui toucha le pouls, & reconnut soigneusement tout l'état de la maladie. Après quoi elle dit que le mal étoit grand, & qu'il ne falloit pas s'étonner que la médecine ordinaire n'eût pu le guérir; qu'elle espéroit pourtant, avec l'assistance de Dieu, sous la protection duquel étoit ce grand homme, que dans huit jours elle le guériroit par le moyen de quelques simples dont elle connoissoit la vertu; qu'elle demandoit pour toute grâce qu'on n'en parlât pas aux médecins, qui se moquent de ces petits remèdes de femmes, & qui réduisent tout à certaines maximes de l'art, avec des termes savans, dont elle n'étoit pas capable; que ce n'étoit pas qu'elle les craignît, étant assurée de la force de ses remèdes, mais qu'ils ne manqueroient pas de la troubler par des questions inutiles, ou de jeter des craintes & des défiances dans l'ame de l'Archevêque; & qu'il importoit au malade & à celle qui le traitoit, d'avoir l'un & l'autre l'esprit tranquille; qu'au reste, elle n'usoit que de médicamens externes, qui ne pouvoient donner aucun soupçon, & qu'elle savoit que le don des guérisons vient de Dieu, & non pas d'aucune puissance humaine.

On trouva beaucoup de raison dans le discours de cette femme; & pour la contenter, on eut grand soin que les médecins ne sussent rien de ce qu'elle feroit. Elle venoit la nuit dans la chambre du malade, quand tout le monde

étoit sorti, & le faisoit frotter à loisir d'une espèce d'huile qu'elle avoit composée de plusieurs herbes odoriférantes. Le Prélat se trouva bientôt soulagé, & le huitième jour, non-seulement il fut sans fièvre, mais encore il sentit quelque gaieté. L'envie lui ayant pris de se lever, on fut surpris de le voir en état de se soutenir. Dès qu'il eut commencé à reprendre ses forces, on lui conseilla de se faire porter sur le rivage du Darre & de s'y promener doucement, parce que l'air y étoit si pur & si sain, que de tout temps les malades y venoient chercher la santé, & se faisoient même porter dans leur lit, sur un petit pont qui est vers l'Allambre. Après qu'il se fut un peu fortifié, il s'en retourna chez lui pour y vivre en repos, & pour s'y rétablir entièrement, & ne fut pas plutôt arrivé à Alcala, qu'il se trouva en parfaite santé.

Comme son dessein étoit de ramener en ce lieu-là, de toutes les universités chrétiennes, les lettres divines & humaines qui avoient été comme bannies d'Espagne, il entreprit d'embellir cette ville. Il fit paver les grands chemins, secher les eaux que les pluies fréquentes avoient répandues dans cette plaine, & réparer les édifices publics que le temps avoit ruinés. Ce fut-là que François Ferrera, abbé de S. Juste, qu'il avoit envoyé à Rome, lui apporta les bulles d'Alexandre VI & de Jule II, pour l'érection de l'université d'Alcala, avec toutes les grâces & tous les priviléges qu'on pouvoit souhaiter. Leon X les augmenta depuis par l'affection qu'il avoit pour les lettres, & par le désir d'obliger l'Archevêque, qui fut toujours en très-grande considération auprès des souverains Pontifes, tant à cause du respect & de la vénération qu'il eut pour le saint Siége, qu'à cause des services importans qu'il rendit aux Papes en diverses rencontres, comme on verra dans la suite.

A peine eut-il demeuré quelques mois à Alcala, que la Reine lui fit savoir qu'elle avoit convoqué les états à Tolède, & qu'elle s'y rendroit bientôt. Après la mort du prince Michel, les Rois Catholiques avoient envoyé l'évêque de Cordoue en Flandres, pour solliciter l'archiduc Philippe d'Autriche de venir incessamment en Espagne, avec la princesse Jeanne leur fille, prendre possession des royaumes, qui devoient leur appartenir. Ils connoissoient l'humeur de leur gendre. Il étoit bon, facile, familier, sin-

Zurit. Annal. Arag. l 4. c. 40. & 5. cère. Ses occupations ordinaires étoient la chasse ou le jeu. Il n'avoit point d'ambition, ni de pensée de s'agrandir, n'aimoit point le travail, & ne pouvoit souffrir les affaires, & changeoit de résolution à tous momens, selon les impressions que lui donnoient ceux qui soulageoient sa paresse, ou qui abusoient de sa confiance.

Ferdinand & Isabelle craignoient qu'il ne s'accoutumât à cette vie molle & oisive, & qu'on ne pût lui faire perdre une habitude où il se seroit endurci. Ils vouloient le tirer des mains des Flamands qui le gouvernoient, & s'en rendre les maîtres s'ils eussent pu. Leur grande passion étoit de le détacher de l'inclination qu'il avoit pour la France, ce qui leur donnoit une grande jalousie. Ils espéroient enfin que vivant avec eux il s'accommoderoit aux mœurs de la nation, & qu'avec le temps il apprendroit à régner avec gravité. L'archevêque de Besançon qui avoit été son précepteur, & qui conservoit encore beaucoup de pouvoir sur son esprit, joignit ses sollicitations à celles des ambassadeurs d'Espagne, & le détermina avec beaucoup de peine à ce voyage.

Ce Prince partit avec la princesse de Castille sa femme : ils passèrent par la France, & furent magnifiquement reçus à Paris. L'Archiduc prit séance au Parlement en qualité de Pair du royaume, & renouvela tous ses traités avec le roi Louis XII, & lui donna toutes les marques de soumission & de reconnoissance qu'il pouvoit souhaiter. Mais la Princesse fut si attentive & si circonspecte en ce point, qu'assistant à la messe un jour de cérémonie, elle ne voulut jamais prendre les pièces de monnoie que le Roi lui fit présenter pour aller à l'offrande, de peur de reconnoître sa supériorité, & de faire un acte de sujétion. Le Roi & la Reine de France les régalèrent à Blois quinze jours durant, & les firent conduire à la frontière avec tous les honneurs imaginables; même avec pouvoir de donner grâce aux criminels dans toutes les villes où ils passoient.

Zurita Annal. Arag. l. 4. c. 55. Mariana. hist. Hisp. l. 27. c. 11. Meyer. hist. l. 8.

Les Rois Catholiques ayant appris qu'ils approchoient de Fontarabie, ordonnèrent à toutes les villes de leur rendre les mêmes honneurs qu'on leur auroit rendus à eux-mêmes; envoyèrent le Grand-Prévôt de l'Hôtel & le Gouverneur de Biscaye au-devant d'eux, avec ordre d'exercer leurs offices en leur nom, dès leur entrée dans le royaume; & pour témoigner

témoigner la joie qu'ils avoient de leur arrivée, ils permirent aux personnes de condition de porter des habits de soie; & firent connoître que ceux qui voudroient faire des habits neufs, leur feroient plaisir de s'habiller de couleur : ce qui marque la modestie de ces temps-là. Ils députèrent le connétable de Castille, le duc de Najare & le grand commandeur de Léon à Fontarabie, pour dire à l'Archiduc & à la Princesse, qu'ils auroient une extrême joie de les voir, & que si les affaires de la conversion des Maures, ne les eussent indispensablement arrêtés, ils se feroient avancés pour les recevoir jusqu'à la frontière Zurit. l.4.c.54. Mariana l.17.c.11.

Ces Princes arrivèrent à Fontarabie le 19 de Janvier & passèrent delà à Burgos. Ferdinand & Isabelle firent incontinent expédier des lettres pour les faire reconnoître dans Tolède héritiers présomptifs de leurs états. L'Archevêque y disposa tout; les Rois Catholiques s'y rendirent, & les Princes en même temps. Ils furent reçus & reconnus avec des acclamations extraordinaires; & l'on chercha tous les moyens de les divertir. AN.1502.

Parmi tous les divertissemens de la cour, Ximenès se retiroit, & songeoit à des choses plus importantes. Il considéroit depuis long-temps que rien n'étoit plus nécessaire aux ecclésiastiques, & particulièrement aux théologiens, que la lecture & l'intelligence de la bible, & que pourtant rien n'étoit si négligé par la plupart des docteurs, qui au lieu de s'appliquer à l'étude des livres sacrés, s'amusoient à des subtilités & à des spéculations inutiles. Il crut que cette négligence venoit du peu de connoissance qu'on avoit des langues latine, grecque & hébraïque, qui sont comme le fondement des sciences humaines & des lettres sacrées. Son dessein étoit de fortifier les Catholiques contre les anciennes hérésies, & contre celles qui pourroient naître. On eût dit qu'il prévoyoit ce qui arriva quelque temps après, qu'il s'éléveroit des esprits vains & présomptueux, qui expliquant les saintes Ecritures, selon leur sens, troubleroient l'église de Jesus-Christ, & feroient valoir leur témérité, à la faveur de l'ignorance qui régnoit alors dans le monde. *Alvar. Gomez. de reb. gest. Xim. l. 2.*

L'Archevêque voyant donc une grande corruption de mœurs, même dans les principaux ministres de l'église, craignit que si l'homme ennemi venoit à semer quelques fausses doctrines, par les interprétations captieuses de l'an-

cien ou du nouveau Testament, les simples n'en fussent éblouis, & les doctes ne fussent pas capables de les réfuter. Pour ces raisons, il entreprit de faire travailler à une nouvelle édition de la bible, qui contint pour l'ancien Testament, le texte hébreu, la vulgate, la version grecque des Septante traduite en latin, & la paraphrase chaldaïque avec une version latine, afin que rien ne manquât à cet ouvrage : pour le nouveau testament, le texte grec bien correct & la vulgate. Il voulut qu'on ajoutât un volume d'explication des termes & des façons de parler hébraïques, extrêmement estimée par ceux qui ont une grande connoissance de cette langue.

Vide bibl. Complutens.

C'étoit une entreprise très difficile, & qui demandoit un homme aussi puissant & aussi constant que lui. Il fit venir incontinent les plus habiles personnages de son temps, Demetrius de Crète, grec de nation, Antoine de Nebrissa, Lopès Astuniga, Fernand Pintian, professeurs des langues grecque & latine ; Alfonce médecin d'Alcala, Paul Coronel & Alfonse Zamora, très-savans dans les lettres hébraïques, qui avoient autrefois professé parmi les Juifs, & qui ayant été depuis appelés à la loi de Jesus-Christ, avoient donné des preuves d'une grande érudition & d'une piété très-sincère. Il leur proposa son dessein, leur promit de fournir à toutes les dépenses, & leur donna de bonnes pensions à chacun, il leur recommanda sur toutes choses la diligence & leur dit : *Hâtez-vous, mes amis, de peur que je ne vous manque, ou que vous ne veniez à me manquer ; car vous avez besoin d'une protection comme la mienne, & j'ai besoin d'un travail comme le vôtre.* Il les excita si bien par ses discours & par ses bienfaits, que depuis ce jour-là jusqu'à ce que l'ouvrage fût achevé, ils ne cesserent de travailler.

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. lib. 2.

Il envoya chercher de tous côtés des exemplaires manuscrits de l'ancien Testament, sur lesquels on pût corriger les fautes des dernieres éditions, rétablir les passages corrompus, & éclaircir ceux qui seroient obscurs ou douteux. Le Pape Leon X lui fit communiquer tous les manuscrits de la bibliothèque Vaticane, louant plusieurs fois sa magnificence & sa generosité, & le consultant même dans les affaires les plus importantes de son pontificat. Ce travail dura près de quinze ans sans interruption, & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'une longue & ennuyeuse application ne

lassa pas la constance de ces savans hommes, & que les grandes affaires dont Ximenès fut accablé, ne rallentirent pas son zèle & son affection pour cet ouvrage.

Il fit venir de divers pays sept exemplaires hébreux manuscrits, qui lui coutèrent quatre mille écus d'or, sans compter les grecs qu'on lui envoya de Rome, & les latins en lettres gothiques qu'il fit apporter des pays éloignés, ou qu'il fit tirer des principales bibliothèques d'Espagne, tous anciens pour le moins de huit cents ans: ensorte que les pensions des savans, les gages des copistes, le prix des livres, le payement des voyages, & les frais de l'impression lui coutèrent plus de cinquante mille écus d'or, selon la supputation qu'on en fit alors.

Ce grand ouvrage étant achevé avec tant de soin & de dépense, il le dédia au Pape Léon X, soit pour lui témoigner sa reconnoissance, soit parce que tous les ouvrages qui regardent l'éclaircissement des écritures ne peuvent être plus raisonnablement consacrés, qu'au souverain Pontife, en qui réside la puissance de Jesus-Christ & l'autorité de l'église chrétienne. Le jour qu'on lui apporta le dernier volume il alla vîte le recevoir; & tout d'un coup levant les yeux & les mains au ciel: *Je vous rends grâces, mon Sauveur Jesus-Christ*, s'écria-t-il, *de ce qu'avant que de mourir, je vois la fin de ce que j'ai le plus souhaité*... Puis se tournant vers ses amis qui étoient présens, *Dieu m'a fait la grâce*, leur dit-il, *de faire des choses qui vous ont paru assez grandes, & peut-être assez utiles pour le bien public, mais il n'y en a point dont vous deviez plutôt me féliciter que de cette édition de la bible, qui ouvre les sources sacrées, d'où l'on puisera une théologie plus pure que de ces ruisseaux, où la plupart l'alloient chercher.* Ce fut en effet comme un signal, qui réveilla les esprits pour étudier la religion, & pour se nourrir de la doctrine des saintes Ecritures.

Ortiz. in epist. & Pref. Bibl. Complutens.

Il avoit commencé une édition des œuvres d'Aristote pour les savans; mais il n'eut pas la satisfaction de la voir achevée avant sa mort. Pour empêcher les femmes & les ignorans de s'amuser à lire des romans, il fit imprimer à ses dépens des traités de piété, & des histoires saintes en langue vulgaire, qui donnoient des préceptes ou des exemples des vertus chrétiennes. Il en fit distribuer un grand nombre, soit aux particuliers, soit aux communautés religieu-

ses. Comme les livres de chant & de musique étoient usés dans la plupart des églises : de peur que les louanges de Dieu ne fussent interrompues, il en fit faire une édition en vélin dont il fit présent à toutes les paroisses de son diocèse ; & pour ne rien oublier de tout ce qui peut être utile au public, il fit composer des livres d'agriculture, afin que les laboureurs apprissent à exercer avec soin & avec profit, cet art innocent utile & nécessaire.

Pendant son séjour à Tolède, il visita la bibliothèque de son église, où il y avoit plusieurs manuscrits vénérables par leur antiquité ; & comme elle étoit dans un lieu mal sain & mal propre, il résolut de la faire bâtir magnifiquement dans un bel endroit, & de la rendre par le nombre & par la curiosité des livres, égale à la bibliothèque Vaticane. Mais il fut chargé depuis de tant d'affaires qu'il ne put exécuter ce dessein.

Les archevêques de Tolède étoient si puissans & si considérés en ce temps-là, que ce n'étoit pas assez pour eux de régler leur diocèse, & de remplir les fonctions ordinaires de l'épiscopat, ils étoient encore appelés à d'autres ministères, à faire des expéditions contre les Maures, à maintenir la paix & la tranquillité publique, à soutenir le poids des affaires, à apaiser les séditions & les révoltes des peuples, à porter les Rois à de louables entreprises ; à réformer les abus & à protéger les arts & les sciences, ce que Ximenès fit avec plus d'éclat & plus de réputation qu'aucun de ses prédécesseurs. Cette autorité dans les affaires ecclésiastiques & séculières, s'est diminuée en ceux qui l'ont suivi, soit par l'agrandissement des Rois ; soit par la négligence des Archevêques, soit par la nature des établissemens humains, qui tombent insensiblement dans le déclin.

Alvar. Comez de reb. gest. Xim. l. 2.

Plusieurs choses contribuèrent à la grandeur de Ximenès ; il jouissoit de tout le revenu de l'achevêché sans pensions. Il vivoit sous le roi Ferdinand, qui régnant à la place de ses enfans, sembloit être plutôt son collègue que son maître : de sorte que comme l'Archevêque avoit besoin du crédit & de la faveur du Roi ; le Roi avoit besoin du secours & des conseils de l'Archevêque. De plus, il eut de grandes occasions ; & il se trouva avec un esprit encore plus grand que sa fortune. C'est par-là qu'il parvint à l'ad-

ministration & à la régence de l'état, avec l'approbation des peuples, & sans que les Grands du royaume pussent rien attenter contre lui.

Pour revenir à la bibliothèque de son église, comme il visitoit lui-même tous les livres, afin de savoir quel secours il en pourroit tirer pour ses desseins; il tomba sur plusieurs volumes anciens, écrits en lettres gothiques : ce qui lui donna lieu de rétablir les offices *Gothiques* ou *Mozarabes* qui avoient été en si grande vénération dans la Castille. Les Visigoths, sous l'empire d'Honorius, occupèrent presque toute l'Espagne. Comme ils étoient ariens, ils causèrent tant de désordre dans le culte même catholique de ce royaume, que des cérémonies nouvelles se mêlant avec les anciennes, on y disoit la messe différemment, & chaque église récitoit l'office divin selon les règles qu'elle s'étoit faites. Mais cette nation ayant abjuré l'hérésie par les soins & les instructions de Léandre, archevêque de Seville, & embrassé la foi orthodoxe à l'exemple du roi Recarède : comme il n'y avoit plus de différence de religion, on commença à chercher les moyens d'établir un culte régulier & uniforme, principalement dans Tolède, qui étoit alors la ville royale. On assembla à cet effet un concile qui fut le quatrième de Tolède, où l'on ordonna que dans toutes les églises, un même usage fût observé dans les prières particulières, dans les messes & les psalmodies publiques. On donna le soin de régler cet ordre à Isidore, successeur de Léandre, renommé en ce temps-là pour sa sainteté, & pour sa doctrine.

Autrement. Maçarabes,

Conci. Tolet. quart, c. 2.

Cette discipline dura près de six-vingts ans, jusqu'à ce que les Maures ayant ravagé tous le pays & défait l'armée d'Espagne, se rendirent maîtres de ce royaume. Dans cette calamité universelle, la ville royale tomba entre les mains de ces barbares, qui permirent aux Chrétiens de vivre selon les lois de leur religion. Quoique la plupart préférassent un exil volontaire à cette servitude paisible, plusieurs, qui aimèrent mieux leur pays que leur liberté, acceptèrent la condition, & demeurèrent dans la ville sous la domination des Maures & des Arabes. Ces Chrétiens à cause de ce mélange furent appelés *Mistarabes*, ou selon d'autres auteurs, *Mozarabes*, du nom de Moza, général des Maures & des Arabes, dont nous avons déjà parlé. On leur laissa six

Roderic. Ar. Tolet. lib. 3. c. 22.

églises dans lesquelles ils conservèrent près de quatre cents ans cet office de S. Isidore dans cette ville capitale, & dans toutes les autres des royaumes de Tolède, de Castille & de Léon.

Alcozer. l.1.c.44. Garibay Hist. de Esp. l.8. cap. 41.

Alfonse VI ayant depuis repris, après un long siége, la ville de Tolède sur les Maures, on traita de régler les affaires de la religion, d'établir des paroisses, de consacrer des autels, & de remettre le culte divin dans l'ordre & dans la décence. Ce Roi, par le conseil de Richard, abbé de S. Victor de Marseille, que le Pape avoit envoyé pour rétablir la discipline, eut dessein d'abolir cet office ancien & d'introduire le romain. La reine Constance, qui étoit françoise, accoutumée aux usages de son pays, sollicitoit encore ce changement; & l'abbé Bernard, aussi françois de nation, nommé à l'archevêché de Tolède y consentoit.

Garibay l'a nommée Beatrix, *l.11.c.20.*

Mais le clergé, la noblesse & le peuple s'y opposèrent, & représentèrent qu'ils ne vouloient pas être plus sages que leurs pères; que c'étoit troubler toute la dévotion publique, que d'en abolir les pratiques; qu'on avoit toujours plus de respect pour les anciens usages de la religion, & qu'ils étoient résolus de prier & d'honorer Dieu selon les règles que les conciles de leur pays avoient prescrites, que de saints évêques avoient dressées, & qui s'étoient conservées plusieurs siècles parmi les infidelles. Les contestations furent si grandes sur ce sujet, qu'on fut d'avis, selon la grossiéreté & la barbarie de ce temps-là, de décider l'affaire par un combat. Le Roi choisit un chevalier pour soutenir le parti de l'office romain; le peuple & le clergé en prirent un autre pour défendre le Mozarabe. Ce dernier demeura vainqueur; & l'on crut que la volonté de Dieu s'étoit déclarée par cet événement.

Eug. de Robles del. offic. Muzar. c. 12. Garibay l.11.c.20. Villegas vit. Sancti. Isidori.

Cependant le Roi, la Reine & l'Archevêque firent tant d'instance, & remontrèrent si bien que cette victoire pouvoit être un effet du hasard & non pas un ordre du ciel, qu'il fut résolu de remettre l'affaire à une épreuve qui fût un jugement visible de Dieu. Après des jeûnes, des prières & des processions publiques, on s'assembla dans la grande place de la ville. On y fit allumer un feu, où furent jetés deux missels, un romain, l'autre mozarabe. Le Roi & le peuple s'étant mis en prières, afin que Dieu manifestât sa volonté, on rapporte que le romain fut brûlé, & que l'autre

demeura dans le feu sans recevoir aucun dommage. Le Roi pourtant persista dans sa résolution. Il consentit qu'on se servît du Mozarabe dans les anciennes paroisses de Tolède, où tout ce qui restoit de ces familles chrétiennes qui avoient conservé leur religion parmi les infidelles, seroit reçu comme paroissien naturel, de père en fils. Mais il voulut que dans les autres églises de cette ville & de tout son royaume ; on fit l'office selon l'usage de Rome & de France, quelque répugnance qu'y eussent les peuples. De-là vint ce proverbe : *Les lois vont où les Rois veulent.* Ces races venant à manquer peu à peu, & les paroisses se trouvant désertes, on y mit de nouveaux paroissiens, & par conséquent le nouvel usage de l'église, ensorte qu'on se contentoit d'y chanter la messe à certains jours de fête selon la coutume ancienne.

Roderic, Ar. Tolet. l. 6. c. 26. de commut. Offic. Tolet.

Eug. de Roblés c. 22.

Ximenès, quatre cents ans après, s'étant fait instruire de cette affaire, ne voulut pas laisser perdre la mémoire, ni l'usage de ces saintes cérémonies, instituées par des Saints & approuvées par des conciles. Il examina toutes choses ; & comme il aimoit les traditions anciennes, il prit soin de rétablir cet office. Il employa le docteur Ortiz, chanoine de l'église de Tolède, & deux autres de la même ville, versés dans cette sorte d'érudition, & fit faire une édition des bréviaires & des missels Mozarabes, dont il distribua une infinité d'exemplaires ; & de peur que le temps ne fit perdre une si sainte institution, il fonda dans l'église cathédrale de Tolède, une chapelle magnifique pour treize prêtres, à la charge qu'ils diroient tous les jours la messe & feroient l'office à la manière des Mozarabes.

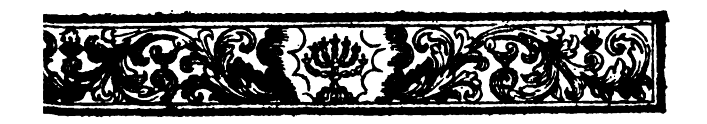
En ce même temps, un citoyen de Tolède d'une condition médiocre, mais d'une grande charité, nommé Jérôme Madrit, avoit entrepris de soulager les pauvres & les malades de la ville, d'assister les veuves & les orphelins, & d'exercer toute sorte d'œuvres de miséricorde. Comme l'Archevêque s'informoit soigneusement des affaires de la ville, & des moeurs même des particuliers, il fit appeler ce bon homme, & après avoir reconnu par les entretiens qu'il eut avec lui, sa dévotion & sa charité, il l'encouragea à persévérer dans ces pieux exercices, l'assura qu'il l'assisteroit de ses conseils, de son autorité & de son argent,

Alvar. Gomez de reb. gestis. Xim. l. 2.

dans toutes les rencontres ; & lui donna d'abord mille écus pour les pauvres.

Jérôme redoubla sa charité quand il se vit ainsi appuyé. Il assembla quelques-uns de ses amis, qui s'engagèrent avec lui à secourir les pauvres honteux, dans les nécessités publiques ou particulières. Ximenès qui voyoit avec joie les fruits que produisoit leur piété les exhorta à s'unir ensemble, leur donna des règlemens pour la conduite des hôpitaux & pour la distribution des aumônes, & leur mit entre les mains des sommes très-considérables. La sécheresse ayant cette année-là, causé une grande disette de vivres & beaucoup de maladies, il leur donna quatre mille muids de bled à distribuer au peuple. Il fit employer en aumônes & en remèdes vingt mille livres, & neuf cents muids de bled qu'il continua de donner presque tous les ans aux pauvres. Enfin, pour accomplir tous les devoirs de la charité, il envoya de temps en temps Jérôme & ses confrères par tout son diocèse, pour faire élever de jeunes enfans, pour marier de pauvres filles, pour secourir les veuves, pour voir l'état des hôpitaux & les soutenir par ses libéralités.





HISTOIRE DU CARDINAL XIMENÉS.

LIVRE SECOND.

PENDANT que Ximenès s'occupoit ainsi dans Tolède,
; Princes lassés des divertissemens qu'on avoit essayé de
ır donner, commencèrent à songer à leurs affaires, & à
rendre chacun où les besoins de l'Etat & leurs intérêts
rticuliers les appeloient. Ferdinand qui avoit appris que
roi de France levoit des troupes de tous côtés, à dessein
attaquer Salses dans le Roussillon, s'avança jusqu'à Gi-
ınne pour y assembler un corps d'armée. L'Archiduc & la AN. 1502
:incesse l'accompagnèrent jusqu'à Aranjues, & passèrent
:-là en Aragon pour s'y faire reconnoître, comme ils
voient fait en Castille. La Reine s'en retourna à Madrid,
ırce qu'ils se devoient tous rassembler en peu de temps,
: qu'il n'y avoit point d'autre ville où ils pussent demeurer
lus commodément. L'Archevêque prit la route d'Alcala,
:solu d'achever les bâtimens qu'il avoit commencés, &
'employer les fonds destinés pour cette université naiss-
ınte, qu'il vouloit animer par sa présence & par ses
béralités.

La reine Isabelle ne trouva pas à Madrid le repos au-
uel elle s'étoit attendue. Quelques accès de fièvre qu'elle
ut durant l'automne, la mort du cardinal Hurtado de Men-

Mariana Hist. Hisp. l.27.c.14. doza, & celle de quelques autres seigneurs de sa cour, arrivées coup sur coup, la touchèrent extrêmement. La résolution subite que l'Archiduc prit de s'en retourner en Flandres & de passer par la France, lui donna aussi un grand chagrin. Ce Prince venoit de perdre par les maladies qui couroient alors ses plus fidelles serviteurs, entr'autres * l'archevêque de Besançon, qu'on lui avoit donné pour son conseil, & qui par sa prudence & sa probité, avoit su se faire aimer de lui en le gouvernant. Il s'imagina facilement que l'air d'Espagne étoit mal sain; & on lui persuada, qu'ayant été reconnu pour successeur de ces royaumes, il n'étoit plus à propos qu'il y demeurât sous la tutelle d'un beau-père, & au milieu d'une nation dont l'humeur ne revenoit pas à la sienne. On soupçonnoit les domestiques qui lui restoient, d'avoir été gagnés par le roi de France, à qui il importoit qu'il n'y eût pas beaucoup d'union entre le Roi Catholique & son gendre. Il étoit d'ailleurs si rebuté des jalousies importunes de sa femme & des reproches qu'elle lui faisoit incessamment, qu'il résolut de partir, au plus fort même de l'hiver, & passa par Madrid pour prendre congé de la Reine.

* François de Busleidan.

An. 1502

Cette Princesse le pria de considérer que la saison étoit trop rude pour un si long voyage; que sa femme étoit prête d'accoucher, & qu'elle mourroit de douleur s'il la laissoit; que l'Espagne n'avoit jamais été paisible, quand des Rois étrangers étoient venus la gouverner, sans avoir pris les mœurs du pays, ce qu'elle lui montroit par l'exemple de plusieurs de ses ayeux; & qu'enfin son honneur & sa conscience l'obligeoient de connoître l'esprit & l'humeur des peuples dont il devoit être le maître. Toute la raison qu'elle en put tirer, fut que la Flandres étoit son pays & l'héritage de ses pères, qu'il s'étoit engagé par serment aux officiers qui l'avoient suivi, de les ramener au plutôt, & qu'un Prince devoit être fidelle à sa parole.

Petr. Mart. epist. 150 lib. 15.

Le grand chagrin des Rois Catholiques, étoit que l'Archiduc voulût repasser par la France. Ils lui remontrèrent qu'il oublioit bientôt la grâce qu'on lui avoit faite de le déclarer héritier présomptif de tant de royaumes: que l'Espagne étoit scandalisée de voir qu'il l'abandonnoit en un temps de guerre; qu'il s'exposoit sans mérite à de grands dangers: que la personne & la dignité d'un prince d'Espa-

Zurita Annal. Arag. l.5. c. 10. t. 5.

gne nouvellement reconnu, ne devoit pas se commettre ainsi : que c'étoit une chose nouvelle & inouie, qu'un fils allât se mettre au pouvoir de l'ennemi de ses pères : qu'il avoit fait assez de bassesses en venant, sans en aller refaire d'autres : qu'il n'étoit plus séant, depuis qu'il étoit devenu le plus grand Prince du monde, d'aller faire le personnage de vassal & de sujet du roi de France : qu'il se souvînt de qui il étoit fils & de qui il étoit gendre, & qu'il considérât le tort qu'il leur faisoit.

AN. 1502. Petr. Martyr. lib. 15. ep. 253.

Mais toutes ces raisons ne le touchèrent point. Il répondit que la saison étoit mauvaise pour aller par mer, qu'il les assisteroit dans leurs guerres comme un bon fils, quand il seroit dans ses états, & qu'en passant il découvriroit les intentions du roi de France, & négocieroit une bonne paix. Les larmes de sa femme, qui ne pouvoit vivre sans lui, ne furent pas capables de l'arrêter. Elle le conjura de passer du moins la fête de Noël avec elle, mais il n'eut pas cette complaisance. Il partit trois jours avant Noël, & la laissa si désolée, qu'on craignoit à tous momens qu'elle n'accouchât avant terme. Elle oublioit & ses parens & ses états, & ne se souvenoit que de son mari, à qui elle pensoit nuit & jour. Plongée dans une continuelle rêverie, avec ses regards toujours fixes, comme si elle l'eût vu devant ses yeux, elle demeuroit immobile. Si l'on venoit à parler de lui, alors on eût dit qu'elle sortoit d'un profond assoupissement. La Reine sa mère lui disoit quelquefois pour la consoler, que la flotte qui devoit la porter à son mari seroit bientôt prête, qu'elle partiroit dès qu'elle seroit accouchée ; que le printemps approchoit... Cette espérance la réveilloit un peu, puis elle retomboit dans son chagrin.

Petr. Martyr. l. 15. ep. 255.

La Reine accablée de ses déplaisirs, sous prétexte de fuir le mauvais air, partit de Madrid avec elle, & s'en alla trouver à Alcala l'archevêque de Tolède, qui seul pouvoit la consoler. Ce Prélat fut sensiblement touché de voir le triste état de la mère & de la fille. Il fit connoître à Isabelle que l'amour de la Princesse pour son époux étoit excusable quoiqu'il lui parût excessif, que c'étoit une des tribulations dont S. Paul menaçoit les mariages ; que la jalousie étoit une passion incommode, mais que c'étoit le défaut des honnêtes femmes ; qu'il falloit attendre que le temps lui apprît à supporter avec quelque patience l'éloignement de son époux,

AN. 1503. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

1. Cor. 7. v. 28.

An.1503 & que l'espérance de le revoir au commencement du printemps eût apaisé ces premières émotions. Il lui représenta ensuite, que si elle avoit eu quelque satisfaction de sa fille, elle en devoit aussi supporter patiemment les foiblesses & reprendre cet esprit mâle & généreux, qu'elle avoit fait paroître dans toutes les rencontres passées.

Par ces discours il fortifia si bien l'esprit de la Reine, que Ferdinand étant venu de Catalogne pour la voir, sur les nouvelles de ses incommodités & de ses afflictions, elle consentit qu'il s'en retournât promptement à son armée pour défendre Perpignan, que les François alloient assiéger. Elle se chargea du soin de faire faire des levées par toute l'Espagne, qu'elle lui envoya avec un courage & une diligence incroyable durant le siége. Cependant les maladies ne cessoient point, & cette Princesse eut encore la douleur de voir mourir Dom Guthiere de Cardenas, qu'elle avoit fait grand commandeur de l'ordre de S. Jacques dans le royaume de Leon. Toute la Cour pleura la mort de ce Seigneur. La Reine qui avoit une particulière confiance en lui, le regretta plus que personne, car outre que rien ne lui étoit si sensible que la perte de ses amis, il lui sembla que sa mauvaise fortune s'obstinoit à la persécuter, & cette affliction lui renouvela toutes les autres.

Zurita Annal. Arag. l.5.c.54. t.5.

Petr. Martyr. ep. 255. lib. 16.

Mais quelques jours après l'Archiduchesse étant heureusement accouchée d'un fils, Isabelle donna des marques publiques de sa joie. L'Infant fut baptisé avec beaucoup de solennité, les ducs de Najare & le marquis de Villene furent ses parrains, & Ximenès qui fit la cérémonie, lui donna le nom de Ferdinand son grand-père. Ce Prélat demanda à la Reine qu'en faveur de cette naissance, la ville d'Alcala fût exempte à l'avenir de toute sorte de subsides; & lui dit qu'il falloit du repos aux gens de lettres, & que cette exemption attireroit les Professeurs & toute la jeunesse du royaume, ce qui contribueroit beaucoup à l'instruction & à la politesse de toute l'Espagne. Il obtint facilement ce qu'il demandoit, & en reconnoissance de ce bienfait, on garde encore aujourd'hui dans Alcala le berceau de l'Infant. Cette marque de protection lui attira l'estime publique, & la bonté qu'il témoigna presque en même-temps dans une autre rencontre, fit aussi beaucoup de bruit parmi le peuple.

Garibay hist. de Esp.l.15. c.15. Mariana hist.Hisp. l.28.c.19. Eugen. de Roblés cap. 16.

Le jour qu'on faisoit de grandes réjouissances pour la

naissance de l'Infant, il se retira dans une maison vers le chemin de Guadalajara où il avoit accoutumé d'aller, quand les Rois Catholiques faisoient quelque séjour dans Alcala de Henarès. Ce n'est pas que son palais ne fût assez grand & qu'il n'y fût logé commodément; mais il aimoit le silence & la solitude, & s'éloignoit volontiers du monde pour vaquer à la lecture & à la prière. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette retraite, qu'il entendit un bruit confus dont il ne put deviner la cause. Ses gens lui rapportèrent que c'étoit un criminel qu'on menoit au supplice, & qu'une foule de peuple suivoit tumultuairement. Il se mit à la fenêtre, & après s'être informé de quoi cet homme étoit accusé, il commanda aux archers de le mettre en liberté, disant que les évêques avoient droit de faire de pareilles grâces; & qu'il ne falloit pas qu'un jour de bonheur & de joie, fût souillé par la mort d'un homme, quelque criminel qu'il pût être. Les archers obéirent avec respect, & tout le peuple lui sut bon gré de cette action.

AN. 1503.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

La Reine passa le printemps à Alcala, & résolut d'en sortir, parce que les chaleurs de l'été y étoient excessives, & qu'elle venoit de perdre encore D. Juan Chacon, gouverneur de Carthagene, l'un de ses principaux ministres, qu'une fièvre ardente avoit emporté en très-peu de temps. Alors affligée des malheurs fréquens qui lui arrivoient, & craignant pour elle-même, elle partit promptement pour Madrid, & Ximenès alla à Brihüega, lieu agréable dans les montagnes, exposé au septentrion, & environné de tous côtés de sources d'eaux fraîches. Anciennement les principaux chanoines du chapitre de Tolède y avoient des maisons de plaisance où ils se retiroient durant les chaleurs de l'été. Ce bourg appartenoit aux Archevêques par une ancienne donation qu'Alfonse VI leur en avoit faite. Ximenès n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y tomba malade avec tous ses gens, ce qui l'obligea de se retirer à Santorcaz, où il se rétablit entièrement.

Pet. Mart. lib. 7. ep. 254.

Cependant la Reine lui envoyoit souvent des courriers, tant pour s'informer de sa santé, que pour le consulter sur les affaires qui survenoient. Cette Princesse pour faire plaisir à l'Archiduchesse sa fille, qui n'étoit occupée que de son voyage de Flandres, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour son embarquement, partit de Madrid &

Garibay hist. de Esp l. 19. c. 16.

An. 1503 s'avança à petites journées vers les côtes de Biſçaye. Elle apprit en arrivant à Ségovie que les François aſſiégeoient Salſes, que Ferdinand l'alloit ſecourir, que les armées étoient en préſence, & qu'il y auroient ſans doute en peu de jours une bataille. Elle mit tous les couvens en prières, & fit des préſens à toutes les Egliſes. Comme l'armée des Eſpagnols étoit de beaucoup ſupérieure à celle de France, elle écrivoit au Roi d'épargner ſur-tout le ſang chrétien, & demandoit ſans ceſſe à Dieu dans ſes dévotions, qu'il ſauvât les François, & qu'il leur inſpirât de ſe retirer ſans combat.

Mariana hiſt. Hiſp. l. 28. c. 4.

Petr. Martyr. l. 16. ep. 262. & 263.

Le ciel exauça ſes vœux, car le duc d'Albe s'étant approché avec ſon armée juſqu'à Riveſaltes, & le Roi Catholique venant avec une armée toute fraîche, le maréchal de Rieux qui faiſoit le ſiége, & dont les troupes étoient fort diminuées, fit partir ſon artillerie, & ſe retirant en bon ordre, *Allons*, dit-il à ſes ſoldats, *il faut faire place au roi d'Eſpagne, puiſqu'il nous fait l'honneur de venir lui-même ſecourir ce petit château avec toutes les forces de ſon royaume.* La Reine, dans le temps de ſes inquiétudes, s'arrêta quelques jours à Ségovie pour y attendre les nouvelles. Mais ſa fille qui ne pouvoit ſouffrir de retardement, la laiſſa pour s'en aller à Medina *del campo*, où elle reçut des lettres de l'Archiduc qui l'invitoit à le venir trouver.

Zurita. Annal. Arag. c. 54. l. 5. c. 5.

Ce petit témoignage d'amitié ou de ſouvenir redoublant ſa tendreſſe & ſon impatience, ſans avoir égard à ſa dignité, ſans aucune conſidération pour la Reine ſa mère, qui n'étoit qu'à deux journées de-là, elle réſolut de partir ſans la voir. Elle commanda à ſes filles de faire promptement ſes paquets, ſortant de ſa chambre à tous momens pour preſſer elle-même tous ſes officiers & pour leur reprocher leur pareſſe. Elle ſeroit partie ce jour-là même, ſi l'évêque de Burgos, qu'on lui avoit donné pour la conduire, & Jean de Cordoue, gouverneur de la ville, ne s'y fuſſent oppoſés. Ils tâchèrent de lui faire entendre que ce départ étoit trop précipité, & que la flotte n'étoit pas encore en état de ſe mettre en mer. Mais elle s'emporta & les menaça de leur faire couper la tête. Alors ils dépêchèrent un courrier à la Reine, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit, & firent fermer la porte du château où la Princeſſe étoit logée, pour empêcher qu'elle ne ſuivît ſa fantaiſie. La Reine lui écrivit de ſa main, pour lui apprendre la levée du ſiége de Salſes

Zurita. Annal. Arag. l. 5. c. 56. Petr. Mart. l. 16. ep. 268.

& pour la prier d'attendre au moins le retour du Roi son père pour l'en féliciter ; mais elle n'eut aucune joie de cette victoire & ne songea qu'à faire partir ses équipages. Un matin elle se déroba à ses filles & sortit à pied en déshabillé, jusqu'au corps-de-garde du château pour se mettre en chemin, sans savoir où elle alloit ; il fallut fermer les portes & lever le pont pour l'arrêter. AN. 1503.

Quelque froid qu'il fit, elle demeura tristement appuyée sur une barrière, sans que sa dame d'honneur par ses prières & par ses larmes, ni son confesseur même par ses avis & ses remontrances, pussent l'en tirer ; elle ne voulut ni manger, ni s'habiller, & passa ainsi un jour & une nuit, sans se mettre en peine de sa santé, ni des bienséances. A peine la put-on déterminer à entrer enfin dans une cuisine près de la barrière pour la réchauffer & pour lui faire prendre quelque nourriture. L'archevêque de Tolède y fut envoyé pour essayer de la ramener dans son appartement, mais ses exhortations furent aussi inutiles que les autres. Enfin la Reine, toute indisposée qu'elle étoit, y alla elle-même, & la fit un peu revenir de ses foiblesses. Ce fut en cette occasion qu'on reconnut l'infirmité d'esprit de cette Princesse, qui devint ensuite publique. Ximenès conseilla aux Rois Catholiques de la faire embarquer promptement. Elle partit en effet peu de jours après avec un empressement incroyable, & se retira avec joie d'entre les mains de sa pauvre mère affligée.

Zurita. Annal. Arag. c. 56. l. 5. t. 3. Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 4.

Elle arriva heureusement en Flandres, où l'Archiduc la reçut avec beaucoup de marques d'amitié ; mais quelque temps après s'étant aperçue qu'il étoit amoureux d'une des filles qu'elle avoit amenée d'Espagne, sa jalousie se ralluma plus que jamais. On n'ouit par tout le palais que plaintes & que reproches. Quelques personnes intéressées à rompre cette intrigue, l'avertirent que l'Archiduc étoit touché sur toutes choses des cheveux de sa maîtresse : elle la fit raser sur le champ, & lui fit indignement découper le visage, afin qu'il ne lui restât aucune forme de beauté.

AN. 1504. *Petr. Mart. l. 17. ep. 272.*

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. lib. 2.

Ce Prince fut piqué de cet affront, & ne garda plus de mesure ; il traita sa femme avec mépris devant tout le monde, il lui dit mille choses outrageuses, & fut assez long-temps sans vouloir ni lui parler, ni la voir. Les Rois Catholiques informés par des avis secrets de cette division domestique,

AN. 1504 touchés d'un côté de l'humeur aigre & intraitable de leur fille, & de l'autre du peu d'honnêteté & de considération que leur gendre avoit pour eux, en eurent un si grand déplaisir, qu'ils en furent malades. Ils étoient chacun dans leur appartement accablés de leurs maux & de leurs chagrins, & plus encore de l'inquiétude qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Le Roi appeloit à tous momens les médecins pour leur recommander la santé de la Reine, dont il disoit que la sienne dépendoit absolument. La Reine les conjuroit aussi de ne lui rien cacher de l'état où étoit le Roi; elle leur disoit que de toutes les flatteries c'étoit celle qui lui déplairoit davantage, & qu'elle n'auroit aucun repos, si elle n'étoit persuadée de leur bonne foi là-dessus. L'archevêque de Tolède la rassura, & lui promit de l'avertir de tout fidellement. Il étoit continuellement auprès de l'un ou de l'autre, & prenoit garde à tout ce qui pouvoit contribuer à leur guérison.

Ferdinand revint en santé, mais Isabelle demeura foible & languissante. On lui cherchoit tous les amusemens qui pouvoient la divertir. Elle avoit toujours auprès d'elle des gens d'esprit & savans dans l'histoire, qui lui racontoient ce qui s'étoit passé de plus remarquable en ces derniers siècles, soit dans la paix, soit dans la guerre. Elle faisoit venir les prisonniers de qualité qu'on avoit envoyés de Naples, plaignoit le malheur qui leur étoit arrivé, les engageoit à lui dire les divers événemens des guerres d'Italie, & surtout les actions du grand Fernand Gonzalés, pour lequel elle avoit une estime particulière. Quand quelques étrangers avoient envie de la voir, quoiqu'elle se sentît mourante, elle ne laissoit pas de les faire approcher de son lit, & de les entretenir avec une honnêteté & une grandeur d'ame, qui leur donnoit en même-temps de l'admiration & de la pitié.

Jérôme Vianel, Vénitien, célèbre par ses voyages & même par sa valeur, fut un de ceux-là. Le Ciel sembloit l'avoir envoyé pour le bonheur & pour la gloire de l'Espagne, car ce fut par ses conseils que Ximenès entreprit son expédition d'Afrique. Il étoit venu à Medina *del campo*, pour avoir l'honneur de saluer Leurs Majestés. Il présenta à la Reine une croix d'or enrichie de pierreries, parmi lesquelles

quelles il y avoit une escarboucle d'un très-grand prix. Etant mené au sortir de-là chez l'Archevêque, il lui montra un très-beau diamant qui étoit à vendre ; & comme ce Prélat lui en eût demandé le prix, & qu'il eût répondu qu'il étoit de cinq mille écus d'or, il s'écria : *O Vianel, j'aime mieux assister cinq mille pauvres de cet argent-là, que de posséder tous les diamans des Indes !* & le renvoya avec cette réponse. AN. 1504 *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.*

Un religieux de S. François, gardien du couvent de Jérusalem, vint en ce même-temps député du Soudan d'Egypte vers les Rois Catholiques. Ce Père demanda à ce Prince infidelle, qu'il lui fût permis avant que de partir, d'entrer dans le sépulcre de Jesus-Christ, protestant qu'il regarderoit cette grâce comme la récompense des fatigues & des peines de son voyage.

Ce lieu sacré est gardé fort soigneusement, & ces barbares intéressés ne le laissent voir d'ordinaire, que lorsqu'ils en espèrent quelque profit. Mais on accorda sans peine cette grâce à un religieux, qui par sa profession n'avoit rien à donner, & qui alloit entreprendre un long & pénible voyage pour le Soudan. Comme il fut entré, accompagné de quelques religieux de son Ordre, il fit sa prière & aperçut au fond du tombeau une table de marbre de trois pieds de longueur & d'un de largeur. Il demanda qu'on la lui laissât emporter, & l'obtint : il la fit couper en six parties, qui furent autant de pierres sacrées pour les Autels, qu'il apporta avec lui, & qu'il distribua comme des présens très-considérables à plusieurs Princes de l'Europe, l'une au pape Alexandre VI, l'autre à D. Bernardin de Carvajal, cardinal de Sainte Croix en Jérusalem ; la troisième à la reine Isabelle, l'autre à Ximenès, & la dernière à D. Manuel, roi de Portugal. La Reine reçut ce présent avec beaucoup de reconnoissance & avec quelque plaisir, malgré tous les maux dont elle étoit accablée.

Ximenès qui n'avoit point de plus grande consolation dans la vie, que de dire la sainte messe, étoit transporté de joie ; & pendant douze ans qu'il vécut encore, il fit toujours porter cette pierre par les religieux qui le suivoient, pour s'en servir sur les autels où il célébroit les saints mystères. Il la laissa par son testament, avec plusieurs autres ornemens précieux à son église de Tolède, déclarant d'où elle avoit *Alvar. Gomez ibid.*

AN. 1504 été tirée, & qui l'avoit apportée, afin qu'on la gardât plus soigneusement.

Avant que de venir à Medina, il s'étoit proposé d'aller à Tolède pour exécuter le dessein qu'il avoit pris dès son entrée à l'épiscopat, de réformer les mœurs des ecclésiastiques, & de commencer la visite de son diocèse par le chapitre de son église cathédrale. Quoiqu'il eût été deux fois à Tolède, le temps ne lui avoit point paru convenable. La première fois qu'il y fut, il crut qu'il ne falloit pas mêler aux réjouissances que l'on faisoit pour sa réception, une sévérité peut-être indiscrète, & qu'il valoit mieux dans ces commencemens gagner les esprits par la douceur de ses exhortations, que de les rebuter par des corrections précipitées.

La seconde fois qu'il y alla, les Rois Catholiques & l'Archiduc s'y trouvèrent; les peuples y étoient accourus de toutes les provinces, & il crut qu'il n'étoit pas honnête de révéler les mauvaises mœurs des prêtres devant tout le monde, & d'affoiblir le respect qu'on leur doit par cette censure publique. Et lorsqu'il alloit enfin exécuter son dessein, ayant reçu ordre de venir à la cour, il résolut, puisqu'il ne pouvoit faire cette visite par lui-même, de la faire par ses grands-vicaires. Il ordonna qu'on commençât par le chapitre de Tolède, & commit pour cela le docteur Villalpand & Fernand Fonseca ses vicaires généraux. On ne sauroit croire quelle fut la consternation des chanoines, lorsqu'on leur signifia cette ordonnance. Ils furent d'avis de s'y opposer de tout leur pouvoir, & protestèrent qu'ils ne souffriroient jamais d'être visités par d'autres que par leur Archevêque. Ils appelèrent au saint Siége, & rejetèrent unanimement les deux commissaires.

Trois des principaux voulurent se signaler par leur résistance: Villalpand par l'ordre de l'Archevêque les fit prendre & renfermer dans des châteaux dépendans de l'archevêché. Les autres étonnés, craignirent d'être traités avec la même rigueur, & députèrent à la Reine quelques-uns de leur corps, pour lui rendre compte de leur conduite, & pour se plaindre à elle de l'injustice & de la persécution qu'on leur faisoit. La cour étoit alors à Medina *del campo*, où les

Alvar. Gomez de reb. députés étant arrivés, François Alvarez théologal, qu'on avoit chargé de porter la parole, à cause de son âge & de sa

grande habileté dans les affaires, commença son discours par la confiance que leur donnoit la justice & la religion de Sa Majesté ; par la douleur qu'ils avoient d'être obligés de se plaindre de leur Archevêque, pour lequel ils avoient tant de respect & de vénération, & par la nécessité où ils étoient de se justifier de la désobéissance & de la rebellion dont on les accusoit, comme s'ils eussent refusé de recevoir sa correction.

AN. 1504

gest. Xim. lib. 3.

Il représenta à la Reine qu'ils n'avoient jamais eu cette intention, & lui parla en ces termes. *Nous voulons bien être corrigés, Madame, non pas selon le caprice des commissaires, qui n'ont ni l'exactitude dans leur recherche, ni l'autorité dans leurs répréhensions ; mais par un jugement prudent & sévère, tel que nous pouvons l'attendre d'un Prélat aussi éclairé & aussi zélé pour la discipline que le nôtre. Le chapitre de Tolède a toujours été vénérable, & il n'est pas séant de le soumettre à d'autres qu'à celui qui en est le chef. Vos ancêtres, Madame, qui ont fondé cette sainte Eglise, ont voulu que ses ministres conservassent leur dignité, & ne fussent sujets qu'à la censure de leur supérieur légitime. Nous n'avons pas cru que ce fût un crime de demander d'être punis, si nous le méritons, par celui à qui Dieu & la religion en ont donné le pouvoir.*

Nous aimons mieux être exposés à la rigueur de son jugement, que d'être examinés avec douceur, & d'être absous par nos égaux ; Que le pasteur vienne lui-même dans son bercail selon le prophète, fortifier l'infirme, guérir le malade, mettre l'appareil au blessé, ramener celui qui s'égare : *& qu'il n'abandonne pas ses fonctions à des mercénaires contre les lois de l'Evangile. Il trouvera dans les prêtres de son église des enfans très-obéissans qui le seconderont, comme il est juste, dans cette partie même de son ministère. Autrement il doit s'attendre que comme il lui est libre d'ordonner contre la raison & la justice, il nous sera libre aussi de ne pas recevoir ses ordonnances. Si nous parlons avec cette liberté, nous vous supplions, Madame, de considérer que sous un règne aussi juste & aussi glorieux que le vôtre, les grands & les petits doivent représenter leurs raisons avec confiance, & croire qu'ils seront maintenus dans leurs droits. La violence qu'on a faite à trois de nos principaux confrères doit rendre nos plaintes plus excusables, & la crainte d'une pareille disgrace nous a excités, tout timides & abattus que nous sommes, à venir chercher un asyle aux pieds de Votre Majesté.*

Ezech. cap. 34.

Joan. cap. 20.

An.1504 La Reine les écouta favorablement, & leur répondit avec beaucoup de gravité; qu'elle n'avoit jamais cru que l'église de Tolède refusât de se soumettre à ses supérieurs; que ce n'étoit pas sa coutume de juger de personne, & moins encore d'une compagnie aussi célèbre que la leur, sans avoir auparavant examiné les choses à fond; qu'elle avoit entendu avec plaisir les bonnes intentions du chapitre, qu'elles étoient dignes de leur piété & de leur prudence, qu'ainsi ils n'avoient rien à craindre, & qu'ils devoient espérer de l'équité de leur Archevêque, qu'il n'entreprendroit rien qui ne fût convenable à la grandeur & à la dignité de cette église.

Après avoir renvoyé ces députés, elle parla à Ximenès, & lui dit : Que la prétention du chapitre lui paroissoit raisonnable, & qu'il y pourroit avoir de grands inconvéniens de commettre la vie & les actions de tant de gens d'honneur & de qualité, à la censure de quelques particuliers qui n'avoient pas comme lui un cœur de père, & qui pourroient être ou prévenus ou passionnés. L'Archevêque la remercia de ce bon avis, & la pria de lui permettre de retourner à son diocèse, pour s'acquitter de ce devoir essentiel à l'épiscopat, & lui témoigna qu'il avoit de grands remords d'avoir été trois fois à Tolède dans la résolution d'y faire cette visite, sans l'avoir encore faite. La Reine approuva son dessein; lui donna congé avec peine, mais pourtant avec beaucoup de bonté, & lui dit : *Allez, Monsieur l'Archevêque, puisque vous avez tant de peine d'être hors de votre diocèse; nous irons bientôt le Roi & moi avec toute la cour résider à Tolède.* Mais la mort prévint cette Princesse, & ce Prélat ne la vit plus.

Il partit donc de Medina, avec le déplaisir de quitter la Reine en l'état où elle étoit; & il alla à Tolède, où il examina la vie des ecclésiastiques avec une grande exactitude, mais avec plus de bonté & de charité qu'on n'avoit pensé. Après quoi il se retira à Alcala pour faire avancer son édition de la Bible, & l'impression des offices Mozarabes. Mais comme il falloit à cet esprit de plus grandes occupations, il fit venir Jerôme Vianel, qui avoit une particulière connoissance de toutes les côtes d'Afrique, & qui exhortoit incessamment les Rois Catholiques à faire quelque entreprise de ce côté-là. Il s'entretint plusieurs fois avec lui; & ce fut là

que se forma le dessein de son expédition d'Oran. En attendant qu'il pût en conférer avec le Roi, il s'appliqua à reconnoître les besoins de son diocèse. Il fonda un monastère pour des filles de bonne maison, qui n'avoient pas de quoi se marier, ou qui vouloient renoncer au mariage; & quoiqu'il y eût déjà de pareilles fondations, il crut qu'il n'y en pouvoit avoir assez. Mais l'établissement qu'il fit à Alcala, mérite d'être rapporté ici, parce qu'il fut nouveau & de son invention. AN. 1504

Pendant qu'il étoit provincial de l'Ordre de S. François, & qu'il faisoit la visite des religieuses de sa province, il en trouva plusieurs qui vivoient dans un grand dégoût de la religion, & qui ayant tous les désirs du siècle, sans avoir la liberté de les satisfaire, étoient inconsolables dans leurs couvents, parce qu'elles y étoient entrées fort jeunes, qu'elles y avoient été forcées par leurs parens, ou qu'elles s'y étoient réfugiées par nécessité. Pour remédier à ces inconvéniens, il fonda un monastère de religieuses, auquel il joignit une maison de charité, sous le nom de sainte Isabelle, où l'on recevoit toutes les pauvres filles qui se présentoient. Elles étoient entretenues & élevées avec grand soin dans tous les exercices de piété, dès leur enfance; l'Archevêque leur avoit même dressé des règles: une dame qui les gouvernoit, & qu'elles appeloient *leur Mère*, leur faisoit apprendre tout ce qui pouvoit les rendre ou bonnes religieuses, ou honnêtes femmes, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge de choisir le parti qu'elles voudroient prendre.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3. Eug. de Roblès vid. del Card. Xim. cap. 16.

Alors si Dieu les appeloit à la religion, on les recevoit gratuitement dans le monastère, & si elles avoient dessein de demeurer dans le monde, on les marioit à d'honnêtes gens, & on leur faisoit une dot sur les revenus du couvent, qui étoient très-considérables. Ce Prélat prit plaisir de faire meubler leur maison, & leur donna de grandes sommes, afin qu'elles pussent fournir aux dépenses extraordinaires sans toucher aux revenus. Il vit avec beaucoup de joie les fruits que produisoit cette institution, qui s'accrut tellement depuis, que les filles mêmes de qualité de la ville, lorsqu'elles avoient perdu leurs parens, se réfugioient dans cette communauté, pour y attendre le temps de leur mariage, & pour y jouir du témoignage d'une réputation pure & irreprochable.

AN. 1504 L'Archevêque avoit paffé tout l'été à réformer fon Clergé, ou à fecourir les pauvres de fon diocèfe; & l'automne étoit déjà bien avancée, lorfqu'il reçut la nouvelle de la mort de la Reine, par un courrier que Ferdinand lui avoit incontinent dépêché. Cette Princeffe, après avoir été longtemps languiffante, fentit que fa mort approchoit. Une fièvre lente la confumoit; l'hydropifie fe formoit infenfiblement; & les médecins avoient perdu toute efpérance de la guérir. Quelque envie qu'elle eût de voir l'archevêque de Tolède, elle n'ofa le détourner de fes pieufes occupations, & fe contenta de le nommer exécuteur de fon teftament.

Petr. Mart. ep. 274. l. 17.

Jamais Reine ne fut plus aimée, ni plus regrettée en Efpagne. Elle eut une piété folide & fincère, une confcience tendre, un zèle ardent pour la religion. Ce fut par fes confeils & par fes ordres, que les hérétiques furent châtiés, les Maures vaincus & convertis, & les Juifs chaffés du royaume. La juftice & les bonnes mœurs fe rétablirent par le choix qu'elle fit de bons juges & de bons évêques. Les lettres commencèrent à fleurir fous fon règne. Comme Ferdinand n'avoit point eu d'éducation, & n'avoit rien appris dans fon enfance, elle apprit le latin, pour lui fervir d'interprète dans les rencontres. Elle ordonna à Pierre Martyr d'Angleria, gentilhomme Milanois, qu'elle avoit fait doyen du chapitre de Grenade, & qui étoit le bel efprit de ce temps-là, d'ouvrir une académie de grammaire & de belles lettres, où elle envoyoit à certaines heures du jour tous les jeunes feigneurs de fa cour.

Mariana hift. Hif. l. 25. c. 18.

Petr. Mart. ep. 113. & 111. l. 5.

Sa modeftie alla jufqu'à une pudeur fcrupuleufe. Elle ne fouffrit jamais dans fa chambre aucune dame de la cour pendans fes couches, & ne voulut pas même qu'on lui découvrît les pieds en lui donnant l'extrême-onction. Elle aimoit tendrement fon mari; & quoique fon cœur ne fût pas exempt de jaloufie, elle n'en laiffa jamais rien échapper au dehors. Deux chofes la firent admirer, fon courage à entreprendre, fa conftance à exécuter. Elle n'eut pas moins de part à la conquête de Grenade que Ferdinand. Lorfque le Roi faifoit un fiége, elle demeuroit dans quelque ville voifine, d'où elle lui faifoit fournir les vivres & les fecours néceffaires. Un bruit de pefte s'étant répandu dans l'armée, & les troupes étant effrayées, elle vint dans le camp pour les raffurer.

Garibay hift de Efp. l. c. 1.

Petr. Mart. epift. 72. l. 2.

Garibay Hift. de Efp. l. 18. c. 32.

Pendant le siége de Baça, les soldats étant rebutés, & la campagne fort avancée, elle fit applanir des montagnes, jeter des ponts sur tous les ruisseaux qui pouvoient inonder, & vint au camp elle-même prendre part aux travaux & aux fatigues des troupes, ce qui ranima leur courage. Elle se réservoit en ces occasions, le soin des hôpitaux & des remèdes, non-seulement pour les blessés, mais encore pour tous les malades.

AN. 1504. *Petr. Mart. ep. 73. l. 2. Garibay de Esp. l. 18. c. 37.*

Comme elle ne se lassoit pas de faire du bien, on ne pouvoit se lasser de la louer. Elle étoit non-seulement bien-faisante, mais encore ingénieuse dans ses bienfaits. Le comte de Cabra, & D. Fernandés de Cordoue, étant arrivés à la cour, après avoir fait prisonnier le roi Boabdil; elle les fit manger à sa table, & dit à Ferdinand, *Ceux qui ont vaincu & pris des Rois, méritent bien d'être assis & de manger avec les Rois.* Après la victoire que D. Louis Portocarrero remporta sur les Maures de Malaga le 6 de Janvier, elle envoya à la marquise de Palma sa femme, une robe de brocart, avec ce billet: *Portez-là tous les ans, Madame, le jour des Rois, en mémoire de la victoire de votre mari & de l'amitié de votre Reine.* Le marquis de Moya, & D. Béatrix de Bovadilla sa femme, lui avoient livré la ville & le Château de Ségovie le jour de sainte Luce, en récompense, elle leur faisoit présent tous les ans à pareil jour d'une coupe d'or.

Petr. Mart. Ep. 51. l. 1.

Garibay Hist. de Esp. l. 28. c. 25. Zurita Annal. Arag. l. 4. c. 28. t. 5.

Ses prospérités n'élevèrent pas son cœur, & ses malheurs ne l'abattirent pas. Elle étoit d'une taille médiocre; elle avoit le visage agréable, les traits réguliers; le teint blanc & uni; un air modeste & gracieux; une douceur naturelle & une gravité sans affectation. Elle mourut l'an 1504 à Medina *del campo* le 26 Novembre, âgée de 53 ans sept mois, après avoir régné vingt-neuf ans, onze mois & quatorze jours.

Ferdinand écrivit cette triste nouvelle à l'archevêque de Tolède. Après lui avoir témoigné son affliction, il lui donnoit avis qu'il partoit pour la ville de Toro, & le prioit de s'y rendre au plutôt, parce que la Reine l'avoit nommé exécuteur de son testament; & que d'ailleurs sa présence lui seroit d'un grand secours & d'une grande consolation dans l'extrême douleur où il se trouvoit. Il lui prescrivoit même le jour de son départ, & la route qu'il devoit tenir, de peur qu'il ne rencontrât en chemin le corps de la Reine,

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

AN. 1504 & qu'il ne fût obligé de l'accompagner jusqu'à Grenade, où on le portoit. Il prenoit ces précautions, parce qu'il avoit besoin du conseil & du crédit même de Ximenès, dans une conjoncture, où il devoit craindre la mauvaise volonté de la plupart des grands du royaume.

Pour leur ôter tout prétexte de remuer, il fit dresser, une heure après la mort de la Reine, un théâtre à la hâte, au milieu de la place de Medina, où il déposa publiquement le titre de roi de Castille; & ayant fait prendre au duc d'Albe, selon la coutume, l'étendard d'Espagne, il ordonna aux hérauts de proclamer Roi Philippe son gendre & Jeanne sa fille. Il en usoit ainsi, afin qu'on ne pût le soupçonner de vouloir usurper le royaume: car il savoit que ses ennemis avoient prévenu là-dessus l'esprit de l'Archiduc, qui n'étoit que trop susceptible de ces impressions.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 11.

Ferdinand mandoit à Ximenès ce qu'il avoit fait, & le prioit de l'excuser, si dans une occasion si pressante, où il y alloit du repos de l'état & du sien, il n'avoit pas attendu son conseil. Lorsque l'Archevêque apprit la mort de la Reine, il ne put retenir ses larmes: il demeura quelque temps comme recueilli dans sa douleur; puis il s'écria d'un ton lamentable. *L'Espagne vient de perdre une Reine qu'elle ne peut assez pleurer. Nous avons connu l'excellence de son esprit, la bonté de son cœur, la pureté de sa conscience, la solidité de sa dévotion, la justice qu'elle rendoit à tout le monde indifféremment, le soin qu'elle eut de procurer l'abondance & la tranquillité à ses peuples, de conserver les lois anciennes, ou d'en faire de nouvelles selon les besoins.....* Il poursuivit son discours, & après s'être un peu consolé par le récit des vertus royales de cette Princesse, il ordonna qu'on fit des prières pour elle dans toutes les églises de son diocèse, & se disposa à partir pour se rendre à Toro, dans le temps que le Roi lui avoit marqué.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Les pluies en cette saison étoient si grandes & si continuelles, que ceux qui portoient le corps de la Reine, délibérèrent s'ils le laisseroient en dépôt à Tolède, jusqu'à ce que le temps devint plus beau. Mais l'Archevêque ne laissa pas de se mettre en chemin, surmontant par son courage & par son zèle, toutes les difficultés du voyage. Aussitôt qu'il fut arrivé à Toro, il alla visiter le Roi, qui depuis la mort de la Reine avoit été toujours très-affligé, & n'avoit voulu

voir perſonne. Mais lorſqu'on l'eut averti que Ximenès étoit dans la ſalle du palais, il vint au-devant de lui juſqu'à la porte de ſa chambre, & le reçut non-ſeulement avec civilité, mais encore avec quelque joie : ce qui conſola toute la cour.

An. 1504. Alvar. Gomez, de reb. geſt. Xim. l. 3.

Il ne voulut pas s'aſſeoir que l'Archevêque ne s'aſſît auſſi, ſoit qu'il eût réſolu de rendre cet honneur à ſa dignité & à ſon mérite, ce qui n'étoit pas ſans exemple ; ſoit qu'il eût deſſein de montrer ſa modération, en un temps où il lui importoit de ne point donner de jalouſie à ſon gendre : ſoit pour gagner par ces careſſes un homme, dont il prévoyoit qu'il auroit beſoin dans ce changement d'affaires. Après qu'ils ſe furent faits les complimens réciproques ſur la mort de la Reine, tout le monde s'étant retiré, ils s'entretinrent deux heures enſemble de l'état préſent du gouvernement, & de la conduite qu'il falloit tenir. L'Archevêque ſortit enſuite pour aller ſe repoſer des fatigues du voyage, & le Roi l'accompagna juſqu'à l'antichambre, tenant ſon chapeau à la main, pour marquer la conſidération qu'il avoit pour lui.

Fernandès de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Les exécuteurs du teſtament s'aſſembloient alors tous les jours. C'étoient le Roi, l'Archevêque, Antoine Fonſeca, Jean Velaſco, D. Diego Deça archevêque de Séville, & Jean Lopés de Saragoſſe ſecrétaire des commandemens de la feue Reine. Ils conſultoient tous enſemble, & raiſonnoient ſur les moyens de maintenir le royaume en paix ; & comme il entroit des points de droit dans la diſcuſſion des dernières volontés d'Iſabelle, on appeloit à ce conſeil les plus habiles juriſconſultes du royaume.

Il y avoit trois clauſes du teſtament, qui regardoient particulièrement le Roi, & qu'il eſt néceſſaire d'expliquer, pour l'intelligence de ce que nous dirons dans la ſuite. La première étoit, que ſi l'Archiducheſſe ſa fille étoit abſente, ſi elle ne vouloit pas ſe donner la peine de gouverner ſes états, ou s'il y avoit quelque autre cauſe particulière qui l'en empêchât, Ferdinand ſon père prendroit le gouvernement du royaume juſqu'à ce que Charles fils aîné de Philippe & de Jeanne eût atteint l'âge de vingt ans. Elle ne faiſoit aucune mention de ſon gendre, parce qu'il en avoit mal uſé avec ſa fille ; & qu'il ne lui paroiſſoit pas propre à gouverner des peuples, dont il n'avoit voulu connoître ni les affaires, ni

Zurita Annal. Arag. l. 5. c. 84. t. 5. Mariana hiſt. Hiſp. l. 28. c. 12.

An. 1504 les coutumes. La seconde clause étoit, qu'en reconnoissance des grandes actions & des grands travaux du Roi son époux en plusieurs guerres, & sur-tout dans la conquête du royaume de Grenade, elle lui laissoit un million d'écus, & la moitié des revenus qu'on tiroit des Indes nouvellement découvertes, pour en jouir tous les ans durant sa vie.

La troisième, qu'il posséderoit aussi pendant sa vie les grandes maîtrises des ordres de S. Jacques de Calatrave & d'Alcantara, qu'ils avoient réunies depuis peu à leur domaine en vertu d'un indult du Pape, parce que les grands maîtres étoient si riches & si puissans, qu'ils donnoient de la jalousie aux Rois, & troubloient souvent le royaume. Le dessein de cette Princesse avoit été de laisser au Roi, son mari, tant d'autorité & tant de biens, qu'il ne perdit par sa mort que le titre de Roi de Castille. Quelques-uns assurent qu'avant que de signer ces articles, elle lui fit jurer qu'il feroit régner ses enfans, & qu'il ne se remarieroit point.

Zurita Annal. Arag. l. 5. c. 84. & 5.

Les états étant assemblés, on produisit le testament d'Isabelle. Le secrétaire lut les articles qui regardoient la régence de Ferdinand. Les droits de la reine Jeanne furent généralement approuvés, mais son incapacité fut reconnue en même-temps. On examina les relations des ambassadeurs, & les informations que l'Archiduc lui-même avoit envoyées en Espagne pour prouver la folie de sa femme. On expliqua le plus honnêtement qu'on put ces termes du testament, *Ma fille ne pouvant pas*. Toute l'assemblée fit de grandes exclamations, jura de garder le secret par respect pour sa personne Royale, & conclut qu'il étoit nécessaire que Ferdinand son père régnât à sa place.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 12.

No pudiendo.

Plusieurs seigneurs à qui il importoit d'avoir un maître plus libéral & plus facile à gouverner, ne regardoient plus Ferdinand que comme un étranger, & songeoient aux moyens de le renvoyer dans le royaume de ses Pères. Ils déclarèrent qu'ils n'avoient besoin que d'un Roi, & que l'Archiduc devoit l'être, comme mari de la reine Jeanne; ils résolurent même de l'appeler; D. Manuel fut le premier qui se déclara. Il étoit d'une des principales maisons du royaume, vif, adroit, insinuant, également capable de servir l'état ou de le troubler. Quoiqu'il fût alors ambassadeur de Ferdinand auprès de l'empereur Maximilien, par

Petr. Mart. epist. t. 2. l. 18.

s'accréditer avant tous les autres dans l'esprit de Philippe, il laissa-là son ambassade & prit la poste pour se rendre auprès de lui dès qu'il eut appris la mort de la Reine. Il fit tous ses efforts pour l'empêcher d'entrer dans aucun accommodement avec son beau-père, lui remontrant sans cesse qu'il devoit promptement se mettre en possession de la Castille, & le renvoyer en Aragon. Ferdinand qui avoit toujours montré tant de fermeté, fut un peu ébranlé, & commença à craindre quelque révolution. Il avoit regret de voir tous ses desseins renversés, & pour tâcher de se maintenir, il prenoit le parti de permettre tout aux grands du royaume.

An. 1505. Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 8. t. 6.

Ximenès s'en étant aperçu, lui représenta qu'il avoit à faire à des gens qui ne manqueroient pas d'abuser de sa bonté, & qu'il étoit perdu s'il relâchoit de sa sévérité & de sa justice. Il lui promit de l'assister de son crédit & de son argent, & l'encouragea à soutenir sa dignité. Son avis fut qu'il envoyât en Flandres des personnes sages & fidelles, pour informer l'Archiduc de l'état présent du royaume, & pour lui faire entendre qu'il devoit se garder de certains esprits inquiets qui tâchoient de les désunir, afin de profiter de leur division : Qu'il étoit plus honorable & plus sûr pour lui de se confier à son beau-père, à qui une longue expérience avoit appris à discerner les gens de bien d'avec les méchans, & qui étoit plus intéressé qu'un autre à sa véritable grandeur : qu'il ne refusoit pas de voir régner son gendre, puisqu'au fort de sa douleur, le jour même de la mort de la Reine, il s'étoit solennellement dépouillé du titre de Roi de Castille, se contentant de celui d'Administrateur & de Régent : qu'il vînt en Espagne avec sa femme, & qu'ils verroient si Ferdinand avoit autant de passion de régner que des gens mal intentionnés avoient voulu lui faire accroire.

Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

On destina à cette négociation deux jeunes Aragonois dont on croyoit connoître la fidélité & le bon esprit, Lopès Conchillo & Michel Ferreyra. Le premier avoit ordre de se tenir auprès de la reine Jeanne, pour entretenir le commerce secret qu'elle avoit avec son père, l'autre étoit chargé de traiter avec Philippe, selon les instructions que Ximenès lui avoit dressées.

Petr. Mart. ep. 282. l. 18. Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 8. t. 6.

Pendant qu'on attendoit le succès de cette négociation,

An. 1505 Ferdinand s'appliqua à maintenir dans la Castille l'ordre qui y étoit établi. Ximenès se trouvant libre, & se ressouvenant qu'on gardoit dans la ville de Zamora, assez près de Toro, le corps de S. Ildefonse, autrefois archevêque de Tolède, & grand défenseur de la foi dans un temps de schisme & d'hérésie; il eut envie d'y aller pour voir & pour révérer ces saintes reliques, qu'il regrettoit souvent dans ses entretiens familiers, qu'on eût enlevées à son église cathédrale.

Alvar. Gomez, de reb. gest. Ximen. lib. 3.

Mais parce qu'on ne les montroit que difficilement, il envoya un de ses domestiques de la ville même, qui par le moyen de ses amis & de ses parens, obtint enfin que l'Archevêque les verroit, pourvu qu'il vînt la nuit, suivi seulement du père François Ruyz, & de deux valets de chambre. Quoique la condition lui parût un peu rude, il l'accepta pourtant volontiers. Mais la chose étant divulguée, les habitans se ravisèrent, & protestèrent qu'ils mourroient plutôt que de permettre qu'on montrât à qui que ce fût la chasse de leur Saint. Quelques-uns publièrent ridiculement, qu'il étoit sorti du fond de l'autel une voix terrible, qui défendoit qu'on vînt troubler le repos de cette sainte ame.

Le peuple naturellement superstitieux le crut ainsi; & les principaux de la ville se servirent de cet artifice pour empêcher que ce Prélat n'eût envie d'avoir ces reliques quand il les auroit vues, & que sa curiosité rallumant sa dévotion, ne lui donnât la pensée de les redemander comme une ancienne possession de son Eglise. On vint l'avertir de ce changement, comme il étoit sur le point de partir. Il en fut d'abord fâché, & se doutant de la crainte que ces bonnes gens avoient eue, il dit à ceux qui étoient auprès de lui: *Vous voyez quelles sont les incommodités de la grandeur. Si j'avois été comme autrefois un pauvre cordelier, les habitans de Zamora m'auroient accordé sans peine ce qu'ils me refusent aujourd'hui.* Après cela il n'y pensa plus; & le Roi ayant résolu de partir pour Segovie, Ximenès partit pour Avila.

Cependant les intrigues qu'on faisoit sourdement commencèrent à se développer. André Dubourg & Philibert de Verre, envoyés, l'un de la part du roi Philippe, l'autre de la part de l'empereur Maximilien son père, pour reconnoître l'état des affaires d'Espagne & même pour en avoir soin, arrivèrent de Flandres, & prirent la qualité d'ambassadeurs.

Ils avoient ordre ſur toutes choſes de faire en ſorte que Ferdinand ſortît de Caſtille & qu'il ſe retirât en Aragon. Manuel & ceux de ſon parti, avoient facilement perſuadé au Roi Archiduc, qu'il n'auroit pas le plaiſir de régner, & qu'il alloit entrer dans une honnête ſervitude ſous la tutelle d'un beau-père accoutumé à commander, qui ſeroit toujours à ſes côtés comme un pédagogue, & ne lui laiſſeroit tout au plus que le titre de Roi, qu'il avoit fait ſemblant de quitter. Le Comte de Fuenſalida, ambaſſadeur de Ferdinand, voulut l'exhorter à paſſer en Eſpagne, puiſqu'il en étoit devenu le Roi. Il lui répondit avec chagrin : *A quoi me ſervira ce nom de Roi, ſi je ne règne ? Je dois honorer mon beau-père, mais je ne puis ſouffrir qu'il ſoit mon maître. J'ai des états où je me plais, & je n'ai que faire de ſes royaumes, où je ne pourrois vivre avec honneur, étant traité comme un enfant ou comme un ſujet.* AN. 1505 | Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 2. t. 5.

On avoit fait eſpérer de grandes récompenſes aux ſeigneurs Flamands qui gouvernoient ce jeune Prince, s'ils empêchoient tous les accommodemens que les amis de Ferdinand pourroient propoſer. Auſſi quand on voulut entrer en traité avec les deux ambaſſadeurs, on ne put tirer d'autres paroles d'eux, ſinon que Ferdinand laiſſât à ſa fille les états qui lui appartenoient, & qu'il ſe retirât dans les ſiens. Ceux qui avoient deſſein de remuer, les exhortoient ſans ceſſe de ne ſe pas relâcher ſur ce point, & faiſoient même entr'eux des railleries piquantes du Roi, quoiqu'ils lui fuſſent preſque tous obligés. Pour lui, il diſſimuloit tous ſes chagrins eſpérant que ſon gendre ſeroit bientôt déſabuſé.

Mais il reçut une nouvelle qui affoiblit un peu ſa conſtance. Lopez Conchillo, qu'il avoit envoyé, comme nous avons déjà dit, vers la reine Jeanne ſa fille, s'acquitta fort adroitement de ſa commiſſion. Il avoit eu des entretiens particuliers avec elle pour l'informer des deſſeins qu'on formoit de déſunir Philippe d'avec Ferdinand, & des artifices dont on ſe ſervoit pour en venir à bout. Cette princeſſe écrivit ſur cela des lettres ſecrètes au roi ſon père, par leſquelles elle le ſupplioit de ne point abandonner des états qu'il avoit gouvernés ſi long-temps avec Iſabelle ſa mère, & qui ſe trouvoient ſi bien affermis par ſa prudence & par ſon courage. Que ſi le droit que lui donnoit le teſtament de la feue Reine ne ſuffiſoit pas, & qu'il eût beſoin d'un Petr. Mart ep. 286. l. 18. Zurit. ibid. cap. 18.

An. 1505 pouvoir nouveau pour confirmer sa régence, elle étoit prête à le lui envoyer quand même son mari ne le voudroit pas. Du reste qu'il ne se mît point en peine, que tout iroit bien dès qu'elle seroit arrivée en Espagne.

Conchillo communiqua ces lettres à Ferreyra son collègue, selon les ordres qu'il avoit reçus en partant d'Espagne; & comme ce paquet étoit d'une très-grande conséquence, & qu'ils n'avoient personne à qui ils pussent le confier raisonnablement, il fut d'avis que Ferreyra le portât lui-même. Il étoit sujet naturel de Ferdinand, qui l'avoit choisi pour un emploi de confiance, après l'avoir comblé de biens. Cependant soit qu'il eût connu qu'on l'observoit, & qu'il craignît d'être découvert, soit qu'il voulût gagner les bonnes grâces du roi Philippe, contre toute sorte de droit & de devoir, il lui conta toute l'affaire, & lui mit la lettre de la Reine entre les mains.

Petr. Mart. ep. 287. lib. 18. Ce Prince sachant que Conchillo avoit conduit cette négociation, le traita comme un criminel d'état, & le fit mettre dans un cachot si noir & si étouffé, que tous les cheveux lui tombèrent en une nuit, & qu'il fut sur le point de perdre l'esprit. Après une si rude punition, il s'en prit à la Reine même, & lui ôta tous les Espagnols qui la servoient, & toutes les femmes que son père lui avoit données quand elle étoit venue en Flandres, & n'en laissa que deux qui paroissoient moins attachées à leur maîtresse, à qui il défendit, sous des peines très-rigoureuses, d'écrire en Espagne, sans une permission expresse. On défendit aussi à tous ses domestiques de lui parler, & l'on mit des gardes à toutes les portes de son appartement, afin que personne n'y entrât. Cette Princesse désolée, envoya querir le prince de Chimay & le sieur de Fresnoy pour leur faire ses plaintes, & pour les prier de parler à l'Archiduc; & comme elle ne fut pas satisfaite de leurs réponses elle se jeta sur eux & les maltraita. Ces émotions lui augmentèrent sa folie, & l'on prit de-là occasion de la renfermer plus étroitement. L'Archiduc de son côté étoit si aigri, qu'il avoit fait un traité avec le roi de France pour chasser son beau-père du royaume de Castille, s'il faisoit la moindre difficulté d'en sortir.

Zurit. annal. Arag. l. 6. c. 8.

Ferdinand ayant appris toutes ces nouvelles, informé des mauvais conseils des Flamands, touché de l'ingratitude

& de la jalousie des siens, ne voulant pas céder à sa mauvaise fortune, & ne pouvant la soutenir, fit venir l'archevêque de Tolède, dont il connoissoit l'esprit ferme & inflexible, pour l'opposer aux grands du royaume, & pour concerter avec lui ce qu'il devoit faire sur l'emprisonnement de Conchillo. Il avoit dissimulé jusques-là tous ses ressentimens; mais comme il vit qu'on agissoit ouvertement contre lui, il jugea qu'il n'avoit plus rien à ménager. Ximenès vint en grande diligence pour l'assister dans l'embarras où il se trouvoit. A peine étoit-il resté auprès du Roi deux ou trois seigneurs, que la parenté ou une amitié particulière avoient retenus. Les autres s'étoient ligués pour lui ôter le gouvernement, & ne le voyoient presque plus. Ils s'assembloient tous les jours chez les ambassadeurs Flamands, où ils parloient de lui avec beaucoup de mépris, quoiqu'ils lui eussent vu faire de grandes actions, & qu'ils reconnussent de grandes qualités en sa personne. AN. 1505

Ximenès étant arrivé à Segovie, lorsqu'on s'y attendoit le moins, descendit dans une maison particulière, & avant que d'avoir vu le Roi, il manda aux ambassadeurs de Flandres qu'ils vinssent le trouver promptement; qu'il avoit à leur communiquer une affaire de conséquence, pour laquelle il étoit venu avec beaucoup de hâte; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que le moindre retardement pouvoit causer de grands désordres. Les ambassadeurs furent surpris; & quoique les seigneurs qui étoient avec eux tâchassent de les rassurer, ils firent réponse: qu'ils rendoient grâces à l'Archevêque de la peine qu'il avoit prise: qu'ils alloient se mettre à table & qu'aussitôt après le dîné, ils iroient chez lui pour savoir ce qu'il vouloit leur ordonner. Il leur renvoya le même messager pour leur dire qu'ils quittassent leur dîné, qu'il s'agissoit d'une sorte d'affaire qui ne souffroit point de délai, & qu'il alloit les attendre au palais. Dans l'incertitude du sujet pour lequel ils étoient appelés, ils se levèrent de table & l'allèrent trouver.

Alvar. Gomez de rebus gestis. Xim. l. 8.

L'Archevêque leur parla d'abord avec beaucoup de gravité & de prudence des intérêts du roi Philippe, & leur remontra, qu'il étoit étrange qu'un Prince aussi éclairé que celui-là, se défiât de la probité & de la bonne foi de son beau-père, pour se livrer à des esprits injustes & factieux qui le trompoient, & qui n'agissoient que par le mouve-

An. 1505 ment de leurs passions. Après cela il vint à l'emprisonnement de Conchillo, & à l'affront qu'on avoit fait à la Reine, en chassant une partie de sa maison. Il exagéra cet emportement si horrible, qui marquoit l'extrême aversion qu'avoit l'Archiduc pour un Roi, qu'il devoit regarder comme son ami, & respecter comme son père; & finit en les avertissant d'envoyer incessamment des courriers à leur Maître, pour le solliciter de remettre Conchillo en liberté; qu'autrement il irriteroit l'esprit de Ferdinand, & de tous ceux qui s'intéressoient au salut de l'état, & qu'il se trouveroit encore des gens de bien assez courageux & assez puissans pour lui fermer l'entrée de ces royaumes, s'il ne prenoit de meilleurs conseils.

Les ambassadeurs étonnés de cette liberté; & craignant que le Roi, qui étoit aimé du peuple, & Ximenès, dont ils connoissoient l'humeur & le crédit, ne prissent, dans une si juste indignation, quelque résolution hardie, firent partir le jour même un courrier avec des lettres à leur Maître, pour lui donner avis de tout ce que l'Archevêque leur avoit dit. Ils l'avertissoient qu'il n'étoit pas temps d'aigrir les affaires; que lorsqu'il seroit en Espagne, il ordonneroit tout selon sa volonté; que cependant Ferdinand & Ximenès unis ensemble étoient à craindre, d'autant plus qu'ils ne paroissoient chercher que le bien public, & que si on ne leur cédoit pour un temps, ils mettroient de grands obstacles à sa grandeur & à son repos. Philippe & ceux qui le gouvernoient, profitèrent de ces avis, tout se passa comme Ximenès l'avoit souhaité; Conchillo sortit de prison, & fut remis dans son emploi, & l'on commença de proposer des accommodemens entre ces deux Princes.

Ferdinand qui avoit l'esprit pénétrant, & qui connoissoit par expérience la foiblesse & la crédulité de son gendre, jugea bien qu'il ne tiendroit pas long-temps ses promesses, s'il ne l'y obligeoit en se fortifiant de son côté : il rechercha l'amitié du roi de France, & fit avec lui un traité selon la nécessité de ses affaires, du consentement de l'archevêque de Tolède, qui depuis ce temps-là jusqu'à la mort du roi Philippe, ne quitta pas la cour, où il fut toujours nécessaire pour le bien de l'état.

On envoya donc en France le comte de Cifuentes & le Président du conseil d'Aragon, qui conclurent le

traité

traité. Les conditions furent, que Ferdinand épouseroit Germaine de Foix, fille de Jean de Foix vicomte de Narbonne, & de Marie sœur du roi Louis XII, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, & que le Prince fût déjà avancé en âge; que s'il avoit des enfans d'elle, le roi de France renonceroit, en leur faveur, à tous ses droits sur le royaume de Naples; que si elle mouroit sans enfans, la ville de Naples & tout le royaume seroient remis sous l'obéissance du roi de France, à qui cependant on payeroit cinq cents mille écus d'or en dix ans, cinquante mille chaque année. Philippe se voyant abandonné de la France, en eut un extrême déplaisir; & fut forcé par cette alliance, à se réconcilier avec sa femme, & à faire la paix avec son beau-père, à qui il envoya un ample pouvoir de gouverner leurs états & avec la même autorité qu'eux. AN. 1505 *Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 18. t. 6. Mariana hist. Hisp. lib. 28. c. 14.*

La cour étant allée vers ce temps-là à Salamanque, Ximenès y reçut avis que D. Pedro Hurtado, gouverneur de Caçorla, étoit mort à Guadalajara. Comme ce gouvernement lui appartenoit, il envoya incontinent des gens sages & autorisés pour faire de nouveau prêter serment de fidélité aux troupes qui étoient dans ses châteaux, & pour prendre garde qu'on ne troublât le repos public, & qu'on ne pillât l'argent qu'on avoit levé dans les terres de son domaine, comme il arrive souvent en ces rencontres. Il ne se pressa pas de pourvoir à cette charge; & l'on crut, que pour reconnoître les grâces qu'il avoit reçues du roi Philippe, il attendoit que ce Prince lui demandât ce gouvernement pour quelqu'une de ses créatures. AN. 1506

Cependant on entroit dans l'année 1506, & l'on espéroit que le traité entre les deux couronnes seroit conclu peu de jours après; on en reçut en effet la nouvelle le jour des Rois, & d'abord on le fit publier par les hérauts dans les principales villes du royaume. Depuis ce jour-là, toutes les expéditions & tous les actes publics se firent au nom de Ferdinand, de Philippe & de Jeanne. Après quoi Ferdinand retourna à Ségovie, pour prendre le divertissement de la chasse, qu'il aimoit avec passion.

Mais à peine avoit-il passé quelques jours en repos, qu'il apprit que son gendre & sa fille étoient embarqués, & qu'ils arriveroient bientôt en Espagne. Quoique cette nouvelle ne lui fût pas fort agréable, il ordonna pourtant qu'on fit

AN. 1506 des processions, & qu'on distribuât de l'argent aux églises & aux monastères, pour demander à Dieu pour eux une heureuse navigation. Il s'avança jusqu'à Valladolid pour être plus près de la mer, & pour les aller recevoir sur les côtes d'Asturie au premier bruit de leur arrivée. Mais ils avoient eu les vents contraires, & la tempête les poussa sur la côte de Galice où ils débarquèrent au port de Corunna.

Ferdinand commanda au viceroi de Galice & au duc de Cardonne de les recevoir de sa part, & leur témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée. Pour lui, il s'arrêta à Molina à dessein de les aller joindre à Compostelle, où ils étoient convenus de se rendre les uns les autres. Ce retardement fut cause de tous les déplaisirs qu'il eut dans la suite : car Philippe fatigué de la mer, voulut se reposer quelques jours, & marcha si lentement, que les grands & les seigneurs du royaume eurent le temps de le prévenir & d'achever ce que Manuel avoit commencé.

Eug. de Roblés vid. del Card. cap. 17.

Zurita Annal. Arag. c. 14. l. 6. t. 6.

Ils lui firent entendre que Ferdinand avoit résolu de lui ôter la couronne; que c'étoit un esprit vain qui ne vouloit personne au-dessus de lui, & qui ne pouvoit souffrir d'égal; que l'alliance qu'il avoit faite avec la France ne montroit que trop ses mauvais desseins, & qu'il prenoit déjà des mesures pour établir sa domination, du moins pour enrichir l'Aragon des dépouilles de la Castille, & ruiner les enfans qu'il avoit d'Isabelle, pour établir ceux qu'il auroit de la princesse Germaine qu'il venoit d'épouser.

Philippe, qui étoit naturellement crédule & soupçonneux, aigri déjà par l'union que son beau-père avoit faite avec la France, résolut de ne le point voir; & comme il sut que Ferdinand venoit le trouver à Compostelle, il tourna tout d'un coup d'un autre côté, de peur de le rencontrer; déclarant qu'il étoit dans ses états, & qu'il n'avoit besoin ni du conseil, ni de l'autorité d'un autre pour les gouverner. Il ne voulut pas permettre à la Reine de voir son père, & protesta qu'il ne ratifieroit jamais le pouvoir qu'il lui avoit envoyé de Flandres.

Ferdinand reconnut alors la faute qu'il avoit faite de s'être arrêté à Molina, & d'avoir donné le temps à ses ennemis de le décrier. Les seigneurs qui l'avoient accompagné le quittèrent presque tous hormis l'Archevêque, l'Almirante & le connétable de Castille, le duc d'Albe & son frè-

re, & le marquis de Denia. Il fut sur le point de se retirer, piqué de l'affront qu'il venoit de recevoir : il dissimula pourtant son chagrin & ne le découvrit qu'à l'archevêque de Tolède. Il le pria de l'assister de ses conseils, & se plaignit à lui de ce qu'il ne l'avoit pas averti de sa négligence. Ximenès lui répondit qu'il lui avoit conseillé mille fois non-seulement de se hâter, mais encore d'assembler des troupes pour tenir en bride les mécontens & son gendre même; & qu'il avoit toujours méprisé ses avis. AN. 1506

Il ajouta qu'il ne falloit pas se rebuter, qu'il prît ses résolutions, & que pour lui il exécuteroit ses ordres fort fidellement. La résolution fut que l'Archevêque iroit trouver Philippe pour tâcher de l'adoucir, & de lui ôter les mauvaises impressions qu'on lui avoit données de son beau-père, & pour ménager, à quelque prix que ce fût, une entrevue où ils pussent s'expliquer mutuellement, & retenir les esprits des courtisans, du moins par l'image d'une réconciliation apparente, ce qui étoit d'une grande conséquence.

Il alla donc à Orense où ce prince étoit arrivé le matin, & lui envoya sur le soir François Ruyz pour lui faire ses complimens, & pour lui demander une audience le lendemain. Philippe lui manda qu'il seroit ravi de le voir : car il avoit reconnu à son premier voyage en Espagne, son autorité & son courage, & l'avoit toujours traité avec beaucoup de considération & d'honnêteté, allant au-devant de lui pour le recevoir, & sortant de sa chambre pour le reconduire. Quelques seigneurs bien intentionnés se réjouirent, dans l'espérance qu'il pourroit terminer par sa présence & par ses conseils, les différents qui alloient troubler tout le royaume.

Eug. de Roblès vid. del Card. Xim. c. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

Ximenès vint le lendemain au palais, & le Roi le reçut devant toute sa cour, avec des marques extraordinaires d'estime & de bienveillance, tant à cause de sa dignité de primat, que les rois d'Espagne ont de tout temps fort révérée, qu'à cause de sa prudence & de la sainteté de ses mœurs, dont il étoit bien informé. Ils s'entretinrent assez long temps en particulier, & ils sortirent l'un & l'autre fort satisfaits de cet entretien. Tous les seigneurs allèrent aussitôt le voir, & il les reçut avec tant de civilité, qu'ils prirent confiance en lui : car il savoit si bien mêler la bonté

An. 1505 avec la févérité, qu'il n'y avoit pas un homme plus grave; ni plus agréable, quoiqu'il penchât toujours davantage du côté de la févérité.

Cependant il ne ceffoit de voir le Roi & de négocier fon accommodement avec Ferdinand: il eut plufieurs conférences avec fes miniftres, & leur repréfenta que les auteurs de ces divifions n'agiffoient que par paffion ou par intérêt; qu'ils ne pouvoient fouffrir Ferdinand, parce qu'il avoit trop d'intrépidité, & qu'il connoiffoit trop leurs mauvais deffeins; qu'on fe repentiroit un jour d'avoir écouté de tels confeils, mais que ce feroit peut-être trop tard; qu'il avoit pitié de voir un Roi nouveau, étranger, jeune, refufer les fecours & les avis d'un beau-père qui avoit beaucoup d'expérience, une grande connoiffance des perfonnes & des affaires du pays, & un grand intérêt à lui conferver fon autorité; & qu'enfin il ne pouvoit fe confoler de ce que l'Efpagne alloit peut-être fe perdre fous deux grands Rois qui la rendroient floriffante, fi celui qui étoit dans la vigueur & dans la force de fon âge favoit fe fervir de la maturité & de la prudence de l'autre. Mais ces raifons ne firent aucun effet, parce qu'on perd difficilement les premières impreffions; que la plupart des hommes font plus fufceptibles des mauvais confeils que des bons; & que les Flamands qui fuivoient le Prince ne l'auroient plus gouverné, s'il eût été d'accord avec fon beau-père, & auroient perdu par-là toutes les efpérances qu'ils avoient conçues de dominer ou de s'enrichir.

Ne pouvant réuffir de ce côté-là, il propofa qu'on laiffât à Ferdinand le royaume de Grenade durant fa vie; qu'il étoit jufte de le laiffer jouir d'une conquête qu'il avoit faite avec tant de travaux & de dangers de fa perfonne; que ce peuple, qui n'avoit pas encore oublié fa religion ni fa liberté, & qui étoit porté à la révolte, avoit befoin de la préfence d'un homme dont il refpectât l'autorité; qu'il n'y en avoit point de plus propre que ce Roi même qui l'avoit fubjugué, & qui connoiffoit tous les avantages qu'il pouvoit tirer de leur pays. Mais cette propofition fut encore rejetée, & toute la réponfe fut que Ferdinand fortît de Caftille, qu'autrement Philippe ne pouvoit régner avec honneur, ni même avec fureté.

Il fallut donc fe réduire aux conditions du teftament de

la Reine, à l'exclusion toutefois de l'article de la régence. Ximenès voyant qu'il n'obtiendroit rien davantage, donna avis à Ferdinand de l'état des affaires, lui témoigna le déplaisir qu'il en avoit, le consolant & le suppliant de s'accommoder au temps en cette occasion : & Ferdinand lui répondit qu'il lui étoit très-obligé de son affection & de ses soins; que c'étoit encore un bonheur que l'affaire eût été terminée si promptement; qu'il aimoit mieux se contenter de ce peu qu'on lui laissoit, que d'obtenir de plus grandes choses en troublant l'état, & faisant croire qu'il avoit dessein de régner par force. Mais qu'il espéroit que Philippe se désabuseroit, & qu'il ne seroit pas long-temps sans implorer son assistance. AN.1506

Ce fut alors que l'Archevêque donna le gouvernement de Caçorla à D. Garcia de Villaroel son cousin & son maître de chambre. On connut qu'il avoit laissé cette charge vacante pour attendre le nouveau Roi, afin d'avoir son agrément : car étant un jour avec ce Prince, il envoya querir D. Garcia, & lui dit en présence de Sa Majesté : *Garcia de Villaroel, baisez les mains au Roi notre Seigneur, pour la grâce qu'il vous a faite de vous donner le gouvernement de Caçorla.* Ce qu'il fit aussitôt; & il reçut peu de jours après les provisions de cette charge.

Eug. de Roblès vid. del Card. c. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3

Après que les affaires entre les Rois eurent été ainsi réglées, Ximenès engagea Philippe à voir son beau-père; en lui persuadant qu'il étoit nécessaire pour la satisfaction & pour l'édification des peuples, qu'ils donnassent des marques publiques d'une sincère réconciliation. Ce Prince y consentit; & parce qu'il falloit un homme habile & intelligent pour régler le temps, le lieu & l'ordre de cette entrevue, D. Manuel fut choisi pour cette négociation. Mais comme il savoit les chagrins qu'il avoit donnés à Ferdinand, il n'osoit paroître devant lui sans avoir pris auparavant ses précautions & ses suretés. Le Roi Catholique l'ayant su, envoya aussitôt le duc d'Albe & Antoine de Fonseca en ôtage à son gendre, qui les renvoya sur leur parole dans la maison de l'Archevêque, où ils furent traités magnifiquement.

Cependant Philippe, après avoir séjourné près de trois semaines à Orense, étoit venu à Sanabria où se devoit faire l'entrevue; & comme il fut averti que son beau-père

AN. 1506 en approchoit, il partit pour aller au-devant de lui. Environ mille Allemands bien armés, marchoient devant en ordre de bataille. Ils étoient suivis de six-vingts hommes d'armes & de vingt Gardes à cheval, avec leurs casaques chamarrées d'argent, au milieu desquels étoit le Roi, ayant à sa droite l'Archevêque de Tolède ; à sa gauche D. Manuel son grand trésorier, & tous les seigneurs Espagnols & Flamands autour de lui. Ferdinand s'avançoit de son côté sans bruit & sans faste, accompagné de quelques personnes de qualité qui n'avoient pas voulu le quitter, & suivi, selon sa coutume, de deux cents gardes montés sur des mules, n'ayant que leurs épées avec des cappes fronsées, & des bonnets à la mode du pays : il affectoit même dans une rencontre comme celle-ci, cette modestie, & marchoit comme un père qui alloit recevoir ses enfans, & comme un Roi que sa gloire passée & son âge avancé mettoient au-dessus de ces petites ostentations.

Il ne laissoit pas d'avoir dans sa simplicité un air de fierté & de grandeur. Lorsque les deux cours furent en présence l'une de l'autre, Ferdinand s'arrêta sur une hauteur, pour laisser le chemin libre à quelques cavaliers Allemands qui le saluoient en passant, & filoient dans un fort grand ordre. Les bataillons qui venoient après le saluèrent aussi d'une décharge de mousquets, & s'étant avancés environ cent pas dans la plaine, firent un cercle, & enveloppèrent les deux Rois selon l'ordre qu'on leur avoit donné. Les Seigneurs & Grands du royaume, se trouvant ainsi comme renfermés, ne purent s'empêcher de s'approcher du Roi Catholique & de lui baiser les mains.

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3. Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 5. t. 6.

Quoiqu'ils l'eussent offensé, ils les reçut fort civilement, & se contenta de se divertir de leur bizarre vanité, car voyant le duc de Najare qui avoit plus de faste que de valeur, armé d'une cuirasse, avec un bonnet de taffetas noir, un écuyer qui portoit sa lance, & un capitaine à la tête de quelques gens-d'armes qu'il avoit levés : *Seigneur Duc*, lui dit-il en souriant, *je vous connois à ce train & à cet air-là : ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes bon capitaine* : le Duc lui répondit en se baissant très-respectueusement, *Le tout pour le service du Roi notre Seigneur & de Votre Majesté.* D. Garcilasso de la Vega qui avoit été son ambassadeur à Rome auprès du pape Alexandre VI, & qui n'a-

voit jamais passé pour homme de guerre, s'étant présenté, le Roi l'embrassa avec affection, & sentant qu'il étoit armé comme les autres sous ses habits; *Garcia*, lui dit-il, *vous n'aviez pas autrefois les épaules si larges, vous êtes grossi tout-à-coup.* Ils s'étoient précautionnés de la sorte, afin que si Ferdinand eût voulu entreprendre quelque chose, ils fussent en état de se défendre. AN. 1506

La salutation se passoit ainsi gaiement, lorsque le roi Philippe parut. Dès qu'il vit son beau-père venir à lui, il fit mine de vouloir descendre de sa mule; mais Ferdinand piqua la sienne, & lui fit signe de n'en rien faire. Philippe quitta aussitôt le parasol qu'il portoit, le salua, & lui demanda instamment ses mains à baiser. Le Roi Catholique l'embrassa & le baisa avec beaucoup de tendresse : ils se parlèrent, comme s'ils n'eussent jamais été brouillés, & s'ils se fussent aimés cordialement. Mais comme les Rois avoient à s'entretenir plus à loisir & plus en repos, ils entrèrent dans un petit hermitage qui étoit sur le chemin, accompagnés seulement de Ximenès & de Manuel.

L'Archevêque qui souhaitoit avec passion d'entretenir la bonne intelligence entre ces deux Princes, & qui savoit d'ailleurs les mauvaises intentions de Manuel, & la peine qu'avoit le Roi Catholique de le voir & de traiter avec lui, résolut de le faire sortir, de peur qu'il ne prît occasion de ces entretiens particuliers, d'aigrir encore l'esprit de son maître. Il se tourna de son côté & lui dit avec sa sévérité naturelle : *Seigneur Manuel, les Rois veulent être en liberté, laissons-les conférer ensemble, puisqu'ils sont seuls & qu'ils ne nous ont pas commandé de les écouter. Sortez, vous : & moi je garderai la porte, & ferai l'office d'huissier en cette occasion.* Manuel comprit bien ce que l'Archevêque vouloit faire; mais il fut surpris, & n'eut pas le courage de lui répondre, & sortit, quoiqu'avec beaucoup de regret. Alors l'Archevêque fermant la porte, alla s'asseoir avec les deux Rois.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 2. Eug. de Roblès vid. de Card. Xim. c. 17.

Ils furent plus de deux heures ensemble, & tout l'entretien ne fut qu'une instruction que le Roi Catholique donna à son gendre, lui remontrant avec quelle vigilance il falloit conduire un état; comment il devoit se garder des fourbes & des flatteurs, qui cherchent leurs intérêts aux dépens de ceux de leurs maîtres. Il lui donna une con-

AN. 1506 noissance générale des mœurs du pays & des affaires principales du royaume, & lui fit entendre qu'il avoit voulu lui aider à porter le poids du gouvernement, jusqu'à ce qu'il eût eu un peu plus de connoissance de la nation & des personnes qu'il devoit conduire; mais qu'enfin, puisque les Grands de Castille ne l'avoient pas jugé à propos, il alloit avec plaisir gouverner ses états, & prier Dieu qu'il accordât à ses enfans la grâce de bien gouverner les leurs.

Il lui recommanda sur toutes choses, de regarder l'Archevêque de Tolède comme son père, & de croire que rien ne pouvoit lui arriver de plus heureux, que d'avoir un conseiller & un ministre comme celui-là. Philippe écouta fort paisiblement ce discours, tâcha de se justifier du passé, & promit qu'il profiteroit des bons avis qu'il venoit de recevoir. Après cela ils se séparèrent contens en apparence l'un de l'autre. Mais Ferdinand n'avoit osé demander à son gendre de voir sa fille, & Philippe ne le lui avoit pas offert, quoiqu'il sût que son beau-père n'avoit pas de plus grande passion. Ainsi, cela fit voir que l'un n'étoit pas sincèrement réconcilié, & que l'autre ne pouvoit pas être satisfait. Ils se donnèrent pourtant mille témoignages d'amitié devant les courtisans.

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 8. t. 6.

Le Roi Catholique se retira depuis en Aragon, après avoir demandé plusieurs fois la liberté de parler à la Reine sa fille, sans qu'il eût pu l'obtenir. Ce qui le toucha si sensiblement, qu'il perdit enfin sa modération, & protesta que c'étoit à la seule considération de cette Princesse qu'il avoit souffert tant d'indignités, mais qu'il n'avoit plus rien à ménager, & que si l'on manquoit à la moindre chose à son égard, il sauroit bien se venger & du présent & du passé. Le duc d'Albe & le marquis de Denia le voulurent suivre en Aragon, & même en Italie; mais il ne voulut pas le leur permettre. Après cette entrevue des deux Rois, on fit dire à Ferdinand que le pays étant fort désert & stérile, il étoit nécessaire qu'il s'éloignât le plus qu'il pourroit, de peur qu'ils ne s'incommodassent les uns les autres. Philippe s'arrêta à Benevent chez le comte Pimentel durant quinze jours. Ximenès le suivit, & quoiqu'il ne se trouvât pas aux divertissemens publics dont ce Prince étoit occupé, il fut sur le point d'y périr par un accident imprévu.

Un jour que le Comte donnoit un combat de taureaux,

& que la cour, après un grand festin, devoit finir la journée par cette fête, l'Archevêque alloit voir le Roi selon sa coutume. On avoit fait devant le château un amphithéâtre qui régnoit autour d'une grande place, où l'on n'avoit laissé qu'une entrée libre pour la commodité des courtisans, & de ceux qui avoient soin de ce spectacle. Comme le passage étoit fort étroit, Ximenès, avec une partie de ses gens, traversoit la place fort gravement, & le reste étoit encore à la barrière, lorsqu'on lâcha inconsidérement un taureau qui blessa les premiers qui se rencontrèrent, & les auroit tous tués infailliblement, si le cri qu'on fit de tous côtés n'eût un peu étonné cet animal furieux, & si les gardes du Roi ne fussent heureusement accourus, & ne l'eussent fait mourir à coups de piques. L'Archevêque poursuivit son chemin sans se troubler, & entra dans le château. Le Roi vint au-devant de lui, & voyant qu'il n'étoit pas blessé, lui demanda s'il n'avoit pas eu bien peur; à quoi il répondit qu'il n'y avoit rien à craindre où étoient les gardes de Sa Majesté. Il s'adressa pourtant à Pimentel, & le pria d'avertir ses gens d'être un peu plus circonspects dans ces divertissemens meurtriers, & d'avoir pitié des passans.

AN. 1506

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

Quand il eut été quelque temps à la suite du Roi, il délibéra s'il s'en retourneroit dans son diocèse; mais après avoir bien considéré l'état des affaires, il résolut de ne pas s'éloigner de la cour, & crut qu'il ne pouvoit avec honneur abandonner ce jeune Roi aux mauvais conseils qu'on lui donnoit, & que Dieu l'avoit destiné à se sacrifier pour le bien public. Il écrivit donc à ses grands-vicaires de redoubler leurs soins pendant son absence, d'expédier toutes les affaires ordinaires, & de l'informer de celles qui seroient de conséquence pour la correction des mœurs, & pour le soulagement du peuple.

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. ibid.

Cependant le Roi & la Reine de Castille arrivèrent à petites journées jusqu'à Valladolid, pour aller delà à Burgos se faire couronner, & recevoir le serment de tous les états du royaume, selon les formes accoutumées. Le Roi s'étoit avancé pour visiter en passant la forteresse de Simancas. Il en avoit donné depuis peu le gouvernement à D. Pedro Guevara; & le bruit couroit qu'il avoit dessein d'y laisser la Reine, dont il n'étoit pas content, à cause du chagrin qu'elle témoignoit de l'éloignement du Roi son

An. 1506 père. Mais l'Archevêque & le Connétable qui conduisoient cette Princesse, détournèrent adroitement le coup qui auroit sans doute renouvelé tous les troubles : car au sortir de Valladolid, comme ils eurent rencontré deux chemins, l'Archevêque demanda quel étoit celui de Simancas pour l'éviter, le Connétable répondit : *Voici celui de Burgos*, en le montrant ; & la Reine ayant tourné de ce côté-là, on fut obligé de la suivre. Comme c'étoit la capitale de la vieille Castille, les états y avoient été convoqués, & le Roi Archiduc y venoit avec sa femme pour recevoir les premiers hommages de leurs sujets. Ils descendirent dans la maison du Connétable, d'où la Reine ne voulut jamais sortir, quoiqu'on la conviât d'aller voir les curiosités de la ville, & sur-tout un célèbre monastère de filles de saint Bernard. Philippe & Jeanne furent reconnus solennellement, & avec des réjouissances extraordinaires & l'on commença à régler les affaires publiques.

Eug. de Roblès vid. del Card. Xim. c. 17.

Ce fut alors que Ximenès s'aperçut que rien ne se faisoit que par l'ordre & par le conseil de D. Manuel, dont nous avons déjà parlé. Il avoit été secrétaire des commandemens de Ferdinand, qui l'avoit employé depuis dans des négociations importantes ; mais il trahit les secrets de son Maître, dès qu'il crut que c'étoit son avantage d'en prendre un autre. Il sema la discorde entre l'Archiduc & Ferdinand, & il eut l'adresse d'en profiter. Philippe n'aimoit pas le travail, & il fut ravi de trouver un ministre laborieux. Il étoit libéral jusqu'à la profusion, & il aimoit un homme qui avoit le maniment de ses finances, & qui fournissoit à ses plaisirs & à ses bienfaits. La haine qu'il avoit pour Ferdinand, & celle que Ferdinand avoit pour lui, l'attachoient davantage à ce jeune Prince, & le lui rendoient tous les jours plus agréable ; ainsi il parvint à gouverner son Maître qui le combloit de biens, & lui laissoit approprier une partie de son domaine. L'insolence qui est la compagne ordinaire des grandes prospérités, quand elles ne tombent pas dans un cœur noble & généreux, le rendoit déjà odieux à plusieurs. Les grands du royaume qui prétendoient quelque part au gouvernement de l'état & à la confiance du Prince, virent qu'ils n'avoient pas beaucoup avancé de s'être défaits de Ferdinand, & commençoient à murmurer

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 1. 2.

contre la fierté du ministre & contre la préoccupation du Roi qui le préféroit à tous les autres. AN. 1506

Ximenès vit bien ce qu'on pouvoit attendre de tels commencemens : & pour empêcher la ruine de son pays, & conserver au Roi l'amitié des peuples, il résolut de lui faire des remontrances, & de décréditer Manuel dans son esprit. Il étoit difficile & même hasardeux, d'entreprendre de détruire un premier ministre & un favori si bien établi; mais les difficultés n'arrêtoient pas l'Archevêque lorsqu'il s'agissoit du bien public.

L'occasion qu'il cherchoit se présenta presque aussitôt. Bertrand de Salto, un des trésoriers du royaume, qui honoroit fort ce Prélat, & qui lui communiquoit ordinairement les affaires de conséquence dont il étoit chargé, l'étant venu voir, lui montra plusieurs ordonnances que le Roi venoit de signer. Il y en avoit une entr'autres, expédiée par le conseil de Manuel, pour affermer le revenu des soies de Grenade au préjudice du droit que le Roi Catholique y avoit par le testament de la Reine, & par le dernier traité fait avec lui. L'Archevêque demanda à la voir, & après l'avoir lue il la déchira & jeta les pièces à terre en présence de plusieurs personnes; puis regardant son ami, avec un air sévère & indigné : *Bertrand de Salto*, lui dit-il, *si je n'étois autant de vos amis que j'en suis, j'irois trouver le Roi de ce pas, pour le prier qu'il vous fît faire votre procès :* Il commanda à Vallejo, son maître de chambre, de ramasser toutes ces pièces & de les garder soigneusement; & sortit aussitôt pour aller parler au Roi, avant qu'on eût pu le prévenir : car tous ceux qui avoient vu cette action l'avoient trouvée peu respectueuse & bien hardie.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. l. 3.

Il entra dans le cabinet du Roi, & après lui avoir exposé son emportement avec franchise, il lui représenta l'injustice qu'on lui faisoit faire, l'occasion qu'il donnoit à Ferdinand de se venger des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits; les conséquences pour un Roi de rompre les traités, & de manquer à sa parole sans aucun sujet & même sans aucun prétexte. Il le supplia de considérer qu'on abusoit de sa bonté royale; qu'on passoit tous les jours par-dessus les lois du pays, & que les peuples commençoient à murmurer; que le respect & la fidélité qu'il avoit pour Sa Majesté, l'obligeoient de l'avertir que ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit gou-

AN. 1506 verner les Castillans; qu'on lui donnoit de très-pernicieux conseils, & que s'il n'y mettoit ordre promptement, il ne seroit peut-être plus en état d'y remédier.

Le Roi étonné de ce discours, lui répondit: Qu'il n'avoit pu en si peu de temps, prendre connoissance des affaires ni des coutumes du royaume; que ce n'étoit pas son intention de faire aucune injustice; & qu'il le prioit, lui, qu'il regardoit comme son père, de vouloir bien continuer à lui donner ses bons avis. L'Archevêque le remercia très-respectueusement de l'honneur qu'il lui faisoit; & lui dit que l'avis le plus important & le plus nécessaire qu'il avoit à lui donner pour l'intérêt de l'état & pour le sien propre, c'étoit d'éloigner D. Manuel, en lui donnant quelque honorable emploi hors du royaume, comme pourroit être l'ambassade de Rome. Ce Prince trouva la proposition un peu rude, & crut qu'il auroit peine à se passer de ce ministre auquel il étoit accoutumé; & qu'il n'étoit pas même sûr de se défaire d'un homme à qui il avoit confié tous ses secrets; mais pourtant les remontrances de l'Archevêque l'avoient touché. Il trouva un milieu pour ne pas perdre Manuel, & pour ôter tout sujet de plainte & de murmure contre lui.

Il se tenoit tous les vendredis un conseil secret où Sa Majesté elle-même présidoit, & où l'on régloit tout ce qui regardoit le gouvernement. C'étoit là qu'on traitoit des finances, des affaires étrangères & de toute la conduite intérieure du royaume. Le Roi commanda qu'on communiquât à Ximenès les jeudis au soir tout ce qu'on devoit rapporter le lendemain dans le conseil, & le pria de vouloir bien donner ses avis sur chaque article, pour lesquels il l'assuroit qu'on auroit beaucoup de déférence. L'Archevêque supplia Sa Majesté de ne pas le charger d'une commission qui étoit d'un grand travail, & qui lui attireroit sans doute l'envie de plusieurs personnes plus ambitieuses & même plus habiles que lui. Mais le Roi persista & lui dit, que c'étoit une peine à la vérité, mais qu'il avoit espéré qu'il voudroit bien la prendre pour l'amour de lui, & rendre ce service à sa patrie.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

Il accepta donc cet emploi; & depuis ce jour-là on n'expédia rien sans le consulter. Le conseil s'assembloit dans le palais; on se trouvoit chez lui le jour d'auparavant pour lui rendre compte des affaires importantes qu'on devoit

proposer devant le Roi. D. Manuel devint plus civil & plus modeste, & n'oublia rien pour gagner les bonnes grâces de l'Archevêque, dont il craignoit le crédit & l'austérité. Mais les choses changèrent de face par le décès du Roi de Castille, qui arriva peu de temps après, en cette manière. AN. 1506

Le gouvernement du château de Burgos étant venu à vaquer, & le Roi l'ayant donné à Manuel, en un temps où l'on ne pensoit qu'à se divertir, le nouveau gouverneur voulut, le jour qu'il en prit possession, donner un festin magnifique à son Maître. Toute la cour y fut invitée, & la Reine seule refusa de s'y trouver, à cause de quelques soupçons qu'elle avoit alors contre son mari. On s'y réjouit; on y mangea & on y but avec excès. Le Roi s'étant levé de table monta quelques-uns de ses chevaux; il joua ensuite assez long-temps à la paume : tout échauffé qu'il étoit, il but une aiguière d'eau fraiche, & la nuit la fièvre le prit avec une assez grande douleur de côté. Le mal augmenta le lendemain, & le troisième jour on reconnut qu'il étoit en danger. *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. ca. 17.*

Ximenès lui envoya d'abord le docteur Yanguas son médecin, très-sage & très-habile en son art, pour voir l'état de la maladie du Roi, & pour servir s'il pouvoit par ses remèdes, ou du moins par ses conseils, à sa guérison. Le Roi ayant su qu'il étoit à la porte, commanda qu'on le fît entrer : il s'approcha du lit; & après avoir examiné le malade, il demanda s'il avoit été saigné. Comme on lui eut répondu que non, il parut surpris, & fut d'avis qu'on le saignât incontinent; mais les médecins Flamands soutinrent qu'il ne falloit pas l'affoiblir, & se moquèrent de lui comme d'un homme qui ne connoissoit pas le tempérament du Roi, & qui sur la médecine ne savoit que la méthode de son pays. Le docteur alla retrouver l'Archevêque, & l'avertit que le mal étoit devenu incurable par l'ignorance des médecins; qu'il comptât sur la mort du Roi, & qu'il vît là-dessus les mesures qu'il avoit à prendre. En effet, ce Prince mourut le sixième jour de sa maladie, qui fut le 25 de septembre, à l'âge de 28 ans. La noblesse & le peuple le regrettèrent : car outre qu'il étoit honnête, bienfaisant, familier & magnifique, il n'avoit été que cinq mois en Espagne, & la laissoit encore dans les douceurs d'un règne naissant.

Dès que le bruit se fut répandu que le Roi étoit en dan-

An.1506 ger, les principaux seigneurs alloient à tous momens chez l'Archevêque pour conférer avec lui. Lorsqu'ils surent qu'il étoit à l'agonie, ils s'assemblèrent pour délibérer sur la conjoncture présente, afin que leur résolution fût prise quand le Roi mourroit, & qu'on eût le temps de songer à ses funérailles, & à la consolation de la Reine. Tous les grands du royaume se trouvèrent à ce conseil, l'Archevêque, le Connétable, l'Almirante, le comte de Bénevent, le marquis de Villene, le duc de l'Infantade, les ducs d'Albe & de Najare, le comte de Fuensalida, le marquis de Dénia avec Jean Manuel & Antoine Fonseca, les deux grands trésoriers de Castille, & plusieurs autres personnes de la première qualité.

Zurita Annal. Arag. l.7.c.15. Mariana hist.Hisp. l.28.c.23. & 6.

On exposa d'abord que le Roi ne pouvoit pas revenir de sa maladie, que la Reine, à cause de son incommodité, & l'archiduc Charles à cause de son bas âge, n'étant pas en état de gouverner leurs états, il falloit nommer quelqu'un d'entr'eux pour en exercer la régence. Quelques-uns furent d'avis de députer à Ferdinand, pour le prier de venir reprendre la conduite du royaume. Plusieurs de ceux mêmes qui lui avoient été contraires, furent de ce sentiment, parce qu'ils avoient satisfait leurs haines, & qu'ils aimoient mieux lui obéir qu'à leurs égaux : l'affaire sembloit pencher de ce côté-là. Mais le comte de Bénevent, ennemi irréconciliable de ce Prince, se leva & leur représenta qu'ils prenoient-là une étrange résolution, de rappeler un homme qu'ils venoient de chasser unanimement, qui avoit le cœur encore rempli du ressentiment de l'affront qu'on lui avoit fait, qui de leur ennemi deviendroit leur maître, & qui étant savant en l'art de dissimuler, les caresseroit au commencement, & se joueroit à la fin de leurs têtes. Il parla avec beaucoup de passion, & finit en protestant qu'il avoit chez lui deux cuirasses neuves, qu'il useroit sur son corps à la guerre, avant que de souffrir que le Roi d'Aragon vînt encore dans la Castille.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l.3.

Ce discours émut toute l'assemblée, & réveilla l'aversion qu'on avoit eue pour Ferdinand. L'Archevêque qui n'avoit pas encore parlé, & qui avoit voulu sonder les opinions, prit alors la parole, & prévoyant les troubles qu'il causeroit s'il s'opposoit au torrent, il remontra que dans le choix qu'on alloit faire, il ne falloit consulter ni ses amitiés, ni ses

haines ; que pour lui , encore qu'il honorât beaucoup le Roi Catholique, il aimoit aussi le bien & la gloire de son pays : qu'il y avoit tant de bons conseils dans le royaume, qu'il ne falloit pas en chercher ailleurs ; que c'étoit faire tort à une aussi illustre assemblée que de délibérer là-dessus ; qu'il ne nioit pas que Ferdinand, par son jugement & par son expérience, ne fût capable de conduire ces états, mais qu'il avoit gouverné la Castille plus de quarante ans, & qu'il étoit à propos de lui laisser gouverner l'Aragon ; qu'ils jetassent les yeux sur quelqu'un, dont la sagesse, la probité & la valeur fussent reconnues ; qu'ils étoient tous de ce caractère, & qu'on ne pouvoit se tromper au choix ; qu'en son particulier il leur répondoit qu'il reconnoîtroit aussitôt celui qu'ils auroient nommé, qu'il l'honoreroit comme le Roi même, & qu'il employeroit & son crédit & son conseil pour le faire honorer des autres.... AN. 1506

Cet avis, auquel on ne s'étoit pas attendu, donna une très-grande joie à l'assemblée : car s'il se fût obstiné à demander Ferdinand, il auroit entraîné les peuples, & il seroit sans doute arrivé de grands désordres. Ils élurent Ximenès d'un commun consentement, comme un homme d'une vie irreprochable, aimant les lois & la justice, autorisé dans l'esprit des peuples, aimé des grands, & n'ayant avec eux aucune liaison de cabale ou de parenté, & le chargèrent de l'administration du royaume, & de la garde de la Reine, avec cette condition pourtant, qu'il ne feroit rien sans la participation du Connétable, & du comte de Najare, & qu'après la mort du Roi on se rassembleroit encore, pour voir ce qu'on auroit à faire. Cette assemblée dura depuis midi jusqu'à minuit.

Le lendemain matin on vint avertir l'Archevêque que le Roi venoit de mourir. Cette nouvelle le toucha ; il se renferma quelque temps dans son oratoire ; & quoiqu'il eût résolu de montrer en public beaucoup de constance, il ne put cacher son affliction, ni retenir quelque larmes qui lui échappèrent. Il alla chez la Reine, qu'il trouva accablée de douleur. Elle demeuroit immobile auprès du corps de son mari, & quelque prière qu'on lui fît, quelque raison qu'on lui pût dire, il ne fut jamais possible de l'en tirer. Sur le soir, elle ordonna qu'on le portât dans une salle, & qu'on le revêtît d'une robe de brocard d'or, fourrée d'hermines, où

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 15. t. 6. Petr. Mart. l. 19. ep. 316.

An.1506 elle avoit fait mettre une partie de ses pierreries. Ximenès prit les momens les plus commodes, pour s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse, & pour lui donner toutes les consolations que peuvent inspirer la raison & la piété chrétienne.

On étoit convenu le jour d'auparavant, qu'après la mort du Roi, l'Archevêque se logeroit dans le palais : aussi on y prépara d'abord un appartement pour lui. Toute cette journée se passa à rendre les derniers devoirs à ce Prince, qu'on embauma, & qu'on exposa durant deux jours sur un lit de parade, vêtu de ses habits royaux, deux sceptres à ses côtés, & l'épée nue tout auprès. Son corps fut porté solennellement à une lieue de-là dans la chartreuse de Mirafleurs, où il fut mis en dépôt, jusqu'à ce qu'on pût l'enterrer dans la chapelle royale de Grenade. Le même jour qu'il mourut, le Connétable & le duc de Najare, firent le tour de la ville à cheval avec un héraut, qui publia dans toutes les places, que tous ceux qu'on trouveroit armés dans les rues, seroient condamnés au fouet, que quiconque tireroit l'épée auroit la main coupée; que s'il arrivoit à quelqu'un de répandre le sang d'un autre, quelque légère que fût la blessure, il seroit aussitôt puni de mort; & que tout criminel qui se réfugieroit dans la maison des grands, y seroit pris sans opposition, & remis entre les mains de la justice. Cet édit servit beaucoup pour arrêter les peuples; mais les seigneurs ne firent pas grands cas de ces triumvirs.

Zurita. Annal. Arag. l.7. c.15. t. 6.1, Mariana hist.Hisp l.28.c.23

Cependant Ximenès écrivit à Ferdinand que Philippe étoit mort en fort peu de jours, que les grands du royaume étoient divisés, qu'on l'avoit choisi tumultuairement pour gouverner l'état dans cette triste conjoncture; mais qu'il n'y avoit rien de fixe ni de réglé, parce que personne ne paroissoit résolu d'obéir, & qu'il voyoit dans les esprits une sémence de révolte qu'on auroit peine à étouffer; que la Reine faisoit pitié & s'abandonnoit à sa douleur, & que s'il lui restoit encore quelque tendresse pour une fille désolée, & pour des peuples qu'il avoit aimés, il laisseroit-là les affaires d'Italie qui étoient paisibles, & reviendroit promptement dans la Castille; qu'il ne doutoit pas que l'ingratitude & les bizarreries de quelques-uns ne l'eussent rebuté; mais qu'il étoit de sa générosité & de sa prudence, d'oublier le passé; & qu'il l'assuroit qu'il y remettroit l'état aussi tran-

quille qu'il eût jamais été du vivant de la reine Isabelle. AN. 1506

Il donna ces lettres à l'ambassadeur que Ferdinand avoit laissé en Espagne, avec ordre de faire partir sur le champ un courrier pour Barcelone, d'où l'on croyoit que ce Prince n'étoit pas encore parti. Avant que d'écrire cette lettre, il demeura long-temps en oraison dans sa chapelle; & comme il y entendoit la messe, il commanda tout d'un coup qu'on allât fermer son appartement, & fit tout haut une longue & fervente prière, entrecoupée de soupirs & de larmes; suppliant la divine Majesté d'avoir pitié de ces royaumes, de faire que tout y réussît selon ses saintes volontés, pour sa gloire & pour son service; & qu'il ne laissât pas prospérer la voie des méchans, qui au préjudice du bien public, & au mépris de sa sainte loi, entretenoient la discorde, & troubloient le repos des peuples.

Ce même jour, après dîné, les seigneurs s'assemblèrent encore chez l'Archevêque. Le nombre en étoit plus grand, parce que dans ce changement, la plupart des gouverneurs s'étoient rendus à Burgos, pour y recevoir les ordres, ou pour voir le train que les affaires y prendroient. Plusieurs ayant fait réflexion aux liaisons que Ximenès avoit avec le Roi d'Aragon, s'étoient repentis de l'autorité qu'ils lui avoient donnée, & tout étoit disposé à de grandes contestations. Avant qu'on commençât à parler des affaires publiques, le Connétable de Castille se leva, & s'adressant à l'Archevêque, le chapeau à la main, le pria de vouloir prononcer sur certains différents qu'il avoit avec le duc de Najare; & après avoir dit ses raisons avec beaucoup d'emportement, il demanda justice à la compagnie. Le Duc soutint sa cause de son côté avec la même chaleur: ils en vinrent à des paroles piquantes, & à des reproches vrais ou faux, qu'ils se firent l'un à l'autre.

L'Archevêque leur fit signe de se taire & de ne passer pas plus avant, & haussant la voix: *Qu'est-ceci, Seigneurs*, leur dit-il? *nous ne faisons que commencer, & déjà tout est en désordre? Il est bien temps de vous amuser à vous quereller, lorsque vous devez songer avec moi aux moyens de tenir le royaume en paix. Que la Reine nomme un de vous pour présider à son conseil, & pour commander en sa place, & je serai le premier à lui obéir.* Cette modération plut à l'assemblée, & ils répondirent tout d'une voix: *Y a-t-il quelqu'un qui soit plus capable*

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. lib. 3.

AN. 1506 *de nous gouverner que Votre Seigneurie Révérendissime ?* Alors ils lui donnèrent tous leurs suffrages, le prièrent de vouloir bien, pour l'intérêt public, se charger de ce pénible fardeau, & lui assignèrent une pension de mille ducats tous les ans, pour lui aider à soutenir sa dignité, & pour épargner ses revenus qu'il distribuoit libéralement aux pauvres.

L'Archevêque savoit que plusieurs avoient dessein d'appeler l'empereur Maximilien, pour gouverner l'Espagne, jusqu'à ce que Charles son petit fils, fût en âge de régner par lui-même; & ç'auroit été une exclusion perpétuelle pour Ferdinand, dont ce Prélat croyoit la présence nécessaire en Castille. C'est pourquoi il accepta volontiers la régence, quoiqu'il en prévît toutes les difficultés. Il dit aux seigneurs, qu'encore qu'il eût beaucoup d'âge & peu de santé, il espéroit, avec l'aide de Dieu & leurs bons conseils, qu'ils seroient satisfaits de son application & de sa conduite: que pour la pension il les en remercioit, parce que Dieu lui avoit donné assez de bien pour soulager les pauvres & pour en assister l'état dans les besoins; & que d'ailleurs il savoit se régler & vivre de peu. Mais qu'ils prissent garde à ce qu'ils faisoient, qu'il étoit sévère, ennemi des oppressions & des violences; qu'il ne souffriroit jamais rien qui ne fût dans l'ordre, & qu'il puniroit rigoureusement les factions & les cabales; qu'il étoit encore en leur pouvoir de choisir un autre que lui; mais que s'ils l'avoient une fois nommé, il sauroit bien se faire obéir quand il ordonneroit des choses justes, & qu'il n'y auroit ni considération, ni amitié qui pût le faire passer par-dessus les lois de la raison & de la justice. Ce discours parut un peu rude à plusieurs, mais il n'y avoit rien que de raisonnable; & ceux qui en auroient paru offensés, auroient donné lieu de croire qu'ils avoient de mauvais desseins : ils consentirent tous à lui obéir, & dès ce jour-là le triumvirat cessa, & toute l'autorité fut réunie en la personne seule de Ximenès.

Eugenio de Roblés vid. del Card. cap. 17.

Il remplit d'abord les places vacantes du conseil royal, de gens éclairés & incorruptibles : il conféra avec les seigneurs sur quelques règlemens principaux, & leur fit approuver ses opinions. Mais parce qu'il en voyoit peu qui fussent portés pour le bien public, il crut qu'il falloit être en état de leur résister & de les retenir dans le devoir. Il fit

venir Jérôme Vianel, Vénitien, dont nous avons déjà parlé, & lui communiqua le dessein qu'il avoit de lever des troupes & de lui en donner le commandement. C'étoit un étranger, qui n'avoit aucune liaison, ni aucune parenté dans le royaume, & qu'il gagna facilement par ses caresses & par les bonnes pensions qu'il lui donna. AN.1506

Cet homme lui choisit en fort peu de temps mille soldats, à qui il faisoit faire tous les jours l'exercice dans une grande plaine hors de la ville. Comme l'Espagne étoit en paix depuis la prise de Grenade, & que les armes y étoient rouillées, Ximenès fit apporter de Biscaye mille cuirasses, deux mille piques & cinq cents mousquets. Il fit renforcer la compagnie qui gardoit la Reine & le palais, afin de s'en servir dans les occasions pour sa garde, & tira D. Alonso de Cardenas du gouvernement de Grenade pour l'en faire capitaine, parce qu'il l'avoit reconnu homme de cœur, & qu'il gagnoit par-là son père qui étoit très-considérable par sa naissance & par son mérite.

Cependant Ferdinand, après avoir fait quelque séjour à Saragosse, avoit résolu de passer en Italie. Il venoit d'épouser Germaine de Foix, que Louis d'Amboise, évêque d'Albi, Hector Pignatelli, seigneur napolitain, & Saint-André, juge-mage de Carcassonne, avoient conduite jusqu'à Fontarabie, en qualité d'ambassadeurs du roi de France. Quoiqu'il eût fait serment de ne se pas remarier, & qu'il eût protesté plusieurs fois qu'il ne feroit point ce tort-là à ses enfans, qu'il n'y avoit plus d'Isabelle au monde, & qu'il ne pouvoit retrouver ce qu'il avoit perdu; les chagrins que lui donna son gendre, & l'envie qu'il eût de se maintenir dans la Castille, l'obligèrent à conclure ce mariage, & en même-temps le traité qu'il avoit fait avec la France.

Peu de jours après il étoit allé à Barcelone où sa flotte l'attendoit pour le porter au royaume de Naples. Ses amis lui écrivoient sans cesse : *Ne nous abandonnez pas, Sire, venez remettre la paix & la justice que vous avez maintenues si long-temps parmi nous, qui vous regardons comme notre père. Votre présence est nécessaire en Castille. Ne souffrez pas qu'une injuste domination s'y établisse. Si vous laissez vieillir le mal, le remède viendra trop tard, & il pourra bien arriver, ou que le royaume se perdra, ou que vous perdrez le royaume.* Ces mar- *Zurita Annal. Arag. l.7. c.21. t.6.*

AN. 1506 ques de tendresse l'auroient touché, mais les soupçons violens qu'il avoit contre le Grand Capitaine ne lui laissoient point de repos. On mandoit qu'il avoit des intelligences secrètes avec le roi Philippe par l'entremise du cardinal de Rouen; qu'il traitoit avec le Pape, & qu'il étoit prêt d'accepter la charge de général de l'Église; qu'il attendoit que l'Empereur vînt avec une armée pour lui livrer le royaume. On disoit même qu'il alloit marier sa fille avec le fils de Prosper Colonne, pour se maintenir malgré le Roi dans sa viceroyauté, par le secours de cette puissante maison. De plus, il demeuroit à Naples, quoiqu'il eût ordre d'en revenir.

Mariana Hist. Hisp. c. 13. l. 28.

Ferdinand agité de ses défiances, aima mieux se mettre au hasard de perdre la Castille, que de laisser le royaume de Naples sous la conduite du Grand-Capitaine. Il s'embarqua à Barcelone avec la reine Germaine, les reines de Naples, & grand nombre de noblesse Castillane & Aragonoise. La tempête l'ayant jeté sur les côtes de Provence, il entra avec une partie de ses galères dans le port de Toulon, où le comte de Villards & plusieurs Prélats allèrent le complimenter & le régaler de la part du roi de France. Il se remit en mer, & arriva le premier d'Octobre à Genes, où le Grand-Capitaine vint le joindre avec les galères de Naples, ce qui lui donna une joie extraordinaire; de-là il passa à Portofi où les vents contraires l'arrêtèrent encore.

Ce fut-là qu'il reçut la nouvelle de la mort du roi Philippe son gendre, le cinquième du mois d'Octobre, par le courrier que son ambassadeur Louis Ferrier lui avoit dépêché, avec les lettres de l'archevêque de Tolède. Ferdinand fut affligé ou du moins il fit semblant de l'être, & d'abord il écrivit à ce Prélat la douleur qu'il avoit de cette perte, & la reconnoissance qu'il auroit toute sa vie des témoignages de son amitié. Il lui mandoit que s'il eût reçu son paquet avant que d'être embarqué, il auroit pris la route d'Espagne & quitté pour un temps ses autres affaires, mais qu'on savoit à Naples qu'il étoit parti, & qu'après la dépense qu'il avoit faite d'équiper une flotte, il falloit en profiter; qu'au reste, il lui donnoit sa parole qu'il termineroit ses affaires le plutôt qu'il pourroit, & qu'il reviendroit en Espagne. Que cependant il le prioit instamment, puisque Dieu, pour le bonheur de ce royaume, l'en avoit fait administrateur,

Zurit. Annal. 2. Arag. l. 7. c. 9.

d'avoir soin de la Reine affligée & des affaires de cet état, & de lui en écrire souvent des nouvelles. AN. 1506

Ximenès ayant reçu ces lettres avec beaucoup de joie, les communiqua à quelques amis de Ferdinand, qui en firent part à d'autres; ce qui donna lieu au parti contraire d'accuser ce Prince d'inquiétude & d'ambition, & de presser par des députations réitérées, l'empereur Maximilien, de prévenir le roi d'Aragon, qui alloit quitter ses propres affaires pour venir prendre la conduite de celles de Castille. L'Archevêque sachant ces intrigues, assembla les seigneurs, & leur dit qu'il trouvoit tous les jours beaucoup de choses qui passoient sa capacité dans la charge qu'ils lui avoient donnée, que la Reine ne pouvant agir à cause de sa douleur & de son indisposition, & que n'ayant de son côté ni assez de crédit sur son esprit, ni assez d'autorité pour régler toutes choses à sa volonté, il falloit avoir recours à quelqu'un pour qui elle eût du respect, & à qui elle donnât un pouvoir absolu & irrévocable.

Qu'il y avoit plusieurs évêchés vacans qu'il ne falloit pas laisser sans pasteurs; que les tribunaux ecclésiastiques étoient méprisés, & que le marquis de Pliego avoit eu la hardiesse de rompre les prisons & de lâcher les prisonniers, action qu'il falloit punir avec la dernière sévérité; qu'il ne parloit pas de la santé de la Reine, dont l'affliction & la grossesse pouvoient avoir de fâcheuses suites; qu'il ne voyoit que deux personnes capables de surmonter ces difficultés & de gouverner cette Princesse, ou Maximilien son beau-père, ou son père Ferdinand: que l'un & l'autre étoit occupé à ses propres affaires, mais qu'on les prieroit de les quitter pour quelque temps; que son avis étoit donc d'aller trouver la Reine tous ensemble, & de lui demander lequel des deux elle aimoit mieux appeler. La chose étoit de trop grande conséquence pour la faire sans la consulter, & cet avis fut généralement approuvé.

La Reine les écouta par une petite fenêtre grillée, car c'étoit ainsi qu'elle donnoit ses audiences depuis la mort de son mari; & soit que cette députation eût un peu réveillé son esprit, soit qu'elle eût eu par hasard cet intervalle de bon sens, elle leur répondit sur tous les chefs avec autant de prudence & de raison, qu'elle eût pu faire avant sa foiblesse: qu'elle avoit dessein de vivre dans la retraite, comme

Petr. Mart. epist. 17. l. 19.

AN. 1506 il convenoit à une veuve, que les affaires la chagrinoient; & que de plus elle sentoit bien qu'elle n'en étoit pas capable; que si son fils Charles étoit en âge de venir en Espagne & de gouverner les royaumes que Dieu lui avoit donnés, il n'y auroit pas autre chose à désirer, mais que n'étant pas en cet état, son intention seroit d'appeler le Roi son père, qui connoissoit le royaume, & qui l'avoit rétabli & augmenté par ses travaux; que pour Maximilien, il étoit assez chargé du poids de l'empire, & qu'une administration nouvelle & étrangère l'accableroit. Que pour la nomination des évêques, une femme comme elle n'avoit pas assez de lumière pour faire de ces sortes de choix, qu'on attendît que son père vînt, qui connoissoit les talens & le mérite des personnes.

Comme l'Archevêque & les autres lui eurent reparti que c'étoit un affaire de conséquence pour l'Eglise, parce que les diocèses souffroient d'être ainsi privés de Pasteurs, & qu'elle pouvoit prendre conseil de quelques-uns de la compagnie; elle répondit: *Je crois qu'il vaut mieux qu'il n'y en ait point pour quelque temps, que si j'en établissois d'indignes ou d'incapables: car ne pourriez-vous pas avoir des amis que vous seriez bien aises d'avancer?* Ils la conjurèrent, puisqu'elle étoit dans cette résolution, d'écrire au Roi son père, pour le prier de se hâter de venir. Alors son esprit s'affoiblissant & ne pouvant plus soutenir son application, elle leur répondit, que le Roi d'Aragon avoit assez d'affaires en Italie sans le charger encore de celles de Castille; que s'ils en jugeoient autrement, ils prissent la peine de lui en écrire.

Sur cela les seigneurs se retirèrent, & l'on ne parla plus de Maximilien. Mais l'égarement de l'esprit de la Reine, étoit un grand obstacle aux bonnes intentions de l'Archevêque. Soit que ce fût un accident causé par une fièvre maligne, soit qu'elle eût tiré cette maladie d'esprit d'Isabelle de Portugal sa grand-mère qui en avoit été affligée, soit que ce fût un charme qu'une maîtresse du Roi avoit fait jeter sur elle comme quelques-uns avoient pensé, elle n'étoit plus capable d'aucune affaire. Il lui étoit resté de l'imagination & de la mémoire, qui n'étant pas aidées de la raison, ne faisoient que la confondre sur les choses présentes. On ne pouvoit avoir audience d'elle. Elle ne

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

vouloit rien ſigner ; & comme dans ſes bons intervalles, elle s'étoit aperçu de ſa foibleſſe, elle étoit devenue timide & ſoupçonneuſe, & croyoit toujours, ou qu'elle alloit ſe tromper, ou qu'on alloit la ſurprendre. AN. 1506.

Quoiqu'elle n'eût ni le diſcernement, ni l'application qu'il falloit pour les affaires, elle ne pouvoit ſouffrir ceux qui s'en chargeoient, & jamais Princeſſe ne fut plus jalouſe de ſon autorité. On voulut quelqueſois lui dire que l'Archevêque de Tolède étoit logé dans le palais, & qu'elle pouvoit le conſulter, elle répondit : *C'eſt pour me tenir compagnie, & non pas pour ſe mêler de mes affaires : je n'ai pas beſoin de ſes conſeils.* On la pria d'agréer qu'on députât au Roi ſon père, pour le ſolliciter à venir promptement gouverner ſes états avec elle. *Je ſouhaiterois bien qu'il vînt*, dit-elle, *pour ma conſolation*, ſans dire un ſeul mot du gouvernement. *Mariana hiſt. Hiſp. c. 3. l. 29.*

Le feu Roi, dans moins d'une année de règne, avoit tellement diſſipé ſes finances, qu'il ne pouvoit preſque plus ſoutenir ſon rang, ni fournir aux dépenſes ordinaires de ſa maiſon. Louis Marlian Milanois, ſon médecin & ſon conſeiller, qui fut depuis évêque de Tuy, lui avoit ouï dire dans ſes chagrins, *Malheureux que je ſuis ! quand je n'étois que comte de Flandre, j'avois de quoi vivre avec ſplendeur, & de quoi donner avec abondance ; maintenant que je ſuis devenu le plus grand Roi du monde, je n'ai pas de quoi vivre ni pour moi ni pour les miens.* Après ſa mort, les domeſtiques qu'il avoit amenés en Eſpagne, s'adreſſèrent à l'archevêque de Tolède, & le prièrent de faire vendre les meubles, & la garde-robe du feu Roi, pour les payer & pour leur donner moyen de s'en retourner en leur pays. Ce Prélat les préſenta à la Reine, lui expoſa la juſtice de leur demande, & l'obligation qu'elle avoit d'y ſatisfaire. Elle écouta leurs raiſons, prit leur requête, & leur répondit froidement : *Je ne me charge que de prier Dieu pour l'ame du Roi mon mari.* Et les laiſſa non-ſeulement ſans ſecours, mais encore ſans eſpérance. *Petr. Mart. ep. 313.* *Mariana l. 29. c. 3. Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 21.*

Le conſeil royal ayant jugé néceſſaire d'aſſembler les états de Caſtille, on ne put jamais obtenir qu'elle ſignât les lettres de convocation, & l'on fut obligé de prendre acte de ſon refus & de paſſer outre. Peu de jours après, elle envoya dire à l'Archevêque qu'il eût à ſortir du pa-

AN. 1506 lais, & congédia en même-temps tous les serviteurs de son père & les siens, pour prendre des Flamands à son service; ce qui alloit causer de grands désordres, si Jeanne d'Aragon, fille naturelle de Ferdinand & femme du Connétable, qui avoit quelque crédit sur son esprit, ne l'eût apaisée. Ainsi les affaires ne finissoient point; les partis se formoient & se fortifioient impunément, & dans un temps de confusion & de trouble, il falloit ordonner sans autorité & même contre l'autorité souveraine. L'Archevêque ennuyé de se voir traversé & de prendre toujours tout sur soi, proposa plusieurs fois de faire déclarer la Reine incapable de gouverner; mais Ferdinand ne voulut pas qu'on donnât ce déplaisir à sa fille, & le conseil crut qu'il falloit ménager l'honneur de la maison royale & de la nation.

Zurita ibid. c. 26.

Toute l'Espagne savoit pourtant l'infirmité de cette Princesse. Le jour de la Toussaint, elle voulut aller à la chartreuse de Miraflores où elle fit ses dévotions. Elle y dîna; & après avoir ouï vêpres & le sermon, l'envie lui prit de faire ouvrir le tombeau du Roi son mari. Les religieux firent quelque difficulté; mais elle leur ordonna de se retirer, disant qu'elle prétendoit faire emporter ce corps à Grenade, & reconnoître si les Flamands ne l'auroient point enlevé. L'évêque de Burgos arriva là-dessus & voulut lui représenter que ce qu'elle faisoit étoit contraire aux lois, aux saints canons de l'Eglise & au testament même du feu Roi. Elle s'emporta, & commanda avec de terribles menaces à tous ses gens d'ouvrir le tombeau, & de tirer le cercueil dehors. Comme elle étoit fort avancée dans sa grossesse, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne vînt à se blesser, on ne voulut pas l'irriter, & on lui obéit quoiqu'avec regret. Le nonce du Pape, les ambassadeurs de l'Empereur & du Roi Catholique, & quelques évêques furent appelés pour reconnoître ce corps, qui n'avoit plus figure d'homme. Elle le regarda & toucha plusieurs fois, sans répandre une seule larme. Après quoi on referma le cercueil qu'elle fit couvrir de plusieurs pièces d'étoffes d'or & de soie.

Petr. Martyr. ep. 324 lib. 19. Zurita c. 23. l. 7. c. 6.

Cependant Ferdinand écrivoit à tous les grands des lettres civiles & obligeantes, & recommandoit à l'archevêque de Tolède de leur persuader à tous de se conformer de bonne grâce au testament de la reine Isabelle, sur le sujet de sa régence, & de revenir à lui ensorte qu'il parût plus

d'affection & de volonté, que de crainte ou de politique. AN. 1506
Il lui envoyoit même des pouvoirs en blanc, pour lui & pour les autres, selon qu'il le jugeroit convenable au bien public. Il lui adressoit une lettre circulaire pour la faire distribuer à toutes les villes, dans laquelle il témoignoit qu'il ressentoit une tendresse extrême pour sa fille, pour ses petit-fils & pour ses états, qu'étant sorti comme il étoit de la maison de Castille, qu'ayant employé la meilleure partie de sa vie à rétablir ce royaume, à l'accroître & à l'entretenir en paix; pour accomplir ce que Dieu & sa conscience l'obligeoient de faire, & pour reconnoître l'affection & la fidélité avec laquelle ces peuples l'avoient servi, il se disposoit à partir de Naples pour venir les gouverner avec douceur & avec justice.

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 26. t. 6.

L'Archevêque fut le premier à se déclarer, & protesta hautement que si les seigneurs se rangeoient du côté de Ferdinand, il se joindroit à eux, sinon qu'il le serviroit seul de tout son crédit, & de tout le bien qu'il tenoit de lui. Le connétable & l'almirante, suivirent cet exemple. Les autres s'assemblèrent plusieurs fois, & le résultat de leurs conférences, fut d'obliger le Roi Catholique, au cas qu'il revînt, non seulement de leur pardonner leur haine, mais encore d'acheter leur amitié. Ximenès les entretint l'un après l'autre, & reconnut qu'il ne tenoit plus qu'à de petites passions & à des intérêts particuliers, qu'ils ne concourussent au bien public. Le duc de Najare lui répondit : *J'honore le roi d'Aragon & si le connétable n'étoit pas son gendre, je ne voudrois pas d'autre Roi, ni d'autre gouverneur en Castille.* Le marquis de Villene lui dit aussi : *Qu'il me rende ce qui m'appartient, & qu'il ne se laisse pas gouverner par le duc d'Albe, & je ne l'empêcherai pas de régner.* Le duc de l'Infantade paroissoit un peu moins ferme qu'il n'avoit été, & faisoit entendre que si on lui donnoit l'évêché de Placentia pour un de ses fils, il ne seroit pas intraitable. Les Flamands, à qui le Roi Philippe avoit donné la plupart des gouvernemens & des charges, voyoient bien qu'ils ne pouvoient s'y maintenir, & songeoient à les remettre pour quelque argent, entre les mains des serviteurs du Roi Catholique.

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 22.

Les choses étant ainsi disposées, l'Archevêque manda à Ferdinand qu'il espéroit que bientôt, amis, ennemis, tout

AN. 1506 reviendroit à son devoir : que pour lui, il étoit d'avis que Sa Majesté ne leur accordât pas tout ce qu'ils demandoient ; mais qu'elle pardonnât à tous, qu'elle réparât le dommage qu'elle avoit fait à quelques-uns ; du reste, qu'elle fit du bien à ceux qui l'aimoient pour augmenter leur amitié, & à ceux qui le craignoient pour leur donner de la confiance.

Le Roi Catholique profita de cet avis : il fit dire au marquis de Villene, qu'il oublioit pour toujours ses offenses ; mais qu'il se souviendroit de ses services, de la blessure qu'il avoit reçue à la guerre de Grenade, de l'affection avec laquelle il vint au secours de Salses tout malade qu'il étoit. Il lui fit offrir Villene & Almansa, villes depuis peu réunies au domaine ; & donna pouvoir à l'Archevêque de négocier avec lui. Il envoya ordre à Garcilasso de se rendre auprès de la Reine ; lui promit de se servir de ses conseils, & de lui donner sa confiance ; & ce Seigneur de son côté lui écrivit en ces termes : *Ne pensez pas, Sire, que j'aie oublié ce que je vous dois. Je sens également le bien que vous m'avez fait autrefois & l'honneur que vous me faites aujourd'hui. Usez à mon égard de votre clémence accoutumée ; & comme je ne puis avoir un meilleur maître, je prie Votre Majesté de croire qu'elle ne peut avoir un plus fidelle serviteur.*

Zurita Annal. Arag. l.7. c.39 n.6.

Pendant que l'Archevêque travailloit à ramener les esprits par ses raisons & par ses promesses, les ambassadeurs de l'empereur Maximilien, persuadèrent à la Reine que le royaume étoit perdu si le Roi son père venoit. Ils lui firent peur de la reine Germaine sa belle-mère, & lui dirent qu'elle alloit être dégradée par la domination de l'un, & désolée par l'humeur vaine & impérieuse de l'autre. Ses inquiétudes l'agitèrent, & quoiqu'elle fût sur le point d'accoucher, elle eut envie de sortir de Burgos. Elle fit venir Ximenès & lui dit : Qu'elle ne pouvoit plus vivre dans une ville où son mari étoit mort ; qu'il se préparât à partir lui & toute la cour le lendemain. Avant son départ, elle déclara qu'elle révoquoit toutes les grâces que le feu Roi avoit faites depuis la mort de la reine Isabelle. Le secrétaire dressa la déclaration, & quatre conseillers d'état eurent ordre de la signer & de la faire publier incessamment. Cette démarche révolta tous les Grands, & rompit toutes les mesures que l'archevêque de Tolède prenoit avec eux.

La Reine se mit en chemin, sans qu'on sût où elle avoit

desſein d'aller. Elle paſſa par la chartreuſe de Mirafleurs, pour y prendre le cercueil du roi Philippe, qu'elle faiſoit traîner après elle dans un carroſſe à quatre chevaux. Deux religieux par ſon ordre accompagnoient ce corps, dont l'un par ſimplicité ou par flatterie ayant loué la conſtance de ſon amour, & lui ayant conté quelques hiſtoires fabuleuſes de certains Rois qu'on diſoit être revenus en vie pluſieurs années après leur mort, avoit donné à cette Princeſſe des eſpérances ridicules qui l'entretenoient dans ſa folie. Il étoit fâcheux de la voir voyager vers le terme de ſa groſſeſſe, & de donner aux peuples le triſte ſpectacle des extravagances qu'elle faiſoit, mais elle n'avoit d'autre raiſon que ſa volonté; & de peur de l'aigrir il fallut la ſatiſfaire. On réſolut de la mener à Valladolid; mais comme elle fut à moitié chemin dans le bourg de Torquemada, il lui prit fantaiſie de demeurer-là, & vingt jours après elle accoucha de l'infante Catherine, le quatorzième de Janvier. L'Archevêque baptiſa cette Princeſſe avec peu de ſolennité, à cauſe du deuil de la cour. La peſte & la diſette firent cette année-là de grands ravages dans l'Eſpagne; & comme la maladie s'échauffoit à Torquemada, & que pluſieurs femmes en étoient mortes dans le palais, on propoſa à la Reine d'en ſortir; mais quelque danger qu'il y eût, quelque prière qu'on lui fit, elle ne répondit autre choſe, ſinon qu'elle n'étoit pas encore bien remiſe de ſa couche & qu'après cela elle verroit.

AN. 1506. *Petr. Mart. ep. 328. lib. 20. Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 37.*

AN. 1507.

Ximenès ne jugeant pas qu'il fallût expoſer tant de monde, déclara qu'il étoit libre à chacun de ſe retirer, & transféra le conſeil royal à Palentia. Pour lui, il demeura toujours auprès de la Reine avec le connétable & quelques autres ſeigneurs qui l'accompagnoient. Ce fut en ce temps-là que ſe fit la réforme du conſeil. Tous ceux que le feu Roi y avoit introduits, & qu'on ſavoit que les Flamands y avoient fait mettre par argent en furent tirés; & l'on rappela à leur place ceux à qui Ferdinand avoit donné autrefois de pareilles charges. Ce changement ſe fit par l'autorité de ce Prélat, qui le crut néceſſaire pour le bien du royaume. On publia que c'étoit par ordre de la Reine; mais les gens habiles ne purent ſe perſuader que cette Princeſſe, qui n'avoit jamais voulu permettre qu'on caſſât quelques Flamands qui avoient été de la muſique du Roi, ſe-

AN. 1507 fût mise en peine de faire déposer des conseillers d'état.

Durant le séjour que la cour fit à Torquemada, l'Archevêque fut à Cisneros pour y voir la maison de ses pères; & dans l'élévation où il étoit, il ne méprisa pas les restes d'une parenté médiocre. La succession étoit échue par le défaut des mâles, à Marie Ximenès, fille de Garsias Ximenès. Les habitans du bourg allèrent au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les marques de joie qu'ils purent donner. Il les caressa tous & les pressa de lui dire quel service il pouvoit rendre à sa patrie. Ces bonnes gens, après y avoir pensé quelque temps, lui dirent que le gouverneur de la province leur envoyoit tous les ans deux commissaires, qui les tyrannisoient sous prétexte de mettre ordre à leurs affaires, & le prièrent de leur permettre de nommer eux-mêmes deux de leurs concitoyens pour juger les procès, & terminer les différents qui surviendroient; ce qu'il leur accorda très-volontiers.

Cependant la peste s'allumant de jour en jour, la Reine se détermina enfin de partir de-là; mais à peine eût-elle fait une lieue & demie, que passant par un petit village, nommé Hornillos, & voyant une ferme sur le chemin assez bien bâtie, dont le paysage étoit agréable, elle s'y arrêta; & quelque instance que lui fissent l'Archevêque & les autres seigneurs, ils ne purent l'obliger de passer outre. Comme ils voulurent lui remontrer qu'elle n'étoit pas loin de la ville de Palentia, où elle seroit plus commodément, elle leur répondit que cette solitude lui convenoit, & qu'il n'étoit pas séant à une veuve de demeurer dans les belles villes.

Petr. Martyr. ep. 339. lib. 20.

Pendant qu'ils furent-là, il arriva coup sur coup de nouvelles de divers soulèvemens dans le royaume. Il y avoit de grands troubles dans Medina *del campo*, pour l'élection d'un abbé. Le comte de Lemos s'étoit saisi de Ponferrat à force d'armes & y avoit mis garnison. La ville d'Ubeda étoit divisée en deux factions & tout y étoit en feu. Tolède & Avila menaçoient de se révolter. Le comte de Tendille mandoit que la province de Grenade étoit en grand danger, & que les soldats qui gardoient cette côte, alloient déserter s'ils n'étoient payés. Tous ces avis donnèrent beaucoup d'inquiètude à l'Archevêque : car outre la déférence qu'il falloit avoir pour la Reine, à qui l'on rapportoit tout

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

quoiqu'inutilement, il jugeoit à propos de réserver ces sortes d'affaires à Ferdinand, qui mandoit par tous les courriers qu'il seroit bientôt en Espagne. De plus, sa régence n'étoit pas encore assez affermie pour entreprendre tant de choses à la fois. Cependant, comme il n'étoit pas sûr de mépriser ou de dissimuler ces sortes de rebellions; il conféra avec les seigneurs des moyens de remédier à ces désordres. Ils furent d'avis, que puisqu'ils ne pouvoient étouffer le mal, il falloit du moins l'arrêter jusqu'à ce que le Roi d'Aragon fût arrivé, & que cependant l'Archevêque auroit soin de pacifier toutes choses selon sa prudence & par l'avis du connétable. AN. 1507.

Ximenès se chargea de tout. Il envoya des commissaires à Ubeda, qui firent pendre les chefs de la sédition. Il fit de terribles menaces à ceux de Tolède & d'Avila, s'ils ne vivoient en repos. Il envoya pouvoir au comte de Tendille de tirer de l'argent des trésoriers de la province, & de payer les soldats. Pour l'attentat du comte de Lemos, comme il étoit de conséquence, il donna des troupes au comte de Bénévent & au duc d'Albe, pour l'assiéger dans sa place, & le prendre prisonnier. Ce comte qui se sentoit trop foible pour se maintenir dans sa possession, & qui craignoit l'arrivée du Roi d'Aragon, écrivit à l'Archevêque qu'il posoit les armes, & se remettoit de tout à Ferdinand quand il seroit sur les lieux, que cependant on trouvât bon qu'il se tînt à Ponferrat, & qu'il ne seroit pas inutile pour le service du Roi dans une contrée toute disposée à la révolte. Mais ce Prélat lui manda que s'il n'en sortoit promptement avec sa garnison, il alloit faire marcher contre lui non-seulement le comte de Bénévent & le duc d'Albe, mais encore toutes les forces de Castille. Cette menace qui auroit bientôt été suivie du châtiment étonna le comte, & peu de jours après on sut qu'il avoit obéi.

Parmi ces affaires publiques, il en survint une à l'Archevêque qui le regardoit en particulier & qui lui fit assez de peine. Un bénéfice considérable étant venu à vaquer dans son diocèse aux environs de Guadalajara, il en envoya les provisions à Pierre Martyr d'Angleria dont le mérite lui étoit connu. Bernardin de Mendoza, frère du duc de l'Infantade, & archidiacre de ce quartier-là, en avoit déjà pris possession en vertu des lettres expectatives qu'il avoit autrefois

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 3. Petr. Mart. epist. 337. lib. 20.

An. 1507. obtenues du pape Alexandre VI, & prétendoit s'y maintenir à main armée. Ximenès fut piqué de ce procédé, d'autant plus qu'on disoit qu'il avoit tort de disputer aux autres, un droit qu'il avoit autrefois soutenu lui-même contre son Archevêque. Il répondoit à cela que le pape Alexandre étoit mort, & que ces sortes de privilèges n'avoient plus de lieu, quand le Pontife qui les avoit donnés n'étoit plus, & que sous ce prétexte, on entreprenoit sur ses droits, & l'on faisoit violence à l'église & à ses ministres. Il s'en plaignit au duc de l'Infantade, & le pria de porter son frère à rentrer dans son devoir, & à ne pas donner occasion de procéder contre lui par les censures ecclésiastiques; ajoutant que si les armes spirituelles ne l'étonnoient pas, il envoyeroit des troupes qui valoient mieux que ces soldats qu'il avoit mis dans l'église, comme dans une place d'armes pour la défendre. Il en écrivit à peu près en ces termes à l'Archidiacre, qui jugea à propos, après y avoir bien pensé, de renoncer à sa prétention.

En ce temps-là les troubles recommencèrent, & la crainte qu'on avoit de Ferdinand croissant à mesure qu'on étoit plus près de son arrivée, les grands du royaume se divisèrent. Les uns sollicitoient l'empereur Maximilien de faire valoir les droits qu'il avoit sur la Castille. Ils offroient d'entretenir à leurs dépens quatre mille Allemands, qu'on croyoit prêts de s'embarquer; & l'on rapporte qu'un religieux alla révéler à l'archevêque de Tolède, comme un secret de confession, qu'on avoit eu dessein d'empoisonner la reine Jeanne, parce que Maximilien par cette mort devenoit sans contestation le tuteur de l'archiduc Charles son petit-fils. Les autres réveilloient les droits éteints & les prétentions imaginaires du roi de Portugal, & s'engageoient à le recevoir, s'il venoit avec une armée. Quelques-uns recouroient au roi de Navarre. Il y en avoit qui ne vouloient reconnoître que l'archiduc Charles, & presque tous convenoient de s'opposer à la régence & à l'entrée du roi Ferdinand. L'Almirante levoit des troupes. Le duc de Najare vint à la cour escorté d'un grand nombre de gentilshommes & de soldats; D. Manuel arriva à Torquemada avec une compagnie de gens d'armes. Le marquis de Villène & le connétable, sous prétexte de grossir leur train, enrôloient leurs vassaux.

Zurita. Annal. Arag. l. 8 c. 1. n. 6.

Mariana hist. Hisp. l. 19. c. 5.

Ximenès résolut de se fortifier contre tant de mauvaises

intentions. Il employa les cinquante mille ducats qu'il avoit autrefois prêtés au roi Philippe, à payer les compagnies des gardes, qu'il retint par ce moyen dans le service, ce qui fut le salut de l'état. Aussi en fut-il le maître depuis ce temps-là, ensorte que les officiers prêtèrent serment entre ses mains. Il fit lever encore cinq cents fantassins, & deux cents chevaux qu'il entretint à ses dépens, & par là il retint tout le monde dans le respect. Le marquis de Villène le vint trouver, & lui dit qu'il l'avoit toujours regardé comme le médiateur & le pacificateur des grands du royaume; mais que depuis qu'il menoit avec lui des gens de guerre, il ne le considéroit plus que comme un grand d'Espagne. L'Archevêque lui répondit, qu'il n'étoit armé que pour maintenir la paix dans l'état, & pour faire rentrer dans l'ordre & dans le devoir ceux qui auroient envie d'en sortir.

AN. 1507. *Zurita Annal. Arag. c. 37. l. 7. t. 6.*

On vit bien qu'il n'étoit pas possible de l'épouvanter, on tâcha de donner des soupçons de sa fidélité au Roi Catholique, qui tout défiant qu'il étoit naturellement, ne put douter d'une probité qu'il avoit si souvent éprouvée. On fit entendre aux principaux du conseil royal, que Ximenès s'attribuoit toute l'autorité, au lieu de la partager avec eux; & il fit voir qu'il s'en servoit pour le bien de l'état, & non pas pour ses intérêts particuliers. On voulut enfin irriter la Reine contre lui; mais la foiblesse de son esprit ne lui permettoit pas de prendre des impressions vives & durables; & comme elle n'étoit pas capable de s'affectionner aux uns, elle ne l'étoit pas aussi de nuire aux autres.

Cette Princesse ne voyoit personne. Elle ne sortoit de sa chambre que pour aller à l'église, où elle rendoit de fréquentes visites au corps de son mari. Toute la cour alors la suivoit, & le peuple accouroit en foule. C'étoit un spectacle digne de pitié. Elle étoit vêtue d'un gros drap noir qui la serroit autour du col, sur lequel débordoit un grand bonnet noir où sa tête étoit enfoncée; ses manches lui cachoient les mains, & un voile épais en forme de mante, lui descendoit depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle passoit les jours entiers dans une tristesse sombre, dont elle paroissoit toute occupée, sans se plaindre & sans répandre une larme dans sa plus grande affliction. Car on rapporte que dans le fort de sa jalousie, ayant une fois surpris son mari avec sa maî-

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3. Petr. Mart. ep. 63. l. 20.

AN. 1507 tresse, elle en fut si touchée, & pleura si abondamment que depuis elle ne pleura jamais plus, comme si la force de la douleur eût seché la source des larmes.

Dans les voyages qu'elle fit, elle ne marchoit que la nuit, & comme on l'avertissoit que c'étoit une incommodité pour elle & pour sa cour, elle répondoit : *Qu'une honnête femme, après avoir perdu son mari qui étoit comme son soleil, devoit fuir la lumière du jour, & ne marcher que dans les ténèbres.* Ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'elle faisoit porter le cercueil de son mari de ville en ville & de bourg en bourg, comme pour lui faire des funérailles perpétuelles. Une longue suite de gens à pied & à cheval avec des flambeaux allumés, environnoient ou accompagnoient ce corps, sur lequel elle jetoit souvent les yeux, & dès qu'elle étoit arrivée, on alloit le remettre dans la paroisse du lieu, où les chapelains de la cour lui faisoient tous les matins un service aussi solennel, que s'il ne fût mort que du jour d'auparavant.

On raconte sur ce sujet qu'une vieille femme pendant que l'Archiduc débarquoit dans la Galice, avoit dit en le regardant : *Allez, pauvre Prince, vous ne serez pas long-temps avec nous, & vous vous promenerez plus dans la Castille, après votre mort, que durant votre vie.* Ceux qui gardoient le cercueil dans l'église, avoient ordre de veiller très-exactement, & d'empêcher sur-tout qu'aucune femme ne le touchât. C'étoit par cette bizarre jalousie que les femmes étoient devenues insupportables à cette Princesse. Elle n'avoit pas voulu que Jeanne d'Aragon ni la marquise de Denia la suivissent dans ce voyage, quoiqu'elle se plût d'ailleurs à leur entretien ; & comme elle alloit de Torquemada à Hornillos, ayant aperçu une abbaye, elle eût envie d'y loger, & fit arrêter le convoi ; mais ayant su que c'étoit un monastère de filles, elle aima mieux camper, & laisser jusqu'au lendemain sa pompe funèbre en pleine campagne.

Juan. Ant. de vera vid. de Carolos V.

Petr. Martyr. ep. 339. lib. 20.

L'Archevêque, au milieu de tant d'ennemis ou de mécontens ne pouvoit tirer aucun secours de cette Princesse. Les divisions qui arrivèrent en ce temps-là au sujet de l'Inquisition, ne lui donnoient pas moins d'embarras, parce qu'elles scandalisoient les peuples. Du temps de la reine Isabelle on avoit arrêté plusieurs personnes, par ordre du saint Office de l'inquisition, pour crime d'hérésie, d'impiété ou

Zurita Annal. Arag. c. 29. l. 37. t. 6.

ou d'apostasie. Les criminels avoient été jugés ; ils avoient récusé leurs juges, les sentences étoient suspendues : on produisoit des témoins qui justifioient les accusés, & d'autres qui accusoient une partie de la noblesse de Castille & d'Andalousie. Le dessein étoit de mettre de la confusion dans cette justice, par le grand nombre des gens qu'on chargeoit, ou qu'on déchargeoit, de décrier les juges, de troubler l'ordre des affaires & des procédures, & de rendre cette juridiction odieuse. Le roi Philippe, qui n'avoit pas été élevé dans ces usages, & qui ne faisoit pas grand cas de ce tribunal, avoit donné lieu à ces désordres. Ceux qui favorisoient les coupables, se fortifioient tous les jours, & comme ils étoient riches & accrédités, ils corrompoient grands & petits par leur argent & par leurs cabales. AN. 1507.

De-là vinrent les plaintes qu'on fit contre l'archevêque de Séville, qui exerçoit la charge de grand-Inquisiteur. La ville de Cordoue lui demanda justice contre Luzéro, qu'il avoit fait commissaire du saint Office. Ce Prélat ayant voulu prendre du temps pour être informé de sa conduite, le peuple s'émut, on enfonça les portes de l'inquisition, on mit les prisonniers en liberté, & tout le royaume prit parti pour les uns ou pour les autres. Ximenès regarda cette affaire comme une des plus importantes, & qui pourroit avoir de plus grandes suites. Le Connétable & le duc d'Albe firent instance auprès du Pape & auprès du Roi, pour faire révoquer la commission de l'archevêque de Séville, & pour la remettre entre les mains de l'archevêque de Tolède.

La présence de Ferdinand devenoit tous les jours plus nécessaire. Les lettres pressantes que Ximenès lui écrivoit, & plus encore la crainte qu'il eut d'être prévenu par Maximilien, l'obligèrent enfin de partir. Comme il étoit habile & attentif à ses affaires, il mit ordre à tout avant son départ. Il envoya des ambassadeurs au Pape pour lui rendre hommage du royaume de Naples, & pour lui offrir tous les secours dont il pouvoit avoir besoin, pour se maintenir dans la possession des états de Boulogne, que Sa Sainteté venoit de recouvrer. Par complaisance pour Louis XII, il entra dans la ligue contre les Vénitiens, il offrit ses services au maréchal de Chaumont gouverneur du Milanois, & parce que les Génois avoient déplu au Roi Très-Chrétien, il défendit dans tout le royaume de Naples & de Sicile, qu'on leur fournît ni blés ni autres commodités pour la vie. Il prit mê-

AN. 1507 me des mesures de loin avec les cardinaux, au cas que le saint Siége vînt à vaquer. Il ne lui restoit qu'une inquiétude. Le roi de France, par un article du dernier traité fait avec lui, avoit donné pour dot à la reine Germaine sa nièce la partie du royaume de Naples qui lui appartenoit : Ferdinand auroit bien voulu qu'il en eût fait une cession & une renonciation entière à lui & à ses successeurs.

Zurita. Annal. Arag. l. 7. c. 48. t. 6.

Il fit dire au cardinal d'Amboise, premier ministre du Roi Très-Chrétien, qu'il ne désiroit rien tant que de pouvoir établir une amitié & une union perpétuelle & indissoluble avec la France pour le repos des deux couronnes, & pour le bien général de la chrétienté : que rien n'y pouvoit tant contribuer que l'exaltation d'un homme de bien comme lui au souverain pontificat : mais qu'encore que sa grande passion fût de le voir dans la chaire de saint Pierre, il seroit difficile de l'y élever, si l'on ne redressoit certains articles, qui déplaisoient aux Cardinaux ses sujets & ses amis. Qu'il fit connoître au Roi son maître, que le royaume de Naples appartenoit par droit de succession & d'héritage à la maison d'Aragon; que les partages & les prétentions différentes étoient des sources de discorde pour l'avenir; que les enfans qu'il espéroit que Dieu lui donneroit de la Reine, auroient l'honneur d'être de son sang, & par conséquent éternellement attachés à la France; que François de Valois duc d'Angoulême, qui devoit succéder à la couronne, n'auroit pas pour eux la même considération que Louis, parce qu'ils ne lui toucheroient pas de si près; que ce seroit une œuvre digne d'un Roi Très-Chrétien d'ôter toute occasion de guerre & de mésintelligence entre leurs maisons, & d'affermir entre eux une bonne paix, qui passât même à leurs descendans. Il offroit de constituer à la Reine, & après elle à ses enfans, dix mille florins de pension, & de donner au Roi & à ses héritiers cinq cents mille ducats, outre ceux qui étoient portés par le traité. Mais ses sollicitations furent inutiles. Le Roi étoit entré en quelque défiance, depuis que dans les états tenus à Naples, Ferdinand avoit fait prêter le serment à la reine Jeanne, & non pas à la reine Germaine.

Le dernier coup qu'il fit, fut de déposséder le Grand-Capitaine. Il le soupçonnoit d'avoir eu dessein de s'emparer du royaume de Naples, ou de l'avoir voulu garder avec le secours de l'Empereur, comme une dépendance de la couronne de Castille, pour le remettre à l'archiduc Charles. Il

se plaignoit de la dissipation qu'il avoit faite de ses finances, & de l'autorité souveraine avec laquelle il avoit disposé des charges de l'état, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il résolut de le ramener avec lui en Espagne, & de couvrir l'injustice qu'il lui faisoit de toutes les apparences d'honneur imaginables. Il fit dresser pour cela un acte public qui contenoit une éloge magnifique de ce grand homme, une protestation solennelle des obligations qu'il lui avoit, & un témoignage authentique qu'il vouloit rendre de sa fidélité & de sa valeur, à tous les Princes & à tous les peuples, non-seulement du siècle présent, mais encore de tous les siècles à venir. Avec toutes ces louanges il lui ôta la viceroyauté, & mit en sa place D. Juan d'Aragon son cousin, comte de Ribagorça. AN.1507.

Après cela le Roi Catholique partit de Naples avec seize galères & grand nombre de navires, où il avoit embarqué ses troupes. L'heureux succès de son expédition, les applaudissemens de toute l'Italie, les nonces que Jules II lui avoit envoyés pour le féliciter, l'alliance qu'il avoit faite avec la France; toute cette gloire lui faisoit oublier les affronts qu'il avoit reçus en Espagne. Louis Ferrier, qui faisoit les fonctions d'ambassadeur auprès de la Reine, représenta à cette Princesse qu'il étoit à propos d'ordonner des processions & des prières publiques pour l'heureuse arrivée du Roi. Elle lui répondit. *Je le veux bien. Mais le Roi mon père quitte ses états qui sont paisibles, pour venir gouverner les miens qui sont en désordre. C'est une action d'un grand mérite. Quiconque a cette charité n'a pas grand besoin de prières. Dieu le protégera & le conduira.* *Petr. Mart. ep. 351. l. 20.*

Ce Prince s'arrêta quelque temps à Savonne, où le Roi de France se rendit sous prétexte de voir la Reine sa nièce. Ce fut-là que les deux Rois, qui n'avoient auparavant traité de leurs affaires que par leurs ministres, s'expliquèrent eux-mêmes dans cette célèbre entrevue où ils n'eurent pour témoins que le Grand-Capitaine, & Antoine Palavicin légat du saint Siége. Les Rois se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre, & Ferdinand s'étant rembarqué, arriva quelque temps après à Valence. Pierre Navarre comte d'Olivet, qui s'étoit acquis beaucoup de rèputation dans les guerres d'Italie, avoit déjà débarqué dans le même port l'armée qu'il ramenoit de Naples en qualité de capitaine général, & le bruit de la venue du Roi, s'étoit répandu dans toute l'Espagne.

Tous les seigneurs accoururent incontinent de ce côté-

AN. 1507 là, avec tant de témoignages de joie & d'amitié, qu'on eût dit qu'ils ne croyoient pas l'avoir offensé, & il les reçut avec tant de civilité & de caresses, qu'on eût dit qu'il avoit oublié les injures qu'ils lui avoient faites. La joie de se revoir le maître dans la Castille dissipa ses ressentimens; le besoin qu'il avoit des Castillans pour affermir sa conquête de Naples, fit qu'il les ménagea plus qu'il n'avoit fait, & l'expérience du passé lui fit prendre plus de précaution pour l'avenir. Il gagna les principaux, donna des charges qui vaquoient à ceux mêmes dont il n'étoit pas satisfait, & leur persuada à tous, que non-seulement il leur pardonnoit sincèrement, mais qu'il ne se souvenoit plus de leurs fautes. Aussi les engagea-t-il si bien à les réparer par leur attachement & par leurs services, qu'il en devint plus absolu.

Petr. Mart. Ep. 351. l. 20.

Il ne refusoit pas même de voir D. Manuel qui lui avoit suscité tant de fâcheuses affaires, & se contentoit que le duc de Najare voulût lui répondre de sa conduite; mais Manuel qui connoissoit l'humeur de Ferdinand, & qui d'ailleurs avoit sujet de s'en défier, aima mieux se retirer dans les Pays-Bas, & vivre sans emploi auprès de l'archiduc Charles, que de demeurer sous la puissance d'un maître qu'il avoit outragé, & qui avoit le temps & le pouvoir de s'en venger. Ce fut en cette occasion que le Roi recevant les complimens & les excuses des Grands-d'Espagne, & disant à l'un deux, qu'il avoit autrefois aimé & favorisé, *Qui auroit jamais pensé que vous m'eussiez abandonné pour prendre le parti de Philippe?* il lui répondit, *& qui auroit jamais pensé qu'un Roi déjà dans l'âge comme vous, eût vécu plus long-temps qu'un Roi jeune comme lui?*

Juan. Ant. de vera vid. del Carl. V.

Dès que la Reine eut appris que le Roi son père arrivoit, quoiqu'elle n'eût donné aucune marque de joie, elle proposa d'aller au-devant de lui jusqu'aux frontières de Castille; mais l'Archevêque l'en empêcha selon les ordres qu'il avoit reçus de Ferdinand. Elle ne laissa pas de partir & d'aller jusqu'au bourg de Tortolès où elle s'arrêta. L'accident qui lui étoit arrivé la nuit d'auparavant l'avoit fort incommodée. Le feu s'étoit pris à la chapelle où l'on avoit posé le corps de son mari, & l'on avoit eu peine à le sauver de l'incendie. Elle s'étoit levée, avoit fait porter le cercueil dans sa maison & l'avoit gardé jusqu'au lendemain avec de grandes inquiétudes.

Zurita Annal. Arag. c. 7. l. 8.

Ferdinand à son arrivée ne la trouva pas connoissable

il l'embrassa avec beaucoup d'affection, & la pitié s'étant jointe à la tendresse paternelle, les larmes lui vinrent aux yeux. Elle de son côté parut un peu émue, & donna quelque signe de joie. Ils s'entretinrent long-temps ensemble en présence de Ximenès seulement, après quoi on fit entrer les courtisans. Le Roi pria sa fille de lui marquer le lieu où elle vouloit aller avec la Cour, elle lui répondit avec respect : *Les filles doivent obéir à leurs pères*. Sur quoi Ferdinand ayant répliqué, *qu'elle étoit sa fille, mais qu'elle étoit propriétaire & maîtresse du royaume*; on détermina d'aller à Ste. Marie *del campo*, parce qu'il y avoit abondance de toutes choses, & qu'on s'étoit aperçu que cette Princesse avoit quelque inclination pour ce lieu-là. Le Roi partit le matin, mais la Reine ne voulut marcher que la nuit à son ordinaire, avec ce triste appareil, & ce char lugubre qui portoit le corps de son mari. Ferdinand de peur de la fatiguer alloit à petites journées, & quoiqu'il fit un accueil agréable à la noblesse qui venoit de tous côtés au-devant de lui, il affecta dès qu'il fut entré dans la Castille, un air de vainqueur & de conquérant. Les gardes à cheval & les rois-d'armes avec leurs masses le précédoient, & trois mille soldats de vieilles troupes que Navarre conduisoit, marchoient à quelques lieues de lui dans une grande discipline. Il recevoit avec une sage fierté les soumissions qu'on lui faisoit sur son passage, voulant par les cérémonies & par la majesté de son entrée réparer la honte de sa sortie, & se satisfaire lui-même, en montrant qu'il venoit avec un pouvoir souverain, plutôt comme Roi, que comme gouverneur du royaume.

AN. 1507

Petr. Mart. ep. 363. l. 20.

Zurit. Annal. Arag. l. 8. c. 7. t. 6.

Ce Prince pendant son séjour en Italie avoit eu beaucoup de correspondance avec le pape Jule II, & lui avoit demandé avec instance le chapeau de Cardinal pour Ximenès, lui faisant connoître que c'étoit un homme d'un mérite extraordinaire, que ses vertus avoient élevé à la première dignité du royaume, & d'une grande autorité en qualité de primat d'Espagne ; assurant de plus Sa Sainteté qu'il feroit honneur à l'Eglise, & qu'il avoit un respect très-sincère pour le saint Siége. Le Pape accorda volontiers le chapeau qu'on lui demandoit pour l'Archevêque, avec le titre de cardinal d'Espagne, que dom Pedro Gonzalés de Mendoza avoit déjà eu ; & le Roi étant arrivé, avoit une grande passion de lui donner solennellement les

AN. 1507 marques de sa dignité, mais la Reine s'y étoit toujours opposée, disant *qu'il n'étoit pas séant dans l'état où elle étoit, qu'on fît en sa présence aucune cérémonie joyeuse. Que si le Roi avoit cela si fort à cœur, il pouvoit aller avec la Cour dans quelque bourg du voisinage, & faire à l'Archevêque toutes les fêtes & tous les honneurs qu'il méritoit, qu'elle se chargeoit de fournir des tapisseries d'or & de soie & tout ce qui seroit nécessaire pour honorer la cérémonie.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Quoique le Roi eût regret que cette action, qu'il se piquoit de rendre célèbre, se passât dans un petit lieu, il fallut s'accommoder à la fantaisie de la Reine. On fit venir de Palentia le nonce du Pape, qui se rendit incontinent à la Cour. Il arriva que le Roi étant allé rendre visite à l'Archevêque, & demeurant assez long-temps avec lui, on apporta à ce Prélat son habit rouge, le Roi voulut le voir habiller, & le conduisit ensuite à l'Eglise. La civilité de l'un étoit si grande, & le mérite de l'autre si estimé, qu'on ne s'étonnoit pas que Ferdinand rendît cet honneur à l'Archevêque, ni que l'Archevêque le reçût. La cérémonie se fit à Mahamud où le Roi se trouva avec toute la Cour; le Nonce y dit la messe, & tout s'y passa avec beaucoup de joie & de magnificence. Après quoi le nouveau Cardinal envoya donner part au chapitre de Tolède de l'honneur que le Pape lui avoit fait, & ordonna des prières dans tout son diocèse, pour demander à Dieu que ce fût pour le bien de l'Eglise & pour son propre salut.

Alvar. Gomez ibid. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 17.

Il reçut aussi en même-temps les provisions de la charge de Grand-Inquisiteur, qui lui furent expédiées, sur la démission qu'en avoit fait l'archevêque de Séville. Ce tribunal du saint Office fut établi en Espagne l'an 1477, les rois Ferdinand & Isabelle l'instituèrent & s'en déclarèrent les protecteurs, & les Papes l'autorisèrent. Cette juridiction fut appelée *Inquisition*, parce que sa fin étoit la recherche & la punition des hérétiques, des apostats, & de tous ceux qui combattoient ou qui corrompoient la religion de Jesus-Christ. F. Thomas de Torquemada, de l'ordre de S. Dominique, prieur du couvent de Sainte Croix de Segovie, en fut l'auteur. Il avoit été confesseur d'Isabelle dès son enfance, & lui avoit fait promettre que si Dieu l'élevoit un jour sur le Trône, elle feroit sa principale affaire du châtiment & de la destruction des hérétiques; lui remontrant que la pureté & la simplicité de la foi catholique

étoit le fondement & la baze d'un règne chrétien, & que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie, c'étoit d'y établir la religion & la justice. AN. 1507

Quand elle eut épousé Ferdinand, ce bon religieux leur représenta à l'un & à l'autre, que la licence des mœurs & le libertinage croissoient tous les jours; que le mélange des Chrétiens avec les Juifs & les Maures, pervertissoit la foi & la piété des peuples; qu'il étoit nécessaire de faire une exacte recherche des erreurs & des impiétés du temps, & de remettre la discipline dans sa vigueur. Que les Evêques, à qui par le droit ancien, cette censure appartenoit, ne procédoient que par voie d'anathèmes & de punitions spirituelles; que pour arrêter ces déréglemens extrêmes, il falloit des remèdes plus violens & plus sensibles, & que la plus grande & la plus importante de toutes les affaires, qui est celle qui regarde Dieu & la religion, demandoit un tribunal particulier plus souverain & plus sévère que les autres. Il alléguoit l'exemple de S. Dominique & de S. Vincent Ferrier, qui avoient été grands persécuteurs des hérétiques. Les Rois furent touchés de ces remontrances que le cardinal de Mendoza appuya encore de ses raisons & de son crédit, & peu de temps après ils obtinrent du Pape une commission apostolique d'Inquisiteur général de Castille & de Leon, pour le même F. Thomas de Torquemada, avec pouvoir d'envoyer, selon les occasions, des commissaires en divers lieux.

Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 40. t. 6. Mariana hist. Hisp. cap. 18. lib. 24.

On fit la recherche de ceux qui judaïsoient, qui professoient, ou qui enseignoient des hérésies, qui n'avoient point de religion, ou qui avoient quitté la véritable. On les brûloit si le crime & le scandale étoient considérables; sinon, on les condamnoit aux prisons, aux amendes, à la confiscation des biens. On offrit d'abord le pardon à tous ceux qui voudroient se reconnoître & recevoir l'absolution canonique; & dans cette première Inquisition, il y eût dix-sept mille personnes qui furent réconciliées à l'Eglise, deux mille qui furent brûlées, & le nombre des fugitifs fut encore plus grand. Les peuples eurent quelque peine à s'accoutumer à cette nouvelle forme de droit & de procédures, où les enfans étoient punis pour les péchés de leurs pères, où l'accusateur ne paroissoit point, où les témoins n'étoient ni déclarés ni confrontés, & où la peine de mort étoit trop légérement décernée. Mais on leur fit entendre que les lois de l'Eglise changeoient selon les temps;

AN. 1507 que la liberté de pécher croissant, il étoit juste que la sévérité du châtiment fût plus grande, & que ceux-là étoient indignes de la vie, qui violoient la religion de Jesus-Christ & les saintes pratiques des anciens pères.

Le Pape approuva ces règles, révoqua les commissions des Inquisiteurs établis dans le royaume de Valence, & envoya ses lettres apostoliques au P. Thomas de Torquemada, sans vouloir pourtant s'obliger à ne prendre pour ce ministère que des religieux de S. Dominique. D'abord on avoit tiré de grands avantages d'une si sainte institution, mais on éprouva dans la suite, que comme cette juridiction étoit très-importante & très-absolue, il falloit commettre aussi pour l'exercer des personnes d'une vertu solide & d'une grande autorité, ce qui fit que Ferdinand jeta les yeux sur Ximenès.

Zurita Annal. Arag. lib. 1. c. 5. t. 6.

On murmura dans le royaume de ce que le Roi se mêloit de changer le gouvernement ecclésiastique, & de ce qu'il dépouilloit l'archevêque de Séville qu'il devoit honorer à cause de sa piété & de l'attachement qu'il avoit eu à son service, pour gagner l'archevêque de Tolède dont il avoit besoin en ce temps-là. Mais ces deux Prélats vécurent toujours dans une grande intelligence, l'un se démit de la charge pour montrer sa modération, & l'autre l'accepta pour satisfaire son zèle.

Petr. Martyr. lib. 21. ep. 393.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

Ximenès voulant s'acquitter dignement de cet emploi, distribua d'abord ses commissions à des gens sans passion & sans intérêt. Il fit arrêter Luzero qui avoit été cause par ses indiscrétions & par ses violences des séditions de Cordoue; il envoya sur-tout dans toutes les églises d'Espagne des instructions publiques & des formules de la conduite que devoient tenir les nouveaux convertis, leurs enfans & leurs domestiques dans les pratiques de la religion, de la manière dont ils étoient obligés d'assister aux saints mystères; des soins qu'il falloit prendre pour les instruire, & pour les élever comme par degrés à la foi chrétienne, & des soins qu'ils devoient avoir eux-mêmes de s'abstenir des cérémonies des Juifs & des Mahométans, & d'autres superstitions, pour chacune desquelles il marquoit les peines. Car pour les juremens & les blasphèmes, comme il y avoit des lois très-sévères déjà faites par les Rois, il se contentoit de dire, que ceux qui seroient surpris dans ces crimes, éprouveroient aussi son indignation.



HISTOIRE DU CARDINAL XIMENÉS.

LIVRE TROISIEME.

FERDINAND après avoir passé un mois entier avec la Reine sa fille, résolut d'aller à Burgos pour s'y faire recevoir & pour établir sa régence. Il n'étoit pas de sa dignité d'aller avec elle de village en village, la Cour en étoit incommodée, & les affaires ne se faisoient point. Cette Princesse ayant appris la résolution du Roi, lui témoigna le déplaisir qu'elle en avoit, & le pria de lui permettre au moins de demeurer à Arcos avec la bière de son mari, parce qu'elle ne pouvoit se résoudre à rentrer dans la ville où il étoit mort. Le père condescendit à la foiblesse de sa fille, & mena le cardinal Ximenès avec lui à Burgos, où ils concertèrent ensemble les moyens de remettre dans les affaires, l'ordre que le règne de Philippe avoit entièrement renversé. Pour adoucir un peu la solitude de la Reine, il fit venir auprès d'elle la reine Germaine son épouse qu'il avoit laissée à Valence. Les idées qu'on avoit voulu donner autrefois à cette Princesse de sa belle-mère, étant effacées, elle souhaita de la voir; elle se leva avec grand respect à son arrivée, lui demanda sa main à baiser, & l'honora depuis comme sa mère.

AN. 150[illegible]

Petr. Martyr. ep. 363. lib. 20.

Après que le Roi eut été reconnu à Burgos pour régent

An. 1508 & administrateur du royaume, avec une approbation universelle, il partit pour aller punir la rebellion de D. Hernand de Cordoue, marquis de Pliégo. C'étoit un seigneur d'un naturel prompt & ardent, chef d'une des premières maisons d'Espagne, & neveu du Grand-Capitaine. Le Roi qui avoit recherché l'amitié des Grands de Castille, n'avoit ni écrit, ni fait parler à celui-ci. Ce mépris l'offensa, & son orgueil le flattant d'une puissance imaginaire, il crut être en état de faire sentir à son maître qu'il méritoit d'être ménagé comme les autres, & que n'étant pas regardé comme un ami utile, il pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il se ligua avec une partie de la noblesse d'Andalousie, & prit la première occasion qui se présenta pour faire éclater son ressentiment.

Une troupe de séditieux ayant fait quelque désordre dans Cordoue, le magistrat ordonna qu'on arrêtât les plus coupables. Ils furent pris, & comme on les conduisoit en prison, les gens de l'évêque de Cordoue les enlevèrent des mains des officiers de la Justice. Cette action scandalisa tout le voisinage, & les plaintes en furent portées jusqu'au Roi pendant qu'il étoit à Burgos. Le Roi envoya le prévôt Gomés de Herrera avec quelques archers pour informer de la rebellion; & afin que cette procédure se fit avec plus de liberté, il enjoignit au marquis de Pliégo & à D. François Pacheco, son cousin, de sortir de la ville dans le temps de l'instruction & du jugement de cette affaire. Le Marquis, bien loin d'obéir, commanda lui-même au Prévôt de se retirer, le renferma la nuit dans sa maison, & le fit conduire le lendemain dans le château de Montille, d'où il le chassa ensuite ignominieusement. Après cette démarche, il leva des gens de pied & de cheval dans toutes ses terres, les fit entrer dans Cordoue, posa des corps-de-garde à toutes les portes, sous prétexte de certains bruits de peste qui s'étoient répandus en ces quartiers-là, & alarma si fort les habitans, que se croyant tous condamnés à mort, ils résolurent de défendre leur vie.

Zurita Annal. c. 20. & 21. l. 8. t. 6.

Cette révolte irrita le Roi. Il étoit nécessaire dans ces commencemens d'arrêter le cours des mauvais exemples; Hernand étoit retombé plusieurs fois dans la même faute, & il falloit lui ôter l'espérance de l'impunité; il y avoit une ligue entre lui & la noblesse du pays qu'il étoit à

propos de rompre, & l'on n'étoit pas fâché de donner encore de nouveaux chagrins au Grand-Capitaine. Ferdinand résolut d'aller en personne à Cordoue pour châtier ce rebelle, & maintenir l'autorité de la Justice. Il commanda à tous les Seigneurs de le suivre. Les peuples d'Andalousie & les chevaliers de Calatrave eurent ordre de prendre les armes. Il assembla toute l'infanterie & toute la cavalerie qu'il avoit auprès de lui; & pour marquer son indignation, il fit publier une ordonnance au nom de la Reine, portant que les peuples des environs de Séville depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante, eussent à prendre les armes, ou à monter à cheval, pour suivre le Roi qui alloit châtier le marquis de Pliégo. AN. 1508.

Le Grand-Capitaine qui suivoit la Cour, fut sensiblement touché du malheur de son neveu. Il lui conseilla de venir se jeter aux pieds du Roi, pour implorer sa clémence, & lui écrivit ce peu de paroles : *Mon neveu tout ce que j'ai à vous dire sur la faute que vous avez commise, c'est que vous veniez incessamment vous mettre entre les mains du Roi : si vous le faites ainsi, vous serez châtié ; si vous ne le faites pas vous êtes perdu.* Il supplia Sa Majesté de faire grâce à ce jeune homme, l'assura plusieurs fois de son obéissance, & la fit ressouvenir de D. Alonse d'Aguilar son père, qui étoit mort comme un héros en combattant contre les Maures, pour son service. Ferdinand s'excusant sur la nécessité de faire un exemple, ce Grand-Homme lui répondit, *Tout le monde, Seigneur, est résolu de vous servir, & votre autorité se trouve si bien établie, que vous n'avez besoin ni de satisfaction pour le passé, ni de remède pour l'avenir.* Tous les Grands tâchèrent d'apaiser la colère du Roi, le duc d'Albe même lui envoya son fils pour cela, mais ils ne furent point écoutés. *Mariana Hist. Hisp. l. 29. c. 13. Zurita Annal. Arag. l. 8. c. 21.*

Le cardinal Ximenès se trouvant alors à Tordesillas, alla à Valladolid rendre visite au Grand-Capitaine, qui se plaignit à lui de la sévérité excessive de Ferdinand, & sur-tout de cette convocation inusitée des peuples de Séville, d'autant plus que le Marquis étoit prêt de se jeter aux pieds de Sa Majesté, quand elle passeroit par Alcada-de-Henarés. Le Cardinal lui répondit que ce n'étoit pas-là une satisfaction suffisante, qu'il falloit que son neveu remît toutes ses places entre les mains du Roi comme des gages de sa fidélité & de son obéissance, & qu'il comprît qu'à moins *Zurita Annal. c. 21. l. 3. t. 6.*

AN. 1508 de cela ni grands ni petits ne pouvoient le garantir de la févérité des lois, parce que ce n'étoit pas tant l'affaire du Roi, que celle de la Reine & du royaume.

Le Marquis informé de la colère implacable de Ferdinand, vint à Tolède, fuivant le confeil de fon oncle, avec toute fa famille pour fe jeter aux pieds du Roi; mais ce Prince ne voulut pas le voir, & lui fit dire qu'il remît promptement fes châteaux, & qu'il fe tînt à cinq lieues de la cour. Alors le Grand-Capitaine envoya Alonfo Alvarés au Roi avec un mémoire de tout le bien de fon neveu, & fur-tout des places qu'il poffédoit, avec ordre de lui dire: *Voilà, Seigneur, le fruit du mérite de nos ayeux. C'eft le prix du fang de ceux qui font morts; car nous n'oferions vous prier de compter pour quelque chofe les fervices des vivans.* Il fallut obéir, & remettre le château de Pliégo à Ruys de Figueroa, & les autres places aux perfonnes qui furent nommées pour les recevoir.

Ferdinand partit de Tolède avec fix cents hommes d'armes, quatre-cents chevaux & trois mille fantaffins, & ce nombre groffiffoit à mefure qu'il avançoit dans le pays. Quand il fut arrivé à Cordoue, il raffura d'abord le peuple effrayé. Il fit prendre le Marquis prifonnier, fans que perfonne osât parler, & commanda au confeil royal de lui faire fon procès. On l'accufa de crime de lèfe-majefté, & comme on l'interrogeoit fur ce point, il répondit modeftement: *Je ne veux pas me juftifier, & il ne me convient point de plaider avec mon maître; je le fupplie feulement de fe fouvenir des fervices de mon père & de mes ayeux, & d'agréer ceux que je fouhaite de lui rendre. Je n'ai recours qu'à fa bonté.* On fit de grandes exécutions dans la ville, où plufieurs gentilshommes furent condamnés à mort, & quelques-unes de leurs maifons rafées.

Avant que le Roi fût à Tolède, le Connétable l'envoya prier de pardonner au Marquis, mais comme il n'eut point de réponfe favorable, & qu'il apprît enfuite que, fans avoir égard aux foumiffions de ce Seigneur, on lui faifoit encore fon procès, il écrivit au Roi *que le Marquis étant rentré en fon devoir, on ne devoit pas le traiter fi rigoureufement, & qu'il fupplioit Sa Majefté de fe fouvenir comme étoit mort le duc d'Aguilar fon père, & comment avoit vécu le Grand-Capitaine fon oncle.* Il lui fit dire même qu'il s'étonnoit de

cette rigueur impitoyable, à quoi le Roi ayant répondu qu'il s'étonnoit bien davantage qu'il trouvât mauvais qu'on punît les rebelles, & qu'il préférât l'intérêt d'un particulier à celui de la justice & du service de la Reine. Le Connétable fut si piqué de cette réponse, qu'il fût sur le point de sortir du royaume, disant *qu'il servoit le Roi par grâce & par bienséance, & la Reine par raison & par devoir.* Mais le duc d'Albe accommoda ce différent. AN. 1508.

Cependant le conseil royal déclara que le Marquis, selon les lois, avoit mérité la mort & la confiscation de ses biens, mais que le Roi considérant qu'il avoit mis & sa personne & ses places entre ses mains, & voulant user de clémence envers lui, & modérer la rigueur du droit, se contentoit de le bannir de Cordoue & de l'Andalousie, de retenir tous ses châteaux en son pouvoir, & de faire raser pour l'exemple, le château de Montille, qui étoit la maison la plus agréable & la plus ornée de toute l'Espagne. Tous les grands trouvèrent de l'excès dans ce châtiment, & le Grand-Capitaine se retira à Loxe, où le Roi fut bien-aise de le tenir comme exilé. *Petr. Mart. ep. 405. l. 21.*

Lorsque Ferdinand partit de Burgos pour Cordoue, le Cardinal de son côté prit la route d'Alcala-de-Henarés, pour visiter ses colléges & pour mettre en exercice cette université, où il avoit déjà envoyé des professeurs célèbres, & où beaucoup de jeunesse étoit accourue pour les études. Il vit avec un extrême plaisir ses bâtimens achevés. Il y établit incontinent trente-trois jeunes hommes, dont la plupart étoient venus de Salamanque, auxquels il ajouta douze chapelains qu'il chargea de faire à certains jours des prières pour lui, pour ses parens & ses amis morts. Il envoya dans toutes les universités, pour attirer les plus savans hommes de l'Europe; & comme il n'épargnoit ni soin ni dépense, & qu'on proposoit de bons établissemens, en moins de trois mois le nombre des professeurs fut rempli. Il leur dressa lui-même des règles tant pour leur forme de vivre, que pour l'ordre & la manière d'enseigner, afin que le prochain fût édifié de leur conduite, & que la jeunesse fût élevée dans les lettres & dans la piété; en quoi il suivit principalement les usages de l'université de Paris, qu'il regardoit comme la plus noble & la mieux policée de toutes. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.*

An. 1508 Pour rendre cet établiſſement plus durable, il fonda plusieurs places pour des enfans en qui l'on reconnoiſſoit de l'eſprit, & que leur pauvreté empêchoit de pourſuivre leurs études. Il attacha des revenus conſidérables à ſes colléges : il y unit plusieurs bénéfices, & propoſa des prix & des récompenſes pour exciter l'émulation des écoliers ; de ſorte qu'en peu de temps les études y furent très-floriſſantes. L'ouverture s'en fit par une proceſſion ſolennelle où le Cardinal aſſiſta ; & il voulut qu'on la renouvelât tous les ans, pour prier Dieu qu'il bénît ſes bonnes intentions, & pour lui offrir les fruits qui reviendroient de la bonne éducation de la jeuneſſe : & parce que dans la ſuite il pouvoit arriver des affaires difficiles, & que les gens de lettres ont beſoin d'être ſoutenus, il leur nomma pour protecteurs perpétuels, le roi d'Eſpagne, le cardinal de Sainte Balbine, & l'archevêque de Tolède. Le roi d'Eſpagne, parce qu'il pouvoit non-ſeulement maintenir, mais encore augmenter leurs priviléges ; l'archevêque de Tolède, parce qu'ils étoient ſous ſa juridiction ; & le cardinal de Sainte Balbine, pour faire honneur au titre qu'il portoit.

Comme ſon principal deſſein étoit de former de bons théologiens capables de ſervir l'égliſe, ce fut auſſi ſon principal ſoin d'entretenir de bons profeſſeurs, ſoit pour l'interprétation des ſaintes écritures, ſoit pour la diſcipline de l'égliſe, ou pour les opinions différentes de la théologie. Quoique les chaires fuſſent bien fondées, & que les docteurs euſſent ſujet d'être ſatisfaits, il conſidéra qu'après avoir vieilli dans l'exercice des colléges, il leur falloit du repos & même de l'abondance ; & dit plusieurs fois *qu'il avoit donné à ces bonnes gens de quoi dîner aſſez largement, qu'il étoit juſte, afin qu'ils n'euſſent aucune inquiétude, de leur fournir auſſi de quoi ſouper.* Ce fut pour cela qu'il obtint du pape Léon X que l'Egliſe collégiale de S. Juſte & de S. Paſteur, ſeroit annexée à l'univerſité, & que les dix-ſept chanoinies ſeroient affectées aux anciens docteurs. Il fit rebâtir l'Egliſe à ſes dépens, & laiſſa un fonds annuel pour l'entretien du bâtiment, afin qu'ils ne fuſſent pas chargés des réparations : il eut même la prévoyance de deſtiner un de ces bénéfices à un profeſſeur du droit canonique, afin qu'il y eût un homme parmi eux qui fût entendu dans les affaires, & qui ſoutînt leurs procès, s'ils en avoient,

sans. que les autres fussent détournés de leurs études. An. 1508.

Afin qu'il ne manquât aucune commodité à plusieurs pauvres écoliers qu'il faisoit élever dans ses colléges, il fit bâtir une infirmerie, où l'on avoit soin d'eux quand ils étoient malades. Il ordonna que cette maison fût grande : car il ne pouvoit souffrir ce qu'on voit ordinairement dans les hôpitaux, qu'il y eût plusieurs malades dans une même chambre, qui se communiquent souvent leurs maux, qui s'infectent les uns les autres de leurs haleines, qui s'affligent par leurs plaintes mutuelles, & qui sont souvent consternés par la vue de ceux qui meurent auprès d'eux ; mais les architectes ayant fait les salles trop étroites, il y fit mettre des pauvres ecclésiastiques, & en fit bâtir d'autres pour les malades. Comme il travailloit avec tant d'ardeur à rendre cette université considérable, celle de Siguença, après la mort de Jean Lopés, archidiacre d'Armaçan, qui l'avoit fondée, demanda d'être transférée, & d'être incorporée avec celle d'Alcala ; mais le Cardinal, qui avant son élévation avoit été des amis de cet Archidiacre, refusa cette union qui auroit beaucoup contribué à l'agrandissement de son ouvrage, & ne voulut pas qu'on fît ce tort à la mémoire d'un homme de bien qu'il avoit autrefois aimé.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.

Joan. Vergara.

Lorsque ce Cardinal paroissoit ainsi tout occupé de son université, il ne laissoit pas de prendre des mesures pour son expédition d'Afrique. Il écrivoit souvent au roi Ferdinand : il avoit même auprès de lui des gens affidés, qui traitoient secrètement des moyens, des préparatifs & de l'ordre de cette guerre : car encore que l'état de vie qu'il avoit embrassé, & la dignité dont il étoit revêtu l'eussent porté à la paix & à l'étude des sciences humaines & divines, il ne laissoit pas d'être capable des entreprises militaires. Il avoit un esprit vaste & un courage invincible : il prenoit ses résolutions avec prudence, & rien ne pouvoit l'en détourner, quand il les avoit une fois prises. Les difficultés ne le rebutèrent jamais. Il étoit naturellement juste & ardent, s'opiniâtrant à réduire les choses au point où elles devoient être. Une de ses maximes fut, que les hommes ne s'assujettissent aux autres hommes que par contrainte ; il avoit accoutumé de dire que jamais Prince ne s'étoit fait craindre des étrangers, ou respecter de ses sujets, que lorsqu'il avoit eu la force en main. Ce fut aussi

AN. 1508 la première précaution qu'il prit, lorsqu'on le chargea du gouvernement de l'état : & les vieux soldats avouoient que jamais les gens de guerre n'avoient été ni plus considérés, ni mieux payés qu'en ce temps-là.

Dès qu'il fut pourvu de l'archevêché de Tolède, & qu'il eut entrée dans les conseils, comme il étoit homme de grands desseins, & fort zélé pour la religion, il pensa aux moyens de faire la guerre aux infidelles. Il négocia une ligue entre Ferdinand, roi d'Espagne, Manuel, roi de Portugal & Henry, roi d'Angleterre, qui fut sur le point d'être conclue, & dont la fin étoit la conquête de la terre sainte. On voit encore une lettre par laquelle le roi de Portugal lui mande. *Je joindrai volontiers mes forces avec celles du roi Ferdinand mon beau-père, espérant que Dieu bénira nos armes, & qu'il exaucera les vœux d'un grand Archevêque, qui n'a rien tant à cœur que d'abolir la secte de Mahomet, & de réduire tous les infidelles à reconnoître Jesus-Christ. Le zèle que j'ai remarqué en vous pour cette expédition, est une preuve que Dieu la désire. Je compte plus sur vous que je ne ferois sur un des plus puissans Rois de l'Europe : car outre l'argent que vous offrez généreusement de contribuer, & l'autorité que vous donne votre caractère, & plus encore votre vertu, le dessein que vous avez d'aller en personne avec les Princes confédérés, doit les animer à cette entreprise, parce que vos conseils seront d'un grand secours, & que votre présence est comme un augure du bon succès de cette guerre. Ce seroit une grande joie pour les Rois chrétiens, si le ciel les avoit rendus victorieux, de recevoir de votre main le Corps & le Sang de Jesus-Christ sur le tombeau de Jesus-Christ même.* On reconnoît par la suite de cette lettre que Ximenès avoit dressé une instruction fort ample, des préparatifs qu'il falloit faire, & des inconvéniens qu'il falloit éviter : qu'il avoit recueilli des histoires passées, tout ce qui pouvoit servir ou nuire à ces sortes d'expéditions ; qu'il avoit fait le plan de la navigation, marquant jusqu'aux moindres rochers : en sorte qu'il n'y avoit pas un pilote qui parût mieux instruit que lui ; & que le mémoire qu'il avoit donné de la manière de conduire cette guerre étoit si judicieux & si conforme aux lieux, aux personnes & aux règles militaires, qu'on eût dit qu'il n'avoit jamais fait que ce métier. Quoi qu'il en soit, on pouvoit beaucoup espérer de l'union de ces trois Puissances ; mais l'arrivée du

Petr. de Quintanilla de Bello Africano. Alvar. Gomez.

roi Philippe en Espagne, & les différents survenus entre le Pape Jule II & le roi de France, donnèrent d'autres pensées à Ferdinand. AN. 1508

Ximenès, de son côté, connoissant les difficultés qu'il y a de former & d'entretenir ces sortes de ligues, se retrancha sur les expéditions d'Afrique, où les seules forces d'Espagne pouvoient suffire. Il étoit si touché des ravages que les Maures faisoient impunément sur les terres des Chrétiens, qu'il donnoit tous les ans des sommes considérables, pour racheter les esclaves qu'ils avoient emmenés. D'ailleurs, le zèle qu'il avoit pour la religion, lui faisoit chercher les moyens de subjuguer les infidelles, afin de les convertir. En ce même temps Jérôme Vianel, qui connoissoit l'Afrique sur toutes choses, ayant compris par les discours de Ximenès, & par les questions qu'il lui fit, qu'il avoit quelque dessein de porter la guerre de ce côté-là, prit grand soin de l'instruire des ports, de la rade & de toutes les particularités de cette côte maritime qui regarde l'Espagne. Il lui fit même naître l'envie d'attaquer le grand port que les Maures appellent *Maçarquivir*, en lui montrant les moyens de le conquérir, & l'utilité de cette conquête. Cette proposition plut à Ximenès : car ce port étoit commode, sûr & capable de contenir un grand nombre de vaisseaux ; & les Espagnols en étant une fois les maîtres, rien ne pouvoit les empêcher de passer aussi avant qu'ils voudroient dans l'Afrique.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim. Joan. Frias de Bello. Oran. art. 2.

Vianel, après lui avoir expliqué la situation des lieux, lui en fit faire des plans avec les descriptions exactes des places, des hauteurs & des plaines des environs. Il lui représenta sur-tout Oran sur une éminence avec ses murailles, ses tours & tous les avantages de sa situation, battue de la mer d'un côté, & de l'autre environnée de jardins & de fontaines qui les arrosent. C'étoit d'ailleurs une des plus célèbres villes de la Mauritanie, riche par ses marchés & par son commerce ; heureuse par la fertilité de son terroir, & renommée par son air sain & tempéré. On y comptoit plus de six mille maisons proprement bâties. Les mosquées, les arsenaux, les bains & plusieurs autres bâtimens publics embellissoient encore la ville. Les habitans y étoient libres & indépendans, & payoient seulement un tribut tous les ans au roi de Trémesen.

Loü. de Marmol. descript. d'Afriq. Part. 2. liv 5. cap. 17. Alvar. Gomez, de reb. gest. Ximen. lib. 4.

An. 1508 Ximenès, sur ces plans & sur ces relations, prit résolution d'assiéger cette ville, tant parce que la conquête en seroit honorable, que parce qu'elle ôtoit aux Maures tout pouvoir de nuire aux Chrétiens; mais il jugea bien qu'il n'en viendroit jamais à bout, si l'on ne se rendoit auparavant maître du grand port. C'est pourquoi il crut qu'il falloit d'abord s'attacher-là. Il en écrivit au roi Ferdinand, & le pria de songer à cette affaire, & de lui mander promptement ce qu'il auroit résolu. Toute la noblesse souhaitoit avec passion cette guerre, & le Roi y étoit assez porté par son inclination; cependant les dépenses qu'il avoit faites pour la conquête de Grenade & pour les guerres de Sicile, avoient épuisé ses finances; & il répondit que, quelque bonne intention qu'il eût, il n'avoit pas l'argent nécessaire pour soutenir une si grande entreprise. Ximenès qui craignoit qu'on ne perdît l'occasion de profiter de la présence de Vianel, & que l'ardeur des jeunes gens de la cour ne se rallentît pour cette expédition, si on la différoit, offrit au Roi de lui prêter l'argent dont il avoit besoin, & d'entretenir pendant deux mois, l'armée qui assiégeroit Maçarquivir.

Mariana hist. Hisp. l. 18. c. 15.

Incontinent on lève des soldats, on assemble la jeunesse, on équippe des vaisseaux, on fait marcher les vieilles troupes qui étoient en Espagne. D. Fernand de Cordoue est nommé général de l'armée : on lui donne Raymond de Cardonne pour commander la flotte, D. Diego Vera pour commissaire général de l'artillerie, Gonzalés Aiora, capitaine des gardes, & plusieurs autres personnes de réputation & de mérite pour officiers généraux, & sur-tout Vianel qui devoit être comme le guide & le conducteur de l'armée. Ils s'embarquèrent à Malaga, le troisième jour de Septembre, & peu de jours après ils arrivèrent devant Maçarquivir. Les Maures qui étoient informés de l'armement qu'on faisoit, & qui avoient mis des sentinelles sur les tours & sur les montagnes, étant avertis que la flotte d'Espagne avançoit, firent tous leurs efforts pour empêcher la descente des Espagnols; mais voyant que leurs flèches & leurs canons ne les étonnoient pas, ils allumèrent sur tous les lieux élevés plusieurs feux, selon leur coutume, qui servoient comme de signal, & en fort peu de temps toute la Mauritanie fut sous les armes. Dès la pointe du jour, on vit la campagne

Gundis Ayora de Bell. Marzalquibir.

couverte de cavalerie & d'infanterie qui se rassembloit, & les hauteurs des environs occupées par des pelotons qui grossissoient à tout moment. AN.1508

Comme cette multitude venoit en désordre vers le rivage, les Espagnols la soutinrent, & eurent le temps de se retrancher. D'autre côté la flotte entra dans le port, & l'on commença à bien espérer de l'entreprise. Toute cette journée se passa à reconnoître le pays, à fortifier le camp, à disposer les attaques & à s'opposer aux secours qui venoient d'Oran & de plusieurs autres endroits. Depuis leur embarquement, ils avoient été retardés par le vent contraire; & les généraux n'avoient pas voulu dépêcher des courriers jusqu'à ce qu'ils eussent fait quelque chose de remarquable. La cour étoit dans de grandes inquiétudes, & l'on écoutoit avec avidité les bruits incertains qui se répandoient. L'affaire eut beaucoup de difficulté, & l'événement en étoit douteux à cause des braves gens qui défendoient la place, & du gouverneur qui par sa vigilance & par son courage les animoit.

La forteresse où étoit cette garnison est entourée de la mer, il n'y a qu'une langue de terre vers le midi, sur laquelle règne une hauteur nécessaire aux uns pour conserver la place, & aux autres pour l'attaquer & pour la prendre. Ce poste fut long-temps disputé; & les Espagnols enfin s'en étant saisis, commencèrent à battre la ville de ce côté-là, pendant que les vaisseaux la battoient du côté de la mer. Cependant le Roi de Trémesen avoit envoyé des troupes que les Espagnols défirent en plusieurs rencontres, & le gouverneur de la place qui se trouvoit par-tout, ayant été tué, pendant qu'il travailloit à faire remettre une batterie sur les remparts, on vit d'abord la défense se ralentir. Les ennemis agirent avec plus de précaution & moins de courage: & comme ils virent que tous les passages étoient fermés, & qu'on ne pouvoit faire entrer ni troupes ni provisions par mer ni par terre, ils proposèrent une trève de quelques jours, au bout desquels ils promirent de se rendre, si le roi de Trémesen n'envoyoit une armée à leur secours. *Mariana hist. de Esp. l. 28. c. 15.*

Le temps de la trève passé sans apparence de secours, Fernand de Cordoue ayant disposé ses troupes comme pour donner l'assaut, envoya un trompette aux assiégés,

AN. 1508 pour les sommer de leur parole, & pour leur dire qu'il les alloit forcer dans la place ; sur quoi les ôtages furent envoyés de part & d'autre. Il accorda aux Maures la liberté de sortir avec leurs femmes & leurs enfans, d'emporter tout ce qu'ils pourroient charger sur eux ; & fit publier en même temps dans son armée, que si quelqu'un faisoit du désordre, il seroit sur le champ puni de mort. Il donna trois jours aux assiégés pour leur sortie, pendant lesquels il se tint lui-même à la porte de la ville, pour empêcher qu'on ne les troublât. Ils passèrent tous tranquillement avec leurs charges au milieu de l'armée ; & il n'y eut qu'un soldat des derniers rangs, qui par avarice ou par brutalité, ayant offensé une de leurs femmes, fut incontinent passé par les armes, pour la satisfaction des Maures & pour l'exemple des Espagnols. Ainsi Fernand fut maître de la place cinquante jours après l'embarquement, & dépêcha d'abord des courriers au Roi & à Ximenès, pour leur donner avis de l'heureux succès de cette entreprise.

Le général ayant livré à ses soldats les vivres que les Maures avoient laissés, leur donna du repos durant quelques jours, puis il choisit les plus braves pour la garde de ce fort, & renvoya l'armée en Espagne, parce que l'argent étoit dépensé & qu'il n'y avoit plus rien à entreprendre. Oran, par sa situation, par le nombre de ses habitans, par les troupes réglées qui le gardoient, étoit hors d'état d'être attaqué, & il n'avoit pas assez de force pour l'entreprendre. Il résolut pourtant d'attendre les ordres du Roi, & ne cessa cependant de réparer le port, la ville & la forteresse. Dès qu'on apprit cette victoire, la cour en eut d'autant plus de joie, qu'on avoit été plus d'un mois sans savoir aucune nouvelle de la flotte. On fit dans toute l'Espagne de grandes réjouissances. On ordonna des processions durant huit jours, pour rendre grâces à Dieu de la prise de ce port, qui mettoit toute la côte & le royaume en sureté, & qui ouvroit une entrée à la conquête de toute l'Afrique. Peu de temps après, Diégo Véra & Gonzales Aiora, arrivèrent pour rendre compte au Roi de tout ce qui s'étoit passé. Ils apportèrent à Ximenès, comme un hommage & une portion du butin, un bâton d'ébène d'une polissure & d'une noirceur admirable, qui avoit servi à un des principaux Alfaquis des Maures. Ce Prélat le garda quelques jours

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 4.

par honneur, après quoi il l'envoya à Alcala pour y être conservé dans son université, comme un monument de cette victoire, & un gage de l'amitié que les chefs de l'armée avoient eu pour lui. AN.1508

Le Roi fit passer en Afrique cent chevaux & cinq cents fantassins, sous la conduite de Rodrigue Diaz, homme estimé pour sa noblesse & pour sa valeur, à qui il donna la lieutenance de Maçarquivir. Il fit venir Fernand à la cour, le reçut avec des marques particulières d'estime & de bienveillance, & le fit gouverneur de cette place. Ximenès le loua en présence du Roi, & dit, *que personne n'étoit plus capable de défendre cette ville, que celui qui l'avoit conquise; que les Maures qui avoient éprouvé sa valeur, la respecteroient: & que l'Espagne pouvoit se promettre de porter biem loin ses victoires dans un pays dont il venoit de lui ouvrir le chemin.* Cette conquête ne coûta que trois mille écus d'or, somme considérable pour le temps, & on assigna tous les ans une pareille somme pour la conserver.

Les troubles survenus en Espagne, interrompirent les desseins que Ferdinand & Ximenès avoient de pousser leurs conquêtes dans l'Afrique. D. Fernand de Cordoue étant depuis arrivé à son gouvernement, commença à faire des courses: les Maures en firent de leur côté. C'étoit une guerre continuelle, où ce Capitaine avoit souvent eu l'avantage. Mais enfin les infidelles ayant pris un village sur la côte d'Espagne, & passé femmes & enfans au fil de l'épée, & menaçant d'en faire autant dans Maçarquivir, Fernand ne put souffrir cette insolence, & s'avança vers Oran avec trois mille hommes de pied, & environ deux mille chevaux à dessein d'attirer l'armée des Maures en campagne & de la combattre. Il s'engagea si avant dans le pays, qu'il donna le temps aux ennemis d'assembler toutes leurs troupes, en sorte qu'il fut accablé par le nombre, & que ses gens furent presque tous taillés en pièces. Ce malheur arriva l'an mil cinq cents sept vers le quinzième de Juillet, un peu avant que le Roi Catholique fût de retour de son voyage de Naples.

Mariana hist. de Esp. l. 29. c. 9. Petr. Martyr. ep. 352. lib. 20.

Ximenès qui gouvernoit alors l'Espagne, fut si touché de cette perte, qu'il auroit voulu incontinent marcher lui-même avec toutes les troupes du royaume, pour aller faire la guerre en Afrique; mais l'indisposition de la Reine, &

AN. 1508 la situation des affaires l'arrêtèrent, & sur-tout l'absence du roi Ferdinand, sans le consentement duquel il ne croyoit pas pouvoir entreprendre une expédition de cette importance. Aussitôt que le Roi fut arrivé, & que tout fut remis dans l'ordre, le Cardinal traita avec ce Prince, & le pressa ou de passer lui-même en Afrique avec une armée, ou de lui en donner la commission; lui représentant qu'un Prince Chrétien ne devoit pas demeurer oisif pendant qu'on emmenoit ses peuples esclaves, & qu'il falloit profiter d'une occasion que Dieu lui avoit donnée de conquérir l'Afrique. Le Roi lui ayant fait connoître que l'état n'étoit pas encore assez affermi, qu'il seroit difficile de lever une armée dans un temps où le roi Philippe venoit de donner jusqu'à son domaine, & où lui-même avoit épuisé ses finances dans son dernier voyage de Naples, & qu'à moins qu'on ne voulût l'assister puissamment, il ne pouvoit fournir aux frais de cette guerre. Le Cardinal qui étoit zélé pour la foi, touché de pitié de voir tant de Chrétiens esclaves, toujours prêt à tout ce qui regardoit le service de Dieu & la grandeur de la monarchie, s'offrit de faire tous les frais de cette guerre, & d'aller en personne combattre & répandre son sang s'il le falloit pour la foi de Jesus-Christ. Ferdinand qui commençoit à aimer le repos, qui ne savoit pas si les Grands du royaume étoient bien attachés à lui, & qui d'ailleurs avoit peine à se charger d'une expédition qui lui coûteroit beaucoup, quelque assistance qu'on lui donnât, accepta la proposition du Cardinal & la fit agréer à son conseil.

Dès que le bruit en fut répandu, chacun raisonna à sa manière. Quelques-uns disoient *que c'étoit une plaisante ambition pour un Evêque de vouloir devenir général d'armée; que tout étoit renversé en Espagne; que Gonçalés le Grand-Capitaine ne faisoit plus que dire des chapelets à Valladolid, & que l'archevêque de Tolède ne songeoit plus qu'à faire la guerre en Afrique.* En quoi on ne considéroit pas que les archevêques de Tolède avoient toujours servi & de leurs biens & de leur personnes, contre les ennemis de l'état & de la religion. Les autres disoient *que c'étoit un homme téméraire & sans jugement, qui entreprenoit une chose au-dessus de sa capacité & de sa portée; qu'un Roi puissant & accoutumé à la guerre tel que Ferdinand, étoit à peine assez bon pour une conquête si difficile;*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim lib. 4.

que c'étoit exposer les troupes que de les confier à un homme qui avoit été élevé dans le cloître, & qui ne sauroit ni se faire craindre des ennemis ni se faire respecter des soldats. Quelques-uns faisoient les politiques, & croyoient que le Cardinal & le Roi s'étoient voulu tromper l'un l'autre; que le Cardinal qui aimoit à commander, avoit eu dessein d'engager le Roi & toute la noblesse à passer en Afrique, pour demeurer le maître en Espagne; & que le Roi avoit accordé au Cardinal ce qu'il faisoit semblant de souhaiter, ou pour le consumer par les fatigues, ou pour le rendre odieux par le mauvais succès de cette guerre. AN. 1508

Mais le Roi qui connoissoit la probité de Ximenès, & qui avoit été témoin en plusieurs rencontres du zèle qu'il avoit pour détruire les ennemis de la foi de Jesus-Christ, loua son dessein & dit plusieurs fois à tous les Seigneurs, que c'étoit un exemple de religion & de courage; Que tout le royaume devoit rendre grâces à un Prélat de cet âge & de ce mérite, qui après avoir tant travaillé pour l'Etat: vouloit bien encore s'exposer aux travaux & aux périls de la guerre pour la défense & pour la gloire de la religion; qu'il falloit l'assister de toutes les forces du royaume, dans une si sainte entreprise. On ordonna d'abord que toutes les galères & tous les vaisseaux fussent en état, & se joignissent à Malaga ou à Carthagène, selon l'ordre qu'en donneroit le Cardinal; qu'on achetât des vivres pour l'armée dans les lieux voisins: qu'on fit des magasins de poudre, que les commandeurs des ordres militaires vinssent en personne servir à leurs dépens, comme c'étoit la coutume lorsqu'ils s'agissoit de défendre l'Etat contre les infidelles: que toutes les milices qui étoient payées pour marcher dans ces occasions s'assemblassent: qu'on rendît au Cardinal toutes les provisions que les intendans avoient faites pour le Roi à Malaga: & que les vivres que Sa Majesté devoit fournir, fussent portés jusqu'au port où Ximenès devoit s'embarquer. AN. 1509

Eugn. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 21.

La personne d'un Archevêque n'étant pas propre pour réprimer la licence des soldats, on envoya deux commissaires pour juger les causes criminelles, & pour régler souverainement tout ce qui regardoit l'armée. Ximenès assistoit à leur conseil, & faisoit tout de son autorité; mais il vouloit qu'on crût que les ministres du Roi disposoient de

AN. 1509 tout, afin de retenir plus facilement les esprits dans le devoir par le respect de l'autorité royale. Ferdinand lui donna même des blancs seings pour expédier des commissions & pour créer de nouveaux juges selon les besoins, parce qu'il ne convenoit pas à un Archevêque de s'abaisser à ces sortes de procédures & de châtimens.

Les choses étant ainsi réglées, le Cardinal songea à lever des troupes & à faire des magasins, par le conseil du Grand Gonçales. Il résolut de se servir de Pierre Navarre, comte d'Olivet, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie, & qui depuis peu de temps avoit pris sur les Maures le fort de Pennon. Il lui communiqua ses desseins, lui demanda ses avis, & le nomma général de son armée avec l'agrément du Roi Catholique. Il lui ordonna d'assembler les troupes qui avoient servi dans les guerres de Naples, & d'aller promptement à Malaga visiter les munitions de bouche & de guerre, que le conseiller Vargas lui remettroit entre les mains, pour les faire transporter diligemment à Carthagène. Cependant Ximenès fit des levées de soldats dans son diocèse & dans tout le royaume, & eut bientôt assemblé une armée d'environ seize mille hommes. Il nomma les colonels, entre lesquels étoient le comte d'Altamire, Jean Spinosa, Gonzalès Aiora & Jean Villalva, & quelques autres capables de conduire en chef de pareilles guerres. Il donna à Villaroël, gouverneur de Caçorla, un corps de quatre mille chevaux à commander, & fit Vianel, maréchal-de-camp, à cause qu'il connoissoit le pays, & qu'il savoit mieux qu'un autre où il falloit camper, par où il falloit attaquer, quelles garnisons il falloit ou renforcer ou diminuer.

Zurita Annal. Arag. c. 28. l. 8. t. 6.

Petr. Mart. ep. 413. l. 28.

Mais parce qu'il voyoit qu'envain il faisoit tous ces préparatifs, si l'argent venoit à manquer, il avoit fait à ce dessein de grandes épargnes depuis quelques années, & comme les événemens de la guerre sont incertains, & qu'il n'étoit ni de sa dignité, ni de sa prudence, de s'engager dans un pays ennemi, sans avoir des ressources pour les besoins, & pour les accidens qui pourroient arriver, il écrivit au chapitre de Tolède, pour le prier de contribuer à une si sainte entreprise. Il lui représenta qu'on avoit autrefois employé les revenus ecclésiastiques pour chasser les Maures d'Espagne, qu'il n'étoit pas moins nécessaire de les em-

ployer pour empêcher ces infidelles d'y revenir : qu'il étoit juste qu'ils eussent part à cette bonne œuvre, & qu'ils l'assistassent lui qui étoit leur chef, & qui non-seulement donnoit ses biens, mais encore exposoit sa vie pour la défense & pour l'accroissement de la religion. C'étoit une chose hors d'usage en ce temps-là, que ces contributions ecclésiastiques. On n'y avoit recours que dans les dangers évidens de la religion, & il falloit une ordonnance du saint siége : car on regardoit comme une chose injuste & odieuse de charger les bénéfices d'impôts & de subsides, & l'on observoit qu'il étoit toujours arrivé quelque malheur à ceux qui avoient ainsi attenté contre l'église. Le Chapitre pourtant ne s'excusa point, ne fit aucune plainte, n'allégua pas ses immunités. Ils s'offrirent tous non-seulement de l'assister de leurs biens ; mais encore de le suivre en Afrique ; & de combattre même sous ses étendards ; ce qui lui donna une grande joie, tant à cause de l'amitié que lui témoignoit son Clergé, qu'à cause de l'exemple que son église donnoit aux autres dans une occasion comme celle-là. AN. 1509 *Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4.*

Toute cette année se passa à équipper la flotte, à amasser l'argent, à lever les troupes & à les assembler ; mais l'année d'après il eut de grands chagrins, & il fallut une constance comme la sienne, pour surmonter les difficultés qu'on lui fit. Car après qu'il eut fait des levées de guerre par toute l'Espagne, qu'il eut nommé les officiers, & que le bruit de cette expédition eut passé jusqu'aux ennemis, il y eut des gens qui ébranlèrent l'esprit du Roi, & qui lui firent entendre que cette entreprise ne pouvoit réussir ; que c'étoit une chose déraisonnable de confier une affaire de cette importance à un homme sans expérience & nourri dans la solitude : qu'il falloit que le Roi considérât les dépenses de cette guerre, auxquelles le Cardinal n'étoit pas en état de fournir : que pour faire plaisir à ce bon Prélat, on l'entretenoit dans une fantaisie, qu'on voyoit qu'il avoit mise dans sa tête ; qu'après qu'il auroit dépensé ses revenus, il reviendroit sans avoir rien fait, & laisseroit la flotte du Roi & la jeunesse d'Espagne à la merci des Africains.

Le Roi Catholique écouta ces discours, & commença à craindre de s'être engagé mal à propos. Il différa de fournir les secours qu'il avoit promis. Ses Intendans qui de-

AN. 1509 voient mettre la flotte en état & la donner au Cardinal avec toutes les munitions, lui faisoient perdre la saison commode. Pour les vivres, bien loin de les remettre selon l'accord qu'on avoit fait, on vouloit les vendre bien cher à Ximenès, & lui faire acheter le besoin qu'il en avoit. Le comte Navarre lui-même voyant ces difficultés qu'il croyoit insurmontables, proposa une autre conquête plus aisée, & tâcha de s'attirer le commandement de la flotte indépendamment du Cardinal. On différoit de convoquer les ordres militaires; on ne pressoit point les milices. Quand les agens de Ximenès sollicitoient le conseil royal & le Roi même, on éludoit sous divers prétextes les remontrances qu'ils faisoient. Tantôt l'hiver approchoit, & la rade de Carthagène ou de Malaga, n'étoit plus bonne pour les vaisseaux: tantôt les chaleurs étoient trop grandes, & les troupes périroient en Afrique: tantôt il étoit difficile de transporter les munitions.

Epist. Xim. ad Regem. Le Cardinal étant averti de tous ces délais, ne laissa pas de persévérer. Il écrivit au Roi des lettres, moitié prières, moitié plaintes. Il le prioit par la religion qu'ils étoient obligés de défendre l'un & l'autre; par leur amitié, par l'attachement qu'il avoit toujours eu pour sa personne royale, par les services qu'il avoit jusques-là rendus à l'Etat, de ne point abandonner une entreprise si importante. Il lui représentoit ensuite, que son honneur y étoit engagé, que l'affaire en étoit venue à un point qu'il n'y avoit plus moyen de reculer: qu'on ne leveroit pas une autrefois des troupes, si l'on congédioit celles-ci, & que les soldats indignés iroient chercher ailleurs d'autres généraux & d'autres guerres. Qu'on lui avoit fait dépenser de l'argent, & qu'il n'étoit pas juste qu'on lui fit perdre encore sa réputation & son crédit: & qu'enfin on ne traitoit pas ainsi un archevêque de Tolède & un Cardinal. Quant à ce qu'on disoit, qu'il étoit sans jugement & sans raison; que c'étoit au Roi à se justifier lui-même & à défendre l'estime qu'il lui avoit toujours témoignée, il répondoit après cela à toutes les difficultés qu'on lui faisoit: Que la saison n'étoit pas mauvaise: que D. Fernand de Cordoue avoit conquis le grand-port dans ce même-temps, & que toute sorte de navires abordoient tous les jours sans péril du fort de Pennon à Malaga, pour y porter des provisions: qu'on

ne craignît pas que l'armée manquât de rien, qu'il avoit des vivres pour les troupes & leur paye pour quatre mois, & que si la guerre duroit davantage outre ses propres revenus, il étoit assuré de recevoir des secours de plusieurs églises, & qu'ainsi il ne falloit pas chercher tant de détours. AN.1509

Qu'au reste, il avoit appris que Navarre proposoit une entreprise plus facile dont il vouloit se charger lui-même, qu'il falloit bien se garder de l'écouter ; qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que d'aller droit à Oran, dont la prise mettroit la côte d'Espagne à couvert, & donneroit une entrée dans toute l'Afrique : & qu'il valoit mieux gagner une ville opulente & un bon port, que d'attaquer une forteresse peu importante, d'où l'on ne tire ordinairement aucun avantage, & où l'on ne perd guères moins de monde. Qu'enfin si l'on persistoit à vouloir rompre cette entreprise, il avoit de quoi s'occuper à Tolède & à Alcala, qu'il alloit licencier ses troupes de peur que l'oisiveté des soldats ne causât du désordre dans le royaume, & que pour lui il demeureroit en repos, content d'avoir satisfait sa conscience, & d'avoir montré aux peuples & à tous les gens de bien, le désir qu'il avoit de servir l'état & la religion.

Il écrivit à peu près les mêmes choses à ses agens, & leur manda qu'il étoit non pas piqué ou indigné, car il n'appartient pas à un particulier d'être piqué ni indigné contre un Roi ; mais étonné de ce changement : qu'après tant de troupes levées, tant de vivres amassés, tant de canons qu'il avoit ou achetés ou fait fondre, il étoit fâcheux de n'avoir rien avancé : qu'il falloit espérer qu'à l'avenir le Roi prendroit mieux ses mesures & se laisseroit moins prévenir, & que le conseiller Vargas & les autres, feroient pénitence des calomnies qu'ils débitoient contre lui. Ces plaintes obligèrent le Roi à songer sérieusement à ce qu'il faisoit. Il n'étoit pas honorable pour lui de manquer aux paroles qu'il avoit données. Il n'étoit même pas sûr de rompre un dessein que les peuples avoient approuvé avec des marques de joie & de reconnoissance extraordinaires. Les grands d'Espagne qu'il n'avoit pas encore entièrement apaisés, auroient eu peine à se fier à lui, s'il eût ainsi traité un homme à qui il avoit de si grandes obligations. Beaucoup de braves gens qui s'étoient engagés à ce Prélat, *Epist. Xim. ad Ayalam.*

& qui se voyoient à la tête de ses troupes, commençoient à murmurer. Les soldats n'aimoient pas qu'on les eût trompés; & si on les eût licenciés, ils eussent répandu par toute l'Espagne les bonnes intentions de Ximenès & les mauvais conseils de la Cour.

Le Roi écrivit donc au Cardinal qu'il retînt l'armée pour le printemps prochain, & qu'il ne s'ennuyât point. Il lui donna encore une fois sa parole, qu'il accompliroit exactement toutes les conditions du traité qu'il avoit fait avec lui. Cette réponse le consola; mais il survint de nouvelles difficultés. On étoit convenu qu'on porteroit toutes les munitions de Malaga à Carthagène où Ximenès devoit s'embarquer. Quelques-uns remontrèrent au Roi qu'il ne les falloit remettre ni au comte Navarre, ni au Cardinal, parce que les ennemis pourroient s'en saisir, ou qu'on pourroit les consumer à d'autres usages; ce qui causeroit un grand dommage à la flotte : qu'il étoit à propos de les mettre en dépôt entre les mains du gouverneur de Maçarquivir, qui auroit soin de les distribuer à l'armée, quand elle seroit dans ce port. Ximenès rejeta cette proposition, & crut qu'il n'étoit pas prudent de mener une armée, & de n'avoir pas les vivres en sa puissance. De plus, il craignoit l'insolence des soldats de cette garnison, qui peu de temps auparavant avoient refusé de reconnoître leur gouverneur, jusqu'à ce qu'il leur eût fait toucher la paye de quelques mois qui leur étoit due.

Comme on ne lui donnoit sur cela aucune réponse positive, & qu'on lui mandoit de la cour, que tout étoit prêt, & que c'étoit sa faute s'il ne se rendoit promptement à Carthagène, où l'on le satisferoit sur toutes ses demandes: il répondit, que jusqu'à ce qu'on eût levé les obstacles, & qu'on lui eût donné une entière satisfaction, il étoit résolu de ne pas sortir d'Alcala, qu'il n'iroit pas se mettre à la tête de l'armée, au hasard de revenir honteusement sur ses pas, & de servir de jouet par-tout où il repasseroit. On fut enfin contraint de régler les choses comme il voulut. Alors, quoique les commandeurs des ordres militaires & quelques corps de milices ne fussent pas encore arrivés, il fit venir les officiers généraux & les colonels, & leur marqua à chacun ce qu'ils avoient à faire. Navarre prit la route de Malaga, pour conduire la flotte à Carthagène, & les au-

tres allèrent chacun dans leurs quartiers, pour faire marcher leurs troupes au lieu d'assemblée. Le Cardinal de son côté partit pour Tolède, accompagné de plusieurs personnes de qualité, d'un grand nombre de domestiques, & de vingt-quatre gouverneurs de places dépendantes de l'archevêché. Il leur avoit fait des présens à tous selon leur dignité & leur condition. Ils étoient vétus d'écarlate avec des armes luisantes, montés sur des chevaux richement harnachés, suivis chacun de leur équipage; & les peuples ravis de les voir passer, prioient Dieu qu'ils revinssent victorieux. AN. 1509.

Il assembla ses chanoines à Tolède, leur déclara les motifs & les causes de son entreprise, & les remercia de l'affection qu'ils avoient témoignée pour l'intérêt de la religion, & pour l'honneur de sa dignité : il recommanda son diocèse à Jean Velasco évêque de Calahora; alla faire ses prières dans toutes les églises de la ville, sur-tout dans la cathédrale dédiée à la sainte Vierge, & partit pour aller joindre l'armée à Carthagène. Plusieurs chanoines voulurent le suivre, mais il loua leur dessein, & ne voulut pas qu'ils l'exécutassent. Il n'en prit que deux pour l'accompagner jusqu'à Carthagène, & il les renvoya de-là à Tolède avec toute leur suite; leur disant, qu'il étoit important qu'ils demeurassent dans leur église, pour l'édifier & pour la servir, & qu'ils se conservassent pour être sa joie ou sa consolation, selon le succès que Dieu voudroit donner à ses armes. L'un étoit François Alvarès théologal du chapitre, & Ximenès prit grand plaisir de le voir marcher avec quatre-vingts domestiques, tous magnifiquement habillés. L'autre étoit Charles Mendoza abbé de sainte Léocadie, illustre par sa noblesse & par sa vertu, qui avoit toujours eu beaucoup de part aux conseils & aux desseins de son Archevêque.

Joan. Frias de bello Oran. art. 5. & 6.

Joan. Frias. ibid.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.

Le Cardinal partit donc de Tolède le premier jour de carême, sur la fin du mois de Février; & passant autant qu'il pouvoit sur les lieux de sa juridiction, il distribuoit des aumônes aux pauvres, consoloit les femmes dont les maris s'étoient enrôlés, & leur faisoit espérer que le ciel béniroit leur courage, & qu'elles les reverroient bientôt enrichis des dépouilles des infidelles. Il écrivit en chemin à D. Lopés Aiala son agent, qu'il marchoit, & que dans peu on apprendroit que l'armée seroit embarquée; & parce que ses ennemis ne cessoient de faire entendre au Roi qu'il n'avoit pas

AN. 1509 de quoi fournir aux frais de la guerre, il lui ordonna d'aller trouver Sa Majesté, & de lui dire qu'il avoit envoyé tant d'argent monnoyé à Malaga, qu'après avoir abondamment pourvu à toutes les dépenses néceſſaires, tout payé, il lui reſteroit encore dix mille écus d'or pour les pauvres, ou pour quelqu'autre bonne œuvre. Dès qu'il fut arrivé à Carthagène, les troupes ſe ſentirent animées, & ſa préſence fit que chacun à l'envi témoigna ſon zèle. Navarre vint auſſitôt de Malaga, & lui annonça que la flotte étoit prête, & qu'elle arriveroit au premier jour.

Alors il donna ordre à tout. Il fit tenir des chevaux de poſte de diſtance en diſtance, afin que le Roi fût promptement averti de tout ce qui ſe paſſeroit en Afrique. Il recommanda au courrier Miranda de faire grande diligence, & lui aſſigna pour gages vingt deux écus d'or par mois. Il eut une ſi grande eſpérance de vaincre, qu'ayant appris qu'en ce même temps le Roi envoyoit quelque infanterie en Italie, pour contenir la ville de Naples dans le devoir : il lui écrivit qu'auſſitôt qu'il auroit achevé ſon expédition, il envoyeroit une partie de l'armée en Italie, qu'il y paſſeroit lui-même s'il en étoit beſoin, & qu'il n'oublieroit rien de ce qui pourroit convenir au bien de l'état & à la dignité royale.

Mais lors que tout fut aſſemblé, & qu'on ſe préparoit à mettre à la voile, les ſoldats, qu'on ne vouloit payer qu'après qu'ils auroient abordé l'Afrique, commencèrent à murmurer, & proteſtèrent qu'ils ne s'embarqueroient jamais, qu'on ne leur eût tenu ce que leurs capitaines leur avoient promis. Un tailleur d'Alcala-de-Henarès qui s'étoit enrôlé dans les milices que cette ville avoit fournies, excita cette ſédition. Comme il étoit hardi & grand parleur, il ſe mit à raiſonner dans le camp : *Que cette guerre étoit difficile ; que le Roi n'avoit oſé l'entreprendre, & qu'un moine l'entreprenoit : qu'ils n'avoient à eſpérer d'un tel général, ſinon qu'il les menât à la boucherie : qu'il n'étoit pas poſſible qu'il pût fournir aux dépenſes de la guerre : que s'il les avoit fait paſſer une fois en Afrique, ils auroient plus à craindre la faim que l'ennemi ; qu'enfin il n'étoit ni ſûr, ni honorable de ſervir ſous un Cordelier, qui ſe mêloit d'un métier qu'il ne ſavoit pas, & qui vouloit les accoutumer à vivre d'aumônes, comme il y avoit autrefois obligé ſes religieux.* Il anima ſi bien ſes compagnons par ces diſcours,

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim.

qu'une partie de l'armée se sépara, & se posta sur une hauteur, montrant leurs piques & leurs épées, pour marquer qu'on ne les apaiseroit pas facilement. AN. 1509.

Cette révolte toucha sensiblement le Cardinal; mais ce qui le piqua le plus, ce fut d'apprendre que Vianel la favorisoit sous main, & que le comte Navarre en étoit l'auteur. Ximenès n'avoit pas sujet d'être satisfait de ce général. C'étoit un soldat de fortune, sans religion & sans politesse, toujours prêt à manquer de respect à ce Prélat. Il avoit prétendu nommer les capitaines, & disposer des charges de l'armée sans sa participation. Il proposoit tantôt d'attaquer Trémesen, quelquefois d'aller à Alger ou à Tripoli, & le Cardinal appréhendoit que s'il étoit une fois embarqué, il ne voulût être le maître & de la flotte & de l'entreprise. Navarre avoit aussi ses soupçons, & craignant que le Cardinal n'eût un ordre secret pour l'envoyer contre les Vénitiens, il protestoit qu'il se jeteroit plutôt dans la mer, que de faire la guerre à des gens de sa religion. On trouvoit assez plaisant que l'un ayant été toute sa vie religieux & prêtre, voulût commander une armée; & que l'autre ayant été soldat toute sa vie, fit scrupule d'aller faire la guerre aux Chrétiens.

Zurita Annal. Arag. c. 30. l. 8.

Ils en vinrent enfin à de grands éclaircissemens, après lesquels Navarre jura fidélité & obéissance au Cardinal entre les mains de D. Antoine de la Cuéva, en présence du comte d'Altamire, & de quelques autres officiers. Un des sujets de plainte contre ce Commandant, étoit qu'il avoit fait plusieurs prises sur la côte, & qu'il n'avoit rien réservé du butin pour servir aux frais de la guerre, comme il y étoit obligé par un traité : de sorte que le Cardinal connoissant l'humeur avare & remuante de cet homme, appréhendant qu'il ne lui prît envie d'emmener la flotte ailleurs, n'avoit voulu payer les troupes qu'après qu'elles seroient arrivées en Afrique. De plus, il avoit ordonné que ses trésoriers distribueroient eux-mêmes la paye à chaque soldat, parce que les capitaines en retenoient souvent une partie pour eux, ou différoient de la donner, & remplissoient les compagnies de leurs valets, afin de profiter de leur solde.

Navarre n'avoit osé lui contredire; mais il avoit malicieusement témoigné aux officiers, sur-tout à ceux qui

avoient servi sous lui en Italie, & qu'il avoit accoutumés au pillage, que cette épargne ne venoit pas de lui, qu'il savoit mieux vivre avec les gens de guerre, mais qu'ils avoient à faire à un homme austère, qui ne leur laisseroit rien gagner, & qui ne leur donneroit pas même tout ce qui leur étoit dû. Les officiers avoient répandu ces bruits dans leurs compagnies, & de-là étoit venue la mutinerie des soldats, qui crioient insolemment : *Qu'il paye, qu'il paye le moine, il est assez riche.*

Vianel cependant étoit assidu auprès du Cardinal, & pour mieux couvrir son intelligence avec Navarre, il faisoit prendre autant qu'il pouvoit de ces soldats séditieux qui avoient quitté le camp, & ils étoient incontinent ou pendus ou passés par les armes. Ximenès trouva cette justice un peu trop sévère, & commanda à Villaroël, gouverneur de Caçorla, en qui il avoit une entière confiance, & à qui il avoit donné le commandement de la cavalerie, d'aller trouver Vianel de sa part, & de l'avertir que c'étoit assez d'avoir fait punir quelqu'un des coupables pour l'exemple, & qu'encore que ce fût l'usage de la guerre, il n'étoit pas séant à une personne de son caractère, de laisser mourir tant de gens, dont la plupart étoient ses vassaux, qu'il avoit lui-même tirés d'entre les bras de leurs enfans & de leurs femmes, pour les mener à cette guerre. Villaroël s'acquitta de sa commission, peut-être un peu trop rudement, l'autre lui répondit avec peu de respect pour lui & pour Ximenès, & Villaroël croyant qu'il devoit réprimer son insolence, lui fit mettre l'épée à la main, & le poussa si vigoureusement qu'il le blessa à la tête & le laissa comme mort sur la place. Il craignit la colère du Cardinal, dès qu'il fut un peu revenu de sa première chaleur, & se sauva dans la citadelle, où commandoit un de ses parens.

Comme ces deux hommes étoient nécessaires pour cette expédition, le Cardinal fut extrêmement fâché de la blessure de l'un & de la fuite de l'autre; d'autant plus que le vent étoit bon, & qu'il falloit attendre que Vianel, dont la plaie n'étoit pas mortelle, fût en état d'agir. Cependant Alvarés de Salazar qui conduisoit les milices de Tolède, homme d'une éloquence militaire, & fort accrédité dans les troupes, fut député d'un commun consentement, pour haranguer les séditieux; ce qu'il fit avec tant d'adresse &

de

de bonheur, qu'ils commencèrent à parler d'accommodement. Ximenès leur envoya d'abord un trompette pour leur déclarer qu'on alloit payer l'armée, & que chacun eût à venir dans les vaisseaux, recevoir sa distribution. AN. 1509

Cette nouvelle les apaisa; & lorsqu'ils virent des sacs remplis d'or couronnés de festons de fleurs, qu'on portoit dans les galères au bruit des tambours & des trompettes, & les trésoriers assis à la poupe qui se disposoient à donner à chacun la paye qui lui convenoit, ce spectacle les réjouit. Ils vinrent en foule; & comme s'ils eussent oublié tout ce qu'ils avoient fait ou dit dans leur révolte, ils entrèrent dans les galères & dans les vaisseaux. Le Cardinal, ravi de voir cette gaieté, s'embarqua avec eux un dimanche au soir treizième de Mai, & résolut de faire incontinent partir la flotte. Mais le temps ayant changé, on fut obligé de demeurer quatre jours à l'ancre, pendant lesquels, il parloit à tous les officiers, & leur ordonnoit ce qu'ils avoient à faire, avec tant de bonté & d'intelligence, qu'ils lui obéissoient avec plaisir, & reconnoissoient que par la force de son génie, il savoit leur métier aussi-bien que ceux qui l'avoient étudié & exercé toute leur vie.

Tout étant ainsi disposé, & Vianel étant guéri de sa blessure, la flotte se mit en mer composée de dix galères, de quatre-vingts gros navires, & de quantité de barques & de chaloupes. Elle portoit dix mille fantassins, quatre mille chevaux, huit cents volontaires, qui avoient voulu suivre le Cardinal avec des milices que quelques-uns de ses amis particuliers lui avoient amenées; & le vent étant favorable, elle aborda le lendemain dix-septième de Mai, jour de l'ascension de notre Seigneur, au port de Maçarquivir, à soleil couchant. Les sentinelles Maures aperçurent l'armée chrétienne dès le midi, & l'on vit aussitôt fumer tous les sommets de leurs montagnes; signal qui marquoit que l'ennemi arrivoit, & qu'il falloit courir aux armes. Le gouverneur du grand-port vint recevoir le Cardinal sur le rivage, & quelques heures après on l'avertit que toute la flotte étoit dans le port, sans qu'aucun bâtiment eût été ni perdu ni endommagé.

Eug. de Roblès vid. del Card. Xim. cap. 22.

Ximenès passa toute cette nuit sans dormir, & donna ses ordres pour le lendemain. Il fit venir le comte Navarre, & lui dit devant tout le monde, que cette affaire rouloit sur

AN. 1509 lui, & qu'il travailloit pour sa propre gloire; qu'à son égard, il ne prétendoit autre avantage que de fournir aux frais de la guerre, d'exhorter les troupes à bien faire, & d'informer le Roi de tout ce qui se passeroit. Il parla aux autres officiers & les anima tellement, qu'ils étoient d'avis d'aller aux ennemis cette nuit là-même. Le Cardinal qui jugeoit que le succès de cette entreprise dépendoit de la diligence, conclut aussi qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Aussitôt que le jour commença à paroître, on connut qu'il falloit se saisir d'une hauteur qui est entre Oran & Maçarquivir; qu'il étoit important d'attaquer ce poste que les Maures gardoient encore négligemment; qu'autrement il seroit difficile de le gagner, parce qu'il leur viendroit du secours de toutes parts, sur le signal qu'ils avoient donné; qu'il étoit à propos de faire avancer les galères & les gros navires vers Oran, afin qu'on battit la ville avec le canon, au même-temps qu'on attaqueroit ce poste; & que les ennemis ne sachant à quoi s'en tenir, abandonnassent l'un ou l'autre.

L'infanterie sortit des vaisseaux le même jour, & Navarre cottoyant le rivage avec la flotte, s'approcha d'Oran sans se mettre en peine de faire débarquer les chevaux. Il n'avoit jamais approuvé qu'on menât un si grand corps de cavalerie, en un pays où il disoit qu'il n'y avoit que des lieux difficiles & raboteux. Ximenès ayant su cela, sortit indigné de la citadelle, où il étoit allé prendre un peu de rafraîchissement, & commanda qu'on fît promptement mettre à terre la cavalerie. Comme il s'étoit exactement informé de la situation des lieux, & qu'il savoit que la nation Punique est fourbe & artificieuse, il fit poser de grandes gardes du côté de la mer, & dans les détroits des valons qui sont au pied de la colline qu'on avoit dessein d'attaquer. Cette précaution contribua plus que tout le reste à la conservation des troupes, & à la victoire qu'on remporta. Car les Maures qui y étoient en embuscade, n'osèrent rien entreprendre, & si le général selon les ordres, eût mis à terre les quatre mille chevaux de l'armée, tous les secours qu'on envoyoit de toutes parts aux infidelles, auroient été sans doute taillés en pièces.

Joan. Frias de Bello Oran. art. 17.

La présence du Cardinal donna ce jour-là beaucoup de courage à l'armée. Il sortit de la citadelle de Maçarquivir, revêtu de ses habits pontificaux, monté sur une mule, en-

Zurita Annal. l. 8. c. 30. t. 6.

touré d'une troupe de prêtres & de religieux, à qui il avoit commandé de prendre les armes, & qui chantoient l'hymne de la croix de Jesus-Christ avec beaucoup de dévotion. Fr. Fernand, de l'ordre de S. François, monté sur un cheval blanc, avec le baudrier & l'épée sur l'habit de Cordelier, alloit devant & portoit la croix archiépiscopale comme l'étendard sous lequel l'armée devoit combattre. Un spectacle si nouveau frappa les soldats & les officiers d'un certain étonnement qui redoubla leur ardeur & leur religion. On fit mettre l'infanterie en bataille dans une grande plaine qui est devant la forteresse; & parce que dans cette précipitation les soldats n'avoient pas eu le temps de manger, & que c'étoit un vendredi, ce Prélat leur permit de manger de la viande; après cela, montant sur un lieu un peu élevé, il leur parla de la sorte:

AN. 1509. *Mariana hist. Hisp. l. 29. c. 18.* Vexilla Regis, &c.

Si de braves gens comme vous avoient besoin d'être animés par des discours, & par des personnes de profession militaire, je n'entreprendrois pas de vous parler, moi qui n'ai ni éloquence, ni habitude au métier des armes. Je laisserois ce soin à quelqu'un de ces vaillans capitaines qui vous ont souvent exhorté à vaincre, & qui ont accoutumé de combattre avec vous. Mais dans une expédition où il s'agit du salut de l'état & de la cause de Dieu, j'ai cru que vous m'écouteriez, & j'ai voulu, sur le point du combat, être ici le témoin de votre résolution & de votre courage. Vous vous plaigniez depuis long-temps que les Maures ravageoient nos côtes, qu'ils traînoient vos enfans en servitude; qu'ils déshonoroient vos filles & vos femmes; & que nous étions sur le point de devenir tous leurs esclaves. Vous souhaitiez qu'on vous conduisît sur ces rivages pour venger tant de pertes & tant d'affronts. Je l'ai souvent demandé au nom de toute l'Espagne, & j'ai enfin résolu d'assembler des gens choisis tels que vous êtes. Les mères de famille qui nous ont vu passer dans les villes, ont fait des vœux pour notre retour, elles s'attendent à nous revoir victorieux, & croient déjà que nous rompons les cachots, que nous mettons leurs enfans en liberté, & qu'elles vont les embrasser. Vous avez desiré ce jour. Voyez cette région barbare, voilà devant vos yeux les ennemis qui vous insultent encore, & qui ont soif de votre sang. Que cette vue excite votre valeur. Faites voir à tout l'univers qu'il ne vous manquoit jusqu'ici qu'une occasion de vous signaler en cette guerre. Je veux bien m'exposer le premier aux dangers, pour avoir part à votre vic-

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4. Joan. Frias de Bello Oran.

AN. 1509 *toire. J'ai encore assez de force & de zèle pour aller planter cette croix, étendard royal des Chrétiens, que vous voyez porter devant moi, au milieu des bataillons ennemis, heureux de combattre & de mourir même avec vous. Un évêque ne peut mieux employer sa vie qu'à la défense de sa religion. Plusieurs de mes prédécesseurs ont eu cette gloire, & j'aurai l'honneur de les imiter.*

A ces mots, il voulut se mettre à la tête de l'armée. Rien n'étoit plus touchant que de voir un Archevêque septuagénaire, fatigué de soins & de veilles, ranimer sa vieillesse par un zèle de religion. La vénération, la piété, l'étonnement saisirent les troupes; & tout cela ensemble réveilla leur courage. Les soldats firent un grand cri pour marquer l'intérêt qu'ils prenoient à sa conservation, & les officiers se jetèrent autour de lui, & le conjurèrent de leur ôter l'inquiétude qu'ils auroient pour sa personne, de les laisser combattre, & de croire que l'affaire étoit en état, qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir entreprise. Il céda enfin aux instances qu'on lui fit; & considérant son âge & sa dignité, il laissa tout le soin du combat à Navarre. Alors toutes les troupes s'étant prosternées, il leur donna sa bénédiction, & se retira dans la citadelle de Maçarquivir. Il se renferma dans une chapelle dédiée à S. Michel, & les mains levées au ciel, on entendit qu'il faisoit cette prière:

Zurita. Annal. Arag. l. 8. c. 28. t. 6.

Seigneur, ayez pitié de votre peuple, & n'abandonnez point votre héritage à des barbares qui vous méconnoissent. Assistez-nous, puisque nous ne mettons notre confiance qu'en vous, & que noue n'adorons que vous. Quoique nous n'ayons, mon Dieu, d'autre pensée, ni d'autre dessein que d'étendre votre sainte foi, & de faire honorer votre saint Nom: nous ne pouvons rien toutefois si vous ne nous prêtez la force de votre bras tout puissant. Qu'est-ce que peut la fragilité humaine sans votre secours? La puissance, l'empire, la vertu n'appartiennent qu'à vous. Faites connoître à ceux qui vous haïssent que vous nous protégez, & ils seront confondus. Envoyez le secours d'en haut; brisez la force de vos ennemis, & dissipez-les afin qu'ils sachent qu'il n'y a que vous qui êtes notre Dieu, qui combattez pour nous.

Joan. Frias de Bello Oran. art. 14.

Cependant le comte Navarre voyant qu'une grande multitude de Maures & de Numides avoient occupé les collines, craignoit que les troupes nouvellement débarquées & fatiguées du travail de cette journée, ne fussent pas en état de

soutenir une grande action ; & qu'un mauvais succès dans le commencement ne les rebutât, & ne relevât le cœur des infidelles. D'ailleurs le jour étoit déjà bien avancé, & la nuit survenant au milieu du combat, l'affaire auroit peut-être changé de face. Il délibéra un peu de temps s'il remettroit l'attaque au lendemain, ou s'il profiteroit de la gaieté qu'il voyoit dans toute l'armée : & dans cette irrésolution, il alla promptement demander à Ximenès ce qu'il trouvoit le plus à propos. Le Cardinal ne l'écouta presque pas ; & s'étant un peu recueilli : *Allez Comte*, lui dit-il, *& combattez ; Jesus-Christ fils du Père, & le séducteur Mahomet vont donner la bataille ; tout retardement est non seulement désavantageux, mais encore injurieux à la religion. Attaquez l'ennemi & ayez confiance que vous vaincrez*. On reconnut depuis que ce conseil lui avoit été inspiré de Dieu : car le *Messuar* de Trémesen, c'est ainsi qu'on appelle la première dignité du royaume, trois heures après la prise de la ville, arriva avec une puissante armée ; & voyant qu'il n'avoit plus rien à faire, s'en retourna porter chez lui la nouvelle de la victoire des Espagnols. AN. 1509.

Navarre étant donc retourné à l'armée, qu'il avoit divisée en quatre bataillons, de deux mille cinq cents hommes chacun, fit avancer l'artillerie que Ximenès avoit fait descendre en diligence ; & laissa un petit corps de réserve, où il mit la cavalerie pour s'en servir selon les besoins. Après cela toutes les trompettes sonnèrent la charge, & tous les soldats criant *S. Jacques*, *S. Jacques*, comme c'est la coutume de la nation ; il commanda d'attaquer les ennemis, & de les chasser des hauteurs qu'ils avoient occupées. Les troupes marchèrent incontinent par des endroits rudes & escarpés, avec beaucoup de fierté. Les Maures de leur côté, défendoient la montée à coups de flèches & de pierres qu'ils jetoient d'en haut. Comme ils étoient assurés de leur retraite, les plus hardis se détachoient de temps en temps pour venir escarmoucher avec les Chrétiens. Les capitaines avoient ordonné sur toutes choses aux Espagnols, de ne point quitter leurs bataillons jusqu'à ce qu'ils fussent maîtres de ce poste : mais quelques braves de Guadalajara ne pouvant souffrir l'insolence de ces infidelles, & voulant se distinguer par quelque action de valeur, s'avancèrent & furent bientôt punis de leur témérité. Louis Contréras fut

AN. 1509 tué en cette rencontre ; & les Maures lui ayant coupé la tête, l'envoyèrent dans la ville. Tout le peuple s'empressoit pour la voir, & les enfans s'en jouoient & la rouloient dans les rues. Cet homme avoit autrefois perdu un œil par une blessure ; ce que quelques vieilles devineresses ayant aperçu, elles s'écrièrent, *que tout étoit perdu, puisque le premier homme qui avoit été tué étoit borgne.* On fit si grand bruit de cette tête coupée, qu'on disoit être la tête de l'Alfaqui des Chrétiens, c'est-à-dire, de l'Archevêque ; que les pauvres esclaves dans leurs cachots souterrains en furent extrêmement affligés. Ils demandèrent par grace qu'on leur montrât cette tête ; & ils reconnurent, avec beaucoup de joie, que ce n'étoit pas celle du Cardinal.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.

Cependant les Espagnols faisoient tous leurs efforts pour se rendre maîtres de la montagne. Ils grimpoient à la faveur d'un brouillard épais qui s'éleva vers le sommet, & qui les couvroit aux ennemis, & ils parvinrent enfin à une fontaine d'eau claire que les Maures défendoient avec beaucoup d'opiniâtreté, & d'où ils furent enfin obligés de se retirer. Cette fontaine fut d'un grand secours aux soldats, qui après un assez long combat, avoient besoin de ce rafraîchissement. Navarre fit amener quatre coulevrines que le Cardinal lui avoit envoyées ; & ayant fait dresser une batterie entre des jardins & des maisons de campagne, il incommoda fort les ennemis, & les chargea si vigoureusement avec quelques soldats choisis, qu'il les chassa de cette montagne, après en avoir fait un grand carnage. Les troupes voyant fuir ces infidelles, les poursuivirent sans ordre, & se répandirent dans toute la plaine qui est au-dessous d'Oran. Cette confusion qui pouvoit leur être funeste, leur fut avantageuse ; parce que les Maures crurent l'armée plus nombreuse qu'elle n'étoit, & voulurent se retirer dans la ville ; mais la cavalerie les suivit de si près, qu'on n'osa leur ouvrir les portes : ainsi la plus grande partie de la garnison fut dispersée.

Joan. Frias de Bello Oran. art. 19. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 22.

En ce même temps la flotte battoit la ville de plusieurs pièces de canon, & les ennemis y répondoient par une batterie assez bien servie, mais un canonier Espagnol ayant démonté leur principale pièce, ils ne tirèrent plus que mollement, & les troupes de mer eurent moyen de se joindre à celles de terre. Alors les uns gardoient les avenues de la ville,

afin que les fuyards n'y pussent entrer : les autres donnoient l'assaut & grimpoient le long de leurs piques avec une légéreté incroyable. De sorte qu'en moins d'une demi-heure, on vit six drapeaux Chrétiens sur les murailles, & peu de temps après il en parut sur toutes les tours. Ceux mêmes qui étoient ainsi montés, ne pouvoient le croire, quand ils furent de sang froid, & tentèrent plusieurs fois en vain de remonter. Sosa qui commandoit la compagnie des gardes du Cardinal, ayant gagné le premier la muraille, cria *saint Jacques & Ximenès*; & montrant son enseigne, où étoit un crucifix d'un côté, & les armes de Cisneros de l'autre, il donna le premier signal de la victoire. Plusieurs sautèrent dans la ville, & ouvrirent les portes aux troupes chrétiennes.

AN. 1509

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim lib. 4. Petr. Martyr. Ep. 418 lib. 22.

La place se trouvant prise sans savoir comment, & la garnison ayant été taillée en pièces, les habitans tâchèrent de se sauver comme ils purent. Les uns se réfugièrent dans les mosquées, les autres se retranchèrent dans les principales maisons; quelques-uns se mirent en bataille dans les grandes rues pour vendre chèrement leur vie. Mais comme toute l'armée entroit confusément dans la ville, ils coururent aux portes, pour voir si dans cette confusion, ils trouveroient quelque moyen de s'échapper. Villaroël jugeant qu'ils ne pouvoient fuir que par le chemin de Trémesen, se posta avec deux cents chevaux en cet endroit-là, résolu de les passer tous au fil de l'épée. Mais quelque cavalerie Arabe qui s'étoit mise en embuscade dans des jardins pour piller amis & ennemis indifféremment, ayant tiré quelques coups, les cavaliers chrétiens prirent tous la fuite, croyant que c'étoit l'armée de Trémesen, & Villaroël lui-même n'eut pas plus de fermeté que les autres. Cependant la ville étoit au pillage, on n'épargnoit, ni condition, ni sexe, ni âge; comme c'étoient des ennemis de la religion, on croyoit qu'on pouvoit perdre toute sorte d'humanité. La nuit interrompit un peu le carnage, & les chefs ayant fait sonner la retraite, chacun eut ordre d'aller à son poste; mais il ne fut pas possible de contenir les soldats. Ils retournèrent tous au pillage, tuèrent tout ce qui se présenta à eux, mangèrent ce que les Maures avoient préparé pour leur souper; & le sommeil & le vin les ayant accablés, on les trouva la plupart couchés & endormis sur des corps morts

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. lib. 4.

Gundis. salv. Ægid. de Ora. Bello. art. &

AN. 1509 dans les places d'Oran, jusqu'à ce qu'il fût grand jour.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim lib. 4.

Navarre qui étoit bon capitaine, & qui craignoit les embuscades des Maures, ne dormit point, posa des corps-de-garde dans tous les quartiers, & dès le point du jour, visita la ville, & donna les ordres nécessaires pour la garder. Les soldats s'étant éveillés, & voyant de tous côtés tant de morts étendus & percés de coups, eurent honte des cruautés qu'ils avoient exercées dans la chaleur du combat. La pitié succéda à la fureur, & ils offrirent quartier à ceux qui s'étoient sauvés dans les mosquées; Navarre les somma de se rendre, & fit forcer ceux qui voulurent résister; il visita même tous les dehors, afin que le Cardinal arrivant, trouvât la ville, non-seulement rendue, mais encore tranquille. Il y eut du côté des Maures quatre mille morts, & huit mille prisonniers. Les Chrétiens ne perdirent que trente hommes, tous presque à l'attaque de la montagne. Le butin fut estimé cinq cents mille écus d'or. Tous les soldats s'enrichirent, & l'on rapporte qu'un officier seul eut pour sa part dix mille ducats.

Eug. de vid. del Card. c. 22.

Garcias de Villaroël fut incontinent député pour porter la nouvelle de la victoire au Cardinal, qui la reçut avec une joie modeste, & passa toute la nuit à réciter des hymnes, & à rendre à Dieu des actions de grâces. Le lendemain il se rendit à Oran par mer, pour éviter les mauvais chemins. Il voyoit avec plaisir ces murailles, ces tours, ces balcons qui règnent le long du rivage, & qui marquent la grandeur & la richesse de la ville. Etant mis à terre, il fit porter devant lui sa croix archiépiscopale, & chanta le *Te Deum*, avec les prêtres & les religieux qui l'accompagnoient. Les soldats étoient venus en foule pour le recevoir, & il leur donna des marques d'approbation, qui leur firent plus de plaisir que leur victoire. Pendant qu'ils le conduisoient en criant: *c'est vous qui avez vaincu ces nations barbares*, il leur donnoit sa bénédiction, & répétoit tout le long du chemin ces paroles de David; *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous; c'est à votre saint Nom qu'il en faut donner la gloire.* Il alla droit à l'*Alcazave*, c'est-à-dire à la grande forteresse, & le gouverneur qui avoit protesté qu'il ne se rendroit qu'au Cardinal, vint le recevoir à la porte, lui remit les clefs de la place, & celles des cachots souterrains, où il y avoit trois

Joan. Frias de Bello Oran. art. 25. Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. lib. 4. Ps. 113.

cents esclaves chrétiens, que Ximenès eut le plaisir de mettre lui-même en liberté. AN.1509

On lui présenta le butin comme au premier chef de l'armée : & quoiqu'il y eût des choses riches & curieuses, qui eussent pu tenter un homme moins désintéressé ; il les fit réserver pour le Roi, ou pour l'entretien des troupes, selon l'accord fait avec Navarre, & ne voulut rien prendre pour lui. Il fit ensuite appeler les officiers de l'armée, & après avoir fait publiquement l'éloge de leur valeur, il les remercia très-obligeamment des services qu'ils avoient rendus, & leur fit, selon le mérite de chacun, des présens de colliers d'or, de bagues, ou de housses en broderies. On trouva dans la ville soixante gros canons, & grand nombre d'autres instrumens de guerre à tirer des flèches ou des pierres ; & l'on fut étonné que cette place si bien munie, où l'on se disposoit à faire un siège de plusieurs mois, eût été prise en quelques heures. Cela donna lieu de croire, ce que dirent depuis quelques esclaves, que le Cardinal avoit eu des intelligences dans Oran, & que la ville avoit été trahie par ses propres citoyens, qui en avoient fermé les portes aux Arabes, sous prétexte qu'ils auroient pu la piller, & la subjuguer après l'avoir défendue.

Ces Arabes avoient été appelés par les Maures, & c'étoient eux principalement qui avoient soutenu les premiers efforts de l'armée chrétienne. C'est une nation d'Afrique, qui campe toujours, & qui vit dans des lieux déserts, sous des tentes, sans lois, sans maisons, & sans aucune règle de politesse ou de société. Les Romains leur donnoient le nom de Numides, parce qu'ils se sont établis dans la Numidie qui est une partie de l'Afrique ; les Espagnols, & les Maures mêmes les nomment Alarbes ou Arabes, parce qu'ils sont sortis originairement de l'Arabie déserte, & que passant par l'Egypte, ils vinrent en Afrique, & en conquirent plusieurs provinces. Toute leur occupation est de nourrir du bétail : ils n'ont ni fidélité ni justice, & ne vivent que de larcins. Endurcis de jeunesse au travail, & accoutumés à une vie dure & rustique, ils sont fort propres pour la guerre. On les voit continuellement aux prises avec leurs voisins. Lorsque les chrétiens entrent dans le pays, ils font d'abord la paix avec les Maures, & sous prétexte de défendre leur commune patrie, & leur commune religion, ils se joignent

Gundisalv. Ægid. de Bello Oran. art. 31.

AN. 1509 à eux. On les paye & on les tient en campagne; mais on ne les reçoit jamais dans les villes, parce qu'ils volent impunément, & qu'il n'y a ni reproche, ni peine qui puissent arrêter leurs brigandages. Si les affaires des Maures prospèrent, ils les assistent comme amis & comme frères; s'il leur arrive d'être battus, ils les chargent & deviennent leurs plus cruels ennemis. Ce fut pour cette raison que le gouverneur d'Oran ordonna à ceux qui gardoient les portes, de ne pas ouvrir aux cavaliers Arabes que le roi de Trémesen avoit envoyés, les prenant plutôt pour des brigans, qui venoient les piller, que pour des soldats affectionnés à les secourir.

Mais plusieurs ont prétendu que ce fut un artifice de ceux qui trahissoient la ville. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Cardinal y avoit eu des intelligences, & qu'il y entretenoit des espions; que dans la défaite de D. Diégo Fernandez, gouverneur de Maçarquivir, les Maures firent grand nombre de prisonniers, entre lesquels furent Alonse Martos & Martin Argoto, & que ces deux Capitaines ayant été donnés en garde à Hamet Âcanix un des principaux de la ville, jusqu'à ce qu'ils eussent payé leur rançon, traitèrent secrétement avec lui. Quelques uns ont cru que pendant que Navarre délibéroit s'il devoit mener au combat les troupes nouvellement débarquées, il vint un avis secret au Cardinal, qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que le secours alloit arriver.

Quoi qu'il en soit, Ximenès le jour d'après son entrée, monta à cheval, fit le tour de la ville, considéra sa situation, donna les ordres nécessaires pour réparer les anciennes fortifications & pour en faire de nouvelles. Après quoi il alla visiter les mosquées, & en consacra l'une à l'honneur de la Vierge sous le titre de Ste. Marie de la Victoire, l'autre à l'honneur de S. Jacques, patron & protecteur de l'Espagne, & parce que ce jour-là l'Eglise faisoit la fête de S. Bernardin, autrefois religieux de l'ordre de S. François, fort zélé pour le soulagement des pauvres & des pestiférés, il lui dédia l'hôpital qu'il fonda pour les malades. Outre les prêtres qu'il établit pour l'exercice de la religion & pour la conversion des infidelles, il fit bâtir encore deux couvens de religieux, l'un de S. François & l'autre de S. Dominique; & afin que rien ne manquât à ses soins, ayant appris qu'il y avoit parmi les prisonniers beaucoup de Juifs, il craignit

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

que ceux qui s'étoient nouvellement convertis en Espagne, ne vinssent se mêler avec ceux d'Oran, pour éviter les peines de l'Inquisition; & il nomma de son autorité, en vertu de sa charge, un Inquisiteur pour y prendre garde. Il n'y eut rien à quoi il ne pourvût, soit pour la sureté de la place comme général, soit pour l'augmentation de la religion comme évêque. AN. 1509

Après la prise de la ville, il dépêcha Fernandez Vera, fils du commissaire général de l'artillerie vers le roi Ferdinand, avec des lettres qui contenoient toute la suite & toutes les circonstances de cette affaire. Cet officier avoit demandé cette députation avec grande instance, car outre le plaisir qu'il y a de porter une nouvelle qui doit être agréable, on se fait connoître à la Cour; & les Rois ont accoutumé de faire des présens en ces rencontres. Fernandez partit avec les dépêches du Cardinal, & comme c'étoit un jeune homme adonné à ses plaisirs, qui vouloit faire le voyage commodément, il dormoit la nuit sans inquiétude, passoit une partie de l'après-dinée à jouer aux dez, & jetoit son paquet négligemment sur un lit ou sur une table. Un soldat qui connoissoit son humeur, s'avisa de le suivre, & prit comme par hasard la même route que lui. Ayant trouvé l'occasion de lui voler ses dépêches au second gîte, il partit en diligence, les présenta au Roi, & reçut le présent & la récompense de sa course. Ximenès en fut averti, & se ressouvenant de ce nègre de Grenade qui lui avoit presque fait perdre les bonnes grâces du Roi, il dit à ses amis en souriant, *Vous voyez que je ne suis pas heureux en courriers.* Il envoya cette fois-ci comme l'autre, le P. François Ruyz à Sa Majesté, pour lui rendre compte de tout.

Cependant ceux de Trémesen ayant appris le pillage & la captivité de la ville d'Oran, dont à peine quatre-vingts habitans avoient pu se sauver, massacrèrent tous les marchands Chrétiens qui trafiquoient dans leur ville & même tous les Juifs, comme étant plus unis avec les Chrétiens qu'avec eux. La fureur du peuple alla si loin, que le Roi se tint dans la forteresse, & n'osa sortir, quoiqu'il eût grand regret de voir égorger des gens innocens qui étoient sous sa protection, & qui négocioient sur la foi publique. Après que cette première émotion fut apaisée, une frayeur subite les saisit, & la plupart croyant déjà voir les Espagnols à

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.

leurs portes, se retirèrent jusques dans le Royaume de Fez.

Le Cardinal délibéra quelque temps s'il profiteroit de sa victoire & s'il avanceroit dans l'Afrique avec son armée, ou si en considération de son âge & de son peu de santé, il laisseroit le reste à faire au comte Navarre, & repasseroit en Espagne. Quoiqu'il connût les difficultés de ces sortes de conquêtes, & que ce genre de vie militaire ne convînt pas à sa profession, son génie néanmoins le portoit à toutes les grandes choses; & quand il pensoit qu'il alloit abandonner la gloire de servir l'Etat, & sur-tout d'étendre la religion, aux soins & à la fortune d'un autre, il se sentoit animé à poursuivre son entreprise. Mais il fut obligé, contre l'opinion de plusieurs & contre sa propre inclination, d'en demeurer-là. Il fit réflexion qu'il paroîtroit trop ambitieux s'il portoit ses armes plus loin; que sa vieillesse ni sa dignité ne lui permettoient pas de vivre plus long-temps dans la guerre; qu'il étoit venu pour prendre Oran, qu'il l'avoit fait sans perte des siens; qu'il n'étoit pas de sa prudence de s'exposer au hasard de perdre sa réputation, & qu'il lui seroit même glorieux de se nommer un successeur de sa propre autorité, pour une expédition laborieuse, & de plus incertaine.

Il y eut encore des raisons particulières qui le déterminèrent à repasser la mer. Le comte Navarre, jaloux de l'honneur qu'on rendoit à Ximenès, disoit ouvertement qu'il n'auroit jamais cru qu'un vieux capitaine comme lui dût être réduit à recevoir l'ordre d'un moine, & qu'un évêque lui dût être préféré pour le commandement d'une armée. Il arriva qu'un soldat de Navarre tua un des valets du Cardinal dans un démêlé qu'ils eurent ensemble. Le Cardinal en fit de grandes plaintes au Comte, & celui-ci, dans la colère, lui déchargea son cœur, & dit insolemment: *Que s'il n'étoit pas maître de ses soldats, il savoit bien à qui il falloit s'en prendre: qu'il n'avoit qu'à lui laisser les soins de la guerre, & qu'il en rendroit bon compte au Roi & à l'Espagne: que sa présence gâtoit tout, & que jamais deux généraux n'avoient bien conduit une armée: qu'il s'en retournât pour recueillir dans son diocèse les louanges de sa victoire. Qu'au cas qu'il eût encore envie de demeurer dans l'armée, il n'y pouvoit plus être que comme particulier. Que tout ce qui s'y feroit à l'avenir, se feroit au nom du Roi Catholique & non pas au sien: qu'on ne*

lui avoit donné commission que de prendre Oran, & que sa commission étant finie, il n'avoit plus de droit ni de commandement. Qu'il cessât enfin de faire le Roi, & qu'il allât reprendre son métier d'évêque, & laissât faire la guerre aux soldats. Après cela il sortit brusquement & sans respect, menaçant d'aller publier à la tête des troupes ce qu'il venoit de lui dire en face. AN. 1509

Le Cardinal ne s'émut point de ce discours : il dissimula, & ne s'opposa point à tout ce que Navarre voulut faire. Il le fit appeler le lendemain, & lui donna ses ordres comme auparavant avec douceur & avec autorité, ne voulant pas lui reprocher son emportement, & se contentant que sa propre conscience lui en eût fait naître la honte & le repentir. Mais ce qui l'affligea & le détermina à partir, ce fut une lettre du Roi qui lui tomba entre les mains, par laquelle ce Prince écrivoit à Navarre : *Empêchez le bon homme de repasser sitôt en Espagne. Il faut user & sa personne & son argent autant qu'on pourra. Amusez-le si vous pouvez dans Oran, & songez à quelque nouvelle entreprise.* Les liaisons d'estime & d'amitié qu'entretenoit ce Prélat avec le Grand-Capitaine, & la confiance que la plupart des seigneurs lui témoignoient, avoient jeté dans l'esprit de Ferdinand des jalousies & des soupçons qu'il n'avoit pu vaincre. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4. Zurita Annal. Arag. l. 8. c. 30. tom. 6.*

Ximenès ayant reconnu les mauvaises intentions du Roi par sa lettre, considérant aussi que les grandes chaleurs approchoient, & qu'il étoit un peu abattu des fatigues passées, il fit venir Navarre, Villaroël, Diégo Véra, tous les Colonels & les principaux officiers, pour leur déclarer le dessein qu'il avoit pris de se retirer dans son diocèse. Il leur dit qu'il laissoit au comte Navarre le commandement de l'armée, & qu'il espéroit qu'un si bon capitaine se rendroit bientôt maître de toute l'Afrique : qu'il connoissoit bien que la présence d'un homme lent & cassé comme lui, n'étoit pas de grand usage, & que la guerre demandoit des esprits vifs, & un âge plus vigoureux : qu'il étoit même de conséquence pour les troupes qu'il allât auprès du Roi solliciter tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur entretien ; & qu'il les prioit de croire que s'il les quittoit, ce n'étoit pas pour épargner sa peine, mais pour pourvoir à leurs commodités.

Il leur fit ensuite le détail des vivres & des munitions

de guerre qu'il leur laissoit, & leur marqua l'argent qu'on devoit employer à réparer les murailles, & la manière de le lever sans être à charge au public. Il leur donna des avis sur les courses qu'ils avoient à faire dans le pays ennemi, sur les avantages qu'ils pouvoient tirer de la flotte, sur la discipline qu'il falloit faire observer aux troupes, & sur toute la conduite de l'armée. Après cela, il donna le gouvernement de la citadelle à Villaroël, qui demanda pour son lieutenant Alphonse Castella, un des principaux citoyens d'Alcala. Tous ces officiers furent si touchés de la bonté qu'il leur témoignoit, qu'ils le prièrent instamment de ne les pas abandonner dans cette région ennemie. Ils étoient partis sous ses auspices, rien ne leur avoit manqué, tout leur avoit réussi, & ils craignoient qu'il n'arrivât quelque révolution en son absence. Navarre, soit qu'il voulût réparer la faute qu'il avoit faite, soit qu'il craignît que le Cardinal ne s'en plaignît au Roi, s'il ne l'apaisoit, lui témoigna plus de respect pour sa personne, & plus de regret de son départ qu'aucun autre.

Enfin le vingt-troisième de Mai il s'embarqua, & il eut le vent si favorable, qu'il arriva le même jour à Carthagène. Il avoit laissé la compagnie de ses gardes, & la plupart de ses gens au gouverneur de Caçorla, & ne ramenoit avec lui qu'une partie de ses domestiques dans le vaisseau qui le portoit, sans appareil & sans escorte, voulant jouir le premier de la sureté qu'il avoit procurée à toute la côte. Il séjourna une semaine à Carthagène, & l'on ne peut s'imaginer tous les ordres qu'il donna, & tous les amas qu'il fit des choses nécessaires pour la subsistance de l'armée. Après quoi craignant les grandes chaleurs, il partit pour Alcala-de-Henarés. Comme il vit que le temps de la récolte approchoit, il ordonna qu'on congédiât promptement & qu'on renvoyât dans leurs maisons tous les laboureurs qu'il avoit menés à la guerre, de peur qu'on ne manquât de gens pour la moisson, & que les grains ne se perdissent, car il eut toujours beaucoup de tendresse pour les peuples, & sur-tout pour ceux qui étoient de sa dépendance. Ce qu'il fit connoître peu de temps après, nommant deux chanoines de l'église de Tolède pour visiter tout son diocèse, avec ordre de s'arrêter dans tous les lieux où l'on avoit levé des soldats, & où les troupes avoient passé; de

s'informer des dommages qui en pouvoient être arrivés, & de les payer argent comptant : ce qu'il aima mieux exécuter pendant sa vie, que de l'ordonner par son testament.

Son université députa deux des principaux docteurs de son corps, qui allèrent une journée au-devant de lui. Il les reçut comme un père reçoit ses enfans, après avoir été long-temps sans les voir. Il leur demanda en quel état étoient les lettres dans leurs collèges, si on avoit achevé les bâtimens, si les lois étoient observées, s'il y avoit espérance de bien discipliner la jeunesse, s'il se formoit de bons esprits, si les études de théologie fleurissoient, & s'il s'élevoit des ecclésiastiques savans & de bonnes mœurs, capables de servir le diocèse. Ces bonnes gens qui s'attendoient qu'il ne leur parleroit que de la prise d'Oran & des affaires d'Afrique, étoient ravis de voir l'affection qu'il avoit pour l'avancement des lettres, & admiroient sa modestie. Il ne leur dit pas un seul mot de sa victoire, jusqu'à ce que Hernand de Balbas, célèbre théologien qu'il aimoit particulièrement, & qui s'étoit joint aux députés, lui dit avec beaucoup de naïveté : *La pâleur & la maigreur de votre visage, Monseigneur, marquent bien les fatigues que vous avez eues, & après la grande conquête que votre seigneurie illustrissime vient de faire, elle a raison de venir se reposer à l'ombre de ses lauriers.* Alors, comme si on lui eût réproché sa paresse ou sa lâcheté, il lui échappa de dire : *Vous ne connoissez pas Hernand la vigueur & le courage que Dieu m'a donné : si la Providence eût permis que j'eusse eu une armée fidelle, tout sec & tout pâle que vous me voyez, j'aurois été, dans la conjoncture présente, planter la croix de Jesus-Christ dans les principales villes d'Afrique.* AN. 1510.

Le lendemain il fit son entrée dans Alcala, où il fut reçu avec des acclamations extraordinaires. Les esclaves Maures marchoient devant lui, & conduisoient des chameaux chargés de pièces d'or & d'argent, qu'il avoit séparées du butin, & destinées pour le Roi. On portoit ensuite des livres Arabes d'astrologie ou de médecine, dont il orna sa bibliothèque; les clefs des portes de la ville & de la citadelle d'Oran, des chandeliers & des bassins dont les Maures se servoient dans leurs mosquées, des drapeaux qu'on leur avoit pris, & plusieurs autres choses qu'il fit pendre à la voute de l'Eglise de S. Ildefonse. Il envoya à Talavera la clef d'une

AN. 1150 porte dont Bernardin de Menesés, qui commandoit les soldats de cette ville-là, s'étoit saisi, avec un étendard rouge, au milieu duquel étoit un croissant d'azur, qu'on mit dans une chapelle de la Vierge.

On lui avoit préparé dans Alcala une espèce de triomphe. Les habitans étoient sous les armes, tous les corps de la ville étoient allés au-devant de lui; ils avoient fait abattre un quartier de leurs murailles pour le recevoir: mais il voulut entrer par la porte ordinaire, méprisant les honneurs, & rapportant toujours les louanges qu'on lui donnoit, à l'assistance du Dieu des armées. Il demeura quelque mois dans cette ville pour y rétablir sa santé; & quoiqu'il eût envie d'aller à Tolède pour y rendre solennellement ses actions de grâces à Dieu dans sa cathédrale; il en fut rebuté par les honneurs extraordinaires qu'on lui préparoit, & par les complimens que tous les grands du royaume avoient dessein de lui aller faire en ce lieu-là. Il ne voulut pas même passer à Valladolid où étoit la Cour, *de peur*, disoit-il, *d'être accablé de ces civilités frivoles qui servent d'amusement à des gens oisifs, & qui sont à charge à ceux qui n'ont point de temps à perdre, ou qui par leur âge & par leur profession doivent être sérieux & graves.* Cependant il donna part à son chapitre de son heureux retour, & le chargea d'ordonner des prières publiques, afin que comme ils lui avoient attiré par leurs vœux les grâces que Dieu lui avoit faites, ils lui aidassent aussi à l'en remercier.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Ce fut alors qu'il reçut de grandes plaintes de tout ce qui se passoit dans Oran depuis son départ. Un des juges qu'il avoit établi pour les affaires de la guerre, & pour régler les différents qui arriveroient dans la ville, venoit de lui mander que Navarre & Vianel perdoient tout par leur avarice; qu'ils faisoient porter tous les blés dans leurs greniers; que rien ne se distribuoit que par leur ordre; qu'ils achetoient à vil prix des farines gâtées, & les vendoient au pauvre peuple ce qu'ils vouloient; que Vianel avoit fait défenses aux villages voisins, d'apporter des vivres à Oran, & que quelques provisions qu'on y eût laissées, la disette étoit déjà parmi les troupes; qu'envain il s'opposoit à ces désordres, qu'on ne l'écoutoit point, & que même on le menaçoit; qu'il avoit résolu de se démettre de son office & de repasser en Espagne, mais qu'on ne lui en donnoit pas

pas la liberté, de peur que le Roi ne fût touché de ses remontrances ; qu'il étoit vrai que Navarre étoit un bon homme de guerre, mais qu'il n'avoit aucune ouverture d'esprit pour les affaires civiles, & qu'enfin si l'on n'y remédioit, cette ville glorieusement conquise, retomberoit bientôt sous la puissance des infidelles. AN. 1510

Ximenès informa le Roi de tous ces désordres. Il lui conseilla de laisser au comte Navarre le commandement de l'armée, & de nommer un autre pour le gouvernement politique ; de ne mettre qu'un même gouverneur à Oran & à Maçarquivir, afin que tout fût uni sous un chef, & que la différence des avis, ou la jalousie de l'autorité, ne traversât pas les desseins qu'on pourroit avoir. Il lui représenta que D. Fernand de Cordoue, qui commandoit dans Maçarquivir, étoit capable d'exercer avec honneur ces deux emplois. Que cependant Sa Majesté pouvoit commander à Navarre de sortir d'Oran, & de faire des courses dans le pays ennemi : qu'il étoit nécessaire d'envoyer en garnison dans cette ville deux mille fantassins, & trois cents chevaux. Il lui marquoit ensuite les ordonnances qu'il falloit faire pour ce qui regardoit la religion & le culte divin, la distribution des biens, la culture des champs & l'administration de la justice. Il finissoit par la proposition qu'il lui avoit déjà faite plusieurs fois, d'envoyer dans Oran des chevaliers de quelque ordre militaire qui s'y établiroient, comme ceux de S. Jean de Jérusalem s'étoient établis dans Rhodes, pour s'opposer aux efforts des Turcs, & ceux de Calatrave sur les confins de Grenade, quand la Castille étoit exposée aux courses des Maures. Le Roi fit tout ce que le Cardinal lui conseilloit : il n'y eut que la dernière proposition qu'il différa & qu'il éluda enfin sous divers prétextes, parce qu'il craignit que les archevêques de Tolède ne prétendissent le droit de nommer à cette commanderie.

Les choses étant ainsi réglées, Ximenès ne cessa d'exhorter le Roi de poursuivre les conquêtes d'Afrique ; & ce fut par ses pressantes sollicitations qu'on envoya ordre à Navarre d'attaquer la ville de Bugie. Ce peuple étoit plus nombreux & plus riche que celui d Oran, mais il étoit moins belliqueux, il ne laissa pas pourtant de se défendre vigoureusement. Leur Roi s'étoit campé sous la ville avec ses troupes, & faisoit tirer plus de cent pièces de canon, avec AN 1511

An. 1511 lesquelles il croyoit foudroyer l'armée Espagnole, mais cette artillerie fut si mal servie, qu'elle devint presque inutile. Les Chrétiens après avoir fait un grand feu sur les ennemis, les chargèrent avec tant de résolution, qu'ils entrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres. Le Roi prit la fuite avec une partie de sa cavalerie, & il n'y eut que la mort du comte d'Altamire qui diminua la joie de cette victoire. Ce jeune Seigneur combattoit à la tête des troupes, & poussoit les infidelles avec une ardeur incroyable, lorsqu'il fut blessé malheureusement d'une flèche par un de ses gens, dont l'arbalête se débanda. Dès qu'il eût senti le coup, il leva les yeux au ciel, & rendit grâces à Dieu de ce qu'il mouroit les armes à la main pour la religion de Jesus-Christ, & après avoir arrêté son sang comme il put, il dit à ceux qui étoient autour de lui, *qu'il mouroit content, puisqu'il avoit encore le temps de vaincre, & qu'il employeroit si bien ce qui lui restoit de vie, qu'on le regretteroit après sa mort.* A ces paroles il marcha aux ennemis, & combattit vaillamment, jusqu'à ce qu'affoibli par la perte de son sang & par les efforts qu'il avoit faits, il tomba sur un tas de Maures qu'il venoit de tuer. On convint que c'étoit à lui principalement qu'on étoit redevable de la victoire. Toute l'armée le pleura, & Navarre en lui faisant rendre les honneurs funèbres, fit son éloge publiquement. Ximenès eut un extrême déplaisir de cette mort, parce qu'il avoit reconnu en ce jeune homme pendant l'expédition d'Oran beaucoup de valeur & de sagesse, aussi l'avoit-il fait lieutenant-général de l'armée, dont il avoit dessein, dans la suite, de lui procurer le commandement.

Petr. Martyr. ep. 205. lib. 31. Zurita Annal. Arag. l. 9. c. 3. & 6.

Le nom de Navarre devint redoutable dans toute l'Afrique. Le roi de Bugie étant revenu six mois après avec une puissante armée pour reprendre sa ville royale, ce Général, à qui les succès passés avoient enflé le courage, alla au-devant de lui, & le défit entièrement, ensorte qu'il ne put se relever, & qu'il mena depuis sans couronne & sans honneur une vie obscure & privée. Pierre Arias surnommé *le Jousteur*, un des colonels que le Cardinal avoit fait passer en Afrique, rendit de grands services dans cette guerre. Au siége de Bugie, il monta des premiers sur les murailles, & ayant jeté en bas un Maure, qui gardoit un poste avec un drapeau, il y planta le sien, & facilita la prise de la ville.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib.

Lors même que le Roi y revint, ayant été chargé de défendre un petit fort avec peu de garnison, il y fut attaqué & soutint avec six soldats qui lui restoient, un assaut de plus de trois heures. AN.1511

C'est ce même Arias dont on rapporte, qu'étant tombé dans une maladie de langueur que les médecins jugeoient incurable, il alloit tous les jours à l'Eglise où il devoit être enterré, & s'étendant tout de son long dans son tombeau après avoir assisté à la messe, il se faisoit jeter de l'eau bénite, & réciter les prières des morts. *Afin*, disoit-il, *de s'accoutumer à cette demeure qu'il devoit habiter si long-temps, & de s'exciter par cette fréquente représentation de ses funérailles, à mourir chrétiennement, quand Dieu l'appeleroit de ce monde.* Trois mois après, Navarre s'empara de Tripoli, & envoya le gouverneur de cette ville prisonnier à Messine, avec toute sa garnison. Le Roi Catholique, & Ximenès par le conseil de qui toutes ces conquêtes se faisoient, eurent beaucoup de joie de la prise de cette place qui assuroit tout le commerce d'Espagne : & ces nouvelles étant arrivées à Rome, le Pape en fut si satisfait, qu'il assembla le consistoire où il fit l'éloge de Ferdinand, de Ximenès & de toute la noblesse d'Espagne, & ordonna les prières de quarante-heures, pour obtenir de Dieu la continuation de ces bons succès, qui furent interrompus par la mort déplorable de Vianel qui arriva de la sorte.

Zurita Annal. Arag. lib. 7. c. 5. t. 6.

Petr. Martyr. epist. 413. l. 22.

Navarre ayant poussé, comme nous avons dit, ses conquêtes par terre, se mit en mer avee la flotte, dans le dessein de visiter la côte d'Afrique vers l'Orient. Après une longue navigation, il aborda l'île de Querquernes, tant pour se fournir d'eau dont il commençoit à manquer, que pour reconnoître le pays, & voir s'il y avoit quelque chose à entreprendre. Vianel fut chargé d'aller faire la provision d'eau, & s'étant un peu avancé dans l'île pour en observer la situation, il découvrit trois puits qui étoient à demi comblés, & que les Maures avoient abandonnés, parce qu'ils en avoient fait d'autres plus éloignés de la mer. Comme il ne rencontra sur son chemin que quelques pâsteurs qui nourrissoient des troupeaux, & quelques laboureurs qui cultivoient la terre, il crut qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre. Il revint à la flotte, & demanda qu'on lui donnât le lendemain quelques soldats pour nettoyer & creuser les puits,

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

AN. 1512 ce qu'on lui accorda aisément. Il prit quatre-cents hommes, & les fit travailler si diligemment, que sur le midi l'ouvrage fut achevé. On tira par son ordre un grand retranchement, & l'on planta des palissades tout au tour, pour s'empêcher d'être forcé par les ennemis. Navarre étant arrivé pour voir ce travail, fut très-content de le trouver déjà fait, & Vianel l'ayant prié de lui en laisser la garde, il y consentit avec peine; & dit en retournant à la flote, *Vianet veut défendre en jeune homme, ce qu'il a fait en homme expérimenté. Il nous falloit prendre de l'eau dans cette terre ennemie en courant, comme les chiens en prennent dans le Nil.* En effet, les Barbares, alarmés de la descente des Espagnols, s'attroupèrent tumultuairement pour défendre leur pays; mais ils n'avoient ni du monde pour attaquer, ni des armes pour combattre, & tous leurs efforts auroient été inutiles, si un officier Espagnol ne se fût mis à leur tête, & ne leur eût livré par désespoir les troupes de sa nation.

Pendant qu'on travailloit à nettoyer ces puits, un Enseigne n'exécuta pas assez promptement les ordres qu'il avoit reçus. Vianel naturellement fier & colère, le maltraita de paroles; & sur quelques mauvaises excuses que lui fit l'Enseigne, il s'échauffa tellement qu'il le frappa, & pour comble de déshonneur, lui arracha le poil de la barbe. Cet homme vivement piqué d'un si grand affront, dissimula son ressentiment, & dès que la nuit fut venue, il alla trouver les Maures, & leur promit de leur livrer les Espagnols. Ils écoutèrent cette proposition avec plaisir; & après s'être assurés par leurs espions, que toute la garde étoit endormie, ils entrèrent sans peine dans le camp, & firent un si grand massacre, qu'à peine en échappa-t-il trois soldats. Ils en envoyèrent un au roi de Tunis, l'autre au gouverneur de l'îsle de Gelves pour leur porter cette nouvelle: le troisième qui avoit reçu plusieurs blessures, demeura parmi les morts, & c'est de celui-ci qu'on apprit dans la suite la violence de Vianel, la trahison de l'Enseigne, & l'irruption des Maures.

Navarre envoya D. Diégo Pachéco pour reconnoître la vérité de cette aventure; & faisant mettre à la voile, il prit le dessein de ravager le royaume de Tripoli & l'île de Gelves, afin de délivrer les côtes de Sicile des courses & des brigandages de ces corsaires, & de leur ôter le moyen

d'incommoder les galères que Ferdinand y avoit laiſſées. AN.1511
Ce Général auroit ſubjugué cette île ſans beaucoup de peine, ſi D. Garcias de Tolède fils aîné du duc d'Albe, n'en eût précipité l'entrepriſe. C'étoit ſur la fin du mois d'Août, dans le fort des chaleurs, que ce jeune Seigneur, par une impatience indiſcrète, malgré les remontrances de Navarre, voulut faire cette deſcente, & l'armée qui manquoit d'eau & qui ſouffroit déjà de la ſoif, fut de même avis. Les Maures qui ſavoient l'état de la flotte, firent mettre autour de leurs puits, des ſceaux, des cruches & toute ſorte de vaſes d'airain, qui pendoient à des cordes, ne doutant pas que les Chrétiens ne cherchaſſent à ſe rafraîchir, à cauſe de la fatigue du débarquement, de la chaleur exceſſive de ce pays ſablonneux, & de la diſette d'eau où ils étoient.

Zurita Annal. Arag. c.29. l.9. t. 6.

La choſe arriva comme ces Infidelles l'avoient prévue. Les troupes, après une marche de deux heures, commencèrent à ſe débander, & ſe jetèrent autour des puits. Les uns buvoient avec avidité, les autres tiroient de l'eau avec peine, tous ſongeoient uniquement à éteindre leur ſoif, lorſque la cavalerie que les Maures avoient miſe en embuſcade dans des bois de palmiers & d'oliviers, vint les charger de toutes parts. Ils ſe laiſſoient tuer ſans défenſe, & tout bleſſés qu'ils étoient, à peine quittoient-ils leurs cruches. D. Garcias & quelques officiers voulurent réſiſter à ces Barbares, mais ils furent accablés par le nombre, & percés de mille coups. Il mourut ce jour-là environ quatre-mille ſoldats ou officiers Eſpagnols, les uns de leurs bleſſures, & pluſieurs de ſoif. Ceux qui eurent le temps de gagner la flotte ne furent pas plus heureux : car les femmes & les valets qui étoient dans les vaiſſeaux ne doutant pas qu'on ne ravageât cette île, avoient employé le peu d'eau qui leur reſtoit à laver les linges & les vaſes de l'armée. Navarre ſe retira avec un extrême chagrin, & ce fut là le commencement de ſes diſgraces. On crut que cette perte étoit arrivée par ſa faute : le duc d'Albe fut irrité contre lui, & le roi Ferdinand trois ans après l'abandonna lorſqu'il fut pris par les François à la bataille de Ravenne. Ainſi pour des haines particulières & pour des cauſes apparemment fauſſes, ce Capitaine, qui avoit rendu de ſi grands ſervices, & qui étoit encore capable d'en rendre, fut oublié dans ſa priſon. Il s'engagea depuis au ſervice de la France, & ayant été re-

Petr. Mart. lib. 23. ep. 446.

AN.1511 pris par les Espagnols dans les guerres d'Italie ; ennuyé de tant de tristes aventures, il se fit mourir lui-même dans le château de Naples où il avoit été renfermé.

Pour revenir à Ximenès, après que le bruit de la prise d'Oran, & que le temps d'en recevoir les complimens furent passés, il se rendit à Tolède pour satisfaire au désir que son chapitre avoit de le voir, & principalement pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits, & des actions de grâces qu'il vouloit rendre à Dieu dans sa cathédrale. Outre les prières qu'il y fit alors, il fonda deux messes solennelles tous les ans en mémoire de cette victoire, & quelque temps après il fit présent de vingt mille écus à cette Eglise pour renouveler l'argenterie & les ornemens qui servoient dans les saints offices.

Il sembloit que le Cardinal devoit jouir en repos de la gloire qu'il s'étoit acquise. Il venoit de rendre à l'état un service important, & il ne songeoit plus qu'à reprendre le cours des visites de son diocèse, mais il lui survint, au sujet même de la prise d'Oran, deux affaires qui lui causèrent beaucoup de chagrin. L'une regardoit les frais de la guerre que le Roi refusa de lui rembourser ; l'autre la juridiction spirituelle de cette nouvelle conquête, dont un évêque titulaire voulut s'emparer. Il est à propos de rapporter ici les difficultés qu'il rencontra dans l'une & dans l'autre, & la fermeté avec laquelle il en vint à bout.

Avant que d'entreprendre la guerre d'Afrique, il avoit représenté au roi Ferdinand qu'il vouloit bien lever des troupes & les entretenir à ses dépens, tout le temps qu'il seroit nécessaire, mais qu'encore qu'il crût ses revenus bien employés dans une affaire de religion, il considéroit que c'étoit le patrimoine de son Eglise, destiné particulièrement pour les nécessités de son diocèse ; qu'ainsi il espéroit que Sa Majesté, après avoir mis ordre à ses finances, lui rendroit l'argent qu'il auroit avancé. Le Roi y consentit & s'y obligea de bonne foi ; mais depuis le retour du Cardinal, il parut aigri contre lui & refusa de le satisfaire. Quelques seigneurs de la cour s'étoient prévalus de son absence. Ceux qu'il avoit réprimés durant le temps de son administration en avoient encore du ressentiment, & cherchoient tous les moyens de se venger ; les autres jaloux de sa gloire avoient résolu de l'abattre ; & tous ensemble prévoyant qu'ils se-

Zurita Annal. Arag. l.8. c.28. t. 7. Petr. Martyr. ep. 413. lib. 22.

roient assujettis tant que Ferdinand & Ximenès seroient unis d'affection & d'intérêt, essayèrent de les diviser. Ils se persuadoient que s'ils pouvoient une fois perdre Ximenès, ils viendroient facilement à bout de Ferdinand, & se tireroient de l'obéissance d'un maître qu'ils haïssoient secrétement, parce qu'ils l'avoient offensé, & qu'ils le voyoient en état de s'en ressentir. AN. 1511

Aussitôt qu'ils eurent reconnu par les actions & par les discours du Roi, quelque refroidissement pour Ximenès à cause des différents qu'ils avoient eus touchant les préparatifs de la guerre, ils ne cessèrent de l'animer. Ils traversèrent en toute rencontre les desseins du Cardinal, & ce ne fut que par la grandeur de son courage & par la force de la justice, qu'il surmonta les difficultés qu'on lui fit. Après qu'il eut réussi dans son entreprise d'Oran, ils l'accusèrent d'avoir ouvert les lettres que le Roi écrivoit au comte Navarre contre le droit commun & le respect qui étoit dû à la puissance Royale. Il est certain qu'ennuyé de toutes les oppositions qu'il trouvoit à la cour, & des mauvais offices qu'on lui rendoit, il avoit ordonné en passant en Afrique à tous les gouverneurs des ports, de lui adresser tous les paquets & toutes les lettres qui viendroient d'Espagne, & qu'il avoit été fidellement averti, soit par les correspondances qu'il avoit à la cour, soit par les confidens du comte Navarre, de tout ce que les ministres & le Roi même lui écrivoient de plus secret. Aussi ne se justifioit-il pas sur ce point, & se contentoit de dire qu'il avoit rendu les lettres sans les ouvrir, faisant entendre pourtant qu'il avoit eu des avis de tout, & laissant aller sur cela leurs conjectures. *Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4.*

Ils le chargèrent ensuite d'avoir créé des officiers à sa fantaisie, & d'avoir affecté d'être indépendant ; mais il montroit les pouvoirs qu'il avoit du Roi, & prouvoit qu'il n'avoit rien fait contre l'ordre. Comme ces calomnies & plusieurs autres, ne laissoient pas de faire impression sur l'esprit de Ferdinand, on lui persuada facilement de ne point rendre à Ximenès ce qu'il avoit dépensé pour lui. Les trésoriers lui déclarèrent au nom de Sa Majesté, qu'il n'avoit aucun droit de demander son remboursement, que le butin d'Oran avoit excédé les dépenses qu'il avoit faites, & qu'il n'étoit ni juste ni honnête à lui, qui revenoit comblé de gloire, & chargé de dépouilles, de prétendre encore

AN. 1511 des récompenses. Il répondoit à cela qu'il n'avoit pas profité du butin, & qu'il n'avoit rapporté de son voyage d'Afrique que quelques livres Arabes, & quelques autres curiosités qu'il avoit mis dans sa bibliothèque, comme des marques de la victoire que Dieu avoit donnée aux Chrétiens.

Mais voyant qu'on ne lui faisoit aucune raison sur sa demande, il écrivit au Roi qu'il le prioit de se ressouvenir de sa parole, & de lui faire payer l'argent qu'il avoit avancé; Que c'étoit un bien dont il devoit rendre compte à son Eglise: qu'il appeloit à sa justice du refus qu'on lui faisoit en son nom: qu'en des occasions pressantes, il pourroit avoir besoin de pareils secours, & qu'il auroit peine à les retrouver, s'il ne s'efforçoit de les reconnoître: que d'autres après un tel service auroient demandé des récompenses, que pour lui il se contentoit qu'on lui payât une dette: que si l'état de ses affaires ne lui permettoit pas de tirer cette somme de ses finances, il cédât aux archevêques de Tolède le domaine de la ville d'Oran, & que lui & ses successeurs le tiendroient quitte de tout le reste.

Cette proposition fut examinée dans le conseil. Quelques-uns furent d'avis de l'accepter, & représentèrent que le Cardinal, prévenu de l'amour de sa conquête, ne considéroit pas les soins & les dépenses où il engageoit les archevêques de Tolède, en les chargeant de la possession d'une ville qui ne leur apporteroit pas grand revenu, & qui étant dans une région ennemie couteroit beaucoup à entretenir & à défendre si elle étoit attaquée. Ils ajoutoient que l'église de Tolède n'étoit pas capable de soutenir long-temps ce fardeau, & qu'elle seroit bientôt réduite à implorer l'assistance du Roi, & à lui engager cette place pour peu de chose.

Les autres disoient au contraire, qu'il ne falloit pas pour une petite épargne jeter le Roi dans une affaire dont il pourroit se repentir: qu'il étoit dangereux de confier à des particuliers les villes frontières, & de leur mettre, pour ainsi dire, entre les mains, les clefs du royaume; que l'Espagne devoit se souvenir du comte Julien qui en avoit ouvert l'entrée aux Maures; que si l'on donnoit Oran, le même malheur pourroit arriver un jour, sur-tout depuis qu'à la sollicitation de Ximenès, on avoit uni le gouvernement de cette place avec celui de Maçarquivir: qu'à la vérité il n'y avoit pas d'apparence que des évêques fussent

Zurita Annal. Arag. l. 1. c. 2.

capables de ces perfidies ; mais que pourtant Oppa archevêque comme lui, avoit favorisé la trahison de Julien : que c'étoit une maxime d'Espagne, dont les Rois se faisoient une loi depuis long-temps, de ne laisser à aucun seigneur des forteresses ou des villes frontières en propriété : que pour cette raison, on avoit ôté aux comtes de Montagud la ville d'Agreda sur les confins de l'Aragon, & qu'on leur avoit donné celle d'Almaçan : qu'on avoit remis Uzeta aux archevêques de Tolède à la place de Baça, ville maritime vis-à-vis l'Afrique : qu'Alphonse, surnommé le Sage, en avoit usé ainsi à l'égard de D. Garsias Pantussa gouverneur de Tolède, à qui il avoit donné en échange deux villes dans le cœur du pays, pour deux forts voisins de la côte. Ils disoient enfin, que s'il y avoit quelques exemples contraires, ils étoient établis depuis long-temps, qu'on n'avoit pu les abolir, & qu'ils ne devoient point tirer à conséquence.

AN. 1511 *Mariana hist. Hisp. l. 6. c. 23. t. 1.*

Le Roi, après plusieurs contestations, se rangea de cet avis, & l'on prit des mesures pour rembourser le Cardinal. Cependant on lui donna tous les chagrins imaginables. On envoya chez lui un commissaire royal pour visiter ses meubles, & voir ce qu'il avoit retenu du butin d'Oran. Quelques particuliers qui l'avoient accompagné eurent le même sort. On alla par tous les lieux de son diocèse où il avoit levé des troupes, & l'on fit représenter les esclaves que les soldats avoient amenés, & mettre en monceau les tapis, les bandes de soie, les marchandises, & tout ce qu'ils avoient rapporté des dépouilles d'Afrique, soit précieux, soit vil, pour les repartager & pour en donner un cinquième au Roi. Ximenès fut sensiblement touché de l'injustice qu'on faisoit à de pauvres artisans, à qui il n'étoit échu que peu de chose, & qui avoient plus perdu par l'interruption de leur travail, qu'ils n'avoient gagné par les profits de la guerre. Il les consola & les dédommagea libéralement. On usa même de tant de rigueur contre lui, qu'on fit produire par ses intendans les livres de ses comptes & de ses dépenses, qu'on supputa jusqu'à un denier.

Alvar. Gomez. de reb. gest. Xim. l. 4.

Le Roi le sollicita plusieurs fois de céder son archevêché à D. Alonse d'Aragon son fils, & de passer à l'archevêché de Saragosse. Mais il déclara *qu'il ne changeroit point d'épouse ; qu'il retourneroit plutôt à sa première vocation ; qu'il*

Fernandès de Pulgar vida del Card. Xim.

[illegible] [illegible] *sans peine la pauvreté & la retraite d'un religieux, mais qu'il ne laisseroit la jouissance de ses revenus qu'à son église & aux pauvres à qui seuls ils appartenoient.* Ce refus lui attira de nouvelles persécutions, qu'il supporta avec un courage invincible. Il ne lui échappa jamais une plainte ni une parole d'impatience, & il se soutint par le témoignage de sa conscience & par l'exemple du Grand-Capitaine, à qui on venoit de faire le même traitement, sans avoir égard aux services qu'il avoit rendus. Peu de temps après on le paya : il remercia le Roi, & oubliant tous les affronts qu'il avoit reçus, il le respecta & le servit comme auparavant, en toute rencontre.

La seconde affaire qu'il eut touchant la juridiction spirituelle d'Oran ne lui donna guère moins de peine. Quelques années avant qu'on pensât à conquérir cette place, Fr. Louis Guillaume, religieux de l'Ordre de saint François, avoit obtenu du Pape un de ces évêchés sans fonction, qui n'ont que le titre de quelque ancienne église dans les terres des infidelles. Celui-ci avoit été sacré sous le nom d'évêque d'Auran, & il prenoit cette qualité. On le reconnoissoit communément pour tel, & il croyoit de bonne foi être pourvu de cette église. Aussitot que la ville fut prise, il voulut se mettre en possession de son diocèse, sans faire aucune civilité au Cardinal, s'imaginant qu'il pouvoit entrer de plein droit dans un bien qui lui étoit échu naturellement, d'autant plus qu'il avoit obtenu de Rome une nouvelle bulle, en vertu de laquelle il prétendoit s'établir, sans croire qu'il pût y avoir de contestation ou d'opposition. Ximenès avoit pris de son côté d'autres mesures. Il étoit convenu avec le Roi, dans le traité qu'ils avoient fait ensemble, que cette église releveroit de l'archevêché de Tolède, parce qu'elle auroit été acquise par ses soins & par ses travaux, & que cette acquisition pourroit un jour exciter ses successeurs à en faire de semblables. Le dessein étoit d'y fonder une église collégiale où il y auroit une abbaye, des dignités & un certain nombre de chanoinies qui seroient unies avec la cathédrale de Tolède, en sorte que l'abbé y auroit un des premiers rangs. Le Roi s'étoit réservé à perpétuité la nomination de ces bénéfices, & les Archevêques étoient obligés de la confirmer. Ximenès s'opposa donc aux prétentions de l'évêque ;

mais comme il ne craignoit rien tant que de faire une injustice, il fit assembler plusieurs personnes consommées dans l'étude des antiquités ecclésiastiques & séculières, & leur ordonna d'examiner si la ville d'Oran étoit ancienne, & s'il y avoit jamais eu de siége épiscopal. Ces docteurs, après avoir consulté les livres des divisions des provinces, les conciles d'Afrique, les titres des évêchés & les souscriptions des évêques; après avoir observé la situation des lieux, & comparé les villes anciennes avec les nouvelles, prononcèrent qu'Oran étoit une ville moderne; que dans les anciens cosmographes on ne trouvoit auprès du grand port appelé Maçarquivir, aucune habitation considérable; qu'on savoit par les annales des Maures, qu'Oran étoit une colonie de Trémesen, bâtie par les Numides, il n'y avoit guères plus d'un siècle; que cet évêque prétendu montrât, s'il pouvoit, le nom ancien de cette ville; qu'il ne le trouveroit pas dans le mémoire des anciens diocèses, & qu'il étoit ridicule de prétendre qu'on eût fondé cet évêché depuis l'irruption des Barbares.

Ils ajoutoient que par les divisions des provinces & par les conciles d'Afrique, où les métropoles sont marquées, il n'est parlé que de la Carthaginoise & de la Tingitaine; que parmi les évêchés de la Tingitaine, il n'y est fait aucune mention d'Oran. Que si cette église avoit été de ce temps-là, comme elle est plus proche de Tanger la métropole, elle auroit aussi été nommée des premières; qu'il étoit vrai que dans la province de Carthage, on comptoit parmi les villes épiscopales Aurian ou Auran, mais qu'elle étoit éloignée d'Oran, dont il s'agissoit, de plus de vingt lieues, selon la supputation commune. Ils finissoient en disant que Trémesen étant dans le voisinage d'Oran, & beaucoup au-dessus par sa grandeur & par sa dignité, il n'étoit pas vraisemblable qu'on eût mis le siége épiscopal dans la moindre ville, au préjudice de la plus grande.

Le Cardinal, convaincu de ces raisons, fit dire à l'évêque qu'il cherchât son église où elle étoit; que pour lui, il ne souffriroit jamais qu'on fît ce tort aux archevêques de Tolède, de leur ôter la possession de l'église d'Oran contre les conventions d'un traité qu'il avoit fait avec le Roi. Il y avoit pourtant un point essentiel qui préjudicioit à sa cause: c'est que le Pape, qui avoit donné des bulles à

An. 1511 l'évêque d'Oran, sans examiner les droits & les oppositions des parties, n'étoit plus en état d'accorder au Cardinal les bulles qu'il demandoit pour l'érection de sa collégiale. L'évêque s'appuyant d'un côté de l'autorité du Pape, dont il produisoit les provisions, & se confiant de l'autre en la protection de la cour, où il savoit que Ximenès avoit beaucoup d'ennemis, se plaignit au conseil royal & au Roi même qu'on l'empêchoit de jouir de son bien contre toute sorte de justice; qu'on se moquoit des brefs & des ordonnances du saint siége; qu'il n'étoit pas vaincu, mais qu'il étoit opprimé par un adversaire puissant, si la justice du Roi ne le protégeoit. Comme il ne cessoit de crier, le Roi importuné de ses plaintes, écrivit au Cardinal qu'il sortît promptement de cette affaire, qu'il produisît les bulles du pape, s'il en avoit, pour l'établissement de sa collégiale d'Oran, & les envoyât au conseil royal, afin qu'on terminât ce différent avec connoissance de cause, qu'autrement, sans avoir aucun égard aux personnes, il jugeroit selon la justice.

Ximenès voulut accommoder l'affaire, & proposa à l'évêque des conditions qu'il devoit trouver honnêtes pour un homme qui n'avoit pas accoutumé de relâcher de ses droits. Il offroit de le faire élire abbé d'Oran, de lui donner une place honorable parmi les dignités de son chapitre, & de lui conférer une des meilleures prébendes de sa cathédrale, pour lui aider à soutenir sa dignité. L'évêque qui étoit avare, & qui croyoit tirer d'autres avantages du Cardinal, qu'il ne jugeoit pas capable de faire des avances, s'il ne se fût défié de sa cause, ne voulut pas accepter les offres qu'on lui faisoit, & pressa plus qu'auparavant le jugement de son procès. Alors le Cardinal reprenant son austérité naturelle, fit savoir au Roi les droits qu'il avoit & les conditions qu'il venoit d'offrir à sa partie, il le fit souvenir du traité qu'il avoit fait avec lui avant l'expédition d'Oran. Ainsi les poursuites furent arrêtées, & le Roi, soit à cause des révolutions qui arrivèrent en Italie, soit à cause de ses infirmités, ne voulut plus entendre parler de ce différent.

Lorsqu'après la mort de Ferdinand le Cardinal fut devenu régent du royaume, l'évêque trop intéressé, reconnut que dans une affaire douteuse, il auroit mieux valu

s'accommoder que de se roidir contre un adversaire qui n'avoit pas accoutumé de céder, & dont il ne falloit pas mépriser les grâces. Il vécut encore long-temps avec le repentir d'avoir refusé ce qu'on lui offroit, & le déplaisir de se voir négligé du Cardinal qui ne revenoit guères, quand on avoit une fois encouru son indignation. Après que les affaires d'Oran eurent été terminées de la sorte, Ximenès se trouvant en repos, fit achever tout ce qu'il avoit eu dessein d'établir à Alcala, & visita une partie de son diocèse, laissant par-tout des marques de sa piété & de sa magnificence. Il fit bâtir une église en l'honneur de la Vierge à Illescas, & une autre à Tordelaguna, lieu de sa naissance, qu'il donna aux religieux de saint François.

Ce fut alors qu'il commença à songer au mariage de Jeanne de Cisneros sa nièce, qu'il aimoit particulièrement à cause de son esprit & de sa sagesse, quoiqu'elle n'eût encore que onze ans. Il n'y avoit point de Grand d'Espagne qui ne se tînt honoré de son alliance ; mais il vouloit une personne de qualité, & il cherchoit beaucoup plus l'honnêteté & la vertu, que les richesses. Ses amis lui proposèrent les aînés de principales familles du royaume ; mais il répondit *que ces gens-là étoient ordinairement glorieux, prodigues des richesses qu'ils n'avoient pas eu la peine d'acquérir, qu'ils demandoient beaucoup de bien de leurs femmes, & qu'ils les méprisoient, si elles ne leur avoient apporté de grands mariages ; que pour lui, il n'avoit point de bien de sa famille ; qu'il n'étoit pas d'humeur à dissiper celui de l'église, & qu'il cherchoit pour sa nièce quelqu'un de ces cadets de bonne maison, qui font servir leur naissance & leur vertu à leur fortune, & qui n'étant que médiocrement riches, se contentent aussi d'une dot médiocre.*

Sur cela on lui proposa Gonzalés de Mendoza, neveu du duc de l'Infantade. C'étoit un jeune seigneur en qui l'on voyoit déjà des qualités dignes de ses ancêtres, & qui donna dans la suite des preuves signalées de sa valeur dans les guerres d'Italie. D. Alvarés son père étoit mort depuis quelque temps, & le duc son oncle qui étoit demeuré son tuteur, souhaitoit ce mariage avec passion, espérant que s'il pouvoit être uni avec Ximenès par cette alliance, rien ne pourroit plus s'opposer à son ambition & à son crédit. Le Cardinal de son côté étoit content de la personne qu'on

An. 1511 lui présentoit, & fut peut-être d'abord flatté de l'honneur qu'on faisoit à sa famille. Il convint avec le Duc, on dressa les articles, les fiançailles furent célébrées avec beaucoup de joie & de solennité. Mais peu de temps après l'affaire se rallentit, sans qu'on sût la raison de ce changement. Quelques-uns crurent que ce Prélat, examinant le bien de Gonzalès, en avoit trouvé beaucoup moins qu'on ne lui en avoit promis, & qu'il ne voulut pas qu'on s'imaginât qu'il achetoit cette alliance, & qu'il la faisoit par ambition. D'autres pensèrent qu'après avoir fait de sérieuses réflexions sur ce mariage, il craignit d'être engagé à soutenir, ou du moins à souffrir les prétentions quelquefois déraisonnables du duc de l'Infantade, & de plusieurs autres maisons qui lui étoient alliées.

Ce qu'il y eut de vraisemblable, c'est que n'ayant pas voulu conclure l'affaire sans l'agrément du Roi Catholique; ce Prince étoit entré dans de grandes jalousies, & lui avoit reproché qu'enfin il vouloit se liguer avec la haute noblesse, & fortifier de ses biens & de son crédit, des gens toujours prêts à troubler l'état. Il regardoit en effet les grands du royaume comme des ennemis réconciliés, que la seule crainte de sa puissance retenoit dans le devoir; & il se défioit d'autant plus du Cardinal, qu'il venoit de lui donner de grands chagrins. Ces considérations arrêtèrent Ximenès; & il aima mieux rompre avec le duc de l'Infantade, que de donner sujet au Roi de soupçonner sa fidélité. Il s'excusa donc honnêtement, & remercia le Duc de l'honneur qu'il avoit voulu lui faire, avec des termes si obligeans, que s'il n'en demeura pas satisfait, du moins il n'eut pas sujet de s'en plaindre.

Alvar. Gomez, de reb. gest. Ximen. lib. 5.

Pendant que ces affaires retenoient le Cardinal à Alcala, Villaroël, gouverneur de Caçorla, revint d'Oran, pour mener dans son gouvernement une vie douce & tranquille; mais ayant eu quelque démêlé avec un citoyen de bonne famille, il fut un jour si offensé de quelques discours & de quelques procédés irréguliers de cet homme, qu'il le menaça de le perdre. En effet, la nuit d'après il fut trouvé mort, & l'on vit sa maison rasée de fond en comble. La femme & les enfans du défunt, dans l'état pitoyable où ils étoient, allèrent se jeter aux pieds du Roi, pour demander justice contre le gouverneur, & le Roi nomma

au commissaire pour aller informer sur les lieux. AN. 1511

Dès que Ximenès en fut averti, il eut horreur qu'un homme dépendant de lui & son allié eût commis une action si noire. Il lui manda qu'il seroit le premier à le châtier & à lui faire son procès; & comme il apportoit des raisons pour sa justification, il lui enjoignit de se présenter devant les juges ordinaires, avant que le commissaire fût arrivé, & de se justifier s'il pouvoit. Cependant il fit donner à la veuve & aux enfans tout l'argent qu'ils demandèrent pour leur consolation & pour leur dédommagement; si bien que n'y ayant plus de partie qui poursuivît le coupable, il fut renvoyé absous sur les raisons qu'il allégua pour sa défense. Le Cardinal n'en faisoit plus tant de cas depuis le voyage d'Afrique: car dans le temps de la prise d'Oran, ayant été mis vers une porte de la ville avec quelques escadrons de cavalerie qu'il commandoit, pour poursuivre les fuyards, il avoit abandonné lâchement son poste sur le bruit que firent quelques cavaliers Arabes. Mais cette dernière action acheva de le perdre dans l'esprit de son patron. Il ne voulut plus le voir, & comme on le pressoit de lui pardonner, il répondit: *Villaroël doit faire pénitence de son crime. Pour moi, je ne veux plus de commerce avec un homme qui fuit devant les ennemis, & qui répand le sang des citoyens.*

En ce même temps, le Roi se préparoit à passer en Aragon, où il avoit convoqué les états du pays: quelque refroidissement qu'il y eût entre lui & le Cardinal, il le pria de se rendre à Madrid, & de se charger pendant son absence de la conduite de son petit-fils Ferdinand, & du gouvernement du royaume. Il obéit, mais aussitôt que le Roi fut revenu en Castille, il se retira dans son diocèse. Là, il apprit que l'évêque de Salamanque venoit de mourir; & comme dans les discours familiers on parloit des sujets qui pouvoient remplir cette place, quelqu'un se hasarda de nommer Fr. François Ruys, son ancien compagnon de religion, sans oser pourtant insister: parce qu'on connoissoit son humeur sévère, & le mépris qu'il avoit pour ceux qui, par eux-mêmes ou par leurs amis briguoient les bénéfices & sur-tout les évêchés. On lui avoit même souvent oui dire qu'il aimoit trop le repos & le salut de ses amis, ou des personnes dont la Providence divine l'avoit char-

An. 1511 gé, pour leur procurer des dignités eccléfiaftiques, où il connoiffoit par fa propre expérience qu'il y avoit de grands dangers & de grandes difficultés à effuyer.

Cependant il avoit toujours remarqué tant de prudence & d'humilité en ce bon religieux, qui s'étoit acquitté de plufieurs commiffions auprès du Roi, & qui ne s'en étoit pas prévalu, qu'il envoya demander pour lui l'évêché de Salamanque. Le Roi répondit obligeamment qu'il ne pouvoit rien refufer au Cardinal, & qu'il connoiffoit le mérite du père Ruyz; mais que le jour d'auparavant il avoit donné l'évêché qu'on lui demandoit, au fils du marquis de Moia, en confidération des fervices que fa mère avoit rendus à la reine Ifabelle, & depuis à la reine Jeanne. Que s'il vouloit fe contenter de l'évêché de Ciudad-Rodrigo, jufqu'à ce qu'il en vaquât un plus grand, il lui en feroit expédier le brevet; ce qu'il fit fur le champ. Quelques années après l'évêque d'Avila étant mort, & Ayala, agent de Ximenès & ami de Ruyz, ayant fait fouvenir le Roi de fa promeffe, ce Prince lui répondit: *Ayala, prenez foin feulement de faire venir les bulles de Rome. Quant à la nomination, je n'ai pas befoin qu'on me faffe reffouvenir de ce que je promets à Ruyz ou plutôt au Cardinal fon maître, à qui j'ai de fi grandes obligations.* Ximenès n'approuva pas la démarche que fon agent avoit faite, & plaignit fon ami, à qui il avoit confeillé plufieurs fois de nourrir en repos fon petit troupeau, & de fe convaincre par fon exemple, que les grands honneurs font toujours accompagnés de travail, de chagrin & d'inquiétude: auffi il ne témoigna aucune joie de fa tranflation, & ne voulut pas même en remercier le Roi.

Comme il commençoit à jouir du repos qu'il avoit fi fort fouhaité, il fe retrouva tout d'un coup dans le mouvement & dans les affaires. Ferdinand, fâché du malheur qui venoit d'arriver à fa flotte dans l'île de Gelves, où il avoit perdu fes meilleures troupes, en faifoit équiper une plus nombreufe & plus puiffante que la première, & publioit qu'il alloit paffer la mer en perfonne, & venger la mort de D. Garfias, en ravageant toute l'Afrique. Il partit pour cela de Madrid, & s'arrêta quelque temps à Séville: mais ces préparatifs fe faifoient en effet contre la France en faveur du pape Jule II, qui, pour des mécontentemens

Zurita Annal. l Arag. t. 9. c. 6. t. 6.

tentemens particuliers, ne craignoit pas d'allumer la guerre entre les princes chrétiens. Le Roi Catholique qui n'entreprenoit rien sans le communiquer au Cardinal, & qui suspendoit ses froideurs & ses jalousies quand il avoit besoin de son conseil ou de son crédit, lui écrivit de venir le joindre à Séville. Il partit au mois de Janvier par une saison extrêmement rude, & le bruit de l'expédition d'Afrique s'étant répandu en même temps, il se fit un grand concours de tous les Ordres du royaume. Non-seulement les seigneurs, mais les évêques même, & les principaux ecclésiastiques alloient en foule trouver le Roi, & s'offroient de l'accompagner dans une si juste guerre. AN. 1511

Ximenès encourageoit ceux qu'il trouvoit sur son chemin, & marchoit à cause du mauvais temps & de son âge à fort petites journées. Il falloit qu'il passât nécessairement à Torrijos, & Thérese Enriqués l'y attendoit pour le recevoir dans son château, & pour profiter des entretiens d'un prélat qu'elle honoroit depuis long-temps. Cette dame dans sa jeunesse l'avoit choisi pour son confesseur, lorsqu'il étoit religieux de l'Ordre de saint François, & avoit, pour ainsi dire, quitté le monde entre ses mains, en renonçant par ses conseils aux divertissemens & aux vanités du siècle. Elle avoit depuis fait de grands progrès dans la piété. Comme ces sortes de directions font naître des affections spirituelles dans le cœur des personnes dévotes, & que rien n'est si touchant pour elles que la reconnoissance qu'elles ont pour ceux qui les conduisent à Dieu : celle-ci fit tous les préparatifs nécessaires pour profiter d'une occasion, qu'apparemment elle ne retrouveroit plus. Mais craignant que cet homme austère, qui avoit toujours évité les conversations des femmes, ne logeât ailleurs, & ne refusât de la voir, elle fit courir le bruit dans tous les villages voisins qu'elle partoit pour des affaires pressantes. Ximenès l'apprit sur sa route & le crut, & s'en alla droit au château, mais ayant reconnu dès l'entrée que la dame y étoit, & qu'elle venoit au-devant de lui, il sortit, & se retira chez les Cordeliers, d'où il partit le lendemain de fort grand matin, ne voulant pas se relâcher de son ancienne régularité.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Les chemins étoient si rompus & les eaux si débordées à cause des pluies, qu'étant parti au commencement de

An. 1511 Janvier, il n'arriva à Séville que vers la fin du mois suivant. Il s'arrêta quelques jours à Guadalupe, pour dire la Messe dans cette célèbre église de la Vierge, enrichie des présens des peuples & des Rois, & y laissa des marques de sa vénération & de sa libéralité. Il fit aussi quelque séjour à Hornillos, petit bourg dont il avoit autrefois obligé les habitans, qui lui témoignèrent beaucoup de reconnoissance. Ce fut assez près de-là qu'il lui fallut passer une petite rivière, où il eut occasion d'exercer sa charité. Il n'y avoit que ce chemin pour aller joindre la cour, & les grands & les petits officiers étant obligés d'y passer, plusieurs laissoient leurs chevaux sur le rivage, en attendant la commodité du bateau. La rivière étoit bordée de certains arbres qui ont des feuilles semblables au laurier, & des fleurs à peu près comme les roses, à qui pour cette raison on a donné le nom de *lauriers-roses*. On a remarqué que ces feuilles sont du poison pour les animaux; & les voyageurs l'éprouvèrent en cette rencontre, car tous les chevaux qui en avoient mangé moururent incontinent. Le Cardinal eut pitié d'un grand nombre de pauvres gens qui étoient en peine de continuer leur voyage, & commanda qu'on leur donnât de ses chevaux, ou de l'argent pour en acheter : ce qui lui attira de grandes bénédictions. En approchant de la cour, il rencontra le Grand-Capitaine, & ce fut une joie sensible pour lui de l'embrasser & de pouvoir lui céder son logement.

Enfin, étant à une journée de Séville, il manda à Lopès Ayala son agent, qu'il arriveroit le lendemain. Le Roi fut très-content d'apprendre cette nouvelle, & alla près de deux lieues au-devant de lui accompagné de tous les seigneurs de sa cour. Il lui faisoit ordinairement cet honneur, quoique la plupart des grands en murmurassent par aversion ou par jalousie. Pendant qu'il fut à Séville, & qu'on travailloit à préparer la flotte & à lever des troupes pour la guerre d'Afrique, on reçut des nouvelles de Rome qui surprirent la cour. Le pape Jule II donnoit avis à Ferdinand, comme à son ami & son allié, que quelques cardinaux soutenus par le roi de France, sans avoir égard qu'il étoit le chef de l'église, & l'oint du Seigneur, avoient conspiré contre lui, & se vantoient publiquement qu'ils alloient le déposer. Que le seul sujet qu'ils avoient de l'in-

quiéter ainſi, étoit qu'il n'avoit ni voulu, ni pu en conſcience, conſentir à leurs conſeils pernicieux & à leurs paſſions immodérées; qu'ils venoient d'aſſembler tumultuairement un concile à Piſe, & que par un attentat qui méritoit tous les foudres de l'égliſe, ils vouloient reconnoître, de l'aveu du roi de France, un autre que lui pour ſouverain Pontife; que Bernardin de Carvajal, Eſpagnol, étoit le chef de cette conſpiration, & que ſelon le pouvoir qu'il tenoit du ciel, il lui avoit ôté le chapeau, & l'avoit dégradé lui & les autres cardinaux de ſa faction; qu'ainſi il recouroit au Roi Catholique, qu'il regardoit comme le véritable Fils de l'égliſe & le protecteur du ſaint ſiége; & le prioit de l'aſſiſter contre les entrepriſes de la France, puiſqu'il étoit de ſa gloire & de ſon intérêt d'arrêter l'agrandiſſement & les deſſeins de cette nation, qui oſeroit tout, puiſqu'elle oſoit s'en prendre au vicaire de Jeſus Chriſt même; que la première grâce qu'il lui demandoit, c'étoit de priver Carvajal, qu'il avoit excommunié dans toutes les formes, de tous les bénéfices qu'il poſſédoit en Eſpagne, de le déclarer infame, & de le bannir à perpétuité de tous ſes états. AN. 1511

Ferdinand qui ſe faiſoit honneur de protéger le ſaint Siége, quand il convenoit à ſes intérêts, & qui étoit lié avec le Saint Père, plus par politique que par religion, fit beaucoup de bruit de cette affaire. Il aſſembla dans ſon palais tous les ſeigneurs & tous les évêques qui ſe trouvèrent à la Cour, à la tête deſquels étoit Ximenès, pour délibérer ſur la conjoncture préſente, & ils conclurent tous qu'envain on alloit chercher en Afrique les ennemis de la religion, lorſqu'on attaquoit à Rome celui qui en étoit le chef. Ferdinand ravi de pouvoir rompre avec honneur ſon entrepriſe contre les Maures, & d'avoir un prétexte ſpécieux pour paſſer en Italie, & pour tourner ſes armes contre les François, fit ſemblant de quitter à regret le deſſein de conquerir l'Afrique: il ôta à Carvajal l'évêché de Siguença, dont il avoit été pourvu, & nomma en ſa place Fréderic de Portugal. Ximenès qui ſe trouvoit obligé à ce Pape, qui l'avoit honoré du chapeau & de la charge de Grand-Inquiſiteur, & qui lui avoit accordé de grands priviléges pour ſon univerſité d'Alcala, porté même d'une affection particulière pour ſa perſonne, à cauſe de ſa fermeté & de ſon

Petr. Mart. ep. 468. lib. 24.

An. 1511 courage, lui fit dire par les agens qu'il tenoit à Rome, qu'il ne s'étonnât point des ligues qui se faisoient contre lui, qu'il tînt ferme contre la puissance & l'artifice de ses adversaires, & qu'il n'abandonnât pas l'Eglise aux passions de quelques esprits factieux, qu'il falloit châtier rigoureusement. Qu'au reste, pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de sa personne, & le respect qu'il avoit pour le saint Siége, il lui feroit toucher au plutôt par ses banquiers une somme considérable, pour lui aider à se maintenir dans ses droits, & à se faire rendre le respect qui lui étoit dû.

Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 5. Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Ferdinand prenoit grand soin de cacher le dessein qu'il avoit d'aller secourir le Pape. Il devoit s'embarquer à Malaga au commencement du printemps, faire voile vers l'Afrique, & tourner tout d'un coup vers l'Italie : mais il ne put si bien faire qu'on ne découvrît ses intentions. Le roi de France en fut averti, & dit un jour en présence de tous ses courtisans : *Je suis le Maure & le Sarrasin contre qui l'on arme en Espagne.* Aussi il fit ses préparatifs de son côté, & tout se disposa à la guerre dans toute l'Europe. Cependant le Roi Catholique partit de Séville, & le Cardinal s'en retourna dans son diocèse vers le commencement du mois de Juin. Comme il étoit encore en chemin, on lui apporta des lettres de ses grands-vicaires, qui l'avertissoient que D. Juan Cabréra, archidiacre de sa cathédrale, avoit obtenu du saint Siége un coadjuteur à cause de sa vieillesse. L'Eglise de Tolède n'avoit jamais pu souffrir cet usage : il y avoit même des délibérations du chapitre qui condamnoient à de grandes peines ceux qui auroient demandé de pareilles grâces, & ceux qui y auroient consenti. Mais l'archidiacre, illustre par sa naissance, & fort considéré du Roi à cause de son frère & de sa belle-sœur Bovadilla, crut qu'il pouvoit passer par-dessus les lois & les coutumes, & jouir en repos des priviléges que le saint Siége lui avoit accordés : il y avoit même des gens prêts à prendre parti, si l'on lui disputoit son droit. Ximenès ennemi des nouveautés, & très-sévère observateur de la discipline, ordonna incontinent au chapitre de s'opposer à cet abus, & d'empêcher l'exécution du bref qu'on avoit obtenu de Rome, par prévention & par surprise. Il demeura quelques jours à Illescas pour n'être point présent à des contestations qu'il prévoyoit inévitables, craignant que dans une affaire odieuse comme

Zurita. Annal. Arag. c. 29. l. 9. t. 6.

celle-là, il ne suivît un peu trop sa sévérité naturelle. Il écrivit au Roi & au Pape, & fit révoquer les provisions qui avoient été données au coadjuteur, AN. 1512

Après qu'il eut été quelque temps à Alcala pour y attendre les ordres du Roi, il sut qu'il étoit arrivé des ambassadeurs d'Afrique. Le bruit de la flotte qu'on équipoit à Cadix, & de l'armée que Ferdinand devoit conduire en personne, jeta la terreur dans tous ces royaumes barbares. Le roi de Trémesen, & quelques petits princes de la Mauritanie, firent des propositions de paix, offrirent de rendre les esclaves chrétiens, & de payer tribut au roi d'Espagne. Le roi de Fez leur reprocha leur lâcheté, & tâcha de les détourner de la résolution qu'ils avoient prise. Mais ils lui répondirent, qu'étant plus puissant que les autres, & plus éloigné des côtes chrétiennes, il ne souffriroit qu'à l'extrémité les incommodités & les misères de la guerre; que pour eux qui étoient exposés aux premières attaques d'une armée formidable, ils étoient résolus de songer à leur sureté. Ce Roi ne pouvant les encourager, eut la hardiesse de faire dire à Ferdinand, *qu'il n'avoit qu'à poursuivre son entreprise, qu'il l'attendoit au-delà de ces Etats qui devenoient ses tributaires, & qu'il alloit lui faire applanir tous les chemins jusqu'à Fez, pour avoir le plaisir de le combattre en pleine campagne.* Mais le Roi Catholique avoit alors d'autres pensées. Ces Africains prièrent qu'on ouvrît le commerce d'Oran, & envoyèrent pour présens dix chevaux couverts de housses couleur de feu, avec une broderie fine d'or & d'argent; dix faucons dressés à la chasse, des tapis riches & bien travaillés, des peaux pour des selles de chevaux, & un Lion apprivoisé, d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. Le Cardinal témoigna beaucoup de joie de ces bons succès qui étoient comme une suite de sa victoire. Il ordonna que durant trois jours on en rendît à Dieu de solennelles actions de grâces.

Zurita Annal. Arag. c. 32. l. 9. t. 6.

Alvar. Gomez l. de reb. gest. Xim. lib. 5.

Petr. Martyr. Ep. 471. lib. 24.

Cependant Ferdinand, à cause des troubles d'Italie & des différents du Pape avec la France, avoit convoqué les états de Castille à Burgos; & parce qu'on y devoit traiter d'affaires très-importantes, il jugea que la présence de Ximenès étoit nécessaire, & lui manda d'y venir en diligence. Ce Prélat pria Sa Majesté de lui laisser quelques jours de repos, pour se refaire un peu du voyage de Séville, dont

AN. 1511 il n'étoit pas encore bien remis, & pour se disposer à celui-ci, que sa santé ne lui permettoit pas de faire par les grandes chaleurs de la saison. Il partit quelque temps après, & il entra dans Burgos sur la fin d'Août. On lui avoit préparé par honneur la maison du comte de Salinar, d'où le Roi avoit fait déloger Ferdinand son petit-fils. Mais il s'excusa d'y demeurer, tant par respect pour ce jeune Prince, que parce qu'il avoit appris que la comtesse de Salinar y étoit, & que quelques dames de ses parentes y devoient venir, ne croyant pas qu'il convînt à un homme de la profession dont il avoit été, & du caractère dont il étoit, de s'engager à des conversations & à des civilités inutiles avec les femmes. Il se logea dans une maison près du palais. Ferdinand lui envoyoit souvent son petit-fils, & l'ayant vû un jour par sa fenêtre se promener avec le Cardinal dans son jardin, il lui cria : *Vous voilà bien, mon fils, vous voilà bien; & si vous me croyez, vous ne vous éloignerez jamais de cet homme-là.* Ximenès mena le Prince chez le Roi; & quand il prit congé pour se retirer, l'Infant vouloit absolument le reconduire jusques chez lui, & le Roi l'y exhortoit, & l'en louoit; mais le Cardinal ne voulut jamais le permettre.

Alvar. Gomez. de reb. gestis Xim. lib. 5. Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Les députés des villes étoient arrivés, & l'on avoit déjà fait les premières propositions dans l'assemblée, lorsque le nonce du Pape fit son entrée à Burgos, & donna part à Ferdinand de la ligue des Vénitiens avec le saint Siége. Le Roi en étoit déjà bien informé, car quelques mois auparavant il avoit sollicité l'empereur Maximilien, le roi d'Angleterre son gendre & la république de Venise à se liguer contre les François, dont il voyoit avec chagrin la domination prête à s'établir dans l'Italie, si Jule II étoit déposé. Pour réussir dans son dessein, il se servoit de tous les moyens & de tous les artifices imaginables. Il exageroit aux uns les forces de la France pour les piquer de jalousie, il les diminuoit aux autres pour exciter leur courage : il représentoit les François tantôt comme un peuple entreprenant & ambitieux, qui alloit tout envahir; tantôt comme une nation ennemie de l'Eglise & du saint Siége. Il se plaignoit par-tout qu'on l'avoit empêché d'étendre la religion par ses armes, comme s'il eût été sûr de conquerir & de convertir toute l'Afrique, & que le roi de France eût été d'intelligence avec les infidelles contre les chrétiens. Quoi-

Petr. Martyr. epist. 67. lib 24. Zurita Annal Arag. l. 9. c. 33. t. 6.

que ces plaintes fussent sans fondement, elles ne laissoient pas de faire impression sur l'esprit des peuples. Aussi lorsque Ferdinand déclara la guerre contre la France, il écrivit à Ximenès les raisons qu'il en avoit, & voulut qu'il rendît sa lettre publique. Elle étoit conçue en ces termes: AN. 1511

TRÈS-RÉVÉREND PERE EN JESUS-CHRIST, ARCHEVÊQUE DE TOLEDE, CARDINAL ET PRIMAT D'ESPAGNE, GRAND' CHANCELIER ET GRAND INQUISITEUR, QUE NOUS AVONS TOUJOURS CONSIDÉRÉ COMME NOTRE AMI, ET HONORÉ COMME NOTRE PERE. *Vous pouvez témoigner, vous qui savez toutes nos intentions, la passion que nous avons eue & les soins que nous avons pris de faire rendre au Souverain Pontife, Boulogne & quelques autres villes que le roi de France lui retient, & d'empêcher qu'il n'arrive des troubles & des schismes dans la chrétienté. Comme nous avons vu que nous ne pouvions y parvenir; touchés des justes plaintes de l'Eglise qui implore incessamment notre secours, & persuadés du respect & de l'obéissance que tous les Rois chrétiens lui doivent, nous avons abandonné malgré nous l'entreprise que nous étions prêts d'exécuter contre les ennemis de notre état & de notre foi, pour défendre les droits du saint Siége, & pour maintenir le Vicaire de Jesus-Christ dans son autorité. A quoi nous avons résolu d'employer toutes nos forces, nous confiant en la grâce & en la protection de Dieu, dont nous soutenons la cause. Pour le faire avec plus de dignité & de succès, nous nous sommes unis avec le Saint Père, & la très-illustre république de Venise; & nous avons bien voulu que notre union fût publiée, laissant à l'Empereur notre frère, & au roi d'Angleterre notre cher fils, le temps de se liguer avec nous, comme ils nous le font espérer par leurs ambassadeurs.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l.b. 5.

Nous avons ordonné à Raymond de Cardone notre vice-roi & général de nos armées, de se mettre en campagne vingt jours après la publication de la ligue, avec les troupes & l'artillerie nécessaire pour procéder au rétablissement des droits du Saint Père, & à la restitution de ses places. La cavalerie du Pape le doit suivre, l'armée de Venise doit marcher en même-temps, & nous tiendrons la mer avec une flotte supérieure à celle de France. Nous travaillerons à deux choses, à empêcher qu'aucun prince d'Italie ne manque de respect au saint Siége, & à traiter avec ceux, qui contre toute justice, retiennent le bien de l'Eglise, afin qu'ils le rendent, s'il se peut, par raison, sans attendre qu'on

[illegible] *Auſſi nous vous prions très-aſ-* [illegible] *prières par-tout, afin que le ciel* [illegible] *qu'il maintienne notre ſainte union,* [illegible] *le monde chrétien; enſorte que* [illegible] *tourner nos armes contre les in-* [illegible] *& l'Empereur nous mandent qu'ils* [illegible] *campagne avec nous.*

[illegible] *aucun lieu à nos ennemis de blâ-* [illegible] *& pour faire voir la ſincérité de nos inten-* [illegible] *encore une fois averti notre frère le roi de* [illegible] *repos notre ſaint père le pape Jules, & de* [illegible] *de toutes ſes terres; qu'autrement nous al-* [illegible] *armées au ſecours de l'égliſe notre com-* [illegible] TRÈS-RÉVÉREND PÈRE EN JESUS-CHRIST, [illegible] NOUS AIMONS ET QUE NOUS RESPECTONS. [illegible] VOUS AIT EN SA SAINTE GARDE.

[illegible] écrivoit ainſi tout le détail de cette [illegible] de guerre, afin que le Cardinal par ſon auto- [illegible] ſes raiſons, & produisît ſa lettre comme une [illegible], & que tout le monde fût perſuadé que [illegible] par légèreté, mais par religion qu'il quittoit [illegible] d'Afrique.

[illegible] n'ayant plus rien à faire à Burgos après les [illegible] à Alcala, & ce fut en ce temps qu'il [illegible] qu'il avoit paſſé environ un an auparavant [illegible] l'Infantade touchant le mariage de Gonçalés [illegible] Jeanne de Ciſnéros ſa nièce. Comme les [illegible] ne ſont rien qu'on ne rapporte ordinaire- [illegible], cette rupture fit faire de grands raiſon- [illegible] Eſpagnols, qui prirent pour un coup d'état ce [illegible] conſidération & un différent de famille, [illegible] ici, parce que ce fut la ſource de [illegible] qui ſurvint depuis, entre le duc & le [illegible]

[illegible] de Mendoza ſecond duc de l'Infantade, avoit [illegible] de Luna, fille de ce grand connétable de Caſ- [illegible] de Luna. Il en avoit eu deux enfans, D. Diégo [illegible] duché, & D. Alvare, qui comme cadet, [illegible] qu'une petite portion de l'héritage de ſon [illegible] qui voyoit en ce ſecond fils un bon naturel, [illegible] en lui le nom & la reſſemblance du connéta-

ble son père, lui avoit donné, du consentement de son mari, une terre assez considérable, qui lui appartenoit en propre. Alvare sur l'assurance de ce bien épousa Thérèse Carillo, de laquelle il eut ce Gonçalés accordé avec Jeanne de Cisnéros. C'étoit à lui que devoit échoir la donation de son ayeule, dès qu'il seroit en âge d'en jouir, & le Cardinal avoit compté sur ce bien, sans lequel le parti n'auroit pas été sortable. Après la mort de son père, & la conclusion de ce mariage, le duc de l'Infantade son oncle & son tuteur, se plaignit à Marie de Luna sa mère, qui vivoit encore, qu'elle l'avoit frustré d'une belle terre, qui naturellement devoit lui revenir comme à l'aîné de la maison. Il représenta à cette bonne veuve affoiblie par son grand âge, qu'elle pouvoit encore en disposer, & que si elle en vouloit gratifier un de ses fils, il s'offroit de la faire ériger en marquisat; ce qui seroit un grand honneur pour la famille: que pour son neveu Gonçalés, il n'avoit plus besoin de rien, après l'alliance qu'il avoit faite, que son beau-père étoit fort riche, & que Ximenès qui pouvoit tout, & qui avoit des trésors, étoit chargé de son élévation, & ne pouvoit se dispenser de faire du bien au mari d'une nièce qu'il affectionnoit. Il persuada sa mère par ce discours; on envoya quérir l'acte de la donation, on le déchira, & l'on en refit un autre, où l'on substitua le fils du duc, à la place du neveu. An. 1512.

Ximenès averti secrétement de cette supercherie, envoya quelques-uns de ses amis particuliers, gens sages & adroits à Guadalazara, pour demander au duc le mémoire du bien de Gonçalés dont il étoit tuteur. Le duc cherchoit tous les jours de nouveaux prétextes pour éluder la demande du Cardinal, & pour différer à lui rendre compte des affaires de sa maison, espérant qu'ennuyé de voir traîner ce mariage, il se contenteroit enfin d'avoir trouvé pour sa nièce un jeune seigneur qui donnoit d'assez grandes espérances, & qui portoit dans sa famille une illustre & ancienne noblesse. Ce Prélat reconnut par ces délais affectés l'injustice & la mauvaise foi du duc; & sans se plaindre autrement de son procédé, lui fit dire que Gonçalés n'étant âgé que de treize ans, & sa nièce n'en ayant pas encore douze, il ne falloit point penser à les marier, & rompit ainsi le traité.

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 17.

Bernardin comte de Corunna de la même maison de Men-

AN. 1512 doza, connoissant le crédit du Cardinal dont il avoit besoin, tant pour ses principales terres qui étoient dans le voisinage de Tolède, que pour les démêlés qu'il avoit depuis long-temps avec le duc de l'Infantade; résolut d'entrer dans son alliance. Il s'en expliquoit ouvertement à ses amis, sur-tout à ceux qui pouvoient le redire au Prélat, auquel il offroit Alphonse son fils aîné héritier de tous ses biens. C'étoit un parti que les principaux seigneurs d'Espagne recherchoient pour leurs filles, tant à cause de la noblesse de la maison, qu'à cause du comté de Corunna qui avoit de grands droits, & qui étoit d'un grand revenu. Ximenès reçut cette proposition avec beaucoup de reconnoissance, & ne s'avançoit pas pourtant, dans l'appréhension qu'on ne lui demandât un mariage plus riche & plus fort qu'il ne convenoit à un Archevêque sévère & régulier tel qu'il étoit. Mais outre qu'on n'exigeoit de lui aucune condition, il pensa que la protection de cette famille lui seroit un jour nécessaire, & crut que la providence de Dieu lui présentoit cette alliance pour le soutien de sa maison, de son université, & de plusieurs monastères qu'il avoit fondés. Dans cette pensée il conclut ce mariage, que Dieu bénit depuis d'une heureuse postérité.

Les pauvres de son diocèse n'eurent pas sujet de lui reprocher le bien qu'il venoit de faire à sa famille : car s'étant aperçu que le peuple de Tolède avoit peine à vivre, parce que des marchands avares achetoient tous les bleds, pour les revendre après fort chèrement ; il voulut, par sa charité, remédier à ce désordre. Il fit appeler les magistrats de la ville, qu'il engagea à faire bâtir des greniers publics, comme l'avoient pratiqué les anciens Romains, & donna tout d'un coup quarante mille mesures de froment pour y être mises & distribuées tous les ans selon les besoins. Il chargea de ce soin les mêmes magistrats, qui pour témoigner leur reconnoissance à leur Archevêque, fondèrent un service annuel dans la chapelle des Mozarabes, après lequel ils faisoient réciter publiquement un panégyrique à l'honneur de leur bienfaicteur. Dans la plus grande cherté des vivres, il voulut qu'on vendît ce bled à vil prix, & que l'argent qu'on en retireroit fût employé à entretenir cette provision, afin que le peuple ne manquât de rien. Il établit le même ordre, & fit les mêmes libéralités à proportion aux

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5. Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

villes de Tordelaguna, de Cisnéros & d'Alcala-de-Henarès, où l'on mit sur le frontispice de l'hôtel de ville cette inscription. AN. 1512

QUE LA PLUIE INNONDE NOS CAMPAGNES,
QUE LA CHALEUR LES BRULE,
LA RÉCOLTE EST TOUJOURS BONNE ICI
PAR LA MUNIFICENCE ET LA CHARITÉ
DE NOTRE PASTEUR.

Vers ce temps-là, le pape Jule piqué contre la France & ses alliés, abusant du pouvoir que Dieu lui avoit donné, & faisant servir la religion à ses passions particulières, se porta jusqu'à cette extrémité de vouloir excommunier les rois, & les dépouiller de leurs royaumes. La grandeur de Louis XII. le mettoit à couvert de ces vexations, & la France se soutenoit de ses propres forces, sans craindre ni la violence du Pape, ni l'ambition de ceux qui auroient voulu en profiter, en attaquant cette couronne. Le malheur tomba sur Jean d'Albret roi de Navarre, qui n'étant ni assez prévoyant pour se garder des surprises, ni assez puissant pour se défendre contre un voisin armé & attentif à toutes les occasions d'agrandir sa monarchie, avoit été excommunié, parce qu'il s'étoit uni avec le roi de France, & fut enfin chassé de ses états, sous prétexte qu'il avoit contribué à la convocation & à la tenue du concile de Pise contre le Saint Siége. Ferdinand, en vertu de cette bulle d'excommunication, qu'on croit que le Pape lui avoit envoyée secrétement, avant que de l'avoir fulminée, fit avancer ses troupes sans bruit, & se mit en état d'attaquer le roi de Navarre, avec qui il vivoit en bonne intelligence, & qui ne se défioit de rien. Il sentoit bien en sa conscience l'injustice qu'il alloit faire, & il ne doutoit pas qu'on ne lui reprochât son invasion; c'est pourquoi il manda au cardinal Ximenès de venir le trouver à Logrogne où il étoit, pour autoriser par sa présence, au moins à l'égard de ses sujets, une guerre qui d'ailleurs étoit mal fondée.

Zurita Annal. Arag. l. 9. c. 53. tom. 6. Mariana hist. Hisp. l. 30. c. 8.

Le Cardinal voulut auparavant passer les fêtes de Pâques à Tolède, & régler quelques affaires survenues dans son diocèse, après quoi il partit pour se rendre auprès de Sa Majesté. Son historien assure qu'il arrêta long-temps le dessein de Ferdinand, lui conseillant de tenter toutes les voies

Alvar. Gomez de reb gestis Xim. l. 5.

AN. 1512 de la douceur & des remontrances, & de donner au roi de Navarre le temps de se reconnoître, & de se réconcilier avec le Pape. Mais le Roi Catholique, qui avoit pris toutes ses mesures, & qui ne vouloit pas manquer son coup, fit avancer insensiblement le duc d'Albe vers Pampelune; & envoya une ambassade au roi de Navarre, sous prétexte de lui demander passage par ses états, pour l'armée qu'il avoit dessein de conduire en Guyenne, où se devoit trouver la flotte Angloise: afin, disoit-il, d'attaquer Louis XII, ennemi déclaré de l'église, dont le royaume désormais appartenoit au premier qui pourroit l'occuper. Cette proposition parut d'autant plus extraordinaire, qu'on ajoutoit qu'il falloit donner quelques places de sureté pour le retour de l'armée, soit que l'entreprise réussît ou non, & qu'on faisoit entendre qu'en cas de refus, il étoit plus aisé d'exécuter la sentence du Pape contre la Navarre, que contre la France.

Le roi de Navarre communiqua ces demandes aux états qui étoient alors assemblés dans la ville de Tudelle, & répondit aux ambassadeurs qu'il avoit dessein de demeurer neutre, qu'il s'engageoit de ne point donner passage aux troupes du Roi Très-Chrétien, & qu'il ne seroit pas juste aussi de le donner à celles du Roi Catholique. Il ne fut pas difficile de découvrir les intentions de Ferdinand. On jeta promptement quelques soldats dans les garnisons, on dépêcha des courriers en France, mais ce fut trop tard. Durant cette négociation, un prêtre de Pampelune mit entre les mains des ambassadeurs d'Espagne un traité conclu entre la France & la Navarre, dont les articles étoient; que le roi de Navarre s'opposeroit au passage de Ferdinand quand il voudroit entrer en France; qu'il attaqueroit l'Espagne toutes les fois qu'il en seroit requis; que Louis XII, de son côté, rendroit au roi de Navarre, le comté de Foix que possédoit alors le duc de Nemours frère de la reine Germaine; qu'il s'obligeoit de l'entretenir comme il convenoit à sa dignité & à sa puissance royale, s'il se mettoit sous sa protection, & d'employer toutes ses forces pour rétablir la reine Catherine sa femme dans l'héritage de ses pères, jusqu'au-delà de Burgos, selon les anciennes limites de ce royaume. Le prêtre assuroit que ce papier avoit été trouvé dans la cassette du secrétaire du roi de Navarre, que ce Roi avoit tué de sa main, l'ayant surpris avec sa maîtresse.

Petr. Martyr. Ep. 491. lib. 25. Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 4. & 6.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Ferdinand fit lire ce traité en présence de tous les seigneurs de sa cour ; & Ximenès qui jusques-là avoit porté les choses à la douceur, fut d'avis de prévenir les suites de cette ligue, & de ne plus différer la guerre. Un héraut alla d'abord la déclarer, & le duc d'Albe eut ordre de marcher droit à Pampelune, où il y avoit un parti prêt à se révolter dès qu'il paroîtroit avec son armée. AN. 1512

Jean d'Albret avoit assemblé quelques troupes, & la Palisse étoit venu le joindre avec ce qu'il avoit pu ramasser de celles de France, dans cette précipitation. Le bruit courut qu'ils s'étoient saisis des défilés, & qu'ils avoient renfermé le duc d'Albe avec son armée dans les montagnes. Cette nouvelle donna de grandes inquiétudes à Ferdinand & à tous les seigneurs qui étoient demeurés avec lui. Le Cardinal lui envoya Santillo pour le divertir, après lui avoir prescrit ce qu'il devoit dire. C'étoit un homme d'Alcala, plaisant & diseur de bons mots, aimé de Ximenès, parce qu'il railloit avec esprit, sans offenser jamais personne. Il vint saluer le Roi, & lui demanda congé d'aller dégager le duc d'Albe, & battre les François. Après cette plaisanterie, il ajouta qu'il étoit assez brave, & qu'il aimoit assez son Prince & sa patrie pour cela. Alors le Roi lui dit en souriant : *Si tu m'aimois, Santillo, & si tu étois aussi vaillant que tu le dis, tu ne serois pas ici sans rien faire, tandis que tant de braves gens exposent leur vie pour mon service.* Les seigneurs de la cour comprirent bien que c'étoit un reproche qu'on leur faisoit, & partirent tous le lendemain pour aller au siége de Pampelune. Leur présence redoubla l'ardeur des soldats Espagnols, & contribua beaucoup à la conquête de ce royaume. Une puissante faction se souleva ; la plupart des villes ouvrirent leurs portes sans résistance, & le roi de Navarre n'ayant ni assez de forces pour s'opposer à l'ennemi, ni assez d'autorité pour retenir ses sujets, fut contraint de se réfugier dans les terres qu'il avoit en France.

Ferdinand qui avoit promis au Pape d'aller le secourir, & au roi d'Angleterre d'attaquer la Guyenne avec lui, s'excusa comme il put à l'un & à l'autre, & crut que la conquête d'un royaume justifioit assez l'irrégularité de sa conduite. Il donna tous les ordres nécessaires pour conserver ce qu'il venoit d'acquerir, & s'en alla trouver la Reine à Carrionzillo près Medina *del campo*. Mais comme Dieu ne

Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 11. t. 6.

AN. 1512 permet pas que les joies du monde soient pures, & qu'il arrive ordinairement que ceux qui sont heureux par des voies injustes, sont tourmentés par leur propre bonheur; Il prit à ce Prince un chagrin mortel de n'avoir point d'enfans de son second lit. Il avoit eu quelques années auparavant de la reine Germaine, un fils qui mourut presque aussitôt qu'il fut né, & depuis se voyant dans un âge avancé, & d'ailleurs usé par les débauches de sa jeunesse, il n'avoit presque plus d'espérance de laisser des successeurs aux états qu'il avoit conquis. Il consulta les médecins là-dessus. Ils lui promirent un remède qui le feroit comme rajeunir pour un temps, & lui procureroit sans doute la postérité qu'il souhaitoit si ardemment. La Reine apprit d'eux la composition du breuvage, & après l'avoir préparé avec quelques-unes de ses femmes, elle voulut le présenter elle-même au Roi qui le prit, & se trouva mal aussitôt après. Soit que le remède fût trop violent pour un corps sec & affoibli; soit qu'on n'y eût pas observé tout ce que les médecins avoient prescrit. Ferdinand ne fit plus que languir, & tomba dans une mélancolie insupportable.

Petr. Martyr. ep. 531. lib. 26. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5. Zurita l. 10. c. 55. t. 6.

Ximenès fut quelques mois auprès du Roi, & n'oublia rien de ce qui put le soulager. Toute la jeunesse de la cour entreprit de lui donner à Valladolid, le divertissement des tournois & courses de lance, avec une magnificence extraordinaire. Alphonse de Mendoza, marquis de Corunna, qui venoit d'épouser la nièce du Cardinal, fut un des tenans, & se signala par sa dépense & par son adresse. Ses livrées étoient riches & galantes, ses gens magnifiquement habillés, & il entra en lice de si bonne grâce, qu'encore qu'il ne remportât pas le prix du tournois, il en fit le principal ornement. Le Roi présida à cette fête, ayant la Reine à sa droite & le Cardinal à sa gauche : car quelque raison de régularité & de bienséance qu'il pût alléguer, le Roi voulut qu'il y assistât, & le marquis de Corunna l'en supplia très-instamment. Ce jeune Seigneur fit en cette occasion une dépense de sept mille ducats. Ximenès jugea bien que c'étoit à lui à faire les honneurs de cette fête, & après lui avoir remontré en particulier que sa seule jeunesse pouvoit lui faire pardonner cet excès, & qu'il falloit être plus sage à l'avenir, il donna ordre qu'on lui apportât cette

Eugenio de Robles vid. del Card. Xim. cap. 17.

somme ; & comme Diégo Lopès son intendant, lui représentoit que c'étoit bien de la dépense pour un petit divertissement, il lui répondit : *Que voulez-vous, Lopès, il est jeune, il a épousé notre nièce : nous passerions pour des vilains, & grâce à Dieu nous ne le sommes point : ce n'est pas grand'chose, & la dépense n'est pas perdue, puisque nous avons diverti le Roi.* AN. 1512. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.*

AN. 1513.

Environ en ce temps-là Jule II étant mort, Leon X fut élu en sa place. Ce Pape qui avoit le cœur noble & élevé, & qui favorisoit les beaux arts, entreprit dès le commencement de son pontificat de continuer le grand dessein que son Prédécesseur avoit commencé, & de faire achever cette fameuse église de S. Pierre, qui passe aujourd'hui pour un des plus grands ouvrages du monde. Il fit chercher tout ce qu'il y avoit d'architectes, de sculpteurs & de peintres célèbres : & parce que c'étoit un travail immense, & qu'il n'étoit pas en état de fournir à de si grandes dépenses, il envoya en Espagne certaines bulles, qu'il fit publier du consentement du Roi, par lesquelles il accordoit de grandes dispenses à ceux qui donneroient de l'argent pour ce bâtiment. Ximenès, qui étoit très-zélé pour la discipline de l'église, ne voulut jamais recevoir ni publier ces bulles dans son diocèse, & répondit aux personnes qui s'en étonnoient : Qu'il louoit ceux, qui par une sincère piété, contribuoient de leurs biens à ce saint édifice, mais qu'il ne pouvoit approuver, que pour une aumône, qui devoit être pure & gratuite, on favorisât le relâchement, en dispensant des anciennes coutumes & observances de l'église. Il en dit sa pensée au Roi, & il en écrivit au Pape avec prudence, mais avec une grande liberté.

Dès qu'il vit que le Roi reprenoit un peu de santé, il s'en retourna dans son diocèse pour faire observer dans son université les décrets & les ordonnances du concile de Latran, que Jule II avoit commencé, & que Leon X achevoit. Il porta lui-même dans tous ses colléges, deux décrets de cette assemblée touchant l'instruction de la jeunesse. Le premier, ordonne à tous les maîtres d'enseigner à leurs disciples, non-seulement les lettres humaines, mais encore tout ce qui regarde la connoissance de la religion, & les règles de la discipline Chrétienne, comme sont les préceptes de la loi, les articles de la créance, les formes de la prière, les

AN. 1513 traditions de l'église & les exemples des saints, tirés des auteurs approuvés : sur-tout les dimanches & les fêtes, où il ne faut leur faire que des leçons de piété, en les portant à assister à la messe, aux sermons & aux offices divins, selon l'esprit & les intentions de l'église. Le second, défend aux écoliers qui sont dans les ordres sacrés, d'employer plus de cinq ans aux études de grammaire, de dialectique ou de philosophie, & aux régens de les souffrir plus long-temps dans les colléges publics, si ce n'est qu'ils veuillent y mêler l'étude du droit canonique ou de la théologie. Pour exciter les professeurs à s'acquitter plus agréablement de leurs devoirs, il leur procura toutes les commodités de la vie, & leur fit bâtir trois maisons de campagne, où ils pussent aller les jours de congé, dissiper en d'honnêtes recréations, l'ennui que donne l'assiduité du travail dans l'instruction de la jeunesse.

Cependant le Roi partit de Madrid au commencement de Janvier, pour aller se reposer & se divertir loin du bruit & de l'embarras des affaires aux environs de Ségovie, où l'air est doux & tempéré, & le pays propre à la chasse. Il passa par Alcala-de-Henarès, & y demeura même quelques jours. Le Cardinal qui n'avoit pas encore eu l'honneur de le voir chez lui depuis les affaires d'Oran, le reçut avec beaucoup de magnificence, & chercha tous les moyens de le réjouir, parce qu'il ne pensoit qu'à recouvrer sa santé, & qu'il n'étoit pas en état de parler d'affaires. Ce Prince qui avoit une jalousie & une aversion extrême contre la France, & qui d'ailleurs aimoit assez les belles lettres, quoiqu'il n'en eût aucune connoissance, avoit été bien aise que l'Archevêque établît dans ce royaume une université, dont la réputation pût égaler celle de Paris. Il l'avoit plusieurs fois loué du soin qu'il prenoit de faire fleurir les sciences, & l'Archevêque lui avoit répondu : *Que tandis que Sa Majesté gagnoit des royaumes, & formoit de grands capitaines, il travailloit à lui former des gens, dont l'esprit pût faire honneur à l'Espagne, & rendre service à l'Eglise.* Le Cardinal étant entré le matin à son ordinaire dans le cabinet du Roi, pour lui proposer quelque amusement pour la journée, le Roi lui dit obligeamment ; *Je passerai l'après-dînée à visiter vos colléges ; & à contrôler vos bâtimens.* Le Cardinal manda incontinent les officiers, & leur donna ses ordres pour la réception

Alvar. Gomez, de reb. gest. Ximen. lib. 4.

tion de Sa Majesté. Les docteurs furent convoqués, & une nombreuse & bruyante jeunesse se rendit dans les lieux ordinaires de ses études. An. 1513

Le Roi, accompagné du Cardinal, y alla d'abord après son dîné, & fut étonné de voir la grandeur de ces édifices. Il en remarqua la disposition, l'étendue, la symétrie, & dit à Ximenès : *Qu'il étoit venu pour censurer ses bâtimens, mais qu'à peine pouvoit-il suffire à les admirer.* Ayant pourtant découvert assez loin de-là une muraille de terre qu'on avoit faite à la hâte, pour servir comme de clôture à ces colléges, il se tourna vers lui, &, *Voilà*, lui dit-il, *qui me paroît bien peu durable pour un ouvrage que vous avez eu dessein de rendre éternel. Il est vrai*, répondit le Cardinal; *mais quand on est à l'âge où je suis, on n'a guère de temps à perdre; ce qui me console, c'est que Votre Majesté ou ses petits-fils, feront un jour de marbre, ces murailles que j'aurai laissées de terre.* Après avoir visité tous les dehors, Ferdinand voulut entrer dans le collége de S. Ildefonse. Le recteur vint au-devant de lui, suivi des docteurs de la Faculté avec leurs robes & leurs fourures: les bédeaux marchoient devant portant leurs masses avec beaucoup de gravité; ce que les huissiers du Roi ayant aperçu, ils leur crièrent qu'ils eussent à les quitter ou à les baisser en présence de Sa Majesté; mais le Roi voulut qu'ils marchassent comme ils avoient accoutumé, disant : *Que l'université étoit comme un royaume à part, & que les esprits ne relevoient point de lui.* Dans le temps que le Cardinal faisoit des remercîmens au Prince, de la bonté qu'il avoit pour eux, & de l'honneur qu'il leur faisoit, le recteur se jeta à ses pieds & lui demanda respectueusement sa main à baiser. Le Roi le reçut avec beaucoup de douceur, & crut qu'il avoit quelque grâce à lui demander. Alors le Cardinal, qui ne vouloit pas perdre cette occasion de faire plaisir à son recteur, pria le Roi de vouloir lui donner quelques momens d'audience, afin qu'il rendît compte à Sa Majesté de l'état & du progrès de cette république naissante. Ferdinand l'écouta favorablement, & pour ne manquer à aucune sorte d'honnêteté, il voulut voir tous les lieux où l'on enseignoit, & dire un mot à chaque professeur en particulier, pour les exciter à avoir soin de la jeunesse, & pour les assurer qu'il appuyeroit de son auto-

An. 1513 rié toutes les bonnes intentions que leur Fondateur avoit pour eux.

Cependant la nuit survint ; & comme on crut que le Roi fortiroit bientôt, les pages eurent ordre d'allumer leurs flambeaux & de se tenir à la porte. Comme ces jeunes gens sont vifs & remuans, ils commencèrent à faire des railleries des écoliers : ceux-ci, sans avoir égard que c'étoient des gentilshommes, & que de plus ils étoient au Roi, leur répondirent de même. Des paroles on en vint aux mains. Le Roi entendant du bruit, voulut savoir ce que c'étoit, & l'ayant appris, il se plaignit que la jeunesse de ce collége n'étoit pas bien disciplinée. Il étoit arrivé une année auparavant que les écoliers d'Alcala avoient enlevé à la justice un orfévre de Guadalajara qu'on alloit exécuter dans la ville. On avoit rapporté cette action à l'Archevêque, qui s'étoit contenté de la blâmer, disant à ses amis particuliers, *que dans ces nouveaux établissemens il falloit pardonner quelque chose, & que les anciens fondateurs des villes, pour y attirer ou pour y conserver des citoyens, en avoient fait des asiles ; qu'au reste c'étoit un homme sauvé, qui n'avoit pas fait de grands crimes, & qui de plus étoit habile en son art & capable de servir.* En effet, il l'avoit retiré chez lui & le faisoit travailler à l'argenterie, dont il vouloit faire présent à l'église de S. Ildefonse. On se plaignit au Roi de la trop grande indulgence de l'Archevêque, & le Roi qui avoit alors quelque chagrin contre lui, en parut irrité & lui en écrivit ; mais ce Prélat lui répondit : *Que c'étoit un premier bouillon de jeunesse qu'il falloit laisser passer, & qui se refroidiroit avec le temps, qu'il étoit important de ne point effaroucher ces jeunes gens qui venoient peupler ses colléges, & que Sa Majesté devoit être bien aise d'avoir occasion d'exercer une double clémence, envers ce misérable, & envers ceux qui l'avoient arraché à son supplice.*

Le Roi après ce désordre qui venoit d'arriver presque à ses yeux, se ressouvenant du passé, quoiqu'il eût beaucoup de pouvoir sur lui-même, & qu'il fût accoutumé à dissimuler, ne put retenir son indignation, & se tournant vers Ximenès ; *Me voilà*, lui dit-il, *bien payé de ma clémence. Si j'avois fait châtier rigoureusement vos écoliers comme ils le méritoient, pour avoir attenté contre ma justice, ils n'auroient pas eu la hardiesse*

Alvar. Gomez ibid.

de maltraiter mes gens en ma présence. A peine eût-il achevé ces mots, que le comte de Corunna entra, & dit que ce n'étoit rien & que tout étoit apaisé. Ximenès fut touché du reproche que le Roi venoit de lui faire, & lui dit avec respect : *Il n'y a pas jusqu'à la fourmi, Seigneur, qui n'ait sa colère quand on la presse. Chacun se défend comme il peut quand il est attaqué. On doit respecter ceux qui ont l'honneur d'être à Votre Majesté ; mais cet honneur doit les rendre plus honnêtes & plus retenus. Il a fallu sans doute beaucoup de violence pour irriter nos gens, & vous voyez qu'une parole du comte de Corunna les a apaisés.* Le Roi revint à lui-même, & tout honteux de s'être emporté pour une querelle d'enfans, égaya la conversation, & après avoir loué la magnificence du Cardinal & la discipline de cette université, il s'en retourna dans son palais, & partit le lendemain pour Ségovie. AN. 151

Le Cardinal continuoit ses occupations, & ne se contentant pas de veiller aux règlemens de son église, il songeoit encore à corriger les abus qui s'introduisoient dans les autres. Un chanoine d'Avila ayant obtenu un bref de Rome, par lequel il se tenoit dispensé d'assister aux offices divins, & prétendoit tirer, quoiqu'absent, la rétribution qu'on donne à ceux qui se trouvent au chant des heures canoniales. Ximenès, en qualité de Primat, s'opposa à cette dispense ; fit entendre au Roi les inconvéniens qui en arriveroient, & lui conseilla d'ordonner qu'à l'avenir toutes les bulles qui viendroient de Rome, seroient renvoyées au conseil royal pour y être examinées, afin d'arrêter la liberté de demander de ces dispenses, & la facilité de les accorder. Enfin, il obligea le chanoine de rentrer dans le droit commun & de renoncer à son privilége. AN. 1514

Cependant le Roi s'ennuyoit à Ségovie ; sa santé s'affoiblissoit au lieu de se rétablir ; il alloit de ville en ville cherchant du repos & n'en pouvant trouver, inquiet & incapable d'aucune affaire, les conseillers d'état n'osoient rien proposer ni rien résoudre. Ils écrivoient continuellement à Ximenès au nom du Roi même, que sa présence étoit nécessaire, qu'il y avoit plusieurs désordres qui ne pouvoient être arrêtés que par une autorité comme la sienne, & qu'il auroit assez de temps pour vaquer à ses

AN. 1514 affaires particulières; mais on ne put rien gagner sur lui. Il prévit la peine qu'il auroit de suivre ce Prince qui étoit toujours en voyage, que son infirmité rendoit chagrin & défiant, & à qui tout étoit indifférent, hormis le soin de sa santé. Il crut qu'il valoit mieux réserver ce peu qui lui restoit de forces pour un temps auquel il seroit plus nécessaire à l'état, & qu'il jugeoit n'être pas fort éloigné. C'est pour cela qu'il s'appliqua avec plus de soin à mettre la dernière main à tout ce qu'il avoit commencé pour l'utilité ou pour l'honneur de son diocèse.

Mais quelque résolution qu'il eût prise, un commandement imprévu l'obligea d'aller à Aranda *de Duero*. Le Roi tenant les états de Castille à Burgos, se trouva si mal une nuit, qu'on le crut mort. Il se sentit tout d'un coup oppressé, & se roula dans son lit avec de grands gémissemens. Les officiers de la chambre accoururent, & le trouvèrent dans les convulsions, les yeux tournés, tremblant de tout le corps, ayant perdu la parole & la connoissance. On s'imagina que cet accident lui étoit arrivé pour avoir dormi les fenêtres de sa chambre ouvertes, & que l'air froid & subtil de Burgos l'avoit saisi. Les médecins le secoururent & le firent revenir de son évanouissement avec assez de peine. Mais enfin il reprit un peu ses esprits, & dès qu'il fut en état de souffrir la litière, il se fit porter à Aranda. Il dépêcha de-là un courrier au Cardinal pour le prier de le venir trouver en diligence, parce qu'il vouloit l'envoyer présider aux états de Castille, tandis que la reine Germaine alloit tenir ceux d'Aragon. Ximenès fut obligé de partir; & le jour qu'il arriva, le Roi, qui pouvoit à peine se remuer, se fit mettre dans sa litière, & fut l'attendre hors de la ville selon sa coutume. Ils conférèrent ensemble durant quelque temps, & le Cardinal se rendit le lendemain à Burgos.

Petr. Mart. epist. 550. lib. 28.

Les affaires étoient sur le point d'être terminées, lorsqu'il prit au Roi une inquiétude que lui causoit le chagrin de sa maladie & le désir de sa guérison. Il retourna à Ségovie, où il croyoit que l'air étoit plus doux & plus tempéré. De-là il eut envie de passer en Aragon. Les médecins qui n'avoient plus de remèdes à lui faire, lui donnoient au moins des consolations, & flattoient ses inquié-

tudes. Ils le firent transporter à Palencia sur la fin de l'automne, parce que le climat y étoit plus chaud. A peine y eut-il passé quelques jours, qu'il voulut aller dans une maison de plaisance qui appartenoit au duc d'Albe, où il croyoit se divertir à chasser le cerf. Il n'y fut pas plutôt qu'il s'y ennuya. Tout ce qu'il avoit aimé lui déplaisoit. Tout lui paroissoit trop étroit & trop étouffé dans les villes. Il crioit quelquefois: *Qu'on me mène à la campagne, je ne puis vivre qu'au grand air.* Un fond de chagrin contracté par les maux qu'il craignoit ou qu'il ressentoit, & une chaleur excessive d'entrailles, lui causoient ces mouvemens.

AN. 1514

Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 55.

Cependant l'archiduc Charles avoit des avis de plusieurs endroits de la maladie de Ferdinand. On lui mandoit que son ayeul se traînoit encore; mais qu'il étoit attaqué d'un mal qui l'emporteroit en fort peu de temps; qu'il prît là-dessus ses mesures, & qu'il s'assurât des royaumes qui devoient lui appartenir & dont on pourroit le frustrer. Pour prévenir ce malheur, le conseil de Flandres avoit jugé à propos d'envoyer en Espagne Adrien d'Utrecht, doyen de Louvain, précepteur de l'Archiduc, sous prétexte de proposer le mariage de ce Prince avec Renée de France, fille du roi Louis XII. Mais son instruction secrète portoit qu'il observât ce qui se passoit à la cour d'Espagne, qu'il donnât des avis certains de l'état du roi Ferdinand, & qu'en cas de mort, il prît possession du royaume, & le gouvernât s'il étoit nécessaire jusqu'à nouvel ordre.

AN. 1515

On lui avoit donné des pouvoirs fort amples pour tout cela, & on lui avoit recommandé le secret sur toutes choses. Le doyen arriva vers le mois de Décembre, & fut reçu fort honorablement à sa première audience. Mais quoiqu'il eût fait entendre qu'il avoit des affaires à proposer & des conseils à demander, Ferdinand, qui avoit l'esprit pénétrant, & que son infirmité rendoit encore plus soupçonneux, se douta bien du véritable sujet de son ambassade. Il le regarda comme un espion, & lorsqu'Adrien sollicitoit une seconde audience, il répondit avec chagrin: *Que veut-il? Vient-il savoir si je me meurs? Dites-lui qu'on ne me voit point aujourd'hui.* Il le vit pourtant peu de jours après par le conseil de ses ministres, & lui dit qu'il ne se

Zurit. Annal. Arag. l. 18. c. 99. t. 6.

AN. 1515 portoit pas assez bien pour traiter d'affaires avec lui, qu'il se retirât à Guadalupe dans le couvent des religieux de S. Jérôme, & qu'aussitôt que sa santé le lui permettroit, il le feroit appeler ou il l'iroit trouver lui-même. Il lui donna des officiers en apparence pour le servir, mais en effet pour le garder, & pour empêcher que des gens qui lui étoient suspects n'eussent commerce avec lui. Peu de temps après il traita avec ce ministre des moyens de faire disgracier Chièvres, gouverneur de l'Archiduc, qui lui avoit déplu en diverses rencontres; mais l'affaire n'eut pas le succès qu'il en attendoit.

Le cardinal Ximenès étoit alors à Alcala où il s'étoit rendu après qu'il eut tenu les états de Castille à Burgos, & le Roi dans les conjonctures présentes, souhaitoit fort de l'entretenir, parce qu'il n'avoir pas assez de liberté d'esprit ni de force pour agir, & qu'il craignoit que les grands du royaume qui le voyoient mourant, ne l'abandonnassent comme ils avoient fait autrefois pour se liguer avec Adrien. Il lui écrivit plusieurs lettres pour l'obliger de venir, & de se charger du gouvernement & du soin des affaires. Ximenès eût bien souhaité d'assister le Roi en cette extrémité, mais il croyoit sa présence plus nécessaire dans la contrée où il étoit, parce que quelques seigneurs du voisinage commençoient à remuer. Il savoit d'ailleurs que les Flamands avoient tant d'impatience de gouverner, qu'ils auroient peine d'attendre que Ferdinand mourût, si sa maladie duroit. Mais sur-tout il ne vouloit pas se trouver à la mort du Roi, de peur que s'il étoit nommé régent du royaume, on ne crût que c'étoit plus par sa propre ambition, que par la bonne opinion que ce Prince auroit eue de lui.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 5.

Toutefois il fit réponse au Roi, qu'il se mettroit en chemin s'il le désiroit absolument; mais que sa vieillesse ne lui permettoit pas de le suivre de ville en ville, & que si son dessein étoit d'aller vers les côtes de Grenade & de Malaga, comme le bruit en couroit, il le prioit de considérer qu'il étoit important de laisser dans le cœur du royaume quelque personne de confiance. Quant à l'accueil que Sa Majesté mandoit qu'elle avoit fait à l'ambassadeur de l'Archiduc, il croyoit qu'elle en avoit usé selon sa prudence

ordinaire, mais il n'approuvoit pas ce qu'il avoit appris par d'autres, qu'on l'eût relégué & qu'on lui eût donné des gardes, parce qu'il falloit ſuppoſer qu'un homme de bien comme le doyen de Louvain, ne venoit pas pour troubler l'état. Il écrivit au même-temps à Adrien des lettres très-civiles, par leſquelles il lui témoignoit la joie qu'il avoit de ſon arrivée en Eſpagne, & le regret de ne s'être pas trouvé à la cour pour jouir de la converſation d'une perſonne de ſa réputation & de ſon mérite, & l'aſſuroit qu'il iroit le voir dès que le Roi auroit choiſi une demeure fixe. AN. 1515

En ce même temps la reine Germaine, revenant de tenir les états d'Aragon, paſſa par Alcala où le Cardinal la reçut & la traita avec une magnificence royale. Cette Princeſſe aimoit tant la joie, qu'encore qu'elle ſe vît à la veille de perdre ſon mari & toute ſa grandeur avec lui, elle jouiſſoit du préſent & ne s'inquiétoit pas de l'avenir. Auſſitôt qu'elle fut en liberté dans le palais d'Alcala, ce ne furent que jeux & que feſtins. Comme les dames Eſpagnoles n'étoient pas faites à ſon humeur, elle ſe renfermoit dans ſa petite cour, & danſant avec les filles & les femmes qui la ſervoient, qu'elle avoit accoutumées à la franchiſe & à la gaieté françoiſe, elle tâchoit de ſe dédommager en particulier de cette gravité contrainte, que la préſence de ſon mari, & la coutume du pays lui avoient fait garder en public.

Ximenès prit ſon temps pour l'entretenir de la maladie du Roi, du deſſein qu'il avoit de l'aller trouver, & des raiſons qu'il avoit eues de retarder ſon voyage. Elle lui fit voir auſſi des lettres qu'elle venoit de recevoir, qui marquoient que le Roi ſe trouvoit plus mal depuis quelques jours, qu'il avoit fait une pierre d'une groſſeur prodigieuſe, & qu'il étoit retombé dans ſes convulſions. Elle lui dit, qu'elle s'en alloit à grandes journées; que ç'auroit été une conſolation pour elle s'il eût voulu l'accompagner, que puiſqu'il étoit retenu par des conſidérations du bien public, elle ſe chargeoit de repréſenter au Roi ſes raiſons. Mais quelque diligence qu'elle fit, elle trouva ſon mari mourant, & ne put lui parler ni des affaires des autres ni des ſiennes.

Ce Prince, après avoir parcouru toute cette contrée qui

AN.1515 confine le Portugal, à cause que l'air y est doux & sain, fit quelque séjour à Truxillo & voulant passer outre, il fut obligé de s'arrêter dans un village presque inconnu, nommé Madrigalejo, composé de quelques maisons & d'une ferme du monastère de Notre-Dame de Guadalupe. Là il tomba dans une grande défaillance, & l'on vit bien que pour cette fois son mal étoit sans remède, & qu'il n'avoit à vivre que peu de jours. On rapporte qu'on lui avoit autrefois prédit que Madrigal lui seroit funeste, qu'il avoit eu la foiblesse de s'éloigner toujours de la ville de Madrigal en Castille, comme s'il n'eût pu mourir autre part; & qu'enfin n'ayant pu éviter sa destinée, il mourut dans un village à peu près du même nom. Plusieurs louoient en cela la science des astrologues; mais les plus sages mettoient cette prédiction au nombre de celles qu'on cherche à autoriser par des rencontres équivoques, qu'on débite toujours sans auteur & qu'on ajuste après coup aux événemens.

Joan. Ant. de Vera vida de Carlos V. Alvar. Gomez, de reb. gest. Xim. l. 5.

Quoi qu'il en soit, Ferdinand étoit à l'extrémité & il n'avoit pas encore mis ordre à ses affaires ni à sa conscience. Il étoit revenu plusieurs fois de ces mêmes maux, qu'il regardoit comme des indispositions passagères. Il avoit fait consulter au commencement de sa maladie une dévote d'Espagne, qu'on nommoit la Béate d'Avila, pour savoir ce qu'il devoit espérer ou craindre. Cette fille pour le récompenser de la bonne opinion qu'il avoit de sa sainteté, ou pour en tirer quelques avantages, avoit répondu, comme de la part de Dieu, que Sa Majesté vivroit encore long-temps & l'avoit même flatté sous de feintes révélations de je ne sai quelles conquêtes imaginaires. Il aidoit lui-même à se tromper par un aveuglement déplorable; & comme il croyoit par ses voyages continuels faire accroire aux Castillans qu'il étoit guéri, il prenoit de son côté le soulagement de ses maux pour une entière guérison. Le père Matienço religieux de l'ordre de saint Dominique, son confesseur, se présenta plusieurs fois à la porte de sa chambre: mais au lieu de le faire entrer, il lui faisoit demander s'il avoit quelque requête à lui présenter; s'il répondoit que non, il le congédioit aussitôt, ajoutant: *Que ce bon Père étoit importun, qu'il venoit lui faire sa cour, & non pas lui*

Petr. Mart. ep. 455. lib. 15.

Zurita. Annal. Arag. l. 10. c. 77. Mariana hist. Hisp. l. 30. c. 27.

parler de Dieu. Le doyen de Louvain vint de Guadalupe pour le voir ; mais après l'avoir salué fort civilement, il le pria de s'en retourner, & l'assura que dès qu'il auroit un peu de santé, il iroit conférer avec lui.

Comme on vit que le mal pressoit & qu'il n'y avoit plus un moment à perdre, les conseillers qui l'avoient suivi & ses principaux médecins, lui déclarèrent, après beaucoup de précautions, que sa dernière heure approchoit, & qu'il lui restoit à peine assez de temps ponr songer au salut de son ame & au bien d'un état pour lequel il avoit tant travaillé. Cet avertissement l'étonna & le fit un peu rentrer en lui-même. Il fit venir son confesseur, & fut renfermé quelques heures avec lui. Il se confessa & donna des marques de repentir de ses péchés. Après quoi il appela ses conseillers, & leur demanda leurs avis sur ce qui lui restoit à faire pour la gloire de la monarchie. Il leur fit lire le testament qu'il avoit fait depuis peu à Burgos, par lequel il laissoit à Ferdinand son petit-fils, cadet de l'archiduc Charles, le gouvernement de la Castille & de l'Aragon, & les trois grandes maîtrises des ordres de saint Jacques, de Calatrave & d'Alcantara. Il n'avoit pas trouvé dans l'esprit de l'Archiduc toute la déférence qu'il attendoit, & il disoit que ce jeune Prince nourri en Flandres, ou ne viendroit pas en Espagne, ou la livreroit à l'ambition de Chièvres & à l'avarice des Flamands.

AN. 1516

Zurita Annal. Arag. c. 99. l. 10. t. 6.

Mais ses conseillers lui remontrèrent qu'outre l'injustice qu'il faisoit à l'aîné de ses petits-fils, il tomboit dans le même inconvénient, s'il soutenoit la disposition de son testament ; qu'il connoissoit mieux qu'un autre l'humeur des grands de Castille ; qu'ils se disputeroient la faveur de l'Infant ; qu'ils corromproient son bon naturel, & que le royaume n'étant gouverné que par un enfant, & sous le nom d'une Reine foible & indisposée, tomberoit sans doute dans tous les malheurs que causent les minorités. . . . . Il convint de changer cet article ; mais pour celui des grandes maîtrises, il témoigna qu'il étoit résolu de n'y point toucher, parce qu'il avoit toujours eu beaucoup de tendresse pour l'Infant, & qu'il jugeoit bien que sans ces revenus il ne pouvoit subsister avec honneur & selon sa qualité.

Ces ministres le prièrent encore de considérer qu'il alloit

AN. 1516 séparer de la royauté une puissance qu'il y avoit lui-même unie ; qu'il donnoit, pour ainsi dire, le peuple d'Espagne à l'aîné, & la noblesse au cadet, en le mettant à la tête des ordres militaires ; que si le pouvoir de chacun des trois chefs avoit paru insupportable à ses prédécesseurs & à lui-même ; que seroit-ce du pouvoir des trois réunis en une seule personne ? Qu'en voulant ménager les deux frères, il jetoit entr'eux les sémences d'une division éternelle, & qu'en ôtant à Ferdinand les royaumes qu'il lui avoit destinés, il lui donnoit les moyens de se révolter contre le Roi, & de reprendre les espérances qu'il lui avoit données de régner ; & qu'enfin, pour porter la monarchie à ce point de grandeur où il l'avoit tant souhaitée, il falloit que tout le revenu & tout le crédit fût à un seul. Le Roi parut touché de quelque pitié, & leur dit en soupirant, *Ferdinand sera donc bien pauvre*. Ils lui répondirent que la plus grande richesse que S. M. pouvoit lui laisser, c'étoit la bienveillance de Charles son frère. La foiblesse où se trouvoit alors le Roi, ne lui permettoit pas d'insister ; ses réflexions ne faisoient que passer, & après avoir dit quelques paroles sur le sujet, il consentit à tout par son silence. On prit donc l'original de ce testament & on le brûla en sa présence sans qu'il en témoignât aucun chagrin. On en dressa incontinent un autre avec toute la diligence & toute la briéveté qu'on put, par lequel l'Archiduc étoit déclaré seul & unique héritier des couronnes de Castille & d'Aragon, de Grenade & de Navarre, & pourvu des trois grandes maîtrises, & l'Infant entièrement déchu de ses espérances, & réduit à un appanage de cinquante mille écus sur des domaines éloignés.

Il restoit encore un point assez délicat à décider ; c'étoit le choix d'une personne à qui l'on pût confier le gouvernement de l'Espagne durant l'absence de l'Archiduc. Les seigneurs avoient tant d'intérêts particuliers, & de plus, étoient si divisés entr'eux, qu'il n'étoit pas possible d'en trouver un qui fût au gré de tous les autres, & qui pût gouverner sans passion. Un homme d'un rang médiocre, n'auroit eu ni l'autorité ni la force de commander à une noblesse fière que les Rois avoient eu peine d'assujettir. De nommer deux ou plusieurs Régens, c'étoit partager l'état en quelque façon, & l'exposer aux divisions que causent or-

dinairement la diversité des conseils & les affections particulières. On se réduisit donc à chercher un sujet intelligent; autorisé, fidelle, équitable & désintéressé, qu'on chargeât seul de l'administration & de la régence des états d'Espagne. Alors le docteur Carvajal, grand jurisconsulte, & un des principaux conseillers, qui assistoit à ces délibérations, & qui savoit le sentiment de tous les autres, proposa le cardinal Ximenès. Il parut tout d'un coup quelque émotion sur le visage du Roi, & se relevant un peu sur son lit: *Ne connoissez-vous pas*, leur dit-il, *l'humeur austère de cet homme, qui ne sauroit ployer, & qui porte tout à l'extrémité; le croyez-vous* .... Il s'arrêta à ces mots; & après avoir pensé quelque temps sans qu'aucun du conseil eût osé lui répliquer: *Toutefois*, reprit-il, *c'est un homme de bien: il a les intentions droites, il n'est pas capable de faire ni de souffrir une injustice; il n'a ni parens ni famille; il sera tout entier pour le bien public, & tenant toute sa fortune de la Reine Isabelle & de moi, il est obligé par reconnoissance d'honorer notre mémoire, & de faire exécuter nos volontés.*

An. 1516

Zurita Annal. Arag. l.10.c.99. t. 6. Garibay hist. Hisp. l.20.c.2.

La cause de cette aversion que le Roi avoit fait paroître contre Ximenès, étoit selon quelques-uns, un reste de chagrin qu'il avoit entretenu dans son esprit depuis les affaires d'Oran. Il ne lui avoit point pardonné, parce qu'il savoit bien qu'il l'avoit offensé; & comme c'étoit un Prince d'une dissimulation profonde, il n'avoit pas laissé de lui témoigner de l'amitié lorsqu'il n'avoit pu se passer de lui. Les autres disent que dans la guerre de Navarre, il avoit demandé au Cardinal une somme considérable à emprunter, & que celui-ci ne voulant plus s'exposer à perdre son argent ou à se brouiller avec son maître, lui avoit répondu qu'il avoit fait de grandes dépenses à Alcala & à Tolède, & que ses revenus ecclésiastiques étoient destinés à des usages plus pieux. Quoi qu'il en soit, le Roi ayant approuvé par nécessité ou par conscience, un choix qu'il n'auroit pas fait par inclination, tout son conseil en eut de la joie & s'étendit sur les louanges de Ximenès. On dressa encore cet article du testament, on y inséra quelques autres clauses qu'on ne proposa qu'à demi, après quoi on le fit signer à Ferdinand.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Eugen. de Roblès vid. del Card. Xim. cap. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

La Reine arriva vers ce temps-là; mais comme le conseil étoit assemblé, & qu'on craignoit de n'avoir pas assez

AN. 1516 de temps pour régler les affaires, il lui fut impossible de voir le Roi, & on ne lui permit que de pleurer. Lorsque tout fut achevé, elle entra. Mais ce Prince, soit qu'il s'affoiblît à tout moment, soit que l'application qu'il avoit eue l'eût abattu, ne la reconnut presque pas. Le confesseur revint; on lui administra comme on put les sacremens, & aussitôt après, le vingt-troisième de Janvier vers les deux heures après minuit, il mourut dans l'habit de saint Dominique comme il l'avoit souhaité, à cause de la dévotion qu'il avoit eue toute sa vie pour ce Saint.

Eug. de Roblés vid. del. Card. ibid.

Ainsi mourut Ferdinand le Roi Catholique la soixante-deuxiéme année de son âge, & la quarante-unième de son règne. Les peuples regardèrent sa mort comme le commencement de leurs malheurs; les Grands comme la fin de leur servitude. Les Aragonois le pleurèrent, & virent avec regret la race de leurs Rois comme éteinte, parce qu'il ne laissoit point de fils, & que la grandeur & la majesté de la monarchie se recueilloit toute dans la Castille, où leur royaume & les autres que Ferdinand avoit gagnés, furent réunis. Ce Prince avoit de grandes qualités : il étoit sage, vaillant, habile, civil, retenu dans ses actions, grave dans ses discours, tempéré dans ses repas, modeste dans ses habits, endurci au travail, porté à entreprendre & capable d'exécuter. Non-seulement il défendit ses états, mais encore il les accrut : & quoiqu'il eût toute sa vie les armes à la main, il maintint la paix chez lui, & porta toujours la guerre sur les terres de ses ennemis.

Zurita Annal. Arag. lib. 10. c. 100. s. 4.

La négociation eut beaucoup de part à ses conquêtes. Il prévenoit par son jugement les bons ou les mauvais succès, conduisant ses desseins avec beaucoup de précaution & de secret, & dérangeant ceux des autres Princes plus par adresse que par argent. De son naturel, il étoit fier; mais dès qu'il avoit fait sentir son autorité, il faisoit semblant d'oublier qu'il fût le maître, & savoit prendre ou quitter sa fierté selon les besoins. Jamais sa douceur ne diminua dans les peuples le respect qui lui étoit dû; jamais sa gravité ne diminua l'amour qu'on lui portoit. Il se plaisoit fort à jouer aux dez, à courir le cerf, & sur-tout à voler le heron. Lorsqu'il s'amusoit ainsi; on eût dit qu'il n'aimoit pas les affaires; quand il falloit assister aux conseils, ou marcher à la tête des ar-

Mariana hist. Hisp. l. 30. c. 27.

mées, on eût dit qu'il n'aimoit pas les divertiſſemens. Cependant dans le temps qu'il étoit le plus occupé, il faiſoit ſemblant de penſer à ſes plaiſirs ; & dans le temps qu'il paroiſſoit le plus oiſif, il méditoit dans ſon eſprit de grands projets. Il chaſſa les Maures & les Juifs, & protégea toujours la religion, ſouvent avec oſtentation, & quelquefois même avec zèle. L'Eſpagne n'avoit point eu avant lui de plus grand Roi ; & ſi quelques-uns de ſes ſucceſſeurs ont été plus grands que lui, il leur a laiſſé les moyens de le devenir.

Joan Ant. de Vera vida de Carlos V.

Avec ces bonnes qualités, il en eut beaucoup de mauvaiſes. Il étoit défiant, ingrat, diſſimulé, rapportant tout à ſoi-même & à l'accroiſſement de ſes états. Il aimoit la juſtice, mais il falloit qu'elle fût ſéparée de ſes intérêts. Le moyen qu'il employa plus communément, pour réuſſir dans ſes deſſeins, fut la religion, qu'il aſſujettit preſque toujours à ſa politique. Il fit un crime à Jean d'Albret de n'avoir pas ſuivi les paſſions de Jule II, & ſe fit un mérite d'avoir perſécuté Alexandre VI, ſous prétexte de vouloir réformer les mœurs & la maiſon de ce Pontife. Quelque intention qu'il eût de nommer de bons évêques & d'obſerver les règles de l'Egliſe, il força le pape Innocent VIII de pourvoir Alonſe d'Aragon ſon bâtard, de l'adminiſtration perpétuelle de l'archevêché de Saragoſſe, quoiqu'il n'eût encore que ſix ans. Sa bonne foi fut ſuſpecte à tous les Princes de ſon temps : & quoiqu'il fit propoſer inceſſamment par ſes ambaſſadeurs des ligues & des alliances, il étoit prêt de rompre ſes traités, & de manquer à ſa parole, dès qu'il croyoit pouvoir le faire à ſon avantage.

Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 23. tom. 4.

Zurita. Annal. Arag. l. 10 c. 23. tom. 5.

Les grands de Caſtille ne purent ſupporter ſon avarice, & lui diſputèrent ſes droits, parce qu'ils ne pouvoient obtenir ſes grâces. Cependant à peine trouva-t-on après ſa mort de quoi fournir aux frais de ſes funérailles. La conquête de trois royaumes, la découverte du nouveau Monde, l'établiſſement de la foi chrétienne dans les Indes, & l'extirpation de la ſecte de Mahomet en Eſpagne, furent la gloire de ſon règne. Mais la révolte de ſes ſujets pendant ſon enfance, la ſupériorité qu'on avoit donnée à la reine Iſabelle, l'indiſpoſition de ſa fille, la bizarrerie de ſon gendre, l'averſion des grands, la mort de ſa femme & de la

AN. 1516 plupart de ses enfans exercèrent son courage & sa patience.

Mariana hist. de Esp. l. 25. c. 18.

Il étoit bien fait, d'une taille moyenne, d'un air noble, d'un esprit net, d'un jugement vif & subtil, & d'un accueil gracieux. On porta son corps à Grenade où étoit celui de la reine Isabelle; & les peuples de cette province le virent mettre en dépôt dans l'Allambre, spectacle lugubre & bien différent de l'entrée triomphante qu'il y avoit faite après la conquête du royaume. L'évêque de Cordoue & quelques autres prélats, vingt-quatre religieux de saint Dominique ou de saint Jérôme, & toute la chapelle du Roi, qui avoient accompagné son corps, célébrèrent ses obséques en présence de plusieurs Seigneurs & d'une infinité de peuple. Il eut quelques jours avant que de mourir, la satisfaction d'apprendre la mort du Grand-Capitaine dont la vie lui étoit devenue insupportable. Ce grand Homme après avoir supporté constamment l'exil & la disgrace de son maître, le voyant proche de sa fin, sortit de Loxe, & voulut prendre des mesures pour se maintenir dans le droit qu'il avoit sur la grande maîtrise de saint Jacques, par la résignation que Ferdinand lui en avoit faite dans le temps de ses défiances, & par un indult que le pape lui en avoit fait expédier. Mais il traîna inutilement ses inquiétudes & ses espérances jusqu'à Grenade où il mourut d'une fièvre double-quarte, regretté généralement de tout le monde; dans le temps que le Roi le faisoit suivre, & donnoit ordre de l'arrêter.

Zurita. Annal. Arag. l. 10. c. 96. & 98. t. 6.

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. Garibay hist. de Esp. l. 20. c. 24.

Le duc d'Albe, le marquis de Dénia, l'évêque de Siguença & celui de Burgos, D. Juan Velasques grand trésorier, le docteur Carvajal, le licencié Zapata & les autres conseillers d'état s'assemblèrent dans la maison où le Roi étoit mort, pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire dans la conjoncture présente. Il fut conclu qu'on députeroit au doyen de Louvain, pour lui donner avis de la mort du Roi, & pour le supplier de venir assister à l'ouverture du testament qu'il avoit fait.

Carvajal & Vargas, les deux plus anciens du conseil furent députés, & trouvèrent qu'il savoit déjà la nouvelle, & qu'il étoit prêt de partir de Guadalupe. Ils lui firent une ample relation de tout ce qui s'étoit passé, & revinrent avec lui à Madrigalejo, où le lendemain matin le testament du Roi

fut ouvert & lu en présence des seigneurs & des conseillers. L'ambassadeur en demanda une copie authentique pour l'envoyer à la cour de Flandres, qu'on lui accorda sur le champ. Aussitôt on dépêcha un courrier au cardinal Ximenès pour lui donner avis de sa régence, & pour le prier de venir le plus promptement qu'il pourroit à Guadalupe, où le conseil alloit s'établir, parce que sa présence étoit nécessaire. On écrivit au même temps des lettres circulaires à tous les intendans de la police des villes & des villages du royaume pour les confirmer dans leurs charges, & pour leur ordonner de maintenir l'ordre & la paix dans l'étendue de leurs juridiction.

AN. 1516

Garibay Hist. de Esp. l. 20. c. 24.

Cependant D. Gonçalo de Gusman Clavier * de l'ordre de Calatrave, gouverneur de l'Infant, & Alvare Ozorio évêque d'Astorga son précepteur, l'avoient fait avancer jusqu'à Guadalupe, lorsqu'ils apprirent l'extrémité où son ayeul étoit réduit. Ils avoient eu communication du testament fait à Burgos l'année d'auparavant; & ne se doutant pas qu'il fût arrivé depuis aucun changement, ils n'entretenoient ce jeune Prince que de sa prochaine grandeur, & se flattoient de l'espérance d'avoir la meilleure part au gouvernement. Dès qu'ils eurent appris la mort du Roi Catholique, la première leçon qu'ils donnèrent à l'Infant, ce ne fut ni de le regretter, ni de rendre les derniers devoirs à sa mémoire; mais de se mettre en possession de son autorité. Ils lui dictèrent une lettre adressée au conseil royal & aux personnes les plus qualifiées d'Espagne, mettant pour titre L'INFANT, comme les Rois ont accoutumé de faire, quand ils écrivent à leurs sujets. La substance de la lettre étoit, *Que l'administration souveraine du royaume lui étant échue par la disposition testamentaire du feu Roi de glorieuse mémoire, il leur commandoit de se rendre au plutôt auprès de lui à Guadalupe, afin d'y prendre les résolutions qui seroient nécessaires pour le bien de l'état.*

* Dignité des Ordres militaires.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Eug. de vid. del Card. Xim. c. 17.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. ibid.

Comme c'étoit une espèce de mandement, ils en firent plusieurs copies, & envoyèrent un secrétaire pour les distribuer aux conseillers d'état. Un des premiers qui reçut la lettre, l'ayant ouverte, & lisant au dessus L'INFANT, comme s'il eût été ou Roi naturel ou Prince héritier du royaume en fut surpris, & conféra avec ses collégues qui en

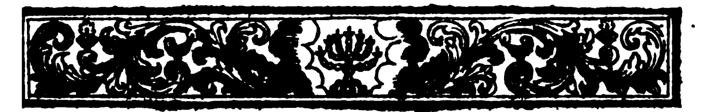
AN. 1516

Non habemus Regem nisi Cæsarem.

avoient été tous pareillement choqués ; & de concert avec eux, il fit cette réponse au secrétaire. *Dites à son Altesse, que nous ne manquerons pas de nous rendre au plutôt à Guadalupe, & que nous savons le respect qui lui est dû, mais que nous n'avons point d'autre Roi que César.* Cette réponse fut depuis très-célèbre tant parmi les grands de Castille, que parmi les seigneurs de Flandres, & passa pour un augure & une prophétie de la grandeur de l'Archiduc Charles lorsqu'il fut élu roi des Romains & Empereur.



HILTOIRE



HISTOIRE DU CARDINAL XIMENÉS.

LIVRE QUATRIEME.

LORSQUE le cardinal Ximenès apprit par la dépêche du conseil que Ferdinand étoit mort, & qu'il l'avoit laissé par son testament seul administrateur & régent de la monarchie, il pleura cette perte, & dit aux assistans, que dans la conjoncture des affaires, il ne pouvoit arriver de plus grand malheur à l'Espagne, & qu'il falloit gémir & implorer plus que jamais le secours du ciel. Il ordonna aussitôt qu'on fit des services solennels dans toutes les églises de son diocèse, pour l'ame de ce Prince, qu'il avoit toujours respecté comme son maître, & aimé comme son bienfaiteur, lors même qu'il avoit eu sujet de s'en plaindre. Après cela il entra dans son oratoire, & fut long-temps en prière pour demander à Dieu comme Salomon, cette sagesse, qui préside à ses conseils, & qui travaille avec ceux qui sont chargés par sa providence, de la conduite de son peuple. La connoissance qu'il avoit de toutes les dispositions générales & particulières de l'état, lui faisoit déjà sentir le poids du gouvernement, & prévoir les difficultés qu'il y devoit rencontrer.

An. 1515

Alvar. Gomez de reb. gest. Xi.n.l. 6.

Sapient. 9. 4.

Le royaume, après la mort de Ferdinand, tomboit sous la domination d'un jeune Prince de seize ans, qu'un naturel heureux & une bonne éducation rendoient capable de

Petr. Martyr. lib. 19. epist. 469.

An. 1516. régner un jour; mais qui n'avoit encore ni assez de lumière, ni assez d'expérience pour rien décider par lui même; & qui d'ailleurs demeurant en Flandres, où il avoit été nourri, ne verroit les affaires que de loin, & ne jugeroit des personnes ou des services, que sur la foi d'un conseil trompé souvent par de faux avis, & du moins imbu de maximes différentes de celles d'Espagne. Il étoit nécessaire de veiller incessamment sur l'Infant, & de le tenir dans une soumission qui ne paroissoit déjà que trop forcée. Le soin que son ayeul prenoit de l'élever, & l'amitié qu'il lui témoignoit, avoient fait naître en lui de son vivant des espérances qu'il n'avoit pas même résolu de perdre. Il s'étoit flatté près d'un an de recueillir la succession des royaumes, dont il savoit que le Roi par un testament avoit disposé en sa faveur. Le changement qui étoit arrivé depuis, lui paroissoit une injustice qu'on lui avoit faite, & quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, il avoit été si sensible à ce déplaisir, qu'il en étoit tombé malade.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Ceux à qui l'on avoit confié son éducation, n'étoient guères moins offensés que lui, & l'entretenoient dans ces pensées, moins pour son intérêt, que pour leur fortune. Enfin il falloit observer toutes les démarches de ce Prince: ses prétentions avoient eu quelque fondement, son ambition étoit vive, ses maîtres étoient devenus ses flatteurs. Il étoit même à craindre que les Espagnols, s'ils en trouvoient l'occasion, ne se déclarassent pour le cadet qui avoit vécu parmi eux, contre l'aîné qu'ils voyoient absent, & qu'ils regardoient comme étranger.

D'autre côté la Reine veuve demeuroit sans secours & sans subsistance, & il n'étoit ni raisonnable ni honnête de l'abandonner. Le feu Roi lui avoit laissé par son testament, une pension alimentaire de trente mille ducats sur le royaume de Naples; mais ce fond ne pouvoit être prêt de longtemps: d'ailleurs les finances étoient épuisées par les guerres que Ferdinand avoit entreprises; & le peuple avoit été si chargé, que Ximenès étoit résolu de le soulager, & de chercher d'autres moyens de fournir aux besoins & aux dépenses de l'état; ce qui le jetoit dans un assez grand embarras.

Les grands de Castille n'étoient pas disposés à se soumettre. La noblesse de ce royaume étoit accoutumée de

puis plusieurs siècles à se révolter contre leurs maîtres, & à tyranniser leurs vassaux. La nécessité où l'on s'étoit trouvé de regagner sur les Maures le pays dont ils s'étoient emparés, avoit obligé les Rois de ménager les Seigneurs; & comme ils ne pouvoient alors se passer de leur secours, il avoit fallu souffrir d'eux beaucoup de choses. Eux de leur côté ayant servi à recouvrer le royaume, le regardoient comme un bien qui leur appartenoit par droit de conquête, & traitoient le peuple qui s'y étoit habitué, comme sujet & tributaire. Cet esprit de révolte & d'oppression s'étoit maintenu jusqu'au règne de Ferdinand & d'Isabelle. Ferdinand presque toujours armé avoit eu soin de se faire craindre. Isabelle sur-tout joignant à l'autorité que la royauté lui donnoit, celle que donnent la réputation & la vertu, avoit inspiré à la noblesse d'Espagne un peu plus de justice & de politesse; mais après sa mort tout revint au premier état. Ferdinand fut contraint de céder lui-même; & s'il reprit le dessus quelque temps après, on regarda l'obéissance qu'on lui avoit rendue, comme une servitude dont on se crut affranchi par sa mort. Il n'étoit pas aisé à un particulier sans appui, sans naissance & sans alliances, d'humilier ces esprits superbes, d'arracher à des mains puissantes des patrimoines usurpés, & de terminer des querelles qui formoient des partis, & qui devenoient comme des guerres civiles. AN.1516

Mais ce qui devoit faire la plus grande difficulté au gouvernement, c'étoit la dépendance du conseil de Flandres. Charles archiduc d'Autriche, devenu par succession roi d'Espagne, faisoit son séjour ordinaire à Gand où il étoit né. On l'avoit nourri dans les mœurs & dans les coutumes du pays, & il avoit eu si peu de relation avec l'Espagne, que le conseil d'état & Ferdinand même avoient compté qu'il n'y viendroit jamais. *Anton. de Vera vid. del Imper. Carlos V.*

Quoique sa cour ne fût pas grande, elle étoit composée de personnes de mérite, & l'on s'attendoit bien qu'elle grossiroit, à mesure que la grandeur du Prince augmenteroit. Guillaume de Croy seigneur de Chièvres, que le roi de France Louis XII lui avoit donné pour gouverneur, Jean Sauvage, de premier président de Bourgogne, devenu grand chancelier des Pays-Bas, le seigneur de Lachaux, & Ameftorf, l'un Flamand & l'autre Hollandois, tous deux sortis de maisons illustres, & premiers gentilshommes de la *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l.6.*

AN. 1516 chambre; Lanoy son grand écuyer, & quelques autres, propres pour la négociation & pour le conseil, avoient grande part aux affaires. Chièvres étoit pourtant le principal ministre : car outre qu'il avoit pris plus d'ascendant sur l'esprit du Prince qu'il venoit d'élever, on reconnoissoit en lui, de l'aveu de tous, un mérite personnel au-dessus des autres; mais Ferdinand, peu de temps avant sa mort, avoit employé toutes sortes de moyens pour le perdre; & il s'étoit formé entre eux, de plusieurs différens particuliers, une inimitié irréconciliable. Il y avoit lieu de craindre après cela qu'il n'entrât de la passion & de l'intérêt dans le conseil supérieur; que les créatures du feu Roi n'y fussent maltraitées dans les rencontres, & que ses dernières volontés ne fussent mal exécutées. On pouvoit même aisément juger que la régence ne seroit pas toujours bien autorisée, que les mécontens porteroient leurs plaintes au tribunal souverain, qu'il se mêleroit parmi les conseillers des deux nations, des jalousies d'autorité, & qu'on déferoit souvent en Flandres, ce qu'on auroit fait en Espagne.

Ximenès prévit toutes ces difficultés; & se confiant en Dieu qui l'appeloit à ce ministère, partit en diligence d'Alcala dans l'appréhension que les gouverneurs de l'Infant ne l'emmenassent dans quelque province éloignée; ce qui, dans un temps dangereux comme celui-là, auroit pu causer de grands troubles dans le royaume. Dès qu'il fut arrivé à Guadalupe, il fit venir ce jeune Prince, qu'il traita avec beaucoup de respect, & depuis, il le retint toujours auprès de lui. Il rendit ses devoirs à la Reine veuve; & parce que ses pensions n'étoient pas échues, il lui fournit de son propre argent de quoi subsister honorablement pour elle & pour toute sa cour, jusqu'à ce que ses payemens fussent réglés. Après cela il voulut entrer en exercice de la régence, selon la clause du testament du feu Roi; mais le doyen de Louvain s'y opposa, & produisit un pouvoir de Charles en bonne forme, pour prendre possession des monarchies de Castille & d'Aragon, & pour les gouverner en son nom, au cas que son ayeul vînt à mourir.

Sandoval hist. de Carlos V. lib. 2. §. 3. Eugenio de Roblés vid. del Card. Xim. c. 17.

Le Cardinal répondit que le Roi en useroit selon sa prudence, quand il auroit reçu la nouvelle de cette mort, mais qu'en attendant le testament s'exécuteroit. Il alléguoit pour ses raisons, que l'Archiduc n'avoit eu aucun droit de nom-

ner au gouvernement de l'état, du vivant du Roi Catholique; que le testament de la reine Isabelle, propriétaire de ces royaumes, en avoit laissé l'administration à Ferdinand, jusqu'à ce que Charles son petit-fils eût atteint l'âge de vingt ans; & qu'enfin c'étoit contre les lois & les maximes du royaume, qu'un étranger fût appelé à le gouverner. Il soutenoit son droit avec d'autant plus de vigueur, qu'il connoissoit la foiblesse du doyen, & qu'il prévoyoit que les Espagnols se moqueroient de la politique d'un homme nourri dans les colléges, qui n'avoit eu que par occasion une teinture des affaires des Pays-Bas, & dont les principales qualités étoient une bonté naturelle, & une grande connoissance de la théologie. Pour montrer néanmoins le respect qu'il avoit pour le Roi, & l'estime qu'il faisoit de la personne du doyen, il s'offrit de partager avec lui l'autorité de la régence, & d'attendre paisiblement ce que la cour de Bruxelles décideroit sur ce sujet. L'expédient fut trouvé raisonnable & généralement approuvé. Ils agissoient donc de concert dans les affaires, & tous les actes publics qui regardoient l'état, étoient signés de l'un & de l'autre. AN. 1516

Ce point ayant été ainsi réglé à l'amiable, le Cardinal, qui ne doutoit pas que sa commission ne fût confirmée, & & qui sentoit bien le besoin qu'on avoit de lui, songea à établir sa résidence & celle du conseil dans quelque ville commode & libre, où les peuples pussent aborder de tous côtés sans incommodité & sans dépense, & où les grands du royaume n'eussent aucune autorité. Plusieurs étoient d'avis qu'on s'avançât vers la frontière du côté de France, & disoient qu'on auroit plutôt des nouvelles des Pays-Bas, & qu'on observeroit mieux toutes les démarches des François, dans des conjonctures délicates comme celles-ci. Ils remarquoient même que les Rois en pareilles occasions en avoient toujours usé ainsi. Mais il leur représenta que le dedans étoit plus à craindre que le dehors; que ce n'étoit pas son dessein de s'éloigner du cœur du royaume, parce que se trouvant loin de ses terres, il n'en pourroit tirer que tard les secours qui lui seroient nécessaires, & qu'il étoit dangereux que quelques esprits séditieux ne remuassent en son absence; que les Rois étant absolus & maîtres de toutes les grâces, étoient ordinairement accompagnés de tous ceux qui auroient pu leur être suspects ailleurs: au lieu que des

Alvar. Gomez, de reb. gest. Xim. l. 5.

An. 1516 gens qui ne gouvernoient que par commission devoient se défier de tout; que pour son particulier, on savoit bien qu'il étoit brouillé avec un des principaux seigneurs du royaume, qui ne cherchoit que l'occasion de pouvoir l'offenser impunément : mais que mettant à part ses propres intérêts, il jugeoit important de choisir pour siége de la régence, une ville où le conseil se tînt en sureté & avec honneur; où les peuples pussent porter leurs plaintes commodément, & d'où comme du centre du gouvernement, on pût veiller sur toutes les parties de l'état, & étendre la main pour châtier les grands qui auroient l'insolence de se révolter. Chacun approuva ses raisons, & il choisit Madrid, parce que cette ville étoit à portée de tout, & qu'elle appartenoit en propriété aux archevêques de Tolède.

Sandov. hist. del Imper. Carlos V. lib. 2. §. 3.

Après cette précaution, il en prit d'autres aussi nécessaires, pour n'être pas surpris par ceux qu'il croyoit mal intentionnés. Il envoya des ordres secrets à des gens fidelles, pour observer tout ce qui se passoit dans les provinces, & il établit auprès de toutes les personnes puissantes des intelligences si sures, par ses bienfaits & ses récompenses, qu'il ne se fit depuis aucun mouvement dont il ne fût exactement averti. Ce fut par cette voie qu'il apprit que D. Pédro Portocarrero avoit gagné les principaux commandeurs de saint Jacques, & qu'il prétendoit se faire élire grand-maître de cet ordre. Il étoit frère du duc d'Escalone; il avoit pris ses mesures à loisir; il étoit puissant par lui-même, par ses parens, par ses alliés & par ses amis. Quoique ces grandes maîtrises fussent unies à la couronne, tout sembloit conspirer à les désunir. La noblesse d'Espagne ne pouvoit souffrir que les Rois fussent si puissans. Les commandeurs ne demandoient qu'à élire, parce qu'ils espéroient d'être élus un jour : les Papes mêmes avoient plus de crédit dans ces ordres, lorsqu'ils étoient sous la conduite des particuliers. C'étoit pour cette raison que Jules II avoit donné des bulles de grand-maître de saint Jacques au Grand-Capitaine, au cas que le Roi Catholique mourût avant lui. L'affaire n'avoit pas été si secrète qu'il n'en eût couru quelque bruit à la cour, & ç'avoit éte une des causes de sa disgrace.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Encore que cette faveur du saint Siége ne tirât point à conséquence pour des personnes d'un mérite commun, Portocarrero voyant Gonçalés mort, sollicita de pareilles

bulles auprès de Leon X, & par crédit ou par argent il les obtint, à condition toutefois qu'il ne pourroit s'en prévaloir durant la vie de Ferdinand. Il les reçut quelques jours après la mort de ce Prince; & la conjoncture lui parut si favorable, qu'il fit savoir incontinent aux premiers commandeurs, le droit qu'il avoit, & les pria de convoquer leurs amis, & de tenir sans bruit le chapitre de l'Ordre à Compostelle, pour le reconnoître & le recevoir pour grand-maître, en conséquence des provisions de la cour de Rome. De son côté, il avoit assemblé quelque noblesse, & sollicitoit sous main plusieurs villes de se soulever pour soutenir son élection. Le Cardinal en fut averti, & dépêcha d'abord Villafanno un des quatre commissaires criminels, avec pouvoir de prendre autant de troupes qu'il étoit nécessaire, & de rompre de gré ou de force ce chapitre convoqué furtivement, contre l'ordre & contre l'intérêt du Prince, à qui son ayeul avoit résigné les grandes maîtrises; & qui même selon quelques-uns, en avoit obtenu une survivance de la cour de Rome par le crédit du cardinal Carvajal.

AN. 1516

Sandov. hist. D. Carlos V. lib. 2. §. 3.

La commission de Villafanno portoit, de faire arrêter les commandeurs, & de prendre Portocarrero lui-même, s'il refusoit d'obéir à la première sommation. Mais l'affaire se passa plus doucement qu'on n'avoit pensé. La noblesse qu'on avoit ramassée, se dissipa, Portocarrero comprit qu'il alloit éprouver la sévérité du Cardinal, & qu'il étoit fâcheux de servir d'exemple, & se désista de ses prétentions. Les commandeurs se retirèrent dans leurs commanderies, & n'osèrent plus se rassembler, que par l'autorité du Roi, sachant bien qu'ils étoient observés, & qu'on ne manquoit pas deux fois impunément avec Ximenès.

Cependant on avoit dépêché des courriers en Flandres, pour informer l'Archiduc de tout ce qui étoit arrivé depuis la mort de Ferdinand, de l'état des affaires présentes & des ordres qu'il avoit laissés en mourant. Charles, après avoir reçu ces nouvelles, parut en public fort affligé, & dit hautement: *Qu'il venoit de perdre le meilleur père, & le meilleur maître qui eût jamais été, dans un temps où il alloit recueillir les fruits de son amitié, & où il avoit plus besoin de ses conseils; qu'encore que cette perte fût irréparable, il avoit de quoi se consoler par le choix qu'il avoit fait du cardinal Ximenès pour gouverner le royaume en sa place; qu'il avoit fort ouï parler de la*

Petr. Martyr. epist. 566. lib. 29.

AN. 1516 *sagesse, de la probité & de la religion de ce grand homme; mais qu'encore que sa réputation fût si établie, la plus grande marque de son mérite, étoit le jugement que son ayeul mourant avoit fait de lui.* Il écrivit à peu près en ces termes au conseil, aux évêques & aux grands d'Espagne, leur faisant espérer qu'avant la fin de l'été il iroit prendre possession de ses états, & que cependant ils ne pouvoient rien faire qui lui fût plus agréable, que d'obéir au cardinal Ximenès comme à lui-même. Il écrivit à l'Infant & à la Reine veuve, des lettres de consolation. Pour le Cardinal il lui envoya de nouveaux pouvoirs, accompagnés de tous les témoignages d'estime & de confiance que peut donner un Souverain à un particulier.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 4.

Après toutes ces honnêtetés, il y avoit un article au bas de la lettre, qui donna quelque inquiétude à ce ministre. Il portoit que le doyen de Louvain son ambassadeur, lui expliqueroit de sa part une affaire secrète & de grande conséquence, qu'il falloit rapporter au conseil, & dont il attendoit la réponse avec impatience. Cette négociation consistoit à faire reconnoître l'Archiduc pour Roi de Castille & d'Aragon, quoique la reine Jeanne sa mère fût en vie. L'occasion en vint naturellement. Après la mort du Roi Catholique, on écrivit de tous côtés à Charles son petit-fils des lettres, partie de consolation sur sa perte, partie de congratulation sur l'acquisition des royaumes dont il héritoit; on lui donnoit presque par-tout le titre de Roi, l'empereur Maximilien son ayeul maternel, & le pape Leon X le traitoient ainsi; soit qu'on les y eût engagés; soit parce que les Allemands & les Italiens ne font aucune difficulté de donner aux enfans les noms des dignités de leurs pères, lors même qu'ils sont encore en vie. Cette qualité flattoit l'ambition de ce jeune Prince: ses courtisans croyant lui faire honneur ou du moins lui faire plaisir, le nommoient à toute heure ainsi. Les ambassadeurs en usoient de même. Il y fut si accoutumé, qu'il ne put souffrir d'autres titres que celui de la royauté.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Petr. Martyr. lib. 29. c 568. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18.

La difficulté étoit d'y faire consentir les Espagnols plus intéressés à se ménager, & plus formalistes que les autres. Il leur fit d'abord connoître avec quelque retenue, que puisque les plus grands Princes de la chrétienté, par leurs lettres publiques & par leurs ambassadeurs, l'avoient traité de Roi

Catholique, il y avoit quelque bienséance qu'il prît cette qualité, qu'il savoit bien le respect qu'il devoit à la Reine sa mère, à qui la monarchie appartenoit; mais qu'il croyoit qu'elle ne seroit pas choquée des avantages de son fils, & d'ailleurs qu'il étoit juste & important pour le bien public, qu'étant chargé des fonctions & des peines de la royauté, il en eût aussi les honneurs. Qu'ils s'assemblassent donc, qu'ils dissent librement leurs avis, & lui fissent savoir ce que portoient les lois & les coutumes du pays. AN. 1516.

Le Cardinal & tout le conseil furent surpris de cette proposition. La Reine étoit dans un état, qu'encore que la foiblesse de son esprit fût grande, on ne pouvoit pas dire qu'elle l'eût entièrement perdu, & il étoit honnête à son fils de le supposer ainsi. D'ailleurs cette précipitation dans une affaire de cette conséquence, avant que d'être établi, sans avoir auparavant sondé les esprits, étoit non-seulement peu politique, mais encore dangereuse; il en pouvoit arriver du trouble à l'état, & le Prince en pouvoit recevoir du chagrin. Dans le fond, il ne s'agissoit pas de son autorité, mais d'une petite gloire qu'il pouvoit bien sacrifier au repos public. Ils convinrent tous, après avoir bien pesé ces raisons, de lui conseiller très-respectueusement de se contenter d'avoir toute la puissance de la royauté, & de laisser à la Reine sa mère un titre sans fonction & sans commandement, qui ne l'incommodoit en rien.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 4.

Charles qui demandoit aux Espagnols leurs suffrages & non pas leurs conseils, ne fut pas satisfait de cette remontrance; & sans avoir égard aux considérations qu'on lui proposoit, il prit la qualité de Roi, par l'avis des courtisans qui le gouvernoient, qui mettoient en cela l'honneur de leur maître, & qui prétendoient en tirer leurs avantages. Il manda ensuite à Ximenès & au conseil d'Espagne, qu'il n'avoit pu se dispenser d'en user ainsi; Que le Pape, les Cardinaux & l'Empereur l'y avoient comme forcé, & qu'il espéroit que sa conduite ne seroit pas désapprouvée. Il écrivit en particulier au Cardinal, que la démarche étoit faite, qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, qu'il y alloit de son honneur, qu'il prît ses mesures là-dessus, & qu'il fit si bien que personne n'y trouvât à redire.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 6.

Ce Prélat vit bien qu'il falloit nécessairement obéir, mais pour n'être pas auteur d'une décision aussi délicate que

An. 1516 celle-là, il convoqua non-seulement le conseil ordinaire; mais encore tous les évêques & toutes les personnes de marque qui se trouvèrent à Madrid. L'Almirante de Castille, le duc d'Albe, le duc d'Escalone, le marquis de Dénia pour la noblesse : l'archevêque de Grenade président du conseil, les évêques de Burgos, de Siguença, d'Avila & quelques autres pour le Clergé, assistèrent à cette assemblée. Le Cardinal ayant exposé nettement les ordres qu'il avoit reçus de la cour de Bruxelles, les seigneurs se regardèrent les uns les autres; & après avoir considéré l'importance de l'affaire, ils prièrent le docteur Carvajal, qui savoit parfaitement les lois & les coutumes du royaume, & qui étoit chargé des causes du palais & de la chambre royale, de leur dire son sentiment.

Sandov. hist. del Imperad. Carlos V. l. 2. sess. 7.

Cet homme prit la parole, & leur représenta qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée, qui par son jugement & par son choix, ne conseillât au Prince de ne pas prendre encore le nom de Roi, & de rendre le respect à la Reine comme les lois humaines & divines l'ordonnent; mais que l'ayant pris après les remontrances que le conseil lui avoit faites, il falloit y chercher de la raison & de la justice; que l'affaire étoit présentement en un état qu'on ne pouvoit plus la réparer sans offenser le Prince, & peut-être sans troubler l'Espagne; qu'on savoit assez que l'Archiduc avoit l'esprit doux & entièrement éloigné de toute espèce de violence & de tyrannie; mais que l'infirmité de la Reine étant connue de tout le monde, le Pape & l'Empereur l'avoient engagé pour le bien public à se déclarer pour Roi, sans qu'il eût pu résister à leurs conseils & à leurs prières; & qu'après tout, la chose n'étoit ni si malhonnête, ni si extraordinaire qu'on pensoit. Que quand la Reine auroit par la volonté du ciel tout l'usage de son esprit, la monarchie étoit devenue si grande, qu'on pourroit douter désormais, si une femme, quelque capable qu'elle fût, auroit la force de la gouverner; qu'il ne falloit donc pas hésiter dans l'indisposition où elle étoit, de lui nommer son fils pour associé; que le conseil d'état régloit toutes choses sans en donner part à cette Princesse, & qu'il n'étoit pas juste que Charles lui fût soumis, & se contentât du seul nom de Prince; qu'on avouoit que la souveraineté lui appartenoit, & qu'on ne lui refusoit que le nom de Souverain, mais que sans ce nom il ne pouvoit

rien entreprendre d'utile pour sa gloire, ou pour la grandeur du royaume, dont il seroit regardé comme héritier & non pas comme possesseur; qu'on lui obéiroit plus négligemment; que les peuples auroient moins de respect pour sa personne; que les moindres Souverains avec qui il auroit à traiter, le croiroient leur inférieur, & qu'enfin il étoit à craindre que par un scrupule que quelques-uns faisoient à contre-temps, on ne désobligeât le Prince, & l'on n'affoiblît le gouvernement. AN. 1516

Après avoir rapporté ces raisons, il fit voir que ce n'étoit plus une prétention nouvelle, & qu'il y en avoit eu plusieurs exemples dans le cours de la monarchie, sans en aller chercher dans les histoires étrangères; que durant l'empire des Goths le roi Cisdavinde, après avoir gouverné sagement l'Espagne, fait tenir le septième concile de Tolède, envoyé une ambassade solennelle au Pape, & rempli tous les devoirs d'un roi pieux & politique, avoit enfin, quatre ans avant sa mort, associé son fils à la qualité & à la puissance royale; que depuis la trahison du comte Julien, & l'invasion des Maures, Veremond ayant été élu roi vers l'an 783, avoit fait régner avec lui Alphonse surnommé le Chaste, son cousin, & qu'ils avoient passé quatre ans dans une grande concorde, pour ainsi dire, sur le même trône; que cet Alphonse avoit fait la même grâce au fils de Veremond. Mais parce que ces règnes étoient anciens & peu connus, il alléguoit que dans les derniers, Alfonse fils de Raymond comte de Toulouse, avoit régné avec sa mère Urraca, qui n'étoit pas capable de gouverner elle-même, & que Ferdinand qui recouvra Séville sur les Maures, & qui par ses actions & par ses vertus a mérité d'être mis au nombre des saints, ayant été élu Roi de Leon après la mort de son père, avoit gouverné avec sa mère le royaume de Castille dont elle étoit Souveraine, avec la même autorité & les mêmes titres qu'elle, quoique ce fût une Princesse très-sage.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2.

Il finit son discours en exhortant l'assemblée à se faire un mérite auprès de l'Archiduc, d'un consentement dont il pourroit bien se passer; & leur remontrant que ce Prince ne quitteroit pas un titre qu'il avoit pris; qu'il ne l'avoit pas fait sans y avoir bien pensé; que quand même il voudroit changer d'avis, il faudroit l'en détourner, de peur qu'on

AN. 1516 ne l'accusât de légéreté & d'inconstance. *Enfin*, dit-il, *Charles ne demande pas notre conseil, il ne fait que nous dire ses raisons, & nous déclare qu'il nous écrit sur ce sujet, afin qu'après avoir su ce qu'il a fait, nous nous en réjouissions pour lui & pour nous.* A ces mots il produisit les lettres du Prince, & les lut.

Toute l'assemblée fut touchée de ce discours ; & comme on vint aux opinions ; Ximenès, le conseil d'état, les évêques qui étoient présens, & même quelques-uns des seigneurs furent de l'avis de Carvajal. Mais l'Almirante de Castille & le duc d'Albe, qui étoient à leur tête, & qui avoient leurs vues & leurs intérêts particuliers, protestèrent hautement qu'ils avoient juré fidélité à la reine Jeanne comme à leur Souveraine ; & qu'ils ne violeroient pas leur serment en reconnoissant un autre Roi qu'elle ; que les exemples qu'on avoit allégués ne concluoient rien ; que c'étoient ou des usurpateurs qui avoient remis sur le trône les successeurs légitimes, ou des Rois foibles qu'on avoit forcé de partager l'autorité ; que l'Archiduc s'étoit un peu trop avancé pour un Prince qui avoit déjà la réputation d'être sage ; que c'étoit une étrange chose que de commencer à régner par l'infraction des lois & des ordonnances du royaume, que les autres jurent solennellement d'observer ; qu'il se contentât comme Ferdinand, de porter le nom d'administrateur de ses états du vivant de la Reine sa mère : & qu'il eût ou plus de pitié de son infirmité, ou plus d'espérance de sa guérison.

La plupart de ceux que les raisonnemens de Carvajal avoient ébranlés, se tournèrent du côté du duc d'Albe, louèrent la modération du feu Roi, & désapprouvèrent le procédé de l'Archiduc. On espéroit que le duc d'Escalone, qui avoit été ennemi déclaré de Ferdinand, prendroit le parti de Charles ; mais lorsqu'on le pria de dire son sentiment, il répondit froidement : *Puisque le Prince*, à ce que vous dites, *ne me demande pas conseil, je ne suis pas d'avis de lui en donner.* Sur cela il s'éleva un bruit dans l'assemblée qui fit juger que le parti des seigneurs prévaudroit, ou qu'on se sépareroit sans rien conclure ; ce qui auroit donné lieu à des cabales qu'il falloit prévenir.

Alors le Cardinal d'un air sévère & indigné, imposa silence, & haussant la voix : *Il ne s'agit pas ici*, leur dit-il,

de dire vos avis, mais de montrer votre soumission. Le Roi n'a pas besoin du suffrage de ses sujets. Je vous avois assemblé pour vous donner lieu de mériter ses bonnes grâces; mais puisque vous ne savez pas obliger vôtre maître, & que sous ombre de quelques lois grossières & arbitraires, vous prenez pour une servitude & une déférence nécessaire, l'honnêteté qu'il vous fait, il sera proclamé Roi aujourd'hui dans Madrid, & les autres villes suivront cet exemple. Il ajouta avec beaucoup de gravité : *On n'a guères envie d'obéir à celui à qui on veut ôter le nom de Roi.* Cela dit, il commanda à D. Pedro Conrea gouverneur de Madrid, qui étoit présent, d'aller faire proclamer dans toutes les formes Charles d'Autriche roi de Castille & d'Aragon, conjointement avec la reine Jeanne sa mère. Il se leva aussitôt, & rompit l'assemblée, sans que personne osât lui contredire. AN. 1516

Peu de temps après, le gouverneur suivi des hérauts & de la milice, avec les enseignes déployées, fit sa proclamation au bruit des trompettes & des acclamations du peuple, premièrement dans le palais, puis dans tous les carrefours de la ville : & les seigneurs mêmes étonnés d'un coup si hardi, assistèrent malgré eux à cette cérémonie. Le lendemain le Cardinal envoya ordre à Valladolid, à Grenade & à toutes les autres villes de Castille de faire même. Les lettres portoient : *Que le Prince, pour des raisons très-convenables, dont il avoit fait part au conseil d'état, avoit trouvé bon de prendre le nom de Roi, du vivant même de la Reine sa mère en prenant possession du royaume; qu'il s'y trouvoit engagé par les sollicitations du Pape & de l'Empereur son ayeul, & qu'il n'avoit en cela d'autre dessein que de procurer le bien public, & de soulager cette Princesse infirme, d'une partie du fardeau dont elle étoit chargée; qu'ils eussent donc à le reconnoître pour Roi & à faire des réjouissances publiques, après avoir invoqué le Saint-Esprit, & imploré le secours de S. Jacques, protecteur d'Espagne; qu'à l'avenir on mît son nom au commencement de tous les actes publics, ensuite de celui de la Reine, à laquelle il falloit rendre les premiers honneurs.* Il n'y eut aucune ville qui ne fit son devoir, & qui n'exécutât ponctuellement ces ordres.

Sandov. Hist. de Carlos V. §. 8.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Pendant que cette affaire se terminoit à Madrid, on eut avis que D. Pedro Giron, fils aîné du comte de Vrena, s'étant jeté avec des troupes dans la duché de Medina Si-

Petr. Martyr. lib. 29. epist. 568.

AN.1516 donia, avoit aſſiégé San-Lucar, ville conſidérable ſur la côte d'Andalouſie, eſpérant qu'après s'être rendu maître de cette place, il viendroit aiſément à bout des autres. Le ſujet de la querelle étoit fondé ſur des intérêts de famille. D. Juan de Guſman, duc de Medina Sidonia, épouſa la fille aînée du duc de Bejar; il en eut deux enfans, un fils nommé Henri & une fille nommée Mencia, & demeura veuf après trois ans de mariage. Il devint amoureux peu de temps après de la ſeconde fille de ce même Duc, & ayant obtenu une diſpenſe de Rome à force d'argent, il épouſa ſa belle-ſœur en ſecondes noces, & il eut d'elle Alvare de Guſman, qui par la mort d'Henri, fils du premier lit, fut regardé comme héritier de tout le bien de la maiſon, & ſi conſidéré par ſon mérite, que le roi Ferdinand le choiſit entre les ſeigneurs de ſa cour pour lui donner en mariage * Anne d'Aragon ſa petite fille. D. Pedro Giron de ſon côté ayant épouſé Mencia, fille du premier lit du duc de Medina Sidonia, prétendit à la ſucceſſion, & proteſta que tous les biens appartenoient à ſa femme; qu'Alvare étoit né d'un mariage inceſtueux, & par conſéquent illégitime; que toutes les lois humaines & divines défendoient d'épouſer les deux ſœurs, & qu'on ne le permettoit que pour le bien général des royaumes, ou pour les intérêts des Rois dans les néceſſités preſſantes. Mais il eut beau proteſter, on montroit la diſpenſe de Rome en bonne forme, & le Roi intervenoit au procès & appuyoit un mariage, auquel lui & la reine Iſabelle avoient aſſiſté & avoient ſigné.

* Fille de D. Alonſe d'Aragon Archevêque de Saragoſſe.

Après la mort du Roi Catholique, Pedro Giron crut que rien ne l'empêchoit plus de pourſuivre ſes droits, & réſolut de prendre par force ce qu'il n'avoit pu obtenir par juſtice. Il trouva de l'argent, il eut des amis, il leva des troupes & mit le ſiége devant San-Lucar, dans la vue de pouſſer ſes affaires bien loin, s'il avoit une fois cette place, à cauſe de la commodité de ſon port. La ville appartenoit en propre aux ducs de Medina Sidonia; c'étoit à eux à y tenir une garniſon, les Rois ſe contentoient d'en mettre dans la citadelle ſelon la coutume, pour la ſureté de la côte. Il crut qu'il pourroit ſurprendre la place, mais le duc d'Arcos s'étoit jeté dedans avec un grand renfort pour la défendre. Il eſſaya de corrompre Gomez de Solis, chevalier

Sandov. Hiſt. de Carlos V. §. 3.

de l'ordre de saint Jacques, qui commandoit dans la citadelle ; mais il trouva plus de fidélité qu'il ne pensoit. Il fallut faire un siége dans les formes, & par conséquent hasarder le succès de son entreprise. AN. 1516

Ximenès eut bientôt avis de ce qui se passoit. Il écrivit sur le champ aux magistrats de Séville & de Cordoue, à cause du voisinage, de donner tout le secours qu'ils pourroient aux assiégés. Après cela il envoya ordre au capitaine Fonseca de ramasser les vieilles troupes dans leurs quartiers, & de marcher en diligence contre D. Pedro, & dépêcha en même-temps un des commissaires criminels, pour faire punir par les voies ordinaires de la justice tous ceux qui résisteroient à ses ordres. Aux approches de cette armée, la terreur se répandit parmi les assiégeans : ils savoient la sévérité inexorable du Cardinal, & ils prévoyoient deux malheurs presque inévitables, ou d'être défaits par les troupes de Fonseca, ou d'être mis entre les mains des officiers de la justice. Les soldats de D. Pedro l'abandonnèrent, & ses amis le prièrent de les congédier & de se mettre à couvert lui-même de l'orage qui le menaçoit, ce qu'il fit en demeurant caché dans la maison d'un paysan, jusqu'à ce qu'on eût obtenu sa grâce de Ximenès. *Petr. Martyr. ibid.*

Ce jeune seigneur demeura quelques-temps en repos, mais voyant la plupart des grands aigris par la hauteur avec laquelle on les avoit traités dans l'assemblée de Madrid, appuyé du connétable de Castille son oncle, il résolut de braver le Cardinal, & de former de tous les mécontens une ligue capable de s'opposer à sa puissance. Comme il alloit & venoit assez ouvertement pour solliciter ses parens & ses amis, il passa par Madrid & y demeura plusieurs jours, s'imaginant que le Cardinal lui ordonneroit ou de le venir voir, ce qu'il auroit le plaisir de refuser, ou de sortir de la ville, ce qui lui donneroit lieu de se plaindre. Ximenès, quoiqu'informé de toutes ses démarches, fit semblant d'ignorer son arrivée ou de ne pas s'en mettre en peine, & jugea qu'il ne pouvoit mieux le punir qu'en le méprisant. D. Pedro qui avoit cru que le Régent jaloux de l'honneur de sa dignité s'emporteroit en plaintes & en reproches contre lui, piqué de ne pouvoir le fâcher lui fit dire : *Qu'il étoit arrivé à Madrid pour y voir seulement ses amis & s'en retourner*. A quoi le Cardinal ne répondit autre chose sinon : *Il*

AN. 1516 *est le bien venu, & s'il s'en retourne je lui souhaite un bon voyage.* Giron se retira plus irrité de cette indifférence qu'il ne l'auroit été de sa colère. Ses amis voulurent lui donner de bons conseils, & lui demandèrent *ce qu'il prétendoit faire? s'il avoit de l'argent, s'il avoit des troupes? s'il pouvoit entretenir une armée à ses dépens?* Mais il persista dans sa haine, & se rendit chez le connétable.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Là, se fit le plan de la ligue à laquelle il n'étoit pas probable que Ximenès pût résister. Tous ceux qui pour des raisons particulières avoient intérêt de le perdre s'unirent ensemble. Le connétable levoit de certains droits sur la côte d'Andalousie qui appartenoient originairement aux rois de Castille, & le bruit courut que le Cardinal alloit réunir au trésor royal tous ces revenus aliénés ou usurpés sans aucun titre légitime. Le comte de Bénévent faisoit bâtir un fort sur le territoire de Cigalez, pour se rendre maître de toute cette contrée, & Ximenès lui avoit fait défense de l'achever. Le duc d'Albuquerque & le duc de Medina-Celi, avoient des rentes sur le domaine du Roi & appréhendoient de les perdre. L'évêque de Siguença Portuguais, craignoit que Ximenès ne remît le cardinal Carvajal dans cet évêché dont il avoit été dépouillé; ou qu'il ne le dépossédât en vertu d'une loi de Castille, qui portoit que les bénéfices de ce royaume, ne pouvoient être tenus par des étrangers. Ils étoient tous intéressés à faire repentir le Cardinal de les avoir désobligés, & à l'empêcher de leur pouvoir nuire.

Il ne restoit plus qu'à gagner le duc de l'Infantade, qui par son crédit & par l'aversion qu'il avoit pour ce Prélat, pouvoit être le chef de ce parti. Ils allèrent à Guadalajara, parce qu'il leur avoit paru trop retenu dans la réponse qu'il avoit faite à leurs lettres. Ils se plaignirent à lui de la témérité & de l'arrogance de Ximenès, & lui dirent que le royaume étoit perdu, s'il demeuroit plus long-temps en la puissance d'un homme qui n'avoit ni respect pour les lois, ni considération pour la noblesse; qu'il n'étoit pas content de les avoir méprisés, qu'il vouloit encore les ruiner & les appauvrir pour les rendre plus dépendans; que ceux qui avoient délivré l'Espagne de la servitude des Maures, alloient devenir les esclaves d'un moine, que la fortune avoit élevé, & qui se maintenoit par une autorité sans règle & sans mesure. Qu'ils avoient assez souffert de Ferdinand

durant

durant sa vie, sans déférer encore à ses volontés après sa mort; qu'enfin il n'étoit pas séant aux grands d'Espagne d'obéir à une personne qui n'avoit ni les qualités requises, ni les pouvoirs nécessaires pour les gouverner.

Le duc de l'Infantade les écouta paisiblement & leur répondit, qu'il avoit autant de sujet qu'un autre de se plaindre du Cardinal : qu'il n'avoit pas oublié le mariage de sa nièce rompu mal à propos, & l'alliance faite avec le comte de Corunna son parent, mais son ennemi; qu'il se voyoit même en danger de perdre une partie de son patrimoine, pour ne dire rien de pis; mais que ce n'étoient-là que des intérêts particuliers; qu'au reste il ne pouvoit se résoudre à rien entreprendre; qu'ayant ses terres dans le voisinage de Tolède, il connoissoit mieux qu'eux l'esprit & l'humeur de l'Archevêque. Il leur représentoit, *Que c'étoit un homme de résolution & d'expérience, qu'il ne seroit pas aisé d'abattre ou de supplanter, qui ne donnoit rien au crédit & à la faveur, & qui ne s'étonnoit ni des difficultés ni des menaces; qu'il avoit lui seul plus d'argent comptant qu'ils n'en avoient tous ensemble; que jamais ministre ne s'étoit mieux servi de l'autorité & de la justice; que le Roi & le peuple étoient pour lui; qu'il méditoit toujours quelque grand dessein, prenant des mesures justes pour y réussir, & qu'il avoit eu l'adresse de se lier tellement avec l'état, qu'on ne pouvoit plus choquer l'un sans l'autre; que s'ils trouvoient quelque moyen de le déposer avec quelque apparence de raison & sans violence, il se mettroit à leur tête & les assisteroit de toutes ses forces.* Ces remontrances modérèrent un peu l'emportement des seigneurs. Ils pensèrent à des expédiens plus doux, & s'arrêtèrent enfin à députer D. Alvare Gomez, homme sage, & qui parloit bien, vers le Roi Catholique, pour se plaindre à Sa Majesté de la conduite de Ximenès, & pour demander en leur nom un autre Régent.

Cependant le duc de l'Infantade faisoit une dépense excessive, & donnoit à ses hôtes toute sorte de divertissemens & de spectacles, avec cette magnificence qui a été de tout temps comme naturelle à la maison de Mendoza. Le Cardinal recevoit des avis de tous côtés de cette assemblée, & des complots qu'on y faisoit; & comme quelques-uns de ses amis en paroissoient effrayés, il leur dit en souriant : *Que c'étoient des terreurs paniques; qu'il falloit laisser*

An. 1516 *à ces gens-là du moins la consolation de s'entretenir de leurs chagrins, & que les folles dépenses qu'ils faisoient les rendoient de plus en plus incapables de lui nuire.* Néanmoins, comme il s'agissoit du repos public, il leur fit dire par des gens sages que cette entrevue duroit un peu trop, qu'il leur conseilloit de se séparer & de finir toutes ces cabales; que pour son particulier, s'ils continuoient, il sauroit bien les écarter & les mettre à la raison, sans employer ni les troupes ni l'argent du Roi : mais qu'ils fissent réflexion à quoi ils s'exposoient; ces sortes d'assemblées étant défendues par les ordonnances. Sur cet avis ils se retirèrent de peur de devenir suspects au Roi, avant qu'on lui eût présenté leur requête. Peu de temps après ils tâchèrent tous de se remettre dans les bonnes grâces du Cardinal. Le duc de l'Infantade lui écrivit des lettres très-respectueuses, le connétable de Castille lui envoya deux de ses amis, & s'excusa sur sa mauvaise santé de n'avoir pu y aller lui-même.

Ces seigneurs encore assemblés députèrent à Ximenès trois des plus qualifiés d'entr'eux, pour lui demander qu'il montrât le pouvoir en vertu duquel il gouvernoit si absolument. Il ne pouvoit alléguer que la nomination de Ferdinand, à laquelle ils ne déféroient pas beaucoup, & la lettre que l'archiduc Charles lui avoit écrite, qu'ils regardoient plutôt comme un compliment, que comme une institution de pouvoir & d'autorité. Elle étoit conçue en ces termes :

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN JESUS-CHRIST, CARDINAL D'ESPAGNE, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, PRIMAT DES ESPAGNES, GRAND CHANCELIER DE CASTILLE, NOTRE TRÈS-HONORÉ ET TRÈS-CHER AMI.

RÉVÉRENDISSIME Seigneur, Nous avons appris la mort de très-haut & très-puissant prince, le Roi Catholique, mon seigneur, que Dieu veuille avoir reçu dans sa gloire. Nous en avons une très-grande douleur, tant à cause de la religion Chrétienne, qui perd en sa personne royale un illustre défenseur, qu'à cause de nos royaumes, qui ont perdu un bon administrateur & un bon Roi. A notre égard, cette perte nous est encore très-sensible, puisque nous connoissons le fruit & les avantages que nous pouvions retirer de son amitié, de ses conseils & de son

expérience. Mais il a plu à Dieu d'en disposer ainsi, il faut se soumettre à ses ordres, & se conformer à ses volontés. Nous avons remarqué sur-tout, dans la disposition de son testament, ses bonnes & saintes intentions, qui nous font croire que Dieu lui aura fait miséricorde; ce qui nous est d'une grande consolation. L'article que nous avons trouvé le plus louable, est celui par lequel il recommande à votre Personne révérendissime, le gouvernement & l'administration de la justice pendant notre absence. C'est la meilleure œuvre qu'il pût faire, puisque par-là il procure la paix, & la sureté à nos états. AN. 1516.

En vérité, révérendissime Seigneur, quand il ne l'auroit pas ordonné ainsi, connoissant, comme nous faisons par nous-même, & par les relations que plusieurs personnes dignes de foi nous en ont faites, votre intégrité, votre capacité & votre zèle pour le service de Dieu, & pour le nôtre, nous ne pouvions choisir, ni prier pour cet emploi d'autre personne que vous, pour la décharge de notre conscience, & pour le bien de nos royaumes. C'est pour cela que nous écrivons à plusieurs prélats, à plusieurs seigneurs, & à nos principales villes, les priant, ou leur enjoignant à tous d'assister votre révérendissime Personne, de vous obéir & de faire qu'on vous obéisse, & d'exécuter vos ordres, & ceux du conseil royal. Nous vous demandons très-affectueusement que vous vous appliquiez à l'administration de la justice, à l'établissement de la paix entre nos sujets, en attendant que nous puissions aller nous-mêmes les visiter, les consoler & les gouverner, ce qui sera, s'il plaît à Dieu, en très-peu de temps.

Nous vous prions de nous écrire continuellement, & de nous informer de tout ce qui se passera, en nous donnant vos avis & vos conseils, que nous recevrons de vous comme d'un père, tant par la reconnoissance que nous conservons des services que vous avez rendus au roi Philippe notre très-honoré seigneur & père, lorsqu'il fut dans la Castille, que par l'amitié cordiale que nous vous portons, & par la confiance que nous avons en votre bonté...... Très-révérend père en Jesus-Christ, Cardinal d'Espagne, notre cher ami, Dieu vous ait en tout temps en sa sainte garde. A Bruxelles le 14 Février 1516.

MOI LE PRINCE.

Les seigneurs croyoient que cette lettre ne lui donnoit pas un droit suffisant, & soutenoient de plus, que Ferdinand n'avoit pu substituer un Régent dans ses états, puis-

AN. 1516 qu'il n'étoit que Régent lui-même. C'étoit dans cette vue qu'ils vouloient faire expliquer le Cardinal. Encore que ce Prélat fût choqué de cette demande, il leur répondit sans s'émouvoir, qu'ils revinssent le lendemain. Lorsqu'ils furent revenus, il les mena dans une tour du château où étoit l'argent du Roi & le sien, & leur fit voir par la fenêtre, deux mille hommes qu'il tenoit aux environs de Madrid, rangés en bataille, avec de grosses pièces d'artillerie qu'il fit tirer en leur présence : *Voilà*, leur dit il, *les pouvoirs que le Roi Catholique m'a donnés, avec lesquels je gouverne en Espagne, & j'y gouvernerai jusqu'à ce que le Prince notre maître y vienne lui-même.* Ces particularités ne se trouvant point dans les relations que le Cardinal écrivoit aux Pays-Bas, les historiens les plus judicieux ont cru que c'étoit une tradition, & une opinion vulgaire prise sur l'exemple de Scipion, & accommodée au caractère de ce Ministre. Il est constant néanmoins, qu'il dépêcha coup sur coup des courriers au Roi Catholique, pour le prier de lui envoyer un pouvoir plus ample, s'il vouloit maintenir le royaume en paix, & les grands d'Espagne dans le devoir. Le conseil d'état avoit mandé à peu-près la même chose ; mais soit qu'on crût qu'il sauroit bien étendre les droits de sa régence selon les besoins, soit qu'on fût bien aise de le commettre avec la noblesse, pour donner comme un contre-poids à son autorité, & le tenir dans une plus grande dépendance de la cour de Flandres ; on n'écouta pas les plaintes qu'on fit contre lui, mais aussi on ne lui accorda pas ce pouvoir sans restriction.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2 §. 3.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Lorsqu'il se vit ainsi exposé à la rebellion des grands du royaume, il chercha les moyens de se soutenir par lui-même, & de se garantir de leurs insultes. Quoiqu'il eût toujours suivi fort austèrement les règles de sa profession, il n'avoit pas laissé de s'instruire de tout ce qui regarde l'art militaire. C'étoit un esprit universel, qui savoit profiter de tout. Dans les entretiens familiers qu'il eut avec les officiers d'armée, avec le Grand-Capitaine, & avec Ferdinand même, il s'informoit des moyens de contenir les peuples dans l'obéissance, de lever des soldats, de les aguerrir, de les entretenir dans le service, de la manière de camper, d'attaquer & de prendre des places. La guerre d'Afrique l'avoit fortifié dans ces connoissances, & l'avoit obligé d'en-

trer dans tout le détail de la conduite & de la ſubſiſtance d'une armée. Il s'étoit imaginé pluſieurs fois que les levées de gens de guerre, comme elles ſe font ordinairement, étoient plutôt pernicieuſes qu'utiles au public; parce que ce ſont la plupart gens vagabonds & inconnus, qui vivent ſans ordre & ſans honneur, qui pillent & ravagent les villages & la campagne, & qui déſolent les peuples, & commettent mille crimes, qu'il eſt difficile d'empêcher & même de punir; que ſi l'on enrôloit dans chaque ville un certain nombre d'habitans, qui fuſſent toujours prêts à marcher au ſecours de l'état, tous ces déſordres ceſſeroient; que des bourgeois, qui avoient quelque éducation, ſeroient plus humains & plus modérés, parce qu'ayant du bien à perdre, ils ne prendroient pas celui des pauvres, & que craignant pour leurs femmes, pour leurs enfans & pour leurs maiſons, ils n'oſeroient rien attenter, & vivroient avec retenue. Il ſongea que cette inſtitution ne ſeroit pas déſagréable aux villes, qu'elle ne coûteroit que des privilèges, des immunités, & quelques titres d'honneur, & qu'il trouveroit par-là une armée toujours ſur pied, & prête à marcher en quelque lieu qu'il allât.

AN. 1516

Eug. de Roblès vid. del Card. Ximen. c. 18.

Mais comme c'étoit un établiſſement nouveau, dont les grands d'Eſpagne comprendroient bien la conſéquence, il envoya D. Lopès Ayala à la cour pour avoir l'agrément du Roi Catholique. Il l'attendit quelque temps; mais comme les Flamands traînoient leur délibération en longueur, il communiqua ſon deſſein au conſeil d'Eſpagne, & conſulta des officiers conſommés dans l'art de la guerre. Après quoi il fit publier un édit dans toutes les villes de Caſtille, portant; Qu'il accorderoit à tous les bourgeois qui voudroient s'enrôler au ſervice de l'état, pluſieurs privilèges; que ce ſeroient les troupes du bien public, qui prendroient les armes dans les beſoins, & qui feroient l'exercice toutes les fêtes & les dimanches après l'office divin, à la vue du peuple; qu'il leur donneroit des officiers, des trompettes & des tambours entretenus; que pour les ſoldats, ils ſeroient exempts de tous ſubſides, de logemens de la cour, de paſſage de gens de guerre & de toutes autres charges, & récompenſés enſuite à proportion de leurs ſervices. Cet édit fut reçu avec l'approbation univerſelle des peuples, qui ſans ſortir de leurs maiſons, eſpéroient ſe faire conſidérer & ſe

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6. Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 8.

AN. 1516 faire craindre, & même s'élever par la voie des armes, au-dessus de leur condition & de leur naissance. Il eut bientôt plus de trente mille bourgeois enrôlés, qui s'exerçoient dans les plaines hors des villes, à toutes sortes de jeux militaires; ce qui donnoit de la joie & de l'émulation à la jeunesse & la retiroit de l'oisiveté.

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. ibid.

Quoique cette milice se levât sous prétexte de repousser les ennemis du dehors, la noblesse jugea bien que c'étoit contre elle, & s'y opposa par toutes les voies imaginables. Il s'élevoit des gens obscurs qui disoient hautement: *Quelle espèce d'armée est ceci? quelle nouvelle invention de lever des troupes? Le Cardinal s'ennuie-t-il de nous voir en paix? Depuis sa conquête d'Afrique, ne peut-il se passer de faire la guerre? il ne manquoit, à la gloire de sa régence, que d'armer les roturiers contre la noblesse.* Ils ajoutoient que cette milice se tourneroit un jour contre lui; Que les villes d'Espagne polies & civilisées tomberoient dans une grossièreté militaire; que les artisans alloient quitter leurs métiers, & faire les gentilshommes, & que les arts & le commerce finissant, le royaume se perdroit infailliblement. On écrivit les mêmes choses en Flandres.

La Castille est divisée par des montagnes qui la séparent en deux parties. Celle de de-çà les monts, dont Ximenès étoit le maître, fut entièrement pour lui, & celle de de-là, où les seigneurs étoient plus puissans, refusa de recevoir l'édit, & chassa les commissaires qui venoient pour l'exécuter. L'archevêque de Grenade, président du conseil royal, avoit secrètement exhorté les députés de Valladolid, de tenir ferme, & de s'opposer aux fantaisies de Ximenès. L'Almirante de Castille, de qui dépendoit cette ville, partit de Madrid pour favoriser la révolte. Osorio Evêque d'Astorga, précepteur de l'Infant, qui avoit des terres aux environs, y alla sous prétexte de faire quelque acquisition; & par leurs intrigues les villes de Burgos, de Leon, de Medina *del campo*, & plusieurs autres, se joignirent à Valladolid. Ximenès ne crut pas qu'il fallût user de rigueur, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour. Il manda à ces villes confédérées, qu'elles avoient tort de s'opposer à un établissement, non-seulement utile, mais encore nécessaire dans les conjonctures présentes; que si elles avoient des exemptions particulières, elles pouvoient les produire;

Petr. Martyr. lib. 29. epist. 576. Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 18.

que pour lui il ne vouloit rien faire par violence, & qu'il auroit égard à leurs priviléges. Elles firent réponse, par la persuasion des seigneurs, qu'elles n'avoient rien à démêler avec lui, & qu'elles étoient résolues de conserver leur liberté contre sa tyrannie, jusqu'à ce que le Roi vînt en Espagne. AN. 1516

On ne lui faisoit pas impunément de pareilles réponses. Il ne se pressa pourtant pas de châtier ceux qui avoient osé lui faire celle-ci. Il se contenta de faire avancer de ce côté-là huit cents chevaux, sous prétexte qu'ils ne pouvoient plus subsister dans la Navarre, à cause du dégât que les François y avoient fait. Il écrivit au même temps à Lopès Ayala de lui envoyer au plutôt l'agrément du Roi Catholique, & d'y faire insérer une injonction expresse aux villes rebelles de lui obéir, sinon qu'il seroit obligé, après avoir perdu son crédit, d'abandonner la régence. Et parce que les mécontens avoient écrit au Roi & à Chièvre son premier ministre, que cette sorte de milice étoit nouvelle, & introduiroit infailliblement la licence dans le royaume, il fit voir que depuis le règne des Goths jusqu'à celui de Henri IV, frère d'Isabelle son ayeule, les Rois avoient entretenu pour leur garde deux mille chevaux de ces milices roturières, & qu'Henri n'étoit tombé dans les malheurs qui lui arrivèrent, que pour les avoir cassées à contre-temps, par les perfides conseils de la noblesse; & qu'enfin rien n'étoit plus utile pour maintenir les lois, pour faire respecter les magistrats, & pour conserver la grandeur & l'autorité royale. Il dépêcha donc un courrier au Roi, pour le prier de ne pas écouter les calomnies de ces esprits brouillons, de se fier à lui après tant de preuves qu'il croyoit lui avoir données de sa fidélité & de son zèle, d'écrire des réprimandes sévères aux villes rebelles, parce qu'il n'y a si petite désobéissance dans les sujets qui ne soit punissable, tant pour l'équité que pour l'exemple, & de lui envoyer quantité de mousquets & de cuirasses de Flandres, parce que depuis la guerre de Grenade & d'Afrique, l'Espagne se trouvant en paix, n'avoit presque plus de bonnes armes. Du reste, il assura que son dessein étoit de n'enrôler que de bons bourgeois, & qu'ainsi les laboureurs, ni les petits artisans ne seroient point détournés de leur travail, & qu'il feroit en sorte que le commerce ne souffriroit aucun préjudice.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6

AN. 1516 Le conseil des Pays-Bas, après avoir long-temps délibéré sur cette affaire, se rendit enfin aux raisons du Cardinal. On loua sa prudence ; on confirma les milices, on écrivit aux magistrats d'y tenir la main, & l'on déclara criminels de lèze-majesté tous ceux qui s'y opposeroient directement ou indirectement, de quelque rang & de quelque condition qu'ils fussent. Ximenès se voyant ainsi soutenu, au lieu d'augmenter sa fierté, la diminua, & se contenta d'être le maître. Les députés des villes vinrent la corde au col lui demander grâce, & il la leur accorda. Le Connétable & quelques autres, voulurent rentrer dans sa bienveillance, & il les reçut, & les embrassa. Pour les empêcher pourtant de rien attenter à l'avenir contre l'ordre & l'entretien de cette milice, il créa dans chaque ville de leur dépendance, quatre inspecteurs, pour l'avertir de tout ce qui se passeroit au préjudice de ce nouvel établissement.

En ce même-temps, le fameux corsaire Barberousse, ayant fait des courses sur les côtes de Grenade, & enlevé beaucoup de chrétiens, le Cardinal en eut du chagrin : il tira de toutes ces régions maritimes, des contributions volontaires, fit faire des arsenaux, & nettoyer les ports qu'on avoit négligés depuis long-temps ; & pour tenir en crainte les pirates, il commanda qu'on armât vingt nouvelles galères pour renforcer la flotte, & les fit mettre en mer si à propos, qu'ayant rencontré cinq galères Turques auprès d'Alicant, elles en coulèrent deux à fond, & menèrent les autres au port comme en triomphe. Le pape Leon X, & la plupart des cardinaux lui écrivirent pour se réjouir avec lui de cette victoire, & de tous les grands succès de sa régence.

Ces occupations qu'il avoit en Espagne ne l'empêchèrent pas de songer au repos, & sur-tout au salut des peuples du nouveau monde qui en relevoient. D. Diégo Colomb, amiral de l'Ocean, avoit été rappelé l'année d'auparavant, de ces îles que son père Christophle Colomb avoit découvertes, à cause des plaintes qu'on avoit faites de lui. Il étoit venu à la cour de Ferdinand pour se justifier & rendre compte de sa conduite, & ce Prince étant mort, il attendoit à Madrid les ordres du Cardinal, à qui l'administration de l'état étoit échue. Ce Prélat étant importuné des requêtes de l'Amiral & des insulaires, crut qu'il seroit diffi-

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

cile de terminer les différents dont on ne pouvoit avoir de AN.1516.
si loin une connoissance certaine, & fut d'avis d'envoyer sur les lieux des gens de bien, qui entreprissent ce voyage par un motif d'honneur & de religion, & non pas par des considérations d'intérêt. Il choisit pour cela Louis de Figueroa, Alphonse de Saint-Jean, & Bernardin Manzanedo religieux de saint Jerôme, parce qu'outre qu'ils étoient estimés pour leur piété, ils passoient pour intelligens & pour habiles dans les affaires. Dans les conférences qu'il eut avec eux, il leur représenta la grandeur & l'importance de l'affaire dont il les chargeoit, & les envoya dans l'île Espagnole, autrement l'île de Saint-Domingue, afin d'examiner les démêlés de l'Amiral & des autres officiers Espagnols, & d'observer ce qui seroit nécessaire pour la commodité & pour le bien des gens du pays. Ils avoient pouvoir, par leur commission, de régler toutes choses dans l'ordre & dans la justice, & on leur recommandoit principalement, d'abolir la tyrannie que les Espagnols exerçoient sur ces indiens, & de leur enseigner la doctrine Chrétienne dans sa pureté. Il leur donna, pour les procédures criminelles, Alphonse Suaz, homme juste & désintéressé, & fort habile jurisconsulte.

Ces commissaires s'embarquèrent à Séville & arrivèrent heureusement à l'Amérique, où ils firent plusieurs règlemens dignes de leur charité & de leur prudence. Les Espagnols s'étoient imaginés que ces insulaires leur appartenoient par droit de conquête, & les traitoient non-seulement comme des esclaves, mais encore comme des bêtes. Il n'y avoit pour eux ni protection, ni justice, ni droit de bourgeoisie ou de colonie : *Ils étoient debout, ou ils* Rom. 14.
tomboient au gré de leurs maîtres. Le Roi Catholique Ferdinand v. 4.
leur avoit d'abord nommé des patrons ou protecteurs en Espagne. On avoit ensuite jugé qu'il valoit mieux les recommander à ceux qui avoient travaillé à les conquérir, & sur ce principe, on les donnoit aux vieux soldats à proportion de leurs travaux ou de leur mérite. Ces religieux remontrèrent à leurs compatriotes que ce procédé étoit indigne des Chrétiens ; & quoiqu'ils ne pussent d'abord abolir cette servitude, ils obtinrent qu'on leur donnât des habitations, qu'on les déchargeât d'une partie de leur travail, & qu'on leur apprît en repos les divins mystères, & les règles de la religion Chrétienne. Ils servirent même, par leur

An.1516 industrie, à perfectionner l'art de faire le sucre, & tâchèrent d'adoucir le pénible ouvrage des mines que les Indiens n'avoient pas la force de supporter.

C'étoient des corps foibles que la moindre fatigue abattoit : soit que l'air & le climat les rendissent ainsi délicats, soit que ce fût l'oisiveté dans laquelle ils étoient nourris, ils succomboient sous les fardeaux qu'on leur faisoit porter, & ne vivoient que peu de jours. L'inhumanité de leurs maîtres étoit si grande, qu'ils ajoutoient le mauvais traitement au travail, & ne craignoient pas de faire mourir ces misérables, pourvu qu'ils en tirassent un peu plus de service, & qu'ils profitassent du peu de vie qu'ils leur laissoient. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est qu'ils avoient peu de soin de leur faire recevoir le baptême, & que la dureté dont ils usoient à leur égard, les éloignoit entièrement de la foi & de la religion qu'ils leur proposoient. Quelques Espagnols touchés de pitié s'adressèrent directement au roi Charles, & le supplièrent de faire passer dans ces îles quatre ou cinq cents de ces esclaves noirs, que les Portugais vendent en Espagne. C'étoient des hommes sains & robustes, accoutumés à la fatigue : on les achetoit à fort bas prix, & le conseil de Flandres se détermina aisément à les envoyer.

Ximenès ne l'eut pas plutôt appris, qu'il dépêcha un courrier au Roi, pour lui remontrer qu'il étoit juste de soulager les Indiens, mais qu'il ne falloit pas introduire les Nègres dans cette région nouvellement conquise ; qu'ils étoient propres pour la guerre ; qu'ils ne manquoient pas de courage, qu'ils avoient du moins une brutalité qui leur en servoit, & qu'ils étoient sans honneur & sans foi ; & ainsi capables de trahison & de révolte ; qu'ils corromproient les Indiens, & leur mettroient un jour les armes en main pour chasser les Espagnols de ces îles, & qu'il étoit à craindre que les esclaves enfin, ne devinssent maîtres. Le Roi, ou pour mieux dire Chièvre, qui le gouvernoit, négligea cet avis, & crut que Ximenès s'échauffoit sur cette affaire, non pas par la considération du bien public, mais par le chagrin de n'y avoir point eu de part. Quelques années après on reconnut la faute qu'on avoit faite : car ces Nègres s'étant multipliés, & ayant pris le temps de l'absence de l'Amiral, auroient infailliblement égorgé tous les Espagnols, si deux capitaines, qui se rencontrèrent par hasard avec quelques cavaliers,

n'eussent tenu ferme dans une maison de campagne, jusqu'à ce que l'Amiral fût arrivé avec l'armée. An. 1516

Pendant que le Cardinal étoit ainsi occupé aux fonctions de sa régence, Jean d'Albret songeoit aux moyens de recouvrer le royaume de Navarre. La mort de Ferdinand lui avoit paru une occasion favorable. Le roi François I lui promettoit un corps de vieilles troupes pour joindre à celles qu'il pouvoit lever. Il avoit amassé assez d'argent pour venir à bout de cette entreprise, qui, dans les apparences, ne devoit pas être de longue durée; mais ce qui lui donnoit plus de confiance, c'étoit les intelligences qu'il avoit dans le pays. Les Navarrois commençoient à s'ennuyer de la domination espagnole. Les factions qui avoient été les plus contraires à ce Prince, ne demandoient qu'à le remettre sur le trône. La noblesse, & sur-tout le connétable, lui écrivoient secrétement qu'il trouveroit au sortir des Pyrenées plus de vingt mille hommes prêts à le suivre. Cette négociation ne put se faire si sourdement que le Cardinal n'en eût des avis. La fille du duc de Najare, qui avoit épousé le connétable de ce royaume, surprit quelques lettres de son mari, & les donna à D. Fadrique d'Acunna, viceroi de Navarre, pour les envoyer au Régent, qui fut assuré par-là que la conspiration alloit éclater, & qu'il n'y avoit plus de temps à perdre. Il fit incontinent marcher vers la Navarre toutes les troupes qu'il put assembler, & fut quelque temps à nommer le général qui devoit les commander. Le viceroi ne lui paroissoit pas trop accrédité, & il étoit assez occupé à garder le dedans du royaume.

Petri Martyr. epist. 570. lib. 29.

Le duc de Najare se présentoit, & il auroit pu tirer de grandes commodités des terres qu'il possédoit sur les confins de la Navarre, pour les vivres & pour les secours. Mais le connétable de Castille s'y opposoit, parce qu'il y avoit entre eux de la mésintelligence, & qu'il craignoit qu'on ne maltraitât quelques amis qu'il protégeoit dans le pays. Le Cardinal fut bien-aise de ne point mettre à la tête des armées des gens qui pussent s'en prévaloir. Il envoya ordre à Fernand Villalva, colonel d'infanterie, dont il connoissoit la capacité & le courage, de commander les troupes, & d'aller droit aux Pyrénées pour garder le passage de Roncevaux. Il élevoit par-là un officier de mérite que son ambition &

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 15.

An. 1516 sa reconnoissance engageroient à bien servir, & que la médiocrité de sa fortune tiendroit toujours dans le respect. Le succès fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans son choix, car Jean d'Albret ayant divisé son armée, & commandé au maréchal de Navarre de passer les montagnes, pendant que lui & le cardinal de Foix feroient le siége du fort de S. Jean Pié-de-Port: Villalva, avec une diligence incroyable, gagna les défilés, & disposa si bien ses troupes, que les Navarrois donnèrent dans toutes les embuscades qu'il leur avoit dressées. Ils marchoient sans ordre & sans précaution, se confiant aux intelligences qu'ils avoient dans le pays, & s'engageoient dans les détroits des montagnes, lorsqu'ils furent tout d'un coup environnés & chargés par les Espagnols. Ils firent d'abord quelque résistance, mais comme ils se virent perdus sans ressource, ils se rendirent à discrétion. Le maréchal & son frère furent envoyés prisonniers dans le château d'Atiença, avec une partie de leur infanterie.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Petr. Martyr. epist. 570. lib. 29.

Villalva, pour achever sa victoire, alla tomber sur Jean d'Albret, & l'obligea de lever le siége du fort Saint-Jean, & de se retirer dans sa principauté de Béarn, où il mourut de chagrin, & la Reine sa femme sept mois après lui. Ximenès apprit ces nouvelles avec beaucoup de joie; il en écrivit en des termes fort obligeans à Villalva, qu'il aima & estima depuis très-particulièrement, & qu'il consulta dans toutes les rencontres, où il s'agissoit de la sureté de cette province. Cependant ayant fait réflexion que les Navarrois avoient une grande passion de rétablir leur Roi, & qu'il se formeroit tous les jours des conspirations nouvelles, si l'on n'y remédioit; il jugea qu'il falloit mettre des garnisons dans toutes les places, ce qui feroit d'une grande dépense; ou qu'il falloit démolir toutes les fortifications & les murailles des villes, pour ôter aux gens du pays le moyen de s'y retrancher, & aux François l'envie de s'en saisir. Ce dernier parti lui parut le plus convenable; & comme il étoit pressant dans ce qu'il avoit résolu, il fit ruiner incontinent toutes les places fortes de la Navarre. Celle de Marzilla fut la seule qui se sauva par la résolution d'Anne de Velasco, marquise de Falsez: car le comte d'Acunna étant venu lui ordonner, en l'absence de son mari, de rendre la place, elle fit lever le pont, & lui

fit crier par une fenêtre, qu'elle ne rendroit ce château qu'au roi Charles, de qui seul elle relevoit. AN. 1516.

Les Navarrois qui perdoient par-là toute espérance de révolte, se plaignirent de ces démolitions, & les ennemis du Cardinal en firent tant de bruit, qu'après sa mort on courut pour piller l'argent qu'il tenoit dans la tour d'Uzéda, sous prétexte que le Roi avoit dessein de s'en servir pour réparer les ruines de la Navarre. Villalva qu'on croyoit auteur de ce conseil, mourut quelque-temps après d'apoplexie, selon quelques-uns, ou de poison, selon les autres, dans son gouvernement d'Eteille. Ximenès le regretta, & donna ses charges & ses gouvernemens à son fils, écrivant au Roi Catholique, *Que c'avoit toujours été la maxime des bons Rois ses prédécesseurs, de donner aux enfans les biens des pères qui avoient servi, & sur-tout de ceux qui étoient morts dans le service, parce que c'est une espèce de justice & de reconnoissance publique que les Souverains doivent à la vertu, & que rien n'excite tant les hommes à mériter des récompenses, que l'espérance de les voir continuer après eux dans leur famille.*

On intercepta en ce même temps des lettres du roi de Portugal au roi de France, qui faisoient mention d'un mariage, & d'un traité d'alliance entre ces deux couronnes. Le gouverneur de Salses arrêta le courrier qui les portoit, & envoya promptement le paquet à Ximenès, mais il étoit alors à Alcala, où il alloit de temps en temps chercher un peu de repos & visiter ses colléges. Le paquet fut porté, en son absence, au doyen de Louvain, un peu avant le soleil couché. Ce Ministre, qui avoit part à la régence, ouvrit les lettres; & comme il s'effrayoit aisément, il fit partir sur le champ le courrier, avec ordre de faire diligence, & de les donner en main propre au Cardinal. Cet homme s'acquitta fidellement de sa commission. Il arriva après minuit à Alcala, & fit éveiller l'Archevêque, disant qu'il apportoit des nouvelles très-importantes, & qui ne souffroient point de retardement. Le Prélat, sans s'étonner, lut les lettres, & lui dit : *Retournez-vous-en, & dites au seigneur doyen qu'il dorme en repos, que j'aurai soin de tout, & que nous éviterons avec l'aide de Dieu le malheur qui nous menace.* Puis il se rendormit, n'ayant autre inquiétude que celle d'avoir été éveillé mal-à-propos. Il fit savoir à la cour de Flandres ce qui se passoit, & envoya de si bons ef- *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.*

AN. 1516 pions en Portugal, qu'il ne se fit pas une démarche dont il ne fût averti. Pour la Navarre, il en donna la vice-royauté au duc de Najare; il fit fortifier Pampelune, & obligea Ferrera, Aragonois, que le feu Roi y avoit mis pour commander, à se défaire de son gouvernement, parce qu'il étoit insupportable au peuple, tant par son humeur fière & cruelle, qu'à cause de l'inimitié naturelle qu'il y a entre ceux d'Aragon & ceux de Navarre. Il empêcha le cardinal d'Albret de rentrer dans l'évêché de cette ville, quoique le Pape & les Cardinaux l'en eussent sollicité. Ainsi, non-seulement il conserva la Navarre au Roi, mais encore il la mit en état de ne pouvoir être attaquée.

Petr. Martyr. epist. 571. lib. 29.

A peine eut-il apaisé ces mouvemens, qu'il en survint de nouveaux dans le royaume de Grenade, à l'occasion du différent de l'Almirante de Castille avec les villes maritimes, & sur-tout avec Malaga qui en étoit une des plus considérables. Le droit des amiraux avoit été de tout temps en Castille de commander les armées navales, de gouverner les côtes & de juger les gens de Marine. S'il survenoit quelque procès ou quelque querelle entre les matelots ou les passagers, ils avoient leur justice pour les régler ou pour les punir. Aussi dans tous les ports un peu fréquentés, & dans les villes de commerce comme étoient Séville & Malaga, ils avoient leurs juges, & des fourches dressées qui sont les marques d'autorité & de juridiction. C'étoient-là des prérogatives de la charge, qu'on ne pouvoit leur contester : mais il en arrivoit des inconvéniens qui renversoient l'ordre & la discipline civile; car dans ces ports où toute sorte de monde aborde, dès qu'on citoit un criminel, il appeloit au tribunal de l'amirauté, où il étoit assuré de sa grâce, s'il avoit de quoi l'acheter. Si quelqu'un des soldats qui gardoient les côtes, ou même des étrangers, étoit arrêté, il déclinoit la juridiction royale, & demandoit son renvoi devant les juges de l'Almirante. Pour remédier à ces désordres, les peuples maritimes résolurent d'abolir de leur propre autorité cette puissance. Ceux de Malaga, entr'autres, se soulevèrent & chassèrent les officiers de l'amirauté. L'Almirante se plaignit à Ximenès de la violence & de l'affront qu'on lui faisoit, & Ximenès leur en fit une sévère réprimande, & leur manda, *Qu'ils eussent à s'abstenir de ces violences, s'il leur restoit encore quelque raison; que s'ils avoient*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

reçu quelque tort de l'Almirante, on leur rendroit bonne justice; qu'ils ne craignissent point le crédit de leur adversaire; & qu'ils s'assurassent qu'ils trouveroient en lui un homme disposé à protéger les foibles contre les puissans, pourvu que ce fût dans l'ordre & dans l'équité. AN. 1516.

Cette lettre ne fit aucun effet. Ils répondirent insolemment qu'ils ne rendroient compte qu'au Roi de leurs actions; qu'ils avoient ordre de Sa Majesté de se maintenir dans leurs droits, & d'abolir ces tyrannies qu'on exerçoit sur eux, jusqu'à ce qu'elle arrivât en Espagne, & qu'elle terminât ce différent selon les lois, après avoir ouï les parties. Ils avoient en effet envoyé des députés à Bruxelles, qui leur écrivoient de la part de Chièvres, que le Roi n'entendoit pas que ses sujets fussent inquiétés, & qu'il leur donneroit satisfaction sur leurs demandes, dès qu'il seroit sur les lieux. Ils avoient même gagné par des présens quelques seigneurs de la cour, qui les excitoient à défendre leur liberté.

Il n'en fallut pas davantage pour leur inspirer la rebellion. Ximenès qui n'étoit pas d'humeur à la souffrir, écrivit à la cour de Flandres, & se plaignit qu'on lui rompoit toutes ses mesures; qu'au lieu de lui renvoyer les affaires, on les suspendoit, & que, par une douceur affectée, on entretenoit l'insolence d'une nation qui n'étoit déjà que trop portée à se révolter, & qui tiroit avantage de tous les ménagemens qu'on avoit pour elle. Cependant il sut que les habitans de Malaga, sur la réponse de Chièvres, s'étoient portés à de grands excès, qu'ils avoient renversé les tribunaux, abattu les justices & rompu les prisons de l'amirauté; qu'enfin ils avoient pris les armes & rangé toute leur artillerie sur leurs remparts, comme pour insulter au gouvernement, & que la rebellion s'étoit tellement échauffée, que de plusieurs vases de métal que les hommes & les femmes portoient à l'envi dans la place, ils avoient fait fondre un canon d'une grosseur extraordinaire avec cette inscription : POUR LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ DE MALAGA.

Le Cardinal qui, sur toutes choses, s'appliquoit à maintenir la tranquillité publique, fit partir incontinent Antoine de la Cueva, capitaine d'une grande réputation, avec ordre d'assembler les milices du royaume de Grenade, de choisir six mille hommes de pied & quatre cents chevaux, de s'a-

AN. 1516 vancer en diligence vers la ville, de la faire sommer de se remettre à l'obéissance, & si elle refusoit, de la prendre & d'y rétablir les droits de l'amirauté, après avoir fait châtier exemplairement les plus coupables. Ce fut-là le premier essai qu'il fit de ses milices bourgeoises, & il fut ravi d'apprendre qu'elles étoient aussi disciplinées que de vieilles troupes. La Cueva marcha pour exécuter sa commission; & comme il fut à deux journées de Malaga, les rebelles commencèrent à ouvrir les yeux, & à voir leur perte inévitable. Les magistrats étoient responsables de la révolte, le petit peuple manquoit de tout, & le mépris qu'ils avoient fait de l'autorité du Régent, les jetoit tous dans le désespoir. Ils députèrent, dans cette extrémité, deux de leurs conseillers à la Cueva, pour le supplier à genoux de ne pas ruiner une ville qui demandoit miséricorde. Ils protestèrent qu'ils étoient disposés à s'accommoder avec l'Almirante, & qu'ils ne vouloient d'autre juge que le cardinal Ximenès, se soumettant à tout ce qu'il voudroit leur prescrire, espérant même de sa bonté qu'il leur pardonneroit le passé, & qu'il ne souffriroit pas que les officiers de l'amirauté fussent plus à craindre sur ces côtes, que les corsaires.

La Cueva fit semblant de ne pouvoir retarder ses ordres; & cependant il dépêcha un courrier à Madrid pour savoir ce qu'il devoit faire. Le Cardinal qui vouloit corriger cette ville sans la perdre, lui ordonna de marcher avec l'armée jusques sous les murailles de Malaga, de recevoir les soumissions des habitans, de faire pendre les cinq auteurs de la sédition, d'établir après cela la juridiction de l'amirauté, & de leur donner enfin une amnistie générale. Ces bonnes gens qui s'étoient attendus à toutes sortes de supplices, se louèrent de la clémence du Cardinal, & lui furent depuis très-affectionnés. Pour lui, il rendit compte au Roi Catholique de la conduite qu'il avoit tenue; & pour montrer que les lettres de Flandres avoient donné occasion à ce désordre, il lui en envoya des copies, remontrant avec respect à Sa Majesté, *Que les Flamands ne pouvoient pas connoître de si loin les nécessités de l'Espagne, que l'autorité du Ministre étoit si unie à celle du Prince, qu'il falloit avoir soin de l'une pour maintenir l'autre, & que rien ne contribue tant à la grandeur d'un état, que la réputation & le crédit de celui qui le gouverne.*

Ce différent ayant été ainsi terminé, il entreprit de régler les affaires de la reine Germaine de Foix, en sorte qu'elle eût de quoi subsister honorablement, sans qu'elle eût pourtant le moyen de faire aucun parti dans le royaume. Le Roi, son mari, comme nous avons déjà dit, lui avoit laissé trente mille ducats de rente sur le royaume de Naples, outre son douaire. Les Reines veuves n'avoient pas toujours été si bien partagées en Espagne, & Ferdinand qui n'étoit pas libéral de son naturel, avoit été touché de pitié pour elle en mourant, & n'avoit guères su ce qu'il lui donnoit. Le conseil de Flandres raisonna sur cet article du testament, & conclut à diminuer les pensions de cette Princesse, si l'occasion s'en présentoit, parce qu'on la croyoit dans les intérêts de l'Infant; ou du moins à lui en assigner le fonds dans la Castille, parce qu'on craignoit qu'une Reine Françoise ne se servît de ce bien pour favoriser les restes du parti d'Anjou dans le royaume de Naples, ou pour y établir le prince de Tarente, prisonnier alors en Espagne, qu'elle avoit quelque envie d'épouser.

AN. 1516

Sandoval hist. de Carlos V. lib. 2. §. 21.

Pour éviter ces inconvéniens, le Roi écrivit au Cardinal, de représenter à la Reine, d'un côté la difficulté qu'elle auroit d'être régulièrement payée de si loin; de l'autre le peu de fondement qu'elle devoit faire sur des revenus que la moindre révolution lui ôteroit, & de la faire consentir après cela à prendre en échange de sa pension les villes d'Arévalo, d'Olmédo, de Madrigal & de Sainte Marie *de Nieve*, qui avoient servi de douaire à la femme du roi Jean II, & à d'autres Reines de Castille. Les lettres portoient qu'il ne commît point l'autorité royale, & qu'il fît la proposition comme de lui-même. Le Cardinal négocia si adroitement cette affaire, qu'après avoir fait convenir la Reine qu'elle ne vouloit pas sortir d'Espagne, & que ne pouvant trouver un mari de la dignité du premier, elle ne songeoit pas à de secondes noces, il lui montra évidemment que la condition qu'on lui offroit, & qu'il feroit agréer au Roi, étoit plus honorable, plus commode & plus avantageuse pour elle, que celle que le feu Roi lui avoit faite. Sur cela, on voulut mettre cette Princesse en possession de ces quatre places, pour en jouir pendant sa vie, mais le comte de Cuellar, grand trésorier de Castille, se

AN. 1516 jeta dans Arévalo, & s'y fortifia, résolu de s'y maintenir par la voie des armes.

Il avoit été élevé dans cette ville, & s'y étoit acquis tant de crédit, qu'encore qu'il n'eût aucune commission d'y commander, il y étoit obéi, comme s'il en eût été le gouverneur. Néanmoins, comme c'étoit un homme sage, il se fût retiré sans bruit ; mais Marie de Velasco sa femme, qui avoit été intime de la reine Isabelle, & qui s'étoit depuis brouillée avec Germaine, le conjura de ne pas souffrir qu'on le dépossédât, & la plupart des grands du royaume lui promirent de l'assister d'argent & de troupes, & d'aller en personne le soutenir comme leur ami & leur allié. Il fut quelque temps irrésolu : enfin il se laissa gagner aux sollicitations de sa femme, & aux promesses des seigneurs, dont la plupart étoient bien-aises de donner du chagrin à la Reine. Ximenès, qui connoissoit la facilité & la douceur naturelle de cet homme, & qui voyoit à regret le malheur où il s'engageoit, lui écrivit, lui fit parler par ses amis, & lui fit écrire de Flandres des lettres fort obligeantes, enfin il le menaça de le faire punir comme rebelle. Mais les exhortations & les reproches de sa femme, eurent plus de pouvoir sur son esprit, que les avis salutaires du Cardinal. L'Almirante vint à la porte de la ville, & ayant appelé les principaux habitans, leur représenta qu'ils alloient tomber sous la puissance d'une femme sans raison & sans conduite, qui les abandonneroit à l'avarice & à la tyrannie de ses officiers, & que cet accommodement qu'on venoit de faire, étoit une invention du Régent, & non pas un ordre du Roi. Il leur montra des lettres du connétable, du comte de Bénévent & du duc de l'Infantade, qui les assuroient de leur protection, si l'on entreprenoit quelque chose contre eux.

Le Cardinal, après avoir essayé en vain de ramener le comte par la douceur, fit marcher le commissaire royal Cornéjo avec des troupes, pour lui faire son procès & le châtier. Son instruction portoit, d'envoyer un trompette à la porte de la ville, pour signifier aux habitans, que le Roi leur commandoit de poser les armes ; qu'on leur feroit grâce s'ils obéissoient ; sinon qu'on les traiteroit comme des rebelles, & qu'on désoleroit la ville ; que le Comte alloit être déclaré criminel de lèse-majesté ; que ses biens seroient

confiſqués & ſes enfans déchus à perpétuité de tout rang & de tout titre de nobleſſe. Le commiſſaire avoit ordre de mettre des troupes ſur tous les paſſages, & de faire arrêter les ſeigneurs qui ſeroient aſſez hardis pour venir au ſecours de la place : mais ils n'osèrent ; & le Comte, ennuyé de cette rebellion preſque involontaire, & effrayé des malheurs dont il étoit menacé, renvoya ſa garniſon & s'alla jeter aux pieds du Cardinal, qui lui pardonna, & le protégea même depuis en pluſieurs rencontres. Cependant comme ces rebellions étoient fréquentes, & que les grands du royaume s'y trouvoient toujours engagés, il écrivit au Roi qu'il falloit les humilier, ſur-tout l'Almirante, qui ne perdoit aucune occaſion de troubler l'état ; ajoutant *que l'obéiſſance que les ſujets doivent aux Souverains, eſt une choſe bien fragile, ſi elle n'eſt maintenue par le reſpect & par la crainte ; & que dans tous les états, mais principalement en Eſpagne, la diſcipline ne s'entretient que par les exemples.*

AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6.

Pendant que le Cardinal agiſſoit ainſi pour établir la reine Germaine dans la Caſtille, elle cherchoit de ſon côté les moyens de lui nuire, & ſe liguoit ſecrètement avec le gouverneur & le précepteur de l'Infant. Elle auroit voulu voir ce jeune Prince ſur le trône à la place du Roi ſon frère. Elle lui offrit, non-ſeulement ſon crédit, mais encore les quatre villes qu'on lui donnoit, qui par leur ſituation & par les fortifications qu'on y avoit faites, étoient devenues ſi conſidérables, qu'on diſoit ordinairement en Eſpagne, que qui poſſéderoit Olmédo & Arévalo ſeroit maître de la Caſtille. Le Cardinal, qui avoit l'œil ſur la maiſon de l'Infant, & qui ne manquoit pas de bons avis, découvrit bientôt cette intelligence, & manda promptement au Roi Catholique qu'il n'étoit pas ſûr de donner à une Princeſſe inquiète, des moyens de troubler le repos public, & que c'étoit aſſez de lui laiſſer pour ſes penſions la ville de Madrigal avec ſon territoire. Il alléguoit que les habitans d'Arévalo & d'Olmédo avoient obtenu, à cauſe de leurs ſervices, des anciens Rois, & ſur-tout de Ferdinand IV, des immunités & des priviléges qui les mettoient à couvert de toute autre domination, que de la royale. Il en envoyoit même des copies en Flandres. Du reſte, il prioit qu'on ne s'étonnât pas des plaintes & des invectives de la Reine ; & qu'encore qu'elle menaçât de s'en retourner en

AN. 1516 France, il falloit croire qu'il n'y avoit point de lieu où elle pût faire plus de mal à l'Espagne qu'en Espagne même. Le conseil de Flandres lui répondit qu'il pouvoit faire là-dessus ce qu'il jugeroit à propos. Il se contenta pourtant de veiller sur les actions de la Reine, & laissa l'affaire indécise, jusqu'à ce que Sa Majesté fût arrivée dans le pays.

Mais ce qui le touchoit davantage parmi tant de soins & tant de travaux, c'étoit l'état pitoyable où se trouvoit la reine Jeanne. Ferdinand son père, ne voyant aucune apparence qu'elle pût guérir de la maladie d'esprit dont elle étoit affligée, jugea qu'il falloit oter aux yeux des peuples un si triste spectacle, & la mit dans le château de Tordesillas. Le lieu étoit agréable, l'air y étoit bon : elle & ses femmes y étoient logées fort commodément ; & on croyoit que le seul soin qui restoit à prendre pour elle, étoit d'entretenir sa santé & de la faire bien servir. Il auroit été fort nécessaire de la divertir un peu, mais la mort de son mari lui étoit toujours présente, & le temps augmentoit sa douleur bien loin de la soulager. Louis Ferrier de Valence qu'on lui avoit donné pour la gouverner, étoit un homme grave & pesant par son naturel & par son âge, qui n'avoit su ni l'amuser, ni prendre aucun ascendant sur son esprit. Ainsi elle étoit toujours plongée dans une mélancolie qu'elle entretenoit, & que personne ne prenoit soin de dissiper.

Zurita Annal. Arag. l.8.c.29. tom.6. Petr. Martyr. epist.516. lib.26.

Elle logeoit dans des chambres basses & sombres dont elle ne sortoit point ; & l'on n'avoit jamais pu la résoudre à voir la lumière & à prendre l'air. Elle couchoit sur la terre & quelquefois sur des planches, & c'étoit une grande joie dans le palais, quand on pouvoit obtenir qu'elle se jetât sur un lit, sans pourtant se déshabiller. Au plus fort de l'hiver, elle rejetoit les fourrures qu'on lui avoit préparées, disant *Qu'une honnête veuve ne devoit plus songer aux commodités de la vie.* Quelquefois elle passoit deux jours sans manger, quoiqu'on pût lui dire. On la servoit en vaisselle de terre, car elle ne vouloit plus voir ni or ni argent ; & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'encore qu'elle ne touchât pas à la plupart des viandes qu'on lui présentoit, elle ne pouvoit souffrir qu'on les emportât de sa chambre jusqu'au lendemain, ce qui causoit dans tout son appartement une puanteur insupportable.

Zurita Annal. Arag. l.9.c.29. tom.6.

Le Cardinal alloit voir de temps en temps cette Prin-

cesse, s'informoit de ce qu'elle faisoit ou disoit ordinairement, & l'observoit lui-même avec beaucoup d'attention dans le dessein d'imaginer quelque moyen de la tirer de cette profonde mélancolie. Il s'aperçut qu'elle étoit encore entêtée de sa grandeur, & on lui rapporta qu'elle se plaignoit souvent d'être renfermée, & de ne pas régner souverainement comme elle devoit. Il conclut de-là qu'en la flattant de quelques apparences de royauté, on la rendroit peut-être plus traitable. Il congédia Louis Ferrier, & mit en sa place D. Fernand Ducaz de la ville de Talavéra, homme d'une naissance illustre & d'un esprit inventif & enjoué, à qui il marqua la manière de se conduire avec la Reine. On prit avec elle un air de respect & de soumission extraordinaire qui lui plut. On lui insinua qu'il ne convenoit pas à la plus grande Reine du monde, de mener une vie triste & obscure, & on la disposa à se produire, à se meubler & à s'habiller décemment : on l'engagea à laisser nettoyer son appartement, en lui disant qu'il arriveroit bientôt des ambassadeurs qui seroient scandalisés de cette mal-propreté. On lui fit accroire que les peuples avoient une grande passion de la voir & de la reconnoître pour leur souveraine, & elle s'accoutuma insensiblement à aller à la messe hors du château & à manger certains jours en public. On aposta des gens pour crier, *Vive la Reine* quand elle sortoit, & peu-à-peu elle reçut chez elle certain monde choisi, qui supportoit ses foiblesses & qui tâchoit de la divertir quand elle avoit de bons momens, sous prétexte de grossir sa cour. Comme une de ses folies étoit de s'estimer aussi sage & aussi capable de régner que la reine Isabelle sa mère, on la ramenoit souvent en lui disant, *La feue Reine faisoit ainsi*, *la feue Reine ne l'auroit pas fait.* Enfin, sans la fâcher & sans la contredire, on la remit dans un train de vie conforme à sa dignité, par l'adresse du Cardinal & par l'ascendant que D. Fernand prit sur son esprit.

AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Il n'y eut rien dans toute la régence de Ximenès qui lui attirât tant de remercîmens. Le Roi lui en écrivit des lettres pleines de reconnoissance; tout le peuple lui donna mille bénédictions; les Grands mêmes reconnurent sa sagesse & ses bonnes intentions, & la plupart s'attachèrent à lui depuis ce temps-là. Il accorda quelque récompense à Louis Ferrier qu'il avoit tiré d'auprès de la Reine; mais il lui donna

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

AN. 1516 en même-temps un déplaisir sensible en ôtant à son fils le gouvernement de Tolède que le feu Roi lui avoit donné. Car se croyant plus responsable de ce qui se passoit dans cette ville que dans les autres, & ayant appris qu'il s'y commettoit des injustices par l'intérêt ou par le caprice de quelques particuliers & par la négligence du gouverneur ; il envoya un commissaire royal pour informer contre les coupables. Tout ayant été bien avéré, le gouverneur fut déposé & cassé, & les officiers convaincus furent fouettés par la ville, un héraut marchant devant, & publiant à tous les carrefours, les malversations qu'ils avoient faites. Il ne fut pas moins sévère contre un commandeur de l'ordre de Calatrave dont il avoit reçu beaucoup de plaintes, à cause de ses impuretés & de ses violences. Il lui ôta sa commanderie, & envoya des archers pour le prendre ; mais comme il se sauva, & que le bruit courut qu'il alloit en Flandres pour se justifier, Ximenès écrivit à Chièvres les déréglemens de cet homme, & le pria s'il avoit l'impudence de vouloir excuser ses crimes, qu'au lieu de l'écouter, on le fit punir rigoureusement.

Cette fermeté & ce zèle pour la justice arrêtèrent beaucoup de désordres, & lui acquirent tant d'autorité, qu'il n'y avoit personne qui ne recherchât sa protection & son amitié. Le comte de Vrena & son fils aîné D. Pedro Giron, pour leur intérêt & pour leur honneur, s'attachèrent au Cardinal. Le duc d'Escalonne lui faisoit sa cour régulièrement, sollicité par la duchesse sa femme qui lui redisoit tous les jours qu'on ne pouvoit assez honorer ce Prélat qui ne se confioit qu'en Dieu, & qui ne cherchoit que sa gloire. Le duc de Béjar & toute la famille d'Astuniga se jeta entre ses bras, & lui demanda instamment sa bienveillance. L'Almirante se remit dans son devoir, & lui amena même le comte de Bénévent. Les comtes d'Andrade & de Lémos lui assuroient les Asturies & la Galice, & s'engageoient à le servir contre tous ses ennemis. Il ne restoit que le duc de l'Infantade, le Connétable & le duc d'Albe, qui pour des intérêts particuliers auroient bien voulu abattre sa puissance, mais ils n'avoient pu que montrer leur mauvaises intentions, & après beaucoup de bruit, ils n'avoient jamais rien osé entreprendre.

Tout étant ainsi tranquille dans le royaume, il s'appliqua

à réformer plusieurs abus, & à mettre l'ordre dans les finances. Mais afin d'exécuter en repos tous ses desseins, il fit fondre plusieurs canons d'une grosseur extraordinaire, qu'on distribua par son ordre dans trois régions différentes; les uns à Medina *del campo* au-delà des montagnes, les autres à Alcala, & les derniers à Malaga, avec les munitions & les officiers d'artillerie nécessaires, afin que de quelque côté que vînt la révolte, on trouvât dans le pays même de quoi l'arrêter & la punir dès le commencement. Après avoir pris cette précaution, il entreprit d'examiner les finances, qu'on avoit fort embrouillées & dissipées dans les dernières années de Ferdinand. Il fit publier un édit par lequel il étoit ordonné à tous ceux qui avoient eu quelque commission, soit conseillers d'état, soit seigneurs, soit ambassadeurs, soit domestiques, de rapporter tous les actes publics & particuliers, qui concernoient les affaires du Roi, & de les mettre en ordre dans des cassettes, afin qu'on pût les trouver lorsqu'on en auroit besoin; ce qui étoit d'une grande utilité. AN. 1516

Il voulut prendre connoissance des ordres militaires, des revenus, des aumônes, des commanderies, de la juridiction, du gouvernement & de tous les droits des grandes maîtrises. Depuis qu'elles avoient été réunies à la couronne, chacun avoit attiré à soi ce qu'il avoit pu. Il fit faire cette recherche avec tant de diligence, qu'en trois jours il fut informé de toutes les règles, constitutions, coutumes, décrets des trois ordres & de tout ce qui concernoit leurs revenus. Les principaux commandeurs qui avoient sujet de craindre la pénétration du Cardinal, lui représentèrent leurs privilèges, mais il leur répondit qu'il avoit dessein de réformer les abus & non pas d'abolir leurs exemptions. Ceux de Calatrave & d'Alcantara produisirent des bulles des Papes, par lesquelles ils prétendoient que leurs ordres ayant été institués, selon la forme de celui de Cîteaux, il leur étoit défendu de reconnoître d'autre supérieur que le Général ou le Grand-Maître de l'ordre.

Le Cardinal leur montra que les Papes avoient très-sagement établi, que les congrégations religieuses, comme étoit celle de Cîteaux, ne fussent conduites que par des abbés de leur institut, parce qu'un supérieur étranger & élevé dans d'autres maximes ruineroit leur régularité, au lieu de la

AN. 1516 maintenir ; mais que rien n'empêchoit que des hommes de guerre, nourris dans la cour ou dans les armées, ne fussent gouvernés par des ministres d'état ; qu'ils n'avoient que le titre de Cîteaux, & que comme ils n'en pratiquoient pas la règle, ils avoient tort d'en prétendre les privilèges. Il alléguoit aussi que le feu Roi avoit commis l'archevêque de Grenade pour l'administration des trois grandes maîtrises, & qu'en cette qualité, il avoit présidé à leurs chapitres : qu'il arrivoit même quelquefois que des commandeurs de saint Jacques, qui sont sous la règle de saint Augustin, commandoient ceux de Calatrave & d'Alcantara, & qu'il n'y avoit que quelques jours que l'ambassadeur Adrien, dans une espèce d'assemblée convoquée tumultuairement, avoit fait élire, par la seule volonté du Roi, & sans aucune de leurs formalités, D. Pedro Nunez de Gusman, grand commandeur de Calatrave.

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18. Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 3.

Il continua donc sa recherche avec tant de prudence & de dignité, que tout se fit comme il l'avoit résolu, du consentement même des chevaliers. Il découvrit des revenus cachés que des particuliers avoient détournés, & il fit revenir par-là au domaine royal des sommes très-considérables. Les ordres étoient anciennement obligés d'entretenir un certain nombre de soldats pour défendre les frontières, & pour faire la guerre aux infidelles ; il leur fit exécuter cet article de leur institution, & déchargea le Roi d'une assez grande dépense. Il retira deux villes dépendantes du grand-maître de Calatrave, des mains des Aragonois qui les avoient usurpées. Il créa de nouveaux administrateurs pour avoir soin des droits du Roi, & déposa tous ceux qui avoient été ou négligens, ou peu fidelles.

Il ne lui restoit plus qu'un projet le plus délicat & le plus hardi qu'un ministre pût exécuter en l'absence de son maître. C'étoit de retrancher les pensions, qui sous les règnes précédens avoient été accordées à des courtisans sans service & sans mérite ; de régler les gages des officiers, qui par faveur ou par nécessité avoient obtenu, en des temps fâcheux, des augmentations excessives, & de rechercher tout ce qui avoit été aliéné du domaine royal pendant les guerres de Grenade, de Naples & de Navarre. Il balança quelque-temps sur ce qu'il avoit à faire : parce qu'il prévoyoit qu'il alloit s'attirer la haine presque universelle du royaume, &

que le Roi ne feroit pas auffi touché des avantages qui lui en reviendroient, que les autres le feroient des pertes qu'il leur auroit caufées. Il fe détermina pourtant à cette fuppreffion par deux raifons ; l'une étoit la néceffité de l'état que Ferdinand avoit laiffé fort engagé. Il falloit payer beaucoup de troupes entretenues ; Charles avoit levé des gens de guerre en Allemagne pour l'accompagner : les Efpagnols en avoient fait autant pour le recevoir, parce qu'il prétendoit paffer en Efpagne cette même année. Il avoit fallu équiper la flotte, travailler à la fortification de plufieurs places, mettre des garnifons dans la Navarre, & faire une infinité d'autres dépenfes qui fe préfentoient tous les jours. Il croyoit pouvoir fournir à tout par la fuppreffion des penfions, qu'il eftimoit éteintes par la mort de Ferdinand & d'Ifabelle. L'autre raifon étoit de pure honneteté pour le Roi. Car comme ce Prince vivoit dans un pays éloigné, qu'il n'avoit aucune connoiffance des affaires de Caftille, & que les efprits ne paroiffoient pas prévenus pour lui, le Cardinal prétendoit par-là lui donner occafion de rétablir ces penfions à fon entrée en Efpagne, & de gagner les Grands par des libéralités, que fes prédéceffeurs leur avoient faites. Il vouloit bien, à fa confidération, fe charger de toute la haine de cette affaire, & lui acquérir, pour ainfi dire, à fes dépens, l'amitié & l'eftime de fes fujets.

AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. geft. Xim. l. 6.

Il pourfuivit donc fon deffein, & pour montrer qu'il n'agiffoit que par les motifs du bien public, il traita également les amis & les indifférens. Car il ôta aux héritiers du Grand-Capitaine, dont il révéroit la mémoire, de grands revenus, dont ils jouiffoient par la gratification des Rois, & à Tellez fon ami, un droit qu'il tenoit depuis quarante ans fur les moulins des environs de Séville, fe réfervant à les dédommager d'ailleurs, ou à leur procurer auprès du Roi la reftitution de ce qu'il leur faifoit perdre. On murmura contre lui dans toute l'Efpagne, & quelques hiftoriens de ce temps-là, entre lefquels fut Pierre Martyr, voyant qu'il leur retranchoit leurs penfions, retranchèrent auffi leurs louanges. On n'a pas fu précifément s'il avoit pris cette réfolution de fon chef, ou s'il avoit reçu des ordres fecrets de la cour. Il eft certain qu'il étoit naturellement bienfaifant, & qu'il fe plaignit fouvent dans fes lettres : *Qu'on le rendoit odieux aux gens de fon pays ; qu'on lui donnoit toujours commiffion d'ôter &*

Petr. Martyr. epift. 573. lib. 29. epift. 581. l. 30. &c.

AN. 1516 *jamais de donner, & qu'enfin on se servoit de lui comme Dieu se sert du démon, pour faire du mal, & non pas pour faire du bien*; d'autre côté il avoit toujours eu la pensée d'augmenter les revenus du Roi, il en avoit souvent parlé; & il étoit persuadé que les Souverains, quelques revenus qu'ils eussent, ne faisoient jamais rien de grand ni dans la paix ni dans la guerre, que par le secours & par le bon ordre de leurs finances. Il avoit souvent proposé au Roi de supprimer toutes les charges des receveurs tant généraux que particuliers, & d'une infinité d'autres officiers qui chargent plus l'état qu'ils ne le servent, & son dessein étoit de ne laisser qu'un intendant des finances, chez qui l'on déposât les deniers royaux pour les nécessités publiques & imprévues. Mais on crut apparemment qu'une charge qui avoit tant de fonctions, ne pouvoit être exercée que par un grand nombre de personnes, & on ne lui répondit rien là-dessus.

Comme il vit que les richesses de Castille passoient en Flandres; que les dépenses que le Roi faisoit étoient excessives, & qu'il donnoit indifféremment de grandes sommes à ses courtisans: il lui écrivit, *Que l'expérience lui apprendroit peut-être trop tard à ménager ses trésors; qu'il est séant à un Prince de donner même beaucoup, mais qu'il ne faut pas que ce soit sans discernement & sans raison; qu'il prît garde à qui il se confioit; que plusieurs s'insinueroient dans ses bonnes grâces pour leur propre intérêt & non pas pour son service; qu'il y en auroit qui seroient bien aises de l'appauvrir pour le rendre plus timide & plus dépendant, & pour lui vendre plus chèrement les secours qu'il seroit obligé de leur demander; qu'il fit réflexion que les besoins de l'état alloient être grands; qu'il étoit étrange que depuis quatre mois qu'il régnoit, il eût presque autant dépensé que les Rois Catholiques en plusieurs années, quoiqu'ils eussent été assez magnifiques; que s'il avoit des dons à faire, ce devoit être à de bons & fidelles serviteurs dont il auroit reconnu le zèle & l'attachement pour sa personne; que la justice devoit être pour tous les sujets indifféremment; mais que la libéralité & les grâces ne devoient être que pour le mérite & pour les services, & qu'enfin trois choses lui avoient toujours paru très-nécessaires à un souverain pour l'honneur & pour l'affermissement de son règne; la première, de faire droit à chacun de quelque condition qu'il fût; la seconde, de récompenser la valeur & les services des gens de guerre; & la troisième, qu'il estimoit de*

Epist. Ximen. ad Carol. Reg. apud. Alvar. Gomez lib. 6.

très-grande conséquence, de ne point dissiper ses finances, & de mettre à part les épargnes de son revenu pour entreprendre selon l'occasion de grandes choses. An. 1516

Le soin qu'il prenoit de policer ainsi l'Espagne, n'interrompit pas le dessein qu'il avoit toujours eu de porter la guerre en Afrique, & il fit voir autant de constance & de fermeté dans le malheur qui arriva, qu'il avoit montré de modération dans la victoire qu'il avoit autrefois remportée. La ville d'Alger, que quelques-uns ont prise pour l'ancienne Cirta, demeure Royale de Juba & de Siphax, étoit depuis quelques années tributaire du roi d'Espagne, sans qu'on se fût aperçu qu'il y eut aucune apparence de révolte, lorsqu'Horuc de Mitilene, fameux corsaire, surnommé Barberousse, assisté d'Harédin son frère, fit des courses sur les côtes d'Espagne, & entreprit de chasser les Chrétiens des places qu'ils avoient conquises en Afrique. Il assiégea la ville de Bugie, & y fit donner plusieurs assauts; mais se voyant vigoureusement repoussé, & ayant eu un bras emporté dans une attaque; il fut obligé de lever le siége. Cet accident ne lui fit pas perdre courage, & redoubla plutôt la haine qu'il avoit contre les Chrétiens; il résolut de se rendre maître d'Alger de gré ou de force; les *Morabites*, qui sont des hermites & des religieux Maures le servirent utilement, en persuadant d'abord au peuple qu'il n'étoit pas permis à des fidelles Mahométans d'obéir, & encore moins de payer tribut aux Chrétiens. Ils ajoutoient qu'Horuc étoit le seul homme capable de les tirer de cette servitude; qu'on connoissoit assez sa hardiesse & son zèle pour sa religion; que les conjonctures ne pouvoient être plus favorables; que Ferdinand venoit de mourir, & que le cardinal Ximenès n'étoit plus à craindre comme autrefois, parce qu'il étoit cassé de vieillesse & accablé d'affaires, & qu'il ne lui restoit ni des forces, ni du loisir pour des expéditions d'Afrique. Ces discours touchèrent la populace: on chassa Sélin qui gouvernoit, & l'on appela Horuc dans la ville pour le mettre en sa place.

Sandov. hist. del Imper. Carlos V. lib. 2. §. 28.

Petr. Martyr. epist. 574. lib. 19.

Celui-ci se voyant maître d'un port de mer, & d'une ville des plus célèbres de la Mauritanie, songea non-seulement à inquiéter les Espagnols, mais encore à détrôner plusieurs petits souverains du pays, pour réduire toute l'Afrique à l'obéissance des Turcs, par le secours desquels il

An. 1516 étoit devenu Roi, de ſimple pirate qu'il avoit été. Un des premiers qu'il attaqua, fut le roi de Tunis, qu'il prit & qu'il fit mourir cruellement. Son neveu qui lui ſuccéda, ſe trouva ſi preſſé par les courſes continuelles qu'Horuc faiſoit ſur ſes terres, qu'il appréhenda de tomber entre ſes mains, & prit le parti de ſe réfugier en Eſpagne. Il alla trouver le Cardinal, & le ſupplia de lui accorder ſa protection contre leur ennemi commun, lui diſant que l'amitié qu'il avoit eue pour les Eſpagnols, lui avoit attiré tous ces malheurs, & qu'il avoit mieux aimé ſuivre l'exemple de ſes ancêtres, qui avoient honoré le roi d'Eſpagne, que de faire aucune alliance avec un pirate. Le Cardinal lui répondit fort honnêtement qu'il l'aſſiſteroit, & que tant qu'il auroit du pouvoir en Eſpagne, perſonne ne ſe repentiroit d'avoir été fidelle au Roi ſon maître.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Auſſitôt il donna ordre qu'on levât des troupes par-tout le royaume, & fit préparer la flotte pour les porter en Afrique, réſolu de dépoſſéder Barberouſſe des états qu'il avoit uſurpés, & de le chaſſer loin du voiſinage d'Eſpagne comme un ennemi dangereux. Il jeta les yeux ſur Fernand Andrade, pour lui donner le commandement de cette armée, mais ce Capitaine s'excuſa ſur ce que ce n'étoient que des nouvelles levées, qui ne ſavoient pas la guerre, & qui ne feroient pas honneur à un Général. Ximenès, qui n'aimoit pas à être refuſé, ne lui en parla pas davantage, & nomma pour chef de cette expédition D. Diégo Véra, grand-maître de l'artillerie, dont il avoit reconnu l'eſprit & la valeur dans la conquête d'Oran. Il lui ordonna d'aguerrir un peu les troupes & d'aller aſſiéger Alger. Ce choix ne fut pas fort approuvé, & l'on crut que piqué du refus d'Andrade, il avoit choiſi ſans réflexion un homme brave à la vérité; mais arrogant, & qui devoit plus à ſa fortune qu'à ſa conduite. Véra s'embarqua avec près de dix mille hommes, & aborda vers la fin de Septembre ſur le rivage d'Alger. Les Maures qui étoient informés de ce deſſein, avoient demandé du ſecours à tous leurs voiſins; on avoit fait entrer dans la place beaucoup de cavalerie Numide, & Barberouſſe avec ſix cents archers Turcs qu'il avoit amenés d'Aſie pour ſa garde, paroiſſoit ſur les remparts & encourageoit ſon monde à ſe bien défendre.

Petr. Martyr. epist. 574. lib. 29.

Véra ayant vu quelque ardeur dans les troupes, qui ve-

noit plutôt de l'espérance du butin que du désir de combattre, divisa son armée en quatre corps, croyant que les officiers auroient moins de peine à les faire agir, & que les Algériens ne soutiendroient pas aisément quatre attaques à la fois. Quelques Colonels lui représentèrent qu'il ne pouvoit rien faire de plus pernicieux que de partager ainsi les troupes, & que la force de l'armée consistoit à être unie, sur-tout dans les approches d'une ville, dont on savoit que les assiégés étoient presque en aussi grand nombre que les assiégeans. Le Général ne voulut pas écouter leurs raisons, les autres s'obstinèrent à lui faire des remontrances, cependant il fallut suivre cet ordre. Les Maures laissèrent les portes de la ville ouvertes, soit qu'ils eussent semé des pointes de fer dans les rues, selon quelques-uns, soit qu'ils eussent fait des fosses de tous côtés couvertes de petites branches ou de roseaux avec une couche de terre par-dessus selon les autres. Les Espagnols se défièrent de leurs artifices, & s'avancèrent d'abord avec beaucoup de résolution pour escalader les murailles; mais ils furent repoussés, & plusieurs ayant été pris & pendus aux crénaux, tout le reste fut effrayé. AN. 1516

Barberousse, qui savoit parfaitement la guerre, s'aperçut bientôt de l'imprudence de Véra, & dans une sortie générale qu'il fit, donnant sur l'armée Espagnole avec les Turcs & ses Numides, la défit entièrement. Véra se sauva comme il put avec son fils, & demeura tout ce jour-là caché dans le creux d'un rocher. Lorsqu'il revint en Espagne, les peuples le traitèrent avec mépris, & les enfans alloient après lui, chantant, *Qu'avec les deux bras, il n'avoit pu battre Barberousse qui n'en avoit qu'un.* Le Cardinal reçut cette nouvelle après souper, comme il s'entretenoit de quelques matières théologiques. Il avoit accoutumé d'agiter tous les jours quelque point de religion, ou quelque difficulté de l'Ecriture avec les religieux & les docteurs qu'il avoit auprès de lui, & c'étoit-là le seul divertissement qu'il prenoit pour se délasser d'Afrique étoit à la porte, il commanda qu'on le fit entrer, & des travaux de la journée. On lui vint dire qu'un courrier sans lui faire aucune question, il prit le paquet, lut les lettres, & dit aux assistans, *On me mande que notre armée a été battue & défaite en Afrique : l'Espagne n'y perd pas beaucoup, elle est purgée d'un grand nombre de débauchés & de fainéans*, puis il

Fernand. de Pulgar vida del Card. Ximen. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

AN. 1516 reprit son discours à l'endroit où il l'avoit interrompu ; chacun admirant la présence & la force de son esprit.

Ses ennemis ne perdirent pas cette occasion de blâmer sa conduite, & d'imputer cet événement à sa précipitation & au mauvais choix qu'il avoit fait du Général. Ils en écrivirent au Roi en ces termes-là ; mais le Cardinal lui manda que la perte n'alloit pas à plus de mille hommes, que les événemens de la guerre étoient incertains ; que Véra s'étoit mal conduit, & qu'il espéroit bientôt faire payer chèrement à ces barbares l'avantage qu'ils venoient de remporter. Cependant on voit par la réponse que lui fit Léon X, qu'il avoit été plus touché de ce malheur qu'il ne l'avoit fait paroître. Ce Pontife l'assure qu'il a été affligé aussi bien que lui de la défaite de son armée devant Alger, qu'il se console pourtant d'apprendre que son zèle & son courage ne sont pas rallentis par la mauvaise fortune. Il l'exhorte à lever d'autres troupes pour la défense du nom Chrétien, & à employer contre les infidelles son grand cœur ; & cette autorité suprême que lui donne le Roi Catholique, en un temps principalement où le Grand Seigneur, enflé de la victoire qu'il vient de remporter sur le Soudan d'Egypte, ne manquera pas d'assembler toutes ses forces maritimes contre les Chrétiens. Enfin, Sa Sainteté lui écrit comme aux Rois & aux autres souverains de la Chrétienté, persuadée que l'affaire qu'elle lui recommande dépend de sa résolution & de son crédit.

Epist. Leonis apud. Petr. Bembum lib. 18. num. 29.

Petr. Martyr. ep. 577. lib. 29.

Ce fut en ce même-temps que le cardinal Ximenès, irrité contre les Génois, fit publier un édit par lequel il enjoignit à tous les marchands de Gènes, qui trafiquoient en Espagne, de sortir du royaume en peu de jours, qu'autrement tous leurs effets seroient saisis & confisqués, & eux-mêmes arrêtés & punis de mort. Dom Juan Rioz fut l'occasion d'une si sévère ordonnance. Cet homme étoit né à Tolède de parens pauvres & presque inconnus, mais il s'étoit distingué par sa valeur & par sa prudence en plusieurs guerres. Il avoit armé une galère à ses dépens pour aller en course ; & il est certain qu'il avoit fait de grandes prises. Les Génois se plaignoient qu'il arrêtoit leurs bâtimens & leurs marchandises, & qu'il leur causoit de grands dommages. Ils se résolurent de l'attaquer à la première rencontre & de se venger de lui avec éclat. Il avoit suivi Diégo Véra en Afri-

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 6.

que, ce qui les obligea d'attendre son retour & de remettre AN. 1516
le coup, au temps qu'il seroit séparé de la flotte. Cependant trois vaisseaux marchands de Gènes arrivèrent dans le port de Carthagène pour charger des laines, dont le trafic fait une des principales richesses d'Espagne. Ils étoient accompagnés de trois vaisseaux de guerre bien armés, qui faisoient semblant de les escorter, & qui avoient des ordres secrets de la république de chercher Rioz, de le combattre & de le châtier s'il tomboit entre leurs mains. Ils étoient à l'ancre attendant une conjoncture favorable pour exécuter leur commission, lorsqu'une partie de la flotte d'Espagne arriva tout d'un coup dans le port, commandée par Bérenguel, un des principaux seigneurs de Catalogne, qui par sa noblesse & par les services de son père, avoit mérité d'être élevé dans les emplois, mais qui étoit d'une humeur bizarre & qui passoit pour n'avoir pas, dans le péril, toute la fermeté d'un homme de guerre. Rioz s'étoit joint à lui, & les Génois ayant reconnu sa galère, députèrent deux officiers à la capitane, pour demander qu'on leur livrât ce corsaire, parce qu'il y avoit un traité entre la république & le roi d'Espagne, qui portoit que tout ennemi de l'une ou de l'autre des deux nations, seroit attaqué & puni conjointement par toutes les deux.

Bérenguel se moqua de la députation & des députés, & les Génois indignés du peu d'égard qu'on avoit eu à leurs prières, tirèrent sur la galère de Rioz; & l'endommagèrent si fort avec leurs canons, qu'elle fut percée de tous côtés. Bérenguel piqué de cette insulte, prit un parti extraordinaire; il laissa là les vaisseaux de guerre contre lesquels il falloit combattre, & fit foudroyer les vaisseaux marchands de toute son artillerie. Pour lui, il descendit à terre & se retira dans la ville; dès qu'il vit que le combat alloit commencer. Les Génois se voyant ainsi battus sans raison, mirent en mer leurs trois chaloupes, deux pièces de canon sur chacune, & firent si grand feu sur les Espagnols, que de quatre galères qu'ils avoient, il y en eut en peu de temps une hors de défense, & une autre coulée à fond. Bérenguel cependant crioit dans Carthagène qu'il ne falloit pas souffrir cet affront, & faisoit pointer le canon de la ville contre les vaisseaux de Gènes, qui s'étant joints ensemble résolurent de se défendre. Le combat s'échauffa: on tiroit de part & d'au-

AN. 1516 tre sans ordre & sans précaution, comme il arrive dans ces occasions tumultueuses; les clochers & les toits des maisons furent abattus, & Barberousse lui-même n'auroit pu faire un plus grand ravage dans cette misérable ville. La nuit qui survint termina le combat, après beaucoup de perte & de dommage des deux partis.

Petr. Martyr. ep. 576. lib. 29.

Le Cardinal fut extrêmement offensé de ce procédé; qu'il regarda comme une infraction des traités, comme un mépris de la majesté royale, & comme un affront fait à sa régence; & fit publier contre les Génois l'édit dont nous avons parlé. Pour Bérenguel, il ne put le souffrir depuis ce temps-là; il voulut même le casser, & donner sa place à Jean Velasco fils du connétable; mais toute la cour de Flandres s'intéressa si fort pour lui, que non-seulement il fut rétabli, mais encore il toucha quatre mille écus d'or, pour le dédommagement des pertes qu'il pouvoit avoir faites. Ximenès écrivit au Roi, *Que s'il vouloit être bien servi, il ne devoit jamais souffrir des lâches dans des emplois importans; que Sa Majesté avoit fait arrêter des criminels d'état en Flandres, qui ne l'étoient pas tant que celui-ci, & qu'il s'étonnoit qu'on eût donné des récompenses à un homme qu'il falloit punir.* Mais on n'écouta pas ces raisons, & Bérenguel ayant pris à quelque-temps de-là quatre vaisseaux Corsaires, après un long & rude combat, & réparé par cette victoire la faute qu'il avoit faite, fut maintenu dans sa charge.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Les Génois touchés de la confiscation de leurs biens, & de l'interruption de leur commerce, envoyèrent une ambassade aux Pays-Bas, pour supplier le Roi Catholique de casser l'édit que Ximenès avoit fait contre eux, & lui dirent, qu'encore qu'on eût donné aux capitaines de leurs vaisseaux un juste sujet de se plaindre, la République toutefois, par le respect qu'elle avoit pour Sa Majesté, auroit souhaité qu'ils eussent dissimulé l'injure qu'on leur faisoit, plutôt que de donner occasion à une rupture; que le sénat avoit d'abord déclaré les commandans criminels d'état, & condamné les autres officiers à de grandes peines, quand ils seroient revenus en leur pays; mais que Dieu avoit pris soin lui-même de les punir; que ces vaisseaux & ceux qui les montoient, battus d'une tempête imprévue, avoient péri dans le port même de Villefranche-de-Nice, & que la république n'avoit regretté autre chose dans cette perte, sinon que le

naufrage

naufrage les eût dérobés au supplice qui leur étoit préparé pour servir d'exemple à la postérité. Le Roi fut satisfait de ce discours, & leur promit de faire révoquer l'édit. Il en écrivit au Cardinal, qui lui répondit qu'il ne falloit pas si légèrement pardonner à ceux qui violoient la religion des traités & la majesté des Rois, & qu'il y avoit encore d'autres raisons de tenir les biens des Génois en séquestre. An. 1516

Ces raisons étoient que le comte Navarre, qui avoit été pris par les François à la bataille de Ravenne, & négligé par les Espagnols, s'étoit engagé au service de la France, & se disposoit à partir de Marseille avec seize vaisseaux qu'on croyoit armés contre la Sicile. On savoit que la flotte de Gènes s'étoit jointe à la flotte de France, & l'on soupçonnoit qu'il n'y eût quelque dessein sur Palerme. D'ailleurs les espions du Cardinal lui donnoient avis qu'il abordoit à Barcelonne, & dans tous les ports des environs, grand nombre de François & de Génois, qui sous prétexte de débiter ou d'acheter des marchandises, alloient par toute l'Espagne, & envoyoient souvent des courriers en France; ce qui faisoit soupçonner qu'ils avoient quelque dessein sur Naples.

On avoit même intercepté des lettres de Gènes, qui donnoient ordre au commandant de leur flotte de se tenir prêt à faire voile vers la Sicile, & que rien ne lui manqueroit. Le Cardinal concluoit de-là qu'il falloit retenir les effets des marchands de Gènes jusqu'à ce qu'on vît un peu clair dans leurs intentions, parce que la crainte de perdre leurs biens les empêcheroit de se déclarer contre l'Espagne, & que s'ils étoient assez hardis pour l'entreprendre, on leur feroit la guerre à leurs dépens. Il envoya à Gènes des résidens fidelles & intelligens pour découvrir les démarches & les desseins de la république. On leur fit des honneurs extraordinaires, & on les assura qu'il ne se feroit de ce côté-là aucune entreprise sur le royaume de Naples. Navarre lui-même leur envoya secrètement un prêtre de ses amis, pour les prier de dire au cardinal Ximenès, *Que la nécessité où on l'avoit réduit de renoncer à son pays, ne lui faisoit pas oublier le profond respect qu'il avoit toujours eu pour sa personne; qu'il pardonnoit à la fortune tous les déplaisirs qu'elle lui avoit causés, si elle lui laissoit quelque part dans l'estime, ou du moins dans la pitié d'un si grand homme; qu'au reste l'arme-*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

AN. 1516 *ment qu'il faisoit ne regardoit que les ennemis de la religion; que les guerres contre les chrétiens lui avoient toujours été fatales, & qu'il n'avoit jamais été plus heureux que lorsqu'il avoit combattu sous lui dans l'Afrique.* Sur ces assurances, il fit restituer les biens des Génois, & leur commerce fut rétabli comme auparavant.

Le duc de Najare reçut alors un ordre du Roi de faire passer en Italie toute la cavalerie qu'il avoit dans la Navarre dont il étoit vice-roi; parce que l'empereur Maximilien avoit résolu de faire le siége de Bresse, & d'empêcher les progrès des François, qui étoient déjà maîtres de toute cette contrée qui est entre Milan & Boulogne. Le Cardinal manda au vice-roi d'exécuter promptement l'ordre qu'il avoit reçu, & dépêcha en diligence un courrier en Flandres, pour représenter au Roi que le siége de Bresse auroit de grandes difficultés, & ne seroit pas d'une grande conséquence, qu'il falloit aller droit à Milan, dont la conquête ne couteroit guères davantage, & mettroit le vainqueur en possession de toute l'opulence d'Italie; qu'au cas que les François employassent toutes leurs forces contre Naples, il s'offroit, si Sa Majesté le jugeoit à propos, d'assembler ses milices, & de les faire entrer en France. Il lui donnoit ensuite plusieurs avis importans; qu'on ne traitoit pas assez bien quelques seigneurs napolitains, qui étoient à sa cour pour leurs affaires particulières; qu'on devoit les combler de toutes sortes d'honnêtetés, & les renvoyer contens en leur pays, parce que cette nation est très-sensible & très-délicate sur l'honneur; qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, satisfaire les troupes d'Italie, & que les choses étoient dans une telle situation, qu'il vaudroit mieux que la maison du Roi ne fût pas payée; qu'il étoit nécessaire de gagner l'esprit du Pape, qui sembloit pencher du côté de la France, & qu'il lui avoit écrit depuis peu ses sentimens avec beaucoup de liberté.

Petr. Mart. ep. 572. lib. 29.

Il conseilla sur-tout au Roi de bien choisir les ambassadeurs qu'il envoyoit à Rome, parce qu'ils y étoient puissans à cause du grand nombre d'Espagnols qui s'y trouvoient ordinairement, & qu'ils étoient chargés de la négociation la plus fine & la plus importante de l'état; mais il l'avertissoit aussi de prendre garde aux ambassadeurs que Rome lui envoyoit, parce que la tranquillité du royaume dépendoit

souvent des dépêches qu'ils écrivoient au Pape ; & que leur inconsidération ou leur fierté avoient quelquefois causé de grands désordres. Ce fut pour cette raison qu'il empêcha Laurent Pucci, neveu du Cardinal de ce nom, de venir en Espagne en qualité de nonce apostolique, parce qu'il avoit appris des agens qu'il tenoit à la cour de Rome, que le neveu étoit un homme léger & inégal, & que l'oncle étoit présomptueux & avare.

AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. gest Xim. l. 6.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé à régler les affaires étrangères, il ne laissoit pas de maintenir la discipline au-dedans. Il y avoit alors en Espagne grand nombre de Juifs qui avoient été baptisés, & qui faisoient profession publique de la créance de Jesus-Christ; mais ils étoient la plupart convertis par des considérations humaines. On en citoit tous les jours quelques-uns au tribunal de l'inquisition, accusés de profanation & d'impiété. Comme cette justice de religion s'exerce sans déclarer le délateur ni les témoins, ils demandoient qu'on agît contre eux par les voies ordinaires, qu'on leur produisît les témoins, & qu'on leur confrontât les délateurs. Ils offroient pour cela quatre-vingts mille écus d'or au Roi, & le bruit couroit que les ministres de Flandres avoient trouvé la proposition raisonnable.

Ceux de la province de Catalogne faisoient des poursuites auprès du Pape pour obtenir la même grâce ; & parce qu'ils étoient résolus de ne point épargner l'argent, ils en seroient probablement venus à bout, si le cardinal Pucci, qui vouloit paroître partisan des Espagnols, ne les en eût fait avertir. Ximenès arrêta l'affaire par son crédit & par ses remontrances. Il écrivit même au Roi que les lois & les règles de ce tribunal avoient été faites par ses prédécesseurs après beaucoup de réflexion & de conseil, & qu'il le supplioit de n'y rien changer. Il lui mettoit devant les yeux l'exemple de Ferdinand son ayeul, qui dans un extrême besoin d'argent, pour achever la guerre de Navarre, refusa six cents mille écus d'or qu'on étoit prêt à lui compter, & préférant le culte & l'observance de sa religion, aux richesses, voulut que les lois de cette juridiction demeurassent entières & inviolables. Enfin il lui persuada que ses ancêtres, après avoir éprouvé tous les moyens de conserver la religion, n'en avoient pas trouvé de meilleur, & lui fit voir si clairement la méchanceté de ces gens-là, qui n'ont ni

Epist. Xim. ad Carol. apud Alvar. Gomez.

AN. 1516 loi ni piété dans le cœur, & le peu de fureté qu'il y auroit pour des témoins s'ils étoient connus; que le Roi suivit son conseil, & conserva les formes & l'autorité de l'inquisition.

Ce fut en ce temps que le cardinal Carvajal demanda à rentrer dans son évêché de Siguença. Il s'étoit rendu chef d'une ligue contre le pape Jules II, qui l'avoit chassé du sacré collége, après l'avoir privé de ses bénéfices, & il menoit depuis ce temps-là une vie triste & obscure dans une maison de campagne. Enfin, par la bonté du pape Leon & par la faveur du Roi Très-Chrétien, il venoit d'être remis au nombre des Cardinaux, & prétendoit qu'il devoit par conséquent être rétabli dans son siége épiscopal. Fédéric de Portugal y avoit été mis en sa place par la nomination de Ferdinand & par les bulles du saint Père. Il étoit d'une maison illustre, & qui sortoit des rois d'Aragon; & quoique le Roi & Ximenès lui fussent contraires, il avoit de si grandes liaisons avec les principaux seigneurs de Castille, qu'il croyoit pouvoir se soutenir par son crédit & par ses amis. Il se forma deux factions dans le diocèse : les uns tenoient pour Carvajal, & les autres pour Fédéric, & les haines croissant insensiblement par les fréquentes contestations, on en vint aux querelles, & bientôt aux mains.

Garibay hist. de Esp. l. 20. c. 18. Mariana hist. de Esp. l. 30. c. 20.

La ville d'Almazan entre autres se trouva si divisée sur ce sujet, que les habitans prirent les armes & s'échauffèrent cruellement. Le conseil royal fut obligé d'y envoyer un commissaire pour informer & pour punir selon les lois les plus coupables. Cet homme ravi de se voir le maître d'une populace effrayée, faisoit pendre sans pitié & sans discernement les artisans & les bourgeois qu'on accusoit. Le comte de Montagud à qui la ville appartenoit, eut recours au conseil, & se plaignit de l'inhumanité & de la folie de ce juge; & comme il voyoit qu'il ne pouvoit l'adoucir par ses remontrances, & qu'on ne se mettoit pas en peine de l'arrêter, il le chassa d'Almazan de son autorité privée. Le conseil & Adrien d'Utrecht, voulurent accuser le comte & décréter contre lui, comme s'il eût été criminel de lèse-majesté: mais Ximenès ne le permit pas, & déclara que puisqu'il s'étoit plaint au conseil & qu'on ne lui avoit fait aucune justice, il avoit usé de son droit. Peu de temps après le différent de Carvajal & de Fédéric fut terminé; car l'évêché de

Placentia ayant vaqué par la mort de D. Guttière de Tolède, on le donna à Carvajal, & Fédéric retint celui de Siguença. AN. 1516

Tout étant ainsi apaisé, le Régent songea à régler les villes & les provinces, & à leur donner des gouverneurs capables de les tenir dans l'obéissance. Le feu Roi, dans un temps où sa puissance étoit chancelante, & où la noblesse étoit unie pour le reléguer en Aragon, avoit eu cette politique de ne mettre dans les gouvernemens que des hommes sans naissance & sans appui, dont il disposoit à sa fantaisie. Ces charges n'étoient presque plus honorables, & les personnes tant soit peu distinguées avoient honte de les demander. Ximenès crut qu'il falloit remettre l'ancienne coutume des Rois, & choisit dans le corps de la noblesse, des hommes sages & accrédités pour ces emplois, persuadé, comme il disoit, *Que la naissance & la grandeur impriment du respect aux peuples, & que l'éducation & la gloire donnent aux gens de qualité des principes d'honneur & de fidélité, que les autres n'ont pas ordinairement.* Il n'y eut point de maison considérable en Espagne, qui ne se ttouvât élevée en dignité, par la faveur de Ximenès; car il disposoit absolument des gouvernemens & des charges, par une espèce de traité qu'il avoit fait avec le Roi même, dont il est nécessaire de rapporter ici l'occasion.

Après la mort de Ferdinand, Chièvres & les autres courtisans du roi Charles, furent bien aises de maintenir le Cardinal dans sa régence, parce que sa capacité & sa probité leur étoient connues : mais comme c'étoit un homme entreprenant, & qui s'autorisoit assez de lui-même, ils ne voulurent lui donner qu'un pouvoir fort limité, de peur qu'il ne s'en prévalût s'il étoit plus absolu, ne doutant pas d'ailleurs qu'il n'étendît ce peu qu'on lui en donnoit, quand il seroit nécessaire pour le bien public, ou pour sa propre gloire. Cette politique avoit ses raisons, mais elle fut sujette à de grands inconvéniens dans la suite. Les grands du royaume s'étant aperçus de ce défaut de pouvoir, lui reprochoient souvent qu'il sortoit des bornes de sa commission, & se servoient de ce prétexte pour se soulever contre sa régence. Il falloit leur cacher sa foiblesse ou leur faire croire qu'on étoit avoué de la cour, & se soutenir tantôt par fierté, tantôt par adresse.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.

T 3

AN. 1516 Ces rencontres étoient si fréquentes, qu'enfin il résolut d'envoyer en Flandres un de ses agens, pour demander au Roi des lettres signées & scellées dans toutes les formes, qui confirmassent sa régence, & qui lui donnassent un droit absolu de disposer des magistratures, des gouvernemens de province, des places du conseil d'état, des charges de judicature, des emplois des gens de guerre, de la dispensation des finances. Il choisit pour cette négociation Lopés Ayala, le fit venir & le chargea de plusieurs affaires, sans lui parler de celle-ci, qui étoit le sujet du voyage. Il en usoit ainsi prudemment; car si les Espagnols eussent pu pénétrer ce secret, outre qu'ils auroient cru qu'il se défioit de ses forces, ils auroient député de leur côté à la cour de Bruxelles, pour traverser sa prétention. Il laissa donc partir Ayala, & lui dépêcha le jour d'après un courrier avec son instruction, & une lettre qui lui recommandoit le secret & la diligence.

Il lui ordonne de remontrer au Roi, que s'il n'a une commission authentique & générale, il ne peut rien faire pour le bien public, sans trouver des contradictions & des obstacles très-difficiles à surmonter; Qu'il en usera sobrement, & seulement dans des occasions pressantes; que jusques-là il n'avoit rien fait par autorité, mais par crainte; & s'il osoit le dire ainsi par violence; & qu'enfin si on ne le satisfaisoit sur ce point, il prendroit le parti de se retirer dans son diocèse, & de remettre à Sa Majesté une régence tumultueuse & mal appuyée. Il finit sa lettre par ces paroles : *Je crains que la demande que vous allez faire de ma part, ne paroisse trop ambitieuse aux courtisans & au Prince même. Dieu qui voit les cœurs, m'est témoin que j'ai long-temps balancé si je la ferois; car je ne hais rien tant que ce qui sent le faste & l'ambition, encore qu'il soit nécessaire pour les affaires publiques. Mais que faire? la providence divine qui m'a appellé au gouvernement, l'obéissance que je dois faire rendre au Roi, le repos de l'état que je suis obligé de procurer, m'ont forcé à faire cette démarche.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Fernandés de Vulgar. vid. del Card. Ximenés.

La requête de Ximenès ne fut pas d'abord trop bien reçue à la cour; toutefois, après avoir bien examiné l'affaire, on conclut qu'il ne falloit pas fâcher un ministre dont on ne pouvoit se passer, & qui après tout, travailloit depuis long-temps pour la gloire de la monarchie, sans avoir jamais

donné sujet de soupçonner sa fidélité. On convint donc avec lui, on lui accorda ce qu'il souhaitoit. Le Roi se réserva la disposition des évêchés, des commanderies, des bénéfices, des ordres militaires, & du revenu du domaine royal, & lui laissa la disposition de tout le reste. Ce fut alors qu'il eut le plaisir qu'il avoit tant désiré, de distribuer des grâces, & d'élever les gens de mérite. Il mit dans le conseil des personnes graves & d'une vertu éprouvée ; il avança tous les officiers qui avoient fait de belles actions dans les guerres ; il établit dans les gouvernemens toute la fleur de la noblesse, & s'attacha par des bienfaits toux ceux qu'il jugea dignes de récompenses, & capables de servir l'état. AN. 1516

Quoiqu'il ne donnât pas les dignités ecclésiastiques, il les obtint pour des personnes qui les méritoient, encore que d'ailleurs il n'eût pas trop de sujet de s'en louer. L'évêque de Tortose, qui étoit grand Inquisiteur d'Aragon, étant mort, il écrivit au Roi en faveur du doyen de Louvain son collégue, & recommanda à ses agens de solliciter Sa Majesté de lui donner l'évêché & l'office de l'inquisition, qui étoient vacans, parce que c'étoit un homme savant, sincère, désintéressé, qui n'ayant aucune liaison aves les gens du pays, seroit plus propre à accommoder leurs différents, & qu'Adrien étant le chef de l'inquisition d'Aragon, & lui de celle de Castille, la religion seroit maintenue dans sa pureté. Le Roi ne répondit rien sur l'office d'Inquisiteur, mais il accorda l'évêché à ce docteur, qui lui servit comme de degré pour arriver au chapeau, & peu de temps après au souverain pontificat.

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 6.

Petr. Martyr. ep. 576. lib. 29.

Ce fut aussi à sa prière, que Mota fut fait évêque de Badajox, après toutes les aventures qui lui étoient arrivées. Il étoit né à Burgos de parens pauvres & d'une condition médiocre. Il s'avança dans l'étude des lettres humaines & divines, & devint très-habile théologien ; & comme il avoit outre le fond du savoir & de l'esprit, beaucoup de grâce & de talens extérieurs, il s'adonna à la prédication, & y réussit, ensorte que l'archiduc Philippe, après l'avoir ouï, le prit pour son prédicateur. Ce Prince le traitoit avec beaucoup de distinction, & se plaisoit à s'entretenir familièrement avec lui, tant parce qu'il étoit d'une conversation très-agréable, qu'à cause qu'il parloit la langue Castillane avec beaucoup d'élégance & de politesse. Les rois Ferdi-

AN.1516 nand & Iſabelle le regardoient comme un homme ſage, capable de donner de bons conſeils à leur gendre, & ſongeoient à l'élever dans les dignités eccléſiaſtiques. Mais Iſabelle étant morte, & les différents dont nous avons parlé étant ſurvenus au ſujet du gouvernement, Mota entra dans les intrigues de la cour, & ſe rendit plus agréable à ſon maître, en lui conſeillant de régner ſeul dans la Caſtille, & de renvoyer ſon beau-père en Aragon. Il eſpéroit par-là que ſa fortune ſeroit plus ſure; mais Dieu permit que ce Prince, en qui il avoit fondé ſes eſpérances, mourût peu de temps après, ſans lui laiſſer autre choſe que le déplaiſir de ſa mort.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6.

Ferdinand ayant repris l'adminiſtration du royaume, Mota ſe vit ſans appui & ſans reſſource, entre les mains d'un Roi qui diſſimuloit les offenſes, mais qui ne les pardonnoit pas. Il lui étoit fâcheux de ſe retirer, parce qu'il n'avoit point de bien, & que ſes talens mêmes ſeroient inutiles hors de ſon pays; il n'étoit par ſûr auſſi de demeurer expoſé au reſſentiment du Roi Catholique. Il ſe joignit aux ſeigneurs qui ſollicitoient l'empereur Maximilien à venir gouverner l'Eſpagne, & fit quelques écrits pour prouver que la régence lui appartenoit par les lois du royaume, & qu'il étoit de ſon honneur de ne pas laiſſer perdre un droit acquis. Mais comme l'empereur étoit naturellement lent & irréſolu, tout le parti fut d'avis d'envoyer Mota aux Pays-Bas pour négocier avec Chièvres, & pour aller même vers l'Empereur, afin de l'émouvoir, ſi on le jugeoit néceſſaire. On lui donna pour cet effet des lettres pour l'Archiduc & pour ſes miniſtres, & tous les grands de Caſtille écrivirent auſſi à Maximilien.

Quoique cette intrigue fût conduite ſecrétement, tant de monde y avoit part, que Ferdinand fut averti de pluſieurs endroits, des meſures qu'on prenoit contre lui, des lettres qu'on avoit écrites, & du jour marqué pour le départ de Mota qui les portoit. Il délibéra s'il le feroit arrêter; mais il crut que ſa priſon feroit trop d'éclat, & conclut qu'il falloit le laiſſer ſortir d'Eſpagne où il étoit en grande conſidération, & lui ôter les moyens de nuire, quand il ſeroit arrivé en Flandres. Il appela le connétable de Caſtille, qui avoit épouſé une de ſes filles naturelles, & lui commanda d'aller en diligence à Burgos, avant que Mota en fût parti,

& de lui faire enlever, sans qu'il s'en aperçût, les lettres dont il étoit chargé. Le connétable le fit observer par des gens officieux en apparence, qui s'introduisirent auprès de lui, & sous prétexte de lui aider à faire ses paquets, prirent les lettres & mirent en leur place, des papiers pliés à peu près de même. AN. 1516

Mota partit sans avoir aucun soupçon du tour qu'on venoit de lui faire, & ne fut pas plutôt arrivé à la cour de l'Archiduc, où il étoit attendu, que la plupart des courtisans accoururent pour s'informer de l'état des affaires d'Espagne. Il les assura que toute la noblesse étoit prête à se déclarer pour l'Empereur contre Ferdinand, & qu'il apportoit des lettres de tous les grands de Castille. Mais lorsqu'il voulut les produire, il reconnut qu'on les avoit volées, & se plaignit à l'Archiduc de la fourbe du connétable & de l'injustice de Ferdinand. Les Flamands le négligèrent quelque temps comme un homme peu soigneux & mal-avisé; il donna pourtant depuis ce temps-là tant de témoignages de sa prudence & de sa probité, qu'il mérita l'estime de toute la cour, & la confiance du Prince, qui le fit son secrétaire, & l'honora de son amitié. Il eut depuis une commission d'aller en Castille, où son mérite étant encore mieux connu, il fut fait évêque de Badajox.

Charles eut quelque pensée de le faire archevêque de Tolède, & le Pape eut dessein de le faire Cardinal; mais il mourut sans pouvoir jouir de ces honneurs. On raconte qu'étant prêt de mourir il eut de grands remords de n'avoir pas exercé assez purement son ministère évangélique, & de s'être ingéré dans les affaires séculières. Il fit appeler tous ses domestiques: & après leur avoir fait un discours pieux & touchant, sur les espérances trompeuses du monde & sur la fragilité des choses humaines, il se fit apporter une cassette où il renfermoit ses papiers les plus importans. Il en tira un bref du Pape qui lui promettoit le chapeau, & une lettre du Roi Catholique, qui le prioit de faire des vœux pour lui à Notre-Dame de Tolède, & de se disposer à gouverner cette église, & faisant encore un effort: *Voilà, mes amis*, leur dit-il, *des grandeurs que le monde me préparoit, & que la mort me ravit par l'ordre secret de la providence divine. Dieu sait mieux que nous ce qui convient à notre salut. Je me soumets à ses jugemens; & vous, qui pour vos intérêts perdez*

An. 1157 *beaucoup en me perdant, espérez en lui, & le regardez comme votre père & votre seul maître.* Il n'eut pas dit ces paroles qu'il expira.

Le cardinal Ximenès outre les charges & les bénéfices qu'il fit tomber sur des personnes de mérite, leur distribua encore des titres d'honneur dans les occasions. Guillaume Peraza eut envie d'être fait comte de Gomere une des îles fortunées : le Cardinal en écrivit à la cour, & obtint cette grâce pour un homme que sa probité faisoit estimer, & à qui il étoit même obligé. Le Roi lui manda qu'il avoit trop de modestie, qu'il pouvoit de son autorité honorer ainsi les gens de vertu & de service qu'il connoissoit ; & ce prélat se servit de la liberté que Sa Majesté lui avoit accordée en faveur de dom Juan Pacco, fils du duc d'Escalone, qu'il fit comte de saint Istevan.





HISTOIRE DU CARDINAL XIMENÉS.

LIVRE CINQUIÉME.

LA première année de la régence du cardinal Ximenès se passa, comme nous avons dit, à régler les principaux abus du royaume & à retenir les peuples, & sur-tout les grands dans l'obéissance. Il ne lui fallut pas moins de courage & de sagesse l'année d'après, qui fut la dernière de sa vie, pour s'opposer aux mécontens, que la trop longue absence du Roi & la mauvaise conduite de sa cour excitoient à la révolte. AN 1517.

Charles, après la mort de son ayeul, qui arriva dans le mois de Janvier, dépêcha plusieurs courriers en Espagne, & fit espérer qu'il s'embarqueroit vers la fin du printemps, pour venir prendre possession de ses royaumes. Cette nouvelle avoit donné beaucoup de joie; mais comme on vit que l'année étoit passée, sans que le Roi se fût mis en état de partir de Flandres, on commença à murmurer. La domination de Ximenès paroissoit dure à ceux qui s'étoient proposé de s'enrichir ou de s'élever par des voies injustes. Les gens de bien étoient indignés contre le conseil de Bruxelles. On y vendoit tout, jusques aux bénéfices & aux évêchés. On donnoit les charges ou à des étrangers contre les lois du pays, ou à des Espagnols incapables de les exercer. Le Cardinal s'en plaignoit incessamment, mais on faisoit entendre

Xim. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7. Sandov.

AN. 1517 au Roi que ce miniſtre n'étoit jamais content. On lui ré-
hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 40. pondit, *Qu'il diſpoſât, comme il l'entendroit, de l'autorité qu'on lui avoit donnée, & qu'il laiſſât du moins à Sa Majeſté quelques moyens qu'elle s'étoit réſervée de faire du bien.* Ce qui touchoit davantage les Caſtillans, c'étoit de voir paſſer tout
Petr. Martyr. ep. 576. lib. 29. l'argent du royaume en Flandres, où ſous prétexte des dépenſes extraordinaires qu'il falloit faire pour ſoutenir la dignité, on le diſſipoit en gratifications mal employées.

Quelques ſeigneurs tâchoient d'émouvoir le peuple, plus par ambition que par juſtice, & ſollicitoient le Roi de venir au plutôt en Eſpagne où il étoit ſi attendu, & où il ſeroit comme dans le centre de ſa grandeur & de ſa puiſſance. Mais on n'y voyoit encore aucune apparence, & il ſe répandit des bruits qui causèrent de grands murmures. Les uns diſoient que ce Prince ne quitteroit jamais le lieu de ſa naiſſance; qu'il n'étoit ni d'humeur, ni d'âge à ſe charger du poids des affaires; qu'il aimoit à régner en repos au milieu d'une cour accoutumée à le flatter depuis ſa première enfance; qu'il feroit ſemblant de s'embarquer, mais qu'après un jour ou deux de navigation, ſous prétexte des dégoûts & des incommodités de la mer, il regagneroit le rivage. Les
Petr. Martyr. epiſt. 558. lib. 29. autres publioient que les François étoient réſolus d'empêcher qu'il n'abordât en Eſpagne, & que ſes courtiſans avoient négocié ſon paſſage par la France, à des conditions déſavantageuſes & peu honorables. Le Cardinal nioit le premier, & déſapprouvoit fort le dernier. Il croyoit que c'étoit une grande imprudence de ſe mettre entre les mains d'un Prince, qui pouvoit le faire arrêter juſques à ce qu'on lui eût reſtitué le royaume de Naples & de Navarre.

Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 23. §. 8. Ces bruits furent un peu apaiſés par l'arrivée du ſeigneur de La-Chaux, qui avoit été favori de Philippe I, & qui étoit alors gentilhomme de la chambre de Charles, eſtimé pour ſon eſprit & pour ſon adreſſe dans les négociations politiques. Il étoit envoyé pour avoir part à la régence, & pour
Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18. affoiblir l'autorité de Ximenès, qu'on croyoit être trop abſolue. Adrien d'Utrecht ſon collègue, ſe plaignoit inceſſamment qu'il n'étoit Régent que de nom; que le Cardinal ne lui donnoit de part aux affaires, qu'autant qu'il vouloit; que c'étoit un eſprit fier & incompatible qui gouvernoit à ſa fantaiſie; qu'il ne prenoit conſeil que de lui-même, & qu'il falloit, bon gré, malgré, que tout paſſât par ſon avis.

Il étoit vrai que le Cardinal, en tout ce qui regardoit le bien public, décidoit souverainement. Après avoir proposé les affaires, il prenoit son parti sans balancer, & le conseil soit par respect, soit par raison, déféroit toujours à son sentiment. Ainsi il ne laissoit à Adrien que l'honneur d'assister aux délibérations, & de signer souvent contre son propre avis, les résolutions qu'on avoit prises, le considérant comme un étranger qui n'avoit ni autant de connoissance des mœurs du pays, ni autant d'intérêt que lui à l'agrandissement de la monarchie. AN. 1517

On fit entendre au Roi qu'il n'étoit pas sûr de laisser tant de pouvoir à un particulier, & qu'il seroit fâcheux à Sa Majesté, quand elle arriveroit en Espagne, d'y trouver un homme qui auroit accoutumé les peuples à lui obéir. Ces ministres agissoient en cela pour leurs intérêts particuliers, plus que pour la gloire de leur maître; car Ximenès ne vouloit pas dépendre d'eux, & leur rompoit une partie des mesures qu'ils avoient prises pour s'enrichir ou pour avancer leurs créatures. Dans cette conjoncture, il n'étoit pas expédient, & il n'auroit pas même été facile d'ôter la régence au Cardinal. Il n'étoit pas séant de révoquer le doyen de Louvain sans sujet, quoiqu'ils connussent bien qu'il n'étoit pas capable de son emploi. Ils résolurent de fortifier son parti, en lui envoyant un nouveau collègue, & conclurent qu'ils se soutiendroient l'un l'autre dans le conseil, & qu'ayant deux voix contre une, ils seroient maîtres du gouvernement. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.* *Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.*

Il ne se passoit rien de si secret dans la cour de Bruxelles, que Ximenès n'en fût averti. Il comprit les intentions des Flamands, & quoiqu'il sût que La-Chaux venoit pour ruiner son autorité, il n'en fut point embarrassé. Il commanda que tous les ordres du royaume allassent au-devant de lui, & qu'on le reçût comme le Roi même, parce que c'étoit le premier qui venoit de la part de Charles, depuis qu'il avoit pris la qualité de roi d'Espagne. Les seigneurs n'avoient pas besoin d'un commandement pour honorer un homme qu'ils regardoient déjà comme leur libérateur. Aussitôt qu'il approcha de Madrid, Adrien sortit de la ville, accompagné du nonce du Pape, de l'évêque de Burgos, & de plusieurs personnes considérables du clergé. Les commandeurs des ordres militaires, le gouverneur de la *Alvar. Gomez*

AN. 1517 ville avec les magiſtrats, les députés d'Aragon, le conſeil ſouverain, les officiers de l'Inquiſition, de la juſtice & des finances, marchoient après ſelon leurs rangs. L'évêque d'Avila ſuivoit enfin avec toute la maiſon du Cardinal, à laquelle s'étoient joints par honneur le marquis de Villene, le comte de Vrena, le marquis d'Aguillar, le comte de Corunna, & grand nombre de nobleſſe. Ximenès, à cauſe qu'il repréſentoit la perſonne du Roi, étoit demeuré ſeul dans le palais, & ſe contenta d'aller recevoir ce ſecond Régent à la porte de ſon antichambre. Il lui fit un feſtin très-magnifique, & parce que les principaux appartemens étoient occupés par l'Infant, par la Reine & par lui, il lui donna le logement de l'évêque d'Avila, juſqu'à ce qu'il lui en eût fait préparer un plus commode.

de reb. geſt. Xim. l. 6.

La plupart des ſeigneurs témoignèrent beaucoup de joie à l'arrivée de ce miniſtre & ſe rendirent aſſidus auprès de lui, moins pour le reſpect qu'ils avoient pour ſa perſonne, que pour le dépit qu'ils croyoient faire à Ximenès. Ils lui rediſoient ſouvent qu'il devoit s'oppoſer à cet homme ſuperbe & entreprenant, qu'ils lui repréſentoient comme un ennemi, à qui il falloit ôter l'autorité dont il abuſoit. Le Cardinal voyoit ſans s'étonner, la cabale qui ſe formoit contre lui. Il ſut qu'une des principales choſes qu'on avoit recommandées à La-Chaux, étoit de prendre garde aux charges qui vaqueroient & aux gains qu'on pourroient faire dans la Caſtille, & d'en donner promptement avis aux courtiſans des Pays-Bas. Il obſerva ſon humeur, & s'étant aperçu qu'il étoit naturellement intéreſſé, & plus porté à railler & à ſe divertir, qu'à parler d'affaires, il n'en fit pas beaucoup de cas, il le conſulta rarement; & lorſque la néceſſité l'y obligeoit, il préféroit toujours le doyen d'Utrecht, enſorte pourtant, que de quelque avis qu'ils fuſſent, il ſe réſervoit la liberté de faire ce qu'il jugeoit plus convenable pour le ſervice du Roi, & ne les ménageoit pas davantage tous deux enſemble, que lorſqu'il n'y en avoit qu'un ſeul.

Eugen. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18.

Adrien étoit depuis long-temps accoutumé à ce traitement, mais ſon collégue ne put le ſouffrir: ils s'en plaignirent l'un & l'autre, & comme c'étoit inutilement, ils réſolurent de ſe prévaloir de leur commiſſion. Un jour qu'on expédioit divers mandemens pour envoyer dans tout le royaume, ils ſe les firent apporter, les ſignèrent les pre-

Alvar. Gomez de reb. geſt. Ximen. l. 6.

miers, & les envoyèrent au Cardinal pour les ſigner. Ils crurent qu'il ſe tireroit difficilement de cet embarras, & qu'ils auroient du moins l'avantage de rabaiſſer une fois ſa fierté; mais ils n'eurent pas cette ſatisfaction, car comme on eut préſenté ces expéditions au Cardinal, il commanda au ſecrétaire d'état de les déchirer, & d'en refaire de nouvelles, qu'il ſigna lui ſeul ſans les envoyer ſigner aux deux autres, ce qu'il obſerva depuis juſqu'à l'arrivée du roi d'Eſpagne. Cette action irrita encore davantage ſes envieux. Ses collégues ſe virent tout d'un coup comme déchus de leurs fonctions, ſans oſer faire aucune oppoſition, & ſe contentèrent d'écrire à la cour. Le conſeil de Flandres fut long-temps à délibérer ſur les moyens d'arrêter cette puiſſance, qui commençoit à leur devenir ſuſpecte. Encore qu'ils ne doutaſſent pas de la fidélité de Ximenès, ils craignoient pourtant qu'il ne renverſât tous les projets qu'ils avoient faits, & qu'enfin il ne vînt à gouverner le Roi Catholique. AN. 1517

Ils ne trouvèrent autre invention que d'envoyer Amerſtorſs, ſeigneur Hollandois, avec le même pouvoir que les deux autres, eſpérant qu'il auroit plus de fermeté qu'eux, ou que du moins le nombre accableroit l'autorité. Le Cardinal reçut encore celui-ci avec beaucoup d'honnêteté; mais il perſiſta dans ſa conduite, & les moyens mêmes qu'on employoit pour affoiblir ſon pouvoir, ſervirent à l'augmenter. Car outre que ce mélange de nations qu'on introduiſoit dans la régence, parut ridicule, les Eſpagnols qui n'aimoient pas d'être gouvernés par des étrangers, & le conſeil d'Eſpagne qui craignoit que ces Régens, ainſi multipliés, ne lui ôtaſſent la part qu'ils avoient au conſeil, s'unirent plus étroitement avec Ximenès, & mandèrent à Chiévres que ç'avoit été de tout temps une loi fondamentale de leur monarchie, de ne pouvoir être gouvernée que par des gens du pays; qu'on leur ôtoit le plus beau de leurs priviléges, en leur envoyant des inconnus; qu'il étoit difficile que quatre perſonnes fuſſent d'intelligence; qu'on n'expédioit preſque plus d'affaires, depuis qu'il falloit les faire approuver & ſigner par tant de gens; que les peuples commençoient à murmurer, d'autant plus qu'on s'apercevoit tous les jours, que ces miniſtres avoient bien d'autres intérêts que ceux du royaume.

Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 12.

An.1517 Le Cardinal étoit informé que ses collégues, & sur-tout les deux derniers, avoient eu plusieurs entretiens secrets pour chercher les moyens de lui rendre de mauvais offices auprès du Roi, & d'envoyer des présens aux ministres qui les protégeoient. Ainsi connoissant leurs mauvaises intentions, il ne prit presque plus leurs avis. Il ordonnoit en leur présence même ce qu'il convenoit de faire selon les rencontres, ne consultant que la justice & la raison, signant lui seul les dépêches, les grâces & les édits au nom de Sa Majesté, en ces termes : *Je vous mande, je vous enjoins*, &c. On écrivit de nouvelles plaintes, on voulut irriter le Roi, en lui disant qu'il étoit dangereux de souffrir ces sortes de désobéissances, & qu'il auroit peine à maintenir son autorité s'il laissoit opprimer ses ministres. Mais ce Prince importuné de ce discours, répondit enfin avec beaucoup de sagesse : *Ce que je vois dans le cardinal d'Espagne, c'est que de quelque manière qu'il gouverne, soit seul, soit accompagné, il ne fait rien qui ne convienne à la dignité de sa personne, & aux règles de la justice : ses rudesses dont vous vous plaignez, sont quelquefois utiles pour maintenir la discipline. Je crois qu'après tout, le mieux que nous puissions faire, c'est de le laisser gouverner.* Ces paroles arrêtèrent pour quelque temps les plaintes qu'on faisoit contre ce Prélat, mais elles excitèrent dans le cœur des Flamands une haine irréconciliable contre lui.

Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximen. c. 18. Sandov. lib. 2. §. 38.

Alvar. Gomez de reb gest. Xim. l. 6. Eug. de Roblés ibid.

Comme les Rois sont exposés, quelque bonne intention qu'ils aient, à prendre les passions des personnes qui les approchent, Charles ne résista pas long-temps aux sollicitations de Chiévres & de ses autres conseillers, qui lui persuadèrent d'établir en Espagne un homme à qui Ximenès ne pût disputer l'autorité du gouvernement. L'affaire fut agitée dans le conseil; les uns furent d'avis de prier l'empereur Maximilien de vouloir bien se charger de ce soin pour son petit fils, mais il étoit assez occupé des affaires de l'empire & de la guerre d'Italie. Les autres proposèrent d'envoyer le comte Palatin ou le grand chancelier Sauvage, sous prétexte de les mettre auprès de l'Infant, & de leur donner après une commission authentique pour partager la régence. Mais le Cardinal ayant appris ce qui se passoit, écrivit incontinent à la cour avec sa liberté ordinaire : *Qu'il étoit las d'avoir tous les jours de nouveaux dégoûts à essuyer; qu'on ne s'amusât*

s'amusât plus à lui envoyer des compagnons, qu'on songeât plutôt à lui nommer un successeur; qu'aussi bien il étoit résolu de se retirer dans son diocèse, & qu'il ne lui restoit qu'un peu de temps pour se disposer à bien mourir; qu'il approuvoit fort qu'on donnât le comte Palatin pour gouverneur à l'Infant, & qu'il voyoit depuis long-temps la nécessité de changer toute la maison de ce jeune Prince; que pour lui il avoit servi son maître & son pays avec affection & sans intérêt, & s'il l'osoit dire avec honneur; mais qu'enfin puisque la jeunesse du Roi & l'avarice ou la jalousie de quelques personnes de sa cour s'opposoient de plus en plus à ses bonnes intentions, il ne se croyoit plus responsable des malheurs qu'il prévoyoit; qu'il alloit se retirer à Tolède, où ne vivant plus que pour lui & pour son troupeau, il verroit comme du port, les orages qui s'élèveroient dans le royaume. AN. 1517.

Cette lettre étonna les ministres de Flandres. Ils considérèrent que c'étoit le seul homme capable d'arrêter les désordres qui pouvoient arriver en Espagne, & qu'on imputeroit tous les maux qui surviendroient, aux chagrins qu'ils lui auroient donnés. D'ailleurs, quoiqu'ils fussent piqués de la liberté qu'il avoit prise de les accuser, ils jugeoient bien que durant sa vie il ne leur permettroit, ni de dominer dans la Castille, ni de la piller comme ils prétendoient. Ils n'osèrent donc plus toucher à la régence: au contraire ils résolurent d'apaiser le Cardinal, parce que cela convenoit à leurs vues; mais en même-temps aussi, ils se proposèrent de retenir le Roi le plus qu'ils pourroient dans les Pays-Bas, parce qu'ils étoient assurés de le gouverner, & qu'ils profitoient de l'argent qu'on étoit nécessairement obligé de lui envoyer. Comme néanmoins il falloit que ce Prince passât en Espagne, & qu'il leur étoit important de ne pas souffrir auprès de lui un homme de cette sévérité & de ce courage, ils conclurent qu'ils travailleroient sur toutes choses à le déposséder. *Petr. Martyr. epist. 579. lib. 29.*

Cependant, pour s'accommoder au temps, ils louèrent la conduite du Cardinal, lui promirent d'entretenir une bonne intelligence avec lui, l'exhortèrent à ne prendre conseil que de lui-même, & à régler toutes choses selon sa prudence. Le Roi lui accorda aussi tout le pouvoir qu'il désiroit, & ne se réserva que la nomination aux évêchés & aux commanderies, comme nous avons déjà dit. Il lui écrivit

même; *Que son intention avoit toujours été qu'il fût le maître; qu'il reconnoissoit que le repos & le bonheur de ses états dépendoit de ses conseils, & qu'ainsi il le prioit de continuer à gouverner comme il avoit fait, & de suivre les ordres du Ciel, qui l'avoit destiné à quelque chose de plus grand que la conduite d'un diocèse.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7. Ximenès fut touché de ces lettres, & plus encore de l'ordre qu'il reçut, de faire préparer la flotte, & de l'envoyer aux côtes de Flandres, où Charles devoit s'embarquer. Il fit dire aux ministres, que s'ils vouloient de bonne foi s'unir avec lui pour le bien public, l'Espagne en tireroit de grands avantages; & il répondit au Roi, après l'avoir remercié de toutes les marques de sa bonté; qu'il n'avoit jamais refusé de servir quand il avoit cru pouvoir le faire utilement, & que si on vouloit le seconder, il espéroit qu'il lui remettroit à son arrivée un royaume très-policé, & des sujets très-soumis.

En ce temps, l'empereur Maximilien, que la cour de Flandres consultoit sur toutes les affaires, s'approcha de Bruxelles, & eut plusieurs conférences avec le Roi son petit-fils, dans lesquelles on prétend qu'il le pressa d'aller prendre possession de son royaume de Castille. Le Cardinal crut au contraire, qu'il étoit venu pour l'en détourner, & que dans le dessein qu'il avoit de le faire élire roi des Romains, il appréhendoit qu'il ne s'éloignât. Sur cela il fit remontrer à Chièvres, par ses agens, que ces sortes d'entrevues n'avoient presque jamais été heureuses, & que tous ceux qui seroient fidelles serviteurs du Roi, le porteroient à partir sans délai, pour prévenir les mouvemens que son absence pouvoit causer. Mais Chièvres, & les autres Flamands qui n'avoient pas envie de passer si promptement en Espagne, ne se servirent de cet avis que pour faire courir le bruit que le Roi alloit partir; leur but n'étant que d'amuser par-là le peuple, & de pouvoir cependant, sous prétexte de dépenses nécessaires pour ce voyage, tirer du Cardinal les sommes considérables qu'il avoit amassées avec grand soin, & qu'on pilloit après sans aucune retenue.

Sandov. hist. de Carlos V. lib 2. §. 36. Petr. Martyr. ep. 580. lib. 29.

Les peuples furent encore trompés quelque temps; mais enfin ils se lassèrent de l'être. On murmura d'abord en secret; on se plaignit après ouvertement, & on en vint jusqu'à faire des assemblées publiques, où l'on représenta la vente des charges, la dissipation des finances, le trafic des

bénéfices, & les autres désordres dont il étoit aisé de convaincre le conseil de Flandres. Les villes de Burgos & de Valladolid furent les premières qui délibérèrent sur les moyens d'y remédier. Les sentimens furent différens : les uns proposèrent d'exhorter le Roi de venir promptement en Espagne, ou de le supplier, s'il avoit des raisons pour différer son voyage, de ne se plus servir de conseillers Flamands, & de prendre en leur place des Espagnols d'une probité connue : les autres étoient d'avis de faire publier un édit, par lequel on déclarât les étrangers incapables de posséder, ni offices, ni bénéfices dans la Castille.

AN. 1517.

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximl. 7.

Ils demandoient aussi qu'on arrêtât ce transport d'argent, & ces lettres de change qu'on envoyoit presque tous les mois à Anvers ou à Bruxelles ; & que même il ne fût pas permis au Régent de faire tenir au Roi, sans le consentement des villes, les sommes réglées pour la dépense de sa maison. Les plus sages se contentèrent de députer à Ximenès & au conseil souverain, pour se plaindre à eux du tort qu'on faisoit à l'état, & pour leur demander la convocation d'une assemblée générale, où chaque ville pût envoyer ses députés, au cas que le départ du Roi fût différé. Cela paroissoit juste, & presque nécessaire dans la situation où étoient alors les choses : mais il étoit de conséquence de ne pas céder à ces émotions populaires, & il falloit si bien ménager l'intérêt du public, que l'autorité du Roi ne fût point blessée.

Pour cet effet, le Cardinal & le conseil accordèrent à la vérité la convocation des états ; mais ils la remirent à un temps assez éloigné, dans l'espérance que le Roi seroit arrivé, & que cette assemblée paroîtroit faite, plutôt pour le recevoir avec honneur, que pour rechercher la conduite de ses ministres. Après avoir ainsi calmé les esprits, ils écrivirent au Roi, & lui remontrèrent qu'en qualité de bons citoyens, de fidelles sujets & de conseillers incorruptibles, ils étoient obligés de l'avertir de tout ce qui regardoit le repos de ses peuples & sa propre gloire ; que Dieu qui l'avoit élevé sur le trône par la mort inespérée de tant de personnes royales, qui devoient régner avant lui, sembloit lui avoir destiné un règne glorieux, mais qu'il falloit le commencer par la justice ; que les rois n'avoient reçu leur puissance de Dieu, qu'afin qu'à son imitation ils fissent du

AN. 1517 bien aux hommes. Que quelques grandes qualités qu'ils pussent avoir, ils ne pouvoient pas gouverner tout par eux-mêmes, & qu'ainsi une partie de leur sagesse consistoit à choisir des ministres sages & désintéressés à qui ils pussent confier leur autorité. Qu'encore que Henri III son trisayeul, surnommé le Valétudinaire, ne fût pas en état d'agir, à cause de ses infirmités continuelles, il n'avoit pas laissé de rendre la monarchie florissante, en se servant de gens habiles & pieux qu'il avoit appelés auprès de lui; & que Henri IV son grand oncle, au contraire, avoit tout perdu pour avoir écouté les conseils de quelques-uns de ses courtisans, qui n'étoient retenus, ni par la crainte de Dieu, ni par le respect des hommes. Que sans aller si loin, l'exemple des Rois Catholiques, Ferdinand & Isabelle, pouvoit suffire: que sous leur règne, les charges se donnoient au mérite, & non pas à la faveur ou à la brigue, & aux importunités de leurs ministres; qu'ils avoient souvent cherché des personnes recommandables par leur seul mérite, quoiqu'inconnues à la cour, pour les mettre dans les plus grandes places; qu'ils observoient cette louable coutume d'élever des gens par degrés, afin d'éprouver leur sagesse & leur capacité, & de donner ensuite à chacun des emplois proportionnés à son génie; qu'aussi l'ordre & la paix avoient régné avec eux, & que le Ciel avoit béni toutes leurs entreprises; que puisque Dieu lui avoit donné du discernement & de la prudence au-delà même de son âge, il devoit faire réflexion sur ces avis importans, & considérer que tout le bonheur ou le malheur d'un règne dépendoit presque toujours des commencemens. Ils finissoient enfin par ces paroles: *C'est pourquoi, Grand Prince, toute l'Espagne se jette à vos pieds, & vous supplie très-instamment, de prendre soin du repos public, & d'arrêter l'avarice & la licence de quelques particuliers. Il est juste qu'on laisse vivre selon les lois & les coutumes de ses pères, une nation si noble, & de plus si zélée pour le service de ses Rois.*

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 40.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Charles, qui ne manquoit, ni de droiture, ni de lumière, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, fit réflexion sur cette lettre, & reconnut qu'on lui donnoit de bons conseils; mais les Flamands, auprès de qui il avoit vécu dès sa première enfance, le remirent bientôt dans leurs sentimens, & lui persuadèrent de différer son voyage. Cependant les vil-

les recommencèrent à murmurer avec aigreur, on comptoit des ſommes immenſes tranſportées hors du royaume, & par des ſupputations vraies ou fauſſes, on prétendoit avoir découvert que le ſeul chancelier Sauvage, en quatre mois, avoit tiré plus de vingt mille ducats, & les autres à proportion. Sur cela, les peuples firent de nouvelles inſtances au Cardinal & au conſeil, pour une aſſemblée générale où l'on traiteroit ſeulement des moyens de maintenir les lois du pays, de réprimer l'avarice des Flamands, & d'empêcher qu'on n'obtînt les dignités & les bénéfices par faveur ou par argent. Ils proteſtoient que ſi l'on vouloit encore les amuſer par des promeſſes incertaines, ils avoient réſolu de s'aſſembler de leur autorité privée, & de remédier eux-mêmes à ces déſordres, par le zèle qu'ils avoient pour le bien public, & pour le ſervice de leur Maître.

AN. 1517

Sandov. Hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 40.

Le Cardinal leur répondit : Qu'il étoit raiſonnable de corriger les abus, & que toute ſa conduite paſſée faiſoit aſſez voir qu'il n'étoit pas homme à les approuver, ni à les ſouffrir ; qu'il convoqueroit donc les états, comme ils ſouhaitoient, mais qu'il falloit, par reſpect, attendre les ordres du Roi, afin que s'il arrivoit bientôt, ainſi qu'il le faiſoit eſpérer, ils puſſent ſe plaindre tous enſemble à Sa Majeſté avec plus de ſuccès & avec plus de bienſéance ; & enfin, il ménagea ſi bien les eſprits, qu'ils promirent de demeurer en repos, juſqu'au mois de Septembre, quoiqu'on ne fût encore que vers la fin de Janvier. En même-temps, pour exhorter le Roi à ne plus retarder ſon voyage, il dépêcha des courriers en Flandres, & lui écrivit en ces termes : *Venez, Seigneur, apaiſer ces orages. Le peuple eſt inſolent quand il a pris une fois la liberté de parler, & ceux qui ſe plaignent hautement, ne ſont pas fort éloignés de ſe révolter.* Cependant il prit ſes meſures, afin de n'être pas ſurpris, & réſolut, au cas que le Roi demeurât en Flandres, d'aſſembler les états à Madrid, où il pourroit s'en rendre le maître, & retenir par ſa préſence, les députés dans le reſpect. Mais enfin le Roi ſe détermina, & la flotte d'Eſpagne partit peu de temps après pour l'aller prendre aux Pays-Bas avec toute ſa cour, & le ramener en Eſpagne vers la fin de l'automne.

Epiſt. Ximen. ad Carol. apud. Alvar. Gomez.

Pendant cet intervalle, les ennemis de Ximenès tâchoient de le décrier. Les uns aſſuroient qu'il n'avoit apaiſé ces émo-

An. 1517 tions populaires que pour retenir plus long-temps le gouvernement, en faisant voir au Roi qu'il n'y avoit point de nécessité qu'il vînt en Espagne ; & que c'étoit aussi pour ce sujet qu'il envoyoit tout l'argent du royaume en Flandres. Les autres, disoient qu'il ne refusoit rien au peuple pour le gagner & pour s'en servir contre la noblesse dans les occasions. On fit même plusieurs libelles contre lui, qu'il méprisa, & dont il ne voulut pas qu'on recherchât les auteurs, disant : *Que lorsqu'on est élevé en dignité, & qu'on n'a rien à se reprocher, on doit laisser aux inférieurs cette misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles.* En ce même-temps ayant eu des nouvelles certaines que le Roi s'embarqueroit vers la fin de l'été, il résolut de s'avancer avec le conseil, & voulut auparavant passer par Tolède pour reconnoître l'état de son diocèse, & pour visiter quelques monastères qu'il faisoit actuellement bâtir à ses dépens. Ce fut là qu'il apaisa le trouble que le Nonce du Pape avoit causé dans tout le clergé d'Aragon & de Castille.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 7.

Leon X, par l'autorité du concile de Latran, avoit imposé des décimes sur tous les bénéfices de l'église Catholique. Le prétexte qu'il prenoit, étoit la défense de la chrétienté, & la guerre contre les infidelles. Selim, empereur des Turcs, venoit de remporter une célèbre victoire où il avoit défait le Soudan d'Egypte, & l'on craignoit qu'après cet heureux succès, il ne tournât ses armes du côté de l'Italie. Le Pape, pour lui en fermer l'entrée, avoit résolu d'en faire fortifier les places maritimes ; & dans la dernière séance du concile, il proposa aux pères qui étoient assemblés, de lever pour ce dessein, durant l'espace de trois ans, la dixième partie des fruits de tous les revenus ecclésiastiques. Quelques évêques ne furent pas de cet avis, & représentèrent qu'il étoit rude de charger les bénéfices de cette sorte d'exaction ; que les décrets des autres conciles, & les ordonnances des autres Papes le défendoient, & qu'avant que de lever ces contributions extraordinaires sur les prêtres, il falloit inviter les Princes chrétiens à préparer les armées de mer & de terre, sans lesquelles on travailleroit en vain à résister à ces barbares. Le Pape soutenoit au contraire, qu'on avoit le même droit qu'avoit eu le concile de Constance sous le pontificat de Martin V, & qu'on se trouvoit dans une pareile nécessité, & qu'il ne voyoit rien de plus

Concil. Lateran.

pressant que le danger où étoit l'Italie & Rome même, d'être attaquée par l'ennemi commun du nom Chrétien. AN.1517

Le clergé d'Aragon, où présidoit l'archevêque de Saragosse, Régent de ce royaume, prétendoit être exempt de cette sorte de tribut, par un privilége particulier, & délibéra dans ses synodes s'il devoit payer celui-ci. Mais parce qu'il importoit de savoir les sentimens du Cardinal, & d'être appuyé de son crédit à Rome, l'archevêque de Saragosse & les autres évêques d'Aragon, lui écrivirent pour le prier de protéger l'église d'Espagne, & de ne pas souffrir que sous une régence comme la sienne, elle perdît ses immunités. Le Cardinal qui n'avoit pas permis que cette levée se fît dans la Castille, leur répondit très-civilement, & promit qu'il employeroit ses soins & ses offices auprès du Pape, pour conserver les libertés ecclésiastiques; que cependant il les prioit de rompre leur assemblée, & d'attendre en repos l'événement de cette affaire, & qu'il espéroit faire ensorte que le clergé seroit content. Il en écrivit au Roi Catholique, & lui manda que son avis étoit de convoquer des synodes dans la Castille, comme on avoit fait en Aragon, où l'on examinât à fond quelles étoient les causes légitimes de ces exactions; & si celle qu'on proposoit étoit dans les règles.

Petr. Martyr. epist. 596. lib. 30.

Au même temps il envoya ordre à son agent à la cour de Rome, de s'informer précisément de ce que le concile de Latran avoit ordonné là-dessus, & d'aller cependant offrir au Pape non seulement les décimes, mais encore tous les revenus du diocése de Tolède; & même s'il étoit nécessaire tout l'or & l'argent des églises d'Espagne: en faisant entendre néanmoins à Sa Sainteté, qu'il la supplioit de vouloir déclarer nettement ce que c'étoit que cette guerre sainte, dont il ne voyoit nul préparatif: parce que s'il n'y avoit un sujet pressant & raisonnable, il ne souffriroit jamais que le clergé d'Espagne, sous son gouvernement, devînt tributaire. Le Pape lui fit répondre par les cardinaux Pucci & de Médicis, qu'il n'avoit point encore imposé de décimes, & qu'il n'en imposeroit que dans la dernière extrémité, suivant le décret du concile. Il désavoua même son nonce, & promit qu'il n'inquiéteroit jamais le clergé d'Espagne, & ne feroit rien là-dessus sans le consentement des prélats, & sur-tout d'un homme comme lui,

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l.7.

AN. 1517 dont il connoissoit la sagesse & l'autorité. Ximenès ne laissa pas de faire assembler les évêques à Madrid, qui refusèrent tout d'une voix cette imposition. Il les loua, & leur promit sa protection, s'il le falloit; & le Pape se contenta de lever cet impôt sur les bénéfices de l'état ecclésiastique.

La constance qui avoit soutenu Ximenès dans les divers mouvemens, dont nous venons de parler, lui fit entreprendre presque au même-temps, d'humilier les trois plus puissans seigneurs du royaume, qui vouloient se soustraire à son autorité ou à sa justice. Le duc de l'Infantade fut le premier, à l'occasion d'un procès qu'il avoit pour la seigneurie de Velenne. C'étoit une terre auprès de Guadalajara, qui appartenoit depuis long-temps à la maison de Mendoza, dont le Duc étoit le chef. Son cadet, à qui elle étoit échue en partage, l'avoit vendue au comte de Corunna. La vente s'étoit faite dans les formes, l'argent avoit été donné, & l'acquéreur en jouissoit en repos, lorsque le Duc prétendit avoir trouvé dans le testament de son ayeul, un article qui portoit, qu'au cas que cette terre fût aliénée de sa maison, l'héritier du duché pourroit y rentrer, en remboursant celui qui l'auroit achetée. Le procès étoit pendant depuis plusieurs années devant le conseil de Valladolid. Et Ximenès, dès qu'il fut entré dans la régence, avoit déclaré qu'il ne pouvoit souffrir les longueurs ni les chicannes dans les affaires, & qu'il vouloit finir tous les procès intentés devant les justices royales.

Tous ceux qui avoient besoin de faveur, & qui se défioient de leur cause, furent effrayés de cette résolution, & obtinrent de la cour de Flandres, par le crédit de leurs amis, que le jugement de leurs procès seroit différé jusqu'à ce que le Roi fût arrivé dans le royaume. Le Cardinal, de son côté, se fit envoyer un pouvoir de connoître de toute sorte d'affaires, & de les juger sans délai. Cependant, comme il n'y avoit rien de stable dans les ordres qui venoient des Pays-Bas, & que tout s'y faisoit par intérêt, le Duc eut assez de faveur pour obtenir des lettres de surséance, par lesquelles le Roi se réservoit la connoissance de son affaire, & défendoit à quelque juge que ce fût de s'en mêler. On eut peine à trouver un homme assez hardi, pour signifier cette défense au Cardinal, & l'on prit enfin l'expédient de l'en faire avertir par quelques-uns de ses amis.

Le Cardinal écrivit incontinent au Roi & à ses ministres, pour se plaindre du peu de considération qu'on avoit pour lui, & leur représenta; *Que la faveur qu'ils venoient de faire au duc de l'Infantade, étoit une injustice qu'on faisoit au comte de Corunna; que si ce Duc croyoit sa cause bonne, il en devoit presser le jugement, & non pas le remettre; qu'il n'étoit pas raisonnable de lui ôter ce bien, s'il lui appartenoit; mais que s'il ne lui appartenoit pas, il étoit encore moins raisonnable de vouloir agrandir, au préjudice d'un autre, un homme qui n'étoit déjà que trop puissant; qu'il ne falloit pas craindre qu'il arrivât du désordre quand on suivoit le droit & la raison, mais quand on ne rendoit pas la justice également.* Il leur fit connoître ensuite que le Duc, avec toute la faveur du roi Ferdinand, dont il avoit l'honneur d'être allié, n'avoit jamais pu avoir autre avantage sur sa Partie, que celui d'éluder le jugement. Sur cela le Roi laissa aller le cours de la justice: l'affaire fut examinée dans le conseil, & le comte de Corunna maintenu dans la possession de la terre.

Epist. Xim. ad Carol.

Il arriva peu de temps après, que le grand-vicaire, établi par le Cardinal à Alcala-de-Henarès, ayant envoyé son promoteur à Guadalajara, pour informer de quelques désordres dont on accusoit des ecclésiastiques. Le Duc, qui ne cherchoit qu'une occasion de se venger, fit prendre ce juge ecclésiastique, & lui fit donner des coups de bâton, sous prétexte qu'il entreprenoit sur les droits de Bernardin de Mendoza son frère, qui étoit archidiacre du lieu. Le Cardinal en fut bientôt averti, & dit publiquement, *Que le duc de l'Infantade venoit de commettre deux crimes dans une seule action; l'un contre la religion & l'autre contre l'état; qu'aussi il procéderoit contre lui en qualité d'archevêque, en l'excommuniant, & en qualité de Régent du royaume, en le privant de sa duché.* Quoiqu'il n'eût pas dessein de le punir si sévèrement, il jugeoit à propos de l'étonner, & de le faire revenir à lui. Toutefois ces menaces ne firent qu'irriter ce Seigneur, & sa colère le porta à des extravagances, dont il eut honte dès que les premiers mouvemens furent passés.

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 7.

Il commanda à son chapelain, qui avoit été autrefois de la musique du roi Ferdinand, d'aller trouver Ximenès, & de lui dire de sa part tout ce qu'il avoit pu s'imaginer d'outrageux. C'étoient des reproches de sa naissance & de sa première condition, & des menaces ridicules de lui faire

An. 1517 reprendre le froc, & de le renvoyer dans ſon couvent, & autres choſes ſemblables. Ce bon prêtre, quoique la commiſſion lui parût aſſez haſardeuſe, ne laiſſa pas de s'en acquitter. Il ſe jeta aux pieds du Cardinal, & le ſupplia de lui pardonner par avance les injures qu'il étoit chargé de lui dire ; puis, ſe relevant avec modeſtie, redit fidellement tous les mauvais diſcours que ſon maître lui avoit appris.

Le Cardinal, ſans s'émouvoir, ſans s'impatienter, ſans l'interrompre, admirant la ſimplicité de cet homme, l'écouta paiſiblement juſqu'à ce qu'il eût achevé. Alors il lui demanda ſi c'étoit-là tout, & s'il n'avoit plus rien à dire ; & comme il eut répondu que non : *Allez mon ami*, lui dit-il, *retournez-vous-en vers votre maître, & vous le trouverez bien honteux de la commiſſion qu'il vous a donnée.* La choſe arriva comme il l'avoit prédit. Le Duc, qui avoit fait réflexion ſur un procédé ſi bizarre, reprochoit à tous ſes amis qu'ils l'avoient trahi en l'abandonnant à ſa colère ; & dès qu'il vit le Chapelain, il le gronda de ce qu'il lui avoit obéi ſi ponctuellement. Ximenès ne ſe plaignit point de cet outrage ; & même peu de jours après, l'archidiaconé de Guadalajara, étant venu à vaquer par la mort du frère de Mendoza, le Cardinal, au grand étonnement de tout le monde, le donna au fils du Duc, parce que c'étoit un jeune homme ſage & bien élevé.

Fernandès de Pulgar, vid. del Card. Ximenès. Alvar. Gomez ibid.

Cependant le bruit de l'inſulte faite au Régent, s'étant répandu dans toute l'Eſpagne, le connétable de Caſtille s'imagina bien que cette affaire auroit des ſuites fâcheuſes pour le duc de l'Infantade, ſi l'on ne l'accommodoit promptement. Il l'alla trouver, & lui remontra qu'il avoit tort d'avoir offenſé ſi indignement un homme qui n'étoit pas accoutumé à ſouffrir, & qui avoit le pouvoir de ſe venger ; qu'à la vérité ſon humeur étoit bien fâcheuſe & bien dure ; mais qu'il falloit céder au temps & à la force, & qu'il lui conſeilloit de ſe réconcilier avec lui à quelque condition que ce fût. Il s'offrit d'employer pour cela ſes ſoins & ſes offices auprès du Cardinal, & le fit avec tant d'adreſſe, que ce Prélat promit qu'il pardonneroit de bon cœur au Duc, s'il ſe repentoit de ſes emportemens, & s'il demandoit grâce de la violence qu'il avoit faite à un officier eccléſiaſtique, par laquelle il avoit encouru les cenſures canoniques.

Les paroles ayant été données de part & d'autre, le Connétable pria le Cardinal de lui marquer un jour, & de lui prefcrire le lieu où il vouloit qu'il lui menât fon ami. On convint que l'entrevue fe feroit à Fuençarral ; qu'ils s'y rendroient de bonne heure; qu'ils viendroient peu accompagnés, afin d'être plus en liberté, & qu'ils s'éclairciroient une bonne fois, des fujets qu'ils croyoient avoir, de fe plaindre l'un de l'autre. Ximenès les avoit même conviés à dîner, & le jour de l'entrevue étant venu, il partit affez matin afin de les recevoir : mais voyant que l'heure fe paffoit, il fe mit à table fans les attendre, avec l'évêque d'Avila, le gouverneur de Caçorla, & deux autres perfonnes de fa maifon qui l'avoient fuivi. Les deux Seigneurs ne revinrent qu'une heure après, ayant dîné de leur côté, & n'étant accompagnés que d'un valet. Comme le Cardinal n'avoit jamais de temps à perdre, après les premières civilités, il entra incontinent en matière; mais le Duc d'abord interdit, puis emporté de colère, l'interrompit, & lui dit que pourvu qu'il obfervât fa religion & qu'il obéît à fon Roi, il n'étoit pas fait pour rendre compte à d'autres de fa conduite.

Alors le Cardinal qui lui parloit auparavant avec douceur, reprenant fa fierté. *Et moi, feigneur Mendoza, je fuis fait*, lui dit-il, *pour vous faire punir, comme inquifiteur, fi vous manquez à votre religion, & comme Régent, fi vous n'obéiffez au Roi.* Le Connétable blâma fort fon ami, & tâcha d'apaifer le Cardinal, qui reprenant fon difcours fans s'échauffer, & fe tournant vers le Duc, fe juftifia fur la rupture du mariage de fa nièce, avec le neveu du Duc, & fur le jugement de fon procès contre le comte de Corunna. Il fe plaignit enfuite fort doucement de l'ambaffade de fon Chapelain, & l'affura que pour lui, il avoit toujours honoré la maifon de Mendoza, & qu'au refte il pouvoit fe fouvenir qu'au plus fort de leurs démêlés, tout offenfé qu'il étoit, il n'avoit pas laiffé de donner à fon fils un des meilleurs bénéfices du diocèfe de Tolède : *Ce que je ne dis pas*, ajouta-t-il, *pour vous reprocher un bienfait, mais pour vous faire voir que vous avez tort.*

Eugen. de Robles vid. del Card. Xim. c. 18.

Le duc de l'Infantade fut tellement touché de ce difcours, qu'il fe leva tout d'un coup de fon fiége pour fe jeter aux pieds de Ximenès & lui demander pardon ; mais le Cardinal

An. 1517 l'empêcha ; & l'embrassant avec affection : *Si je ne vous aimois*, lui dit-il, *& si je ne vous estimois, je n'en userois pas à votre égard comme je fais.* Ils étoient sur le point de se séparer après les derniers complimens, lorsqu'on ouït tirer plusieurs coups, & un grand bruit de gens de guerre autour de la maison. C'étoit D. Juan Spinosa, capitaine des gardes du Cardinal, qui lui amenoit cette escorte. Cet officier, à qui l'on avoit caché comme aux autres cette entrevue, l'ayant apprise par hazard, avoit fait monter à cheval sa compagnie, ne jugeant pas qu'il fût honorable, ni même sûr au Régent de marcher comme un particulier, & de se commettre avec des gens qui devoient lui être suspects; & il avoit couru à toute bride à Fuençarral. Le Duc & le Connétable furent étonnés de ce bruit, & crurent d'abord qu'on leur avoit tendu un piége ; mais le Cardinal les rassura ; & après avoir fait en leur présence une sévère réprimande à Spinosa d'être venu sans ordre, il prit congé d'eux & s'en retourna à Madrid. Ce fut ainsi que se terminèrent ces différents avec la maison de Mendoza.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

L'affaire du comte de Vrena causa beaucoup plus de trouble dans le royaume, & donna par conséquent beaucoup plus de peine à Ximenès. C'étoit un homme remuant, qui avoit été le premier ennemi du Régent & de la régence. Il étoit accusé d'avoir assisté son fils contre le service du Roi, dans l'affaire du duc de Médina Sidonia, & il avoit maltraité des officiers qui exerçoient la justice, ou qui levoient les deniers royaux. Le Cardinal avoit dissimulé prudemment ces rebellions, parce qu'il se trouvoit alors de grands démêlés avec le duc de l'Infantade & le duc d'Albe, & qu'il ne jugeoit pas à propos d'avoir sur les bras au même temps, les trois plus puissantes maisons de Castille. Mais il se présenta bientôt une occasion de lui faire sentir ses fautes passées. Il plaidoit depuis long-temps avec Quixade pour la seigneurie de Vilafrate près de Valladolid. Et il s'en étoit mis de lui-même en possession sans que sa partie, qui avoit eu recours à la justice, eût pu encore rien obtenir.

Petr. Martyr epist. 591. lib. 30.

Ximenès qui avoit entrepris, comme nous avons déjà dit, de terminer tous les vieux procès, fit juger celui-ci ; & par arrêt de la cour de Valladolid, la seigneurie de Villafrate fut adjugée à Quixade, qui ayant à faire à un homme

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 42.

qui ne cédoit pas aifément, implora le fecours du Cardinal. AN.1517.
Le Cardinal lui fit donner un huiffier & quelques fergens, pour exécuter l'arrêt felon fes formes ; & le comte de Vrena l'ayant fu, & fe plaignant qu'après lui avoir fait une injuftice, on vouloit encore lui faire violence, recommanda à fon fils de recevoir ces gens-là comme ils méritoient. Ce jeune homme, accompagné du fils du Connétable, du duc d'Albuquerque & de l'Almirante, les attendit près de la ville. Là on les chargea de coups, on leur découpa le vifage, & on les renvoya avec menace de les faire pendre, fi jamais ils y revenoient.

Ces officiers s'en retournèrent à Valladolid couverts de fang & de meurtriffures, & ce fpectacle fit horreur à tous ceux qui avoient quelque refpect pour les lois. L'évêque de Malaga, préfident de cette cour, quoiqu'il fût de fon naturel fort doux & fort modéré, fit affembler les milices, & prenant les armes lui-même fe mit à leur tête, pour venger l'injure faite à la juftice & à l'autorité royale ; & déjà il marchoit à Villafrate. Alors le Connétable, voyant le danger où étoit fon fils, y accourut, fit fortir de la ville ces jeunes feigneurs qui commençoient à s'y fortifier, & commanda qu'on exécutât fans oppofition & fans bruit, ce que la cour avoit ordonné. L'évêque congédia les milices, & s'en revint fatisfait à Valladolid. Ximenès ne fut pas plutôt informé de l'affaire, qu'il fit procéder contre les coupables, comme pour crime de leze-Majefté. On afficha leurs profcriptions dans les carrefours, & on les déclara rebelles par des hérauts publics, dans Madrid & dans Vallodolid, s'ils ne fe remettoient promptement dans les prifons du confeil royal, pour y rendre compte de leurs actions. *Petr. Martyr. ibid.*

Les jeunes Seigneurs fongèrent alors à fe mettre en lieu de fureté, & pour cet effet rentrèrent dans Villafrate avec ce qu'ils purent amaffer de monde, réfolus de fe défendre jufqu'à l'extrémité. Leurs pères étoient alarmés, & ne favoient quel parti prendre. Le Connétable & l'Almirante ne bougèrent d'auprès de l'évêque de Malaga, afin qu'il fût témoin de leur conduite, & que l'orage ne tombât pas fur eux-mêmes. Les autres s'affemblèrent pour réfoudre ce qu'ils feroient. Quelques amis du Cardinal lui remontrèrent que tous les Grands de Caftille alloient fe liguer contre lui dans cette affaire, où ils étoient prefque tous intéreffés,

An.1517 & il leur répondit qu'il ne pouvoit dissimuler leurs fautes ; & qu'il savoit bien le moyen de les ranger tous ensemble à leur devoir, s'ils en sortoient. C'est pourquoi il donna des troupes au commissaire Sarmiento, lui commanda d'aller faire le procès aux rebelles, & de ruiner par le fer ou par le feu, cette ville qui leur servoit de retraite.

Cependant les Seigneurs qui s'étoient assemblés à Portillo, auroient bien voulu résister ouvertement à Ximenès ; mais comme chacun craignoit pour soi, ils conclurent qu'il falloit mener cette affaire avec douceur & avec adresse. Ils lui écrivirent donc des lettres pleines de respect & de soumission, en lui demandant pardon les uns pour leurs fils, & les autres pour leurs parens. Au même-temps ils écrivirent au Roi, qu'il n'étoit pas possible de supporter l'humeur difficile & violente de Ximenès, & que si Sa Majesté n'y mettoit ordre, tout le royaume alloit se soulever. Le comte de Vrena de son côté récusoit hautement le conseil royal avec opiniâtreté, quoique sans raison, & demandoit que le Roi même prît connoissance de sa cause.

Le Cardinal ne douta pas qu'en cette occasion comme dans les autres, on ne tachât de surprendre la cour, & de prévenir le Roi contre lui : il lui fit écrire par le conseil, & lui écrivit lui-même toutes les circonstances de cette affaire, de peur qu'on ne lui eût envoyé de fausses relations. La fin de sa lettre étoit : *Voilà au vrai comme tout s'est passé. Nous n'avons aucune inimitié particulière contre ce Seigneur. Quelle apparence que tant de Juges, aux yeux du public, contre leur conscience & leur honneur, aient unaniment conspiré à le perdre ? Ne voit-on pas tous les jours leur intégrité, soit dans les jugemens des procès, soit dans la punition des crimes ? Si les gens de bien qui composent votre conseil l'ont condamné, c'est sa faute, & non pas leur haine & leur corruption. S'il veut tout renverser & tout perdre, ne sommes-nous pas établis pour défendre le foible contre le puissant ? Nous ne pouvons éviter que ceux qui troublent le repos public ne nous haïssent, nous devons au moins faire en sorte qu'ils nous craignent. Ils voudroient décrier notre conduite, parce que nous ne pouvons souffrir leurs injustices. La fidélité que nous devons à Votre Majesté nous oblige de l'avertir, que si elle veut maintenir l'ordre dans ses états, elle doit rejeter ces plaintes par lesquelles on implore votre autorité contre votre autorité même. Commandez donc qu'on observe les lois*

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 42. Epist. Ximen. & Senat. ad Carol.

dont vous devez être le défenseur, & faites-nous la grâce de croire que nous n'abusons pas de la justice que vous avez eu la bonté de nous confier. AN. 1517.

Cependant il eut avis qu'il se formoit plusieurs cabales. Il intercepta des lettres séditieuses de ceux qui lui avoient fait des protestations de respect & d'obéissance. Il apprit que l'évêque de Zamora, chef des séditions populaires, s'étoit avancé vers Valladolid pour se jeter dans Villafrate, & que toute la noblesse étoit en mouvement. Les coupables, qui se croyoient assurés dans cette place, se moquoient du Commissaire qui venoit les assiéger; & afin que rien ne manquât à leur folie, ils traînèrent un jour par les rues, en dérision du Cardinal, une figure qui le représentoit, & qu'ils avoient revêtue d'habits pontificaux. Cependant Sarmiento arrive, assiège la ville, la presse & la réduit à l'extrémité. Comme il étoit prêt de donner l'assaut & de la prendre, les jeunes seigneurs, par un coup de désespoir qui leur réussit, sortirent l'épée à la main, avec ce qui leur restoit de braves gens, forcèrent tout ce qui s'opposa à leur passage & se sauvèrent. Après cela le Commissaire entra dans la ville sans résistance, & fit publier dans les places publiques par un héraut, l'arrêt qu'il avoit dressé selon les formes de la justice. Cet arrêt portoit que selon l'ancien usage d'Espagne, Villafrate où la rebellion s'étoit faite, seroit brûlé & rendu pour jamais inhabitable, qu'on y feroit passer la charrue & semer du sel; que Giron & son fils avec leurs complices seroient punis comme criminels de lèze-majesté, & condamnés à dédommager Quixade de toutes ses pertes. On commença aussitôt à mettre le feu dans tous les quartiers de la ville, & à tirer toute l'artillerie contre les murailles, qu'on ruina jusqu'aux fondemens. Sept des principaux bourgeois qui avoient crié, pendant qu'on maltraitoit l'huissier, *qu'ils n'avoient point d'autre maître que Giron, furent fustigés.* Un domestique de l'Almirante, accusé d'avoir levé secrètement quelques soldats pour envoyer au fils de son maître, le fut aussi; &, on en fit l'exécution un jour de fête, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Ce châtiment exemplaire jeta la terreur dans toute la Castille. Le connétable & le duc de l'Infantade envoyèrent un de leurs amis au Cardinal, pour le supplier de se con-

tenter d'avoir fait un si sanglant affront au comte de Vrena, & de ne pas perdre une des plus nobles maisons de Castille. L'Almirante, qui avoit toujours gardé assez de mesures avec ce Prélat, vint à Madrid & lui représenta avec beaucoup de respect & de soumission, qu'il s'étonnoit qu'un homme aussi sage que lui traitât si rigoureusement la noblesse, qui ne demandoit qu'à servir le Roi & à lui obéir; qu'en cela, il agissoit contre lui-même & contre ses successeurs, puisqu'en qualité d'archevêque de Tolède, il se trouvoit en même-temps, & à la tête du clergé, & à la tête des grands du royaume; que le Roi qui ne pouvoit pas connoître encore par lui-même leur fidélité & leur zèle, les mépriseroit infailliblement, s'il voyoit qu'on les traitât avec tant de dureté & de hauteur; qu'il le supplioit très-instamment de ne jeter pas tant de personnes d'honneur & de qualité dans des malheurs, dont il leur seroit difficile de se relever, parce qu'on savoit qu'il avoit écrit plusieurs fois au Roi, qu'ils étoient désobéissans & rebelles; qu'il lui demandoit pardon de la liberté qu'il prenoit, mais qu'il croyoit qu'un peu plus de douceur ne feroit point de tort à sa dignité, ni à la gloire de leur commun maître.

Le Cardinal répondit à l'Almirante en peu de mots, qu'il n'étoit pas d'humeur à faire sa cour au Roi, aux dépens de personne; que Sa Majesté lui ayant fait l'honneur de le charger du poids du gouvernement, il étoit résolu de le soutenir, & de lui en rendre bon compte; qu'il avoit dissimulé bien des choses qu'il auroit peut-être dû mander à la Cour, & que dans la nécessité de découvrir la mauvaise conduite de quelques-uns, il avoit plutôt adouci, qu'exagéré leurs fautes; que pour ce qui regardoit le comte de Vrena, il n'en avoit que trop souffert, & que l'affaire en étoit venue à un point, qu'il n'y avoit que le Roi qui le pût sauver de sa pleine autorité.

L'Almirante se retira sans oser insister davantage. Cependant D. Pedro Giron voulut lever des troupes en plusieurs endroits, mais il n'y eut pas un homme qui eût le courage de s'enrôler après ce qui venoit d'arriver. De sorte qu'ils n'eurent plus de ressource qu'aux nouvelles qu'ils attendoient de Flandres. Mais on y confirma tout ce que Ximenès avoit fait; & on déclara le comte Vrena & son fils criminels d'état, s'ils ne se remettoient incessamment

dans

dans les prisons de Valladolid. Personne n'osa plus intercéder pour les coupables, & leurs propres pères furent contraints de les mettre entre les mains de la justice. AN. 1517.

Alors le Cardinal se voyant le maître, s'adoucit tout d'un coup, & le comte de Vrena s'étant venu jeter à ses pieds pour subir l'arrêt qu'il lui plairoit de prononcer, il lui pardonna, aussi-bien qu'aux jeunes seigneurs, qu'il fit mettre en liberté. Du reste, quoiqu'il eût aussi le pouvoir de leur accorder leur grâce, il se contenta de leur promettre de l'obtenir du Roi, dès qu'il seroit arrivé; voulant par-là les retenir encore dans le respect durant le temps de sa régence, & donner moyen à Charles de se les attacher par un acte de clémence & de générosité. Il manda incontinent à Lopés Ayala son agent à la cour de Bruxelles, d'aller trouver le Roi; & de lui dire *que le Comte étoit venu à genoux demander grâce pour lui & pour ses enfans, & qu'il témoignoit un extrême regret du passé. Que cela étant, il étoit de la bonté de Sa Majesté de lui pardonner; qu'il n'étoit pas à propos de perdre ceux qu'on croyoit pouvoir corriger, & qu'il falloit punir les grands autrement que les petits, en se contentant de les abaisser, parce que leurs humiliations leur tiennent lieu de supplice.*

Sandoval hist. de Carlos V. lib. 2. §. 43. Petr. Martyr. epist. 591. lib. 2.

Pendant ces troubles, le pape Léon X fit une promotion de vingt-un cardinaux, entre lesquels fut Adrien Florent, doyen de Louvain & collègue de Ximenès dans la régence. On étoit persuadé qu'il avoit résolu de donner un de ces chapeaux à Raphaël d'Urbin, le plus célèbre peintre de son temps; pour distinguer par la grandeur de la récompense, un homme qui se distinguoit si fort par l'excellence de ses ouvrages; & Raphaël qui s'en étoit flatté, avoit différé sous divers prétextes d'épouser la nièce du cardinal de Bibiene, qu'on lui offroit en mariage depuis long-temps; mais une mort imprévue renversa toutes ses espérances. Ximenès loua fort le choix que Sa Sainteté avoit fait d'Adrien; mais en même temps il fit proposer au Roi d'envoyer le nouveau cardinal à Rome, ou dans son diocèse, ou de le rappeler auprès de lui, parce que c'étoit un homme qui n'aimoit pas les affaires, & que sa nouvelle dignité ne feroit que causer de l'embarras, au lieu d'être de quelque usage.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 48.

Alvar. Gomez. de reb. gest. Xim. l. 6. Petr. Martyr. ep. 596. lib. 30.

A peine Ximenès étoit-il sorti de ses démêlés avec le

AN. 1517 comte de Vrena, qu'il entreprit une affaire, qui souleva le duc d'Albe, & partagea toute la Castille. Il s'agissoit du prieuré de Consuégra que Diégo de Tolède, troisième fils du duc d'Albe, retenoit au préjudice d'Antoine de Zuniga, frère du duc de Bejar, qui en avoit été pourvu dans les formes. Le bénéfice étoit non-seulement riche, mais encore honorable, le procès devoit se juger au conseil d'Espagne; le duc d'Albe avoit du crédit, & Ximenès étoit inflexible pour la justice. Zuniga avoit eu ce prieuré par la démission d'un de ses oncles paternels, avec l'agrément du roi Philippe, & la confirmation du Pape; & il en avoit joui paisiblement quelques années. Mais Ferdinand, pour reconnoître les services que le duc d'Albe lui avoit rendus, avoit fait intervenir ensuite le grand-maître de Rhodes, qui piqué de ce qu'on s'étoit adressé au Pape, non pas à lui, déposséda Zuniga sur ce prétexte. Celui-ci se plaignit de la violence qu'on lui faisoit, mais il ne fut pas écouté; & après la mort de Ferdinand il se réfugia en Flandres auprès de l'archiduc Charles, & le pria de ne pas abandonner un serviteur du Roi son père, qu'on venoit de dépouiller de son bien contre toute sorte de droits. Il fut rétabli par l'autorité de l'Archiduc, & s'en alla poursuivre son procès à la cour de Rome, où il obtint plusieurs sentences en sa faveur, malgré tout le crédit du duc d'Albe: & enfin ayant aussi obtenu des lettres qu'on donne ordinairement après le jugement définitif, & qu'on appelle exécutoires, il vint en Espagne les présenter à Ximenès, & lui demander justice comme au gouverneur du royaume.

Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximen. c. 18.

Cette affaire étoit considérable, & par elle-même, & par la qualité des personnes, & pouvoit avoir des suites fâcheuses. C'est pourquoi le Cardinal écrivit au Roi selon sa coutume, pour lui demander ses ordres, & même pour lui donner ses avis. Le Roi lui répondit qu'il avoit fait examiner l'affaire dans son conseil, & que ne pouvant la juger à fond, jusqu'à ce qu'il fût sur les lieux, & voulant prévenir tous les désordres qui pourroient cependant arriver de cette contestation; il croyoit qu'il étoit expédient de retenir comme en dépôt ce prieuré avec ses revenus, ses maisons, ses châteaux, & toutes ses dépendances jusqu'à la fin du procès; qu'il vît là-dessus le duc d'Albe & son fils, & qu'il retirât d'eux un compromis dans les for-

mes ; par lequel ils lui remissent leurs intérêts, après les avoir assurés que non-seulement il auroit égard au droit, mais encore à l'honneur & à la satisfaction des parties : Que si par hasard ils refusoient cet expédient, ce qu'il avoit peine à s'imaginer, il leur donnât quinze jours pour délibérer; & que s'ils s'opiniâtroient après cela, il falloit faire valoir les lettres apostoliques que Zuniga avoit obtenues & le mettre en possession. AN. 1517.

Le Cardinal étoit alors fort abattu d'une fièvre tierce, & l'on faisoit à Madrid & dans toute la Castille, des prières publiques pour sa santé, de laquelle dépendoit le repos du royaume; car on voyoit déjà de certains mouvemens, qui faisoient craindre une révolte générale. Le duc d'Albe assembloit tous ses amis, & la maison de Zuniga, qui étoit très-nombreuse, assembloit aussi les siens, de sorte que l'évêque d'Avila, pour empêcher ces deux partis d'en venir aux mains, fut obligé durant la maladie du Cardinal, de faire tenir sous les armes sa compagnie des gardes, avec trois cents soldats qu'il tira des meilleures troupes de Castille.

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 43. Petr. Martyr. epist. 598. lib. 30.

Dès que Ximenès fut en état de vaquer aux affaires, il fit venir le duc d'Albe en présence de ses collégues, & de la plupart des conseillers d'état, & l'exhorta comme son ami de ne perdre pas en cette occasion la modération & la sagesse qu'il avoit toujours fait paroître, l'assurant qu'il auroit soin de ses intérêts, s'il attendoit paisiblement le jugement de son affaire, & s'il remettoit le prieuré au Roi, pour en disposer selon les lois. Il lui ajouta même, qu'encore qu'il eût ses ordres de la Cour, il vouloit bien les adoucir en sa faveur : de sorte que s'il avoit quelque répugnance à remettre entièrement le prieuré entre les mains du Roi, il n'avoit qu'à nommer quelqu'un de ses amis ou de ses parens, à qui l'on en pût donner la garde, afin que son fils en parût le maître comme auparavant.

Le Duc ne voulut pas accepter ces conditions. Il se plaignit qu'on le traitoit indignement; protestant qu'il sauroit bien se soutenir, non pas contre le Roi, mais contre le Régent qui étoit l'ennemi de sa maison. A ces menaces le Cardinal ne répondoit autre chose, sinon, *Que le duc d'Albe s'étoit trompé, s'il l'avoit cru capable de préférer ses affections particulières aux devoirs de la justice.* Cependant quelques sei-

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.

AN. 1517 gneurs que le Duc consulta ; lui ayant conseillé d'accepter les propositions qu'on lui faisoit, il s'y résolut ; mais peu de temps après il se laissa aller de nouveau à ses chagrins, & fit lever secrètement des gens de guerre pour se cantonner dans Consuégra, & pour y défendre le prieuré par la voie des armes. Avant que de se déclarer ouvertement, il voulut encore tenter s'il ne pourroit rien avancer du côté de la Cour : & par le moyen de la reine Germaine, il obtint du roi de France & du roi d'Angleterre, des lettres en sa faveur, au Roi Catholique, à Chièvres & aux principaux seigneurs des Pays-Bas. Ces lettres avoient ébranlé Charles, & peu s'en fallut qu'il ne révoquât l'ordre qu'il avoit donné. Mais Ximenès lui écrivit : *Qu'il étoit important que les moindres paroles des Rois fussent inviolables ; à plus forte raison, des ordres signés de leur main & scellés de leur sceau.* Il manda au même-temps à Chièvres, *Que si l'on prétendoit ainsi l'arrêter, après l'avoir engagé, on perdroit tout, & qu'on prît garde, qu'en voulant favoriser le duc d'Albe, on alloit premièrement faire une injustice, & de plus irriter toute la maison de Zuniga, qui étoit d'autant plus à craindre, qu'elle soutenoit un droit incontestable.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Epist. Ximen. ad Carol.

Comme le Duc ne vit plus d'apparence de réussir auprès du Roi par ses sollicitations, il eut recours à la force & fit entrer son fils dans Consuégra, pour s'y défendre, disoit-il, contre la tyrannie du Régent. Les Flamands qui se trouvoient alors en Espagne, étoient fort alarmés : ils prièrent le Cardinal de ne pas pousser si loin les affaires, & de temporiser jusqu'à l'arrivée du Roi. Il leur répondit, Qu'il falloit mettre les choses en état, qu'à son arrivée il ne trouvât que des sujets soumis. Fonseca, un des meilleurs capitaines de son temps, vint le trouver & lui remontra très-respectueusement, que les esprits étoient aigris, que le duc d'Albe avoit du crédit, du courage, des amis, qu'il étoit à craindre. Il l'interrompit, à ce mot, & lui dit en souriant, *Ne craignez pas, Fonseca, tout ira bien.* Il fit assembler les milices, & commanda à Ferdinand Andrada, dont il connoissoit la valeur & l'expérience, de marcher contre Diégo de Tolède, qui s'étoit fortifié dans Consuégra. L'armée étoit composée de mille chevaux, tirés les uns des compagnies des gardes du Roi, les autres des garnisons des villes frontières, & de cinq mille hommes de pied, parmi

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.

lesquels on comptoit cinq cents vieux soldats, qui avoient fait la guerre sous Villalva, & qu'il tenoit en quartier aux environs de Madrid, pour s'en servir dans les occasions. Il donna ordre qu'outre ces troupes, il y eût à Tolède trois cents chevaux, & un corps considérable d'infanterie prêt à marcher pour relever les autres, ou pour les renforcer. AN. 1517.

Diégo de Tolède sembloit résolu de se défendre dans Consuégra jusqu'aux dernières extrémités. Le duc son père lui envoyoit mille soldats avec beaucoup de vivres & d'argent ; croyant qu'avec ce secours il rendroit cette place imprenable ; mais Andrada eut de si bons avis, & les troupes qu'il commandoit, animées par l'espérance du butin, firent tant de diligence, qu'elles pillèrent ce convoi, & défirent aisément ceux qui l'escortoient. Ensuite l'armée alla à la vue de Consuégra, où elle demeura quelques jours sans faire aucun mouvement, pour donner le temps aux sommations que le Cardinal avoit ordonné de faire dans toutes les formes juridiques. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.*

Andrada s'étant donc avancé, envoya un trompète à Diégo de Tolède, pour le sommer de la part du Roi de rendre la place, de congédier tout ce qu'il avoit de gens armés, de lui remettre les villes & les forteresses dépendantes du Prieuré, & d'attendre le jugement de son procès selon les voies ordinaires de la justice ; qu'autrement il le regarderoit comme criminel de lèze-majesté, & qu'il lui feroit la guerre comme à un rebelle. Il ne parut pas que ces menaces eussent fort étonné les assiégés, au contraire quelques jeunes gens de Tolède, par un ancien usage d'Espagne dont il reste quelques traces dans Dion de Nicée, firent paroître sur les murailles des bières peintes en noir, comme pour faire entendre qu'ils mourroient tous plutôt que de rendre la ville : & là-dessus Andrada commença à faire le siége dans les règles.

Le duc d'Albe voyant la perte de son fils inévitable, & ne se croyant pas lui-même bien assuré vint à Madrid, où, par le moyen de la reine Germaine & du cardinal Adrien, il tâcha d'obtenir des conditions plus avantageuses que les premières, ou du moins de revenir à l'accommodement qu'on lui avoit offert ; mais Ximenès ne voulut plus ouïr parler de conditions, ni d'accommodement ; & déclara qu'il n'étoit plus question que de remettre le

AN. 1517 prieuré purement & simplement à la disposition du Roi. On ne crut pas pouvoir le fléchir, & le Duc fut obligé de recevoir la loi qu'on lui imposoit. Il vint trouver le Cardinal la nuit ; & comme il se plaignoit un peu de sa rigueur, ce Prélat lui répondit ; *Qu'il n'avoit jamais usé de rigueur que malgré lui, & que ceux qui commandent sous les autres doivent exécuter avec soin les ordres qu'ils en reçoivent.* Il lui montra même les lettres de Flandres, & l'assura qu'en toutes choses, où sa fidélité, & l'autorité du Prince ne seroient pas intéressées il le serviroit.

Le Duc le pria de recommander sa famille au Roi, & après plusieurs civilités réciproques, ils écrivirent l'un & l'autre sur le champ ; le Duc à son fils de rendre le prieuré, & le Régent à Andrada de lever le siége ; ce qui fut exécuté ponctuellement. On fit publier l'amnistie pour ceux qui s'étoient trouvés dans Consuégra, & Diégo fut remis en grâce. Il voulut quelque-temps après faire assembler les Chevaliers, mais on lui interdit toutes les fonctions de Prieur ; & comme il s'excusoit sur les ordres qu'il avoit reçus du Grand-Maître : *Si nous étions*, lui répliqua le Cardinal, *dans l'île de Rhodes, vous auriez raison ; mais en Espagne où je suis Régent, il ne faut obéir qu'à moi.*

Quoique par cette fermeté, le Cardinal eût réduit la noblesse à vivre dans une grande retenue, les Flamands craignirent pourtant qu'il n'arrivât enfin quelque désordre en Espagne, & déterminèrent le Roi à s'y rendre au commencement de l'automne. La nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée, que le Régent la fit publier par-tout le royaume, & commanda qu'on équippât la flotte, qu'on la pourvût de tout, & qu'on la mît en mer au premier beau temps. Il envoya visiter les côtes de Galice & de Biscaye, & reconnoître le lieu le plus commode & le plus sain où le Roi pourroit aborder ; car il avoit couru quelque bruit de peste. Il eut soin même qu'on fit dans tous les ports, de grandes provisions de vivres, afin que la Cour, en quelque endroit qu'elle débarquât, trouvât toutes sortes de rafraîchissemens. Ces ordres ainsi donnés, il partit de Madrid avec l'Infant, accompagné du conseil d'état & de grand nombre de seigneurs pour aller à Aranda sur la rivière de Duéro. Il choisit cette ville plutôt qu'une autre, tant parce qu'il croyoit être plus à portée, pour hâter les préparatifs de la récep-

Petr. Martyr. epist. 508. *lib.* 30.

Sandov. hist. de Carlos 5. *V. lib.* 6. 1.

tion du Roi, & pour aller au-devant de lui ; qu'à cause que l'air y étoit fort tempéré, & que près de-là il y avoit un célèbre couvent de Cordeliers, où il aimoit à se retirer. Il passa par Tordelaguna lieu de sa naissance, & voulut y demeurer un jour comme pour dire le dernier adieu à sa patrie. AN. 1517

Le lendemain, il alla dîner en chemin dans un bourg, nommé Bos-Eguillas. Et c'est-là qu'on prétend que ses ennemis lui firent donner le poison. Quoi qu'il en soit, il sentit des maux extraordinaires incontinent après le repas, & il ne vécut depuis que très-peu de mois. Le provincial des Cordeliers, que le Régent avoit mandé avec quelques-uns des principaux de la province, ne confirma que trop le soupçon qu'on eut. Car ce bon père marchant avec ses compagnons dans un chemin de traverse, un cavalier masqué vint à eux à toute bride, & leur dit : *Si vous allez trouver le Cardinal à Bos-Eguillas, hâtez-vous, mes pères ; & si par bonheur vous arrivez avant son dîner, avertissez-le de ne pas manger d'une grande truite qu'on lui servira, car elle est empoisonnée : que si vous arrivez trop tard, dites-lui que c'en est fait, qu'il n'a qu'à songer à sa conscience.* Il piqua son cheval après cela, & prit la route de Madrid.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Les Religieux doublèrent le pas effrayés de cette aventure, & le Provincial plein de poudre & de sueur ayant été introduit dans la chambre du Cardinal, comme il sortoit de table, raconta de point en point ce qu'il avoit vu & ouï ; à quoi ce Prélat répondit sans s'étonner, & comme n'ajoutant aucune foi à l'avis de ce cavalier, *Si ce malheur m'est arrivé, ce n'est pas d'aujourd'hui, mon père.* Il leur dit ensuite que quelques mois auparavant ouvrant une dépêche qui venoit de Flandres, une vapeur subtile & maligne lui avoit tout d'un coup saisi le cerveau, & que depuis il n'avoit point eu de santé. *Mais*, ajouta-t-il, *l'un n'est pas peut-être plus vrai que l'autre. Dieu qui gouverne tout avec une si grande sagesse, envoie les maladies, & les guérit quand il lui plaît : il faut nous abandonner à sa providence.* Cependant le poison commença à faire son premier effet, qui fut de lui faire jeter du sang par les oreilles & par les jointures des ongles, & consuma lentement ce corps, d'ailleurs affoibli par l'âge, & par les fatigues des affaires. Les démêlés qu'il avoit eus avec les grands d'Espagne, & le dépit

AN.1517 qu'avoient les Flamands des plaintes qu'il avoit faites de leur avarice, ont laissé incertain à laquelle des deux nations ont doit imputer ce crime.

Quoi qu'il en soit, Ximenès tout languissant qu'il étoit, ne laissa pas de continuer à prendre soin de l'état, & la vue de la mort ne l'empêcha pas d'exécuter un dessein hardi qu'il croyoit nécessaire pour le service du Roi & pour la tranquillité du royaume: ce fut d'ôter à l'Infant tous ceux de ses domestiques qui lui donnoient de mauvais conseils. Ce jeune Prince, comme nous avons dit, avoit pour gouverneur Pedro Nunez de Gusman, grand commandeur de l'ordre de Calatrave, & Alvaro Ozorio, évêque d'Astorga, pour précepteur. Le premier avoit été choisi par la reine Isabelle, pour sa naissance, pour sa douceur, & sur-tout pour sa piété; le second avoit été nommé par Ferdinand, à cause de sa dignité & de son savoir. Ils ne pensèrent qu'à l'instruction du Prince durant les premières années de son enfance; mais dès qu'ils virent que son ayeul l'aimoit assez pour l'établir souverain d'Aragon & de Castille, au préjudice de son aîné, ils souhaitèrent qu'il régnât, parce qu'ils espéroient le gouverner, & profiter de l'ascendant qu'ils avoient sur son esprit. La bienséance vouloit qu'ils gardassent beaucoup de modération, & qu'ils couvrissent leur ambition sous une apparence de zèle pour la grandeur & pour la gloire de leur pupille. Comme ils virent leurs espérances trompées, par l'avénement de l'archiduc Charles à la couronne, ils cherchèrent les moyens de se soutenir, & furent ravis de voir que leur jeune maître, après avoir perdu le droit de régner, n'en avoit pas perdu l'envie.

Petr. Martyr. ep. 600. lib. 30.

Ce Prince avoit toujours devant les yeux le trône dont il croyoit être tombé; & nourrissoit son ambition d'espérances & de projets imaginaires. A quoi une chose qui arriva quelques mois après la mort de Ferdinand son ayeul, ne contribua pas peu. Car un jour qu'il étoit à la chasse pour faire exercice & pour dissiper ses chagrins, un hermite se présenta tout d'un coup à lui, & lui dit d'un ton de prophète: *Prince, ayez bon courage, le Ciel vous destine à de grandes choses: ne renoncez pas à vos prétentions, vous allez être roi de Castille. Telle est la volonté de Dieu...* Après ces paroles, il s'enfuit & disparut, sans qu'on en pût jamais savoir aucune nouvelle. Son air modeste, son visage

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 9. Anton. de Vera vid. del Emp. Carlos V.

mortifié, & je ne sai quoi d'extraordinaire dans son habit & dans sa figure, & son discours sur-tout, firent beaucoup d'impression sur l'esprit du Prince ; & les personnes qui lui avoient apparemment préparé cette apparition, s'en servirent pour ranimer ses désirs, & pour troubler l'état s'ils eussent pu. AN. 1517

Ximenès crut qu'il falloit sur toutes choses prévenir leurs mauvais desseins, & le premier soin de sa régence fut de s'assurer de la personne de l'Infant, en le faisant demeurer toujours auprès de lui, & d'observer la conduite de ses domestiques. Ils ne purent souffrir la contrainte où ils se trouvoient, & ne perdirent aucune occasion de décrier le gouvernement, dont ils se plaignirent plusieurs fois au conseil de Flandres. Ozorio étoit le plus irrité. Outre qu'il avoit l'esprit inquiet, & qu'il s'étoit fait des plans de fortune à sa fantaisie, il regardoit avec chagrin l'élévation du Cardinal. Il y entroit même un peu d'émulation d'ordre ; car il avoit été religieux de saint Dominique, comme le Cardinal l'avoit été de saint François. Cet évêque, par ses conseils, aigrissoit l'esprit de Gusman, qui d'ailleurs avoit reçu quelque déplaisir du Régent, & qui tout dévot qu'il étoit, ne renonçoit pas à la part qu'il s'étoit promise à l'administration des affaires. Ils concertèrent donc ensemble les moyens de se mettre en liberté. Ozorio entreprit de gagner l'Empereur Maximilien, & de lui faire entendre par les correspondances qu'il avoit auprès de lui, que le royaume étoit perdu, s'il ne venoit le tirer des mains de Ximenès qui le gouvernoit.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Il proposa peu de temps après de marier cet empereur avec la reine Germaine, espérant par-là, ou que Maximilien viendroit en Espagne & déposeroit le Cardinal, ou que la Reine qu'il avoit engagée à son parti, auroit plus de crédit pour le soutenir, quand elle auroit épousé Maximilien. Gusman de son côté n'attendoit que l'occasion d'enlever l'Infant, & de l'emmener en Aragon, où il savoit, qu'en considération du roi Ferdinand son ayeul, les principaux seigneurs le recevroient à bras ouverts, & le reconnoîtroient pour maître. Cependant les domestiques de l'Infant ne cessoient de louer son bon naturel, de l'appeler les délices de l'Espagne, & de blâmer les mœurs & les manières des Flamands. Le Cardinal eut des avis de toutes ces

1517. pratiques secrètes, & fit garder l'Infant & ses gouverneurs; sans qu'ils s'en pussent apercevoir. Il en avoit écrit plusieurs fois aux Pays-Bas, & comme d'un côté il étoit important de désabuser ce jeune Prince des prétentions qu'il pouvoit avoir; & que de l'autre il n'étoit pas honnête à Charles de commencer son règne par une action qui devoit déplaire à son frère, & à ceux qu'on avoit mis auprès de lui, la cour fut bien-aise de charger le Cardinal de cette commission, & de la trouver exécutée à son arrivée en Espagne.

Petr. Martyr. epist. 600. lib. 30. Eug. de Roblès ibid. epist. Xim. ad. Carol.

On lui ordonna donc de congédier les premiers officiers de l'Infant, Nunnez de Gusman, son gouverneur, Alvaro Ozorio, son précepteur, & Gonzalo de Gusman, son chambellan. Charles leur écrivoit qu'il avoit considéré qu'à leur âge, après une longue & pénible assiduité, ils avoient sans doute besoin de repos, d'autant plus que l'Infant étoit si avancé, qu'il n'avoit plus besoin de leurs instructions; qu'encore qu'il eût de grands sujets de se plaindre de la conduite qu'ils avoient tenue à son égard, il vouloit bien se contenter de les renvoyer chez eux sans les punir, en considération des services qu'ils avoient rendus à son frère; qu'ils exécutassent cependant les ordres que le Cardinal d'Espagne leur donneroit de sa part. Pour les autres officiers de sa maison, on laissoit à la disposition de Ximenès de les retenir, ou de les renvoyer, selon qu'il le jugeroit à propos. Charles écrivit au même temps à l'Infant en ces termes.

TRÈS-ILLUSTRE INFANT,

Lettre de Charles Roi d'Espagne, tirée des Mémoires manusc. du Card. de Granvelle, & traduite de l'Espagnol.

J'ai été informé plusieurs fois, qu'il y a des personnes dans votre maison qui vous inspirent des sentimens contraires au service de la Reine Catholique, au mien & à vos propres intérêts; qu'on y parle de moi sans respect & sans retenue, & qu'on y fait certains projets séditieux, que je devrois avoir déjà châtiés. Il y a quelque temps qu'on me sollicite d'y mettre ordre. J'ai cru qu'il falloit auparavant vous en avertir: & vous savez que je l'ai fait par mes lettres du mois d'Août, par lesquelles je vous priois de ne point écouter ces mauvais conseils, ni ces mauvais discours, & de vous souvenir de mon amitié, & de la passion que j'ai de vous voir tenir dans le monde le rang que vous désirez & que vous méritez d'y tenir. J'apprens pourtant que ces désor-

tres augmentent, & que vos gouverneurs, au lieu de les faire cesser, les approuvent & les entretiennent. On me mande que l'un d'eux s'est oublié jusqu'à ce point, que de parler & d'écrire à quelques grands & à quelques villes de mes royaumes, pour les porter à la désobéissance & à la révolte. An.1517

Vous jugez bien que tout cela, si je n'y remédiois promptement, pourroit causer du trouble dans mes états, & tourneroit en même temps à votre désavantage, ce qui me seroit très-sensible, parce que je vous estime & que je vous aime. L'intention de ces gens-là est de nous désunir, de m'ôter la tendresse que j'ai pour vous, & de vous ôter la confiance que vous devez avoir en moi. Ils l'ont déjà voulu faire, quand ils ont tâché de vous persuader, que nous n'avions, ni moi, ni ceux qui sont auprès de moi, aucune affection pour vous, ni pour ce qui vous regarde. L'Evêque d'Astorga sait bien que l'état de votre dépense a été réglé en présence de l'Empereur, notre très-honoré Seigneur & Père, & de Madame Marguerite notre très-honorée Tante, & que cependant je n'ai pas laissé d'envoyer quatre mille ducats par-dessus, & de donner deux mille ducats à cette évêque avant son départ, pour vous décharger des frais de son voyage. Je l'assurai même que le premier soin que j'aurois à mon arrivée en Espagne, seroit celui de vos intérêts.

L'amitié que j'ai pour vous m'oblige à éloigner tout ce qui pourroit la diminuer; & comme il seroit difficile qu'elle continuât au point où elle est, si vous suiviez les conseils des personnes qui me sont suspectes, j'ordonne au grand commandeur de Calatrave de se rendre à sa commanderie, & à l'évêque d'Astorga de se retirer incessamment dans son évêché : & je mets en leur place D. Diégo de Guevare, Clavier de Calatrave, & M. de La-Chaux, mon ambassadeur, auxquels je recommande de s'appliquer entièrement à vous donner toutes les satisfactions, & à vous rendre tous les services qu'il sera possible. Et parce que vraisemblablement ils sont absens, j'ai mandé qu'Alonse Tellez Giron, frère du marquis de Villene, demeurât auprès de vous.

Le Révérendissime Cardinal d'Espagne, & le très-Révérend Cardinal de Tortose, mon ambassadeur, vous expliqueront plus amplement toutes ces choses. Je vous prie avec affection, que pour me faire plaisir, vous trouviez bon que j'en use ainsi, & que vous croyiez que tout cela se fait pour votre bien, & que du reste j'aurai soin de tout ce qui peut regarder votre élévation & vos intérêts. Je n'attends que le bon vent pour m'embarquer. J'espère

AN.1517 *que j'aurai bientôt la joie de vous voir & de vous entretenir de cette affaire, & d'autres encore plus grandes. Je m'en remets présentement à ce que vous diront les Cardinaux; & je vous prie de suivre mes ordres & leurs conseils.*

Cette lettre est un peu longue, c'est pour cela qu'elle n'est pas écrite de ma main, mais ce qu'elle contient regarde mon service & votre avantage: je vous prie de le trouver bon, & de l'exécuter.

Le conseil de Flandres avoit épuisé toute sa politique, pour la disposition de cette affaire. L'ordre portoit d'user de grande circonspection, de garder un secret inviolable, de préparer l'esprit de l'Infant, avant que de lui rendre la lettre du Roi, & de lui faire entendre qu'il y avoit quelques changemens à faire dans sa maison, qui ne devoient pas lui être désagréables, parce qu'ils avoient été jugés nécessaires. La dépêche de Charles à Ximenès contenoit une instruction des tours qu'ils devoit prendre, & des mesures qu'il falloit garder dans l'exécution de cette affaire. Elle étoit adressée au cardinal d'Espagne & au cardinal Adrien conjointement, & conçue en ces termes:

RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN JESUS-CHRIST, cardinal d'Espagne, Archevêque de Tolède, primat des Espagnes, inquisiteur général, grand-chancelier, & gouverneur de nos états de Castille, notre très-aimé & très-cher ami: & très-Révérend Père en Jesus-Christ, cardinal de Tortose, notre cher ami, & notre ambassadeur.

Lettre de Charles Roi d'Espagne, tirée des Memoires manusc. du Card. de Granvelle, & traduite de l'Espagnol.

NOUS *avons été avertis plusieurs fois, & par des endroits différens, qu'il étoit temps de remédier à certaines choses qui se passent dans la maison du très-illustre Infant, notre cher & bien aimé frère. Ces avis portent que les personnes qui sont auprès de lui, l'élevent dans un esprit de désobéissance & de révolte, & lui inspirent des sentimens contraires à notre service & à son propre intérêt. Il y a un mois qu'on nous écrivit amplement sur ce sujet, & nous venons encore d'être informés par le dernier courrier, qu'il se dit, & qu'il se fait dans la maison de ce Prince beaucoup de choses au désavantage de notre personne, & au préjudice de la paix & du repos de nos états; qu'on prétend se servir de lui pour nous troubler dans les commencemens de notre règne;*

qu'on y entretient des intelligences secrètes avec quelques grands, AN.1517.
& avec quelques-unes de nos villes pour le faire déclarer en notre absence gouverneur de nos royaumes, au nom de la Reine notre très-honorée mère ; & même pour le tirer d'entre vos mains, Révérendissime Cardinal, & l'emmener hors de Castille, & qu'on y fait plusieurs autres projets pareils, contre la fidélité qui nous est due & à l'illustrissime Infant notre frère. Et parce qu'on jeteroit dans son esprit des défiances de l'amour que nous lui portons, & de la passion que nous avons de l'agrandir, nous avons, de l'avis de quelques-uns de nos serviteurs qui nous ont écrit d'Espagne, résolu d'ordonner au grand-commandeur de Calatrave de se retirer à sa commanderie ; à l'évêque d'Astorga d'aller à son évêché, & à Gonzale de Gusman de sortir promptement de la Cour, comme vous verrez par les lettres que je vous envoie pour eux. Et comme le principal motif que nous avons eu pour cela, est le bien & l'avantage de l'Infant, voici l'ordre que vous tiendrez dans l'exécution de cette affaire ; afin qu'il agrée pour l'amour de moi ce que je fais en cette occasion, & que par-là il me donne lieu d'augmenter l'affection que j'ai pour lui.

Vous prendrez en particulier l'illustrissime Infant, & vous lui ferez connoître ma volonté & les raisons que j'ai d'en user ainsi. Vous vous servirez pour cela des paroles les plus douces & les plus honnêtes que vous pourrez, afin qu'il prenne en bonne part ce que vous avez à lui déclarer, & qu'il vous regarde tous deux comme ses amis, ainsi que vous l'êtes. Je me remets de tout cela à votre prudence. Dites-lui que nous avons résolu de mettre auprès de lui à la place de ceux qui y sont, D. Diégo de Guévare, Clavier de Calatrave, M. De-La-Chaux mon ambassadeur, & en attendant qu'ils soient arrivés, Alonse Tellez Giron, frère du marquis de Villene. Vous lui ferez savoir aussi, que nous désirons qu'il se conforme en toutes choses à nos usages, & à nos manières de vivre ; & qu'ainsi nous voulons que comme M. de Chièvres couche dans notre chambre, D. Guévare, ou M. De-La-Chaux couchent toujours dans la sienne ; & en leur absence D. Alonse Tellez, afin que lorsqu'il s'éveillera, il trouve quelqu'un avec qui il puisse s'entretenir, s'il en a envie.

Témoignez-lui bien que l'amitié que j'ai pour lui est cordiale & plus que fraternelle, & que si je passe en Espagne, c'est plus pour lui que pour mes royaumes. C'est la vérité : il le connoîtra, s'il plaît à Dieu, par les œuvres, quand je serai arrivé ; & le premier soin que j'aurai sera celui de sa personne, pour laquelle

AN. 1517 *je sacrifierois la mienne. Faites-lui entendre que je n'ai pris cette résolution qu'après avoir demandé l'avis de l'Empereur notre très-honoré seigneur & père, de madame Marguerite notre très-honorée tante, & des principaux de notre conseil. Qu'au reste, il n'a pas raison de se plaindre de M. de Chièvres & de notre grand-chancelier. Je lui jure qu'ils sont ses fidelles serviteurs, & qu'il ne se passe aucun jour qu'ils ne me parlent de lui, comme on devroit parler de moi dans sa maison. Vous lui direz aussi qu'aujourd'hui veille de la fête de Notre-Dame de Septembre, je dois aller coucher sur ma flotte, & que demain matin, si le beau temps dure je me mettrai en mer. Dès que je serai arrivé, & que je pourrai le voir & l'entretenir, mes désirs seront accomplis : j'espère que les siens le seront aussi, parce qu'il connoîtra l'amour que j'ai pour lui & pour l'Infante Eléonor notre sœur, que je lui mène pour sa consolation. Vous employerez toutes les raisons que vous jugerez convenables selon votre prudence, pour lui adoucir la peine que lui pourroit faire le changement de ses officiers, & pour lui faire voir que c'est pour son bien que tout se fait; ensuite vous lui présenterez ma lettre.*

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 36. Petr. Martyr ep. 580. lib. 29.

Après que vous aurez parlé au très-Illustre Infant, parlez au grand commandeur & à l'évêque d'Astorga, à tous les deux ensemble, & à chacun à part : & afin qu'il n'y ait aucun délai à l'exécution de notre volonté, empêchez-les d'accompagner l'Infant, & expliquez leur au long toutes les choses qu'on nous a mandées : qu'ils sachent que la seule considération de l'Infant me retient que je ne passe plus avant. Et parce que selon les informations que j'ai reçues, l'évêque est plus coupable que le commandeur, ne manquez pas quand vous leur parlerez, de témoigner à l'évêque le peu de satisfaction que j'ai de lui, & faites lui sentir par quelques termes rudes & pesans, qu'il a plus de tort que l'autre. Quand vous aurez achevé de leur parler, donnez leur mes lettres, & dites leur de ma part, que sur le champ, sans voir l'Infant, sans lui parler davantage, & sans prendre congé de lui, ils exécutent l'ordre que je leur envoie. Ne les laissez parler à personne, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la Cour.

Vous comprenez bien, Révérendissime Cardinal d'Espagne, de quelle conséquence est cette affaire pour notre service. Aussi, nous vous prions très-affectueusement que vous ne perdiez point temps, & que vous suiviez nos ordres sans délai, malgré tous les obstacles qui pourroient les retarder quand même l'Infant s'y opposeroit. Et parce qu'il pourroit arriver qu'Alfonse Tellez,

qui doit demeurer auprès de l'Infant, jusqu'à ce que Guévare & La-Chaux y soient arrivés, ne seroit pas à la Cour, envoyez lui un courrier incessamment, afin qu'il y vienne à l'heure même, sans retardement & sans excuse; l'affaire étant d'une qualité & d'une importance très-grande, comme vous voyez. Nous vous chargeons de garder un grand secret, ensorte qu'elle soit exécutée, avant qu'elle soit connue. Nous vous prions & recommandons encore, Révérendissime Cardinal d'Espagne, qu'aussitôt que vous aurez reçu cette dépêche, si Alfonse Tellez est absent, vous mettiez en sa place auprès de l'Infant quelque honnête homme, qui le serve avec soin, & qui réponde de sa personne. AN. 1513.

On nous avoit aussi conseillé d'éloigner le capitaine de nos gardes qui sert auprès de lui, & de mettre en sa place quelqu'un de nos anciens serviteurs; mais parce qu'on ne mande rien de particulier ni de positif contre lui, & que nous ne voulons pas douter sans raison de sa fidélité, nous avons cru que c'étoit assez, que vous, Révérendissime Cardinal d'Espagne, lui fissiez prêter entre vos mains un nouveau serment en notre nom, pour la garde de l'Infant, avec ordre de tenir la chose secrète, & de n'en parler à qui que ce soit.

Nous sommes encore informés que le grand commandeur & l'évêque, ont mis hors de la maison de l'Infant, Isabelle de Carvajal sa gouvernante, sans ma participation, supposant pourtant un ordre de moi. Je sai que c'est une bonne Dame, agréable au Prince, zélée pour notre service & pour le sien: remettez-la dans la maison; qu'elle y demeure, qu'elle y couche comme auparavant; que ce soit néanmoins hors de la chambre de l'Infant. Parlez lui, comme vous le jugerez à propos; elle vous honore, & vous saurez par elle tout ce qui se passera.

Vous trouverez deux lettres dans ce paquet, l'une pour le marquis d'Astorga, l'autre pour le comte de Lemos, qui sont les principaux parens de Gusman & d'Ozorio. Nous leur faisons savoir la commission que nous avons donnée, & nous leur mandons que vous en savez les raisons, & que vous leur en direz quelques-unes. Ayez soin de le faire, envoyez leur mes lettres, & écrivez leur vous-même, ce que vous croirez convenir à notre service. Nous écrivons aussi à Sancho de Parédez maître d'hôtel de l'Infant, parce que nous avons appris, qu'il a toujours désapprouvé tout ce qui pouvoit nous déplaire: assurez-le que nous sommes contens de lui, & rendez lui notre lettre.

Je reviens encore à vous prier, & à vous recommander que

AN. 1517 *ces ordres que je vous envoie, soient exécutés sur le champ, avec toute la diligence possible, & dans un grand secret; ensorte, comme nous avons déjà dit, que tout soit fait, avant qu'on puisse l'empêcher, ni même le prévoir. Nous avons écrit à l'Empereur notre très-honoré Seigneur & Père, tout ce que nous vous écrivons, & nous lui avons communiqué aussi bien qu'à la Princesse Madame Marguerite notre très-honorée Tante, les motifs qui nous ont portés à mettre le grand commandeur de Calatrave, & l'évêque d'Astorga hors de la maison de l'Infant. Mandez moi promptement ce que vous aurez fait, comment mon frère aura pris l'affaire, & tout ce qui se sera passé. M. De-La-Chaux me rendra votre paquet au port où je débarquerai. Révérendissime Père en Jesus-Christ, Cardinal d'Espagne, notre très-aimé & très-cher ami : Très-Révérend Père en Jesus-Christ Cardinal de Tortose notre Ambassadeur, la sainte Trinité vous ait en sa sainte garde.*

MOI LE ROI.

Si ces lettres eussent été rendues exactement, l'affaire se fût passée sans bruit, & le Cardinal eût si bien ménagé l'esprit de l'Infant, qu'il lui auroit fait connoître non-seulement la néceſſité, mais encore l'avantage qu'il y avoit à obéir aux volontés du Roi son frère. Mais le maître des postes ayant reçu le paquet, & sachant qu'il étoit fort recommandé, s'imagina que c'étoit l'avis que le Roi donnoit de son embarquement pour l'Espagne. Il envoya tous ses commis chez les Seigneurs qui étoient à Aranda, ou aux environs, pour leur en faire part, & pour recevoir les présens que les Espagnols font ordinairement à ceux qui leur annoncent d'heureuses nouvelles. Il garda pour cela la dépêche cinq jours entiers; & comme le Régent s'étoit retiré au monastère d'Aguillera, pour y être plus en repos, il s'imagina qu'il ne falloit pas le troubler, & qu'il suffisoit de mettre les lettres entre les mains du Cardinal Adrien, qu'on regardoit toujours comme son collégue.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Quoique l'adresse fut proprement au cardinal Ximenès, & que le nom de l'autre ne fût employé que pour la forme, cependant, Adrien, soit par un désir trop ardent de savoir au vrai, si le Roi Catholique étoit parti, soit par une simple curiosité de voir ce qu'on mandoit de Flandres, soit enfin qu'il crût avoir droit d'entrer en connoissance des affaires,

affaires, qu'on ne lui communiquoit presque plus, ouvrit le paquet & porta à l'Infant les lettres qui lui étoient adressées, sans prévoir le désordre qu'il alloit causer parmi les domestiques de ce Prince, qui se doutoient déjà du dessein qu'on avoit contr'eux. Il reconnut sa faute presque aussitôt qu'il l'eut faite, & renvoya promptement à Ximenès la dépêche du Roi, en lui demandant humblement pardon de sa simplicité & de son imprudence. Ainsi la chose étant divulguée, avant même que celui qui avoit ordre de l'exécuter, l'eût apprise, il n'y eut plus de précautions, ni de mesures à prendre. Les domestiques de l'Infant connurent alors qu'ils étoient perdus; & quoiqu'ils comprissent assez que leur jeune maître n'avoit pas beaucoup de pouvoir, ils implorèrent pourtant son secours, & le prièrent d'obtenir au moins qu'on ne touchât point à sa maison, que le Roi ne fût arrivé. Ils ajoutèrent, *Que cette persécution ne pouvoit venir que d'un esprit aussi hardi & aussi violent que l'étoit celui de ce ministre; que c'étoit une marque de l'aversion qu'il avoit pour son Altesse; qu'il lui ôtoit ses plus fidelles serviteurs, pour le réduire plus aisément à une condition particulière, & qu'après avoir tourmenté tous les grands d'Espagne pendant sa vie, il vouloit, sur le point de mourir, outrager un Prince qui étoit né pour être son maître.*

AN. 1517.

L'Infant aigri par ces discours, partit le lendemain pour aller trouver Ximenès dans sa retraite d'Aguiléra, & quelque envie qu'il eût d'être bien accompagné, il alla seul avec l'évêque d'Astorga son précepteur, parce que son gouverneur étoit malade, & que le Cardinal Adrien n'avoit osé se présenter. Le duc de Béjar, & quelques autres seigneurs qui étoient dans la chambre du Régent, se retirèrent par respect, dès que ce Prince y fut entré. Alors il déchargea son cœur, & se plaignit qu'on lui ôtoit ses anciens & fidelles serviteurs, sans sujet, & sans qu'on lui en eût dit un seul mot; que c'étoit un affront qu'on avoit résolu de lui faire, & que le déplaisir le plus sensible qu'il eût, c'étoit que ce coup lui vînt d'un homme qu'il avoit toujours regardé comme son ami, & presque comme son père. Il conjura après cela le Cardinal, les larmes aux yeux, par la mémoire du roi Ferdinand son ayeul, par les bienfaits qu'il avoit reçus de la reine Isabelle, de lui laisser des gens d'une

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18.

An. 1517 vie irréprochable, & d'un mérite connu, dont il étoit très-satisfait, & à qui même il avoit de l'obligation; & de ne pas souffrir qu'on le maltraitât de la sorte.

Ximenès tâcha de l'apaiser; & sans entrer dans aucun éclaircissement sur les raisons qu'on avoit d'en user ainsi, il lui répondit, *Que c'étoit un moyen de s'avancer dans les bonnes grâces du Roi son frère, que de lui obéir en cette rencontre; qu'il ne pouvoit y avoir de déshonneur à suivre les ordres du Souverain; que l'attachement pour les domestiques étoit louable, mais que les premiers devoirs regardoient nos proches, surtout quand ils sont nos maîtres; qu'il mît à part les préventions qu'on lui avoit inspirées, & qu'il fit réflexion que c'étoit un commandement absolu, dont il n'étoit ni sûr ni honnête de se dispenser; que s'il le prenoit autrement, & qu'il continuât à faire le mécontent, il se perdroit lui-même, & causeroit la ruine de ceux dont il prenoit inconsidérément les intérêts.* Ces remontrances ne touchèrent pas l'esprit de ce Prince. Il répliqua au Cardinal, qu'il avoit autrefois reçu beaucoup de marques de son amitié, mais qu'elle lui manquoit au besoin; qu'il ne demandoit pour toute grâce, qu'une surséance jusqu'à l'arrivée du Roi; mais qu'il voyoit bien qu'on vouloit le perdre, lui & ses gens, & qu'il alloit chercher de son côté les moyens de les protéger, & de les mettre à couvert de l'orage dont ils étoient menacés. *Cherchez-les donc ces moyens*, lui dit alors Ximenès d'un ton plus élevé, *& moi je vous jure par la vie du Roi votre frère, que ni vous, ni toute l'Espagne ensemble n'empêcherez pas que demain les ordres que j'ai reçus ne soient exécutés.* L'Infant jugea bien qu'il n'auroit pas d'autre réponse, & se retira dans Aranda, sans pouvoir dissimuler son ressentiment.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Ximenès fit appeler incontinent Cabanillas & Spinosa, capitaines de ses gardes, & commanda à l'un d'escorter l'Infant avec sa compagnie; à l'autre d'aller prendre des troupes du voisinage & d'investir la ville; ensorte que, ni le Prince, ni aucun de ses domestiques n'en pût sortir. Spinosa fit tant de diligence, que l'Infant ne fut pas plutôt dans Aranda, qu'il y arriva avec ses troupes, & se saisit de toutes les avenues. Le reste du jour & toute la nuit se passèrent en délibérations vaines, entre l'Infant & ses domestiques. Comme ils se plaignoient tous également de leur

Petr. Martyr. ep. 600. lib. 30.

fortune, ce jeune Prince dans sa colère, menaçoit de perdre Ximenès; mais Gusman & Ozorio lui remontrèrent, qu'il n'avoit ni forces, ni secours pour exécuter ce dessein, & qu'il falloit penser à quelque expédient possible. Il proposa donc de sortir, sous prétexte d'aller voir la Reine sa mère, de passer son épée au travers du corps à ceux qui s'y opposeroient, & de se cantonner dans quelque province; mais on lui fit remarquer qu'il étoit comme un assiégé dans sa maison, que toutes les milices du royaume, au moindre signal que le Régent leur donneroit seroient après lui. Tout ce qu'il put faire en cet état, ce fut de s'obliger par écrit à tous ses gens, de les rappeler dans sa maison, & de leur faire du bien à proportion de leurs services, lorsqu'il seroit maître de ses actions, & qu'il auroit de quoi les récompenser. Ensuite, il fit prier le conseil d'état, les deux nonces du Pape, & les Evêques qui se trouvèrent à Aranda, de venir chez lui; & après leur avoir exposé l'ordre qu'il avoit reçu du Roi, & la violence qu'il se faisoit pour y obéir, il leur demanda par grâce d'informer Sa Majesté Catholique de la fidélité de ses domestiques, & de l'injure faite à sa personne. AN. 1517

Cependant le cardinal Régent pria le cardinal de Tortose de lui amener le gouverneur, le précepteur & le chambellan, parce qu'il étoit bien aise de leur rendre compte de sa conduite, & de se justifier sur les plaintes qu'ils faisoient de lui à tout le monde. Il les reçut humainement; écouta leurs raisons, & y répondit par ordre. Il se plaignit ensuite lui-même, & voulut bien qu'ils lui répliquassent. Enfin il leur montra les lettres qu'il venoit de recevoir de la Cour, & leur fit lire l'article qui les regardoit, observant sur leur visage les sentimens de leur esprit, résolu de les faire arrêter sur le champ, s'ils témoignoient la moindre répugnance à se soumettre. Mais ils n'eurent garde de s'attirer son indignation : ils l'assurèrent qu'ils étoient prêts d'exécuter tout ce qu'il lui plairoit de leur commander, & le supplièrent seulement d'avoir la bonté de faire connoître au Roi, auprès de qui il pouvoit tout, la perte qu'ils faisoient, & la soumission entière qu'ils avoient pour ses volontés. Sur cela le Cardinal leur permit de retourner à Aranda, & leur donna le reste du jour pour mettre ordre à leurs *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 7.*

AN. 1517 affaires. Ils prirent congé de l'Infant avec un déplaisir extrême de part & d'autre, & se retirèrent avant le coucher du soleil, selon qu'il leur avoit été prescrit.

La Cour avoit souhaité qu'on mît Alfonse Tellez à la place de Nunez de Gusman; mais comme il ne se trouva pas alors à Aranda, & que d'ailleurs il pouvoit être suspect par les liaisons étroites qu'il avoit avec le duc d'Escalone son parent, le Régent choisit le marquis d'Aguilar en qui il avoit beaucoup de confiance, & le maintint jusqu'à l'arrivée du Roi, du consentement de l'Infant même, à qui il sût se rendre agréable. Vingt-sept autres domestiques furent congédiés, & l'on mit en leur place des gens de mérite, d'une naissance médiocre; qui n'ayant ni protection ni alliance considérable, devoient être plus soumis & plus dépendans. On avoit cru que l'écuyer de l'Infant seroit conservé en faveur d'Isabelle de Carvajal sa mère, qui avoit été gouvernante du Prince, & qui lui avoit si soigneusement inspiré le respect & la soumission pour le Roi son frère, qu'on la nommoit ordinairement dans la maison, *l'Espione du Cardinal*: mais on craignit l'esprit vif & intriguant de ce cavalier, & il eut le même sort que les autres.

Ce qui parut de plus rude au public dans tous ces changemens, & qui toucha l'Infant plus sensiblement, ce fut l'éloignement du vicomte d'Altamire. Il étoit fils de ce brave comte d'Altamire, qui après plusieurs grandes actions avoit été tué dans l'expédition d'Afrique, & il y avoit lieu d'espérer qu'il ressembleroit à son père, ou que peut-être il le surpasseroit. Ferdinand l'avoit mis enfant d'honneur auprès de son petit-fils; & outre qu'il étoit agréable de visage, adroit à toute sorte de jeux, d'une humeur gaie & divertissante, il avoit un esprit capable de tout apprendre, & une bonté de naturel qui le mettoit à couvert de la plupart des vices de la jeunesse. Par ces qualités & par une honnête complaisance, il avoit gagné les bonnes grâces de son maître; & Ximenès qui aimoit ce jeune seigneur, & qui savoit le déplaisir mortel qu'il alloit donner au Prince, eut quelque envie de ne les pas séparer; mais il craignit qu'étant neveu de l'évêque d'Astorga, il ne suivît les conseils de son oncle, ou que du moins il ne le servît dans ses desseins. Alphonse Castillejo, fut de tous les domesti-

Petr. Martyr. ep. 600. lib. 30.

ques de l'Infant le ſeul que l'on conſerva. Il excelloit en poéſie, & comme il ne ſe mêloit d'aucune autre choſe, cela fit qu'on le laiſſa dans la charge de gentilhomme ordinaire qu'il exerçoit. AN. 1517

Toute la Cour de Bruxelles attendoit avec impatience quelle ſeroit l'iſſue de cette affaire. Chièvres & le conſeil ſe repentoient d'avoir donné les mains à une entrepriſe, qu'ils croyoient capable d'allumer une guerre civile dans la Caſtille, d'autant plus que le marquis d'Aſtorga & le comte de Lémos proches parens d'Ozorio & de Guſman, pouvoient y apporter de grands obſtacles. Ils jugèrent donc à propos, ſe défiant du pouvoir du Cardinal Régent, que le Roi écrivît de ſa propre main à ces deux ſeigneurs, pour leur marquer que c'étoit par ſon ordre & pour de très-preſſantes raiſons qu'on alloit changer la maiſon de l'Infant ſon frère, leur ajoutant qu'il ſe promettoit de leur fidélité & de leur affection pour ſon ſervice, que non-ſeulement ils ne troubleroient point en cela le Régent, mais que s'il en étoit beſoin, ils l'aſſiſteroient même dans la commiſſion qu'il avoit reçue. On lui envoya ces lettres tout ouvertes, afin qu'il ſût ce qu'elles contenoient, & qu'il les rendît à propos. Mais quand il les eut lues, il ſe moqua de la ſimplicité des Flamands, & jeta les lettres au feu, diſant: *Que tout faiſoit peur à ces gens-là; que ces précautions & ces timidités attiroient ſouvent les maux qu'on vouloit éviter, & que lorſqu'on avoit l'autorité royale & la juſtice de ſon côté, il ne falloit pas même ſuppoſer que quelqu'un y pût réſiſter.*

Le bruit courut alors dans toute l'Eſpagne, que Ximenès retiré dans un monaſtère de l'ordre de ſaint François, étoit à l'extrémité, & ne pouvoit plus vaquer aux affaires, & ſur l'avis que D. Pedro Giron en eut, il s'empara du duché de Medina Sidonia. La nouvelle en fut auſſi portée juſqu'en Afrique; & les Maures croyant que les côtes ne ſeroient plus ſi ſoigneuſement gardées, firent une deſcente dans le royaume de Grenade. On rapportoit même que Barberouſſe, qui s'étoit rendu depuis peu maître d'Alger, avoit aſſemblé une armée, & venoit aſſiéger Oran. Le Cardinal tout foible qu'il étoit de corps, conſervant toute la force de ſon eſprit, commanda incontinent au comte de Luna, gouverneur de Séville, de lever les milices, d'y

An. 1517

joindre des troupes des garnisons & de marcher contre Giron, avec ordre de le poursuivre jusqu'à ce qu'il le lui eût amené mort ou vif. Anne d'Aragon, femme du duc de Medina, offrit ses perles & ses pierreries pour décharger l'état des frais de cette guerre : & l'entreprise auroit été fatale à Giron, si son père, qui savoit que le Cardinal se portoit encore assez bien pour les perdre avant que de mourir, n'eût mandé promptement à son fils de poser les armes. Encore eut-il beaucoup de peine à obtenir grâce; Ximenès étant fort porté après tant de rechutes de faire enfin un grand exemple. On apprit au même-temps que les Maures, qui étoient descendus sur la côte, avoient été presque tous passés au fil de l'épée, & que les Turcs & les Numides qui venoient ensemble faire le siége d'Oran, s'étoient battus & défaits les uns les autres; ce qui donna une grande joie à ce Prélat parmi les douleurs dont il étoit tourmenté.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Cependant le Roi qui se devoit embarquer au commencement de Septembre, contre l'avis de tous ses courtisans qui lui représentoient qu'en cette saison la navigation étoit dangereuse, arriva enfin en Espagne, poussé par la tempête sur les côtes des Asturies. Il amenoit avec lui la princesse Eléonor sa sœur, qui épousa depuis Manuel, roi de Portugal, & fut ensuite mariée en secondes noces à François I, roi de France : & tous les seigneurs Flamands de sa Cour avec quelques Espagnols qui se trouvoient alors en Flandres, ou pour son service, ou pour leurs affaires particulières, l'accompagnoient dans ce voyage. Ils abordèrent dans la principauté d'Oviédo, près du bourg de Villaviciosa, pays de rochers & presque inaccessible. Les habitans de ces montagnes, à la vue de cette flotte inconnue, craignant que ce ne fussent des ennemis qui vinssent faire quelque descente, coururent aux armes; & après avoir mis leurs femmes, leurs enfans & les vieillards en sureté, vinrent en bon ordre, & avec beaucoup de résolution sur les hauteurs près du rivage, & commencèrent à tirer sur la flotte. Le Roi fut ravi de voir les peuples dans cette disposition. On leur cria, *Espagne, Espagne, Le Roi Catholique.* On arbora les drapeaux où étoient les châteaux & les lions, anciennes armes de la nation. Ces bonnes gens quittant alors leurs mousquets, coururent se jeter aux

Sandov. hist de Carlos V. lib. 3. §. 2. Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. t. 18. Petr. Martyr. ep. 599. lib. 30.

pieds du Roi, & le ſuivirent avec de grands cris de joie jusqu'à Villaviciosa. AN. 1517

Le Connétable de Caſtille, qui poſſédoit de grandes terres dans cette contrée, fit porter toute ſorte de proviſions dans toutes les villes, où Sa Majeſté Catholique devoit paſſer. Il s'avança pour lui baiſer les mains, accompagné de ſept cents gentilshommes ſes parens, ſes amis, ou ſes vaſſaux, & ſe retira avec ſa compagnie, dès qu'il eut ſalué le Roi, parce que ce pays inculte ne pouvoit ſuffire à nourrir ni à loger un ſi grand monde. On fut même obligé de défendre aux grands du royaume de venir joindre la cour, juſqu'à ce qu'elle fût ſortie de ces montagnes, & qu'elle eût gagné un pays plein & abondant. *Petr. Martyr. epiſt. 601. lib. 30.*

Ximenès qui avoit reſſenti des douleurs aigues le jour d'auparavant, & qui s'affoibliſſoit à vue d'œil, reprit des forces à la nouvelle de l'arrivée du Roi. Il ſe leva le quatrième d'Octobre, jour de la fête de Saint François, célébra la meſſe dans le couvent où il demeuroit, & voulut dîner dans le réfectoire avec les religieux. Le Roi extrêmement réjoui de ſa convaleſcence, lui envoya de ſes gentilshommes pour lui en témoigner ſa joie, & pour exhorter l'évêque d'Avila à prendre toujours de grands ſoins d'une ſanté ſi précieuſe. Mais quelques-uns de ſes miniſtres ſouhaitoient avec paſſion qu'il ne pût jamais voir le Roi. Ils jugeoient bien qu'un homme de ce crédit & de ce courage prendroit aſcendant ſur l'eſprit du maître, & gouverneroit l'état ſans les conſulter. Il avoit découvert leur foible : & on lui avoit même ouï dire pluſieurs fois, au ſujet de leurs voleries : *Qu'il falloit chaſſer ces gens-là du conſeil, & leur ôter le ſoin des affaires.* Ils craignoient donc de perdre un pouvoir qu'ils avoient acquis depuis long-temps ; & comme ils étoient informés ponctuellement tous les jours par les lettres des médecins de l'état où étoit le Cardinal, & du temps à peu près qu'il pouvoit encore durer, ils retardoient la marche de la cour, & en meſuroient ſi bien les journées, que Ximenès pût être mort avant qu'elle fût arrivée en Caſtille. *Alvar. Gomez de reb. geſtis Xim. l. 7.*

Pour lui, il ne ceſſoit d'avertir le Roi de tout ce qu'il falloit faire ſelon les rencontres, *comment il devoit recevoir les civilités des grands d'Eſpagne avec douceur, mais auſſi avec dignité ; de quelle manière il convenoit qu'il ſe comportât avec l'In-* *Eug. de Roblès vid. del Card. Xim. c. 18.*

AN. 1517 *sant, pour lui marquer son amitié, & pour le tenir pourtant dans le respect; avec quelle bonté il devoit répondre à la joie que les peuples témoignoient de son arrivée.* Il lui mandoit: *Qu'il falloit songer à équipper une flotte contre l'Afrique, & qu'il avoit envoyé déjà une somme considérable au gouverneur d'Oran pour payer les garnisons des places conquises; qu'il avoit mis, grâces à Dieu, ses finances en bon état; qu'il auroit l'honneur de l'entretenir des moyens de les augmenter, & de l'usage qu'il étoit obligé d'en faire; qu'il ne demandoit pour récompense de ses peines, sinon que Sa Majesté connût ses bonnes intentions, & le zèle qu'il avoit pour sa véritable gloire; qu'il lui remettoit le royaume aussi tranquille, & aussi réglé qu'il eût été depuis long-temps; qu'au reste il le supplioit de souffrir qu'il continuât à lui donner les avis qui lui paroîtroient nécessaires, & de croire qu'ils partoient du cœur fidelle & affectionné d'un homme qui ne craignoit pas de se faire des ennemis en le servant.*

Le Roi témoignoit une si grande satisfaction de sa conduite, qu'on voyoit bien qu'il ne se gouverneroit que par ses conseils, ce qui confirma les Flamands dans la résolution qu'ils avoient prise d'empêcher que Charles ne vît le Cardinal. Sous prétexte donc de laisser un peu reposer la cour, & de donner le temps aux villes de préparer les entrées magnifiques qu'elles vouloient faire à leur souverain, ils s'arrêtèrent à saint Vincent *de la Barquera*; & de peur que les grands de Castille ne prévinssent le Roi de leur côté, ils eurent envie d'aller dans l'Aragon, avant que de visiter la Castille. Mais Ximenès leur manda que puisque le hasard les avoit jetés sur ces côtes, ils ne pouvoient s'éloigner de la Castille, sans offenser ce royaume, qui étoit le premier & le principal de toute l'Espagne. Il écrivit ensuite au Roi pour le prier de ne rien décider d'important pour les affaires publiques ou particulières, jusqu'à ce qu'il eût eu l'honneur de l'informer des intérêts des peuples, & de ceux de Sa Majesté, & sur-tout de l'état de ses finances. Il l'exhorta principalement d'envoyer son frère Ferdinand en Allemagne chez l'empereur Maximilien son ayeul; & d'apporter en cela tous les ménagemens nécessaires pour faire connoître qu'il n'avoit en vue que la fortune, & la gloire de ce jeune Prince, à qui il pouvoit céder une partie des Provinces Héréditaires, & même toutes; puisqu'il avoit de quoi se conten-

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 2.

ter des royaumes, que la providence de Dieu lui avoit donnés. Il lui représenta que par ce moyen il régneroit sans défiance en Espagne, & formeroit en Allemagne une seconde branche qui rendroit la maison d'Autriche, redoutable à toute l'Europe.

AN. 1517

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 7.

Se voyant alors proche de sa fin, il s'appliqua à revoir son testament qu'il avoit fait quelques années auparavant, & qu'il avoit depuis examiné avant que de partir de Madrid. Il repassoit en lui-même toutes les actions de sa vie, dont il devoit bientôt aller rendre compte au souverain Juge, & faisoit corriger & réparer tout ce qu'il craignoit de n'avoir pas fait dans une exacte régularité. Il rendoit tous les jours grâces à Dieu de ce que dans cette grande variété d'affaires, dont il s'étoit trouvé chargé, il n'avoit jamais eu aucun dessein de faire tort à personne, & de ce que son intention avoit toujours été de rendre à chacun ce qui lui appartenoit, sans aucune prévention d'amitié ni de haine.

Fernandés de Pulgar vid. del. Card. Ximen.

Comme il étoit dans de si sérieuses réflexions, Antoine de Rojas, archevêque de Grenade & président du conseil de Castille, qui par une basse jalousie, avoit toujours été contraire au Cardinal, crut avoir trouvé une conjoncture favorable, pour se tirer de sa dépendance. Il gagna presque tous les conseillers d'état, en leur remontrant : *Qu'il étoit de leur devoir d'aller en corps saluer le Roi ; que la régence étoit finie ; que le Régent n'étoit pas en état de marcher, & que l'autorité royale leur étant comme échue en partage, ils ne devoient pas différer d'en aller rendre hommage à Sa Majesté.* Il leur persuada par ces discours de sortir d'Aranda avec leurs familles, sans en parler à Ximenès, qui tout mourant qu'il étoit ne laisseroit pas de leur faire des difficultés à son ordinaire. Pour faire valoir son autorité, il voulut mener l'Infant avec lui, mais le marquis d'Aguilar lui répondit qu'il ne marcheroit que sur un commandement du Roi, ou du Cardinal. Le conseil des finances & des autres compagnies, selon l'ordre qui leur avoit été donné, demeurèrent aussi dans Aranda.

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 3. §. 2.

Petr. Martyr. ep. 597. l. 30.

Ximenès ayant appris le dessein de l'archevêque & du conseil, leur envoya deux lettres du Roi, par lesquelles il leur toit défendu de se séparer du Régent ; mais l'archevêque per-ta dans sa résolution, disant, *que ce n'étoit plus le temps recevoir l'ordre de lui.* Sur cette réponse, le Cardinal écrivit

An. 1517 au Roi, que le président & les conseillers étoient partis contre sa volonté, & qu'ils avoient abandonné les affaires; que s'ils eussent fait une pareille chose, avant l'arrivée de Sa Majesté, il les auroit tous destitués, & qu'en moins de trois jours il y auroit eu un conseil & un président nouveau; & qu'il supplioit Sa Majesté de les renvoyer incontinent à Aranda, avec ordre de venir le trouver, pour lui faire leurs excuses. Le Roi fut fort irrité contre l'archevêque, & contre le conseil, & leur manda qu'ils s'en retournassent sur leurs pas; qu'ils rendissent la justice comme auparavant, & qu'ils ne se présentassent point devant lui, que Ximenès ne fût à leur tête. Ils étoient déjà bien avancés dans leur voyage, quand ils reçurent cet ordre. Ils ne craignoient rien tant que de paroître devant cet homme qu'ils avoient offensé si imprudemment. C'est pourquoi ils lui députèrent deux des principaux de leur corps, pour le prier de leur pardonner la faute qu'ils avoient commise, & de ne pas les obliger de refaire le même chemin qu'ils avoient fait, avec l'embarras de leurs femmes & de leurs enfans. Il reçut ces députés fort civilement, & leur témoigna qu'il leur pardonnoit de bon cœur la faute qu'ils avoient faite; mais qu'ils n'avoient qu'à revenir, parce qu'il n'appartenoit pas à un sujet comme lui, de dispenser des commandemens de son Maître.

Eug. de Roblès vid. del Card. Ximen. c. 18.

Les grands du royaume en usèrent avec lui plus honnêtement. L'Almirante de Castille l'envoya prier de permettre qu'il l'accompagnât quand il iroit saluer le Roi; mais il le remercia fort humblement, & lui fit dire, *Que les personnes de sa qualité & de son mérite n'étoient pas faites pour suivre les autres dans une occasion comme celle-là; qu'il allât de son chef avec sa maison, & qu'il montrât au Roi, par sa magnificence & par son train, la différence qu'il y avoit entre les seigneurs d'Espagne & ceux de Flandres.* Il fit de semblables honnêtetés à plusieurs autres personnes qui lui avoient fait les mêmes offres.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Cependant on commençoit à sentir l'hiver, & l'on s'aperçut que l'humidité du lieu où le Cardinal étoit l'incommodoit notablement. Il en sortit pour aller à Roa, qu'il regardoit comme sa patrie, parce qu'il y avoit fait ses premières études. On l'enveloppa dans des fourrures, & on le mit dans une litière. Il mena l'Infant avec lui, & le conseil eut ordre

Fernandès de Pulgar vid. del Card. Ximenès. §. 24.

aussi de le suivre. La raison qu'on eut de le transporter si subitement, ce fut qu'il y avoit quelque soupçon de peste dans Aranda; & qu'étant une fois à Roa, il étoit également proche de Valladolid & de Ségovie, deux villes, dans l'une desquelles il faudroit s'assembler nécessairement pour la tenue des états. Le Roi au même temps arriva à Aguilar *de Campos*, où toute la noblesse avoit eu ordre de l'attendre; & là Ximenès lui fit savoir qu'il y avoit des maladies contagieuses à Valladolid & aux environs, & que cela étant, il falloit qu'il vînt à Segovie, qui d'ailleurs ne cédoit en rien à Valladolid, pour la grandeur de la ville, pour l'abondance des vivres, & pour la commodité des logemens; & où il pourroit faire aussi aisément la revue des troupes du royaume, parce que leurs quartiers n'en étoient pas fort éloignés. AN. 1517

Il représenta pourtant qu'il n'étoit pas d'avis qu'on assemblât les états si promptement; Que les peuples dans l'agitation où ils étoient encore, après les mouvemens passés, pourroient faire des demandes un peu trop libres; qu'il étoit à propos de les laisser reposer quelque temps, & de les accoutumer au respect & à l'obéissance, avant que d'écouter leurs plaintes, parce qu'il importoit extrêmement, dans les commencemens d'un règne, d'établir l'autorité, & de faire ensorte qu'on eût sujet de se louer du présent, & qu'on n'osât se plaindre du passé. On négligea ce conseil, & de-là vint le soulevement presque universel de tout le royaume. Quoique les députés de Tolède sollicitassent puissamment que l'assemblée générale se tînt dans leur ville, & que le Cardinal eût ordonné à ses agens de se joindre à eux, les Flamands qui craignoient d'entrer si avant dans l'Espagne, & qui vouloient demeurer vers les côtes, aimèrent mieux Valladolid.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Le Roi, cependant, voulut avant toutes choses,, aller à Tordesillas pour y voir la Reine sa mère, & comme il fut en chemin, il écrivit à l'Infant, à Ximenès, à tous les grands de Castille, pour leur donner part de la visite qu'il alloit rendre à cette Princesse, & pour leur faire entendre qu'il n'avoit quitté la Flandres, où il étoit né, & où il avoit été élevé, que pour venir la soulager d'une partie des soins & des travaux du gouvernement, résolu toujours de suivre

Sandoval hist. de Carlos V. lib. 3. §. 2.

Petr. Martyr. ep. 602. lib. 30.

AN.1517 ses volontés. Ximenès loua l'affection qu'il témoignoit pour sa mère, mais il n'approuva point ce discours, qui paroissoit plutôt une justification, qu'une exposition de sa conduite. Il déclara qu'il ne lui auroit pas conseillé d'en user ainsi, si on lui eût fait l'honneur de le consulter, disant: *Qu'il sembloit que le Roi craignît qu'on ne lui fît des affaires; qu'il y a des choses dont les maîtres ne doivent point rendre de raisons; qu'il faut éviter d'en dire qui ne soient pas vraisemblables & concluantes, & qu'il y a une nature d'affaires, qu'il faut exécuter avant que de les avoir publiées.* Il jugea par-là que l'état étoit en danger, & que les Flamands alloient faire de fausses démarches. Il s'en plaignit, & on lui donna depuis tous les chagrins qu'on put en toute rencontre.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Comme on eut destiné la ville de Valladolid pour la convocation de l'assemblée, on envoya marquer les logis par des officiers nouvellement venus de Flandres. Les gens du Cardinal demandoient pour lui une maison qui étoit en bon air, & commode pour un malade. On leur répondit, qu'elle étoit destinée pour la reine Germaine, qui devoit être préférée. Le duc d'Escalone qui avoit toujours honoré Ximenès, alla trouver Terremonde, grand maréchal des logis, qu'il avoit connu du temps du roi Philippe I, & lui exposa le mérite du Cardinal, & le droit qu'il avoit de choisir son logement après le Roi, préférablement à tous les autres; le priant de vouloir lui donner ce logement, à moins qu'il ne voulût le loger dans le palais du Roi, qu'il avoit occupé pendant deux ans, en qualité de Régent du royaume. Terremonde lui répartit fort civilement, qu'il savoit bien le respect qui étoit dû à un si grand homme, mais qu'il avoit ordre de la cour de marquer ce logement pour la Reine. Cependant, après plusieurs contestations, on lui donna ce logis, mais on ne voulut lui donner pour son train qu'une maison éloignée dans un village, d'où il étoit difficile qu'il eût aucune communication avec ses domestiques, qui pourtant étoient plus nécessaires que jamais auprès de lui, à cause de son indisposition. Cette dureté le piqua, & il ne put s'empêcher de dire: *Que sous les Rois Catholiques & sous Philippe leur fils, quoique la cour fût alors pleine de princes & de généraux d'armées, il n'avoit jamais trouvé de ces difficultés. Mais ce sont*, ajouta-t-il, *des officiers étrangers qui ne*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. ibid.

connoissent personne en Espagne, & le Roi ni la cour n'ont point de part à ces rudesses. AN. 1517

Les Flamands, qui ne pouvoient souffrir dans le ministère un homme qui s'opposoit à leurs passions, ou du moins qui censuroit tous leurs conseils, n'eurent point de repos qu'ils ne l'eussent décrié auprès du Roi, à qui ils représentoient tous les jours, qu'il n'avoit besoin de personne pour gouverner en sa place, depuis qu'il étoit arrivé en Espagne; que l'humeur violente de Ximenès, augmentée par le chagrin de l'âge & des maladies, étoit venue à un tel point, qu'on ne pouvoit plus la supporter avec honneur; que tout ce qui se faisoit sans sa participation, ou contre son gré, lui paroissoit ignorance, ou ingratitude; qu'il avoit pris en aversion tous ceux que Sa Majesté honoroit de sa confiance, & qu'il s'étoit mis dans la tête, qu'on ne pouvoit donner un bon conseil, si l'on n'étoit Espagnol naturel; qu'il auroit toujours plus d'égard à la gloire de sa nation qu'à celle du Roi, & qu'il avoit depuis long-temps inspiré aux peuples tant de dégoût pour les étrangers, qu'enfin ils ne reconnoîtroient que lui pour maître, si l'on ne l'éloignoit du gouvernement; qu'il falloit le renvoyer dans son diocèse avec éloge, & lui ôter tout à fait une autorité, qu'il ne s'accoutumeroit jamais de partager avec personne.

Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximen. c. 18.

Le Roi se rendit enfin à ces remontrances, que lui faisoient des gens qui l'avoient gouverné dès son enfance, & qui connoissoient bien les endroits par où il falloit le prendre. L'évêque de Badajox, que le Cardinal avoit eu dessein de faire son coadjuteur, fit le premier la proposition de le renvoyer à Tolède, pour complaire à Chièvres, qui ne vouloit pas témoigner ses ressentimens. Le Roi se détermina donc à écrire au Cardinal, & à signer lui-même sa disgrace à la veille de sa mort. La substance de la lettre étoit: *Qu'il alloit partir pour Tordesillas, afin d'y rendre ses devoirs à la Reine sa mère, & qu'il désiroit avec passion de l'entretenir en passant à Moyados, pour recevoir ses avis & ses instructions sur les affaires publiques, & sur celles de sa maison en particulier; qu'après cela il croyoit nécessaire de lui donner un peu de repos, & de lui laisser achever le reste de ses jours en paix dans son archevêché de Tolède; qu'il avoit assez travaillé, & si utilement pour la monarchie, que Dieu seul pouvoit être sa récom-*

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 3. §. 2.

Epist. Carol. Reg. ad Ximen.

AN.1517 *pense; que pour lui il s'en souviendroit toute sa vie, & l'honoreroit comme un enfant bien né honore un bon père.* Quelques-uns tiennent que cette lettre arrivant dans un temps, où la fièvre avoit repris au Cardinal, elle ne contribua pas peu à redoubler son mal. D'autres assurent qu'il n'a jamais vu cette dépêche, & que le courrier qui en étoit chargé, l'ayant trouvé à l'extrémité, la rendit au conseil, cachetée comme elle étoit. Quoi qu'il en soit, il avoit déjà eu assez de sujets de se plaindre de l'envie des courtisans, & de la crédulité de Charles, à qui l'âge ne permettoit pas encore de discerner les mauvais conseils d'avec les bons.

Petr. Martyr. epist.602. lib. 30. Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 3. §. 1.

Comme il sentit que ses forces diminuoient, il se disposa à mourir, & regretta plus que jamais son ancienne solitude de Castannar, dont le souvenir lui avoit toujours donné un grand dégoût de toutes les grandeurs & de toutes les affaires du siècle. Il reçut les sacremens avec des sentimens de piété qui édifièrent tous les assistans. Durant ce temps il embrassoit la croix de Jesus-Christ, & demandoit pardon à Dieu de ses fautes d'une manière si tendre & si touchante, que ses domestiques & quatre chanoines qui l'assistoient, fondoient-en larmes autour de son lit. Il leur parla avec une présence d'esprit admirable de la vanité des choses humaines, de l'infinie miséricorde de Dieu; & les instruisant par son exemple à mettre en lui toute leur confiance, il rendit l'ame en s'écriant avec David : *Seigneur j'ai espéré en vous, & je ne serai point confondu.* Il avoit commencé quelques heures auparavant à dicter une lettre à Charles, pour lui recommander sa maison, son université, & les monastères qu'il avoit fondés, mais il n'eut pas la force de la signer. On ne remarqua en lui aucune crainte de la mort, & on lui entendit dire quelquefois : *Qu'il emportoit ce témoignage de sa conscience, que dans la distribution des peines ou des récompenses, il n'avoit point excédé par faveur ou par aversion les lois exactes de la justice, & qu'il n'avoit jamais eu d'ennemis, que ceux qui l'étoient de l'état & du bien public.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l 7.

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c 18.

Fernandés de Pulgar. vid. del. Card. Ximen. §. 95.

Il mourut un dimanche, huitième jour de Novembre de l'an 1517, la vingt-deuxième année de son épiscopat, & la quatre-vingt-unième de son âge. On exposa son corps revêtu de ses habits pontificaux, premièrement assis dans

une chaise, ensuite dans un lit de parade. Les crieurs publics annoncèrent sa mort dans tous les carrefours de la ville, conviant le peuple, selon l'usage d'Espagne, à lui venir baiser les mains, & à gagner les indulgences accordées en ces rencontres. Son corps fut porté à Alcala, avec beaucoup de solennité. Quoiqu'il eût ordonné par son testament qu'on ne fit rien dans ses funérailles qui ressentît le faste ou l'ambition, l'évêque d'Avila, qui en étoit l'exécuteur, lui fit faire un service très-magnifique, où le docteur Sirvel, qui fut chargé de prononcer l'oraison funèbre, prit pour texte ce passage du Psalmiste : *Increpa feras arundinis : congregatio taurorum in vaccis populorum, ut excludant eos qui probati sunt argento.* Appliquant ces paroles, obscures d'ailleurs & mystérieuses, avec beaucoup de gravité & de hardiesse aux mœurs des courtisans Flamands, qui, après avoir chassé les Espagnols du gouvernement, dominoient auprès de leur jeune Roi, & s'enrichissoient des dépouilles du royaume.

Cette mort fut pleurée de tous les gens de bien, & les méchans au contraire s'en réjouirent ; les ames basses qu'il avoit surprises dans des injustices ; les juges intéressés & corrompus, qu'il avoit notés d'infamie ; les gens inutiles & sans mérite à qui il avoit retranché des pensions qu'ils possédoient par faveur ou par usurpation, ceux de la principale noblesse qu'il avoit obligée à vivre dans l'ordre ; tous ceux-là furent bien aises de n'avoir plus un aussi sévère censeur de leurs actions. Car la mort des personnes dont on croit avoir été offensé, sert d'une espèce de basse vengeance ; il n'y a que les cœurs grands & généreux qui plaignent ou louent la vertu de leurs ennemis, durant leur vie, & après leur mort.

Ximenès avoit un extérieur noble, & une physionomie qui marquoit la sagesse & la grandeur de son esprit. Son tombeau ayant été ouvert long-temps après sa mort, on remarqua en voyant sa tête, que le crane étoit sans suture. Il étoit d'une taille riche, d'un aspect vénérable, d'une santé robuste, sa démarche étoit grave, sa voix agréable & ferme, son visage un peu long & plein de majesté, ses yeux petits, un peu enfoncés, mais vifs & pleins de feu, son nez aquilin, & son front large, sans rides même dans sa vieillesse.

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. l. 7. Eugen. de Roblès vid. del. Card. Ximen. c. 18.

AN. 1517 Il s'expliquoit nettement & en peu de mots, ne sortoit jamais du sujet dont on lui parloit; & soit qu'il fût joyeux de quelque grande prospérité, soit qu'il fût obligé de menacer & d'être en colère, il étoit toujours également précis & mesuré dans ses paroles. La justice & la religion furent les règles de sa conduite dans le ministère ecclésiastique, & dans le gouvernement de l'état. Il a laissé, au reste, à douter en quoi il avoit le plus excellé, ou dans la pénétration à concevoir les affaires, ou dans le courage à les entreprendre, ou dans la fermeté à les soutenir, ou dans la sagesse & le bonheur à les achever.





HISTOIRE
DU
CARDINAL
XIMENÉS.

LIVRE SIXIEME.

DOM Alonſe d'Aragon, archevêque de Saragoſſe, ayant appris l'extrémité de la maladie du cardinal Ximenès, partit en diligence, pour aller demander l'archevêché de Tolède, qu'il conſidéroit déjà comme vacant, & qu'il eſpéroit obtenir à cauſe de ſa dignité, de ſa naiſſance, & du beſoin qu'il croyoit qu'on avoit de lui. A peine fut-il arrivé ſur la frontière de Caſtille, qu'il reçut ordre de s'en retourner, ou de ſe rendre inceſſamment aux états qui s'aſſembloient à Valladolid. Le refus que les Aragonois avoient fait de reconnoître Charles pour Roi, juſqu'à ce qu'il eût juré la conſervation de leurs privilèges, avoit donné lieu aux ennemis de ce Prélat de le décrier. Il s'avança pourtant juſqu'aux portes de Tordeſillas, où il croyoit avoir l'honneur de ſaluer le Roi; mais quelque inſtance qu'il pût faire, il eut le déplaiſir d'être renvoyé encore une fois à Valladolid. Chièvres qui demandoit l'archevêché pour Guillaume de Croy ſon neveu, faiſoit éloigner ainſi le ſeul concurrent qui pouvoit traverſer ſon ambition.

Petr. Martyr. epiſt. 602. Alvar. Gomez lib. 7.

Il lui reſtoit une difficulté à ſurmonter. Le Roi, tout jeune qu'il étoit, avoit compris qu'il falloit ménager les Eſpagnols dans le commencement de ſon règne, & que c'étoit offenſer toute la nation que de faire tomber en des mains étrangères le premier bénéfice du royaume. Chièvres

pour lever encore cet obstacle, fit entendre au Roi qu'il ne convenoit point à l'état présent des affaires de remplir le siége de Tolède d'un homme accrédité dans le pays : Que c'étoit mettre à la tête des Espagnols, déjà mécontens, une puissance d'autant plus à craindre, qu'elle joignoit aux biens temporels une autorité spirituelle : & qu'enfin puisque Dieu l'avoit appelé de Flandres, pour gouverner les royaumes d'Aragon & de Castille, il falloit accoutumer ces peuples superbes à ne pas mépriser les dominations étrangères. Il engagea les principaux seigneurs d'Espagne à solliciter pour son neveu, & par crédit ou par adresse il obtint ce qu'il demandoit.

Anton. de Vera vid. del Emp. Carl. V.

Ainsi le cardinal Ximenès fut pleuré deux fois ; lorsqu'il mourut, & lorsqu'on mit en sa place un jeune homme, sans réputation, sans expérience, à qui la faveur de son oncle avoit tenu lieu de mérite. Dieu ne permit pas qu'il vînt en Espagne, car peu de temps après son élection, il tomba de cheval étant à la chasse, & mourut de sa chute. Ce seroit ici le lieu de parler de l'assemblée générale du royaume, où Charles fut reconnu & proclamé roi de Castille, des concussions & des voleries des Flamands, des révoltes, qui arrivèrent par tout le royaume, de l'éloignement de l'Infant qu'on fit passer en Allemagne, du départ de Charles après la mort de l'empereur Maximilien, pour aller prendre possession de l'empire, la plupart de ces événemens ayant été le fruit des conseils de Ximenès, ou suivis ou négligés. Mais il suffit de recueillir ici quelques traits de l'histoire de ce grand homme, pour faire connoître encore davantage le caractère de ses mœurs, & celui de son esprit.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Ximen. Alvar. Gomez. lib. 7. Eugen. de Roblés vid del Card. c. 13.

La religion fut toujours la règle de sa conduite, & dans toute son élévation il n'y eut rien de plus grand en lui que sa piété. Dans tous les embarras de la régence, il se réserva des heures d'oraison & de retraite, qu'il passoit à genoux, ou prosterné dans son oratoire. Il récitoit son bréviaire seul, sans vouloir être assisté de ses aumôniers, afin d'être plus recueilli, & l'on n'eût osé l'interrompre, pour les affaires les plus pressantes, quand il avoit une fois commencé. Quelque occupation qu'il eût, il disoit tous les jours la messe, le plus souvent dans sa chapelle, assisté de deux religieux de son Ordre, qu'il avoit chez lui pour cela. Il se

trouvoit souvent aux offices ; & l'un des premiers soins qu'il prit, ce fut qu'on les chantât gravement & modestement, car il se plaisoit au chant de l'église, & ne pouvoit souffrir ces musiques, qui d'ordinaire détournent l'attention de la prière, & sont plus propres, à ce qu'il disoit, pour les théâtres, que pour les temples de Jesus-Christ, où il faut de la simplicité & du recueillement. C'est pour cette raison qu'il aimoit les églises qui n'étoient ni trop grandes, ni trop éclairées, parce qu'en des lieux sombres & resserrés l'esprit se dissipe moins, & la dévotion s'entretient plus facilement.

Il eut beaucoup de respect & de dévotion pour les Saints. Comme sa cathédrale étoit dédiée à la mère de Jesus-Christ, il n'entreprit rien de considérable, sans en donner part au chapitre, auquel il ordonna toujours de faire des prières pour lui devant le grand autel. Il alla lui-même y offrir ses vœux, avant & après la prise d'Oran. Il fit de grands présens à Notre-Dame de Guadalupe, où il alloit dire la messe fort souvent, & l'on voit plusieurs chapelles bâties à ses dépens en l'honneur de la Sainte Vierge, soit à Tordelaguna, soit ailleurs. Dans son premier synode, il voulut que la fête de saint Joseph se solennisât tous les ans dans tout son diocèse. Quelques années après, comme il alloit au-devant du roi Philippe, pour tâcher d'accommoder les différents survenus entre ce Prince & Ferdinand son beau-père, il passa par un petit village dans les montagnes, où il apprit qu'on gardoit dans une vieille église le corps de sainte Euphemie, renommé dans tout le voisinage pour les miracles qu'il faisoit ; il s'arrêta, & voulut aller visiter cette relique ; & trouvant qu'à cause de la pauvreté des habitans, elle n'étoit pas tenue assez décemment, il donna non-seulement une chasse très-riche pour la mettre, mais encore de quoi bâtir une chapelle magnifique. *Alvar. Gomez. l. 3. hist.*

Ayant appris qu'à Talavera, ville de sa juridiction, un paysan fouillant un peu avant dans la terre, avoit trouvé un tombeau de marbre, avec cette inscription en langue & caractères Romains : *Litorie serviteur de Dieu, vécut environ* LXXV *ans, & reposa en paix le* XXIV *de Juin* DXXXXVIII, il voulut examiner & le tombeau & l'épitaphe. Il observa qu'il y avoit une croix au-dessus & les lettres A & Ω aux deux côtés, qui marquoient que Litorie avoit été chrétien. Il eut soin qu'on ramassât respectueusement ses cen-

dres, & commanda qu'on les mît dans un tombeau neuf, qu'il lui fit dresser dans une petite église, hors de la ville; tant l'image même & les marques de la sainteté lui étoient vénérables.

Petr. Martyr. epist. 108. l. 5. Eug. de Roblés. c. 11.

Il avoit passé plusieurs années dans la contemplation de la grandeur & des miséricordes de Dieu, lorsqu'il étoit dans l'observance de S. François, & ses confrères assuroient qu'ils l'avoient vu plusieurs fois dans des transports & des extases, élevé & hors de lui-même dans la ferveur de ses oraisons. Aussi honora-t-il toujours les ames dévotes & spirituelles, à qui Dieu se communiquoit par des voies extraordinaires, les consultant quelquefois, après les avoir pourtant mûrement éprouvées, & leur donnant à son tour des conseils salutaires pour leur conduite. Saint Thomas de Villeneuve, la sœur Jeanne de la Croix, la sœur Ynès de Cisnéros sa cousine, Donna Maria de Tolède, surnommée la pauvre, & plusieurs autres personnes de piété, dont on poursuit la canonisation, le regardèrent comme leur directeur & leur père, & s'adressèrent à lui pour être éclaircies dans leurs doutes, ou consolées dans leurs peines, au milieu même des affaires de son diocèse, ou de sa régence.

Petr. Martyr. epist. 489. lib. 25.

Ses ennemis lui reprochèrent qu'il favorisoit un peu trop les spiritualités outrées. Il s'éleva dans les dernières années de sa vie une fille dévote, qui servit de spectacle à toute l'Espagne. Son père étoit un bourgeois de Pierrefite dans le diocèse d'Avila, de ces dévots qui parlent aux anges, & qui se croient inspirés de Dieu. Comme il ne faisoit cas que des richesses célestes, il ne laissa pour tout bien à sa fille que sa dévotion. Elle de son côté ne songea qu'à hériter des visions & des révélations de son père. Dès son enfance, elle fut élevée à la contemplation & à la vie mystique, & s'accoutuma à une si grande abstinence, que son estomach s'étant rétréci, elle ne mangeoit presque plus. A l'âge de quinze ans elle prit l'habit de saint Dominique, sans pourtant s'engager dans aucune communauté, & se mit sous la direction des religieux de cet ordre; & s'aidant de sa piété, de son esprit, & sur-tout de son imagination, elle devint la sainte du pays. Elle se mêla de prophétiser, & fit passer beaucoup de fausses prédictions, à la faveur de quelques-unes de véritables.

On l'entendoit ſouvent parler à Dieu, en des termes & avec des geſtes & des manières, qu'on eût dit qu'elle le voyoit de ſes yeux, & qu'elle s'entretenoit familièrement avec lui. Quand elle ſe ſentoit remplie de l'eſprit de Dieu, & qu'elle tomboit dans le raviſſement & dans l'extaſe, elle demeuroit immobile, les bras étendus en forme de croix, inſenſible, & ſelon ſes expreſſions, abſorbée & perdue en Dieu. Lorſqu'elle revenoit de ce ſommeil extatique, elle parloit d'un ſtyle ſi ſublime des myſtères de la religion, quoiqu'elle n'eût jamais étudié, que les plus ſavans théologiens n'en auroient pas mieux parlé qu'elle. Le Cantique des Cantiques entroit ſouvent dans ſes diſcours, & les termes dont elle ſe ſervoit étoient comme autant de traits enflammés qui partoient de ſon cœur, & qui touchoient tous les aſſiſtans. Elle s'appeloit, tantôt la compagne, tantôt l'épouſe de Jeſus-Chriſt.

Quelquefois on la voyoit, quand elle paſſoit par quelque porte un peu étroite, faire des complimens à la ſainte Vierge, comme ſi elle eût été préſente, ſuppoſant qu'elle lui diſoit tout bas : *Allez, ma fille, n'êtes-vous pas l'épouſe de mon Fils ? vous devez paſſer la première.* Elle répondoit : *Hé quoi, ſainte Vierge, ſerois-je l'épouſe de votre Fils, ſi vous n'aviez été ſa mère ? je ſai l'honneur que je vous dois.* Sa réputation ſe répandit par toute l'Eſpagne. On la fit venir à la cour. Le roi Ferdinand & le cardinal Ximenès l'allèrent voir : tous les ſeigneurs en firent de même, les uns par curioſité, les autres par dévotion. Les docteurs furent partagés, & les religieux mêmes de ſaint Dominique ſes directeurs ne s'accordèrent pas ſur ſon ſujet. Les uns étoient d'avis de la renfermer pour guérir ſon imagination bleſſée, & pour éloigner des yeux du monde une ſuperſtition qui ſe fortifioit tous les jours par le concours & par l'approbation du peuple. Les autres ſoutenoient au contraire qu'elle étoit inſpirée de Dieu, & qu'il falloit reſpecter une vertu que le Ciel ſe plaiſoit de manifeſter par tant de grâces viſibles & miraculeuſes. L'affaire fut portée à Rome, & le Pape nomma le nonce & deux évêques d'Eſpagne pour commiſſaires. On examina long-temps ſi c'étoit inſpiration ou illuſion ; & comme on avoit peine à prononcer, le Cardinal, en qualité de grand inquiſiteur, ſuſpendit cette recherche, loua la pureté des mœurs de cette fille, & déclara

qu'il voyoit en elle des marques de l'esprit de Dieu; en quoi Pierre Martyr, dans ses épîtres, semble l'accuser de prévention & de trop de crédulité.

S'il honoroit ainsi les serviteurs de Jesus-Christ, quels furent ses sentimens pour Jesus-Christ même ? Dans ses conversations, il parloit souvent du Sauveur & de ses mystères avec beaucoup de tendresse, & l'on connoissoit que son cœur étoit encore plus vif & plus ardent que ses paroles. Il rédisoit ordinairement ces paroles de l'Apôtre, avec une indignation que la foi & la charité formoient dans son ame : *Si quelqu'un n'aime point Notre Seigneur Jesus-Christ, qu'il soit anathème.* Il portoit un crucifix attaché au bras avec un cordon, qu'il regardoit de temps en temps dans les actions d'éclat, comme un préservatif contre les tentations de la grandeur, ou dans le temps des grandes affaires, comme un objet de son recueillement & de son amour dans les dissipations du monde. Tous les jours il lisoit à genoux quelques chapitres de l'évangile, méditant avec attention & avec respect toutes les paroles de Jesus-Christ, comme les oracles de la vérité dont il nourrissoit son esprit, & comme des règles de sagesse dont il se servoit pour la sanctification de son ame.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 1. 82.

Aussi employa-t-il tous ses soins & tout son crédit pour étendre l'empire de Jesus-Christ. Le choix qu'il fit de personnes savantes & pieuses, pour aller porter dans les Indes nouvellement découvertes les lumières de l'évangile; le zèle qu'il eut pour la conversion des Maures, qu'il tâcha d'attirer à la foi chrétienne par ses instructions & par ses libéralités; le conseil qu'il donna aux Rois Catholiques de chasser les Juifs de leurs états, jugeant indignes de vivre sous un règne aussi religieux que le leur, ceux qui n'avoient pas voulu, & qui ne vouloient pas encore que Jesus-Christ régnât sur eux, furent des témoignages éclatans de sa foi. La fermeté avec laquelle il soutint les droits de l'Inquisition contre les relâchemens intéressés de la cour de Flandres, mérite d'être ici rapportée.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. c. 51.

Il s'étoit établi dans toutes les villes d'Espagne des synagogues de Juifs, qui pervertissoient les Chrétiens par leurs discours, par leurs présens, ou par leurs promesses. Les Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, résolurent d'arrêter ce désordre, & obligèrent les Juifs, par un édit solen-

nel, de sortir de leurs états, ou de recevoir le baptême. Plusieurs attachés à leurs observances se réfugièrent en Portugal ou en Afrique : d'autres retenus par les biens qu'ils possédoient embrassèrent la foi chrétienne. Mais comme la crainte & l'intérêt avoient eu part à leur conversion, & que d'ailleurs ils judaïsoient ouvertement en plusieurs rencontres, on procédoit contre eux par les voies rigoureuses de l'Inquisition. Ils s'en plaignoient ouvertement, & députèrent les principaux d'entr'eux en Flandres, pour représenter au Roi qu'ils gémissoient sous le joug d'une religion qu'on leur avoit fait embrasser par force; qu'ils étoient tous les jours exposés aux rigueurs d'un tribunal impitoyable; qu'ils faisoient avec honneur tout le commerce de son royaume, & qu'ils étoient les plus utiles & peut-être les plus fidelles de ses sujets; qu'ils espéroient aussi de sa justice & de sa bonté, qu'il laisseroit à chacun la liberté de sa conscience. Ils promettoient de grands secours à l'état, & ils offroient huit cents mille écus d'or en reconnoissance de cette grâce. Charles, dans la nécessité où il se trouvoit, écouta favorablement les propositions des Juifs; le conseil de Flandres eut pitié d'eux, & fut d'avis de prendre leur argent, & de leur accorder la loi & les cérémonies de leurs pères.

Le Cardinal ayant appris par Lopez Aiala, son agent à la cour de Charles, les conseils & les résolutions des Flamands, envoya promptement un courrier au Roi, & lui écrivit qu'il n'étoit pas permis de faire un trafic de la religion; que c'étoit mettre l'évangile à prix, & vendre Jesus-Christ même; que la justice de l'Inquisition avoit été saintement & prudemment instituée; qu'il devoit s'en tenir à l'ordre établi par ses prédécesseurs, & suivre l'exemple de Ferdinand son ayeul, qui dans une extrême nécessité avoit refusé des mêmes Juifs six cents mille écus d'or, pour la même grâce qu'ils lui demandoient. Le Roi se rendit à ces raisons, & préféra les conseils fidelles de Ximenès aux persuasions intéressées de ses ministres.

S'il entreprit des guerres contre les ennemis du nom Chrétien, ce ne fut pas pour sa propre gloire, ce fut pour celle de Jesus-Christ, & pour l'avancement de sa religion. Dans la ligue que firent les rois d'Espagne, d'Angleterre & de Portugal l'an 1506, pour la conquête de Jérusalem

& autres lieux de la Terre-Sainte, il entra en part du traité avec ces Souverains, comme s'il eût été souverain lui-même, contribuant à la dépense, & se chargeant de faire des vœux au ciel avant le combat, & d'établir le culte de Dieu après la victoire. Barberousse, fameux corsaire, ayant fait publier par les Morabites, qu'un Roi Mahométan, tributaire d'un Roi Chrétien, étoit déchu par-là de tous les droits de la couronne, & s'étant saisi sous ce prétexte du royaume de Trémezen, le Cardinal régent, indigné de l'injustice faite à ce Prince, & plus encore de l'injure faite aux Chrétiens, leva incontinent une armée contre l'usurpateur, & mérita d'être appelé par Leon X, le protecteur du christianisme. Les fondations qu'il fit dans Oran, d'églises, de colléges & de missions, marquent assez qu'il n'avoit eu d'autre principe que la religion, quand il entreprit cette conquête, & qu'il ne prétendoit d'autre honneur après l'avoir achevée, que celui d'avoir servi & avancé la religion de Jesus-Christ.

Petr. Martyr. epist. 602. lib. 30.

Il n'eut pas moins de zèle pour le rétablissement des mœurs & de la discipline des chrétiens. Ce fut par ce motif qu'il chercha par-tout de bons ouvriers évangéliques, qu'il fit des règlemens très-sages & très-pieux pour les ecclésiastiques de son diocèse, & qu'il obtint des bulles du pape Alexandre VI, pour régler la conduite des curés d'Espagne au sujet du service des églises. C'est pour cela qu'il fonda l'université d'Alcala, afin que, par le moyen des études, il se formât des docteurs & des pasteurs fidelles, pour instruire & pour édifier les peuples. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit la réforme des ordres religieux, afin de les réduire à la pureté de leurs instituts, & d'unir plus étroitement à Dieu ces ames choisies, que la grâce de leur vocation a déjà séparées du monde.

Tout ce qui blessoit la discipline ecclésiastique lui étoit insupportable. Le roi Ferdinand, se trouvant obligé de ménager les seigneurs & les évêques du royaume, pour les retenir en son service, assista de tout son crédit Dom Alonse de Fonseca, & le fit pourvoir de l'archevêché de saint Jacques, par la cession que lui en fit son père, archevêque de cette ville, qui se contenta de prendre le titre de patriarche d'Alexandrie. Toute l'Espagne fut scandalisée de voir passer par résignation une de ses principales mé-

Zurita c. 5. lib. 8. tom. 6. Annal. Arag.

tropoles, du père au fils, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué. Ximenès alla trouver le Roi, & lui représenta qu'il venoit de violer les lois de l'église, qui doivent être vénérables aux princes chrétiens; que l'héritage de Jesus-Christ, contre les règles du droit & des saints canons, servoit de patrimoine à la maison de Fonseca; que les évêchés étoient des dépendances de la vocation de Dieu, & non pas des titres de succession dans les familles; qu'il ne falloit avoir égard en les donnant qu'au mérite des personnes qu'on choisissoit, & au salut des peuples dont on les chargeoit. Ferdinand lui répondit que la maison de Fonseca avoit toujours été attachée à son service; que ces deux archevêques père & fils avoient défendu le royaume de Galice contre le roi de Portugal; qu'il se sentoit obligé de récompenser leurs services; que les peuples de ce pays-là étant assez rudes & naturellement remuans, il avoit cru qu'on avoit plus besoin de valeur que de science pour les gouverner; que Dom Alonse, à la vérité, n'étoit ni savant ni dévot, mais qu'il étoit fidelle & hardi, & qu'étant né dans cette contrée, il y auroit & plus de commodité & plus de crédit pour le bien public. L'archevêque de Tolède eut pitié de ces raisons, & répartit à Ferdinand: *Seigneur, vous venez de donner à Fonseca l'Eglise de saint Jacques, comme un droit d'aînesse; il jouira du revenu de ce bénéfice, à la charge pour vous d'en faire pénitence, & pour lui de restituer.*

Comme il faisoit, au commencement de son épiscopat, la visite des églises de son diocèse, il vit dans celle des religieux de saint François de Tolède un tombeau de marbre, que Dom Pedro Carillo son prédécesseur avoit fait dresser auprès de l'autel à Dom Troïle Carillo son fils. Il déplora la corruption du siècle & l'aveuglement de ce Prélat; & après avoir fait effacer les inscriptions, il commanda qu'on ôtât de là ce tombeau, & qu'on le plaçât dans les endroits les plus reculés du cloître, disant: *Que cet enfant de péché seroit mieux dans l'obscurité & dans les ténèbres, & qu'il ne falloit pas exposer ainsi aux yeux du monde l'incontinence d'un évêque.* *Eug. de Roblès vid. del Card. Xim.*

Quelque respect qu'il eût toujours eu pour le saint siège, il ne laissa pas de représenter avec liberté aux souverains Pontifes ce qu'il jugea nécessaire pour l'édification de

toute l'église. Le pape Leon X ayant créé un grand nombre de cardinaux, il blâma cette promotion faite sans discernement & sans choix, & lui en écrivit en des termes qui font connoître combien il aimoit l'ordre & le désintéressement dans la distribution des dignités ecclésiastiques.

C'étoit ainsi qu'il en usoit lui-même lorsqu'il venoit à vaquer dans l'église de Tolède des bénéfices considérables : il les donnoit ou à des enfans de qualité qui avoient été bien élevés, ou à des personnes doctes & pieuses, selon l'ordre des canons, ou les décrets des souverains pontifes, disant qu'il falloit de grands seigneurs pour la protection, & des savans pour l'autorité. Pour les bénéfices à charge d'ame, il ne les conféroit qu'à des prêtres recommandables par leur piété & leur doctrine, ensorte pourtant qu'il préféroit dans la concurrence les plus charitables & les plus zélés pour le salut du prochain, quoiqu'ils eussent moins de savoir. Il s'informoit de leurs inclinations, de leurs études, de la conduite de leur vie passée. Il pesoit leur mérite, & ensuite il les plaçoit, selon la proportion de leurs talens avec les besoins des paroisses. La distribution se faisoit d'ordinaire aux fêtes de Pâques. Ses envieux lui reprochèrent quelquefois qu'il laissoit trop long-temps vaquer les cures ; mais il répondoit : *Qu'il valoit mieux qu'elles fussent vacantes, que mal remplies ; & que dans les choix importans, la précipitation n'est jamais louable.* C'étoit sa coutume de réserver toujours quelque bénéfice pour ces bons prêtres, qu'on découvre de temps en temps, à qui la pauvreté ne permet pas d'attendre les occasions, & qui sont obligés d'aller chercher de l'emploi, & de porter des vertus & des talens utiles hors de leurs diocèses.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Il avoit établi sur-tout, comme une loi inviolable, que la demande d'un bénéfice portoit exclusion pour le demandeur. Un de ses aumôniers qui n'ignoroit pas cette règle, ayant appris un jour qu'il vaquoit un bénéfice à sa bienséance, s'assurant presque d'être oublié s'il demeuroit dans le silence, ou d'être refusé s'il le demandoit, alla pourtant trouver son maître ; & lui dit avec beaucoup de modestie : *Un bénéfice, Monseigneur, vaque depuis quelques jours dans le voisinage de ma famille. Je ne viens pas le demander, votre seigneurie illustrissime nous le défend, & Dieu me garde de contrevenir à ses ordres, je viens la supplier seu-*

lement de me dire, comment il faut faire pour l'obtenir. L'Archevêque lui répondit en souriant : *Il faut vous en faire expédier les provisions.* Ce qu'il ordonna sur le champ à son secrétaire.

La confiance qu'il eut en Dieu le soutint dans tous ses besoins & dans toutes ses entreprises. On rapporte qu'étant provincial de son ordre, & faisant sa visite à pied, il se sentit un jour si fatigué, qu'il fut contraint de se reposer sur le bord d'un ruisseau avec le religieux qui l'accompagnoit. Comme la chaleur étoit excessive, & que le jour étoit déjà fort avancé, sans qu'ils eussent mangé ni l'un ni l'autre, le compagnon tomba dans une grande foiblesse, & crut qu'il alloit rendre l'ame. Ximenès l'exhortoit de prendre courage, & de se souvenir de la providence de Dieu, qui veille sur les moindres de ses créatures : & tout d'un coup il aperçut un pain fort blanc sur une pierre assez près de l'eau, dont ils mangèrent, & continuèrent leur voyage en louant Dieu, qui les avoit secourus dans leur nécessité pressante. Ce fut cette confiance qui lui fit entreprendre, sans hésiter & sans douter des événemens, tout ce qu'il jugea nécessaire pour l'honneur de la religion, ou pour la justice & le bien public : ce qu'il avoit accoutumé de témoigner en redisant souvent ce verset du pseaume : *Seigneur j'ai espéré en vous, & je ne serai jamais confondu.* *Psal.* 30. *v.* 1.
Aussi rapportoit-il à Dieu toute la gloire de ses bons succès. Après l'expédition d'Oran, il demeura trois jours en retraite, afin de se dérober aux acclamations des gens de guerre & des peuples, pour une victoire si avantageuse à l'état & à l'Eglise. Il passa tout ce temps à rendre grâces au Dieu des armées, lui disant dans le fort de sa joie : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, & mes yeux ne se sont point élevés.

Le souvenir de tant de grâces dont le ciel l'avoit favorisé, l'attachoit tendrement à Dieu. Le mépris du siècle, la retraite dans une religion austère, le choix des monastères les plus réformés & les plus éloignés du monde, le refus sincère des dignités, & le désir ardent du martyre montrent assez quelle étoit sa charité. On l'a vu souvent touché & fondant en larmes dans la méditation des mystères. Il se renfermoit tous les ans la semaine sainte, pour

Fern. de Pulg. parag. 6. art. 20.

ne penser qu'à la passion de Jesus-Christ, se formant dans les exercices de ces jours-là un fond de piété & de ferveur pour toute l'année. De-là venoit sa joie intérieure, lorsqu'il pouvoit vaquer à la contemplation des choses célestes, & sa douleur sensible, lorsqu'il étoit détourné par les soins du gouvernement des affaires séculières.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. parag. 4 art. 12.

Sa charité envers les pauvres n'eut presque point de bornes. Lorsqu'il passoit par quelque ville, il avoit accoutumé de visiter la grande église, où il faisoit sa prière devant le saint Sacrement. Après cela il alloit à l'hôpital visiter les malades, consoler les affligés & assister les pauvres, il y laissoit de grandes aumônes, & souvent il augmentoit les revenus de ces maisons de charité, quand il trouvoit qu'elles n'étoient pas bien rentées. C'est ainsi qu'il soutint l'hôpital de saint Lazare de Séville, & quelques autres par ses libéralités. Fernand Valdés qui avoit été élevé dans la maison du Cardinal, rapportoit qu'il envoyoit tous les ans par tout son diocèse un théologien & un jurisconsulte, pour marier d'honnêtes filles, que leurs parens avoient abandonnées, ou qui n'avoient pas de bien.

Dans les années d'abondance, il prévint, comme un autre Joseph, les années de stérilité & de disette. On eût dit que Dieu lui avoit révélé les secrets de sa providence; car outre les sommes d'argent qu'on distribuoit par ses ordres dans tout son diocèse, il fit acheter quarante mille mesures de bled, vingt mille pour la ville de Tolède, dix mille pour la ville d'Alcala de Henarés, cinq mille pour Tordelaguna, lieu de sa naissance, & cinq mille pour Cisneros, où étoient les restes de sa famille. Il fit bâtir en tous ces endroits-là des greniers à ses dépens, où il mit comme en dépôt ces provisions abondantes, qui suppléèrent au défaut des récoltes & sauvèrent la vie à une infinité de misérables. Il donnoit tous les jours à manger à trente pauvres qu'il servoit souvent de ses propres mains, respectant en eux la personne de Jesus-Christ.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximenés. art. 42.

L'ordre qu'avoient ses aumôniers d'employer la moitié de son revenu au soulagement des misères publiques & particulières, s'exécutoit ponctuellement, & pour en être plus assuré, outre le compte exact qu'il s'en faisoit rendre, il assistoit de temps en temps à la distribution de ses aumônes. Des personnes pieuses & fidelles dont il se servoit dans

les différens ministères de sa charité, lui présentoient à la fin de chaque mois un état des familles honteuses, des infirmes nécessiteux, des filles qui ne pouvoient à cause de leur pauvreté, ou s'établir dans le monde; ou se consacrer à Dieu dans la religion; il destinoit les fonds convenables à ces bonnes œuvres, & il n'y avoit point de misérables qui ne ressentissent les effets de sa miséricorde. Il fonda quatre hôpitaux, deux à Alcala, l'un pour les pauvres écoliers, l'autre pour les pauvres femmes malades, le troisième à Tordelaguna, & le quatrième à Oran, où la seule gloire qu'il rechercha après sa conquête, fut de porter, comme en triomphe, la sainte Eucharistie aux pauvres malades; le comte de Sant-Estevan & d'Altamire, le marquis de Comarés, le gouverneur de Caçorla, Pierre Navarre & tous les officiers de l'armée l'accompagnant avec des flambeaux.

Eugen. de Robles vid. del Card. Ximen. c. 16.

Les présens qu'il fit à tous les ordres religieux, les secours qu'il envoya aux Cordeliers du saint Sépulcre, soit pour leur subsistance, soit pour celle des pelerins qui visitoient la Terre sainte, & les sommes considérables qu'il donna pour racheter les esclaves Chrétiens que les Maures retenoient en Afrique, portèrent la gloire de son nom & les marques de sa charité dans toutes les parties du monde. Il fonda huit monastères de religieux ou de religieuses en divers endroits: celui des filles du tiers-ordre de saint François, qu'il établit dans Alcala sous le titre de saint Jean de la pénitence, fut un des plus magnifiques; car il y joignit une maison où l'on élevoit avec beaucoup de soin de jeunes demoiselles, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge de choisir un état de vie: après quoi, si elles étoient appelées à la religion, on les recevoit gratuitement; si elles se destinoient au mariage, on leur fournissoit de quoi s'établir honnêtement dans le monde, comme nous avons déjà dit.

Voyez la page 101. de cette histoire.

Ses parens ne profitèrent pas du bien des pauvres; il se contenta de les tenir dans la décence de leur état, sans vouloir leur acquérir des dignités, sans se mettre en peine de les agrandir, sous prétexte de remettre en gloire une noblesse déchue, ne voulant point servir au faste & à l'orgueil de ceux qui étoient entrés dans son alliance. Quoique le pape Jules II lui eût expédié un bref, par lequel il lui donnoit pouvoir de laisser son bien à ses colléges, ou aux per-

ſonnes qu'il voudroit, ſoit par donation entre-vifs, ſoit par teſtament, il ne ſe ſervit pas de ce pouvoir, & dans ſa dernière diſpoſition, il conſulta ſa conſcience plutôt que la chair & le ſang.

Ce ne fut point ſon neveu qu'il inſtitua ſon héritier, mais l'univerſité d'Alcala. Il avoit fondé douze égliſes magnifiques, ſans laiſſer à aucun de ſes parens ni patronat, ni chapelle, ni droit de ſépulture particulière. Dans le temps de ſa régence, il donna le titre de Comte à quelques gentilshommes; il ne le donna pas à ſon neveu. Il demanda aux Rois Catholiques des grâces pour pluſieurs perſonnes étrangères, dont le ſeul mérite lui étoit connu: il n'employa jamais ſon crédit pour ſes parens. En cela ç'eût été chercher ſa ſatisfaction & ſa gloire; dans le reſte il procuroit la récompenſe au mérite. Auſſi tenant le ſaint Sacrement en ſes mains, dans le temps qu'il recevoit le Viatique, à la vue des jugemens de Dieu, après une exacte recherche de ſes actions dans ſa conſcience: *Pour le compte que je vas rendre à Dieu*, dit-il, *au ſujet des biens eccléſiaſtiques, je proteſte que je n'en ai pas détourné un écu, ni pour moi, ni pour mes parens.*

Alvar. Gomez de reb. geſtis Xim. l. 7.

Son affection pour tout ce qui regardoit le culte divin lui fit entreprendre d'agrandir ſon égliſe cathédrale, de faire bâtir un cloître tout autour, où les prébendiers puſſent demeurer en recueillement & en retraite; d'orner la ſalle du chapitre des portraits de tous les archevêques de Tolède; d'enrichir la bibliothèque d'un grand nombre de volumes curieux, de faire travailler à des tapiſſeries d'or & de ſoie, à une argenterie plus précieuſe par ſon ouvrage que par ſa matière, & à des ornemens d'un ouvrage exquis & d'une grande richeſſe, dont il fit préſent à ſon égliſe. On rapporte que toutes ces dépenſes allèrent à près de cent cinquante mille ducats. Pour ſatisfaire à la dévotion qu'il avoit à la ſainte Vierge, il lui fit bâtir une chapelle dans ſon palais archiépiſcopal ſous le titre de l'Immaculée Conception, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué en Eſpagne. Il établit douze chanoines & une dignité dans la chapelle des Mozarabes, pour faire revivre les offices de ce nom, qui étoient preſque abolis: & il employa cinquante mille écus à faire imprimer les miſſels & les bréviaires Mozarabes, pour conſerver le crédit de la tradition & des anciennes

Fernandès de Pulgar vid. del Card. Ximen. art. 56.

cérémonies d'Espagne. S'étant aperçu que les livres de chant commençoient à être usés dans ses paroisses, il craignit que ce ne fût une occasion de négliger le service, ou de chanter les louanges de Dieu moins décemment, il commanda qu'on fît à ses dépens une édition de ces sortes de livres, dont il envoya des exemplaires dans toutes les églises de son diocèse, comme nous avons rapporté dans le corps de cette histoire, où nous avons expliqué les soins qu'il prit, & les dépenses qu'il fit pour l'édition de la Bible.

Voyez la page 81. de cette histoire.

L'érection de l'université d'Alcala fut un de ses plus grands ouvrages. Il en jeta les fondemens au commencement du quinzième siècle, & la vit huit ans après en sa perfection. Son dessein fut d'inspirer à tous les esprits, le désir de connoître Dieu & la religion de Jesus-Christ, de conduire les hommes à la piété par la science, de faire honorer nos mystères par l'autorité des lettres sacrées, & de former des prêtres & des docteurs capables de soutenir la doctrine de l'église, ou de s'opposer au progrès & à la naissance des hérésies. Il commença par la fondation du grand collége qu'il consacra à saint Ildefonse, patron de la ville de Tolède. Ce fut-là qu'il établit le recteur, à qui les souverains Pontifes & les Rois accordèrent des priviléges singuliers, entr'autres, celui de connoître des causes criminelles des gradués. Cet office fut d'abord si considéré, que le Roi Catholique & l'Archevêque allant un jour à un acte public, ils voulurent que le recteur marchât au milieu d'eux: prérogative que cette université a toujours conservée depuis.

Eugen. de Robles vid. del Card. Ximen. c. 16.

Dans l'enceinte de ce collége, il en fonda un autre sous le nom des apôtres saint Pierre & saint Paul, pour douze religieux de saint François & les études de théologie s'y font avec tant de succès, qu'il en est sorti de grands prédicateurs, de savans prélats, & cinq ou six généraux de l'Ordre. Il fonda encore huit colléges, où l'on enseignoit les sciences, les lettres humaines & les langues. On le vit plusieurs fois la règle à la main, visitant ses bâtimens, prenant lui-même les proportions & les mesures, & animant les ouvriers par sa présence & par ses bienfaits. Aussi on l'accusoit d'aimer trop à faire bâtir, & quelques-uns disoient: *Que l'église de Tolède n'avoit jamais eu d'Archevêque de plus grande édification en toute manière que le cardinal*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4.

Ximenès. Il dota quarante-six chaires de professeurs, & laissa à cette université quatorze mille ducats de revenu. Le roi Ferdinand admira la grandeur de cette entreprise ; & le cardinal de Granvelle touché des actions éclatantes de ce Cardinal, ayant vu depuis tant d'édifices publics, monumens éternels de sa piété & de sa magnificence, avoit accoutumé de dire : *Que le temps a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.*

Petr. Martyr. epist 108. lib. 5. Epist. 160. l. 8.

L'inclination qu'il avoit pour les sciences le porta à les faire fleurir en Espagne. Mais l'austérité de son esprit ne lui permit pas de cultiver les belles-lettres. Pierre Martyr assure qu'il étoit également renommé pour sa vertu & pour sa doctrine ; & qu'il avoit uni en lui le savoir de saint Augustin, l'abstinence de saint Jérôme & le zèle de saint Ambroise. Il témoigne pourtant ailleurs qu'il avoit peu de goût pour la politesse du discours, & point d'usage des lettres humaines. Les auteurs de la bibliothèque d'Espagne le nomment par honneur le père & le protecteur des savans : & quoique ses importantes & continuelles occupations lui aient ôté le temps d'écrire, ils l'ont mis à la tête de leurs principaux écrivains. Il avoit pourtant composé quelques livres, savoir divers traités sur des matières théologiques, *de la nature Angélique*, *des Péchés*, &c. dont l'original écrit de sa main se conserve encore dans le monastère de Notre-Dame de la Salcéda, dont il fut gardien : l'histoire du roi Wamba, qui fit bâtir les murailles de la ville de Tolède, & qui rétablit l'usage des conciles provinciaux en Espagne : des notes sur divers endroits de l'Ecriture sainte, dont l'impression se garde encore dans les archives d'Alcala, & qui ont été depuis confondues avec celles de Nicolas de Lyra. Personne ne donna plus de courage & d'occupation que lui à l'imprimerie encore naissante ; car outre les présens qu'il fit à ceux qui excelloient en cet art, il fit imprimer à ses dépens plusieurs écrits de piété & de doctrine ; sur-tout les œuvres de Dom Alonse de Madrigal, évêque d'Avila, surnommé Tostat, dont toute l'église a été instruite & édifiée.

Nicol. Anton. Bibliot. Hisp.

Mariana hist Hisp. lib. 6.

Fernandés de Fulgar. vid. del Card. Ximen. art 60.

La prudence du cardinal Ximenès fut reconnue par tout le monde. Les peuples d'Espagne ne furent jamais plus tran-

quilles

quilles, & ne s'estimèrent jamais plus heureux, que dans les temps qu'il les gouverna. Les Rois Catholiques n'entreprirent rien sans sa participation & sans ses conseils. Sa réputation fut si grande, que ne pouvant, à cause de la régence de Castille dont il étoit chargé, se trouver au concile de Latran, Leon X & les évêques qui auroient désiré sur toutes choses qu'il eût assisté à cette assemblée, le consultèrent plusieurs fois dans les affaires les plus difficiles. Il eut une conduite régulière dans tous les états de sa vie : quand il fut élevé aux ministères ecclésiastiques à Siguença, ses mœurs firent honneur à sa profession. Lorsqu'il entra dans l'Ordre de saint François, quoiqu'il se distinguât des autres religieux par ses austérités, il ne se préféra jamais à eux, & ne s'attira ni leurs corrections, ni leur jalousie. Etant confesseur de la Reine, il sut aller à la Cour, sans perdre l'esprit de recueillement & de retraite, & reprendre les observances de sa règle, après avoir assisté au conseil des Rois.

Depuis qu'il fut dans les dignités & dans les charges, on reconnut en lui cette prudence supérieure dans la variété des affaires. Valdès, archevêque de Séville parlant de lui en général : *Le Cardinal mon Seigneur*, dit-il, *étoit homme sage, discret, avisé, de grand esprit & de grand courage en toutes choses. Il ne se pressoit point dans ce qu'il avoit à résoudre. Il délibéroit, & dans les affaires mêmes qu'il souhaitoit le plus, il repassoit dans son esprit tout ce qui pouvoit ou servir ou nuire. Nulle passion ne lui fit jamais précipiter son dessein, & jamais homme ne sut mieux trouver ce point de maturité & ce moment d'exécution qui fait réussir les entreprises.* Le docteur Jean de Vergara nous fait aussi le caractère de sa prudence en ces termes : *Il avoit une gravité vénérable ; peu de paroles, mais vives & mesurées, qui faisoient remarquer & sentir ce qu'il disoit : en deux mots il faisoit mieux connoître une affaire, que d'autres avec de longs raisonnemens. Cette gravité regardoit plus les personnes de qualité que les autres ; aussi les Grands du royaume le traitoient avec beaucoup de respect. Il expédioit fort succintement ceux qui avoient à faire à lui : chaque terme portoit sa raison & sa décision : Ennemi des visites inutiles ; si quelqu'un qui ne fût pas de grande considération, s'amusoit à des discours vagues, ou à des complimens, il avoit un livre toujours ouvert, vers lequel il se tournoit : c'étoit ainsi qu'il congédioit les importuns.*

Franc. Valdès apud Ferd. de Pulg. §. 6. art.

Joan. de Vergara.

Fern. de Pulg. parag. 5. art. 14. & 15.

Cette prudence parut dans l'économie de sa maison ; on eût dit que c'étoit un monastère réformé. Au commencement il n'avoit voulu que des religieux pour domestiques. Depuis le bref d'Alexandre VI, qui lui ordonnoit de vivre avec la grandeur qui convenoit à un archevêque de Tolède, il prit des pages qu'il faisoit étudier, & dresser à toutes sortes d'exercices, & qu'il instruisoit quelquefois lui-même des mystères de la religion & des règles de la piété chrétienne. Le cardinal dom François Quignonés avoit été son page, & s'en faisoit honneur dans son élévation. Les plus grands seigneurs envoyoient leurs enfans à sa maison, & ne croyoient pas leur pouvoir donner une meilleure éducation. Il eut plusieurs domestiques de réputation, & il les traitoit avec beaucoup d'honnêteté. S'ils étoient prêtres il leur faisoit donner des siéges, & vivoit avec eux dans une noble & douce familiarité ; ensorte qu'il les regardoit presque comme ses amis & ses compagnons, & qu'eux n'oublioient pas qu'il étoit leur maître. Ils étoient tous bien vêtus, bien nourris, bien payés, & récompensés selon leur mérite. Ce n'étoit pas un titre pour avoir des grâces ou des bénéfices de lui, que d'être de sa maison. Un étranger étoit préféré, s'il étoit plus vertueux ; mais aussi il ne cherchoit point par ostentation ou par singularité des sujets au-dehors, quand il en trouvoit chez lui de plus dignes de ses bienfaits. Cette équité leur ôtoit toute occasion de murmure, vice ordinaire à ceux qui servent les grands. Ses domestiques ne furent pas ses ennemis, & la plupart ont écrit sa vie avec des éloges, qu'ils tiroient plus de la vérité, que de leur reconnoissance.

Le docteur Jean de Vergara, qui servit deux archevêques après lui, avoit accoutumé de dire, que s'il pouvoit ressusciter un de ses trois maîtres, ce seroit le cardinal Ximenès. Beaucoup de grands-hommes qui ont fleuri en Espagne, avoient été de sa maison : D. Fernand de Valdés, archevêque de Séville, & Inquisiteur général, François Ruys, évêque d'Avila, D. François de Mendoza, évêque d'Oviédo, & puis de Valencia, Diégo de Villalva, prédicateur du Roi, & depuis évêque d'Alméria, & plusieurs autres connus dans l'histoire. Lorsque quelqu'un vouloit sortir de son service, aussitôt, sans s'informer des raisons qu'il pouvoit avoir, il ordonnoit qu'il fût payé, lui don-

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

noit son congé, & ne le recevoit plus après cela dans sa maison. La discipline qu'il établit dans son diocèse par ses assistances charitables, & par son exacte, mais discrète sévérité; les ordonnances synodales qu'il publia, où la piété & le bon sens règnent également; les lois qu'il fit pour le règlement de ses colléges, & pour l'éducation de la jeunesse, sont des exemples d'une prudence consommée.

Fernandès de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 5. art. 18. & 19.

Plusieurs avoient cru qu'il laisseroit aux religieux de son ordre la direction & la conduite de son université, les chaires de docteurs, & l'administration des revenus, pour leur donner plus d'autorité & plus de moyen de s'avancer dans les dignités & dans les emplois de l'Eglise, par leurs études: mais il jugea que ces sortes d'occupations ne serviroient qu'à les troubler dans l'observance de la règle; & qu'il falloit les conduire à la science, sans les détourner de l'amour de leur institut. On voulut lui représenter qu'il ne convenoit pas de nommer un archevêque de Tolède pour protecteur de son université, parce que c'étoit la coutume des successeurs de détruire les ouvrages de ceux qui les ont précédés, & d'élever leur propre gloire sur celle d'autrui. Mais il répondit sagement: *Cet ouvrage est utile; il est fondé sur les revenus de l'archevêché, Dieu en sera le principal protecteur, puisque je l'ai fait pour sa gloire.*

Comme il donnoit conseil avec sagesse, il le recevoit avec docilité. Il ne fit rien d'important, sans consulter le chapitre de Tolède; il communiquoit ses desseins, il ordonnoit des prières, pour demander à Dieu un heureux succès; après quoi il exécutoit ses résolutions sans retardement: ensorte que son courage ne lui faisoit rien entreprendre de téméraire, & que sa prudence ne l'empêchoit pas de poursuivre une entreprise, quelque difficile qu'elle fût. S'il s'est élevé quelquefois au-dessus des règles de la politique ordinaire, comme dans la conversion des Maures, dans l'entreprise d'Oran, & dans quelques autres rencontres, il faut attribuer ces hardiesses aux inspirations du ciel, ou à la supériorité de son génie, & aux ressources qu'il sentoit en lui-même, pour réussir dans ce qu'il entreprenoit: aussi rien n'échappoit à sa connoissance. Il défendit à Lopès Ayala, son agent auprès de Ferdinand, de rechercher trop curieusement les choses que le Roi ne voudroit pas lui communiquer, disant: *Qu'il falloit révérer les secrets*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7. *des Rois, & recevoir l'honneur de leur confiance, sans vouloir deviner ce qu'ils ont envie de nous cacher.* Cependant il pénétroit par la force de son esprit les affaires les plus secrètes, ensorte qu'il n'a presque jamais été surpris, ni trompé dans ses jugemens.

De là venoit l'efficace de ses paroles. Il n'y avoit personne qui ne se rendît à ses raisons. Les passions étoient apaisées par je ne sai qu'elle autorité que lui donnoit sa réputation & sa sagesse. Après la mort de Philippe I, il remit l'esprit de la plupart des seigneurs, que l'amour de la liberté, ou la jalousie du gouvernement avoient divisés, & dans les différents qu'il eût avec les grands, il ne manqua pas de les réduire à ses volontés par ses raisons, lorsqu'ils voulurent l'écouter. Il mit toujours le droit de son côté, & ne voulut être le plus puissant, qu'après avoir été le plus sage.

La justice fut aussi-bien que la prudence la règle de ses actions. Le soin qu'il prit de mettre de bons juges dans les tribunaux de son diocèse; le changement que durant le temps de sa régence, il fit dans le conseil, lorsqu'il y remarqua de la passion ou de l'intérêt; le courage qu'il eut de rompre l'iniquité, & de soutenir la cause des foibles contre les puissans, font assez connoître les principes d'équité que Dieu avoit gravés dans son ame. Aussi étant sur le point de mourir, après avoir fouillé dans les replis les plus secrets de sa conscience, levant les yeux au ciel, & donnant gloire à Dieu: *Je ne sache pas*, disoit-il, *qu'il me soit arrivé dans le temps de mes administrations, d'avoir fait tort ou injustice à qui que ce soit, & je crois même n'avoir perdu aucune occasion de faire du bien à ceux qui ont eu besoin de mon secours.* La vérité tira de sa bouche ce témoignage de son innocence, en un temps où il ne tenoit plus au monde, que par les restes d'une sainte vie, & par la bonne odeur qu'il y laissoit de ses vertus & de ses exemples. Le saint homme Job avoit dit avant lui avec la même confiance: *Je me suis revêtu de la justice, & mon jugement m'a servi de vêtement & de diadême: J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux: j'étois le père des pauvres: j'examinois avec exactitude la cause que je n'entendois pas: je brisois les dents de l'injuste, & je lui arrachois sa proie.* Le cardinal Ximenès en avoit usé ainsi: un esprit de droiture & d'ordre accompagnoit sa charité. S'il fit du

Fern. de Pulg. §. 6. art. 6.

Job. cap. 29.

bien à ses domestiques, ce fut à titre de mérite plutôt que de service : s'il avança quelques-uns de ses parens, l'estime y eut autant de part que l'affection : s'il favorisa ses amis, il consulta la justice en leur faisant grâce. Toute sollicitation étoit interdite chez lui. Les charges, les gouvernemens & les bénéfices à sa nomination se donnoient par choix & avec connoissance : ceux qui en étoient dignes pouvoient tout attendre de son jugement : ceux qui ne l'étoient pas n'osoient rien espérer de sa prévention, ou de la faveur. Dès les premiers jours de son épiscopat, il eut la fermeté de ne point déférer à la recommandation de la Reine pour Pedro Hurtado de Mendoza, & cela fit aisément comprendre qu'il ne falloit employer ni crédit, ni persuasion pour obtenir des bienfaits de lui. C'est pourquoi personne n'eut le courage de le solliciter depuis ce temps-là.

Comme c'étoit par religion & par conscience qu'il observoit la justice, c'étoit aussi par zèle pour le bien public qu'il punissoit ceux qui l'avoient violée. Il réduisit tous les grands d'Espagne à se soumettre malgré eux aux lois de l'état, & ne laissa aucune de leurs révoltes impunie. Cette sévérité pourtant ne fut jamais mêlée de passion ou de caprice. Il essaya de les gagner par ses remontrances, avant que de les arrêter par son autorité ; & dans tout ce qu'il entreprit contr'eux, ou qu'ils entreprirent contre lui, il fut leur maître sans être leur ennemi, & leur pardonna par bonté quand il les eut domptés & remis par force à l'obéissance. Aussi dans tout le temps qu'il gouverna la Castille, il épargna le sang de la noblesse ; & quoique plusieurs seigneurs eussent mérité la mort par leurs rebellions, il se contenta de les avoir soumis & abaissés. Il écrivit même quelquefois au roi Charles en Flandres : *Qu'il devoit regarder les crimes des grands, lorsqu'ils en témoignoient du repentir, comme des occasions d'exercer sa clémence : qu'il valoit mieux les corriger que de les punir : que ceux qui pouvoient troubler l'état étoient capables de le servir ; & que comme l'orgueil étoit le principe de leurs fautes, il suffisoit que l'humiliation en fût aussi le châtiment.* *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.*

Lorsqu'il donna des charges ou des emplois à ses parens, il leur recommanda sur toutes choses le désintéressement & il leur pardonna moins qu'aux autres, quand il leur arriva d'être injustes ou violens. Sanchés de Villaroël de Cis-

neros qu'il avoit fait gouverneur de Talavera, fut accusé presque en même-temps de plusieurs sortes de concussions. Le Cardinal envoya aussitôt un commissaire pour informer & pour écouter les plaintes du peuple. Dès qu'il apprit que ces accusations étoient véritables, il le dépossèda sans miséricorde, & l'obligea de restituer ce qu'il avoit pris. Don Pédro Vélez son cousin, ayant eu une querelle à Tordélaguna, & Ximenès ayant jugé qu'il avoit tort, il le fit prendre & lui fit expièr son emportement par une longue prison : & comme on le prioit de lui faire grâce, en considération de la parenté, il répondit : *C'est mon parent : il faut le châtier plus sévérement.*

Fern. de Pulg. vid. del Card. Ximen. §. 6. art. 43.

Il ne fut pas moins exact à servir ceux qui l'avoient obligé, qu'à punir ceux qui avoient troublé l'état ou tyrannisé les peuples. Il n'y eut point de cœur plus reconnoissant que le sien; & comme il ne refusa jamais de faire les plaisirs qu'il put, il ne laissa jamais sans récompense les plaisirs qu'on lui avoit faits. Nous avons dit dans le premier livre de cette histoire, qu'ayant été volé à Aix en Provence, lorsqu'il alloit à Rome, un bachelier de ses amis nommé Brunet, l'assista de son argent, & lui donna de quoi achever son voyage. Ximenès étant depuis archevêque de Tolède, l'envoya prier de le venir voir, & le reçut avec tous les témoignages possibles d'amitié & de reconnoissance. Il publioit par-tout l'obligation qu'il lui avoit, & l'entretenoit familièrement en particulier, faveur qu'il n'accordoit qu'à peu de personnes. Après plusieurs caresses, il voulut le retenir dans sa maison, & lui offrit d'assez grands établissemens; mais ce bon homme lui répondit, comme autrefois Berzellaï à David : *M'appartient-il, Monseigneur, de passer le peu de temps qui me reste à vivre, dans une grande maison comme la vôtre? Pourquoi votre serviteur vous seroit-il à charge? je n'ai pas besoin de ce changement : permettez-moi de retourner dans mon petit bénéfice, & de mourir en repos dans mon pays & dans mon Eglise.* La modération de l'un fut aussi admirable que la reconnoissance de l'autre. Brunet remercia le Cardinal, & le Cardinal lui fit de grands présens avant son départ.

Lib. 2. Reg. c. 19.

Dans le temps qu'il étoit grand-chapelain de Siguença, il se plaisoit fort à entendre un chanoine de son Eglise qui chantoit le plein-chant avec beaucoup de justesse & d'a-

grément. C'étoit un ecclésiastique d'une honnête famille de Guadalajara, qui avoit de la piété, & qui ne manquoit pas même d'érudition. Ximenès vivoit avec lui dans une assez étroite amitié; & comme il avoit une voix foible & discordante, il employoit souvent son ami à faire l'office pour lui, ou à chanter avec lui quand il y étoit obligé. Un jour qu'ils chantoient une antienne dans le chœur, le chanoine entonna un *Alleluia* d'une voix si pleine & si agréable, que Ximenès lui dit en sortant de l'Eglise: *Les Anges ne chantent pas mieux que vous avez fait, priez Dieu que je sois archevêque de Tolède, vous conduirez le chœur de ma cathédrale.* Lorsqu'il fut parvenu à cette dignité, & que la place qu'il lui avoit destinée en riant, fut venue à vaquer effectivement dans son chapitre, il la lui donna & lui écrivit: *A notre ami le chantre de Guadalajara, maintenant Précenteur de la sainte Eglise de Tolède.*

Fern. de Pulg. le nommé Jean Lopés de Médina. *Alvar. Gomez* Alfonse, Jannez.

Fern. de Pulg. §. 6. *art.* 42.

Il fit du bien à son cousin D. Juan Ximenès de Cisneros, à cause des secours que lui avoit donné son père, dans le temps qu'il étudioit à Salamanque, & crut qu'il devoit rendre à cette maison, qui s'étoit peut-être un peu incommodée pour lui, des services plus grands qu'il n'en avoit reçus. Le duc de Najare ayant chassé indignement Quiomara de Castro sa femme hors de sa maison. Ximenès, pour qui elle avoit toujours eu beaucoup de vénération, la reçut dans Tolède, & la fit traiter avec toute la magnificence que méritoient son rang & sa piété, jusqu'à ce qu'il l'eût réconciliée avec son mari, & qu'il l'eût remise dans sa maison. En reconnoissance de ce bienfait, elle lui envoyoit tous les ans sa provision de linge d'Eglise & de table, & un présent de confitures & autres petites douceurs, qu'il recevoit avec peine, & que la seule considération de la vertu de cette dame l'empêchoit de refuser.

Alvar. Gomez. lib. 7.

La fermeté & le courage qu'il fit paroître dans les difficultés qu'il rencontra dans les guerres qu'il entreprit, dans les différents qu'il eut avec les grands, avec le Roi même, furent des marques de sa droiture & de sa justice, comme on peut voir dans tout le cours de son histoire. Il fit valoir les droits de son Eglise autant qu'aucun de ses prédécesseurs, faisant porter sa Croix devant lui dans ses voyages, par toutes les villes d'Espagne en qualité de primat. Quoique plusieurs Prélats s'y opposassent, il les ramena par

ſa prudence, & ſe maintint ſi bien dans ſa prétention, que les peuples de tous les diocèſes alloient au-devant de lui, pour recevoir ſa bénédiction, & le révéroient comme l'évêque univerſel de tout le royaume.

Lorſqu'il rendoit viſite aux Rois Catholiques, on portoit ſa croix juſqu'à la ſalle du palais, comme un gage de ſes bonnes intentions, & des bons conſeils qu'il alloit donner. Il reçut les appellations de l'archevêque de Compoſtelle, & les ſoutint contre Alphonſe Fonſéca, archevêque de ce lieu-là avec vigueur, ſans perdre pourtant la charité, ni la retenue qui convenoit à ſon caractère. La ville de Baça ayant été conquiſe par les rois Ferdinand & Iſabelle, & miſe ſous la juridiction de l'évêque de Guadix, par la tolérance du cardinal Gonçalés de Mendoza, quoiqu'anciennement elle eût été du diocèſe de Tolède; Ximenès rechercha les titres, & s'éclaircit de ſon droit: après quoi il demanda des commiſſaires au Pape, & par ſes ſoins & ſon application à cette affaire, malgré les oppoſitions & les chicanes de l'évêque de Guadix, il ſe remit en poſſeſſion de cette ville.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 5.

Il défendit l'autorité du ſaint Siége & les immunités eccléſiaſtiques avec beaucoup de zèle & d'efficace, mais avec tant de modération, que ni le Roi, ni ſes miniſtres, quelque intérêt qu'ils y euſſent, n'en furent point offenſés. Le pape Alexandre VI le commit pour mettre en poſſeſſion du prieuré de S. Jean de Catalogne Pierre-Louis de Borgia, ſon neveu, quoique le roi Ferdinand crût avoir droit d'y préſenter. Il s'acquitta de ſa commiſſion, & ſatisfit Sa Sainteté, ſans que le Roi ſe plaignît qu'il eût entrepris ſur ſes droits. Lorſque Jules II & Leon X voulurent maintenir leur juridiction, ils ſe ſervirent toujours de lui, par la confiance qu'ils avoient en ſa probité, comme il parut par plus de vingt-cinq bulles apoſtoliques qu'ils lui adreſſèrent en diverſes rencontres.

Fern. de Pulg. vid. del Card Xim. § 6. art. 12. & 13.

Le reſpect qu'il avoit pour les ſouverains Pontifes ne l'empêcha pas de leur repréſenter avec liberté ce qu'il y avoit d'irrégulier dans leur conduite. Il écrivit à Jules II, qu'il étoit prêt à l'aſſiſter de tout ſon crédit & de tous ſes biens; mais qu'il falloit qu'il renonçât aux partialités, & aux paſſions qui ne convenoient ni au bien de la chrétienté, ni au rang qu'il tenoit dans l'égliſe. Le pape Leon X, ſous prétexte que Sélim, empereur des Turcs, après

avoir défait le Soudan d'Egypte, menaçoit de venir porter ses armes victorieuses en Italie, avoit ordonné de lever sur le clergé d'Espagne, des décimes extraordinaires, pour la défense de l'église & pour la garde de la côte, où ces infidelles pouvoient descendre. On assembla là-dessus un concile national à Madrid. On convint de remontrer à Sa Sainteté; que cette exaction étoit nouvelle & inusitée; que le sujet n'en paroissoit pas légitime, & que des conciles généraux avoient ordonné: *Qu'aucun souverain Pontife ne fit de ces sortes de levées, que lorsqu'il sauroit que quelque puissance barbare auroit fait irruption dans les provinces des Chrétiens.*

Petr. Martyr. ep. 396. lib. 39.

Le Cardinal approuva ces raisons, & dépêcha un courrier à Rome, qui portoit ordre à son agent en cette Cour-là, d'aller trouver le Pape, & de lui offrir de sa part non-seulement les décimes de son diocèse; mais encore tous les biens dont il jouissoit, & les trésors même de son église, s'il en avoit besoin, pour la défense des autels, & pour une guerre de religion; mais de lui marquer aussi que hors de ces pressantes nécessités, il ne seroit jamais auteur de ces impositions nouvelles, & qu'il ne souffriroit pas que le clergé d'Espagne devînt tributaire d'un Prince étranger. Il sut depuis que le concile de Latran n'avoit ordonné ces décimes qu'au cas que les ennemis du nom Chrétien entrassent dans l'Italie; & que le nonce du Pape, par un désir indiscret de faire plaisir à son maître, avoit voulu lui procurer cet argent.

Dans des occasions délicates il soutint sa dignité avec courage & avec esprit. L'an 1498 la reine D. Isabelle de Castille, & D. Manuel, roi de Portugal, se firent reconnoître en Espagne, héritiers & successeurs légitimes des Rois Catholiques. L'Archevêque dit la messe en présence des prélats, des seigneurs & des députés des villes, & fit ensuite la cérémonie de faire jurer D. Manuel & D. Isabelle, qu'ils maintiendroient les lois & les priviléges du royaume. Après qu'il eut reçu leur serment, prévoyant qu'on lui contesteroit peut-être l'honneur de le leur prêter le premier, il remit la croix & le livre des Evangiles au grand-maître de l'ordre de saint Jacques, & se retira pour aller quitter ses habits pontificaux. Comme il donnoit à dîner aux Rois ce jour-là, il les attendit dans son palais archiépiscopal; & lorsqu'ils arrivèrent, il prit respectueu-

ſement les mains du roi de Portugal, & les baiſant : *Voilà Seigneur*, lui dit-il, *comme les archevêques de Tolède font leur ſerment*. On voulut auſſi par reſpect lui baiſer les ſiennes. Il en uſoit ainſi, pour ne pas préjudicier aux droits qu'il croyoit appartenir au primat d'Eſpagne, ou pour n'être pas obligé de troubler par de vaines conteſtations, une ſi noble cérémonie. Quatre ans après il tint la même conduite, lorſque Jeanne de Caſtille & l'archiduc Philippe ſon mari, furent reconnus par les états du royaume, que Ferdinand & Iſabelle avoient aſſemblés, à Tolède. Il les reçut à la porte de l'égliſe, revêtu de ſes habits pontificaux, & & leur préſenta la croix à baiſer : après quoi il leur donna ſa bénédiction ; & comme ils alloient faire leur prière, il ſe retira, & enſuite il leur baiſa les mains à l'entrée de ſa maiſon. Les Princes ne croyoient pas avoir beſoin de témoignages extérieurs de ſa fidélité & de ſon reſpect. Les miniſtres n'oſoient lui diſputer les premiers honneurs. Les Rois mêmes lui laiſſoient étendre à ſon gré ſa juridiction, & c'étoit une marque de la ſageſſe & de la vertu des uns & des autres de ſavoir ainſi honorer l'égliſe, lui en la ſoutenant avec dignité, & eux en déférant par reſpect à un ſi digne Prélat.

La même vertu qui lui fit ſoutenir ſes droits avec courage, lui fit ſupporter les peines & les tribulations de la vie avec patience. Il ſouffrit ſix ans de priſon, plutôt que de donner la démiſſion de ſon archiprêtré d'Ucéda, inflexible pour la juſtice, mais doux & paiſible dans ſon malheur, ne relâchant point de ſes droits, mais ne murmurant point contre l'archevêque Carillo qui l'affligeoit ſi ſévèrement & ſi longuement. Les traitemens indignes que lui fit le roi Ferdinand devant & après ſon expédition d'Afrique, le touchèrent ſenſiblement. On s'en prit à ſes biens, à ſa réputation, à ſa dignité ; mais il poſſéda ſon ame dans ſa patience, & ſouffrit les injuſtices qu'on lui fit, ſans ſe plaindre du Roi qui lesl ui faiſoit.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7. Pulg. §. 7. art. 13.

Les deux dernières années de ſa vie il eut de grandes traverſes, qu'il ſupporta avec conſtance, par la ſeule conſidération du bien public. En ce temps-là D. Pédro Portocarrero étoit en Flandres aſſez avant dans les bonnes grâces du Roi & des miniſtres. Il écrivoit que le Cardinal avoit dans cette Cour des envieux & des ennemis ; qu'il lui im-

portoit d'avoir des avis fidelles & sûrs de ce qui se passoit à son désavantage ; qu'on lui envoyât seulement un chiffre pour le secret, & qu'il rendroit bon compte de tout. Le Cardinal lui fit répondre : *Qu'il lui étoit obligé de son amitié, & des offres qu'il lui faisoit ; qu'il trouvoit dans sa conscience de quoi se rassurer contre tous les efforts de ses ennemis ; que n'ayant en vue que Dieu dans les soins qu'il prenoit de l'état ; il espéroit que Dieu les feroit réussir selon ses desseins.* Il se confioit plus en ses bonnes intentions qu'en toutes les finesses humaines ; & méprisant les périls dont il étoit menacé, il persévéroit dans sa fermeté & dans sa droiture.

Une infinité de libelles couroient alors par toute l'Espagne contre la cour de Flandres, & contre Ximenès lui-même. Les Flamands qui n'étoient pas accoutumés à ces sortes de satyres piquantes & ingénieuses en firent des plaintes, & le Cardinal eut ordre d'en rechercher les auteurs & les imprimeurs, & de les châtier rigoureusement. Il fit faire par forme quelque visite chez les libraires ; mais si légérement, que personne n'en fut en peine. Il étoit d'avis de laisser aux inférieurs la liberté de venger leur douleur par des paroles ou par des écrits qui ne durent qu'autant qu'on s'en offense, & qui perdent leur agrément & leur malignité quand on les méprise. Alfonse Castille, gouverneur de Madrid, ayant surpris quelques-uns de ces ouvrages injurieux contre le cardinal Adrien, & contre La-Chaux, ambassadeur de Charles, il les leur fit voir, & ils en eurent un très-sensible déplaisir : sur-tout Adrien en fut quelque temps inconsolable. On rapporte qu'étant depuis élevé à la chaire de saint Pierre ; & ne pouvant souffrir les statues de Pasquin & de Marforio, que les esprits plaisans & malins ont choisis pour les confidens & pour les auteurs de leurs médisances, il avoit ordonné qu'on les jetât dans le Tibre : ce qui auroit été exécuté, si le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, ne lui eût dit fort sagement : *Que faites-vous, S. Père ? encore vaut-il mieux pardonner à ces deux personnages muets, que de faire parler toute la ville. Quand vous les jeterez dans l'eau, les grenouilles nous chanteront les railleries qu'ils nous faisoient lire en passant ; & ce que deux pierres ne diront plus, toutes les bouches vivantes le publieront.* Le Pape profita de cet avis, & fut dans la suite moins délicat sur ce sujet.

Le cardinal Ximenès étoit au-dessus de ces sortes de cha-

grins, & les dangers mêmes ne l'étonnèrent pas. En ce temps-là le chancelier Sauvage ayant été envoyé en Espagne pour partager le gouvernement avec Ximenès, ne pensa qu'à s'y enrichir. Les charges qui étoient les récompenses de la vertu, furent en proie à son avarice. Chièvres & les autres courtisans avoient aussi leurs intrigues, & vendoient chèrement leur protection & leurs offices. Le Cardinal s'en plaignit au Roi, & lui remontra : Que ses ministres par leurs concussions, alloient tarir la source de ses finances; qu'il répondroit à Dieu de leurs injustices ; que toute la Castille étoit en rumeur ; qu'on n'entendoit que plaintes, & qu'on ne verroit bientôt que confusion & que désordre, si l'on n'y remédioit promptement. Cette généreuse liberté lui attira la haine des Flamands & de quelques Espagnols, qui par avarice ou par ambition étoient liés avec eux. Il lui vint des avis de toutes parts qu'on en vouloit à sa vie. On fut obligé de pourvoir à sa sureté; on redoubla sa garde; on fit l'essai de ce qu'il mangeoit, de ce qu'il buvoit, & de l'eau même dont on arrosoit sa chambre. Avec toutes ces précautions, il ne put éviter le poison lent, dont on assure qu'il fut enfin consumé. Ses gens étoient plus étonnés que lui ; & lors même qu'il se sentit frappé, & que le P. Jean Marquina, & les gardiens d'Alcala & de Talavera, qu'il avoit mandés pour conférer avec eux, lui vinrent annoncer qu'on lui avoit donné la mort dans une truite empoisonnée, il ne s'effraya point, & leur répondit avec beaucoup de douceur : *Je ne crois pas avoir désobligé ceux qui désirent ainsi ma mort : Dieu soit béni ; Dieu leur pardonne le tort qu'ils font aux pauvres.*

Fern. de Pulg. §. I. *art.* 14.

Sa douceur & sa patience ne parurent pas moins dans le pardon des injures. Le ministre général des Cordeliers l'ayant offensé ; non-seulement il ne lui en fit aucun reproche, mais encore il le reçut chez lui avec toute sorte de civilité & de caresses, & le remit bien dans l'esprit de la Reine, auprès de laquelle il avoit tâché de le décrier. Pendant qu'il s'occupoit à visiter les bâtimens de ses collèges, il s'arrêta dans celui de S. Ildéfonse ; & voyant qu'on portoit un grand crucifix dans l'église, il y entra pour le voir poser. L'ouvrier étant monté sur une échelle, laissa tomber un gros marteau, dont il se servoit, sur la tête de l'Archevêque qui étoit au-dessous. Tous les assistans firent

un grand cri, & le crurent mort. Je ne sais quelle main invisible détourna le coup, qui ne fit qu'effleurer la peau: Ainsi légérement blessé, sans s'émouvoir, & sans dire un seul mot, il se retira vers l'autel, rendit grâces à Dieu qui venoit de le conserver, médita quelque temps sur la fragilité de la vie humaine, & revint aussi tranquille qu'auparavant.

Un prêtre qui avoit une affaire criminelle devant lui, lui ayant dit plusieurs injures par folie ou par passion, il lui pardonna ses emportemens, & le jugea, pour son crime, plus doucement qu'il n'auroit fait. Le père Contrera prêchant un jour devant lui, l'apostropha indiscrétement sur une fourrure qu'il portoit, dont on lui avoit fait présent, & dont il se servoit à l'âge de près de quatre-vingt ans, dans le fort de l'hiver: il lui rappela le souvenir de sa profession religieuse, lui reprocha sa magnificence, & peu s'en fallut qu'il ne le traitât d'hypocrite pour le passé, & de scandaleux pour le présent. Le Cardinal écouta cette réprimande avec beaucoup de patience. Quelques-uns ont écrit qu'après le sermon, il fit entrer le prédicateur dans la sacristie, & que sans lui dire mot il lui montra un cilice qu'il portoit sous cette fourrure, contre laquelle il s'étoit si fort échauffé: correction muette, mais efficace. Les historiens disent seulement qu'il l'invita à dîner, & qu'il loua sa prédication. D'autres ajoutent qu'on remarqua que le Cordelier portoit du linge sous son habit de saint François, au lieu que le Cardinal portoit l'habit de saint François sous sa fourrure.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Il souffrit avec beaucoup de modération la liberté d'un prêtre qui lui demandoit un juge particulier, pour une affaire qu'il avoit: il lui répondit honnêtement: *J'ai mis de si bons juges dans les tribunaux dont vous relevez, que ni Guadalajara, ni Madrid n'en fourniroient pas de meilleurs.* Ce prêtre lui répliqua: *Le village de Tordelaguna a pu fournir un grand Prélat à ce royaume, & ces villes ne peuvent fournir un juge pour une aussi petite cause que la mienne?* Ximenès soupçonnant que cet homme étoit protégé par quelque seigneur, lui demanda qui étoit son patron? A quoi il répondit: *Qu'il étoit son patron lui-même, & qu'il n'en vouloit point d'autre.* Le Cardinal lui répliqua: *Vraiment vous n'en sauriez trouver un qui soit plus digne de vous.* Et se contentant de lui avoir

dit cette parole, il lui donna un commissaire, ainsi qu'il le souhaitoit.

Sa douceur fut grande envers un de ses domestiques, nommé Baracalde, secrétaire du conseil des ordres militaires. Quoiqu'il eût fait des actions indignes contre son maître, & qu'il fût soupçonné d'être complice du poison qu'on lui avoit donné; il le retint dans sa maison, & lui accorda même diverses grâces. Il n'eut pas la même complaisance pour Bernardin son frère, parce qu'étant plus uni avec lui par les liens de la religion & de la nature, il étoit aussi plus coupable; & qu'ayant été plusieurs fois châtié pour les mêmes fautes, il lui parut incorrigible. Il lui pardonna, il lui fit une pension raisonnable; mais ni ses amis, ni les Rois mêmes ne purent jamais gagner sur lui qu'il le reçût de nouveau dans sa maison, parce qu'il y avoit troublé l'ordre & la paix, & qu'il avoit voulu en éloigner la justice.

Dans tous les états de sa vie, il fit paroître un même cœur plein de générosité & de constance. Quelques-uns ont cru qu'à la fin de ses jours il fut capable d'une foiblesse, & qu'ayant reçu la lettre du Roi, qui lui donnoit congé de se retirer des affaires, il en étoit mort de chagrin. Il ne seroit pas étonnant que l'âge & la maladie eussent affoibli son courage: mais la plupart des auteurs assurent que cette lettre ne lui fut pas rendue, qu'elle fut portée au conseil toute cachetée, parce qu'elle contenoit d'autres affaires que le Cardinal dans l'extrémité où il se trouvoit, n'étoit pas en état de décider. Quoi qu'il en soit, il avoit sollicité le Roi de venir gouverner ses états lui-même; il savoit bien que les Flamands n'approuveroient pas ses conseils: & l'on prétend qu'il avoit résolu, après avoir baisé les mains & donné les avis nécessaires à ce jeune Prince, de se retirer pour aller mourir tranquillement & saintement dans son diocèse.

De cette grandeur d'ame naissoient la modération, la simplicité & la tempérance du cardinal Ximenès. Sa table étoit frugale en tout temps, & l'on y évitoit également la superfluité & la délicatesse des viandes. Il ne se trouvoit point aux festins, & ne mangeoit presque jamais hors de chez lui. Dans quelques occasions il donnoit des repas magnifiques; mais on lui servoit sa portion ordinaire, joi-

gnant, suivant le conseil de l'Apôtre, l'abstinence avec la science, traitant les conviés selon leur dignité, & se resserrant dans les bornes de la nécessité pour sa personne. Ainsi il observoit les règles de la bienséance pour les autres, sans se départir des lois de la mortification qu'il s'étoit prescrites. 1. Petr. c. 1.

Ses entretiens étoient toujours sérieux, édifians, utiles, dans le temps même de ses repas. Il avoit banni de sa maison les musiques, les conversations vaines & profanes, les jeux & toutes sortes de divertissemens & de récréations inutiles ou peu séantes. Toutes ses heures étoient remplies: des occupations précises & importantes qui se succédoient les unes aux autres, ne laissoient aucun vide dans la journée. Quand les affaires étoient ou plus pressantes ou en plus grand nombre, il achevoit ses dépêches pendant son souper. Le docteur Jean Vergara, qui avoit été long-temps auprès de lui, en parle en ces termes: *Il ne prenoit d'autre divertissement que celui de la promenade, encore étoit-ce rarement. Tout son temps étoit employé à prier, à étudier, à traiter d'affaires. Ses jours étoient remplis; chaque chose avoit son heure destinée, ensorte qu'une occupation ne troubloit pas l'autre. Il se relevoit quelquefois la nuit pour expédier les affaires. Quand on le rasoit, il se faisoit lire l'écriture sainte; & durant ses repas, il entendoit les raisonnemens de quelques théologiens habiles, qu'il entretenoit dans sa maison, avec lesquels, dans le temps de sa régence, il avoit ordinairement sur le soir une conférence de deux heures.* Joan. Vergara.

Non-seulement il évitoit les inutilités & les amusemens, mais encore il les condamnoit dans les personnes de lettres. Lorsqu'on ouvrit les études à Alcala, le docteur Pierre de Lédesma, grand abbé de cette université, composa une comédie qu'il voulut faire représenter par les écoliers: on dressa un théâtre magnifique: on convoqua toutes les personnes de qualité du diocèse, & l'on pria avec de grandes instances l'Archevêque de vouloir assister à cette action: il s'en excusa long-temps; mais ses amis lui remontrèrent si souvent que c'étoit la première fête de ses colléges; que sa présence feroit honneur aux professeurs, & donneroit de l'émulation à la jeunesse, qu'enfin il se détermina, & se rendit à la salle de l'assemblée avec une foule de docteurs qui l'accompagnoient. S'étant assis à sa place, il voulut savoir Fernand. dés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 8. art. 14.

quel étoit le sujet de la pièce qu'on alloit représenter ; on lui dit que c'étoit un sujet comique qui lui feroit passer deux heures agréablement : il demanda qui en étoit l'auteur ; & comme on lui eut répondu que c'étoit le docteur Lédesma, grand abbé de l'université : *Les théologiens*, dit-il, *s'occupent-ils à ces bagatelles ? pour moi, je sens le poids de mes devoirs, & je n'ai point de temps à perdre.* Il se leva en disant ces mots, & se retira chez-lui un peu indigné. Il laissa toutefois à ses colléges la liberté de donner au public de temps-en-temps de pareils spectacles.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

L'esprit toujours rempli d'affaires, il redisoit souvent ces paroles de Cicéron : *Nous ne sommes pas faits pour les jeux & pour les plaisirs ; mais pour des occupations graves, & pour des études sérieuses.* Il s'égayoit quelquefois avec ses domestiques les plus discrets & les plus ingénus, mais si rarement & si prudemment, qu'on pouvoit dire qu'il avoit de la complaisance plutôt que de la gaieté. Un de ses divertissemens étoit de jeter sur quelque matière théologique un ancien professeur qu'il entretenoit dans sa maison, en qui une grande mémoire avoit affoibli le jugement, & qui s'embarrassoit dans des raisonnemens coupés, & des citations confuses. La liberté naïve & militaire d'un officier qui l'avoit autrefois suivi dans son expédition d'Oran, ne lui étoit pas moins agréable.

Sa vie d'ailleurs n'étoit mêlée d'autres plaisirs, que de ceux qu'il pouvoit tirer de la pureté de sa conscience, ou de l'étude des saintes écritures. Il vécut dans son palais comme dans son monastère. Il fut fort dévôt à saint François. Il ordonna dans ses synodes, qu'on en solennisât la fête dans son diocèse. Il affectionna sa règle, réforma son ordre, étendit l'observance, & l'autorisa dans toute l'Espagne. Comme il avoit pris, à son entrée en la religion, le nom de François, au lieu de celui de Gonçales, par la dévotion qu'il eut pour son Fondateur, il prit depuis pour armes, ses plaies entourées de son cordon. Dans ses voyages, il logeoit autant qu'il pouvoit dans les couvens de son Ordre ; mangeant au réfectoire avec les religieux, sans distinction, observant toutes les cérémonies & toutes les régularités comme le moindre de tous les frères.

Fern. de Pulgar. vid. del. Card. Ximen. §. 6.

Pendant onze ans qu'il demeura dans l'Observance, son abstinence & son austérité de vie le firent regarder comme

un

un modèle de pénitence. Il paſſoit pluſieurs jours dans les montagnes en méditation & en prières, jeûnant au pain & à l'eau. Jamais il n'uſa de proviſions dans ſes voyages; & tout provincial & confeſſeur de la Reine qu'il étoit, il faiſoit ſes viſites à pied, & ne vivoit que d'aumônes. Dans l'eſpace de vingt & un an qu'il fut archevêque, il obſerva toujours exactement, non-ſeulement les jeûnes d'égliſe, mais encore ceux de religion & de règle, même dans ſon extrême vieilleſſe. Au bout de ſon appartement il y avoit une chambre ſecrète où il alloit dépoſer les marques de ſa grandeur, & s'anéantir aux pieds de Jeſus-Chriſt crucifié. C'étoit dans cette eſpèce de cellule qu'il renfermoit les inſtrumens de ſa pénitence.

Il dormoit toujours avec ſon habit de religieux, tantôt ſur la terre, tantôt ſur des planches mal polies, & il s'étoit réglé à quatre heures & demie de ſommeil chaque nuit. Quelque ſoin qu'il prît de cacher ſes auſtérités, ſes domeſtiques s'en aperçurent, ſur-tout dans le temps de ſes voyages, où il ne pouvoit prendre de ſi exactes précautions. On rapporte qu'ayant un jour éveillé fort matin ſon muletier, qui dormoit déshabillé dans ſa litière, & le preſſant de partir, cet homme lui répartit bruſquement : *Penſez-vous, Monſeigneur, que notre lever ſoit auſſitôt fait que le vôtre ; vous n'avez qu'à vous ſecouer, & à ſerrer un peu votre corde, & vous voilà prêt à marcher : il nous faut un peu plus de temps.*

Le pape Leon X, quelque temps avant la mort du Cardinal, ayant été informé qu'il menoit cette vie dure, l'exhorta à ménager davantage une ſanté qui étoit ſi néceſſaire au bien de toute l'égliſe, & que ſes mortifications pourroient abréger, & lui écrivit le bref ſuivant.

A NOTRE CHER FILS FRANÇOIS CARDINAL-PRÊTRE DE SAINTE-BALBINE, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE.

Salut & bénédiction apoſtolique.

NOUS avons appris, qu'encore que vous ſoyez âgé de près de quatre-vingts ans, & uſé des fatigues & des ſoins que vous avez pris dans la conduite de votre diocèſe, dans la régence des états de Caſtille & de Leon, & dans la charge d'inquiſiteur général, que vous exercez avec tant de réputation ; cependant contre l'avis de vos médecins, & ſans avoir égard à votre foibleſſe, ni Apud Ciacon. in Vit. Leon X.

aux infirmités que votre grand âge & vos travaux continuels vous ont causées, vous continuez à observer, non-seulement les jeûnes & les abstinences que l'Eglise ordonne, mais encore à pratiquer toutes les austérités qui sont en usage dans l'ordre de saint François : que vous portez l'habit & la ceinture ; que vous couchez durement, tout habillé, sans linge, & avec une tunique de laine, & que vous vivez ainsi dans une grande austérité. Quoique cette manière de vie, notre cher Fils, soit édifiante, & doive plutôt vous attirer des louanges que des censures, & que nous connoissions par-là que sur la fin de votre carrière vous marchez à grands pas, pour remporter la couronne que vous donnera le juste Juge ; Toutefois, parce que votre âge & votre complexion ne peuvent plus porter de si grandes austérités, comme on nous a fait connoître, & que de plus, après avoir porté le poids du jour & de la chaleur, *& pratiqué depuis long-temps toute la sévérité de la règle, vous avez mérité de jouir du repos dû à vos travaux & à votre grand âge : Nous, considérant combien vous êtes nécessaire à la sainte église Romaine, à la religion & aux royaumes que vous gouvernez, & combien vous pouvez être utile pour l'expédition générale que nous avons proposée contre les infidelles que vous avez tenus en crainte, & dont vous avez souvent arrêté les forces : nous ressouvenant aussi de la conversion du royaume de Grenade : & de la conquête d'Oran, & de plusieurs autres grandes choses que vous avez faites, & qui sont connues de tout le monde : de notre propre mouvement, sans aucune instance que vous nous ayez faite, ou que d'autres nous aient faite de votre part ; mais de notre certaine science & pleine puissance apostolique, en vertu de la sainte obédience, dont vous connoissez le pouvoir & l'efficace ; & par la soumission que vous avez toujours eue pour le S. Siége, & sous peine de notre indignation : nous vous mandons & ordonnons, que durant le temps qui vous reste à vivre, aux jours de jeûne, excepté les vendredis & les jours de la semaine sainte seulement, vous mangiez des œufs & de la viande ; voulant, qu'en nourrissant trois pauvres ces jours-là, votre aumône remplace le mérite de votre jeûne, & qu'aux jours mêmes que nous exceptons, vous vous nourrissiez selon que les médecins vous l'ordonneront. Nous désirons aussi que vous couchiez dans un lit, que vous quittiez votre habit, que vous dormiez dans du linge, & que vous suiviez là-dessus & en toutes choses les conseils de vos médecins, afin que votre santé se maintienne ; & le tout, nonobstant toutes les constitu-*

tions générales & particulières faites dans les conciles provinciaux ou généraux, coutumes de l'église, sermens, vœux & réglemens apostoliques, auxquels nous dérogeons pour cette fois seulement à l'effet des présentes. Donné à Rome le dernier jour de Mai, l'an 1517, & le 5 de notre pontificat.

Il se relâcha sur les jeûnes pour marquer son obéissance; mais il retint toujours son habit. Et dans le temps qu'il étoit malade à Roa, & presque désespéré des médecins, quelques-uns de ceux qui l'assistoient lui ayant dit qu'il devoit quitter cet habit grossier qui meurtrissoit son corps exténué & abattu par sa maladie & par ses travaux, il leur répondit: *Que me conseillez-vous-là, mes amis; les gens du monde se font honneur de mourir dans l'habit de S. François, & vous voulez que je le quitte en mourant, moi qui l'ai porté toute ma vie!* Il ajouta: *Qu'il vouloit mourir sous les armes de sa milice spirituelle, & qu'il espéroit que Dieu lui feroit plus de miséricorde quand il paroîtroit devant lui, non comme archevêque, ni comme gouverneur des royaumes temporels, mais comme un pauvre religieux de S. François.*

Fern. de Pulg. vid. del Card. S. 9. art. 35.

Ces mortifications sont des preuves certaines du mépris qu'il avoit pour lui-même, dans la vue des grandeurs de Dieu. Sous des dehors éclatans & conformes à ses emplois, il contentoit les sentimens d'une humilité intérieure & évangélique. Il fut contraint d'exciter durant sa régence le respect des peuples, par des apparences d'honneur & de gloire, & de retenir, par autorité & par puissance, des hommes superbes, qui auroient pris l'humilité extérieure pour incapacité ou pour bassesse: mais il ne laissa pas de s'humilier devant Dieu & devant les hommes. Allant un jour en litière d'Alcala à Ségovie, un de ses valets, qui le suivoit à pied, tomba malade; il le mit dans la litière, & fit le chemin à pied, s'estimant heureux d'exercer tout ensemble la charité & l'humilité chrétienne. Quand il étoit supérieur dans son couvent, il étoit ravi de s'abaisser à dire ses fautes à son vicaire; & lors même qu'il fut archevêque, il alloit faire des retraites dans quelque maison de son ordre, & s'accusoit publiquement comme les autres, humiliant sa grandeur & sa dignité sous la sainteté de la règle qu'il avoit pratiquée, & voulant, tout grand prélat qu'il étoit, qu'on lui imposât une pénitence qu'il accomplissoit ensuite comme le moindre des religieux.

Dans la grande élévation où il étoit, il ne méprisa jamais ses parens pauvres. Il leur parloit devant le monde, & les reconnoissoit avec beaucoup de douceur & d'humilité. Etant allé en l'an 1507 à Cisnéros sa patrie, où étoit l'origine de la maison de son père ; il rendit visite à tous ceux qui avoient quelque degré de parenté ou d'alliance avec lui. Il alla voir une de ses parentes qui vivoit doucement du peu de bien qui lui restoit, se sanctifiant pas l'éducation de ses enfans, & par les soins de son ménage ; elle étoit occupée à faire cuire du pain pour sa famille, lorsqu'on l'avertit que l'archevêque de Tolède étoit à sa porte. Au lieu de venir au-devant de lui, elle monta promptement dans sa chambre pour prendre des habits un peu plus décens. L'Archevêque entra ; & l'ayant rappelée vêtue comme elle étoit : *Cet habit & cet office vous sient bien*, lui dit-il ; *ne vous inquiétez que pour votre pain, & prenez garde qu'il ne brûle.* Il lui demanda des nouvelles de sa famille, lui donna quelques instructions pour la piété & pour l'éducation de ses enfans, & lui fournit pour cela les secours dont elle pouvoit avoir besoin.

Le docteur Nicolas de Paz, disputant un jour devant lui,
Ps. 112. si Raimond Lulle avoit trouvé la pierre philosophale, disoit que quelques-uns, pour expliquer la matière d'où l'on pouvoit tirer de l'or, se servoient de ce passage du psalmiste : *Suscitans de terrâ inopem, & de stercore erigens pauperem.* Le Prélat alors s'attendrit, & lui répondit les larmes aux yeux : *Ce verset, ô docteur, a des sens bien plus naturels, & me fait bien faire d'autres réflexions.* Puis se tournant vers les assistans : *Il me fait voir*, continua-t-il, *mon état présent* ; car c'étoit la dernière année de sa vie, *& me remet devant les yeux ma bassesse passée : Qu'ai-je fait à Dieu pour m'élever de la poussière dans le poste où je me trouve ?* De cet humble sentiment de lui-même venoit le peu de soin qu'il avoit de sa personne. Il portoit toujours un habit de bure, & l'on trouva après sa mort dans une cassette, le fil & l'aiguille dont il se servoit pour le recoudre quand il étoit déchiré. Il n'usa jamais de souliers, mais de sandales ouvertes, suivant la règle qu'il avoit professée. De-là venoient encore les actions de grâces qu'il rendoit & faisoit rendre au ciel dans tous les bons succès, qu'il n'attribuoit ni à sa prudence, ni à son bonheur, mais aux ordres secrets de la

Eugen. de Roblès vid. del Card. Ximen. c. 13.

providence divine. Il s'élevoit par la force de son esprit au-dessus des adversités. Il s'humilioit dans les prospérités par la considération de ses foiblesses. Il ne voulut point d'entrée après la prise d'Oran, & convertit les magnificences qu'on lui préparoit, en dévotions pour l'édification des peuples, & en aumônes pour le soulagement des pauvres soldats qui l'avoient suivi.

Son humeur grave & sérieuse éloigna de lui les flatteurs; & une austère vérité, dont il faisoit profession, ne pardonna jamais de fausses louanges à qui que ce fût qui les lui donnât. Il ne lui échappa jamais une parole de vanité ou de complaisance pour lui-même : & si en mourant il se rendit ce témoignage : Qu'il n'avoit fait d'injustice à personne, & qu'il n'avoit employé les revenus de son archevêché qu'à des usages canoniques, ce ne fut pas pour sa propre gloire, mais pour l'édification du prochain, & pour la gloire de Dieu même, comme nous avons déjà dit.

Il s'étoit disposé par la pratique de la loi & des préceptes divins, à l'observance des conseils évangéliques; & quoiqu'il fût archevêque de Tolède & Régent du royaume, il ne voulut pas perdre le mérite des vœux de la religion qu'il avoit faits : il se maintint dans l'exercice de l'obéissance. Lorsqu'il fut élu gardien du couvent de Castannar, il y appela le père Diégo de Lumbréras, religieux d'une piété exemplaire, pour se conduire par ses avis dans les mortifications qu'il s'étoit prescrites. Soit dans le cloître, soit dans l'église, il n'entra dans les supériorités qu'avec répugnance, & ne commanda qu'après y être forcé par l'obéissance. De-là venoit le zèle qu'il avoit pour cette vertu, qui lui faisoit dire souvent : *Qu'à ce seul point se réduisoit toute la discipline monastique, & que sans l'obéissance la religion étoit une confusion, & non pas un Ordre.*

Fernandès de Pulgar vid. del Card. Ximen. §. 9. de los votos.

Les sollicitations & l'autorité de la reine Isabelle ne purent l'obliger d'accepter l'archevêché, qu'après un commandement exprès du saint siége. Dans un temps où toute l'Espagne lui étoit soumise, il alloit dans quelque monastère de saint François se soumettre lui-même à la censure du supérieur. Il obéissoit aux souverains Pontifes qu'il consultoit comme ses oracles dans les principales actions de sa vie, ainsi qu'on peut voir par les bulles & par les brefs qu'il en a reçus. Il déféroit beaucoup aussi à son confesseur, & aux

personnes pieuses & doctes, dont il prenoit volontiers conseil sur les affaires de sa conscience; car pour ce qui regardoit le gouvernement, il ne leur en faisoit aucune part, disant : *Qu'il étoit prêt d'assujettir ses intérêts & sa personne, mais non pas l'état ni le bien public aux avis d'autrui; que c'étoit une occasion de chagrin & d'inquiétude pour les peuples, de se voir gouvernés par d'autres que par leurs maîtres, ou par leurs juges naturels.* Hors du conseil royal où il présidoit, & où son opinion étoit la règle de toutes les autres, il gardoit un secret inviolable dans les affaires de la régence..

Fern. de Pulg. §. 8. art. 14.

Pour le vœu de continence & de chasteté, il l'observa scrupuleusement jusqu'à la mort. Sa vie fut exempte non-seulement de reproche, mais encore de soupçon sur cette matière. Sa conversation étoit honnête, mais grave & retenue. Il évita toujours la fréquentation & les entretiens avec les femmes. De quelque qualité qu'elles fussent, quelque réputation qu'elles eussent de sagesse & de piété, il ne leur donna jamais audience que dans le confessional, ou en présence de plusieurs personnes. Lorsqu'il étoit en voyage, un homme à cheval alloit devant, pour lui préparer son logement en des maisons où il n'y eût point de femmes. Ce n'étoit pas par une crainte de fragilité, mais par une précaution de prudence; pour la bienséance & pour l'édification, & non pas pour le danger.

Les deux dernières années de sa régence & de sa vie, on le pressa de prendre un appartement dans le palais de Madrid qui étoit la ville où il résidoit ordinairement : mais on ne put jamais l'obtenir, parce que la reine Germaine veuve du roi Ferdinand y logeoit avec les dames de sa cour : & il y prit une maison particulière, où il retint à sa compagnie & à sa table Adrien évêque de Tortose & cardinal. Quoique son âge & plus encore sa vertu le missent à couvert de toute sorte de médisance, il crut qu'il devoit ôter tout prétexte de juger & de parler désavantageusement de sa conduite. D. Térésa Enriquez, fille de l'Almirante de Castille, & veuve du duc de Maqueda, ayant envie de l'attirer dans son château de Turigio, fit pour cet effet courir le bruit qu'elle en étoit sortie. Le Cardinal le crut, & y descendit : & à peine s'étoit-il reposé quelque temps, que la duchesse, qui vouloit profiter de ses conseils & de ses instructions, sortit de son appartement pour le venir voir. Alors le Car-

dinal prit son manteau, & sans lui laisser le temps de parler : *Vous m'avez trompé, Madame*, lui dit-il, *si je puis vous donner quelque conseil, ou quelque consolation pour le salut de votre ame ; je vous attends demain matin au confessional.* Après quoi il se retira brusquement dans le couvent de son Ordre.

Il consacra par une pauvreté volontaire les biens temporels dont il jouissoit, quittant trois mille ducats de rente, pour embrasser la discipline pauvre & humble de S. François. Il fut si zélé pour cette pratique évangélique, qu'après en avoir donné l'exemple lui-même, il sollicita puissamment le saint Siége de réduire par son autorité apostolique toutes les branches de son Ordre à une institution, & à une souche de réforme, pour ainsi dire, où la règle s'observât dans sa pureté, sur-tout quant au renoncement exact & inviolable à toute sorte de propriété & de possession temporelle. On tint à son instance plusieurs congrégations & plusieurs chapitres généraux à Rome, où les conventuels & ceux de l'Observance se trouvèrent ; & il obtint enfin cette bulle qu'on nomme *de l'Union*, si favorable à la réforme, dont le pape Leon X lui fit remettre l'original, comme au protecteur de la religion, & au médiateur de la réunion de son Ordre.

Ce fut pour maintenir les religieux de l'Observance dans les bornes étroites de leur institut, qu'il ne leur laissa aucune chaire dans son université d'Alcala, qu'il ne voulut pas leur permettre par aucune constitution de prendre des degrés, ou de suivre les études publiques, & qu'il ne leur donna aucun droit ni aucun patronat dans ses fondations ; ce qui fit dire à quelques critiques, qu'il avoit été ingrat & peu favorable à son Ordre. Mais l'Archevêque ne prétendoit pas les détourner de leur recueillement, ni les tirer de leur état d'humiliation & de pauvreté, & ils n'auroient pas accepté eux-mêmes ces dispenses. Il jugea plus à propos de faire bâtir dans l'enceinte de son université, un collége pour eux, où ils pussent étudier & professer en particulier les lettres divines, hors du bruit & du tumulte des écoles communes, qui auroient causé du relâchement dans leurs monastères.

Lorsqu'il suivoit les Rois Catholiques en qualité de confesseur, il ne se dispensa jamais de la rigueur de la règle ; allant à pied, & refusant pour sa nourriture toutes les com-

modités que la Reine vouloit qu'on lui fournît. Il ne reçut & ne retint jamais aucun argent pour ses voyages ; & lorsqu'il fut provincial, & qu'il fit sa visite dans toute la Castille, il n'eut d'autre secours pour vivre, que les aumônes que son compagnon, son secrétaire & lui, demandoient de porte en porte, & il ne voulut jamais, dans les occasions mêmes où la règle le permet, avoir recours à ces amis charitables, qui sous le nom de pères spirituels, assistent les religieux mendians dans leurs nécessités temporelles. Dans le temps qu'il fut archevêque, il fut pauvre au milieu de ses richesses. Il ne garda jamais, & ne vit pas même un denier de ses immenses revenus. Son intendant les recevoit & en rendoit compte : son trésorier & ses aumôniers les distribuoient par son ordre, & sa délicatesse alla jusqu'à ne vouloir point souffrir qu'on mît de l'argent dans le quartier où il habitoit.

De-là venoit le désir de porter toutes les personnes consacrées à Dieu, à la régularité & à la perfection de leur état. Un religieux ancien l'étant venu voir un jour, il lui demanda ce qu'il avoit gagné depuis le temps qu'il professoit la vie monastique ? à quoi il répondit qu'il avoit gagné de ne plus aller à matines, & de manger seul dans sa chambre. L'Archevêque lui répliqua : *Ce n'est pas là, mon père, ce que je demande ; quel fruit avez-vous recueilli de tant de messes que vous avez dites, de tant de méditations que vous avez faites ?* Il comptoit pour profit & pour avantages, les consolations qu'on reçoit de Dieu, & les progrès qu'on fait dans la piété ; non pas les exemptions & les dispenses, qui marquent toujours l'imperfection de la vertu, ou la foiblesse de la nature.

Ce mélange de vertus épiscopales & religieuses fut comme un double esprit que Dieu lui départit pour l'honneur & pour l'édification de son église. Par les exercices de la religion il se disposa aux fonctions de l'épiscopat. Comme on attribue à l'épiscopat la perfection de la vie chrétienne, parce que les évêques sont obligés de perfectionner les fidelles que la providence divine a commis à leurs soins, il s'éclaira & se sanctifia long-temps avant d'éclairer & de sanctifier les autres. Il faisoit deux ou trois heures d'oraison par jour, afin d'attirer sur lui les lumières du ciel pour la conduite de son diocèse & du royaume. Il instruisit le clergé & les peuples par l'exemple de ses bonnes œuvres, par l'effi-

cace de ses paroles, par ses ordonnances & par ses synodes, par les colléges qu'il fonda, par plusieurs bons livres qu'il fit imprimer, par les exhortations & les explications des vérités chrétiennes, qu'il fit lui-même, tant à Tolède qu'à Grenade, où il convertit un si grand nombre de Maures à la foi de Jesus-Christ, que D. Fernand de Talavéra, premier archevêque de cette ville, lui dit publiquement un jour : *Votre seigneurie illustrissime a plus fait ici que nos Rois ; ils ont conquis des villes, & vous avez gagné des ames.*

On rapporte aussi qu'après la mort du Cardinal, la mère Jeanne Rodriguez, religieuse du monastère de sainte Isabelle de Tolède, d'une vie exemplaire, & dont les révélations étoient fort renommées en Espagne, l'avoit vu étant ravie en extase, revêtu de gloire, avec trois couronnes sur sa tête ; l'une pour la conquête qu'il avoit faite en Afrique, & pour les guerres qu'il avoit soutenues contre les infidelles durant le temps de sa régence ; l'autre pour les victoires qu'il avoit remportées sur lui-même par les exercices de mortification & de pénitence continuelles, qui avoient presque éteint ses passions ; la troisième pour le salut d'un grand nombre d'ames, qu'il avoit gagnées à Dieu, en les retirant de l'erreur ou de l'ignorance.

Quoique les actes de vertu que nous venons de rapporter soient les témoignages les plus sûrs & les plus essentiels de la piété du cardinal Ximenès, nous ajouterons, afin que rien ne manque à sa réputation, & à la perfection de son histoire, quelques-uns des miracles que les Espagnols lui attribuent, & qu'ils présentent aux souverains Pontifes depuis long-temps, comme des grâces extraordinaires que Dieu lui a faites, & qui jointes à la pureté de ses mœurs, méritent l'approbation authentique du saint Siége, & la vénération de toute l'église.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 11. de Milag.

L'an 1499 étant parti d'Alcala vers la fin de l'automne, pour aller travailler à la conversion des Maures de Grenade, il passa le Tage dans la barque d'Oréja avec beaucoup de difficulté, parce que les pluies avoient été très-fréquentes, & que le fleuve étoit débordé. Il s'arrêta sur le rivage, pour attendre une partie de ses gens, qui n'avoient pu passer avec lui. On les embarque : ils avancent avec peine jusqu'au milieu du fleuve, à la faveur d'un cable tendu d'un bord à l'autre, qui rendoit le passage moins dangereux. Ce

cable se rompit tout-à-coup, & la barque abandonnée au courant de l'eau, sans que l'art ni la force des bateliers pussent la retenir, sembloit aller donner contre les digues & les moulins : & ceux qui étoient dedans, dans leur naufrage prochain, voyoient leur mort inévitable. L'Archevêque de l'autre côté du fleuve, voyant le danger où ils étoient, leur donna sa bénédiction, se mit en prière, & demanda à Dieu, comme saint Paul, la vie de ces personnes effrayées. Il fut exaucé; la barque, sans se détourner, suivant toujours le cours de l'eau jusqu'à Tolède, y aborda sans aucun dommage. Huit jours après ils se rendirent à Ocana, où leur maître les attendoit; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est que dans la joie où ils étoient, ils allèrent tous rendre grâces à Dieu : le Prélat de ce que ses gens avoient échappé de ce danger, & ses gens de ce que ce malheur n'étoit pas arrivé quand le Prélat avoit passé.

Act. c. 27.

L'amour qu'avoit Ximenès pour les livres & pour les études théologiques lui fit rechercher plusieurs ouvrages qui expliquoient les mystères de la foi, ou les saintes Ecritures. Il trouva entre autres les écrits de Dom Alonse de Madrigal évêque d'Avila, qu'on gardoit en original dans le collége de saint Barthelemi de Salamanque. Il en fit faire des copies correctes, & résolut de les envoyer à Venise, pour les faire imprimer à ses dépens. Le docteur Alonse Polo, chanoine de Cuença, lui parut propre pour cette affaire, il l'en chargea, lui donnant les instructions nécessaires, & lui mettant en main pour dix mille ducats de lettres de change, tant pour les frais de son voyage, que pour le prix de l'édition d'un si grand nombre de volumes. Polo s'embarqua à Barcelone avec ses papiers : & la nuit d'après il s'éleva une furieuse tempête accompagnée d'une pluie si grande, qu'on appréhenda que le vaisseau ne coulât à fond. Le pilote connut le péril, & pour sauver les hommes, il fit jeter dans la mer les marchandises, & gagna si à propos la côte de France que tout son monde se sauva, quoique le vaisseau & tout ce qui restoit dedans fût submergé. Le docteur affligé d'avoir perdu le trésor qu'on lui avoit confié, fut le lendemain à l'endroit du naufrage pour y déplorer la perte qu'il avoit faite, & trouva sur le sable ces écrits qu'une main invisible avoit mis sur le rivage sans être gâtés; ce qu'on attribua & au mérite de l'ouvrage, & à la part qu'y prenoit le Cardinal.

La sécheresse fut si grande l'an 1506 dans les deux Castilles, qu'elle y causa une famine presque universelle. Ce fut en ce temps que Ximenès répandit dans son diocèse & ailleurs des aumônes très-abondantes. La disette des vivres, ou la mauvaise nourriture, causèrent la peste, & l'Espagne gémit sous cette double tribulation. L'Archevêque passant par un lieu nommé Valumbral, où il n'étoit tombé ni pluie ni rosée de tout le printemps, & trouvant les habitans désolés, & sans espérance de récolte, il les encouragea, & les exhorta de faire une procession générale à un hermitage voisin dédié à la sainte Vierge, & d'avoir confiance en Dieu, qui donne la pluie à propos, & rend les campagnes fertiles quand il lui plaît. Il conduisit lui-même ce peuple, un dimanche matin par un temps clair & serein, à cette chapelle, il y dit la messe, & y prêcha après l'évangile. Le sujet de son sermon fut que ces stérilités & ces sécheresses étoient les châtimens de leurs péchés, & que les eaux du ciel, s'ils se convertissoient à Dieu, seroient la récompense de leur foi & de leurs prières. Avant qu'il eût achevé la messe, l'air s'obscurcit, & il tomba une pluie si abondante, qu'ils eurent peine à pouvoir se retirer chez eux. Ils conservent encore aujourd'hui la mémoire de ce bienfait, & la tradition de ce miracle.

Dans le voyage qu'il fit en Afrique, il eut un temps si favorable, que les matelots disoient : *Qu'il tenoit les vents dans sa manche.* Lorsqu'il prit Oran, les historiens rapportent, qu'une nuée, dans la chaleur du combat, s'arrêta sur les chrétiens pour les rafraichir ; que le jour fut plus long de trois ou quatre heures, pour fournir tout le temps nécessaire à leur victoire ; qu'on avoit ouï les lions rugir avant le combat plus effroyablement qu'à l'ordinaire ; qu'une troupe de corbeaux & de vautours avoient sans cesse voltigé autour des infidelles, funestes augures de leur défaite ; qu'un double arc-en-ciel avoit paru sur la ville quand on la prit ; que le Cardinal en levant les mains au ciel, avoit obtenu la victoire comme Moyse, & fait arrêter le soleil comme Josué.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4. Eug. de Roblès vid. del Card. Xim. c. 22. Gundisalv. Ægid. de bello Oran. Joan. Frias de bello Oran.

Quoi qu'il en soit, on reconnoît communément en Espagne, que la conquête de cette place a été de son vivant, le fruit de son zèle & de sa puissance : & que depuis sa mort, la conservation de la même place a été l'effet de ses

intercessions & de son crédit dans le ciel. On dit qu'étant un jour en oraison, & demandant à Jesus-Christ, qu'il ne permît pas que les chrétiens fussent chassés de cette contrée d'Afrique, il ouit une voix qui disoit! *Ayez confiance, François, ma foi ne manquera jamais dans Oran.* Il est constant que les habitans & la garnison de cette ville ont une dévotion singulière à ce Prélat, qu'ils l'invoquent dans toutes leurs nécessités, & qu'ils ont tant de confiance en sa protection, que dans leurs périls ils ont accoutumé de dire : *Le saint Cardinal nous assistera.* Et quand le secours est venu : *Le saint Cardinal a eu soin de nous.* Ils attestent que dans les siéges qu'ils ont soutenus, dans les combats qu'ils ont donnés, dans les courses qu'ils ont faites, les Maures aussi-bien que les chrétiens l'ont souvent vu en l'air, tantôt en habit de religieux, tantôt avec l'habit & le chapeau de Cardinal, quelquefois revêtu des ornemens pontificaux, l'épée nue à la main droite, & le crucifix à la gauche, jetant la terreur dans le cœur des infidelles.

Sur la nouvelle qui vint à Madrid que Sélim empereur des Turcs envoyoit une armée en Afrique pour en chasser les Espagnols, Philippe II qui n'étoit pas alors en état de lui résister, envoya Vespasien de Gonzague, avec ordre de démolir Oran & d'en retirer la garnison. Mais à peine eut-il débarqué à Masalquivir, qu'on apprit la mort de Sélim, & qu'on révoqua l'ordre de la démolition; ce qui fit dire au peuple que le cardinal Ximenès défendoit Oran du ciel où il étoit, non-seulement contre les Rois ennemis, mais encore contre le Roi Catholique. Ce qu'il y a de merveilleux & de surprenant, c'est que cette place ayant été plusieurs fois assiégée par les barbares, & réduite à l'extrémité, elle a toujours été délivrée, ou par des retraites & des terreurs subites des assiégeans, ou par des secours imprévus arrivés aux assiégés, ou par d'autres voies extraordinaires qu'on a raisonnablement attribuées à la protection de celui qui l'avoit conquise, & qui avoit obtenu de Dieu que la religion chrétienne y fût conservée.

On prétend aussi que par une grâce particulière il pénétroit souvent dans les secrets de l'avenir. Dans ce temps malheureux où Ferdinand le Catholique & Philippe d'Au-

triche son gendre se disputoient l'autorité, & partageoient toute l'Espagne, Ximenès qui avoit toujours aimé la paix, & qui travailloit à les réunir pour le bien de l'état & pour leur intérêt propre, les engagea à passer entre eux certains articles qu'ils jurèrent entre ses mains, Ferdinand à Villefafila, & Philippe à Bénévent. Il leur fit connoître l'importance & l'obligation de leur serment, & leur prédit que le premier qui le romproit mourroit bientôt après; ce qui arriva: car Philippe ayant violé les lois du traité dans le mois d'Août, fut emporté par une fièvre violente le vingt-cinquième de Septembre.

La dernière année de sa régence il écrivit souvent à Charles, qui avoit peine à quitter la Flandres, de venir par mer en Espagne, & de renvoyer par la même flotte qui l'auroit porté, son frère Ferdinand en Flandres ou en Allemagne. Il lui représentoit qu'ils ne pouvoient pas vivre ensemble; que les Espagnols aimoient Ferdinand, & que les Flamands l'abattroient, & qu'ils se consumeroient l'un l'autre, pour ainsi dire: que s'ils se séparoient & se partageoient leurs états, ils deviendroient Empereurs & les plus puissans seigneurs du monde. On vit l'accomplissement de cette prédiction après sa mort. Ferdinand fut persécuté par les ministres de son frère, qui s'en étant aperçu, disoit quelquefois: *L'archevêque & cardinal de Cisnéros me l'avoit bien dit.* Enfin, on suivit son conseil, & ils furent tous deux successivemenr Empereurs.

En sortant de Madrid pour aller au-devant du Roi, il fit son testament, & marqua précisément le temps de sa mort. Avant que de mourir, il prédit les malheurs qui arrivèrent deux ans après, par les divisions des villes & des communautés qui soulevèrent toute l'Espagne. Sa grande expérience dans les affaires, jointe à la justesse & à l'étendue de son jugement pouvoit lui faire voir, sans le secours des lumières surnaturelles, les révolutions qui se préparoient dans un état dont il connoissoit la constitution, & dont il avoit fait mouvoir les ressorts durant si long-temps. Mais aussi l'esprit de Dieu se communique quelquefois aux hommes extraordinaires, qu'il a choisis pour la conduite des autres hommes, en relevant leur prudence par ses révélations, & leurs vertus par ses miracles.

Toute l'Espagne eut une grande vénération pour lui.

Les Rois mêmes ajoutèrent à l'honneur qu'ils avoient accoutumé de rendre à la dignité, celui qu'ils vouloient bien rendre au mérite. Ferdinand le Roi Catholique ſortoit toujours avec tous les grands ſeigneurs hors de la ville où il étoit, pour le recevoir lorſqu'il arrivoit à la cour ; ce qui obligeoit ce Prélat à venir de nuit, & ſans donner avis du jour de ſon arrivée. Après la mort de la reine Iſabelle, Ferdinand l'envoya prier de ſe rendre à Toro, où les états devoient s'aſſembler. Ce Prince qui avoit été juſques-là accablé de ſa douleur, reprit la joie lorſqu'il revit ce Prélat, & ne voulut jamais s'aſſeoir qu'il ne s'aſsît auſſi, ce que ſes prédéceſſeurs n'avoient jamais fait. Les Rois Catholiques étant ſur les frontières de Portugal, & Ximenès y ayant été appelé pour ſe trouver au mariage de la princeſſe Iſabelle avec D. Manuel, Ferdinand alla lui rendre viſite chez lui : c'étoit après dîner, & l'Archevêque repoſoit un peu. D. Diégo de Ayala, chanoine de l'égliſe cathédrale de Tolède, voulut d'abord ouvrir la porte & l'éveiller ; mais le Roi ne le voulut jamais permettre, & s'en alla, diſant : *Laiſſez-le dormir, je reviendrai à une heure plus commode.* Quoique ces choſes ne ſoient pas d'une grande conſéquence, elles ne laiſſoient pas de donner une grande admiration aux courtiſans, & de marquer l'eſtime que produit la vertu quand elle ſe rencontre avec la dignité.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 3.

Le roi Charles ayant appris ſon indiſpoſition dans le temps qu'il partoit de Flandres pour venir prendre poſſeſſion de ſon royaume, lui écrivit cette lettre.

Lettre traduite de l'Original.

NOUS *avons appris, révérendiſſime père en Jeſus-Chriſt, votre maladie : nous en avons un grand déplaiſir, tant parce que nous vous aimons & eſtimons, que parce qu'il en peut arriver du préjudice aux affaires qui regardent notre ſervice. Comme la principale choſe que nous déſirons au monde eſt votre ſanté, nous vous prions très-affectueuſement d'en avoir ſoin, & de laiſſer là toutes les affaires qui pourroient y nuire, parce qu'il n'y en peut avoir aucune où nous ſoyons plus intéreſſés. Faites-nous ſavoir promptement votre convaleſcence, car nous ne pouvons recevoir une nouvelle qui nous touche davantage, & qui nous ſoit plus agréable.*

Dans les derniers temps de ſa vie, accablé d'affaires & d'infirmités, il paroiſſoit moins ſouvent en public. Ses en-

nemis prirent de-là occasion d'écrire au Roi, qu'on n'expédioit point les affaires; que les particuliers en souffroient, & qu'il étoit à propos d'y mettre ordre. Le Roi leur fit une réponse digne de lui: *Qu'il regardoit la vie du cardinal Ximenès comme un bien public, & que sa santé étoit d'une plus grande conséquence pour l'état, que toutes les affaires des particuliers.* Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Le pape Leon X ayant appris par les lettres du Cardinal la défaite des Espagnols par Barberousse, il lui répondit en ces termes:

NOSTRE CHER FILS. *Vos lettres nous ont causé beaucoup de chagrin, en nous donnant avis de la défaite de l'armée que vous avez envoyée en Afrique contre les infidelles: mais elles nous ont consolé en même-temps, en nous marquant que ce malheur ne vous avoit point abattu, & que vous n'aviez rien perdu de votre fermeté & de votre courage. Nous espérons aussi qu'en peu de temps vous réparerez cette perte avec usure. La victoire du Grand-Seigneur contre le Soudan d'Egypte, & le bruit d'une flotte redoutable qu'il arme, augmentent ma douleur: mais Dieu arrêtera ce torrent. Nous souhaitons ardemment que puisque vous avez acquis auprès de nous & dans le monde, par votre diligence à lever cette armée, avec beaucoup de dépense, la réputation d'un grand Prince, vout vous encouragiez, & vous vous prépariez encore une fois à attaquer ces infidelles, & à secourir la république chrétienne; que dans la cause de la religion vous vous montriez digne de vous, digne de votre vertu & de votre crédit dans le royaume d'Espagne, & que vous reteniez, ou que vous augmentiez même ce courage que vous avez fait voir en plusieurs rencontres. Nous prévoyons que bientôt la mer sera pleine des voiles de ces infidelles; aussi nous ne cessons d'exhorter les Princes Chrétiens de s'unir pour une si sainte cause. Pour ce qui vous regarde, je regrette que vos bonnes intentions & vos efforts aient été inutiles, & je me réjouis que ce malheur n'ait rien diminué de votre zèle & de votre courage pour l'utilité publique.* Apud Ciacon. in Vit. Leon X.

On a vu dans le premier livre de cette histoire, l'estime & la déférence qu'avoit pour lui la reine Isabelle, les honneurs qu'elle lui rendoit, l'intérêt qu'elle prenoit à sa gloire, & le soin qu'elle avoit de lui communiquer les secrets de l'état, aussi bien que ceux de sa conscience. Pierre Martyr en écrit ainsi au comte de Tendille: *La Reine qui craint*

Petr. Martyr. epist. 108. lib. 3.

Dieu, comme vous savez, croit avoir trouvé ce qu'elle cherchoit avec tant de soin, ce qu'elle souhaitoit avec tant de passion; un homme à qui elle puisse surement confier les secrets de sa conscience; elle en a une extrême joie: & si les relations qu'on fait de son nouveau confesseur sont véritables, elle a sujet de s'en réjouir. Il se nomme François Ximenès, religieux de l'Observance. On dit qu'il a eu une dignité considérable dans l'église cathédrale de Siguença, du bien, du crédit, de l'honneur, & que craignant les dangers du monde, & les embuches du démon, il a tout quitté pour se consacrer à Dieu. Ce n'est donc ni misère, ni foiblesse d'esprit, ni désir de vivre dans l'oisiveté, ni repentir d'avoir mal vécu, qui l'ont fait passer d'une honorable liberté à une vie austère & retirée. C'est un homme sage, d'une piété singulière, & d'un grand savoir; un Augustin en doctrine, un Jerôme en austérité, un Ambroise en générosité & en zèle. Il se cachoit dans les bois, loin de tout commerce des hommes; vêtu d'un sac & d'un cilice, il cherchoit la solitude & le silence, & couchoit ordinairement sur la dure, châtiant son corps par les veilles, les jeûnes & les disciplines, de peur qu'il n'assujettît, & qu'il n'appesantît son ame. Il ne mangeoit presque point, pour être plus libre & plus attentif à la contemplation des choses célestes. Plusieurs de ses confrères ont témoigné qu'ils l'avoient vu ravi en esprit comme saint Paul. Voilà ce qu'on publie de cet homme. Si la cour le gâte, s'il s'entête de faveur ou d'ambition, malheur à lui. Pour le présent on ne peut pas avoir meilleure réputation. Des Rois qui ont de tels directeurs ne peuvent qu'être favorisés de toutes sortes de bénédictions. De-là vient cette tranquillité autrefois inconnue à l'Espagne, cette concorde de tous ses états, cet esprit de justice répandu dans tout le royaume, & cet air de supériorité qui règne dans toutes nos entreprises.

Fern. de Pulg. vid. del Card. Ximen. §. 12. art. 8.

Lorsqu'il étoit languissant à Alcala-de-Henarés, & qu'un dégoût mortel de toute sorte de nourriture faisoit appréhender pour sa vie, la reine Germaine de Foix, par l'estime qu'elle avoit pour lui, & par l'intérêt qu'elle prenoit à sa conservation, lui préparoit de sa propre main divers ragoûts à la françoise, dont il mangea; ce qui contribua beaucoup à sa guérison. La reine Jeanne, quoiqu'infirme d'esprit, & peu capable de réflexion & de discernement, ne laissoit pas de l'honorer. Lorsqu'il reçut solennellement des mains du Roi le bonnet de Cardinal à Mahamuz, elle s'excusa d'assister à cette cérémonie, à cause du deuil qu'elle portoit

portoit de Philippe I son mari; mais elle y envoya ses plus riches tapisseries, & voulut faire tous les frais de cette fête.

Il honora aussi de son côté la maison royale, & témoigna toujours aux Rois & aux Reines son respect & sa reconnoissance par des services fidelles, par des conseils désintéressés, & par des consolations & des assistances dans leurs afflictions, ou dans leurs besoins. A peine fut-il appelé à la cour, que les Rois Catholiques pasèrent en Aragon, tinrent les états du royaume à Saragosse, & s'avancèrent jusqu'à Barcelone, pour négocier plus commodément avec Charles VIII, roi de France, la restitution de Perpignan & du comté de Roussillon, qu'il tenoit en engagement pour une somme d'argent dont on offroit de le rembourser. Ce fut-là qu'arriva ce triste & cruel accident qui effraya les peuples, & pensa coûter la vie au Roi même.

Il restoit encore en Espagne une ancienne & louable coutume, que le temps a insensiblement abolie, par laquelle le Roi rendoit la justice en public au moins une fois la semaine; c'étoit ordinairement le vendredi. On lui dressoit un tribunal dans une salle du palais, où il donnoit ses audiences, accommodant les différents des particuliers, terminant les petits procès, & maintenant à chacun son droit, & sur-tout aux pauvres. Un jour que Ferdinand s'étoit occupé à cette pratique charitable depuis le matin jusqu'après midi, & qu'il sortoit du palais accompagné d'une foule de courtisans & des magistrats de la ville, un paysan nommé Cannamarès, qui s'étoit caché derrière la porte d'une chapelle qui joignoit la salle, sortit subitement dans le temps que le Roi descendoit le degré, tira l'épée, & le frappa si rudement entre le col & les épaules, que si le coup n'avoit été affoibli par un collier d'or qu'il portoit ordinairement, il lui auroit emporté la tête.

Petr. Martyr. epist. 125. 126. 127. Zurita Annal. Arag. lib. 1. c. 12. tom. 5. Mariana hist. Hisp. lib. 26. c. 4.

Le Roi qui se sentit ainsi frappé, crut que c'étoit une conspiration contre sa personne, & regardant de tous côtés: *Voilà*, dit-il, *une grande trahison.* Son écuyer & Don Alonse de Hoyos se jetèrent sur l'assassin pour le poignarder; mais le Roi avec beaucoup de constance & de présence d'esprit, cria qu'on se gardât bien de le tuer, & se fit porter dans un appartement du même palais. Divers soupçons se répandirent d'abord dans les esprits, & chacun rai-

ſonna ſelon ſes craintes & ſes défiances. Toute la ville prit les armes ſans ſavoir pourquoi. Pluſieurs ſe fortifièrent dans leurs maiſons, craignant que l'ennemi ne fût entré. Le peuple courut vers le palais, demandant où étoit le Roi, & qui étoient les auteurs de la conſpiration. On l'apaiſa en lui diſant, que l'aſſaſſin étoit arrêté, & qu'il alloit découvrir les complices. Le Roi, pour témoigner la confiance qu'il avoit en la fidélité de ſes ſujets, voulut ſe faire voir par la fenêtre, mais on l'en empêcha, & il n'en eut pas même la force. Il envoya quelques ſeigneurs qui ſe trouvèrent auprès de lui à la Reine, pour la prévenir, & pour l'aſſurer de ſa part que ſa bleſſure étoit légère.

La Reine, quelque courageuſe qu'elle fût, ſurpriſe de crainte & de douleur, ſoupçonnant qu'il n'y eût quelque conſpiration ſecrète, ou que des Maures dévoués ne fuſſent venus pour ſe défaire du Roi, demeura quelque temps immobile, puis reprenant ſes eſprits, & s'animant par les larmes & les cris du peuple, elle mit le prince D. Juan ſon fils en ſureté, donna ordre que les galères fuſſent prêtes ſur le port au cas qu'on en eût beſoin, & courut au palais où étoit le Roi. Son confeſſeur l'aſſiſta de ſes ſoins & de ſes conſeils dans cette triſte conjoncture, & l'accompagna chez le Roi, afin de donner à l'un & à l'autre les ſecours & les conſolations qui pouvoient convenir à ſon miniſtère & à l'état où ils étoient. Cependant la bleſſure de Ferdinand après le premier appareil parut dangereuſe : la fièvre ſurvint, & les médecins déſeſpérèrent de ſa guériſon durant quelques jours. Ce qu'il y eut de déplorable, c'eſt qu'on interrogea l'aſſaſſin, & qu'on reconnut que c'étoit un fou qui avoit rêvé qu'il devoit être roi d'Eſpagne. Il répondit : *Qu'il avoit attenté ſur la perſonne de Ferdinand, mais que c'étoit pour régner à ſa place : qu'il étoit naturel de vouloir rentrer en poſſeſſion d'un royaume dont on avoit été dépouillé ; qu'en cela il n'avoit pris conſeil que de lui-même : que ſes droits ſur la couronne étoient évidens, & que pourtant ſi l'on le vouloit mettre en liberté, il renonceroit pour toujours à ſes prétentions.* Comme on n'en put tirer autre choſe par les preuves ni par les queſtions, le Roi fut d'avis qu'on le renvoyât, & que ſa fureur & ſa folie lui ſerviſſent de châtiment. Mais le conſeil jugea qu'il falloit ſatisfaire le peuple, & livrer ce criminel à des ſupplices proportionnés à

l'énormité de ſon crime. On le fit étrangler & tirer à quatre chevaux.

L'affection avec laquelle Ximenès s'attacha aux Rois Catholiques en cette rencontre, leur fit connoître les talens qu'il avoit d'aſſiſter les perſonnes malades ou affligées, par la douceur de ſes entretiens, & par la force de ſes raiſons. Auſſi lorſque le prince D. Juan leur fils unique, héritier de leurs royaumes, mourut à Salamanque, Ferdinand n'eut pas le courage de donner cette funeſte nouvelle à la reine Iſabelle ſon épouſe, il ſe ſervit du miniſtère de l'archevêque de Tolède, qui ranima ſi bien dans le cœur de cette Princeſſe tous les ſentimens de piété que la douleur d'une ſi grande perte y avoit d'abord ſuſpendus, qu'il la rendit capable d'écouter les raiſons qu'il lui diſoit, & de recevoir les conſolations que Dieu lui donnoit par ſa bouche. Il exhorta & diſpoſa ſi efficacement Iſabelle, reine de Portugal à bien mourir, qu'elle ne ſoupiroit qu'après le ciel, & croyoit beaucoup gagner en perdant les couronnes de Caſtille, de Portugal & d'Aragon, que la providence divine ſembloit lui avoir deſtinées. Je ne redirai point ici l'attachement qu'il eut pour les rois Ferdinand, Philippe & Charles; les ſoins qu'il prit de guérir l'eſprit de la reine Jeanne, & de faire ſubſiſter honorablement la reine Germaine. On peut aſſez juger par tout ce que nous avons dit, qu'il accomplit toute ſorte de devoir, non-ſeulement par des principes d'honneur, mais encore par des motifs de religion; qu'il fut très-habile miniſtre, très-fidelle ſujet, & très-pieux archevêque.

Les rois d'Eſpagne, par la vénération qu'ils ont eue pour lui, ont ſouvent fait inſtance auprès du ſaint ſiége pour le faire déclarer bienheureux & ſaint. Philippe IV en écrivit au pape Innocent X en ces termes:

TRÈS-SAINT PERE. *Le cardinal Ximenès, ſi fervent dans l'exacte obſervance de ſa règle, tant qu'il a vécu dans l'ordre de ~~ſaint François~~, & ſi célèbre depuis dans l'adminiſtration de l'égliſe de Tolède, lorſqu'il en a été Archevêque, a tellement édifié ces royaumes durant tout le cours de ſa vie par la pureté de ſes mœurs & de ſa doctrine, par ſon zèle du ſalut des ames, par la pratique de toute ſorte de vertus, & par ſes grandes actions pour le ſervice de Dieu & de l'état, que ſa mé-*

moire y sera toujours en vénération. V. S. a déjà été informée de toutes ces choses, & le sera encore de nouveau par le duc de l'Infantade mon ambassadeur. Je la supplie de l'écouter favorablement, de lui donner créance en tout ce qu'il aura l'honneur de lui dire de ma part, & d'agréer qu'on poursuive & qu'on expédie la cause qui est par-devant V. S. pour la béatification d'un si grand homme. J'aurai une extrême reconnoissance de cette grâce, & cette monarchie dont il a été Régent; l'ordre de saint François dont il fut religieux; l'université d'Alcala qu'il a fondée, & la province de Barbarie, où il a ouvert la porte à la foi de Jésus-Christ par la prise de la ville d'Oran, la recevront avec une joie universelle. Notre-Seigneur veuille garder la personne sacrée de V. S. pour le bien & pour le bon gouvernement de son église. De Madrid le 14 de Juillet 1650.

Le très-humble & dévot fils Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Espagnes, des deux Siciles, de Jérusalem, &c. qui lui baise les pieds & les mains.

Ce Prince renouvela quelques années après ses sollicitations par ses lettres & par son ambassadeur auprès du pape Alexandre VII. La lettre à son ambassadeur lui donnoit ces ordres.

ILLUSTRE DUC DE TERRANOVA, *premier gentilhomme de ma chambre, & mon ambassadeur extraordinaire à Rome. Le souvenir & la reconnoissance que je conserve, des héroïques vertus & de la sainteté de vie du cardinal François Ximenès de Cisnéros, archevêque de Tolède, & les instances réitérées de l'ordre de S. François, & du grand collége de l'université d'Alcala, m'ont obligé d'écrire plusieurs fois au pape Innocent X, pour le prier de terminer enfin l'affaire de la canonisation de ce grand homme. Comme la cause est encore pendante, j'adresse à S. S. la lettre que vous recevrez avec celle-ci, & dont vous verrez la teneur dans la copie que je vous en envoie. Vous la lui donnerez, & vous solliciterez avec toute la diligence possible la conclusion de cette bonne œuvre. Vous représenterez au S. P. le grand exemple que ce Prélat a donné à tous les religieux & à tous les évêques, particulièrement à ceux de ce royaume dont il a été gouverneur. Il a fait à ses dépens la conquête d'Oran, délivrant par-là les côtes d'Espagne, & l'Italie même des*

incursions

incursions des Barbares, & ouvrant une porte à l'entrée de notre sainte religion dans les provinces de l'Afrique. Comme par-là il s'est rendu digne en toute manière de la vénération perpétuelle que moi & tous ces royaumes, conservons pour lui, nous désirerions aussi de la voir établie par l'autorité de l'église, & par la déclaration de S. S. Et c'est ce que moi, mes états, la religion de S. François, & le grand collége de l'université d'Alcala, dont il a été le fondateur, espérons voir bientôt conclu. De Madrid le 12 Octobre 1655.

MOI LE ROI.

PEDRO COLOMA.

La lettre qu'il écrivoit au Pape Alexandre VII, étoit aussi pressante. Elle étoit conçue en ces termes :

TRÈS-SAINT-PÈRE. *J'ai représenté en plusieurs occasions par mes lettres & par mes ambassadeurs à la sainteté d'Innocent X, les vertus, le mérite, & la sainteté de vie du cardinal D. François Ximenès de Cisnéros, en son temps archevêque de Tolède, la suppliant de vouloir bien ordonner que la cause pendante de la canonisation de cet illustre Prélat fût promptement terminée. Et parce qu'en ce temps-là cette affaire ne fut pas avancée, & que j'ai des raisons très-particulières pour procurer à la mémoire d'un si excellent personnage tous les honneurs qu'il peut recevoir de l'église, je supplie tout de nouveau V. S. qu'il lui plaise de faire procéder sans retardement à l'instruction & à la conclusion du procès. Moi, mes royaumes, la religion de S. François, & le grand collége de l'université d'Alcala, dont il a été le fondateur, nous recevrons avec beaucoup de joie & de reconnoissance cette faveur & cette grâce de votre justice & de votre bonté. Notre-Seigneur garde la sacrée personne de V. S. pour le bien & pour le bon gouvernement de son église universelle. De Madrid le 12 d'Octobre 1655.*

Très-humble & dévot fils D. Philippe, par la grâce de Dieu, Roi des Espagnes, des deux Siciles, de Jérusalem, &c. qui baise les pieds & les mains de V. S.

Le Père Pierre de Quintanilla de l'Observance de saint François, fut chargé de faire ses diligences là-dessus, & de fournir à la Cour de Rome les informations nécessaires; &

le docteur Pierre Fernand de Pulgar, Chanoine pénitencier de l'église de Palencia, que nous citons souvent dans cette dernière partie de notre histoire, prit le soin de préparer la matière, & de recueillir sur les mémoires imprimés ou manuscrits, qu'il rechercha soigneusement, la vie & les vertus du cardinal Ximenès. Les peuples à qui appartient le premier jugement de la réputation & de la vie des hommes élevés en dignité, ont prévenu en sa faveur le jugement du saint siége. Sur le bruit de sa mort, on vint en foule de toutes parts pour le voir dans son lit de parade, & pour lui baiser les pieds & les mains; & l'on se disoit les uns aux autres : *Allons voir le Saint.* L'université d'Alcala, dans une de ses assemblées, où assistèrent plusieurs évêques & supérieurs des ordres religieux, ordonna par un décret solennel, que dans les honneurs funèbres qu'on lui rendroit, on appliquât les messes & les offices aux ames du purgatoire & non pas à lui, supposant que son ame jouissoit du repos éternel. Son nom se trouve écrit avec la qualité de saint ou de bienheureux dans sept martyrologes d'Espagne, & cette acclamation de sainteté, continuée depuis près de deux siècles, sera apparemment un jour confirmée par la décision solennelle des Souverains Pontifes, & par le consentement général des fidelles.

FIN.

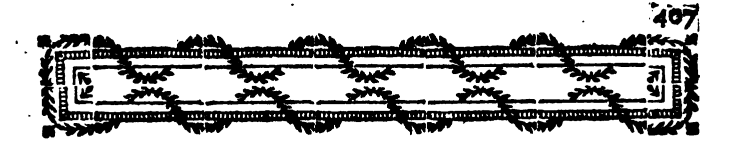


TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

C

Y

Z

Fin de la Table.

